Hilary Mantel

Le Conseiller

Le Pouvoir

**

SONATINE ÉDITIONS

Hilary Mantel

LE CONSEILLER

Tome 2 : Le Pouvoir

Traduit de l'anglais
par Fabrice Pointeau

SONATINE EDITIONS

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Anne-Claire Andrault

Couverture : Rémi Pépin - 2014
Photo couverture : © Jill Battaglia/Arcangel_images.com

© Tertius Enterprises, 2012
Titre original : *Bring up the Bodies*
Éditeur original : Fourth Estate (HarperCollins Publishers)

© Sonatine Éditions, 2014, pour la traduction française
Sonatine Éditions
21, rue Weber
75116 Paris
www.sonatine-editions.fr

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-35584-250-4

Une fois encore, à Mary Robertson :
avec ma reconnaissance chaleureuse,
et tous mes vœux de succès.

PERSONNAGES

La maison Cromwell

Thomas Cromwell, fils de forgeron, désormais secrétaire du roi, maître des Rouleaux, chancelier de l'université de Cambridge et adjoint au roi en tant que chef de l'Église d'Angleterre.

Gregory Cromwell, son fils.

Richard Cromwell, son neveu.

Rafe Sadler, son clerc principal, élevé par Cromwell comme son propre fils.

Helen, la belle épouse de Rafe.

Thomas Avery, le comptable de la maison.

Thurston, son cuisinier.

Christophe, un serviteur.

Dick Purser, garde-chiens.

Anthony, un bouffon.

Les morts

Thomas Wolsey, cardinal, légat papal, lord-chancelier : destitué et arrêté, mort en 1530.

John Fisher, évêque de Rochester : exécuté en 1535.

Thomas More, successeur de Wolsey au poste de lord-chancelier : exécuté en 1535.

Elizabeth, Anne et Grace Cromwell, épouse et filles de Thomas Cromwell : mortes en 1527-1528 ; Katherine Williams et Elizabeth Wellyfed, ses sœurs.

La famille du roi

Henri VIII.

Anne Boleyn, sa deuxième femme.

Élisabeth, la jeune fille d'Anne, héritière du trône.
Henry Fitzroy, duc de Richmond, le fils illégitime du roi.

L'autre famille du roi

Catherine d'Aragon, première épouse d'Henri, divorcée et assignée à résidence à Kimbolton.
Marie, fille d'Henri et Catherine, héritière alternative du trône, également assignée à résidence.
Maria de Salinas, lady Willoughby, une ancienne dame d'honneur de Catherine d'Aragon.
Sir Edmund Bedingfield, gardien de Catherine.
Grace, sa femme.

Les familles Howard et Boleyn

Thomas Howard, duc de Norfolk, oncle de la reine, grand pair du royaume au tempérament féroce, ennemi de Cromwell.
Henry Howard, comte de Surrey, son jeune fils.
Thomas Boleyn, comte de Wiltshire, le père de la reine, se fait appeler « Monseigneur ».
George Boleyn, lord Rochford, le frère de la reine.
Jane, lady Rochford, épouse de George.
Mary Shelton, la cousine de la reine.
Et en coulisses : Mary Boleyn, la sœur de la reine, désormais mariée et résidant à la campagne, mais ancienne maîtresse du roi.

La famille Seymour à Wolf Hall

Le vieux sir John, connu pour avoir eu une liaison avec sa belle-fille.
Lady Margery, sa femme.
Edward Seymour, son fils aîné.
Thomas Seymour, un fils plus jeune.
Jane Seymour, sa fille, dame d'honneur des deux reines d'Henri.
Bess Seymour, sa sœur, mariée à sir Anthony Oughtred, gouverneur de Jersey, puis veuve.

Les courtisans

Charles Brandon, duc de Suffolk, veuf de Mary, la sœur d'Henri VIII : un pair à l'intellect limité.

Thomas Wyatt, un gentilhomme à l'intellect illimité, ami de Cromwell, grandement soupçonné d'être un des amants d'Anne Boleyn.

Harry Percy, comte de Northumberland, un jeune noble malade et endetté, jadis promis à Anne Boleyn.

Francis Bryan, « Le vicaire de l'enfer », parent des Boleyn et des Seymour.

Nicholas Carew, maître des écuries, un ennemi des Boleyn.

William Fitzwilliam, maître trésorier, lui aussi ennemi des Boleyn.

Henry (Harry) Norris, connu comme le « Gentil Norris », chef de la chambre privée du roi.

Francis Weston, un jeune gentilhomme insouciant et dépensier.

William Brereton, un gentilhomme plus âgé, intraitable et querelleur.

Mark Smeaton, un musicien curieusement bien habillé.

Elizabeth, lady Worcester, une dame d'honneur d'Anne Boleyn.

Hans Holbein, un peintre.

Les ecclésiastiques

Thomas Cranmer, archevêque de Canterbury, ami de Cromwell.

Stephen Gardiner, évêque de Winchester, ennemi de Cromwell.

Richard Sampson, conseiller juridique du roi pour ses affaires maritales.

Les officiers d'État

Thomas Wriothesley, connu sous le nom d'Appelez-Moi-Risley, greffier du Sceau.

Richard Riche, avocat général.

Thomas Audley, lord-chancelier.

Les ambassadeurs

Eustache Chapuys, ambassadeur de l'empereur Charles Quint.

Jean de Dinteville, un émissaire français.

Les réformateurs

Humphrey Monmouth, riche marchand, ami de Cromwell et sympathisant de la cause évangélique, protecteur de William Tyndale, le traducteur de la Bible, désormais en prison aux Pays-Bas.

Robert Packington, un marchand aux sympathies similaires.
Stephen Vaughan, un marchand d'Anvers, ami et agent de Cromwell.

Les « vieilles familles » avec une prétention au trône

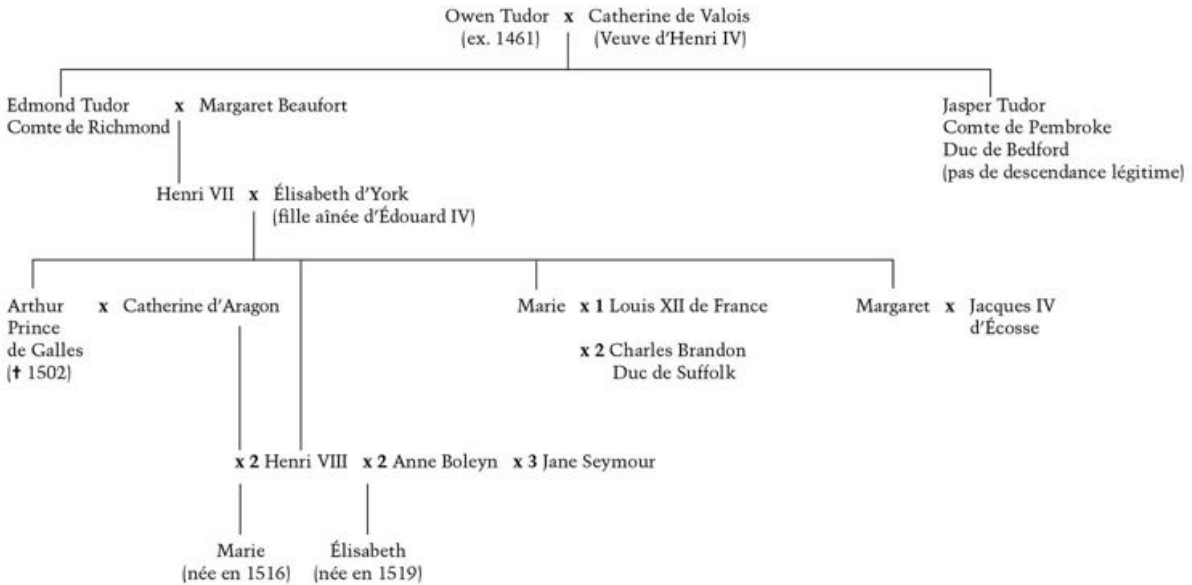
Margaret Pole, comtesse de Salisbury, nièce du roi Édouard IV, soutien de Catherine d'Aragon et de la princesse Marie.
Henry, lord Montague, son fils.
Henry Courtenay, marquis d'Exeter.
Gertrude, son ambitieuse épouse.

À la Tour de Londres

Sir William Kingston, le connétable.
Lady Kingston, sa femme.
Edmund Walsingham, son adjoint.
Lady Shelton, tante d'Anne Boleyn.
Un bourreau français.

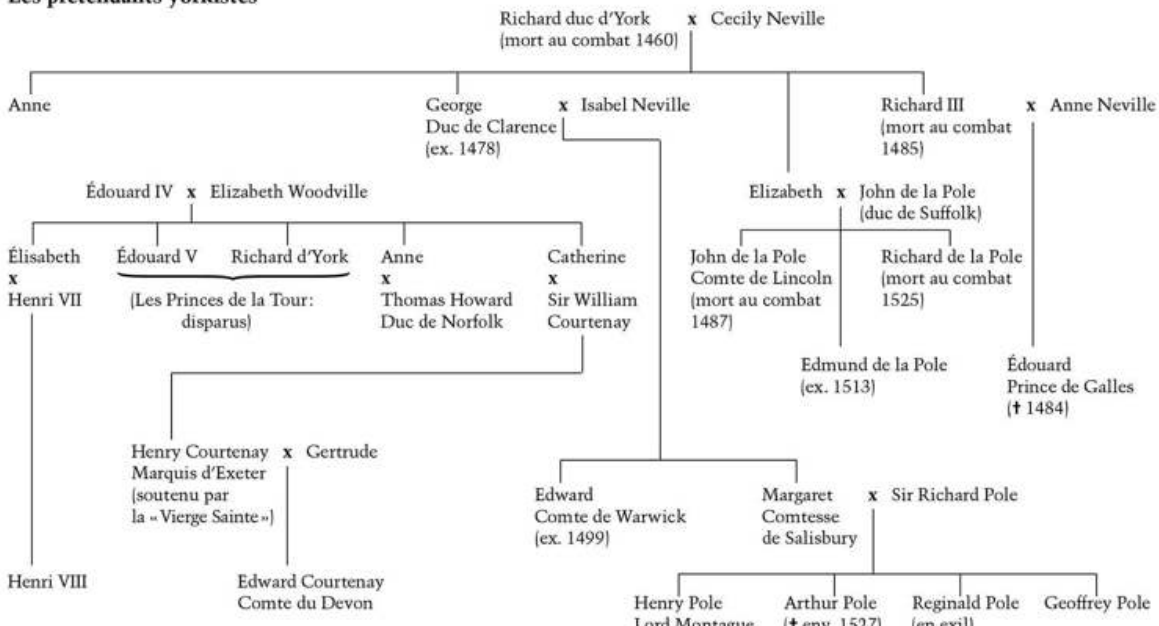
Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte *(N.d.T.)*. L'orthographe anglaise des noms a été conservée, à l'exception de ceux des membres de la famille royale, qui sont donnés dans leur version francisée.

Les Tudors


Owen Tudor (ex. 1461) x Catherine de Valois (Veuve d'Henri IV)
Edmond Tudor Comte de Richmond x Margaret Beaufort
Jasper Tudor Comte de Pembroke Duc de Bedford (pas de descendance légitime)
Henri VII x Élisabeth d'York (fille aînée d'Édouard IV)
Arthur Prince de Galles († 1502) x Catherine d'Aragon
Marie x 1 Louis XII de France
x 2 Charles Brandon Duc de Suffolk
Margaret x Jacques IV d'Écosse
x 2 Henri VIII x 2 Anne Boleyn x 3 Jane Seymour
Marie (née en 1516)
Élisabeth (née en 1519)

Henri Tudor (Henri VII) tenait sa prétention au trône de sa mère, Margaret Beaufort, l'arrière-arrière-petite-fille d'Édouard III. Le mariage d'Henri Tudor à Elizabeth d'York a permis d'unir la maison Tudor et la maison d'York.

Les prétendants yorkistes


Richard duc d'York (mort au combat 1460) x Cecily Neville
Anne
George Duc de Clarence (ex. 1478) x Isabel Neville
Richard III (mort au combat 1485) x Anne Neville
Édouard IV x Elizabeth Woodville
Elizabeth x John de la Pole (duc de Suffolk)
Élisabeth x Henri VII
Édouard V
Richard d'York
(Les Princes de la Tour: disparus)
Anne x Thomas Howard Duc de Norfolk
Catherine x Sir William Courtenay
John de la Pole Comte de Lincoln (mort au combat 1487)
Richard de la Pole (mort au combat 1525)
Edmund de la Pole (ex. 1513)
Édouard Prince de Galles († 1484)
Henry Courtenay Marquis d'Exeter (soutenu par la « Vierge Sainte ») x Gertrude
Edward Comte de Warwick (ex. 1499)
Margaret Comtesse de Salisbury x Sir Richard Pole
Henri VIII
Edward Courtenay Comte du Devon
Henry Pole Lord Montague
Arthur Pole († env. 1527)
Reginald Pole (en exil)
Geoffrey Pole

Si Édouard IV était illégitime, les Pole, qui descendaient de George le Duc de Clarence, étaient les prétendants les mieux placés.

« Ne suis-je pas un homme comme les autres ? Non ? Non ? »

HENRI VIII à Eustache Chapuys,
ambassadeur impérial

PREMIÈRE PARTIE

I

Faucons

Wiltshire, septembre 1535

Ses filles tombent du ciel. Il les regarde depuis sa monture, des acres d'Angleterre s'étirant derrière lui ; elles tombent avec leurs ailes dorées, leur regard plein de sang. Grace Cromwell voltige dans l'air léger. Elle est silencieuse lorsqu'elle saisit sa proie, silencieuse tandis qu'elle glisse jusqu'à son poing. Mais les sons qu'elle émet alors, le bruissement de plumes et le petit cri aigu, le soupir et le battement d'ailes, le petit clic-clic qui jaillit de sa gorge, disent qu'elle le reconnaît, ce sont des sons intimes, d'une fille à son père, presque désapprobateurs. Sa poitrine est sillonnée de sang, et des lambeaux de chair sont accrochés à ses serres.

Plus tard, Henri dira : « Vos filles ont bien volé aujourd'hui. » Le faucon Anne Cromwell rebondit sur le gant de Rafe Sadler, qui chevauche à côté du roi tout en discutant avec décontraction. Ils sont fatigués ; le soleil décline, et ils retournent vers Wolf Hall, leurs rênes reposant mollement sur la nuque de leur monture. Demain ce sera au tour de sa femme et ses deux sœurs. Ces femmes mortes, dont les os ont depuis longtemps été engloutis par l'argile de Londres, ont désormais transmigré. Aussi légères que des plumes, elles planent sur les courants supérieurs de l'air. Elles n'ont pitié de personne. Elles ne répondent à personne. Leur vie est simple. Quand elles regardent vers le bas, elles ne voient rien que leur proie, et les plumets empruntés des chasseurs : elles voient un univers fuyant, vacillant, un univers rempli de leur dîner.

Tout l'été a été ainsi, une débauche de démembrement, un

jaillissement de fourrure et de plumes ; les chiens de meute s'élançant puis revenant à la hâte, les chevaux las choyés, les contusions, entorses et ampoules soignées par les gentilshommes. Et pendant au moins quelques jours, le soleil a brillé sur Henri. Un peu avant midi, les nuages sont soudain arrivés de l'ouest et de grosses gouttes de pluie parfumée sont tombées ; mais un soleil de plomb est réapparu, et maintenant le ciel est si clair qu'on peut voir jusqu'au paradis et espionner les saints.

Tandis que ses compagnons mettent pied à terre, confient leurs chevaux aux palefreniers et sont aux petits soins avec le roi, lui commence déjà à penser à son travail : aux dépêches pour Whitehall qui fileront sur les routes de poste aménagées partout où va la cour. Durant le souper avec les Seymour, il écoutera toutes les histoires que ses hôtes souhaiteront raconter : se soumettra à tout ce que le roi ébouriffé voudra faire, car il semble heureux et de bonne humeur ce soir. Et quand le roi sera au lit, sa nuit de travail commencera.

Bien qu'il se fasse tard, Henri semble réticent à rentrer. Il regarde autour de lui, inhalant l'odeur des chevaux en sueur, un large coup de soleil rouge brique barrant son front. Plus tôt dans la journée il a perdu son chapeau, aussi, comme le veut la coutume, tous les chasseurs qui l'accompagnaient ont été obligés d'ôter le leur. Le roi a refusé tous les chapeaux qu'on lui a proposés en remplacement. Et tandis que le crépuscule glisse au-dessus des bois et des champs, des serviteurs sont dehors en train de chercher la plume noire s'agitant dans l'herbe sombre, ou le scintillement de son insigne de chasseur, un saint Hubert en or avec des yeux de saphir.

On sent déjà l'automne. On sait qu'il n'y aura plus de journées comme celle-ci ; alors attardons-nous là, tandis que les palefreniers de Wolf Hall grouillent autour de nous, que le Wiltshire et les comtés de l'Ouest s'enfoncent dans une brume bleutée ; attardons-nous là, tandis que la main du roi se pose sur son épaule, et qu'Henri se remémore avec enthousiasme les paysages de la journée, les taillis verts et les ruisseaux rapides, les aulnes au bord de l'eau, la brume matinale qui s'est élevée vers neuf heures ; la brève averse, la petite brise qui s'est dissipée ; l'immobilité, la chaleur de l'après-midi.

« Sir, comment se fait-il que vous n'ayez pas attrapé de coup de soleil ? » demande Rafe Sadler.

Comme il est aussi roux que le roi, sa peau a viré à un rose marbré, moucheté de taches de rousseur, et même ses yeux semblent le faire souffrir. Lui, Thomas Cromwell, hausse les épaules ; il passe un bras autour de celles de Rafe tandis qu'ils pénètrent dans la maison. Il a traversé toute l'Italie – les champs de bataille aussi bien que l'espace ombragé des salles comptables – sans jamais perdre sa pâleur de Londres. Son enfance de canaille, les jours sur la rivière, les jours dans

les champs : il est toujours resté aussi blanc que Dieu l'a créé.

« Cromwell a un teint de lis, déclare le roi. C'est la seule chose en lui qui ressemble à une fleur. »

Tout en badinant de la sorte, ils marchent d'un pas tranquille vers le souper.

Le roi a quitté Whitehall la semaine de la mort de Thomas More, une misérable semaine pluvieuse de juillet, l'équipage royal laissant de profondes traces de sabots dans la boue tandis qu'il se dirigeait vers Windsor. Depuis, leur périple a couvert une bonne partie des comtés de l'Ouest ; Cromwell et ses assistants, après avoir réglé les affaires du roi à Londres, ont rejoint le cortège royal à la mi-août. Le roi et ses compagnons dorment confortablement dans de nouvelles maisons de briques rosées, dans de vieilles maisons dont les fortifications se sont effritées ou ont été abattues, dans des châteaux de conte de fées qui ressemblent à des jouets, des châteaux sans fortifications, avec des murs qu'un boulet de canon transpercerait aussi aisément que du papier. L'Angleterre vient de connaître cinquante ans de paix. C'est l'engagement des Tudors ; la paix est ce qu'ils offrent. Chaque maisonnée s'efforce de montrer son meilleur visage au roi, et ces dernières semaines du plâtre a été appliqué dans la panique, des pierres ont été posées à la hâte, tandis que les hôtes s'empressent d'exhiber la rose Tudor à côté de leurs propres emblèmes. Ils débusquent et effacent toute trace de Catherine, l'ancienne reine, brisant à coups de marteau les grenades d'Aragon, fendant leurs quartiers et faisant voler en éclats leurs pépins. À la place – s'ils n'ont pas le temps de le sculpter – le faucon d'Anne Boleyn est grossièrement peint sur des écus.

Hans les a rejoints durant leur périple, et il a dessiné Anne ; mais le dessin n'a pas plu à la reine ; comment faire ces temps-ci pour lui plaire ? Il a dessiné Rafe Sadler, avec sa petite barbe nette et sa bouche figée, son chapeau à la mode : un disque orné d'une plume posé dans un équilibre précaire sur sa tête rasée.

« Vous m'avez fait un nez très plat, maître Holbein », observe Rafe.

Et Hans répond : « Et comment, maître Sadler, aurais-je le pouvoir d'arranger votre nez ?

– Il l'a cassé quand il était enfant, explique-t-il, en participant à un tournoi. Je l'ai récupéré moi-même sous les sabots du cheval, et il était en sale état, il pleurait comme un bébé. » Il serre l'épaule du garçon. « Allons, Rafe, remets-toi. Je te trouve très beau. Rappelle-toi ce qu'Hans m'a fait. »

Thomas Cromwell a désormais environ cinquante ans. Il a un corps de laboureur, trapu, utile, avec un début d'embonpoint. Il a des cheveux noirs qui commencent à virer au gris, et, à cause de sa peau

pâle et imperméable, qui semble conçue pour résister à la pluie autant qu'au soleil, les gens affirment d'un ton méprisant que son père était irlandais, alors qu'il était en fait brasseur et forgeron à Putney, et aussi tondeur de moutons, un homme qui se mêlait de tout, un bagarreur invétéré, un ivrogne et une brute, un escroc habitué des tribunaux. Comment le fils d'un tel homme a-t-il pu atteindre une position aussi éminente que celle qu'il occupe à présent ? C'est une question que toute l'Europe se pose. Certains disent qu'il s'est élevé en même temps que les Boleyn, la famille de la reine. D'autres affirment qu'il a réussi uniquement grâce à feu le cardinal Wolsey, son protecteur ; Cromwell avait sa confiance et gagnait de l'argent pour lui, et il connaissait ses secrets. D'autres encore prétendent qu'il fréquente des sorciers. Il a quitté le royaume durant sa jeunesse pour être mercenaire, marchand de laine, banquier. Personne ne sait où il a été ni qui il a rencontré, et il n'est pas pressé de le révéler. Il ne s'économise jamais pour servir le roi, il connaît sa valeur et ses mérites et s'assure d'être récompensé à leur hauteur : fonctions, gratifications et titres de propriété, manoirs et fermes. Il sait obtenir ce qu'il veut, il a une méthode : il charmera un homme ou le soudoiera, l'amadouera ou le menacera, il lui expliquera où se trouve son intérêt, et il lui fera découvrir des aspects de lui-même qu'il ne soupçonnait pas. Chaque jour le secrétaire du roi a affaire à de grands personnages qui, s'ils le pouvaient, l'anéantiraient d'un geste vengeur, comme on écrase une mouche. Sachant cela, il se distingue par sa courtoisie, son calme et son infatigable attention aux affaires de l'Angleterre. Il n'a pas pour habitude de s'expliquer. Il n'a pas pour habitude de discuter de ses succès. Mais chaque fois que la chance s'est présentée à lui, il était là, campé sur le seuil, prêt à ouvrir en grand la porte quand elle frapperait timidement.

Chez lui dans sa maison de ville d'Austin Friars, son portrait trône sur le mur ; il est enveloppé de laine et de fourrure, sa main resserrée autour d'un document comme s'il l'étranglait. Hans l'a coincé derrière une table et a dit, Thomas, vous ne devez pas rire ; et ils ont procédé sur cette base, Hans fredonnant tout en peignant tandis que lui regardait férocement dans le vide. En voyant le portrait achevé il s'est exclamé : « Bon sang, je ressemble à un assassin » ; à quoi son fils Gregory a répliqué, ne le saviez-vous pas ? Des copies sont en train d'être réalisées pour ses amis et ses admirateurs évangélistes en Allemagne. Il ne se séparera pas de l'original – pas maintenant que je m'y suis habitué, dit-il –, aussi, quand il rentre chez lui, il peut se voir à divers stades d'avancement : un contour hésitant, partiellement repassé à l'encre. Où commencer avec Cromwell ? Certains commencent par ses petits yeux vifs, certains par son chapeau. D'autres esquivent la question et peignent son sceau et ses ciseaux, d'autres encore choisissent sa bague en turquoise, qui lui a été donnée

par le cardinal. Quoi qu'il en soit, l'impact final est le même : s'il a une dent contre vous, vous préférez ne pas le rencontrer dans une ruelle obscure. Son père Walter avait coutume de dire : « Mon fils Thomas, regardez-le de travers et il vous arrachera l'œil. Faites-lui un croche-pied et il vous coupera la jambe. Mais si vous ne vous mettez pas en travers de son chemin, c'est un vrai gentilhomme. Et il offrira à boire à n'importe qui. »

Hans a dessiné le roi, bienveillant dans ses soies légères, assis après le souper avec ses hôtes, les fenêtres ouvertes laissant entrer le chant tardif des oiseaux tandis qu'on apporte les premières bougies et les fruits confits. À chaque étape de son périple, Henri loge dans la maison principale avec la reine Anne ; son entourage couche chez les nobles de la région. L'habitude veut que les hôtes du roi, au moins une fois durant sa visite, divertissent ses compagnons en guise de remerciement, ce qui met la maison sous pression. Il a compté les charrettes de provisions, il a observé les cuisines sens dessus dessous, a vu dans la lueur gris-vert qui précède l'aube les fours en briques être nettoyés avant d'accueillir les premières miches de pain, les carcasses être embrochées, les marmites placées sur des trépieds, les volailles plumées et découpées. Son oncle était le cuisinier d'un archevêque, et quand il était enfant, il traînait dans les cuisines de Lambeth Palace ; il connaît ce métier sur le bout des doigts, et, lorsqu'il s'agit du confort du roi, rien ne doit être laissé au hasard.

Ce sont des jours parfaits. La lumière claire et sereine fait chatoyer chaque baie dans les haies. Dans les arbres, chaque feuille illuminée par le soleil ressemble à une poire dorée. Tandis que nous chevauchions vers l'est au cœur de l'été, nous nous sommes enfoncés dans des chasses sylvestres et avons franchi des collines dénudées, émergeant dans une région haute où, même à travers deux comtés, on sent la présence mouvante de la mer. Dans cette partie de l'Angleterre, nos ancêtres les géants ont laissé leurs ouvrages en terre, leurs tumulus et leurs pierres levées. Nous avons toujours, chaque Anglais et chaque Anglaise, quelques gouttes du sang de ces géants dans nos veines. En ces temps anciens, sur une terre que les moutons et la charrue n'avaient pas encore abîmée, on chassait le sanglier et l'élan. La forêt s'étirait pendant des jours. Quelques armes antiques ont été déterrées : des haches qui, brandies à deux mains, pouvaient couper en deux et le cheval et son cavalier. Imaginez les gigantesques membres de ces hommes morts remuant sous le sol. La guerre était leur nature, et la guerre est toujours prête à revenir. Ce n'est pas juste au passé qu'on pense quand on traverse ces champs à cheval. C'est à ce qui est latent sous le sol, ce qui se multiplie ; c'est aux jours à venir, aux guerres futures, aux blessures et aux morts que le sol d'Angleterre garde au chaud comme des graines. On pourrait croire, à voir Henri

rire, à voir Henri prier, à le voir mener ses hommes sur le sentier à travers la forêt, qu'il est aussi fermement installé sur son trône qu'il l'est sur son cheval. Mais les impressions peuvent être trompeuses. La nuit, il ne dort pas ; il fixe du regard les poutres sculptées du plafond ; il compte les jours. Il dit : « Cromwell, Cromwell, que vais-je faire ? » « Cromwell, sauvez-moi de l'empereur. » « Cromwell, sauvez-moi du pape. » Puis il fait venir l'archevêque de Canterbury, Thomas Cranmer, et il lui demande : « Mon âme est-elle damnée ? »

À Londres, l'ambassadeur de l'empereur, Eustache Chapuys, attend chaque jour d'apprendre que le peuple d'Angleterre s'est soulevé contre son roi cruel et impie. Voilà ce qu'il rêve d'entendre, et il serait prêt à fournir bien des efforts et à dépenser beaucoup d'argent pour que cela se produise. Son maître, l'empereur Charles, est le seigneur des Pays-Bas, en plus de l'Espagne et de ses territoires au-delà des mers ; Charles est riche et, de temps en temps, il est furieux qu'Henri ait osé répudier sa tante, Catherine, pour épouser une femme que les gens de la rue traitent de catin aux yeux exorbités. Dans ses dépêches urgentes, Chapuys exhorte son maître à envahir l'Angleterre, à rejoindre les rebelles du royaume, les prétendants et les malcontents, et à conquérir cette terre profane où le roi, grâce à une loi du Parlement, a prononcé son propre divorce et s'est autoproclamé Dieu. Le pape n'apprécie pas qu'on se moque de lui en Angleterre et qu'on l'appelle simplement l'« évêque de Rome », il n'apprécie pas que ses revenus soient saisis et finissent dans les coffres d'Henri. Une bulle d'excommunication, rédigée mais pas encore promulguée, plane au-dessus d'Henri, faisant de lui un paria parmi les rois chrétiens d'Europe ; rois qui sont invités, et même encouragés, à traverser la mer étroite ou la frontière écossaise pour s'emparer de tout ce qui lui appartient. Peut-être l'empereur viendra-t-il. Peut-être le roi de France viendra-t-il. Peut-être viendront-ils ensemble. Nous aimerions dire que nous les attendons de pied ferme, mais la réalité est autre. En cas d'invasion armée, nous serons peut-être obligés de déterrer les os des géants pour leur cogner sur la tête avec, car nous sommes à court d'artillerie, à court de poudre, à court d'acier. Ce n'est pas la faute de Thomas Cromwell ; comme le dit Chapuys en faisant la grimace, le royaume d'Henri serait en meilleur ordre si Cromwell en avait eu la charge il y a cinq ans.

Si vous voulez défendre l'Angleterre, et c'est ce qu'il voudrait – car il irait lui-même se battre, épée au poing –, vous devez savoir ce qu'est l'Angleterre. Dans la chaleur d'août, il s'est tenu tête nue près des tombes surmontées des statues des ancêtres, des hommes armés de pied en cap, couverts de plaques d'acier et de cottes de mailles, leurs mains gantelées jointes et dressées au-dessus de leur surcot, leurs pieds maillés reposant sur des lions, des griffons, des lévriers en

pierre ; des hommes de pierre, des hommes d'acier, leurs douces femmes enchâssées auprès d'eux comme des escargots dans leur coquille. Nous pensons que le temps ne peut toucher les morts, mais il touche leurs monuments, érodant les nez et les doigts. Un minuscule pied démembré (comme celui d'un chérubin agenouillé) émerge de sous une étoffe ; le bout d'un pouce tranché repose sur un coussin de pierre. « Nous devons faire réparer nos ancêtres l'année prochaine », disent les seigneurs des comtés de l'Ouest ; mais leurs blasons et leurs tenants, leurs écus et leurs armoiries sont toujours fraîchement peints, et ils embellissent en paroles les actes de leurs ancêtres, leur personnalité et leurs possessions : les armes que mon aïeul portait à Azincourt, la coupe que Jean de Gand a donnée de sa main à mon aïeul. Si lors des guerres passées entre York et Lancastre leurs pères et leurs grands-pères ont choisi le mauvais camp, ils le tiennent sous silence. Une génération plus tard, les fautes doivent être pardonnées, les réputations rétablies ; sinon l'Angleterre ne peut avancer, elle retournera sans cesse à son sale passé.

Lui n'a pas d'ancêtres, naturellement : du moins pas le genre d'ancêtres dont on se vante. Il y a eu autrefois une famille noble nommée Cromwell, et quand il est entré au service du roi, les hérauts lui ont vivement conseillé, pour sauver les apparences, d'adopter ses armoiries ; mais je ne suis pas un des leurs, a-t-il poliment répondu, et je ne veux pas de leurs emblèmes. Il a fui les poings de son père alors qu'il n'avait pas plus de quinze ans ; il a traversé la Manche, s'est engagé dans l'armée du roi de France. Il se bat depuis qu'il sait marcher ; quitte à se battre, pourquoi ne pas se faire payer ? Mais il est des commerces plus lucratifs que la guerre, et il les a trouvés. Il a donc décidé de prendre son temps avant de rentrer chez lui.

Et maintenant, quand ses hôtes titrés veulent des conseils sur l'emplacement d'une fontaine, ou d'une représentation des Trois Grâces en train de danser, le roi leur dit, Cromwell est votre homme ; Cromwell, il a vu comment ils font en Italie, et ce qui est bon pour eux sera bon pour le Wiltshire. Parfois le roi quitte un endroit accompagné seulement de ses cavaliers, laissant la reine derrière lui avec ses femmes de compagnie et ses musiciens pour aller, avec ses favoris, chasser ardemment à travers la campagne. Et c'est ainsi qu'ils arrivent à Wolf Hall, où le vieux John Seymour attend de les accueillir parmi sa famille florissante.

« Je ne sais pas, Cromwell », dit le vieux sir John. Il lui saisit le bras, avenant. « Tous ces faucons qui portent le nom de femmes mortes… cela ne vous déprime-t-il pas ?

– Je ne suis jamais déprimé, sir John. La vie est trop bonne avec moi.

– Vous devriez vous remarier et fonder une nouvelle famille. Vous trouverez peut-être une femme pendant votre séjour parmi nous. Dans la forêt de Savernake il y a de nombreuses jeunes femmes fraîches.

– J'ai toujours Gregory, dit-il en regardant par-dessus son épaule à la recherche de son fils ; il s'en fait toujours un peu pour Gregory.

– Ah, fait Seymour, c'est bien beau les garçons, mais un homme a aussi besoin de filles, les filles sont une consolation. Regardez Jane. Elle est si gentille. »

Il regarde Jane Seymour, comme son père l'y invite. Il la connaît bien pour l'avoir vue à la cour, puisqu'elle était l'une des dames de compagnie de Catherine, l'ancienne reine, et est celle d'Anne, la reine actuelle ; c'est une jeune femme quelconque à la pâleur argentée, avec un penchant pour le silence, et le don de regarder les hommes comme s'ils représentaient une surprise désagréable. Elle porte des perles et un brocart blanc sur lequel sont brodés de petits œillets rigides. Il devine une dépense considérable ; sans compter les perles, sa tenue vaut au moins trente livres. Pas étonnant qu'elle marche prudemment, comme un enfant à qui on a dit de ne pas se salir.

Le roi dit : « Jane, maintenant que nous vous voyons chez vous, parmi les vôtres, êtes-vous moins timide ? » Il saisit sa menotte aussi petite qu'une patte de souris dans son énorme main. « À la cour nous ne l'entendons jamais dire un mot. »

Jane lève les yeux vers lui, rougissant depuis son cou jusqu'à la naissance de ses cheveux.

« Avez-vous déjà vu quelqu'un rougir ainsi ? demande Henri. On dirait une enfant de douze ans.

– Je ne puis prétendre avoir douze ans », répond Jane.

Lors du souper, le roi est assis à côté de lady Margery, son hôtesse. C'était une beauté en son temps, et, à voir l'attention exquise que lui porte le roi, on croirait que c'en est toujours une ; elle a eu dix enfants, dont six sont toujours en vie, et trois sont dans la pièce. Edward Seymour, l'héritier, a une longue tête, une expression sérieuse, un profil net et féroce : un bel homme. Il est cultivé, voire savant, se consacre avec sagesse à toute fonction qui lui est confiée ; il est allé à la guerre et, en attendant de se battre de nouveau, il excelle à la chasse et à la joute. Le cardinal, en son temps, avait remarqué qu'il valait mieux que le Seymour ordinaire ; et lui-même, Thomas Cromwell, l'a sondé et a découvert qu'il était en tout point fidèle au roi. Tom Seymour, le jeune frère d'Edward, est bruyant et turbulent et il intéresse plus les femmes ; quand il entre dans une pièce, les vierges gloussent et les jeunes matrones baissent la tête et l'observent sous cape.

Le vieux sir John est connu pour son attachement à sa famille. Il y a deux ou trois ans, on ne parlait à la cour que du fait qu'il avait couché

avec l'épouse de son fils, non pas une fois, dans l'ardeur de la passion, mais de façon répétée depuis qu'elle était mariée. La reine et ses confidents avaient propagé la rumeur. « Nous sommes arrivés à un total de cent vingt fois, avait ricané Anne. Enfin, c'est Thomas Cromwell qui est arrivé à ce total, et il est doué pour les chiffres. Nous supposons qu'ils s'abstenaient le dimanche par souci de bienséance et ralentissaient pendant le carême. » La femme traîtresse a donné naissance à deux fils, et, quand sa conduite a été révélée au grand jour, Edward les a reniés puisqu'il ne pouvait savoir avec certitude si c'étaient ses propres fils ou bien ses demi-frères. La femme adultère a été enfermée dans un couvent et n'a pas tardé à lui faire la courtoisie de mourir ; maintenant il a une nouvelle épouse, qui cultive des manières sévères et garde un stylet dans sa poche au cas où son beau-père s'approcherait de trop près.

Mais c'est pardonné, c'est oublié. La chair est faible. Cette visite royale scelle le pardon du vieux bonhomme. John Seymour possède mille trois cents acres, parc à cerfs compris, le reste étant principalement consacré à l'élevage de moutons et lui rapportant deux shillings par acre chaque année, soit le quart de ce que cette même surface lui rapporterait si elle était labourée. Ce sont de petits animaux à tête noire croisés avec des moutons des montagnes du pays de Galles, qui donnent une viande coriace, mais une laine convenable. Quand ils arrivent, le roi (qui est d'humeur bucolique) demande : « Cromwell, combien pèse cette bête d'après vous ? » et lui répond, sans la soulever : « Trente livres, Majesté. »

Francis Weston, un jeune courtisan, déclare d'un air railleur : « Maître Cromwell était tondeur de moutons. Il ne risque pas de se tromper. »

Le roi réplique : « Notre pays serait pauvre sans le commerce de la laine. Que maître Cromwell connaisse ce métier n'est pas un déshonneur. »

Mais Francis Weston ricane sous cape.

Demain, Jane Seymour doit chasser avec le roi.

« Je croyais que c'était réservé aux gentilshommes, entend-il Weston chuchoter. La reine serait furieuse si elle l'apprenait. »

Lui murmure en retour, alors assurez-vous qu'elle ne l'apprenne pas, mon brave.

« À Wolf Hall nous sommes tous de grands chasseurs, se vante sir John, mes filles aussi. Vous croyez que Jane est timorée, mais mettez-la sur une selle et je vous assure, messieurs, qu'elle est la déesse Diane incarnée. Je n'ai jamais importuné mes filles en les forçant à étudier, vous savez. Sir James ici présent leur a appris tout ce qu'elles avaient besoin de savoir. »

Le prêtre au bout de la table acquiesce avec un grand sourire : un

vieil imbécile au crâne blanc et à l'œil chassieux. Cromwell se tourne vers lui :

« Et est-ce vous qui leur avez appris à danser, sir James ? Toutes mes félicitations. J'ai vu Elizabeth, la sœur de Jane, à la cour, dansant avec le roi.

– Ah, elles avaient un maître pour ça, glousse le vieux Seymour. Un maître pour la danse, un maître pour la musique, ça leur suffit. Pas besoin de langues étrangères. Elles ne vont nulle part.

– Je ne suis pas de cet avis, sir, objecte-t-il. J'ai fait éduquer mes filles de la même manière que mon fils. »

Parfois il aime parler d'elles, Anne et Grace : mortes il y a maintenant sept ans. Tom Seymour éclate de rire.

« Quoi, vous les avez envoyées à la joute avec Gregory et le jeune maître Sadler ?

– Ça excepté », répond-il avec un sourire.

Edward Seymour dit : « Il n'est pas rare que les filles de la ville apprennent les lettres et même un peu plus. On pourrait même leur enseigner la comptabilité. C'est ce qu'on entend dire. Ça les aiderait à trouver de bons maris, une famille de marchands apprécierait une telle éducation.

– Imaginez les filles de maître Cromwell, dit Weston. Je n'ose pas. Je doute qu'une salle de comptables aurait pu les contenir. Elles auraient été plus habiles avec une hache, je suppose. Un homme n'aurait eu qu'à les regarder pour sentir ses jambes se défiler sous lui. Et je ne dis pas que c'est l'amour qui l'aurait frappé. »

Gregory s'agite. Il a tellement l'air rêveur qu'on penserait qu'il n'a pas suivi la conversation, mais il déclare d'un ton offensé :

« Vous insultez mes sœurs et leur mémoire, sir, et vous ne les connaissiez même pas. Ma sœur Grace… »

Il voit Jane Seymour tendre sa petite main et toucher le poignet de Gregory : pour le sauver, elle est prête à s'attirer l'attention de la compagnie.

« J'ai récemment, dit-elle, appris un peu la langue française.

– Vraiment, Jane ? » demande Tom Seymour avec un sourire.

Jane baisse la tête.

« C'est Mary Shelton qui m'enseigne.

– Mary Shelton est une brave jeune femme », déclare le roi.

Et du coin de l'œil il voit Weston donner un coup de coude à son voisin ; on dit que Shelton a été gentille avec le roi au lit.

« Donc, vous voyez, dit Jane à ses frères, nous autres femmes, nous ne passons pas notre temps à calomnier oisivement et à provoquer des scandales. Pourtant, Dieu sait que nous avons assez de ragots pour occuper toute une ville de femmes.

– Vraiment ? dit-il.

– Nous parlons de qui est amoureux de la reine. Qui lui écrit des poèmes. » Elle baisse les yeux. « Je veux dire, qui est amoureux de nous toutes. Tel ou tel gentilhomme. Nous connaissons tous nos soupirants et nous les inspectons de la tête aux pieds, ils rougiraient s'ils savaient. Nous parlons de leurs terres et de ce qu'elles leur rapportent chaque année, et alors nous décidons de les autoriser à nous écrire des poèmes ou non. Si nous ne les trouvons pas assez riches, nous raillons leurs rimes. C'est cruel, laissez-moi vous le dire. »

Il déclare, un peu mal à l'aise, il n'y a pas de mal à écrire des poèmes aux femmes, même à celles qui sont mariées, c'est l'habitude à la cour. À quoi Weston répond, merci pour ces bonnes paroles, maître Cromwell, nous pensions que vous alliez essayer de nous en empêcher.

Tom Seymour se penche en avant tout en riant.

« Et qui sont tes soupirants, Jane ?

– Si tu veux le savoir, tu vas devoir enfiler une robe, te mettre à la couture et te joindre à nous.

– Comme Achille parmi les femmes, observe le roi. Vous devrez raser votre jolie barbe, Seymour, pour découvrir leurs petits secrets coquins. » Il rit, mais il n'est pas content. « À moins que nous trouvions quelqu'un de plus efféminé pour cette tâche. Gregory, vous êtes beau garçon, mais je crains que vos grandes mains ne vous trahissent.

– Le petit-fils de forgeron, ironise Weston.

– Ce jeune Mark, poursuit le roi. Le musicien, vous le connaissez ? En voilà un qui est aussi doux qu'une femme.

– Oh, fait Jane, Mark est déjà avec nous. Il est toujours dans les parages. Nous le considérons à peine comme un homme. Si vous voulez connaître nos secrets, demandez-lui. »

La conversation part dans une autre direction ; il songe, je ne savais pas que Jane avait une langue ; il songe aussi, Weston me cherche, il sait qu'en présence d'Henri je ne le châtierai pas ; il s'imagine la forme que pourrait prendre ce châtiment, le moment venu. Rafe Sadler l'observe du coin de l'œil.

« Donc, lui demande le roi, comment pourrons-nous rendre demain meilleur qu'aujourd'hui ? » Il explique à la tablée : « Maître Cromwell ne trouve pas le sommeil tant qu'il n'a pas rectifié quelque chose.

– Je corrigerai le comportement du chapeau de Votre Majesté. Et tous ces nuages, avant midi…

– Cette averse était la bienvenue. La pluie nous a rafraîchis.

– Que Dieu ne nous en envoie pas une pire », déclare Edward Seymour.

Henri frotte le coup de soleil qui lui barre le front.

« Le cardinal, il croyait pouvoir changer le temps. Une agréable matinée, disait-il, mais à dix heures le soleil brillera encore plus. Et il

avait raison. »

Parfois Henri fait ça ; il lance le nom de Wolsey dans la conversation, comme si ce n'était pas lui, mais quelque autre monarque, qui avait provoqué la mort du cardinal.

« Certains hommes ont l'œil pour le temps, observe Tom Seymour. Ce n'est rien de plus. Ce n'est pas un don propre aux cardinaux. »

Henri acquiesce en souriant.

« C'est vrai, Tom. Je n'aurais jamais dû l'admirer, n'est-ce pas ?

– Il était trop fier, pour un sujet », déclare le vieux sir John.

Le roi regarde en direction de Thomas Cromwell. Il adorait le cardinal. Tout le monde le sait. Son expression est aussi prudemment neutre qu'un mur fraîchement repeint.

Après le souper, le vieux sir John raconte l'histoire d'Edgar le Pacifique. Il régnait sur ces contrées, il y a bien des siècles de cela, avant que les rois aient des numéros : quand les jeunes filles étaient jolies et les chevaliers galants, quand la vie était simple et violente, et généralement brève. Edgar avait une épouse en vue, et il envoya un de ses comtes pour savoir ce qu'il en pensait. Le comte, qui était à la fois hypocrite et fourbe, lui fit savoir que sa beauté avait grandement été exagérée par les poètes et les peintres ; en vérité, prétendit-il, elle boitait et louchait. Son but étant d'avoir la tendre demoiselle pour lui-même, il la séduisit et l'épousa. En découvrant la trahison du comte, Edgar lui tendit une embuscade, dans un bosquet non loin d'ici, et le transperça de son javelot, le tuant du premier coup.

« Quel fripon, ce comte ! s'exclame le roi. Il a eu ce qu'il méritait.

– Un noble ignoble », observe Tom Seymour.

Son frère soupire, comme s'il n'approuvait pas cette réflexion.

« Et qu'a dit la femme ? demande-t-il, lui, Cromwell. Quand elle a découvert le comte embroché ?

– La demoiselle épousa Edgar, répond sir John. Ils se marièrent dans une forêt verdoyante et vécurent heureux.

– Je suppose qu'elle n'avait pas le choix, soupire lady Margery. Les femmes doivent s'adapter.

– Et les gens de la campagne affirment, ajoute sir John, que le comte hypocrite erre toujours dans les bois en grognant et en essayant d'extraire la lance de son ventre.

– Imaginez ça, dit Jane Seymour. Dès que la lune brille, on pourrait regarder par la fenêtre et le voir errer en gémissant. Par chance, je ne crois pas aux fantômes.

– Tu as tort, sœur, dit Tom Seymour. Ils ramperont jusqu'à toi, ma fille.

– Un seul coup », observe Henri. Il mime un lancer de javelot, mais en retenant son geste, car ils sont à table. « Un seul coup. Il devait

avoir un bon bras, le roi Edgar. »

Il dit – lui, Cromwell : « J'aimerais savoir si cette histoire a été consignée par écrit, et si oui, par qui, et s'il avait prêté serment. »

Le roi déclare : « Cromwell aurait traîné le comte devant un tribunal.

– Très chère Majesté, glousse sir John, je ne crois pas qu'il y en avait à l'époque.

– Cromwell en aurait trouvé un, déclare le jeune Weston en se penchant en avant pour bien se faire comprendre. Il aurait déniché des jurés, il les aurait déterrés de sous un champ de champignons. Et c'en aurait été fini du comte, ils l'auraient jugé et lui auraient tranché la tête. On dit que, lors du jugement de Thomas More, le secrétaire principal ici présent a suivi les jurés durant leurs délibérations, et, quand ils ont été assis, il a refermé la porte derrière lui et leur a exposé la loi. "Laissez-moi vous ôter tout doute, a-t-il dit aux jurés. Votre tâche est de déclarer sir Thomas coupable, et vous ne dînerez pas tant que vous ne l'aurez pas fait." Puis il est ressorti et a fermé la porte, et il est resté derrière avec une hachette à la main, au cas où ils seraient sortis pour aller chercher quelque chose à manger ; et comme ce sont des Londoniens, ils se soucient de leur estomac plus que de tout le reste, et dès que leur ventre s'est mis à gronder, ils se sont écriés : "Coupable ! Il est on ne peut plus coupable !" »

Tous les yeux se tournent vers Cromwell. Rafe Sadler, à côté de lui, se crispe.

« C'est une bien jolie histoire, dit Rafe à Weston, mais je vous demande à mon tour, où a-t-elle été consignée par écrit ? Je crois que vous découvrirez que mon maître se comporte toujours comme il convient dans un tribunal.

– Vous n'y étiez pas, réplique Francis Weston. Je l'ai entendu de la bouche de l'un de ces jurés. Ils se sont écriés : "Finissez-en avec lui, emmenez le traître et apportez-nous un gigot de mouton." Et Thomas More a été emmené à l'échafaud.

– On dirait que vous le regrettez, observe Rafe.

– Pas moi. » Weston lève les mains. « La reine Anne dit, que l'exécution de More soit un avertissement pour tous les traîtres. Leur réputation ne sera jamais assez grande, leur déloyauté jamais assez masquée, pour que Thomas Cromwell ne les débusque pas. »

Un murmure d'approbation retentit ; l'espace d'un instant, il pense que la compagnie va se tourner vers lui et l'applaudir. Mais lady Margery porte un doigt à ses lèvres et désigne de la tête le roi. Assis au bout de la table, il commence à pencher sur la droite ; ses paupières fermées tremblotent et sa respiration est paisible et profonde. »

Les convives échangent des sourires.

« Ivre d'air frais », murmure Tom Seymour.

Ça change d'ivre de boisson ; le roi, ces temps-ci, demande le pichet de vin plus souvent que quand il était jeune et athlétique. Lui, Cromwell, regarde Henri incliner sur sa chaise. D'abord en avant, comme s'il allait poser son front sur la table. Puis il sursaute et se penche vivement en arrière. Un filet de bave coule sur sa barbe.

C'est maintenant qu'on aurait besoin d'Harry Norris, le gentilhomme principal de sa chambre privée ; Harry au pas silencieux et à la main douce et indulgente, murmurant à l'oreille de son souverain pour le réveiller. Mais Norris traverse en ce moment le pays, portant la lettre d'amour que le roi a écrite à Anne. Alors, que faire ? Henri n'a pas l'air d'un enfant fatigué, comme il aurait pu l'avoir il y a cinq ans. Il ressemble à n'importe quel homme d'âge mûr sombrant dans la torpeur après un repas trop lourd ; il a l'air ballonné, il a des veines éclatées ici et là, et même à la lueur des bougies on voit que ses cheveux commencent à devenir gris. Cromwell adresse un geste de tête au jeune Weston.

« Francis, nous avons besoin de votre main experte. »

Weston fait mine de ne pas l'entendre. Ses yeux sont posés sur le roi et son visage laisse malgré lui paraître une expression de dégoût.

Tom Seymour murmure : « Je crois que nous devrions faire du bruit. Pour le réveiller en douceur.

– Quel genre de bruit ? » murmure son frère Edward.

Tom mime en se tenant les côtes.

Edward hausse les sourcils.

« Ris si tu oses. Il croira que tu te moques de lui parce qu'il bave. »

Le roi se met à ronfler. Il se déporte brusquement sur la gauche. Il penche dangereusement par-dessus l'accoudoir de sa chaise.

Weston dit : « Faites-le, Cromwell. Personne ne sait y faire aussi bien que vous avec lui. »

Il fait non de la tête en souriant.

« Dieu sauve Sa Majesté, déclare pieusement sir John. Il n'est plus aussi jeune qu'avant. »

Jane se lève. Le bruissement sec des tiges d'œillets. Elle se penche au-dessus de la chaise du roi et lui tapote le dos de la main : vivement, comme si elle tâtait un fromage. Henri sursaute et ses yeux s'ouvrent.

« Je ne dormais pas, dit-il. Vraiment. Je me reposais simplement les yeux. »

Une fois le roi monté se coucher, Edward Seymour déclare : « Monsieur le secrétaire, c'est le moment de ma revanche. »

Il se penche en arrière, verre à la main.

« Que vous ai-je fait ?

– Une partie d'échecs. Calais. Je sais que vous vous en souvenez. »

La fin de l'automne, l'année 1532 : la nuit où le roi a pour la

première fois couché avec la reine. Avant de se donner à lui, Anne l'a fait jurer sur la Bible qu'il l'épouserait dès qu'ils seraient de nouveau sur le sol anglais ; mais la tempête les a retenus au port, et le roi a mis ce temps à profit pour essayer d'avoir un fils d'elle.

« Vous m'avez mis échec et mat, maître Cromwell, poursuit Edward. Mais uniquement parce que vous m'avez distrait.

– Comment ça ?

– Vous m'avez questionné sur ma sœur Jane. Son âge, et ainsi de suite.

– Vous croyiez que je m'intéressais à elle.

– Et vous y intéressiez-vous ? » Edward sourit, pour atténuer la grossièreté de sa question. « Elle n'est pas encore prise, vous savez.

– Préparez l'échiquier, répond-il. Voulez-vous que les pièces soient disposées comme elles l'étaient quand vous avez perdu le fil de vos réflexions ? »

Edward le regarde, prenant soin de ne laisser paraître aucune expression. On raconte des choses incroyables à propos de la mémoire de Cromwell. Il sourit intérieurement. Il pourrait disposer les pièces à l'identique, il en est quasiment certain ; il sait comment joue un homme tel que Seymour.

« Repartons de zéro, suggère-t-il. Le monde tourne. Les règles italiennes vous conviennent-elles ? Je n'aime pas que ces parties s'éternisent pendant une semaine. »

Edward fait preuve d'une certaine audace dans son ouverture. Mais alors, un pion coincé entre les doigts, il se penche en arrière en fronçant les sourcils et il se met en tête de parler de saint Augustin ; puis, de saint Augustin, il passe à Martin Luther.

« C'est un enseignement qui fait naître la terreur dans les cœurs, déclare Seymour. Que Dieu nous ait créés uniquement pour nous damner. Que ses pauvres créatures, à quelques rares exceptions près, soient nées uniquement pour lutter dans ce monde avant de finir dans les flammes de l'enfer. Parfois je crains que ce soit vrai. Mais j'espère que non.

– Le gros Martin a revu sa position. C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Et à notre avantage.

– Quoi, nous serons plus nombreux à être sauvés ? Ou alors nos bonnes actions ne sont pas totalement inutiles aux yeux de Dieu ?

– Je ne parlerai pas en son nom. Vous devriez lire Philipp Melanchthon. Je vous enverrai son nouveau livre. J'espère qu'il viendra nous voir en Angleterre. Nous sommes en pourparlers avec ses gens. »

Edward porte la petite tête ronde du pion à ses lèvres. On dirait qu'il va se tapoter les dents avec.

« Le roi le permettra-t-il ?

– Il ne laisserait pas entrer frère Martin. Il n'aime pas qu'on mentionne son nom. Mais Philipp est un homme plus facile, et ce serait bon pour nous si nous devions conclure quelque alliance utile avec les princes allemands qui soutiennent l'Évangile. Ça effraierait l'empereur, si nous avions des amis et des alliés sur son territoire.

– Et c'est tout ce que ça signifie pour vous ? » Le cavalier d'Edward bondit au-dessus des cases. « La diplomatie ?

– Je vénère la diplomatie. Elle ne coûte pas cher.

– Pourtant on dit que vous-même aimez l'Évangile.

– Ce n'est pas un secret. » Il fronce les sourcils. « Allez-vous vraiment faire ça, Edward ? Je vois un moyen de prendre votre reine. Et je n'aimerais pas profiter de vous une fois de plus et vous entendre dire que j'ai gâché votre partie en vous parlant de l'état de votre âme. »

Un sourire de travers.

« Et comment se porte votre reine ces temps-ci ? demande Seymour.

– Anne ? Elle est brouillée avec moi. Je sens ma tête chanceler sur mes épaules quand elle me regarde durement. Elle a entendu dire que j'avais à une ou deux reprises parlé favorablement de Catherine, l'ancienne reine.

– Et est-ce vrai ?

– Uniquement pour louer son courage. Qui est, il faut bien l'admettre, inébranlable dans l'adversité. Et aussi, la reine me croit trop favorable à la princesse Marie – je voulais dire, à lady Marie, comme il faut désormais l'appeler. Le roi aime toujours sa fille aînée, il dit qu'il n'y peut rien – ce qui chagrine Anne, car elle veut que la princesse Élisabeth soit la seule fille qu'il reconnaisse. Elle nous trouve trop doux envers Marie et estime que nous devrions la forcer à admettre que sa mère n'a jamais été mariée légalement au roi, et qu'elle est donc illégitime. »

Edward triture le pion blanc entre ses doigts, le regarde d'un air dubitatif, le repose sur sa case.

« Mais n'est-ce pas déjà le cas ? Je croyais que vous le lui aviez fait reconnaître.

– Nous avons résolu la question en ne la soulevant pas. Elle sait qu'elle a été écartée de la succession, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de la tourmenter plus. Comme l'empereur est le neveu de Catherine et le cousin de lady Marie, j'essaie de ne pas le provoquer. Charles nous tient dans la paume de sa main, voyez-vous ? Mais Anne ne comprend pas qu'il puisse être nécessaire d'apaiser les gens. Elle croit que si elle parle gentiment à Henri, ça suffira.

– Alors que vous, vous devez parler gentiment à l'Europe. »

Edward rit. Son rire a un son de crécelle. Ses yeux disent, vous faites preuve d'une grande franchise, maître Cromwell : pourquoi ?

« De plus (ses doigts hésitent au-dessus du cavalier noir) j'ai acquis trop d'importance au goût de la reine depuis que le roi a fait de moi son adjoint pour les questions religieuses. Elle déteste qu'Henri écoute qui que ce soit à part elle, son frère George et "Monseigneur" son père, et même son père a droit à quelques sarcasmes de sa part ; elle le traite de foie jaune, lui dit qu'il leur fait perdre leur temps.

– Comment prend-il ça ? » Edward baisse les yeux vers l'échiquier. « Oh.

– Maintenant regardez bien, conseille-t-il. Voulez-vous aller jusqu'au bout ?

– J'abandonne. Je crois. » Un soupir. « Oui. J'abandonne. »

Cromwell balaie les pièces d'un geste de la main, réprimant un bâillement.

« Et je n'ai pas mentionné votre sœur Jane, n'est-ce pas ? Alors, quelle est votre excuse, cette fois ? »

Lorsqu'il monte à l'étage, il trouve Rafe et Gregory en train de chahuter à côté de la grande fenêtre. Ils sautillent et semblent se débattre avec une chose invisible à leurs pieds. Il croit d'abord qu'ils jouent au football sans ballon. Mais ils se redressent alors d'un bond tels des danseurs et se mettent à talonner la chose, et il voit qu'elle est longue et mince, comme un homme à terre. Ils se penchent en avant pour la pincer et taper dessus, ils la tordent.

« Du calme, dit Gregory, ne lui brise pas encore le cou, je veux qu'il souffre. »

Rafe lève les yeux et fait mine de s'essuyer le front. Gregory, les mains posées sur les genoux, reprend son souffle, puis pousse la victime du bout du pied.

« C'est Francis Weston, explique-t-il. Vous croyez qu'il est dans la chambre du roi, mais en fait il est ici sous la forme d'un fantôme. Nous nous sommes cachés dans un coin et l'avons attendu avec un filet magique.

– Nous le punissons, déclare Rafe en se baissant. Ho, sir, regrettez-vous maintenant ? » Il crache dans ses mains. « Qu'est-ce qu'on lui fait maintenant, Gregory ?

– On le soulève et on le jette par la fenêtre.

– Attention, observe-t-il. Le roi apprécie Weston.

– Alors il l'appréciera quand il aura la tête aplatie », réplique Rafe.

Ils se débattent et se poussent mutuellement, tentant d'être le premier à aplatir Francis. Rafe ouvre la fenêtre et tous deux se baissent pour l'attraper, puis ils hissent le fantôme sur le rebord. Gregory le fait passer par-dessus, tirant sur sa veste lorsqu'elle s'accroche à la fenêtre, et d'un geste il le projette tête la première sur les pavés. Ils regardent en contrebas.

« Il rebondit », observe Rafe. Puis ils s'époussettent les mains et lui sourient. « Bonne nuit à vous, sir », dit Rafe.

Plus tard, Gregory est assis au pied du lit, en chemise, les cheveux ébouriffés, ses chaussures ôtées, l'un de ses pieds nus frottant négligemment le tapis.

« Alors, vais-je être marié ? Vais-je être marié à Jane Seymour ?

– Au début de l'été tu croyais que j'allais te marier à une vieille douairière avec un parc à cerfs. »

Tout le monde taquine Gregory : Rafe Sadler, Thomas Wriothesley, les autres jeunes hommes de sa maison ; son cousin, Richard Cromwell.

« Oui, mais pourquoi venez-vous de passer une heure à parler à son frère ? Au début il s'agissait de jouer aux échecs, puis vous n'avez plus rien fait que parler, parler, parler. On dit que vous-même aimiez bien Jane.

– Quand ?

– L'année dernière. Vous l'aimiez bien l'année dernière.

– Si c'était le cas, j'ai oublié.

– C'est la femme de George Boleyn qui me l'a dit. Lady Rochford. Elle a dit, vous aurez peut-être une jeune belle-mère de Wolf Hall, que diriez-vous de ça ? Donc si vous aimez bien Jane, déclare Gregory en fronçant les sourcils, mieux vaut qu'elle ne devienne pas ma femme.

– Crois-tu que je te volerais ton épouse ? Comme le vieux sir John ? » Lorsque sa tête est sur l'oreiller, il dit : « Chut, Gregory. »

Il ferme les yeux. Gregory est un bon garçon, même si tout le latin qu'il a appris – tous les passages éclatants des grands auteurs – a ricoché dans sa tête comme des cailloux avant d'en ressortir aussitôt. Pourtant, pensez au fils de Thomas More : le rejeton d'un érudit que toute l'Europe admirait, et le pauvre petit John est à peine fichu de bafouiller son Pater Noster. Gregory est bon archer, bon cavalier, il brille aux tournois, et ses manières sont irréprochables. Il parle avec respect à ses supérieurs, sans traîner les pieds et sans se tenir sur une jambe, et il est doux et poli avec ceux qui sont en dessous de lui. Il sait comment s'incliner devant les diplomates étrangers à la manière de leur pays, il reste assis à table sans s'agiter et sans donner à manger aux épagneuls, il sait découper n'importe quelle volaille si on lui demande de servir ses aînés. Il ne reste pas affalé avec sa veste qui lui glisse de l'épaule, il ne passe pas son temps à regarder autour de lui à l'église, il n'interrompt pas les vieillards et n'achève pas leurs anecdotes à leur place. Si quelqu'un éternue, il dit : « À vos souhaits ! »

À vos souhaits, monsieur ou madame.

Gregory lève la tête.

« Thomas More, dit-il. Le jury. Ça s'est vraiment passé comme ça ? »

Son père a reconnu l'histoire du jeune Weston : dans ses grandes lignes, même s'il n'est pas d'accord sur les détails. Il ferme les yeux.

« Je ne possède pas de hachette », répond-il.

Il est fatigué ; il parle à Dieu ; il dit, Dieu guide-moi. Parfois, quand il est au bord du sommeil, l'imposante silhouette écarlate du cardinal lui apparaît. Il aimerait que le défunt prophétise. Mais son ancien protecteur ne parle que de questions domestiques, de travail. Où ai-je mis cette lettre du duc de Norfolk ? demandera-t-il au cardinal ; et le lendemain, tôt, la lettre réapparaîtra miraculeusement.

Il parle intérieurement : pas à Wolsey, mais à l'épouse de George Boleyn. « Je n'ai aucun désir de me marier. Je n'ai pas le temps. J'étais heureux avec ma femme, mais Liz est morte, et cette partie de ma vie est morte avec elle. Qui, pour l'amour de Dieu, vous a donné, lady Rochford, le droit de spéculer sur mes intentions ? Madame, je n'ai pas le temps de faire la cour. J'ai cinquante ans. À mon âge, on est forcément le perdant d'un contrat à long terme. Si je veux une femme, autant que je la loue à l'heure. »

Pourtant il essaie de ne pas dire « À mon âge » : pas dans sa vie éveillée. Les bons jours, il se dit qu'il lui reste vingt ans. Il pense souvent qu'il survivra à Henri, mais penser ce genre de chose est strictement illégal ; il y a une loi qui interdit de spéculer sur la fin de la vie du roi, même si Henri semble avoir passé sa vie à rechercher des manières novatrices de trouver la mort. Il y a eu plusieurs accidents de chasse. Quand il était encore mineur, le Conseil lui interdisait les joutes, mais il y participait tout de même, le visage dissimulé sous un casque, portant une armure sans emblème, prouvant à maintes reprises qu'il était l'homme le plus fort dans la lice. Il est sorti avec les honneurs des batailles contre les Français, car il est, comme il le dit souvent, de nature guerrière ; nul doute qu'on l'appellerait Henri le Vaillant si Thomas Cromwell ne l'empêchait pas de faire la guerre, faute d'argent. Le coût n'est d'ailleurs pas la seule considération : que devient l'Angleterre si Henri meurt ? Il a été marié pendant vingt ans à Catherine, ça en fera cet automne trois qu'il a épousé Anne, et tout ce que ça lui a rapporté, c'est une fille avec chacune et suffisamment de bébés morts pour remplir un cimetière, certains à moitié formés et baptisés dans le sang, d'autres nés vivants mais morts au bout de quelques heures, quelques jours, quelques semaines au plus. Tout ce tumulte, tout ce scandale pour obtenir le second mariage, et pourtant. Pourtant Henri n'a pas de fils pour lui succéder. Il a un fils illégitime, Henry, le duc de Richmond, un beau garçon de seize ans : mais à quoi lui sert un fils illégitime ? À quoi lui sert l'enfant d'Anne, la petite Élisabeth ? Il faudra peut-être recourir à un stratagème pour qu'Henry puisse régner, au cas où il arriverait malheur à son père. Lui, Thomas

Cromwell, est bien vu du jeune duc ; mais cette dynastie, qui est encore récente, n'est pas suffisamment établie pour survivre à une telle tactique. Les Plantagenêts ont régné autrefois, et ils croient qu'ils régneront de nouveau ; ils croient que les Tudors sont un interlude. Les anciennes familles d'Angleterre sont en ébullition et prêtes à revendiquer le trône, surtout depuis qu'Henri a rompu avec Rome ; elles fléchissent le genou devant le roi, mais elles complotent. Il les entend presque, cachées au milieu des arbres.

Vous trouverez peut-être une femme dans la forêt, a dit le vieux Seymour. Quand il ferme les yeux, elle glisse derrière ses paupières, enveloppée de toiles d'araignées et éclaboussée de rosée. Ses pieds sont nus, emmêlés aux racines, sa chevelure légère comme une plume s'élève parmi les branches ; son doigt qui lui fait signe est une feuille recourbée. Elle le pointe vers lui tandis que le sommeil le gagne. Sa voix intérieure se moque désormais de lui : tu croyais que tu serais en vacances à Wolf Hall. Tu croyais qu'il n'y aurait rien à faire hormis les affaires habituelles, la guerre et la paix, la famine, les traîtres qui manigancent ; une récolte médiocre, une populace entêtée ; l'épidémie qui ravage Londres, et le roi qui perd sa chemise aux cartes. Tu étais prêt pour ça.

Au bord de sa vision intérieure, derrière ses yeux fermés, il sent quelque chose d'imminent. Quelque chose qui arrivera avec la lumière du matin ; qui bougera et respirera, qui se dissimulera dans un taillis ou un bosquet.

Avant de s'endormir, il se représente le chapeau du roi sur un arbre nocturne, perché tel un oiseau de paradis.

Le lendemain, afin de ne pas fatiguer les femmes, ils écourtent leur journée de chasse et retournent de bonne heure à Wolf Hall.

Pour lui, c'est l'occasion d'ôter sa tenue de chasse et de se plonger dans les dépêches. Il espère que le roi lui accordera une heure et écoutera ce qu'il a à lui dire. Mais Henri demande : « Lady Jane, voulez-vous vous promener dans le jardin avec moi ? »

Elle se lève aussitôt ; mais fronce les sourcils, comme si elle essayait de comprendre. Ses lèvres bougent, mais elle ne fait que répéter les paroles d'Henri : Jane ?… Promener… Dans le jardin ?

Oh, oui, bien sûr, honorée. Sa main, un pétale, hésite au-dessus de la manche du roi ; puis elle s'abaisse, et la chair effleure la broderie.

Il y a trois jardins à Wolf Hall, qu'on appelle le grand jardin enclos, le jardin de la vieille femme et le jardin de la jeune femme. Quand il demande qui elles étaient, personne ne s'en souvient ; la vieille femme et la jeune femme sont depuis longtemps poussière, plus rien ne les distingue désormais. Il se rappelle son rêve : la jeune femme faite de fibres de racine, la jeune femme faite de moisissure.

Il lit. Il écrit. Quelque chose attire son attention. Il se lève et regarde depuis la fenêtre les allées en contrebas. Les carreaux sont petits et il y a du jeu entre eux, si bien qu'il doit tendre le cou pour voir convenablement. Il songe, je pourrais envoyer mes vitriers ici, pour aider les Seymour à avoir une vision plus claire du monde. Il a une équipe de Hollandais qui travaillent pour lui dans ses diverses propriétés. Avant lui, ils travaillaient pour le cardinal.

Henri et Jane se promènent. Henri est une énorme silhouette et Jane est comme une marionnette articulée. Sa tête n'atteint pas l'épaule du roi. Henri est large, il est grand, il domine chaque pièce dans laquelle il se trouve ; ce serait le cas même si Dieu ne lui avait accordé le don de la royauté.

Maintenant Jane est derrière un buisson. Henri acquiesce en la regardant ; il lui parle ; il lui explique quelque chose ; et lui, Cromwell, observe en se grattant le menton : la tête du roi est-elle devenue plus grosse ? Est-ce possible, en plein âge adulte ?

Hans l'aurait remarqué, songe-t-il, je lui demanderai quand je rentrerai à Londres. C'est plus probablement moi qui me trompe ; sans doute une déformation du verre.

Des nuages arrivent. Une grosse goutte de pluie heurte le carreau ; il cligne des yeux ; la goutte s'étale, s'élargit, s'écoule le long des croisillons. Jane disparaît de son champ de vision. Henri maintient la main de la jeune fille sur son bras, la coinçant sous son autre main. Il voit la bouche du roi qui continue de bouger.

Il retourne s'asseoir. Il lit que les maçons qui bâtissent les fortifications de Calais ont cessé le travail et demandent six pence par jour. Que son nouveau manteau de velours vert arrivera dans le Wiltshire par le prochain courrier. Qu'un cardinal de la famille des Médicis a été empoisonné par son propre frère. Il bâille. Il lit que des personnes qui font des réserves sur l'île de Thanet font délibérément monter le prix du blé. Personnellement, il les pendrait, mais leur meneur pourrait être un petit lord bien décidé à créer une famine pour engranger un beau profit, alors mieux vaut avancer avec précaution. Il y a deux ans, à Southwark, sept Londoniens sont morts piétinés en se battant pour une ration de pain. C'est une honte pour l'Angleterre que les sujets du roi soient affamés. Il saisit sa plume et prend une note.

Très bientôt – la maison n'est pas grande, on entend tout – une porte claque au rez-de-chaussée, et la voix du roi retentit, puis c'est le chuchotement des domestiques autour de lui… Pieds mouillés, Majesté ? Il entend le pas lourd d'Henri approcher, mais on dirait que Jane s'est volatilisée sans un bruit. Nul doute que sa mère et ses sœurs l'ont emmenée à l'écart pour lui demander ce que le roi avait à lui dire.

Quand Henri entre dans la pièce, dans son dos, il repousse sa chaise pour se lever. Henri agite la main : continuez.

« Majesté, les Moscovites se sont emparés de trois cents miles de territoire polonais. On dit que cinquante mille hommes sont morts.

– Oh, fait Henri.

– J'espère qu'ils épargneront les bibliothèques. Et les érudits. Il y a de très grands érudits en Pologne.

– Mm ? Moi aussi. »

Il retourne à ses dépêches. Épidémie en ville… le roi a toujours très peur de la contamination… Lettres de souverains étrangers, qui veulent savoir s'il est vrai qu'Henri a prévu de couper la tête à tous ses évêques. Certainement pas, note-t-il, nous avons désormais d'excellents évêques ; tous se soumettent aux désirs du roi et le reconnaissent à la tête de l'Église d'Angleterre ; et puis, quelle question impolie ! Comment osent-ils laisser entendre que le roi d'Angleterre doive rendre des comptes à quelque puissance étrangère ? Comment osent-ils contester son jugement souverain ? L'évêque Fisher, certes, est mort, et Thomas More aussi, mais Henri les avait traités, avant qu'ils ne le poussent à prendre des mesures extrêmes, avec une bienveillance excessive ; s'ils n'avaient pas fait preuve d'un entêtement perfide, ils seraient encore en vie, comme vous et moi.

Il a écrit beaucoup de lettres semblables depuis juillet. Il n'est pas parfaitement convaincant, pas même à ses propres oreilles ; il a le sentiment de toujours répéter les mêmes choses au lieu de mener l'argument sur un autre terrain. Il lui faut trouver de nouvelles formulations… Henri tourne en rond derrière lui.

« Majesté, l'ambassadeur impérial Chapuys demande s'il peut rendre visite à votre fille, lady Marie ?

– Non », répond Henri.

Il écrit à Chapuys : *Attendez, attendez simplement que je sois rentré à Londres, et tout sera arrangé…*

Pas un mot de la part du roi : juste sa respiration, le bruit de ses pas, un buffet qui craque quand il s'appuie dessus.

« Majesté, on dit que le maire de Londres quitte à peine sa maison tant il est affligé par la migraine.

– Mm ? fait Henri.

– On lui fait des saignées. Est-ce ce que Votre Majesté recommanderait ? »

Une pause. Henri se concentre sur lui, au prix de quelque effort.

« Des saignées, pardonnez-moi, des saignées pour quoi ? »

C'est étrange. Même s'il déteste qu'on évoque l'épidémie devant lui, Henri aime toujours entendre parler des maux bénins des autres. Dites-lui que vous avez un rhume ou des coliques, et il vous

concoctera de ses mains une potion à base de plantes, et il se tiendra au-dessus de vous pendant que vous l'avalerez.

Il repose sa plume. Se tourne pour regarder le monarque de face. Il est clair que l'esprit d'Henri est toujours dans le jardin. Le roi arbore une expression qu'il a déjà vue, mais sur des bêtes plutôt que sur des humains. Il paraît abasourdi, comme un veau assommé par le boucher.

C'est censé être leur dernière nuit à Wolf Hall. Il descend de très bonne heure, les bras chargés de papiers. Quelqu'un s'est levé avant lui. Parfaitement immobile dans le grand salon, une silhouette pâle dans la lueur laiteuse. Jane Seymour porte sa raide parure. Elle ne tourne pas la tête pour le saluer, mais l'aperçoit du coin de l'œil.

S'il a eu le moindre sentiment pour elle, il n'en trouve plus trace désormais. Les mois s'éloignent de vous comme des feuilles d'automne caracolant vers l'hiver ; l'été est fini, la fille de Thomas More a récupéré la tête de son père à London Bridge et la conserve, Dieu sait où, sur un plat ou dans un saladier, et elle lui adresse ses prières. Il n'est plus l'homme qu'il était l'année dernière et il ne reconnaît plus les sentiments de cet homme-là ; il repart de zéro, toujours de nouvelles idées, de nouveaux sentiments. Jane, commence-t-il à dire, vous allez pouvoir quitter votre robe d'apparat, serez-vous heureuse de nous voir partir… ?

Jane est tournée vers la fenêtre, comme une sentinelle. Les nuages se sont dissipés pendant la nuit. Nous aurons peut-être une nouvelle belle journée. Le soleil du petit matin confère aux champs des tons rosés. Les vapeurs de la nuit se dispersent. Les silhouettes des arbres se détachent peu à peu. La maison se réveille. Dehors les chevaux piétinent et hennissent. Une porte claque à l'arrière de la maison. Des bruits de pas grincent au-dessus d'eux. Jane semble à peine respirer. Il ne distingue aucun mouvement de sa poitrine plate. Il sent qu'il devrait reculer, se retirer, se fondre dans la nuit et la laisser là, plongée dans ses pensées, scrutant l'Angleterre au-dehors.

II

Corbeaux

Londres et Kimbolton, automne 1535

Stephen Gardiner ! Entrant tandis que lui sort, se dirigeant à grands pas vers la chambre du roi, un livre sous un bras, l'autre battant l'air. Gardiner, évêque de Winchester : jaillissant tel une tempête, alors que pour une fois nous avons une belle journée.

Quand Stephen entre dans une pièce, les meubles s'écartent sur son chemin. Les chaises reculent précipitamment. Les tabourets s'aplatissent comme des chiennes en train de pisser. Dans la tapisserie du roi, les personnages bibliques en laine lèvent les mains pour se couvrir les oreilles.

À la cour on peut s'attendre à le voir. L'anticiper. Mais ici ? Tandis que nous sommes toujours à chasser dans la campagne et (théoriquement) à prendre nos aises ?

« Quel plaisir, monsieur l'évêque, dit-il. Ça me fait chaud au cœur de vous voir en si bonne forme. La cour se rendra sous peu à Winchester, et je ne pensais pas avoir le plaisir de votre compagnie avant cela.

– J'ai dégainé le premier, Cromwell.

– Sommes-nous en guerre ? »

Le visage de l'évêque dit, vous le savez bien.

« C'est vous qui m'avez fait bannir.

– Moi ? Ne croyez pas ça, Stephen. Vous m'avez manqué chaque jour. De plus, vous n'avez pas été banni. Simplement mis au vert. »

Gardiner se passe la langue sur les lèvres.

« Vous verrez comment j'ai occupé mon temps à la campagne. »

Quand Gardiner a perdu son poste de secrétaire du roi – au bénéfice

de Cromwell –, on lui a conseillé de passer un peu de temps dans son diocèse, considérant qu'il s'était trop souvent mis en travers du chemin du roi et de sa deuxième épouse. Comme Cromwell l'a dit : « Monseigneur de Winchester, un serment d'allégeance à la suprématie du roi serait le bienvenu, afin que personne ne puisse douter de votre loyauté. Une reconnaissance formelle qu'il est, et a toujours légitimement été, le chef de l'Église d'Angleterre. Une déclaration, en termes fermes, que le pape est un prince étranger sans autorité ici. Un sermon écrit, peut-être, ou une lettre ouverte. Pour lever toute ambiguïté quant à votre opinion. Pour montrer l'exemple aux autres hommes d'Église et démentir l'ambassadeur Chapuys qui prétend que vous auriez été acheté par l'empereur. Vous devriez faire une déclaration à toute la chrétienté. D'ailleurs, pourquoi ne retournez-vous pas dans votre diocèse pour y écrire un livre ? »

Maintenant Gardiner est là, tapotant son manuscrit comme si c'était la joue d'un bébé potelé.

« Le roi sera ravi de lire ceci. Je l'ai intitulé : *De la vraie obéissance*.

– Vous feriez mieux de me laisser le consulter avant qu'il aille chez l'imprimeur.

– Le roi lui-même vous le résumera. Il démontre que les serments à la papauté sont sans effet, alors que notre serment au roi, en tant que chef de l'Église, est valable. Il insiste très fortement sur le fait que l'autorité d'un roi est divine et qu'elle descend directement de Dieu.

– Et non d'un pape.

– En aucun cas d'un pape ; elle descend de Dieu sans intermédiaire et ne monte pas de ses sujets, comme vous l'avez un jour affirmé.

– Ai-je dit cela ? Monter ? Ça semble difficile.

– Vous avez apporté au roi un livre pour l'en convaincre, l'ouvrage de Marsile de Padoue, ses quarante-deux articles. Le roi affirme que vous les lui avez rabâchés jusqu'à lui donner mal à la tête.

– J'aurais dû faire plus court, répond-il en souriant. En pratique, Stephen, que l'autorité monte ou descende, ça n'a guère d'importance : "Parce que la parole du roi est puissante ; et qui osera lui dire : Que fais-tu ?"

– Henri n'est pas un tyran, objecte avec raideur Gardiner. Je réfute toute idée que son régime n'est pas fondé sur la loi. Si j'étais roi, je voudrais que mon autorité soit absolument légitime, afin qu'elle soit universellement respectée et, si elle venait à être contestée, vigoureusement défendue.

– Si j'étais roi… »

Il allait dire, si j'étais roi je vous défenestrerais.

Gardiner demande : « Pourquoi regardez-vous par la fenêtre ? »

Il sourit distraitement.

« Je me demande ce que Thomas More dirait de votre livre.

– Oh, il ne l'aimerait nullement, mais je me moque de son opinion, déclare l'évêque avec entrain, puisque son cerveau a été dévoré par les rapaces, et son crâne transformé en une relique que sa fille vénère à genoux. Pourquoi l'avez-vous autorisée à le récupérer ?

– Vous me connaissez, Stephen. La bienveillance coule dans mes veines et déborde parfois. Mais écoutez, si vous êtes si fier de votre livre, peut-être devriez-vous passer plus de temps à écrire à la campagne ? »

Gardiner se renfrogne.

« Vous devriez en écrire un vous-même. Ce serait intéressant. Avec votre latin de cuisine et vos rudiments de grec.

– Je l'écrirais en anglais, réplique-t-il. C'est une langue qui convient à toutes sortes de sujets. Allez-y, Stephen, ne faites pas attendre le roi. Vous le trouverez de bonne humeur. Harry Norris est avec lui aujourd'hui. Francis Weston.

– Oh, ce hâbleur suffisant », dit Stephen. Il fait mine de le souffleter. « Merci de m'avoir prévenu. »

Le fantôme de Weston a-t-il senti la gifle ? Un grand éclat de rire fuse dans l'appartement d'Henri.

Le beau temps n'a guère survécu à leur séjour à Wolf Hall. À peine ont-ils quitté la forêt de Savernake qu'ils se sont retrouvés enveloppés d'une brume humide. Il pleut en Angleterre depuis, à peu près, une décennie, et les récoltes seront encore maigres. On prévoit que le prix du blé va augmenter de vingt shillings le quart. Alors que fera le travailleur cet hiver, l'homme qui gagne cinq ou six pence par jour ? Les profiteurs approchent déjà, pas seulement sur l'île de Thanet, mais à travers la campagne. Ses hommes les traquent.

Cela surprenait toujours le cardinal, qu'un Anglais puisse en affamer un autre et empocher le bénéfice.

Mais lui disait : « J'ai vu un mercenaire anglais trancher la gorge de son camarade, lui prendre sa couverture alors qu'il palpitait encore, et fouiller son ballot pour lui voler une médaille sacrée ainsi que son argent.

– Ah, mais c'était un soldat de fortune, répliquait le cardinal. De tels hommes n'ont pas d'âme. Alors que les Anglais craignent Dieu.

– Ce n'est pas ce que pensent les Italiens. Ils disent que la route entre l'Angleterre et l'enfer s'est érodée sous les pas, et qu'elle y descend tout droit. »

Il réfléchit quotidiennement au mystère de ses compatriotes. Il a vu des assassins, oui ; mais il a aussi vu un soldat affamé donner une miche de pain à une femme, une femme qui n'était rien pour lui, et s'éloigner avec indifférence. Mieux vaut ne pas mettre les gens à l'épreuve, ne pas les mener au désespoir. Faites-les prospérer ;

l'abondance les rendra généreux. Les ventres pleins favorisent les bonnes manières. Le tiraillement de la famine engendre des monstres.

Quand, quelques jours après sa rencontre avec Gardiner, la cour itinérante arrive à Winchester, de nouveaux évêques ont été sacrés à la cathédrale. « Mes évêques », ainsi qu'Anne les appelle : des évangélistes, des réformateurs, des hommes qui voient en elle une opportunité. Qui aurait cru qu'Hugh Latimer deviendrait évêque ? On aurait plutôt prédit qu'il finirait brûlé, ratatiné sur le bûcher avec l'Évangile enfoncé dans la bouche. Mais bon, qui aurait cru que Thomas Cromwell serait quoi que ce soit ? Après la chute de Wolsey, on aurait pu penser que, en tant que serviteur de ce dernier, c'était un homme fini. Quand sa femme et ses filles sont mortes, on aurait pu penser que le chagrin le tuerait. Mais Henri s'est tourné vers lui ; Henri lui a fait prêter serment ; Henri a mis son temps à sa disposition et lui a dit, allons, maître Cromwell, prenez mon bras : à travers les cours et les salles du trône, la voie est désormais dégagée devant lui. Dans sa jeunesse, il devait jouer des coudes pour se frayer un chemin à travers les foules et atteindre les premiers rangs afin d'assister au spectacle. Désormais, les foules se dispersent quand il traverse Westminster ou n'importe quel palais du roi. Depuis qu'il est conseiller, les tables, les caisses et les chiens errants sont écartés de son chemin. Les femmes cessent leurs murmures, tirent sur leurs manches et ajustent les bagues sur leurs doigts depuis qu'il a été nommé maître des Rouleaux. Les déchets de cuisine, le fouillis des clercs, les tabourets des humbles sont repoussés dans les coins hors de sa vue, maintenant qu'il est secrétaire principal du roi. Et personne hormis Stephen Gardiner ne corrige son grec, maintenant qu'il est chancelier de l'université de Cambridge.

L'été d'Henri a, dans l'ensemble, été une réussite : à travers le Berkshire, le Wiltshire et le Somerset, il s'est montré au peuple qui (quand il ne pleuvait pas à seaux) se tenait au bord des routes et l'acclamait. Et pourquoi ne l'acclamerait-il pas ? On ne peut apercevoir Henri sans être ébloui. Chaque fois qu'on le voit on est de nouveau frappé, comme si c'était la première fois : un homme massif, avec un cou de taureau, un front dégarni, un visage charnu ; des yeux bleus, et une petite bouche presque coquette. Il mesure un mètre quatre-vingt-dix, et chaque centimètre dénote sa puissance. Son port, sa personne sont magnifiques ; ses rages sont terrifiantes, ses serments, ses blasphèmes, ses larmes ardentes. Mais il est des moments où son corps splendide s'étire et s'apaise, où son front se relâche ; il s'assied lourdement à côté de vous sur un banc et vous parle comme un frère. Comme un frère, si vous en aviez un. Ou même comme un père, un père idéal : comment allez-vous ? Pas trop de travail ? Avez-vous dîné ? De quoi avez-vous rêvé la nuit dernière ?

Le danger d'un tel périple, c'est qu'un roi qui s'assied à des tables ordinaires, sur des chaises ordinaires, risque d'être pris pour un homme ordinaire. Mais Henri n'est pas ordinaire. Qu'importe que son front se dégarnisse et que son ventre s'épaississe. L'empereur Charles, quand il se regarde dans le miroir, donnerait une province pour voir le visage du Tudor au lieu de sa figure tordue, de son nez crochu qui touche presque son menton. Le roi François, ce grand échalas, vendrait son dauphin pour avoir des épaules comme celles du roi d'Angleterre. Toutes leurs qualités, Henri les leur renvoie, en deux fois plus grandes. S'ils sont éduqués, il l'est deux fois plus. S'ils sont cléments, il est la clémence incarnée. S'ils sont galants, il est l'image même du chevalier courtois, tout droit surgi du plus gros roman chevaleresque que vous puissiez imaginer.

Malgré cela : dans les tavernes des villages du nord au sud de l'Angleterre, on juge le roi et Anne Boleyn responsables du mauvais temps : la concubine, la grande putain. Si le roi reprenait son épouse légitime, Catherine, la pluie cesserait. Et d'ailleurs, qui peut douter que tout serait différent et forcément mieux, si seulement l'Angleterre était gouvernée par les idiots du village et leurs amis ivrognes ?

Ils retournent lentement vers Londres, de sorte qu'à l'arrivée du roi la ville soit débarrassée de tout soupçon d'épidémie. Dans les chapelles froides, sous le regard de vierges aux yeux pâles, le roi prie seul. Lui n'aime pas qu'il prie seul. Il veut savoir pour quoi il prie ; son ancien maître, le cardinal Wolsey, l'aurait su.

Ses relations avec la reine, tandis que l'été touche officiellement à sa fin, sont circonspectes, incertaines, pleines de méfiance. Anne Boleyn a désormais trente-quatre ans, c'est une femme élégante, dont le raffinement fait paraître la simple beauté superflue. Jadis onduleuse, elle est devenue angulaire. Elle conserve un éclat ténébreux, désormais quelque peu émoussé, effrité par endroits. De ses yeux sombres et saillants elle se sert savamment, de la manière suivante : elle jette un coup d'œil au visage d'un homme, puis détourne le regard, comme insouciante, indifférente. Il y a une pause : pour ainsi dire, une respiration. Puis, lentement, comme si elle ne pouvait s'en empêcher, elle se tourne de nouveau vers lui. Ses yeux s'attardent sur le visage. Elle examine cet homme. Elle l'examine comme s'il n'y avait que lui au monde. On dirait qu'elle le voit pour la première fois, et considère diverses manières de l'utiliser, diverses possibilités auxquelles il n'aurait lui-même jamais pensé. Pour sa victime, le moment dure une éternité, pendant laquelle des frissons lui parcourent le dos. Et bien que la ruse soit brève, facile, efficace et éculée, le pauvre hère semble désormais penser qu'il a été distingué parmi tous les autres hommes. Il a un sourire satisfait. Il bombe le torse. Il devient un peu plus grand. Il devient un peu plus idiot.

Il a vu Anne utiliser sa ruse sur des lords et des roturiers, sur le roi lui-même. L'homme entrouvre légèrement la bouche, et il devient sa créature. Ça fonctionne presque à chaque fois ; mais ça n'a jamais fonctionné sur lui. Il n'est pas indifférent aux femmes, absolument pas, juste indifférent à Anne Boleyn. Ça exaspère la reine ; il pourrait au moins faire semblant. Il l'a faite reine, elle l'a fait ministre ; mais ils sont désormais mal à l'aise, sur le qui-vive, chacun guettant chez l'autre une bévue qui trahira ses vrais sentiments et lui donnera l'avantage : comme si seule la dissimulation les protégeait. Mais Anne n'est pas douée pour cacher ses sentiments ; elle est la bien-aimée fluctuante du roi, oscillant entre colère et rire. À certains moments au cours de l'été, elle lui a secrètement souri dans le dos du roi, ou fait la grimace pour l'avertir qu'Henri était de mauvaise humeur. À d'autres moments elle l'a ignoré, tournant son épaule, ses yeux noirs balayant la pièce pour aller se poser ailleurs.

Pour comprendre cela – pour autant que ce soit compréhensible – nous devons remonter au printemps dernier, à l'époque où Thomas More était encore en vie. Anne l'a convoqué pour parler diplomatie : le sujet étant un contrat de mariage, un prince français pour sa jeune fille Élisabeth. Mais les Français se révélaient des négociateurs capricieux. De fait, même aujourd'hui ils ne reconnaissent pas totalement Anne en tant que reine, ne sont pas convaincus que sa fille soit légitime. Anne sait ce qui se cache derrière leur réticence, et, dans un sens, c'est sa faute à lui : lui, Thomas Cromwell. Elle l'a ouvertement accusé d'avoir saboté son projet. Il n'aimait pas les Français et ne voulait pas de cette alliance, affirmait-elle. Ne s'était-il pas défilé quand il avait eu l'occasion de traverser la mer pour discuter face à face avec eux ? Les Français étaient prêts à négocier, disait-elle.

« Vous étiez attendu, monsieur le secrétaire. Mais vous avez prétendu être malade, et c'est mon frère qui y est allé.

– Et il a échoué, a-t-il soupiré. Hélas !

– Je vous connais, a répliqué Anne. Vous n'êtes jamais malade, n'est-ce pas, à moins que vous ne désiriez l'être ? De plus, je connais vos manigances. Vous croyez échapper à notre attention quand vous êtes en ville et non à la cour. Mais je sais que vous êtes trop ami avec l'homme de l'empereur. J'ai bien conscience que Chapuys est votre voisin. Mais cela justifie-t-il que vos serviteurs soient toujours à aller et venir de chez l'un à chez l'autre ? »

Anne portait, ce jour-là, du rose et du gris perle. Ces couleurs auraient dû évoquer le charme d'une jeune fille fraîche ; mais tout ce qu'il voyait, c'étaient des entrailles distendues, des abats et des tripes, des intestins rose-gris se déversant d'un corps vivant ; il avait fait envoyer un second groupe de frères récalcitrants à Tyburn, pour qu'ils

soient éventrés et éviscérés par le bourreau. C'étaient des traîtres qui méritaient la mort, mais c'est une mort plus cruelle que la plupart. Les perles autour de son long cou ressemblaient à de petites boules de graisse, et elle tirait dessus tout en argumentant ; il observait le bout de ses doigts, ses ongles scintillant comme de minuscules couteaux.

Pourtant, comme il l'explique à Chapuys, tant que je conserve la faveur d'Henri, je doute qu'Anne puisse me nuire. Elle a ses rancunes, elle a ses petites colères ; elle est versatile, et Henri le sait. C'est ce qui a fasciné le roi, de trouver une personne si différente de ces douces et gentilles blondes qui traversent la vie des hommes sans y laisser la moindre trace. Mais maintenant, quand Anne apparaît, il semble parfois tourmenté. On le voit regarder dans le vide tandis qu'elle se lance dans une de ses diatribes, et, s'il n'était pas un tel gentilhomme, il se couvrirait les oreilles avec son chapeau.

Non, dit-il à l'ambassadeur, ce n'est pas Anne qui me gêne ; ce sont les hommes qu'elle rassemble autour d'elle. Sa famille : son père, le comte de Wiltshire, qui aime se faire appeler « Monseigneur », et son frère George, lord Rochford, qu'Henri a nommé à sa chambre privée. George est l'un des plus récents membres de son personnel, car Henri aime s'entourer d'hommes qu'il connaît bien, d'amis d'enfance ; de temps à autre le cardinal les mettait à la porte, mais ils s'immisçaient de nouveau comme une eau sale. C'étaient jadis des jeunes gens pleins d'esprit, des jeunes gens pleins d'allant. Un quart de siècle s'est écoulé et ils ont les cheveux gris ou clairsemés, sont flasques ou ventripotents, leurs articulations lâchent et ils ont quelques doigts en moins, mais ils demeurent aussi arrogants que des satrapes, et intellectuellement aussi raffinés que des montants de porte. Et maintenant il y a cette nouvelle portée de chiots, Weston et George Rochford et les autres de leur espèce, qu'Henri a acceptés auprès de lui parce qu'il croit qu'ils le font rester jeune. Ces hommes – toutes générations confondues – sont avec le roi depuis son lever jusqu'à son coucher, à chacun de ses moments d'intimité. Ils sont avec lui aux latrines, et lorsqu'il se rince les dents et crache dans une bassine d'argent ; ils le tamponnent avec des serviettes et lacent son pourpoint et ses chausses ; ils connaissent sa personne, chaque grain de beauté ou tache de rousseur, chaque poil de sa barbe, et ils tracent le contour des îles formées par sa sueur quand il revient du court de tennis et arrache sa chemise. Ils en savent plus qu'ils ne devraient, autant que sa blanchisseuse et son médecin, et ils parlent de ce qu'ils savent ; ils savent quand il va voir la reine pour essayer de lui faire un fils, ou quand, le vendredi (le jour où aucun chrétien ne copule), il rêve d'une femme imaginaire et tache ses draps. Ils vendent très cher ces informations : ils veulent qu'on leur rende des services, qu'on oublie leurs propres manquements, ils se croient exceptionnels et ils veulent

que vous en ayez conscience. Depuis que lui, Cromwell, est entré au service d'Henri, il a amadoué ces hommes, en les flattant, les cajolant, en cherchant toujours un moyen aisé d'atteindre un compromis ; mais parfois, quand ils lui barrent l'accès au roi une heure durant, ils ne peuvent s'empêcher d'arborer de grands sourires. J'ai probablement, songe-t-il, été aussi loin que possible pour les accommoder. Maintenant, c'est à eux de m'accommoder, ou ils devront disparaître.

Les matins sont désormais frais, et des nuages ventrus ondoient derrière le cortège royal tandis qu'il traverse lentement l'Hampshire ; en quelques jours, la poussière des routes s'est transformée en boue. Henri est réticent à retourner rapidement aux affaires ; je voudrais que ce soit toujours le mois d'août, dit-il. Ils se dirigent vers Farnham, petite troupe de chasseurs, quand un message leur parvient en urgence : des cas de peste sont apparus en ville. Henri, courageux sur le champ de bataille, blêmit presque sous leurs yeux et fait pivoter la tête de son cheval : pour aller où ? N'importe où fera l'affaire, n'importe où sauf à Farnham.

Lui se penche en avant sur sa selle, ôtant son chapeau tandis qu'il parle au roi.

« Nous pouvons nous rendre plus tôt à Basing House, laissez-moi envoyer un messager pour prévenir William Paulet. Puis, afin de ne pas trop le déranger, nous pourrions passer une journée à Elvetham ? Edward Seymour est chez lui, et je trouverais des provisions s'il en manque. »

Il se redresse, laissant Henri prendre les devants.

Il dit à Rafe : « Va à Wolf Hall. Fais venir Mlle Jane.

– Quoi, ici ?

– Elle sait monter. Dis au vieux Seymour de lui donner un bon cheval. Je veux qu'elle soit à Elvetham vendredi soir. Après, il sera trop tard. »

Rafe tire sur ses rênes, prêt à faire demi-tour.

« Mais, monsieur, les Seymour vont demander pourquoi Jane, et pourquoi tant d'empressement. Et pourquoi allons-nous à Elvetham quand il y a d'autres maisons à proximité, celle des Weston à Sutton Place… »

Que les Weston soient noyés ou pendus, songe-t-il. Les Weston n'entrent pas dans son plan. Il sourit.

« Dis-leur de le faire par amour pour moi. »

Il voit Rafe qui songe, donc mon maître va finalement demander la main de Jane Seymour. Pour lui ou pour Gregory ?

Lui, Cromwell, a vu à Wolf Hall ce que Rafe n'a pas pu voir : la silencieuse Jane dans son lit, la pâle et muette Jane, voilà de quoi Henri rêve désormais. On ne peut expliquer les fantasmes d'un

homme, et Henri n'est pas volage, il n'a pas eu de nombreuses maîtresses. Aucun mal à ce que lui, Cromwell, aide le roi à se rapprocher d'elle. Henri ne maltraite pas ses amantes. Il n'est pas de ces hommes qui haïssent une femme après l'avoir possédée. Il lui écrira des poèmes, et, s'il y est incité, lui accordera une rente, favorisera les siens ; de nombreuses familles ont décidé, depuis qu'Anne Boleyn s'est élevée dans le monde, que jouir de l'estime d'Henri est la plus haute vocation d'une Anglaise. S'ils agissent avec prudence, Edward Seymour s'imposera à la cour, ce qui lui fera un allié là où les alliés sont rares. Mais à ce stade, Edward a besoin de conseils. Car lui, Cromwell, a un meilleur sens des affaires que les Seymour. Il ne laissera pas Jane se vendre au rabais.

Mais que fera la reine Anne, si Henri prend pour maîtresse une jeune femme dont elle se gausse depuis que Jane l'a servie : une jeune femme qu'elle surnomme « tête blême » et « chiffe molle » ? Comment Anne répliquera-t-elle à son humilité et à son silence ? La colère ne l'aidera guère. Elle devra se demander ce que Jane a à donner au roi, ce dont il manque pour le moment. Elle devra bien réfléchir. Et c'est toujours un plaisir de voir Anne réfléchir.

Quand les deux cortèges se sont rejoints à Wolf Hall – celui du roi et celui de la reine –, Anne s'est montrée charmante avec lui, posant la main sur son bras et discutant en français de choses sans grande importance. Comme si elle n'avait pas dit, quelques semaines auparavant, qu'elle aimerait lui couper la tête ; comme si elle faisait simplement la conversation. Mieux vaut se tenir derrière elle à la chasse. Elle est fougueuse et rapide, mais pas très précise. Cet été elle a planté un carreau d'arbalète dans une vache égarée. Et Henri a dû rembourser le propriétaire.

Mais écoutez, qu'importe tout cela. Les reines vont et viennent. C'est ce que nous a montré l'histoire récente. Songeons plutôt aux moyens de subvenir aux dépenses de l'Angleterre, aux énormes frais du roi, aux prix de la charité et de la justice, et à ce qu'il coûte de maintenir ses ennemis loin de ses côtes.

Depuis l'année dernière il est certain de sa réponse : les moines, ces parasites, vont être mis à contribution. Rendez-vous dans les abbayes et les couvents à travers le royaume, a-t-il dit à ses visiteurs, ses inspecteurs : posez-leur les questions que je vais vous donner, quatre-vingt-six questions en tout. Écoutez plus que vous ne parlerez et, quand vous aurez écouté, demandez à voir les comptes. Parlez aux moines et aux nonnes de leur vie et de leurs règles. Peu m'importe où ils pensent trouver le salut, que ce soit uniquement à travers le sang précieux du Christ ou en partie grâce à leurs œuvres et leurs mérites : enfin, si, ça m'intéresse, mais la question principale est de savoir ce

qu'ils possèdent. De connaître leurs revenus et leurs biens, et, au cas où il plairait au roi, en tant que chef de l'Église, de reprendre ce qui lui appartient, de déterminer la meilleure manière de procéder.

Ne vous attendez pas à un accueil chaleureux, ajoute-t-il. Ils s'empresseront de liquider leurs avoirs avant votre arrivée. Notez les reliques qu'ils possèdent ainsi que les objets de vénération locaux, la manière dont ils les exploitent, et le revenu qu'ils en tirent chaque année, car tous ces profits sont faits aux dépens de pèlerins superstitieux qui feraient mieux de rester chez eux et de gagner leur vie honnêtement. Interrogez-les sur leur loyauté, demandez-leur ce qu'ils pensent de Catherine, ce qu'ils pensent de lady Marie, et comment ils considèrent le pape ; car si les maisons mères de leurs ordres sont hors de ces rivages, ne font-ils pas preuve d'une plus grande loyauté, comme ils pourraient dire, envers une puissance étrangère ? Soumettez-leur ce fait et montrez-leur qu'ils sont en position de faiblesse ; il ne leur suffit pas de proclamer leur fidélité au roi, ils doivent être prêts à la prouver, ce qu'ils feront en facilitant votre travail.

Ses hommes savent qu'ils n'ont aucun intérêt à le tromper, mais, afin de ne pas courir de risque, il les envoie par groupes de deux, chacun surveillant l'autre. Les intendants des abbayes leur proposeront des pots-de-vin, dans l'espoir que leurs avoirs soient sous-évalués.

Thomas More, dans sa cellule à la Tour, lui avait dit : « Où frapperez-vous maintenant, Cromwell ? Vous entraînerez l'Angleterre à sa perte. »

Lui avait répondu, je demande à Dieu, accordez-moi la vie uniquement tant que j'utiliserai mon pouvoir pour bâtir et non démolir. On dit parmi les ignorants que le roi détruit l'Église. En fait, il la renouvelle. Ce pays sera meilleur, croyez-moi, une fois qu'il sera purgé des menteurs et des hypocrites. « Mais vous, avait-il ajouté, à moins que vous ne changiez d'attitude envers Henri, vous ne serez pas vivant assez longtemps pour le voir. »

Et en effet, More n'est plus vivant. Il ne regrette pas ce qui s'est passé ; son seul regret est que More ait refusé d'entendre raison. On lui a proposé de soutenir sous serment la suprématie d'Henri au sein de l'Église ; c'était un test de loyauté. Rares sont les choses simples dans la vie, mais celle-ci l'était. Si vous ne prêtez pas serment, vous vous condamnez par voie de conséquence : traître, rebelle. More s'y est refusé ; alors que pouvait-il faire si ce n'est mourir ? Que pouvait-il faire si ce n'est patauger jusqu'à l'échafaud, par un jour de juillet où il a plu à torrents sans discontinuer, à l'exception d'une brève heure d'éclaircie dans la soirée, trop tard pour que More en profite ; il est mort avec ses chausses trempées, éclaboussé jusqu'aux genoux, ses pieds barbotant telles des pattes de canard. Il ne lui

manque pas exactement. C'est juste que, parfois, il oublie qu'il est mort. Comme s'ils étaient au beau milieu d'une conversation, et soudain la conversation s'interrompt, il dit quelque chose, et personne ne répond. Comme s'ils marchaient côte à côte et que More tombait dans un trou, une fosse assez profonde pour accueillir un homme et remplie d'eau de pluie.

On entend, de fait, raconter de tels incidents. Des hommes sont morts, le sol cédant sous leurs pieds. L'Angleterre a besoin de meilleures routes et de ponts qui ne s'effondrent pas. Il prépare un projet de loi pour fournir un emploi aux hommes sans travail, pour qu'ils gagnent leur vie en réparant les routes, en construisant des ports, en bâtissant des murailles contre l'empereur ou tout autre opportuniste. Nous pourrions les payer, a-t-il calculé, si nous taxions les revenus des riches ; nous pourrions leur fournir un abri, des médecins s'ils en ont besoin, leur subsistance ; nous profiterions tous des fruits de leur travail, et eux ne deviendraient pas des débauchés ou des pickpockets ou des bandits de grand chemin, ce qu'ils seront inévitablement s'ils ne trouvent pas d'autre moyen de se nourrir. Et si leurs pères avant eux étaient des débauchés, des pickpockets ou des bandits de grand chemin ? Cela ne signifie rien. Regardez-le. Ressemble-t-il à Walter Cromwell ? En une génération tout peut changer.

Quant aux moines, il estime, comme Martin Luther, que la vie monastique n'est pas nécessaire, pas utile, que le Christ n'a rien demandé de tel. Les monastères n'ont rien d'impérissable. Ils n'appartiennent pas à l'ordre naturel divin. Ils prennent leur essor puis se délabrent, et parfois leurs bâtiments s'écroulent, ou alors ils sont ruinés par une gestion calamiteuse. Au fil des ans, nombre d'entre eux ont disparu, ou ont été déplacés, ou ont été absorbés par d'autres monastères. Le nombre de moines diminue naturellement, car ces temps-ci le bon chrétien vit dans le monde. Prenez l'abbaye de Battle. Deux cents moines à l'apogée de sa fortune, et maintenant – combien ? – quarante tout au plus. Quarante bonshommes bien gras assis sur une fortune. C'est la même chose d'un bout à l'autre du royaume. Des ressources qui pourraient être libérées, qui pourraient être utilisées à meilleur escient. Pourquoi l'argent devrait-il croupir dans des coffres, quand il pourrait être mis en circulation parmi les sujets du roi ?

Ses commissaires se mettent en route et l'informent bientôt de scandales ; ils lui envoient des manuscrits de moines, des histoires de fantômes et de malédictions censées effrayer les petites gens. Les moines ont des reliques qui font tomber ou cesser la pluie, qui freinent la croissance des mauvaises herbes et soignent le bétail malade. Ils font payer pour leur utilisation, ils ne les distribuent pas

gratuitement à leurs voisins : de vieux os et des fragments de bois, des clous tordus provenant de la crucifixion du Christ. Il explique au roi et à la reine ce que ses hommes ont trouvé dans le Wiltshire à Maiden Bradley :

« Les moines ont une partie du manteau de Dieu et des bouts de viande de la Cène. Ils ont des brindilles qui fleurissent le jour de Noël.

– Cette dernière chose est possible, observe Henri avec déférence. Songez à l'aubépine de Glastonbury.

– Le prieur a six enfants et il garde ses fils chez lui pour s'en servir comme domestiques. Il dit pour sa défense qu'il n'a jamais touché à une femme mariée, seulement à des vierges. Et que, quand il en avait assez d'elles, ou quand elles étaient enceintes, il leur trouvait un mari. Il prétend avoir une autorisation marquée du sceau papal lui permettant d'entretenir une catin. »

Anne glousse.

« Et a-t-il pu la montrer ? »

Henri est choqué.

« Débarrassez-nous de lui. De tels hommes sont une honte pour l'Église. »

Mais ces imbéciles tonsurés sont fréquemment pires que les autres hommes ; Henri ne le sait-il pas ? Il y a quelques bons moines, mais après quelques années d'exposition à l'idéal monastique, ils ont tendance à s'enfuir. Ils fuient les cloîtres et se mêlent au monde. Autrefois, nos ancêtres avec leurs serpettes et leurs faux attaquaient les moines et leurs serviteurs avec la même furie que s'il s'était agi d'une armée d'occupation. Ils détruisaient leurs murs et menaçaient de les brûler, et ce qu'ils voulaient, c'étaient les registres de fermage des moines, qui les réduisaient à la servitude, et, quand ils parvenaient à les avoir, ils les déchiraient et les jetaient au feu, et ils disaient, tout ce que nous voulons, c'est un peu de liberté : un peu de liberté, et être traité comme des Anglais, après avoir été des siècles durant traités comme des bêtes.

Des rapports plus sombres arrivent. Lui, Cromwell, dit à ses visiteurs, dites-leur simplement ceci, et dites-leur haut et fort : un moine par lit, un lit par moine. Est-ce si dur pour eux ? Les cyniques lui disent, de tels péchés sont inévitables, si vous enfermez des hommes sans femmes, ils s'attaqueront aux novices plus jeunes et plus faibles, ce sont des hommes, et c'est dans la nature humaine. Mais ne sont-ils pas censés s'élever au-dessus de la nature ? À quoi bon toutes ces prières et tous ces jeûnes, s'ils succombent quand le diable vient les tenter ?

Le roi reconnaît le gâchis, la mauvaise gestion : il serait peut-être nécessaire, dit-il, de réformer et regrouper les plus petits monastères, comme le faisait le cardinal de son vivant. Mais nous pouvons

certainement faire confiance aux grands monastères pour se renouveler d'eux-mêmes.

Peut-être, répond-il. Il sait que le roi est pieux et qu'il craint le changement. Il veut une Église réformée, une Église parfaite ; il veut aussi son argent. Mais en tant que natif du Cancer, il avance en crabe vers son objectif : un pas de côté, un mouvement sinueux. Lui, Cromwell, observe Henri tandis que celui-ci parcourt des yeux les chiffres qui lui ont été fournis. Ce n'est pas une fortune, pas pour un roi : rien de faramineux. Un de ces jours, Henri envisagera peut-être de s'attaquer aux plus grands monastères, aux prieurs gras pétris de suffisance. Mais pour le moment, commençons par le commencement. Il dit, j'ai vu trop d'abbés grignoter des raisins secs et des dattes, pendant que les moines étaient encore au hareng. Il songe, si cela ne tenait qu'à moi, je les libérerais tous pour qu'ils mènent une vie différente. Ils prétendent vivre la *vita apostolica* ; mais on n'a jamais vu les apôtres se tripoter mutuellement les parties. Ceux qui veulent partir, qu'ils partent. Ces moines qui sont ordonnés prêtres peuvent recevoir des bénéfices, faire un travail utile dans les paroisses. Ceux qui ont moins de vingt-quatre ans, homme comme femme, peuvent être renvoyés dans le monde. Ils sont trop jeunes pour se lier à jamais par des vœux.

Il voit plus loin : si le roi possédait les terres des moines, pas simplement une partie mais la totalité, il serait trois fois l'homme qu'il est aujourd'hui. Il ne serait plus forcé d'aller quémander auprès du Parlement, d'implorer des subsides.

Son fils Gregory lui dit : « Père, on dit que si l'abbé de Glastonbury couchait avec l'abbesse de Shaftesbury, leur progéniture serait le plus riche propriétaire terrien d'Angleterre.

– Fort possible, répond-il, mais as-tu vu l'abbesse de Shaftesbury ? »

Gregory semble inquiet.

« Aurais-je dû ? »

Les conversations avec son fils se passent ainsi : elles dévient soudainement, finissent n'importe où. Il songe aux grognements au moyen desquels Walter et lui communiquaient dans son enfance.

« Tu pourras la regarder si tu veux. Je dois bientôt me rendre à Shaftesbury, j'ai à y faire. » Le couvent de Shaftesbury est l'endroit où Wolsey a placé sa fille. Il ajoute : « Peux-tu noter quelque chose pour moi, Gregory, pour que je n'oublie pas ? Aller voir Dorothea. »

Gregory meurt d'envie de demander, qui est Dorothea ? Il voit les questions se succéder sur le visage du garçon, qui s'enquiert finalement : « Est-elle jolie ?

– Je ne sais pas. Son père la gardait enfermée. »

Il rit.

Mais il efface le sourire de son visage lorsqu'il rappelle à Henri :

quand les moines sont des traîtres, ce sont les plus récalcitrants de cette maudite engeance. Quand vous les menacez, « Je vais vous faire souffrir », ils répondent qu'ils sont nés pour souffrir. Certains choisissent de s'affamer en prison, ou bien vont en priant à Tyburn pour s'en remettre aux bons soins du bourreau. Il leur a dit, comme il l'a dit à Thomas More, il ne s'agit pas de votre Dieu, ni de mon Dieu, ni de n'importe quel Dieu. Il s'agit de choisir : Henri Tudor ou Alexandre Farnese ? Le roi d'Angleterre à Whitehall, ou quelque étranger fantastiquement corrompu au Vatican ? Ils ont détourné la tête ; sont morts sans un mot, leur cœur perfide arraché de leur poitrine.

Quand il regagne enfin sa maison de ville à Austin Friars, ses serviteurs en livrée se massent autour de lui, dans leurs manteaux à longues basques coupés dans une étoffe d'un gris marbré. Gregory est à sa droite, et à sa gauche se trouve Humphrey, le garde de ses épagneuls, avec qui il a eu une conversation décontractée pendant la fin du voyage ; derrière lui ses fauconniers, Hugh et James et Roger, des hommes vigilants, à l'affût de la moindre bousculade ou menace. Une foule s'est formée devant son portail, en attente de ses largesses. Humphrey et les autres ont de l'argent à distribuer. Après le souper, il y aura l'habituelle aumône aux pauvres. Thurston, son chef cuisinier, affirme qu'ils nourrissent deux cents Londoniens, deux fois par jour.

Il voit une silhouette dans la foule, un petit homme voûté qui tient à peine debout. L'homme sanglote. Il le perd de vue ; le repère de nouveau, sa tête se soulevant et s'abaissant, comme si ses larmes étaient des vagues l'entraînant vers le portail. Il dit : « Humphrey, va voir ce qui afflige cet homme. »

Mais il oublie bientôt. Les gens de sa maisonnée sont heureux de le voir, ses proches au visage brillant, plus un essaim de petits chiens à ses pieds ; il les soulève dans ses bras, des corps qui se tortillent et des queues qui s'agitent, et leur demande comment ils vont. Les serviteurs se massent autour de Gregory, l'admirant de la tête aux pieds : tous aiment ses manières agréables. « Le chef ! » s'exclame son neveu Richard, l'étreignant suffisamment fort pour lui broyer les os. Richard est un garçon robuste avec l'œil de Cromwell, direct et brutal, et la voix de Cromwell, une voix qui peut soit caresser, soit contredire. Il n'a peur de rien sur terre, ni de rien en dessous ; si un démon se montrait à Austin Friars, Richard le mettrait à la porte en bottant son cul poilu.

Ses nièces souriantes, désormais jeunes mariées, ont desserré les lacets de leur corset pour soulager leur ventre arrondi. Il les embrasse toutes les deux, sent leur doux corps contre le sien, leur haleine sucrée, réchauffée par le gingembre confit que mangent les femmes

dans leur état. Il regrette, brièvement… que regrette-t-il ? La souplesse de la chair douce et offerte ; les conversations rêveuses et sans conséquence du petit matin. Il doit être prudent dans ses relations avec les femmes, discret. Il ne doit pas donner à ses ennemis matière à le diffamer. Même le roi est discret ; il ne veut pas que l'Europe l'appelle Henri le Fornicateur. Peut-être préfère-t-il pour le moment viser l'inatteignable : Mlle Seymour.

À Elvetham, Jane était comme une fleur, la tête baissée, aussi humble qu'un ellébore d'un blanc vert. Chez son frère, le roi a fait son éloge devant sa famille : « Une jeune femme tendre, modeste, timide, telle qu'on n'en voit peu de nos jours. »

Thomas Seymour, comme toujours prompt à s'immiscer dans les conversations et à parler par-dessus son frère aîné : « Pour ce qui est de la piété et de la modestie, je dois dire que Jane a peu d'égales. »

Il a vu son frère Edward dissimuler un sourire. Sous son œil intéressé, la famille de Jane commence – avec une certaine incrédulité – à sentir de quel côté le vent souffle. Thomas Seymour a déclaré : « Je n'en aurais pas l'audace, même si j'étais le roi, je serais incapable d'inviter une femme comme notre sœur Jane dans mon lit. Je ne saurais par où commencer. Et vous ? Pourquoi faire une telle chose ? Ce serait comme embrasser une pierre. La faire rouler d'un côté à l'autre du lit, pendant que vos parties s'engourdissent à cause du froid.

– Nul frère ne peut imaginer sa sœur entre les bras d'un homme, réplique Edward Seymour. Du moins, nul frère qui se dise chrétien. Même si on prétend à la cour que George Boleyn… » Il s'interrompt, fronçant les sourcils. « Et bien sûr le roi sait comment faire ses demandes. Comment s'offrir. Il sait s'y prendre, car c'est un galant homme. Alors que toi, mon frère, tu ne le sais pas. »

Il est difficile de rabaisser le caquet de Tom Seymour. Il sourit.

Mais Henri n'a pas dit grand-chose, avant qu'ils partent pour Elvetham ; il a fait ses adieux chaleureux et n'a pas dit un mot sur Jane.

Elle, en revanche, lui a murmuré : « Maître Cromwell, pourquoi suis-je ici ?

– Demandez à vos frères.

– Mes frères disent, demande à Cromwell.

– Donc c'est un complet mystère pour vous ?

– Oui. À moins qu'on ait finalement décidé de me marier ? Suis-je censée vous épouser ?

– Je dois renoncer à cette perspective. Je suis trop vieux pour vous, Jane. Je pourrais être votre père.

– Vraiment ? demande Jane avec étonnement. Eh bien, des choses plus étranges que ça se sont produites à Wolf Hall. Je ne savais même pas que vous connaissiez ma mère. »

Un sourire furtif et elle s'éclipse. Lui la regarde partir. Nous pourrions être mariés, songe-t-il ; ça entretiendrait l'agilité de mon esprit, d'essayer de percevoir ses idées erronées sur mon compte. Le fait-elle exprès ?

Mais je ne peux pas l'avoir tant qu'Henri n'en aura pas fini avec elle. Et je me suis un jour promis de ne jamais passer après lui, n'est-ce pas ?

Peut-être, a-t-il songé, devrais-je griffonner une note à l'intention des frères Seymour, pour qu'ils sachent quels cadeaux Jane peut ou non accepter. La règle est simple : des bijoux, oui, de l'argent, non. Et tant que l'affaire n'est pas conclue, elle ne doit pas ôter le moindre vêtement en présence d'Henri. Pas même, recommandera-t-il, ses gants.

Des personnes peu aimables ont décrit sa maison comme la Tour de Babel. On dit qu'il a des serviteurs de toutes les nations imaginables, sauf d'Écosse ; du coup, les Écossais postulent sans cesse auprès de lui, pleins d'espoir. Des gentilshommes et même des nobles d'ici et de l'étranger l'enjoignent d'accepter leurs fils chez lui, et il accepte tous ceux qu'il pense pouvoir former. Chaque jour des érudits allemands déploient les nombreuses variétés de leur langue à Austin Friars, plissant les yeux au-dessus de lettres d'évangélistes de leurs propres contrées. Pendant le dîner, de jeunes hommes de Cambridge échangent des bribes de grec ; ce sont les érudits qu'il a aidés, qui l'aident désormais en retour. Parfois une compagnie de marchands italiens vient pour le souper, et il discute avec eux dans ces langues qu'il a apprises quand il travaillait pour les banquiers de Florence et de Venise. Les serviteurs de son voisin Chapuys se prélassent, buvant aux frais de Cromwell, et cancanent en espagnol, en flamand. Lui-même parle français à Chapuys, puisque c'est la langue maternelle de l'ambassadeur, et il utilise un français d'une nature plus démotique avec son fidèle Christophe, un petit galopin trapu qui l'a suivi depuis Calais et qui est toujours à ses côtés ; il ne le laisse pas s'éloigner car, là où se trouve Christophe, des bagarres éclatent.

Il a tout un été de ragots à rattraper, et des comptes à examiner, des reçus et des dépenses liés à ses maisons et à ses terres. Mais il se rend d'abord à la cuisine pour voir son chef cuisinier. C'est ce moment creux du début de l'après-midi ; le déjeuner a été débarrassé, les broches sont nettoyées, les casseroles, récurées et empilées, il flotte une odeur de cannelle et de clou de girofle, et Thurston se tient seul devant une planche farinée, fixant une boule de pâte comme si c'était la tête de Jean le Baptiste. Lorsqu'une ombre traverse son champ de vision, le cuisinier rugit : « Dehors, avec vos doigts pleins d'encre ! » Puis : « Ah. C'est vous, monsieur. Pas trop tôt. Nous avions préparé de

magnifiques pâtés de cerf pour votre retour, mais nous avons dû les donner à vos amis avant qu'ils se gâtent. Nous vous en aurions envoyé, seulement vous ne restiez jamais deux jours au même endroit. »

Il tend la main pour que le cuisinier l'inspecte.

« Je vous demande pardon, dit Thurston. Mais, voyez-vous, le jeune Thomas Avery descend constamment de la salle des comptables pour farfouiller dans les réserves et peser ceci ou cela. Ensuite c'est maître Rafe qui dit, écoutez Thurston, nous avons des Danois qui arrivent, que pouvez-vous leur préparer ? Puis c'est maître Richard qui débarque, Luther a envoyé ses messagers, quel genre de gâteaux aiment les Allemands ? »

Il pince la pâte, demande : « Est-ce pour les Allemands ?

– Ne vous souciez pas de ça. Si ça fonctionne, vous en mangerez.

– Les coings ont-ils été cueillis ? Il va bientôt geler. Je le sens dans mes os.

– Écoutez-vous, dit Thurston. Vous parlez comme votre grand-mère.

– Vous ne l'avez pas connue ? Si ? »

Thurston glousse.

« L'ivrogne de la paroisse ? »

Probablement. Quel genre de femme aurait pu allaiter son père Walter Cromwell sans sombrer dans l'alcool ?

Thurston déclare soudain, comme si cela venait de lui traverser l'esprit : « Remarquez, on a deux grands-mères. Qui étaient les parents de votre mère, monsieur ?

– Des gens du Nord. »

Thurston fait un grand sourire.

« Sortis d'une grotte. Vous connaissez le jeune Francis Weston ? Celui qui est au service du roi ? Ses gens laissent entendre que vous êtes juif. »

Il grogne ; il a déjà entendu ça.

« La prochaine fois que vous serez à la cour, conseille Thurston, sortez votre membre et posez-le sur la table, et vous verrez ce qu'ils auront à répondre à ça.

– C'est ce que je fais déjà, dit-il. Quand la conversation retombe.

– Remarquez… » Thurston hésite. « C'est vrai, monsieur, que vous êtes juif, puisque vous prêtez de l'argent à intérêt. »

Un intérêt en augmentation, dans le cas de Weston.

« Enfin, bref », dit-il. Il pince une fois de plus la pâte ; un peu dure, non ? « Quelles sont les nouvelles rumeurs de la rue ?

– On dit que l'ancienne reine est malade. » Thurston attend. Mais son maître a saisi une poignée de groseilles et est en train de les manger. « Elle est malade du cœur, je crois. On dit qu'elle a jeté un sort à Anne Boleyn, pour qu'elle n'ait pas de fils. Ou que, si elle en a

un, il ne soit pas d'Henri. On dit qu'Henri a d'autres femmes et qu'Anne lui court après dans sa chambre armée d'une paire de ciseaux, en hurlant qu'elle va le châtrer. La reine Catherine fermait les yeux, comme le font les femmes, mais Anne n'est pas faite du même bois, et elle jure qu'il va souffrir pour ses infidélités. Ce serait une jolie revanche, non ? » Thurston pousse un petit ricanement. « Elle cocufie Henri pour se venger et place son bâtard sur le trône. »

Ils ont l'esprit fertile, les Londoniens : comme du fumier.

« Savent-ils qui sera le père de ce bâtard ?

– Thomas Wyatt ? suggère Thurston. Parce qu'on sait qu'il avait ses faveurs avant qu'elle devienne reine. Ou alors son ancien amant Harry Percy…

– Percy est à la campagne, non ? »

Thurston roule les yeux.

« La distance n'est pas un obstacle pour elle. Si elle veut qu'il vienne du Northumberland, elle n'a qu'à le siffler et le vent le portera. Non qu'elle se contente d'Harry Percy. On dit qu'elle a tous les gentilshommes de la chambre privée du roi, l'un après l'autre. Elle n'aime pas attendre, alors ils font la queue en s'astiquant le membre, jusqu'à ce qu'elle crie : "Suivant !"

– Et ils se précipitent dans la chambre, dit-il. L'un après l'autre. »

Il éclate de rire. Mange la dernière groseille dans sa main.

« Bienvenue à Londres, lance Thurston, où nous croyons n'importe quoi.

– Après son couronnement, je me souviens qu'elle a convoqué toute sa maisonnée, hommes et femmes, et les a sermonnés sur le comportement à avoir ; pas de jeux d'argent hormis avec des jetons, pas de langage grossier ni de chair dénudée. Il y a eu un peu de laisser-aller depuis, je le concède.

– Monsieur, dit Thurston, vous avez de la farine sur votre manche.

– Bon, je dois remonter pour assister au conseil. Arrangez-vous pour que le souper ne soit pas en retard.

– L'est-il jamais ? » Thurston l'époussette tendrement. « L'est-il jamais ? »

C'est le conseil de sa maison, pas celui du roi ; ses conseillers habituels, les jeunes hommes, Rafe Sadler et Richard Cromwell, prompts à exposer les chiffres, prompts à retourner un argument, prompts à comprendre chaque chose. Et aussi Gregory. Son fils.

Cette saison les jeunes hommes portent leurs effets dans des sacs en cuir de couleur pâle, en imitation des agents de la banque Fugger, qui voyagent à travers toute l'Europe et ont lancé cette mode. Les sacs sont en forme de cœur et lui donnent l'impression qu'ils vont faire la cour, mais eux jurent que non. Son neveu Richard Cromwell s'assied

et jette aux sacs un regard sardonique. Richard est comme son oncle, et il garde ses effets sur lui.

« Voici Appelez-Moi, dit-il. Regardez la plume sur son chapeau ! »

Thomas Wriothesley entre, se séparant de ses serviteurs murmurants ; c'est un grand et beau jeune homme avec une chevelure d'un roux brillant. Une génération plus tôt, sa famille s'appelait Writh mais a estimé qu'une élégante extension lui donnerait de l'importance ; c'étaient des hérauts de métier, ils étaient donc bien placés pour réinventer, pour transformer des ancêtres ordinaires en quelque chose de plus chevaleresque. Le changement ne va pas sans moqueries ; Thomas est surnommé à Austin Friars « Appelez-Moi-Risley ». Il s'est récemment laissé pousser une barbe coquette, a eu un fils et gagne chaque année en dignité. Il laisse tomber son sac sur la table et se glisse à sa place.

« Comment se porte Gregory ? » demande-t-il.

Le visage de Gregory s'illumine de ravissement ; il admire Appelez-Moi et il perçoit à peine la note condescendante dans sa voix.

« Oh, je vais bien. J'ai chassé tout l'été et maintenant je vais retourner chez William Fitzwilliam pour me joindre à sa suite, car il est proche du roi, et mon père pense que je pourrai apprendre auprès de lui. Fitz est bon avec moi.

– Fitz. » Wriothesley pousse un petit grognement amusé. « Vous autres, Cromwell !

– Eh bien, fait Gregory, il appelle mon père Crumb.

– Je vous suggère de ne pas m'appeler ainsi, Wriothesley, dit-il d'un ton aimable. Ou alors, faites-le dans mon dos. Même si je reviens juste des cuisines, et que Crumb n'est rien comparé aux surnoms dont on affuble la reine. »

Richard Cromwell dit : « Ce sont les femmes qui répandent le poison. Elles n'aiment pas les voleuses d'hommes. Elles estiment qu'Anne devrait être punie.

– Quand nous sommes partis pour l'été, elle était tout en coudes, déclare subitement Gregory. Tout en coudes, en angles, et en pointes. Elle semble désormais plus replète.

– En effet. » Il est surpris que son fils ait remarqué une telle chose. Les hommes mariés, expérimentés, observent Anne à la recherche de signes d'embonpoint aussi attentivement qu'ils observent leur propre femme. On échange des regards autour de la table. « Bon, nous verrons bien. Ils n'ont pas passé tout l'été ensemble, mais, pour autant que je puisse en juger, ils se sont vus suffisamment.

– Espérons-le, déclare Wriothesley. Le roi va perdre patience. Depuis combien d'années attend-il qu'une femme accomplisse son devoir ? Anne lui a promis un fils s'il l'épousait, et on se demande, si c'était à refaire, s'impliquerait-il autant pour elle ? »

Richard Riche les rejoint en dernier, marmonnant une excuse. Pas de sac en forme de cœur pour Richard non plus, même s'il aurait autrefois été le genre de jeune galant à en posséder de cinq couleurs différentes. Quel changement en une décennie ! Riche était jadis la pire sorte d'étudiant en droit qui soit : le genre à plaider les circonstances atténuantes pour excuser ses péchés ; le genre à fréquenter les tavernes louches où on traite les avocats de vermines et à devoir se battre pour défendre son honneur ; à regagner son logement au Palais au petit matin en empestant le mauvais vin et en guenilles ; le genre à arpenter Lincoln's Inn Fields avec une meute de terriers en criant taïaut. Mais Riche est sobre et doux aujourd'hui. C'est le protégé du lord-chancelier Thomas Audley, et il va et vient constamment entre ce dignitaire et Thomas Cromwell. Les garçons l'appellent « Lèvres Pincées » ; Lèvres Pincées prend de l'embonpoint, disent-ils. Les soucis liés à sa charge lui sont tombés dessus, les devoirs d'un père de famille ; l'ancien enfant prodige semble couvert d'une fine couche de poussière. Qui aurait cru qu'il deviendrait avocat général ? Mais il a l'esprit fin, et quand vous avez besoin d'un bon avocat, il est toujours disponible.

« Le livre de l'évêque Gardiner ne va pas dans votre sens, commence Riche. Monsieur.

– Il n'est pas totalement mauvais. Sur la question des pouvoirs du roi, je suis d'accord.

– Oui, mais, fait Riche.

– Je me suis senti obligé de citer ce passage à Gardiner : "Parce que la parole du roi est puissante ; et qui osera lui dire : Que fais-tu ?"

– Le Parlement le lui dira », répond Riche en haussant les sourcils.

Wriothesley : « Faites confiance à maître Riche pour savoir ce que le Parlement peut faire. »

C'est sur la question des pouvoirs du Parlement, semble-t-il, que Riche a fait trébucher Thomas More, trébucher et basculer, et l'a peut-être traîtreusement poussé à se trahir. Personne ne sait ce qui s'est dit dans cette pièce, dans cette cellule ; Riche en est ressorti, le visage rougi, espérant et soupçonnant à demi qu'il en avait assez. Après avoir quitté la Tour de Londres il est allé directement le voir, lui, Thomas Cromwell. Qui a répondu calmement, oui, ça ira ; nous le tenons, merci. Merci, Lèvres Pincées, vous avez bien agi.

Richard Cromwell se penche vers lui : « Dites-nous, mon petit ami Lèvres Pincées : à votre avis, le Parlement peut-il placer un héritier dans le ventre de la reine ? »

Riche rougit un peu ; il a désormais près de quarante ans, mais à cause de son teint il peut encore rougir.

« Je n'ai jamais dit que le Parlement pouvait faire ce que Dieu ne peut pas faire. J'ai dit qu'il pouvait faire plus que ne l'admettait

Thomas More.

– Le martyr More, dit-il. On dit à Rome que lui et Fisher vont être canonisés. » M. Wriothesley rit. « Je suis d'accord, c'est ridicule », ajoute-t-il.

Il lance un coup d'œil à son neveu : assez, ne parlons plus de la reine, ni de son ventre ni d'aucune autre partie de son corps.

Car il a, sans entrer dans les détails, confié à Richard Cromwell ce qui s'est déroulé à Elvetham, dans la maison d'Edward Seymour. Quand le cortège royal a soudain modifié sa route, Edward les a magnifiquement reçus. Mais comme le roi n'arrivait pas à dormir cette nuit-là, il a demandé au jeune Weston d'aller le tirer de son lit, lui, Cromwell. La flamme dansante d'une bougie, dans une chambre aux contours inconnus. « Seigneur, quelle heure est-il ? » Six heures, a répondu Weston d'un ton malveillant, et vous êtes en retard.

En fait, il n'est pas quatre heures, il fait toujours nuit. Le volet ouvert pour créer un courant d'air, Henri assis parlant dans un murmure, les planètes pour seuls témoins : le roi s'assure que Weston n'est pas à portée de voix, il refuse de parler tant que la porte n'est pas fermée. C'est aussi bien.

« Cromwell, commence le roi, et si je… Et si je devais craindre, et si je devais commencer à soupçonner qu'il y avait un obstacle à mon mariage avec Anne, un empêchement, quelque chose qui déplairait au Seigneur tout-puissant ? »

C'est comme un soudain retour en arrière : il est le cardinal, confronté aux mêmes questionnements : seulement la reine d'alors s'appelait Catherine.

« Mais quel obstacle ? demande-t-il, d'un ton un peu las. Quel pourrait-il être, Sire ?

– Je ne sais pas, murmure le roi. Je ne sais pas, mais je le sais peut-être. N'avait-elle pas un engagement antérieur avec Harry Percy ?

– Non, Sire. Il a juré que non, sur la Bible. Votre Majesté l'a entendu.

– Ah, mais vous étiez allé le voir, n'est-ce pas, Cromwell ? Ne l'aviez-vous pas suivi jusqu'à quelque auberge sordide où vous l'aviez soulevé de son banc et roué de coups de poing ?

– Non, Sire. Je ne maltraiterais jamais un pair du royaume, surtout pas le comte de Northumberland.

– Ah, bien. Je suis soulagé d'entendre ça. J'ai dû mal comprendre. Mais ce jour-là le comte a dit ce qu'il croyait que je voulais entendre. Il a dit qu'il n'y avait pas d'union avec Anne, pas de promesse de mariage, et encore moins de consommation. Mais s'il avait menti ?

– Sur serment, Sire ?

– C'est que vous êtes très effrayant, Crumb. Vous pousseriez un homme à oublier ses manières devant Dieu. Et s'il avait menti ? Si elle

avait établi avec Percy un contrat qui équivaudrait à un mariage légal ? Dans ce cas, elle ne pourrait être ma femme. »

Il garde le silence, mais il voit l'esprit d'Henri s'emballer ; le sien détale à toute allure comme un cerf effrayé.

« Et je la soupçonne, murmure le roi. Je la soupçonne, avec Thomas Wyatt.

– Non, Sire », répond-il avec véhémence sans même prendre le temps de réfléchir.

Wyatt est son ami ; son père, sir Henry Wyatt, l'a chargé de prendre soin de son fils ; Wyatt n'est plus un enfant, mais qu'importe.

« Vous dites que non. » Henri se penche vers lui. « Mais Wyatt n'a-t-il pas fui le royaume pour aller en Italie, parce qu'elle refusait de lui accorder ses faveurs et qu'il ne trouvait pas la paix tant qu'il l'avait sous les yeux ?

– Eh bien, précisément. Vous le dites vous-même, Majesté. Elle refusait de lui accorder ses faveurs. Si elle avait accepté, nul doute qu'il serait resté.

– Mais je ne peux être sûr de rien, insiste Henri. Supposez qu'elle se soit refusée à lui, puis qu'elle ait accepté par la suite ? Les femmes sont faibles et cèdent aisément à la flatterie. Surtout quand les hommes leur écrivent des poèmes, et d'aucuns affirment que Wyatt en écrit de meilleurs que moi, bien que je sois le roi. »

Il le regarde en clignant des yeux : quatre heures du matin, éveillé ; on pourrait appeler ça de la vanité inoffensive, le pauvre homme, si seulement il n'était pas quatre heures du matin.

« Majesté, dit-il, tranquillisez-vous. Si Wyatt avait commis la moindre atteinte à la chasteté immaculée de cette femme, je suis certain qu'il n'aurait pu s'empêcher de s'en vanter. En poésie, ou en prose. »

Henri se contente de grogner. Il lève les yeux : l'ombre soignée et délicate de Wyatt glisse sur la fenêtre, bloque l'éclat froid des étoiles. Va-t'en, fantôme : il le fait disparaître ; qui peut comprendre Wyatt, qui peut l'absoudre ?

« Bon, dit le roi. Peut-être. Même si elle avait cédé à Wyatt, ce ne serait pas un obstacle à mon mariage puisqu'il ne peut y avoir de contrat entre eux ; lui-même a été marié jeune et n'était donc pas libre de promettre quoi que ce soit à Anne. Mais je vais vous dire, ce serait un obstacle à ma confiance en elle. Je n'apprécierais pas qu'une femme me mente et prétende être vierge quand elle vient dans mon lit alors qu'elle ne l'est pas. »

Wolsey, où es-tu ? Tu as déjà entendu tout ça. Conseille-moi maintenant.

Il se lève. Il pousse doucement l'entretien vers son terme.

« Voulez-vous que je leur demande de vous apporter quelque chose,

Sire ? Quelque chose pour vous aider à dormir une heure ou deux ?

– J'ai besoin de quelque chose pour apaiser mes rêves. Mais j'aimerais savoir ce qu'il en est vraiment. J'ai consulté Gardiner à ce sujet. »

Il tente de ne pas laisser paraître sa stupeur. Aller voir Gardiner : dans mon dos ?

« Et Gardiner a dit (le visage d'Henri est l'image même de la désolation), il a dit que mes doutes étaient fondés, mais que si le mariage n'était pas valable, si j'étais forcé de renier Anne, je devrais reprendre Catherine. Et je ne peux pas faire ça, Cromwell. Même si toute la chrétienté se dressait contre moi, je ne pourrais plus jamais toucher cette vieille mégère.

– Bon », fait-il. Il regarde le sol, les grands pieds nus et blancs d'Henri. « Je crois que nous pouvons faire mieux que ça, Sire. Je ne prétends pas comprendre le raisonnement de Gardiner, après tout l'évêque connaît mieux que moi le droit canon. Cependant, je ne crois pas que vous puissiez être contraint à faire quoi que ce soit, car vous êtes le maître de votre maison, de votre pays et de votre Église. Peut-être Gardiner cherchait-il simplement à préparer Votre Majesté aux obstacles que d'autres pourraient soulever. »

Ou peut-être, songe-t-il, cherchait-il juste à vous faire peur et à vous donner des cauchemars. Gardiner est comme ça. Mais Henri se redresse : « Je peux faire ce que je veux, déclare le monarque. Dieu ne permettrait pas que mon bon plaisir soit contraire à ses plans, ni que mes plans soient entravés par sa volonté. » Une ombre fourbe traverse son visage. « Gardiner lui-même l'a reconnu. »

Henri bâille. C'est un signal.

« Crumb, vous n'avez guère l'air digne, à faire la révérence en chemise de nuit. Serez-vous prêt à monter à cheval à sept heures, ou nous laisserons-vous ici pour vous retrouver au souper ? »

Si vous êtes prêt, je le serai aussi, songe-t-il, tandis qu'il regagne son lit à pas feutrés. Une fois le soleil levé, oublierez-vous cette conversation ? La cour s'agitera, les chevaux s'ébroueront et renifleront le vent. En milieu de matinée nous retrouverons l'équipage de la reine ; Anne pépiera du haut de sa monture ; elle ne saura jamais, à moins que son petit ami Weston ne le lui dise, que la nuit dernière à Elvetham le roi a contemplé sa prochaine maîtresse : Jane Seymour, qui ignorait ses yeux suppliants, et mangeait placidement un poulet. Gregory a remarqué, en écarquillant de grands yeux : « Ne trouvez-vous pas que Mlle Seymour mange beaucoup ? »

Et maintenant l'été est fini. Wolf Hall et Elvetham s'évanouissent dans le crépuscule. Il garde pour lui les doutes et les craintes du roi ; c'est l'automne, il est à Austin Friars ; il écoute, tête inclinée, les nouvelles de la cour, regarde les doigts de Riche triturer le ruban de

soie d'un document.

« Leurs gens se provoquent dans la rue, déclare son neveu Richard. Pieds de nez, injures, dagues brandies.

– Excuse-moi, qui ? demande-t-il.

– Les gens de Nicholas Carew. Qui se chamaillent avec les serviteurs de lord Rochford.

– Tant qu'ils ne le font pas à la cour », observe-t-il sèchement.

La peine encourue pour une lame dégainée dans l'enceinte de la cour royale est l'amputation de la main coupable. Quel est le motif de la querelle, s'apprête-t-il à demander, puis il change sa question : « Quelle est leur excuse ? »

Car imaginez Carew, l'un des vieux amis d'Henri, l'un des gentilshommes de sa chambre privée, dévoué à l'ancienne reine. Voyez-le, un homme du temps jadis avec son long visage grave, son air cultivé qui donne l'impression qu'il sort tout droit d'un livre de chevalerie. Pas étonnant que sir Nicholas, avec son sens rigide des convenances, ait été incapable de se plier aux prétentions de parvenu de George Boleyn. Sir Nicholas est papiste jusqu'au bout des ongles et offensé au plus profond de sa chair par le soutien de George à la Réforme. Une question de principe les oppose donc ; mais quel incident trivial a déclenché la querelle ? George et ses diables de compagnons ont-ils fait du tapage devant la chambre de sir Nicholas, pendant que celui-ci s'adonnait à quelque activité solennelle telle que s'admirer dans le miroir ? Il réprime un sourire.

« Rafe, va voir ces deux gentilshommes. Dis-leur de tenir leurs chiens en laisse. » Il ajoute : « Tu fais bien de le mentionner. »

Ça l'intéresse, toujours, d'être informé des différends entre courtisans et de leurs causes.

Peu après que sa sœur est devenue reine, George Boleyn l'a convoqué pour lui donner des conseils sur la manière de mener sa carrière. Le jeune homme affichait une chaîne en or parée de joyaux, dont lui, Cromwell, a mentalement jaugé la valeur : puis il a mentalement ôté sa veste à George, l'a décousue, a enroulé le tissu et en a estimé le prix ; quand vous avez été dans le commerce de l'étoffe, vous savez reconnaître la texture et le tissage, et si votre travail consiste à faire entrer des recettes, vous apprenez bientôt à estimer la valeur d'un homme.

Le jeune Boleyn l'a forcé à rester debout, pendant qu'il occupait la seule chaise de la pièce.

« Souvenez-vous, Cromwell, a-t-il commencé, que même si vous appartenez au Conseil du roi, vous n'êtes pas gentilhomme de naissance. Parlez quand on vous le demande, mais le reste du temps, taisez-vous. Ne vous mêlez pas des affaires de ceux qui sont au-dessus de vous. Sa Majesté est heureuse de vous avoir souvent à ses côtés,

mais rappelez-vous qui a fait en sorte qu'elle vous remarque. »

C'est intéressant, la version qu'a George Boleyn de sa vie. Il avait toujours supposé que c'était Wolsey qui l'avait formé, Wolsey qui l'avait promu, Wolsey qui avait fait de lui l'homme qu'il est devenu : mais George dit non, c'étaient les Boleyn. Il est clair qu'il n'a pas exprimé la gratitude de rigueur. Alors il l'exprime maintenant, en disant oui, monsieur et non, monsieur, et je vois que vous êtes un homme singulièrement perspicace pour votre jeune âge. Car ni votre père, monseigneur le comte de Wiltshire, ni votre oncle, Thomas Howard, duc de Norfolk, n'auraient pu mieux m'instruire.

« J'écouterai votre conseil, je vous l'assure monsieur, et me conduirai dorénavant avec plus d'humilité.

– Veillez-y », a répondu George, amadoué.

Il sourit désormais en y repensant ; retourne à l'ordre du jour griffonné sur une feuille de papier. Les yeux de son fils Gregory font rapidement le tour de la table, comme s'il essayait de saisir ce qui n'est pas dit : d'abord son cousin Richard Cromwell, puis Appelez-Moi-Risley, puis son père, et les autres hommes qui sont entrés. Richard Riche fronce les yeux au-dessus de ses papiers, Appelez-Moi triture sa plume. Deux hommes troublés, songe-t-il, Wriothesley et Riche, et similaires à certains égards, toujours à avancer à la périphérie de leur propre âme en tapant contre les murs : oh, quel est ce son creux ? Mais Cromwell doit fournir au roi des hommes de talent ; et ils sont agiles, ils sont tenaces, ils n'économisent pas leurs efforts pour la Couronne, ni pour eux-mêmes.

« Une dernière chose, dit-il, avant de nous séparer. Monseigneur l'évêque de Winchester a tellement fait plaisir au roi que, sur ma recommandation, le roi l'a renvoyé en France en tant qu'ambassadeur. On pense qu'il ne reviendra pas de sitôt. »

Des sourires se propagent lentement autour de la table. Il observe Appelez-Moi, qui était autrefois l'un des protégés de Stephen Gardiner. Mais il semble aussi joyeux que les autres. Richard Riche rosit, se lève et lui serre la main.

« Veillez à ce qu'il parte, dit Rafe, et arrangez-vous pour qu'il reste là-bas. Gardiner est un homme double.

– Double ? dit-il. Sa langue est comme une fourche à trois pointes. D'abord il est pour le pape, puis pour Henri, puis, vous verrez, il sera de nouveau pour le pape.

– Pouvons-nous lui faire confiance à l'étranger ? demande Riche.

– Nous ne pouvons lui faire confiance que pour savoir ce qui est bon pour lui. Et pour le moment, ce qui est bon pour lui, c'est le roi. Nous pouvons le garder à l'œil, placer quelques-uns de nos hommes dans son équipage. Maître Wriothesley, vous pouvez vous en occuper, je pense ? »

Seul Gregory semble dubitatif.

« L'évêque de Winchester, ambassadeur ? Fitzwilliam m'a dit que le premier devoir d'un ambassadeur était de n'offenser personne. »

Il acquiesce. « Et Stephen offense tout le monde, n'est-ce pas ?

– Un ambassadeur n'est-il pas censé être un personnage joyeux et affable ? C'est ce que m'a dit Fitzwilliam. Il doit être agréable en toute compagnie, disert et accommodant, et il doit se faire aimer de ses hôtes. Pour pouvoir leur rendre visite chez eux, assister à leurs conseils, devenir l'ami de leurs épouses et de leurs héritiers, et corrompre leurs serviteurs. »

Rafe hausse brusquement les sourcils.

« Fitz t'apprend ça ? »

Les garçons éclatent de rire.

« C'est vrai, répond-il. C'est ce qu'un ambassadeur doit faire. J'espère donc que Chapuys ne te corrompt pas, Gregory ? Si j'avais une épouse, il lui ferait passer des sonnets en douce, je le sais, et il apporterait des os pour mes chiens. Ah… Chapuys, il est de bonne compagnie, vous savez. Pas comme Stephen Gardiner. Mais la vérité, Gregory, c'est que nous avons besoin d'un ambassadeur robuste avec les Français, d'un homme plein de fiel et d'aigreur. Stephen s'est déjà trouvé parmi eux, et il a été à la hauteur. Les Français sont des hypocrites, ils feignent l'amitié et demandent de l'argent en échange. Tu vois, poursuit-il, bien décidé à éduquer son fils, en ce moment les Français ont le projet de prendre le duché de Milan à l'empereur, et ils veulent que nous les financions. Nous devons donc les satisfaire, ou du moins faire semblant, de crainte qu'ils virent de bord, rejoignent l'empereur et nous écrasent. Mais quand viendra le jour où ils diront : "Livrez-nous l'or que vous avez promis", nous aurons besoin d'un ambassadeur comme Stephen, qui leur fera face et dira : "Oh, l'or ? Prenez-le dans ce que vous devez déjà au roi Henri." Le roi François enragera, et pourtant, dans un sens, nous aurons tenu promesse. Tu comprends ? Nous réservons nos défenseurs les plus féroces pour la cour de France. Souviens-toi que lord Norfolk a lui aussi été ambassadeur là-bas. »

Gregory baisse la tête.

« N'importe quel étranger aurait peur de Norfolk.

– Et n'importe quel Anglais aussi. À juste titre. Mais le duc est comme l'un de ces gigantesques canons que possèdent les Turcs. La déflagration est stupéfiante, mais il a besoin de refroidir pendant trois heures avant de pouvoir tirer de nouveau. Alors que l'évêque Gardiner, il peut exploser toutes les dix minutes, du matin au soir.

– Mais, père, s'écrie Gregory, si nous leur promettons de l'argent et que nous ne le livrons pas, que feront-ils ?

– J'espère qu'alors nous serons de nouveau fermement amis avec

l'empereur. » Il soupire. « C'est un jeu ancien, et il semblerait que nous soyons obligés de continuer à y jouer, jusqu'à ce que je trouve une meilleure solution, ou jusqu'à ce que le roi en trouve une. Tu as entendu parler de la récente victoire de l'empereur à Tunis ?

– Le monde entier en parle, répond Gregory. Chaque chevalier chrétien aurait aimé y être. »

Il hausse les épaules.

« Le temps nous dira si c'est une si grande réussite que ça. Barberousse aura bientôt une nouvelle base pour ses pirates. Mais, armé d'une telle victoire, maintenant que les Turcs vont se tenir tranquilles pendant un moment, l'empereur pourrait se tourner vers nous et envahir nos côtes.

– Mais comment l'en empêcherons-nous ? » Gregory semble épouvanté. « Ne devrions-nous pas faire revenir la reine Catherine ? »

Appelez-Moi éclate de rire.

« Gregory commence à percevoir les difficultés de notre métier, monsieur.

– Je préférais quand nous parlions de la reine actuelle, dit Gregory à voix basse. Et j'ai le mérite d'avoir observé qu'elle était plus grosse. »

Appelez-Moi dit gentiment : « Je ne devrais pas rire. Le mérite t'en revient en effet, Gregory. Tous nos efforts, notre sophistique, tout notre savoir à la fois acquis ou prétendu ; les stratagèmes de l'État, les décrets des avocats, les imprécations des hommes d'Église et les graves résolutions des juges, sacrées et séculaires : tout cela peut être vaincu par un corps de femme, n'est-ce pas ? Dieu aurait dû faire leur ventre transparent, et nous épargner l'espoir et l'angoisse. Mais peut-être que ce qui pousse là-dedans doit pousser dans le noir.

– On dit que Catherine est souffrante, déclare Richard Riche. Si elle devait mourir dans l'année, je me demande ce que deviendrait le monde. »

Mais écoutez : nous sommes restés assis là trop longtemps ! Levons-nous et sortons dans les jardins d'Austin Friars, la fierté du secrétaire du roi ; il veut les plantes qu'il a vues fleurir à l'étranger, il veut de meilleurs fruits, alors il harcèle les ambassadeurs pour qu'ils lui envoient des pousses et des boutures dans la sacoche diplomatique. Les jeunes clercs enthousiastes se tiennent à côté de lui, prêts à déchiffrer des codes, et tout ce qui en tombe est une racine, encore pleine de vie après la traversée du pas de Calais.

Il veut que des choses délicates vivent, que les jeunes hommes prospèrent. Aussi a-t-il construit un court de tennis, un présent pour Richard et Gregory et tous les jeunes hommes de sa maison. Il n'aurait rien lui-même contre une petite partie de temps en temps… s'il pouvait jouer contre un aveugle, dit-il, ou un unijambiste. L'essentiel

de son jeu est fondé sur la tactique ; sa jambe traîne, il doit avoir recours à la ruse plus qu'à la vitesse. Mais il est fier de ce qu'il a bâti et est heureux de cette dépense. Il a consulté les gardiens du terrain de tennis d'Hampton Court et opté pour les dimensions qu'Henri préfère ; le roi est déjà venu dîner à Austin Friars, il n'est donc pas impossible qu'il revienne un jour pour un après-midi sur le court.

En Italie, quand il servait dans la maison de Frescobaldi, les garçons sortaient dans la chaleur du soir pour jouer dans la rue. C'était une sorte de tennis, un *jeu de paume*, pas de raquettes, juste les mains ; ils se bousculaient et criaient, faisaient rebondir la balle sur les murs et la faisaient rouler sur l'auvent d'un tailleur, jusqu'à ce que le maître lui-même sorte et les réprimande : « Si vous ne respectez pas mon auvent, je vais vous couper les testicules et les pendre à la porte au bout d'un ruban ! » Ils disaient désolés, maître, désolés, et s'éloignaient dans la rue pour aller jouer plus calmement dans une arrière-cour. Mais une demi-heure plus tard ils revenaient, et il entend toujours dans ses rêves le bruit de la couture grossière de la balle heurtant le métal avant de s'envoler dans les airs ; il sent toujours le claquement du cuir contre sa paume. À cette époque, malgré sa blessure, il essayait de courir pour dégourdir sa jambe : cette blessure qui datait de l'année précédente, quand il était à Garigliano avec l'armée française. Les *garzoni* disaient, écoute Tommaso, comment se fait-il que tu sois blessé à l'arrière de la jambe, est-ce que tu t'enfuyais ? Et lui répondait, mère de Dieu, oui : j'étais seulement assez payé pour m'enfuir, si vous voulez que je me batte, il faut me payer plus.

Les Français avaient fui le massacre, et à l'époque il était français, puisque le roi de France payait sa solde. Rampant, boitant, ses camarades et lui avaient traîné leurs corps meurtris aussi vite que possible loin des Espagnols victorieux, tentant de rejoindre un sol qui n'était pas imbibé de sang ; c'étaient de sauvages archers gallois et des Suisses renégats, et quelques Anglais comme lui, tous plus ou moins confus et sans le sou, qui avaient repris leurs esprits après la débâcle, choisi une direction, changé de nationalité et de nom au besoin, et filé vers les villes au nord à la recherche de la prochaine bataille ou d'un métier plus sûr.

À la porte de service d'une maison majestueuse, un intendant le questionne :

« Français ?

– Anglais. »

L'homme roule les yeux.

« Alors, que pouvez-vous faire ?

– Je peux me battre.

– De toute évidence, pas suffisamment bien.

– Je peux cuisiner.

– Nous n'avons nul besoin de cuisine barbare.
– Je peux faire les comptes.
– Ceci est une banque. Nous avons ce qu'il nous faut.
– Dites-moi ce vous voulez. Je peux le faire. »
(Déjà il se vante comme un Italien.)
« Nous voulons un factotum. Quel est votre nom ?
– Hercule, répond-il. »
Tout en sachant qu'il ne devrait pas, l'homme rit.
« Entrez, Ercole. »

Ercole franchit le seuil en boitant. L'homme vaque à ses propres tâches. Il s'assied sur une marche, pleurant presque de douleur. Il regarde autour de lui. Tout ce qu'il a, c'est ce sol. Ce sol est son monde. Il a faim, il a soif, il est à plus de sept cents miles de chez lui. Mais ce sol peut être nettoyé. « Jésus Marie Joseph ! crie-t-il. Eau ! Seau ! *Allez, allez* !* »

On s'agite autour de lui. Un seau arrive. Il nettoie le sol. Il nettoie la maison. Cela ne se fait pas sans résistance. On l'envoie aux cuisines, où, en tant qu'étranger, il est mal reçu, et où les couteaux et les broches et l'eau bouillante sont autant d'invitations à la violence. Mais il se bat mieux qu'on ne le croirait : il n'est pas très grand, manque de technique et d'habileté, mais il est presque impossible de le terrasser. Et ce qui l'aide, c'est la réputation de ses concitoyens, qui sont craints et connus à travers l'Europe comme des bagarreurs, des pillards, des violeurs, des voleurs. Comme il ne peut insulter ses collègues dans leur langue, il le fait dans celle de Putney. Il leur apprend de terribles jurons anglais – « Par les trous de clous sanglants du Christ ! » – dont ils peuvent se servir pour se soulager quand leurs maîtres ont le dos tourné. Quand la fille arrive le matin, avec son panier plein d'herbes humides de rosée, ils reculent, la jaugent et demandent : « Alors, chérie, comment ça va aujourd'hui ? » Quand quelqu'un vient les interrompre au beau milieu d'une tâche délicate, ils disent : « Fichez-moi le camp, ou je vous mets la tête à bouillir dans cette marmite ! »

Il ne tarde pas à comprendre que la chance l'a mené à la porte des vieilles familles de la ville, qui négocient non seulement l'argent et la soie, la laine et le vin, mais qui ont aussi de grands poètes dans leur lignée. Francisco Frescobaldi, le maître, vient lui parler dans la cuisine. Il n'a pas les préjugés habituels à l'encontre des Anglais ; il les considère plutôt comme chanceux ; même si, dit-il, certains de ses ancêtres se sont trouvés proches de la ruine à cause des dettes de rois d'Angleterre morts depuis longtemps. Lui-même parle peu l'anglais, et il explique, nous avons toujours besoin de vos concitoyens, il y a de nombreuses lettres à écrire ; vous savez écrire, j'espère ? Lorsque lui, Tommaso ou Ercole, a tellement amélioré son toscan qu'il peut s'exprimer et plaisanter dans cette langue, Frescobaldi lui promet, un

jour je t'appellerai à la salle des comptables. Je te mettrai à l'essai.

Ce jour est arrivé. Il a été mis à l'essai et a réussi. De Florence il est allé à Venise, puis à Rome ; et quand il rêve de ces villes, comme il lui arrive encore parfois de le faire, son ancienne démarche fanfaronne lui revient, une trace du jeune Italien qu'il était. Il repense à sa jeunesse sans complaisance, mais sans culpabilité non plus. Il a toujours fait ce qu'il fallait pour survivre, et si ce qu'il jugeait nécessaire était parfois discutable… c'est comme ça quand on est jeune. Désormais, il accueille de pauvres étudiants dans sa famille. Il y a toujours du travail pour eux, une niche où ils peuvent griffonner des traités sur la bonne gouvernance, ou des traductions des psaumes. Mais il acceptera aussi des jeunes hommes durs et farouches, comme il était lui-même dur et farouche, car il sait que, s'il est patient avec eux, ils lui seront fidèles. Encore aujourd'hui, il aime Frescobaldi comme un père. L'habitude altère l'intimité du mariage, les enfants deviennent agressifs et rebelles, mais un bon maître donne plus qu'il ne prend, et sa bienveillance vous guide à travers la vie. Pensez à Wolsey. Intérieurement, le cardinal lui parle. Il dit, je vous ai vu, Crumb, quand vous étiez à Elvetham : en train de vous gratter les couilles à l'aube tout en vous étonnant de la violence des caprices du roi. S'il veut une nouvelle femme, arrangez ça. Je ne l'ai pas fait, et je suis mort.

Le gâteau de Thurston a dû être un échec car il n'apparaît pas au souper du soir, mais il y a une très bonne gelée en forme de château. « Thurston a un droit de créneler[1] », déclare Richard Cromwell, et il se lance immédiatement dans une discussion avec un Italien de l'autre côté de la table : quelle est la meilleure forme pour une forteresse, circulaire ou en étoile ?

Le château est constitué de bandes rouges et blanches – le rouge un profond cramoisi, le blanc parfaitement transparent – si bien que les murailles semblent flotter. Il y a des archers comestibles qui observent depuis les remparts et tirent des flèches en sucre. Le château fait même sourire l'avocat général, qui dit :

« Je voudrais que mes filles puissent voir ça.

– Je ferai envoyer des moules chez vous. Mais peut-être pas pour une forteresse. Un jardin de fleurs, peut-être ? »

Qu'est-ce qui plaît aux petites filles ? Il a oublié.

Après le souper, s'il n'y a pas de messagers en train de cogner à la porte, il s'éclipse souvent pendant une heure pour s'isoler parmi ses livres. Il y en a dans toutes ses propriétés : à Austin Friars, à la Maison des Rouleaux dans Chancery Lane, à Stepney, à Hackney. On imprime de nos jours des livres sur toutes sortes de sujets. Des livres qui vous disent comment être un bon prince, ou un mauvais. Des recueils de

poésie et des ouvrages qui vous enseignent la comptabilité, des manuels d'expression étrangère, des dictionnaires, des livres qui vous expliquent comment effacer vos péchés et d'autres qui vous expliquent comment conserver le poisson. Son ami Andrew Boorde, le médecin, écrit un livre sur les barbes ; il est contre les barbes. Il songe à ce que Gardiner lui a dit : vous devriez vous-même écrire un livre. Ça serait intéressant.

S'il le faisait, ce serait *Le Livre d'Henri* : comment le lire, comment le servir, comment le protéger au mieux. Il rédige mentalement le préambule : *Qui dénombrera les qualités, à la fois publiques et privées, de cet homme béni de Dieu ? Avec les prêtres, il est pieux ; avec les soldats, vaillant ; avec les érudits, savant ; avec les courtisans, très doux et raffiné : et toutes ces qualités, le roi Henri les possède à un degré si remarquable qu'on n'a jamais rien vu de tel depuis que le monde est monde.*

Érasme affirme qu'il faut louer un souverain même pour les qualités qu'il ne possède pas. Car la flatterie le fait réfléchir. Et les qualités qui lui manquent encore, il pourrait chercher à les acquérir.

Il lève les yeux quand la porte s'ouvre. C'est son petit Gallois, qui entre à reculons.

« Prêt pour vos bougies, maître ?

– Oui, plus que prêt. » La lueur frissonne, puis se stabilise et dessine sur le bois sombre des disques couleur perle. « Tu vois ce tabouret, dit-il. Assieds-toi dessus. »

Le garçon s'assied lourdement. Les tâches domestiques le forcent à courir depuis tôt ce matin. Pourquoi les petites jambes doivent-elles toujours faire ce que les grandes jambes refusent de faire ? *Monte à l'étage et rapporte-moi ceci ou cela…* Ça nous flatte, quand on est jeune. On se croit important, essentiel même. Il courait à travers Putney, toujours à faire quelque course pour Walter. Quel imbécile. Il est désormais heureux de dire au garçon, prends tes aises.

« Je parlais un peu gallois quand j'étais jeune. Mais j'ai oublié. »

Il songe, les éternelles jérémiades de l'homme de cinquante ans : gallois, tennis, je savais, je ne peux plus. Mais il y a des compensations : la tête renferme plus d'informations, le cœur est mieux protégé contre les égratignures et les fractures. Il effectue en ce moment un inventaire des propriétés de la reine au pays de Galles. Pour cette raison, et pour d'autres plus graves, il garde un œil sur cette principauté.

« Parle-moi de ta vie, demande-t-il à l'enfant. Raconte-moi comment tu es arrivé ici. »

Grâce à l'anglais rudimentaire de l'enfant, il reconstitue son histoire : incendie criminel, vols de bétail, les désastres habituels dans ces contrées, qui mènent au dénuement et font des orphelins.

« Connais-tu le Pater Noster ? demande-t-il.

– Le Pater Noster, dit l'enfant. Ou le Notre Père.
– En gallois.
– Non, monsieur. Il n'y a pas de prières en gallois.
– Doux Jésus. Je vais demander à quelqu'un de t'en traduire.
– Merci, monsieur. Comme ça, je pourrais prier pour mes parents.
– Connais-tu John ap Rice ? Il a soupé avec nous ce soir.
– Le mari de votre nièce Johan, monsieur ? »

Le garçon repart rapidement, ses petites jambes s'activant de nouveau. Son objectif est que tous les Gallois parlent anglais, mais il est encore trop tôt, et en attendant ils ont besoin de Dieu. Les brigands couvrent la totalité de la principauté, usant de pots-de-vin ou de menaces pour sortir de prison ; des pirates pillent les côtes. Les gentilshommes qui y possèdent des terres, comme Norris et Brereton, semblent réticents à son projet. Ils placent leurs propres intérêts avant la paix du roi. Ils ne veulent pas qu'on supervise leurs activités. Ils se moquent de la justice ; alors que lui aspire à une justice égale pour tous, de l'Essex à Anglesey, des Cornouailles à la frontière écossaise.

Rice lui apporte un petit écrin en velours, qu'il pose sur le bureau.

« Cadeau. Vous devez deviner. »

Il l'agite. Un bruit de graines. Son doigt explore les fragments, écailleux, gris. Rice a enquêté sur les abbayes pour lui.

« Ne seraient-ce pas les dents de sainte Appolonie ?
– Essayez encore.
– Les dents du peigne de Marie Madeleine ? »

Rice abandonne : « Les rognures d'ongles de saint Edmond.
– Ah. Mettez-les avec les autres. Il devait avoir cinq cents doigts. »

En l'an 1527, un éléphant est mort dans la ménagerie de la Tour et a été enterré dans une fosse près de la chapelle. L'année suivante, il a été déterré et ses restes ont été transférés à Westminster. Mais qu'allaient-ils faire, à l'abbaye de Westminster, des restes d'un éléphant ? Si ce n'est y tailler une tonne de reliques et transformer ses os d'animal en os de saints ?

À en croire les gardiens des reliques saintes, l'un des pouvoirs de ces objets est qu'ils sont capables de se multiplier. Os, bois et pierre ont, comme les animaux, la capacité de se reproduire, tout en demeurant intacts ; leur descendance n'est en rien inférieure aux originaux. Donc la Couronne d'épines s'épanouit. La Croix du Christ fait des bourgeons ; elle fleurit, tel un arbre vivant. La Sainte Tunique du Christ tisse des copies d'elle-même. Les ongles donnent naissance à des ongles.

John ap Rice dit : « La raison ne peut rien contre ces gens. Vous essayez de leur ouvrir les yeux. Mais ils vous opposent des statues de la Vierge qui pleurent des larmes de sang.

– Et ils disent que c'est moi l'imposteur ! » Il a un air maussade. « John, vous allez devoir écrire. Vos compatriotes ont besoin de prières.

– Ils ont besoin d'une Bible, monsieur, dans leur langue.

– Laissez-moi d'abord obtenir la bénédiction du roi pour que les Anglais en aient une. »

C'est sa croisade secrète quotidienne : qu'Henri parraine une grande Bible, qu'on trouverait dans chaque église. Il touche au but et pense pouvoir convaincre le roi. Son idéal serait un seul pays, une seule monnaie, un seul système de poids et de mesures, et, par-dessus tout, une seule langue que tout le monde comprendrait. Pas la peine d'aller jusqu'au pays de Galles pour ne pas être compris. Il y a des parties de ce royaume à moins de cinquante miles de Londres où, si vous demandez un hareng cuit, tout ce que vous recevrez, c'est un regard ahuri. Ce n'est que lorsque vous désignez la poêle et mimez un poisson qu'ils disent, ah, maintenant je comprends ce que vous voulez.

Mais sa plus grande ambition pour l'Angleterre est celle-ci : le prince et son peuple devraient être en accord. Il ne veut pas que le royaume soit gouverné comme la maison de Walter à Putney, avec des bagarres constantes, des bruits de coups et des cris jour et nuit. Il veut que ce soit une maison où chacun sait ce qu'il a à faire et puisse le faire tranquillement.

Il dit à Rice : « Stephen Gardiner affirme que je devrais écrire un livre. Qu'en pensez-vous ? Peut-être le ferai-je, si je me retire un jour des affaires. En attendant, pourquoi devrais-je révéler mes secrets ? »

Il se rappelle avoir lu le livre de Machiavel, enfermé dans l'obscurité quelques jours après la mort de sa femme : ce livre qui commence à faire beaucoup de bruit à travers le monde, même si on en parle plus qu'on ne le lit. Ils étaient confinés à la maison, lui, Rafe, les proches immédiats, de sorte à ne pas transmettre la fièvre au reste de la ville ; en refermant le livre, il a dit, on ne peut pas tirer de leçons des principautés italiennes et les appliquer au pays de Galles ou à la frontière du Nord. Nous ne fonctionnons pas de la même manière. Le livre lui avait semblé presque banal, plein d'abstractions – vertu, terreur – avec quelques petits exemples de comportement vil et de mauvais calculs. Peut-être pourrait-il l'améliorer, mais il n'en a pas le temps ; tout ce qu'il peut faire, quand les affaires sont si urgentes, c'est lancer des phrases aux clercs, qui attendent plume à la main sa dictée : *« Je vous présente mes respects chaleureux… votre sincère ami, votre fidèle ami, votre ami Thomas Cromwell. »* Pas d'appointements pour le poste de secrétaire du roi. Les fonctions sont mal définies, ce qui lui convient ; alors que le lord-chancelier a un rôle bien précis, monsieur le secrétaire peut s'intéresser à n'importe quel office d'État ou service gouvernemental. Il reçoit des lettres de tous les comtés, lui demandant

d'arbitrer des litiges territoriaux ou de soutenir la cause de quelque inconnu. Des personnes qu'il ne connaît pas lui envoient des ragots sur leurs voisins, des moines lui rapportent les paroles déloyales prononcées par leurs supérieurs, des prêtres passent au crible pour lui les déclarations de leurs évêques. Tout ce qui concerne le royaume est murmuré à son oreille, et ses fonctions au nom de la Couronne sont si plurielles que toutes les affaires de l'Angleterre, tous les documents en attente d'un tampon et d'un cachet, passent par son bureau. Ceux qui lui adressent des requêtes lui envoient du malvoisie et du muscat, des hongres, du gibier et de l'or ; des présents et des concessions et des licences, des charmes et des porte-bonheur. Ils veulent des faveurs et ils sont prêts à payer pour les obtenir. Il en va ainsi depuis qu'il est au service du roi. Il est riche.

Naturellement, cela attise les jalousies. Ses ennemis déterrent tout ce qu'ils peuvent sur sa vie passée. « Donc, je suis allé à Putney, a déclaré un jour Gardiner. Ou, pour être précis, j'ai envoyé un homme. On dit là-bas, qui aurait cru que l'aiguiseur s'élèverait si haut ? Nous pensions tous qu'il finirait pendu. »

Comme son père affûtait des couteaux, les gens l'abordaient dans la rue : Tom, peux-tu prendre ceci et demander à ton père s'il peut en faire quelque chose ? Et lui saisissait l'instrument émoussé et disait, laissez-le-moi, nous allons vous aiguiser ça.

« C'est un talent, a-t-il répondu à Gardiner. Affûter une lame.

– Vous avez tué des gens. Je le sais.

– Pas dans ce royaume.

– Et à l'étranger, ça ne compte pas ?

– Aucune cour d'Europe ne condamnerait un homme qui a frappé en légitime défense.

– Mais vous demandez-vous pourquoi des gens veulent vous tuer ?

– Allons, Stephen, a-t-il répondu en riant, beaucoup de choses dans cette vie sont mystérieuses, mais celle-là ne l'est pas. J'étais toujours le premier levé le matin. Le dernier couché. J'avais toujours de l'argent. Toujours une fille dans mon lit. Toujours en haut de l'échelle : montrez-m'en une, et je grimpe dessus.

– Ou une catin, a murmuré Stephen.

– Vous aussi vous avez été jeune. Avez-vous rapporté au roi vos découvertes ?

– Il devrait savoir quel genre d'homme il emploie… »

Mais Gardiner s'est interrompu ; lui, Cromwell, s'est penché vers lui en souriant.

« Allez-y, Stephen. Envoyez vos hommes sur les routes. Dépensez votre argent. Cherchez à travers toute l'Europe. Vous n'entendrez jamais dire d'un seul de mes talents qu'il ne pourrait être utile à l'Angleterre. » Il a alors tiré de son manteau un couteau imaginaire ;

l'a enfoncé doucement, d'un geste fluide, sous les côtes de Gardiner. « Stephen, ne vous ai-je pas supplié encore et encore de vous réconcilier avec moi ? Et n'avez-vous pas refusé ? »

À porter au crédit de Gardiner, il n'a pas tressailli. D'un geste lent, en tirant sur sa toge, il s'est écarté de la lame transparente.

« Le garçon que vous avez poignardé à Putney est mort, Cromwell. Vous avez bien fait de vous enfuir. Sa famille était bien disposée à vous pendre. Votre père a acheté leur silence. »

Il est stupéfait.

« Quoi ? Walter ? Walter a fait ça ?

– Il n'a pas payé grand-chose. Ils avaient d'autres enfants.

– Tout de même. »

Il est abasourdi. Walter. Walter a acheté leur silence. Walter, qui ne donnait jamais rien hormis des coups de pied.

Gardiner a éclaté de rire, puis ajouté : « Vous voyez. Je sais sur vous des choses que vous-même ignorez. »

Il est tard ; il va finir ce qu'il a à faire dans son bureau, puis ira lire dans sa bibliothèque. Il a devant lui un inventaire de l'abbaye de Worcester. Ses hommes sont méthodiques ; tout est là, depuis la chaufferette à mains jusqu'au mortier pour écraser l'ail. Une chasuble de satin à la couleur changeante, une aube en tissu d'or, l'Agneau de Dieu découpé dans de la soie noire ; un peigne en ivoire, une lampe en cuivre, trois gourdes en cuir et une faux ; des livres de psaumes, des recueils de chants, six pièges à renards munis de clochettes, deux brouettes, diverses pelles et bêches, quelques reliques de sainte Ursule et ses onze mille vierges, ainsi que la mitre de saint Oswald et une pile de tables.

Voici les sons d'Austin Friars, à l'automne 1535 : le chant des enfants répétant un motet, s'interrompant, reprenant. Les voix de ces enfants, de jeunes garçons, s'interpellant dans les escaliers, et, plus près de lui, le grattement de pattes de chiens sur le plancher. Le tintement de pièces d'argent dans un coffre. Le susurrement, étouffé par les tapisseries, de conversations polyglottes. Le murmure de l'encre sur le papier. Derrière les murs, les bruits de la ville ; le bruissement de la foule à son portail, des cris lointains provenant de la rivière. Son monologue intérieur, permanent et doux : c'est dans les pièces publiques qu'il pense au cardinal, quand le bruit de ses pas résonne dans les salles à hautes voûtes. Dans les espaces privés, il pense à sa femme Elizabeth. Elle est désormais floue dans son souvenir, un tourbillon de jupes disparaissant à l'angle d'un couloir. Le dernier matin de sa vie, quand il a quitté la maison, il a cru qu'elle le suivait, a cru furtivement apercevoir son bonnet blanc. Il s'est à demi retourné, pour lui dire : « Retourne te coucher » : mais il n'y

avait personne. Quand il est rentré ce soir-là, elle avait la mâchoire attachée et des bougies étaient disposées autour de sa tête et de ses pieds.

Un an plus tard, ses filles étaient emportées par la même maladie. Dans sa maison de Stepney, il conserve dans un coffret fermé à clé leurs colliers de perles et de coraux, les cahiers d'Anne avec ses exercices de latin. Et dans la réserve où se trouvent leurs déguisements de Noël, il garde les ailes en plumes de paon portées par Grace à l'occasion d'un spectacle donné par la paroisse. Après le spectacle, elle était montée à l'étage, toujours affublée de ses ailes ; du givre scintillait sur la fenêtre. Je vais dire mes prières, avait-elle expliqué en s'éloignant de lui, enveloppée dans ses plumes, disparaissant dans le crépuscule.

Et maintenant la nuit tombe sur Austin Friars. Claquement de verrous, cliquètement de la clé dans la serrure, bruit de la grosse chaîne en travers du portillon, de la grande barre en travers du portail principal. Le jeune Dick Purser lâche les chiens de garde. Ils bondissent et courent, ils claquent des mâchoires dans le clair de lune, ils s'affalent sous les arbres fruitiers, la tête sur les pattes, les oreilles remuant. Quand la maison est silencieuse – quand toutes ses maisons sont silencieuses –, les morts errent dans les escaliers.

La reine Anne le convoque dans sa chambre ; le souper est passé. C'est à deux pas pour lui, car dans chacun des principaux palais des pièces lui sont désormais réservées, près des appartements du roi. Juste un escalier : et soudain, à la lueur d'un bougeoir, il aperçoit la bordure dorée du nouveau pourpoint raide de Mark Smeaton. Mark lui-même se cache à l'intérieur.

Qu'est-ce qui l'amène ici ? Il n'a pas ses instruments de musique pour lui servir d'excuse, et il est aussi magnifiquement vêtu que les jeunes lords qui servent Anne. y a-t-il une justice ? se demande-t-il. Mark ne fait rien et il est de plus en plus beau chaque fois que je le vois, alors que moi, je fais tout et je grisonne et je m'empâte de jour en jour.

Comme leurs rencontres sont généralement déplaisantes, il décide de passer devant lui en lui adressant un simple salut de la tête, mais Mark se redresse et sourit.

« Lord Cromwell, comment allez-vous ?

– Ah, non, répond-il. C'est encore simplement monsieur.

– L'erreur est naturelle. Vous avez tout d'un lord. Et le roi fera certainement bientôt quelque chose pour vous.

– Peut-être pas. Il a besoin de moi à la Chambre des communes.

– Certes, murmure le garçon, mais ce serait ingrat de sa part, quand d'autres sont récompensés pour des services bien moindres. Dites-moi,

on dit que vous avez des apprentis musiciens chez vous ? »

Une douzaine de joyeux garçons, sauvés du cloître. Ils étudient leurs livres et pratiquent leurs instruments, et à table ils apprennent les bonnes manières ; au souper, ils distraient les convives. Ils s'entraînent à l'archer, jouent avec les chiens, et les plus petits d'entre eux traînent leurs chevaux à bascule sur les pavés et le suivent à travers la propriété, monsieur, monsieur, monsieur, regardez-moi, voulez-vous me voir faire le poirier ?

« Ils apportent de l'animation à la maison, répond-il.

– Si vous avez un jour besoin de quelqu'un pour perfectionner leur jeu, pensez à moi.

– Je n'y manquerai pas, Mark. »

Il songe, je ne te ferais pas confiance avec ces enfants.

« Vous allez trouver la reine mécontente, l'informe le jeune homme. Vous savez que son frère Rochford s'est récemment rendu en France pour une ambassade, et aujourd'hui il a envoyé une lettre ; il semblerait qu'on dise là-bas que Catherine a écrit au pape, pour lui demander d'appliquer cette misérable excommunication qu'il a prononcée contre notre maître. Ce qui condamnerait notre royaume à des souffrances et à des périls incalculables. » Il acquiesce, oui, oui, oui ; il n'a pas besoin que Mark lui explique ce qu'est une excommunication ; ne peut-il abréger ? « La reine est en colère, poursuit le garçon, car si c'est vrai, alors Catherine a commis un acte de trahison, et la reine se demande, pourquoi ne faisons-nous rien contre elle ?

– Supposez que je vous dise la raison, Mark. La lui transmettriez-vous ? Il me semble que vous pourriez me faire gagner une heure ou deux.

– Si vous me faites confiance… » commence le garçon.

Mais il voit alors le sourire froid de Cromwell et rougit.

« Je vous ferais confiance pour un motet, Mark. Même si… » Il le scrute pensivement. « On dirait que la reine a beaucoup d'estime pour vous.

– Monsieur le secrétaire, je le crois en effet. » Flatté, Mark retrouve déjà ses moyens. « Nous, hommes modestes, sommes souvent les plus dignes de la confiance royale.

– Eh bien, dans ce cas, on vous appellera baron Smeaton sous peu, hein ? Et je serai le premier à vous féliciter. Même si j'en suis encore à trimer sur les bancs des Communes. »

D'un geste brusque de la main, Anne congédie les femmes qui l'entourent. Elles s'inclinent légèrement devant lui et sortent en murmurant. La belle-sœur d'Anne, la femme de George, s'attarde dans la pièce.

« Merci, lady Rochford, dit Anne, je n'aurai plus besoin de vous ce soir. »

Seule sa bouffonne reste avec elle : une naine, qui observe furtivement Cromwell, tapie derrière la chaise de la reine. Les cheveux d'Anne se déploient en nattes sous un bonnet de tissu d'argent en forme de croissant de lune. Il en prend mentalement note ; les femmes de sa maison lui demandent toujours ce que porte Anne. C'est ainsi qu'elle reçoit son mari : les tresses sombres lui sont réservées, mais, incidemment, Cromwell peut les voir, puisqu'il est fils de forgeron et n'a pas plus d'importance que le jeune Mark.

Elle commence, comme souvent, comme si elle était au milieu d'une phrase : « Donc je veux que vous y alliez. La voir à la campagne. Secret absolu. N'emmenez que les hommes dont vous aurez besoin. Tenez, vous pouvez lire la lettre de mon frère. » Elle la tend du bout des doigts, puis se ravise, la retire sèchement. « Ou plutôt… non », dit-elle, et elle décide à la place de s'asseoir dessus. Peut-être, outre les nouvelles, la lettre contient-elle des attaques contre Thomas Cromwell ? « Je me méfie beaucoup de Catherine, beaucoup. Il semblerait qu'ils sachent en France des choses que nous supposons simplement. Vos hommes ne sont pas vigilants, peut-être ? Mon frère croit que la reine pousse l'empereur à nous envahir, comme le fait également l'ambassadeur Chapuys, qui, soit dit en passant, devrait être banni de ce royaume.

– Allons, vous savez, dit-il, que nous ne pouvons pas renvoyer les ambassadeurs. Parce qu'alors nous n'apprendrions plus rien. »

La vérité, c'est qu'il ne craint pas les intrigues de Catherine : l'hostilité entre la France et l'empire est à son comble, et, si une guerre ouverte éclate, l'empereur n'aura pas assez de troupes pour envahir l'Angleterre. Ces choses changent d'une semaine à l'autre, et il a remarqué que la lecture qu'ont les Boleyn de la situation est toujours un peu dépassée, et influencée par le fait qu'ils prétendent avoir de très bons amis à la cour de Valois. Anne cherche toujours un mariage royal pour sa rouquine de fille. Il l'admirait auparavant car il la considérait comme une personne qui apprenait de ses erreurs, qui prenait de la distance, qui revoyait ses calculs ; mais elle peut être aussi têtue que Catherine, l'ancienne reine, et, pour ce qui est de cette affaire, il est clair qu'elle n'apprendra jamais. George Boleyn est retourné en France pour comploter une alliance, mais en vain. À quoi sert George Boleyn ? C'est une question qu'il se pose.

« Altesse, dit-il, le roi ne pourrait compromettre son honneur en maltraitant de quelque façon l'ancienne reine. Si cela s'apprenait, il serait personnellement dans un grand embarras. »

Anne semble sceptique ; elle ne comprend pas la notion d'embarras. La lumière est faible ; sa tête argentée dodeline, scintillante et petite ;

la naine s'agite et ricane, murmurant à part elle, invisible ; assise sur ses coussins de velours, Anne fait balancer sa mule de velours au bout de son pied, tel un enfant sur le point de plonger un orteil dans un ruisseau.

« Si j'étais Catherine, moi aussi je comploterais. Je ne pardonnerais pas. Je ferais exactement comme elle. » Elle lui lance un sourire dangereux. « Vous voyez, je la comprends. Bien qu'elle soit espagnole, je peux me mettre à sa place. Je ne me laisserais pas faire, si Henri me rejetait. Moi aussi je voudrais la guerre. » Elle saisit une mèche de cheveux, fait glisser ses doigts sur toute sa longueur, pensive. « Quoi qu'il en soit, le roi la croit souffrante. Elle et sa fille, elles sont tout le temps en train de pleurnicher, parce qu'elles ont l'estomac dérangé ou les dents qui tombent, parce qu'elles ont de la fièvre ou sont enrhumées, elles passent leurs nuits à vomir et leurs journées à gémir, et l'unique cause de leur douleur, c'est Anne Boleyn. Alors, écoutez. Allez la voir à l'improviste, Cremuel. Puis dites-moi si elle fait semblant ou non. »

Quand elle parle, elle affecte par coquetterie un ton traînant, un reste d'intonation française, comme si elle ne pouvait prononcer son nom. Il y a de l'agitation à la porte : le roi entre. Il fait une révérence. Anne ne se lève pas ni ne s'incline ; elle annonce sans préliminaires :

« Henri, je lui ai dit d'y aller.

– Ce serait une bonne chose, Cromwell. Et vous nous feriez un rapport. Personne ne perçoit aussi bien que vous la nature des choses. Quand l'empereur cherche un bâton pour me battre, il dit que sa tante se meurt, de négligence, de froid et de honte. Alors qu'elle a des serviteurs. Elle a du feu dans la cheminée.

– Et pour ce qui est de la honte, dit Anne, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même, avec tous les mensonges qu'elle a racontés.

– Majesté, dit-il, je partirai à l'aube et vous enverrai demain Rafe Sadler, si vous le permettez, avec l'ordre du jour. »

Le roi pousse un grognement.

« Pas moyen d'échapper à vos interminables listes ?

– Non, Sire, car si je vous accordais du répit, vous m'enverriez constamment sur les routes, pour un prétexte ou pour un autre. Jusqu'à mon retour, pourriez-vous simplement… rester tranquillement assis et ne pas intervenir ? »

Anne remue sur sa chaise, la lettre de frère George sous elle.

« Je ne ferai rien sans vous, répond Henri. Soyez prudent, les routes sont traîtresses. Je prierai pour vous. Bonne nuit. »

Il quitte la pièce, parcourt l'antichambre du regard, mais Mark a disparu ; il n'y a qu'une poignée de dames et de servantes : Mary Shelton, Jane Seymour et Elizabeth, la femme du comte de Worcester. Qui manque ?

« Où est lady Rochford ? demande-t-il en souriant. Est-ce sa silhouette que je devine derrière la tapisserie ? » Il désigne la chambre d'Anne. « Elle va se coucher, je crois. Alors allez vous occuper d'elle, mesdames, et vous aurez le reste de la nuit pour vous encanailler. »

Elles gloussent. Lady Worcester agite lentement l'index.

« À neuf heures, dit-elle, Harry Norris arrivera, nu sous sa chemise. Fuyez, Mary Shelton, mais ne fuyez pas trop vite…

– Et vous, qui fuyez-vous, lady Worcester ?

– Thomas Cromwell, je ne pourrais vous le dire. Une femme mariée comme moi ? » Elle sourit, espiègle, fait courir ses doigts sur l'avant-bras de Cromwell. « Nous savons toutes où Harry Norris aimerait coucher ce soir. Shelton ne sert qu'à réchauffer le lit pour le moment. Il a des ambitions royales. Il le dit à tout le monde. Il se meurt d'amour pour la reine.

– Moi, je vais jouer aux cartes, déclare Jane Seymour. Seule, comme ça, je ne perdrai pas. Maître, y a-t-il des nouvelles de lady Catherine ?

– Rien que je puisse vous dire. Désolé. »

Lady Worcester le suit du regard. C'est une jolie femme, insouciante et plutôt dépensière, pas plus âgée que la reine. Son mari est absent, et il songe qu'elle aussi pourrait fuir lentement, s'il lui faisait un signe. Mais bon, une comtesse. Alors qu'il n'est qu'un humble avocat. Et il doit prendre la route avant le lever du soleil.

Ils traversent la campagne en direction de Catherine, en toute discrétion, un groupe resserré d'hommes armés. C'est une journée claire, d'un froid glacial. La terre brune ponctuée de touffes d'herbe apparaît à travers des couches de givre dur, et des hérons s'envolent depuis des mares gelées. Des nuages s'amoncellent et dérivent à l'horizon, gris ardoise et d'un rose trompeusement doux ; à partir du début de l'après-midi, une lune argentée les guide, aussi mesquine qu'une pièce rognée. Christophe monte à ses côtés, de plus en plus volubile et dégoûté à mesure qu'ils s'éloignent du confort urbain.

« *On dit** que le roi a choisi une région dure pour la reine, déclare le garçon. Qu'il espère que la moisissure lui rongera les os et qu'elle mourra.

– Il ne pense rien de tel. Kimbolton est une maison ancienne, mais très saine. Elle a tout le confort. Sa maisonnée coûte au roi quatre mille livres par an. Ce n'est pas rien. »

Il laisse Christophe réfléchir à ça : pas rien.

Finalement le garçon déclare : « Les Espagnols sont de la *merde**, de toute façon.

– Surveille la route et fais en sorte que Jenny ne marche pas dans un trou. Le moindre accident et tu rentres à la maison sur un âne.

– *Hi-han**, beugle Christophe, suffisamment fort pour que les

hommes en armes se retournent sur leur selle. Un âne français », explique-t-il.

Couillon de Français, observe l'un des hommes, plutôt gentiment. Chevauchant sous des arbres sombres à la fin de cette première journée, ils chantent ; ça égaye le cœur las et ça repousse les esprits tapis au bord des routes ; ne sous-estimez jamais la superstition de l'Anglais moyen. Tandis que cette année touche à sa fin, leurs rengaines préférées seront des variations sur la chanson que le roi a lui-même écrite : « Me divertir en bonne compagnie/j'aime et j'aimerai jusqu'à ma mort. » Les variations ne sont pas trop obscènes, autrement il se sentirait obligé d'y mettre un terme.

Le tenancier de leur auberge est un homme chétif et nerveux, qui fait en vain tout son possible pour essayer de découvrir qui il accueille. Sa femme est une jeune personne forte et revêche, aux yeux bleus pleins de colère et à la voix puissante. Il a amené son propre cuisinier.

« Comment, milord ? s'insurge-t-elle. Vous croyez que nous vous empoisonnerions ? »

Il l'entend faire du vacarme dans la cuisine, tandis qu'elle explique ce qui pourra et ne pourra être fait avec ses poêles.

Elle va le voir dans sa chambre tard le soir et demande, voulez-vous quoi que ce soit ? Il répond non, mais elle revient : quoi, vraiment, rien ? Vous pourriez peut-être parler moins fort, dit-il. Si loin de Londres, l'adjoint du roi aux affaires religieuses peut sans doute se permettre de baisser la garde ? « Bon, restez », lui dit-il. Elle est peut-être bruyante, mais elle est plus sûre que lady Worcester.

Il se réveille avant l'aube, si soudainement qu'il ne sait pas où il est. Il entend une voix de femme au rez-de-chaussée, et pendant un instant il croit être de nouveau au *Pegasus* : sa sœur Kat fait du raffut, et c'est le matin du jour où il fuira son père : il a toute la vie devant lui. Mais, prudemment, dans la chambre obscure, il bouge chacun de ses membres : pas de bleus ; pas de coupures ; il se rappelle où il est et ce qu'il est, se glisse dans la chaleur que le corps de femme a laissée et somnole, un bras rejeté sur le traversin.

Bientôt il entend la tenancière chanter dans l'escalier. Apparemment, douze vierges sont sorties par un matin de mai. Et aucune n'est revenue. Elle a ramassé l'argent qu'il lui a laissé. Sur son visage, quand elle le salue, aucune trace de leurs transactions nocturnes ; mais elle vient lui parler, à voix basse, tandis qu'ils s'apprêtent à partir. Christophe, d'un air hautain, règle la note à leur hôte. C'est une journée plus douce que la veille, et ils progressent rapidement, sans incident. De sa chevauchée jusqu'au cœur de l'Angleterre il ne lui restera que quelques images : les baies de houx étincelant dans les buissons ; une bécasse des bois effrayée s'envolant,

après avoir failli finir sous les sabots de leurs montures ; la sensation de s'aventurer dans un endroit humide, où le sol et les marais sont de la même couleur, et où rien n'est solide sous vos pieds.

Kimbolton est un bourg animé, mais au crépuscule les rues sont désertes. Ils ne se sont pas pressés, car il est inutile d'épuiser les chevaux pour une tâche qui est importante, mais pas urgente ; Catherine vivra ou mourra à sa propre allure. De plus, cela fait du bien à Cromwell d'être à la campagne. À force d'être bousculé dans les allées de Londres, de mener son cheval ou sa mule sous les auvents et les frontons, sous la toile sinistre du ciel percée par les toits irréguliers, on oublie ce qu'est l'Angleterre : combien les champs sont larges, combien le ciel est vaste, combien la populace est vile et ignorante. Ils passent devant une croix au bord de la route, qui montre des signes récents d'excavation à sa base.

L'un des hommes en armes déclare : « Ils croient que les moines enterrent leur trésor. Pour le cacher à notre maître ici présent.

– C'est vrai, convient-il. Mais pas sous des croix. Ils ne sont pas si stupides. »

Dans la rue principale, ils ralentissent l'allure devant l'église.

« Pourquoi ? demande Christophe.

– J'ai besoin d'une bénédiction, répond-il.

– Vous avez plutôt besoin de vous confesser, monsieur », se moque l'un des hommes.

Échange de sourires. C'est inoffensif, aucun d'entre eux n'a une mauvaise opinion de lui : ils se disent simplement que leurs lits à eux étaient froids. Il a remarqué une chose : les gens qui ne l'ont jamais rencontré ne l'aiment pas, mais une fois qu'ils l'ont rencontré, rares sont ceux qui le détestent. Nous aurions pu passer la nuit dans un monastère, s'est plaint l'un de ses gardes ; mais il n'y a pas de filles dans les monastères, je suppose. Lui s'est retourné sur sa selle : « Vous croyez vraiment ça ? » Rires entendus des hommes.

À l'intérieur de l'église glaciale, ses escortes battent des bras en travers de leur torse ; ils tapent des pieds et font « Brr », comme de mauvais acteurs.

« Je vais siffler le prêtre, dit Christophe.

– Tu ne feras rien de tel. »

Mais il esquisse un grand sourire ; il s'imagine jeune, disant la même chose et le faisant.

Pas besoin de siffler. Un gardien soupçonneux entre lentement équipé d'une lumière. Nul doute qu'un messager se précipite déjà vers le château pour annoncer la nouvelle : attention, soyez prêts, des lords sont ici. Il convient que la reine soit avertie, estime-t-il, mais pas trop tôt.

« Imaginez ça, dit Christophe, nous pourrions faire irruption pendant qu'elle s'épile la moustache. Car c'est ce que les femmes de son âge font. »

Pour Christophe, l'ancienne reine est une mégère brisée, une harpie. Lui songe, Catherine doit avoir mon âge, ou à peu près. Mais la vie est plus dure pour les femmes, particulièrement pour celles qui, comme Catherine, ont eu le bonheur d'avoir de nombreux enfants mais les ont vus mourir.

Silencieusement, le prêtre s'approche de lui, un homme timide qui veut montrer les trésors de l'église.

« Vous devez être… » Il parcourt mentalement une liste de noms. « William Lord ?

– Ah, non. » C'est un autre William. Une longue explication s'ensuit. Il l'abrège. « Tant que votre évêque sait qui vous êtes. » Derrière lui se trouve une représentation de saint Edmond, l'homme aux cinq cents doigts ; les pieds du saint sont gracieusement pointés, comme s'il dansait. « Levez la lumière, dit-il. Est-ce une sirène ?

– Oui, milord. » Une ombre anxieuse traverse le visage du prêtre. « Devons-nous la descendre ? Est-elle interdite ? »

Il sourit.

« Je me disais juste qu'elle est loin de la mer.

– Elle empeste le poisson, lance Christophe, et il hurle de rire.

– Pardonnez-lui. Ce n'est pas un poète. »

Un faible sourire du prêtre. Sur un paravent en chêne, sainte Anne tient un livre pour l'instruction de sa fille, la Vierge Marie ; l'archange saint Michel donne des coups de cimeterre à un diable qui lui enlace les pieds.

« Êtes-vous ici pour voir la reine, monsieur ? Je veux dire, se corrige le prêtre, lady Catherine ? »

Ce prêtre ne me connaît ni d'Ève ni d'Adam, songe-t-il. Je pourrais être n'importe quel émissaire. Je pourrais être Charles Brandon, le duc de Suffolk. Je pourrais être Thomas Howard, le duc de Norfolk. Ils ont tous deux essayé sur Catherine leurs piètres pouvoirs de persuasion et leurs meilleures ruses de butors.

Il ne donne pas son nom, mais il laisse une offrande. Les mains du prêtre se referment sur les pièces comme pour les réchauffer.

« Vous me pardonnerez ma méprise, milord ? À propos du titre de la lady ? Je jure que je ne pensais pas à mal. Pour un vieil homme de la campagne tel que moi, il est difficile de suivre les changements. Dès que nous recevons une nouvelle de Londres, elle est contredite par la suivante.

– C'est difficile pour nous tous, répond-il en haussant les épaules. Vous priez pour la reine Anne chaque dimanche ?

– Bien entendu, milord.

– Et qu'en disent vos paroissiens ? »

Le prêtre semble embarrassé.

« Eh bien, monsieur, ce sont des gens simples. À votre place, je ne prêterais aucune attention à ce qu'ils disent. Même s'ils sont très loyaux, se hâte-t-il d'ajouter. Très loyaux.

– Je n'en doute pas. Faites-moi plaisir, ce dimanche dans vos prières, souvenez-vous de Tom Wolsey. »

Feu le cardinal ? Il voit le vieil homme revenir sur ce qu'il croyait. Ce ne peut être Thomas Howard ou Charles Brandon : car si vous prononcez le nom de Wolsey devant ces deux-là, c'est tout juste s'ils ne crachent pas à vos pieds.

Quand ils quittent l'église, la dernière lueur disparaît dans le ciel, et un flocon de neige solitaire flotte vers le sud. Ils remontent en selle ; la journée a été longue ; ses habits semblent lourds sur son dos. Il ne croit pas que les morts aient besoin de prières, ni qu'elles leur soient de la moindre utilité. Mais quiconque connaît la Bible aussi bien que lui sait que notre Dieu est capricieux, et que cela ne fait pas de mal de mettre toutes les chances de son côté. Quand la bécasse des bois s'est envolée dans un éclat de brun rougeâtre, son cœur s'est mis à cogner. Tandis qu'ils chevauchaient, il le sentait, chaque battement de son cœur comme un lourd battement d'ailes ; quand l'oiseau a trouvé un refuge parmi les arbres, la trace de ses plumes s'est fondue dans le noir.

Ils arrivent à la nuit tombante : un appel du haut des remparts, et une réponse criée par Christophe : « Thomas Cremuel, secrétaire du roi et maître des Rouleaux !

– Comment savons-nous que c'est bien vous ? beugle une sentinelle. Montrez-nous vos couleurs !

– Dis-lui de nous éclairer et de me laisser entrer, dit-il, ou son derrière va goûter à ma botte. »

Il doit dire ces choses quand il est à la campagne ; c'est ce qu'on attend de lui, le conseiller du roi.

Le pont-levis doit être abaissé : un grincement ancestral, un craquement et un bruit de verrous et de chaînes. À Kimbolton, ils ferment tôt : tant mieux.

« Souvenez-vous, dit-il à sa compagnie, ne commettez pas l'erreur du prêtre. Quand vous parlez à ses gens, elle est la princesse douairière de Galles.

– Quoi ? demande Christophe.

– Elle n'est pas la femme du roi. Elle n'a jamais été la femme du roi. Elle est la femme du frère défunt du roi, Arthur, le prince de Galles.

– Défunt signifie mort, dit Christophe. Je le sais.

– Elle n'est pas reine, ni ancienne reine, puisque son soi-disant

second mariage était illégal.

– Ça n'est pas acceptable, déclare Christophe. Convoler avec les deux frères, d'abord Arthur, puis Henri.

– Et que sommes-nous censés penser d'une telle femme ? » demande-t-il en souriant.

Un éclat de torches et, prenant forme dans la pénombre, la silhouette de sir Edmund Bedingfield : le gardien de Catherine.

« Vous auriez pu nous prévenir, Cromwell !

– De grâce, vous ne vouliez pas qu'on vous prévienne de ma venue, si ? » Il embrasse lady Bedingfield. « Je n'ai pas apporté mon souper, mais une charrette tirée par une mule me suit. Elle sera ici demain. J'ai de la venaison pour votre table et quelques amandes pour la reine, ainsi qu'un vin doux dont Chapuys affirme qu'elle l'apprécie.

– Tout ce qui lui ouvrira l'appétit sera le bienvenu », déclare lady Bedingfield. Elle les mène dans le grand salon. À la lueur de la cheminée, elle s'arrête et se tourne vers lui : « Son médecin soupçonne qu'elle a une tumeur dans le ventre. Mais ça pourrait prendre longtemps. On aurait pu croire qu'elle avait déjà assez souffert comme ça, la pauvre femme. »

Il tend ses gants, son manteau, à Christophe.

« Irez-vous la voir tout de suite ? demanda Bedingfield. Nous ne vous attendions pas, mais peut-être qu'elle, si. C'est difficile pour nous, car les gens de la ville lui sont fidèles, et elle le sait grâce à ses serviteurs, on ne peut l'empêcher. Je crois qu'ils communiquent par signes par-dessus les douves. Je crois qu'elle sait l'essentiel de ce qui se passe, qu'elle sait qui emprunte cette route. »

Deux femmes, espagnoles à en croire leurs tenues, et d'un âge avancé, sont plaquées contre un mur de plâtre et le regardent avec ressentiment. Il leur fait une révérence, et l'une d'elles remarque dans sa langue natale que c'est l'homme qui a vendu l'âme du roi d'Angleterre. Il voit, peint sur le mur derrière elles, une scène du paradis un peu ternie : Adam et Ève, main dans la main, se promènent parmi des bêtes dont la création est si récente qu'elles ne connaissent pas encore leur nom. Un petit éléphant à l'œil saillant regarde timidement à travers le feuillage. Il n'a jamais vu d'éléphant, mais a cru comprendre qu'ils étaient bien plus grands que les chevaux de combat ; peut-être celui-ci n'a-t-il pas encore eu le temps de grandir. Des branches chargées de fruits ploient au-dessus de sa tête.

« Bon, vous savez comment c'est, dit Bedingfield. Elle vit dans cette pièce et ses femmes – celles-là – cuisinent pour elle. On frappe et on entre, et si on l'appelle lady Catherine, elle nous met à la porte, alors que si on l'appelle Votre Altesse, elle nous autorise à rester. Du coup, je ne l'appelle pas. Ou alors je l'appelle "vous". Comme si c'était une

simple domestique. »

Catherine est assise près du feu, ratatinée dans une cape de très belle hermine. Le roi va vouloir récupérer cette cape, songe-t-il, si elle meurt. Elle lève les yeux et tend une main pour qu'il la baise : à contrecœur, mais plus à cause du froid, pense-t-il, que parce qu'elle est réticente à le saluer. Elle a le teint jaunâtre, et il flotte dans la pièce une odeur déplaisante – le faible parfum animal des fourrures, une puanteur végétale d'eau de cuisson pas vidée, et le relent aigre émanant d'une cuvette qu'une jeune fille emporte à la hâte : avec à l'intérieur, soupçonne-t-il, le contenu de son estomac que la douairière vient de vomir. Quand elle est malade la nuit, peut-être rêve-t-elle des jardins de l'Alhambra, où elle a grandi : les sols de marbre, le bouillonnement de l'eau cristalline tombant dans les bassins, la traînée blanche d'une queue de paon et le parfum des citrons. J'aurais pu lui apporter un citron dans ma sacoche de selle, songe-t-il.

Comme si elle lisait ses pensées, elle lui parle en castillan.

« Maître Cromwell, cessons de faire comme si vous ne parliez pas ma langue. »

Il acquiesce.

« Ç'a été difficile par le passé, de rester impassible pendant que vos femmes de chambre parlaient de moi. "*Jesu*, comme il est laid, crois-tu qu'il est tout poilu comme Satan ?"

– Mes femmes de chambre ont dit ça ? » Catherine semble amusée. Elle ôte sa main, la cache sous sa cape. « Elles sont depuis longtemps parties, ces filles pleines de vie. Il ne reste plus que de vieilles femmes et une poignée de traîtres.

– Madame, tous ceux qui vous entourent vous aiment.

– Ils font des rapports sur moi. Ils répètent chacun de mes mots. Ils écoutent même mes prières. Alors, maître (elle lève la tête vers la lumière), comment me trouvez-vous ? Que direz-vous de moi quand le roi vous questionnera ? Je ne me suis pas vue dans un miroir depuis de nombreux mois. » Elle tapote sa toque de fourrure, tire les rabats par-dessus ses oreilles ; elle rit. « Le roi disait que j'étais un ange. Il disait que j'étais une fleur. Quand mon premier fils est né, c'était au cœur de l'hiver. Toute l'Angleterre était sous la neige. Je croyais qu'il était impossible de trouver des fleurs. Mais Henri m'a offert six douzaines de roses faites de la soie blanche la plus pure. "Aussi blanches que votre main, mon amour", a-t-il dit, et il a embrassé le bout de mes doigts. » Un mouvement brusque sous l'hermine indique à Cromwell l'endroit où se trouve le poing serré de Catherine. « Je les conserve dans un coffre, les roses. Au moins, elles ne fanent pas. Au fil des années, j'en ai offert aux personnes qui m'ont rendu service. » Elle marque une pause ; ses lèvres bougent, une invocation silencieuse : une prière pour les âmes mortes. « Dites-moi, comment se porte la fille

de Boleyn ? On dit qu'elle le prie beaucoup, son Dieu réformé.

– Elle a en effet la réputation d'être pieuse. Et elle a l'approbation des érudits et des évêques.

– Ils se servent d'elle. Comme elle se sert d'eux. Si c'étaient de véritables hommes d'Église, ils la fuiraient avec horreur, de la même manière qu'ils fuiraient un infidèle. Mais je suppose qu'elle prie pour avoir un fils. Elle a perdu son dernier enfant, m'a-t-on dit. Ah, je sais ce que ça fait. Je la plains du fond du cœur.

– Elle et le roi espèrent un autre enfant pour bientôt.

– Quoi ? Ont-ils des raisons précises d'espérer, ou est-ce un vague espoir ? »

Il ne répond pas ; rien de définitif n'a été dit ; Gregory pourrait se tromper.

« Je croyais qu'elle se confiait à vous », déclare sèchement Catherine. Elle scrute son visage : est-ce de la distance, une certaine *froideur** qu'elle perçoit ? « On dit qu'Henri veut d'autres femmes. » Le doigt de Catherine caresse la fourrure : distraitement, il dessine des ronds. « Il est trop tôt. Ils sont mariés depuis si peu de temps. Je suppose qu'elle regarde les femmes autour d'elle et se demande constamment, est-ce vous, madame ? Ou bien vous ? J'ai toujours été étonnée de constater que les personnes les moins dignes de confiance plaçaient leur propre confiance de façon aveugle. La Ana croit avoir des amis. Mais si elle ne donne pas bientôt un fils au roi, ils se retourneront contre elle. »

Il acquiesce.

« Vous avez peut-être raison. Qui sera le premier à se retourner ?

– Pourquoi la préviendrais-je ? demanda sèchement Catherine. Il paraît que quand elle est en colère elle jure comme un charretier. Je ne suis pas surprise. Une reine, et elle se prétend reine, doit vivre et souffrir au vu et au su de tous. Aucune femme n'est au-dessus d'elle hormis la Reine des Cieux, elle ne peut donc trouver nul réconfort dans ses malheurs. Si elle souffre, elle souffre seule, et il faut une grâce particulière pour le supporter. Or, il semblerait que la fille de Boleyn n'ait pas reçu cette grâce. Je me demande moi-même pourquoi. »

Elle s'interrompt ; ses lèvres s'entrouvrent et sa chair se crispe, comme si elle essayait de s'extirper de ses vêtements. Vous souffrez, commence-t-il à dire, mais elle le fait taire d'un geste de la main ; ce n'est rien, rien.

« Les gentilshommes qui entourent le roi, qui jurent pour le moment qu'ils donneraient leur vie pour un sourire de La Ana, seront bientôt dévoués à une autre. Ils m'étaient auparavant dévoués. Simplement parce que j'étais la femme du roi, ça n'avait rien à voir avec ma personne. Mais La Ana prend ça comme un hommage à ses charmes.

De plus, elle n'a pas que les hommes à craindre. Sa belle-sœur, Jane Rochford, voilà une jeune femme vigilante… quand elle me servait, elle me révélait souvent des secrets, des secrets d'amour, des secrets que j'aurais peut-être préféré ne pas connaître, et je doute que ses oreilles et ses yeux soient moins affûtés aujourd'hui. » Ses doigts continuent de s'agiter, massant désormais un point près de son sternum. « Vous vous demandez comment Catherine, qui est bannie, peut savoir ce qui se passe à la cour ? À vous d'y réfléchir. »

Je n'ai pas à réfléchir longtemps, songe-t-il. C'est la femme de Nicholas Carew, une de vos bonnes amies. Et c'est Gertrude Courtenay, la femme du marquis d'Exeter ; je l'ai surprise à comploter l'année dernière, j'aurais dû la faire enfermer. Peut-être même la petite Jane Seymour ; bien que, depuis Wolf Hall, elle doive songer en priorité à sa propre carrière.

« Je sais que vous avez vos sources, dit-il. Mais pouvez-vous leur faire confiance ? Elles agissent en votre nom, mais pas dans votre intérêt. Ni dans celui de votre fille.

– Autoriserez-vous la princesse à me rendre visite ? Si vous croyez qu'elle a besoin de conseils, qui mieux que moi pour les prodiguer ?

– S'il ne tenait qu'à moi, madame…

– En quoi cela pourrait-il nuire au roi ?

– Mettez-vous à sa place. Je crois que votre ambassadeur Chapuys a écrit à lady Marie, pour lui dire qu'elle pouvait quitter le pays.

– Jamais ! Chapuys ne peut penser une telle chose. Je le garantis sur ma vie.

– Le roi pense que Marie a peut-être corrompu ses gardiens et que, si on l'autorise à venir vous voir, elle en profitera pour s'enfuir et gagner par bateau les territoires de son cousin l'empereur. »

Un sourire apparaît presque sur ses lèvres lorsqu'il s'imagine la princesse, maigrichonne et effrayée, s'embarquant dans une aventure aussi désespérée et criminelle. Catherine, elle aussi, sourit ; un sourire tordu, mauvais.

« Et après, quoi ? Henri craint-il que ma fille revienne, avec un mari étranger à ses côtés, et qu'elle lui prenne son royaume ? Vous pouvez l'assurer qu'elle n'en a aucune intention. Je le jure, encore une fois, sur ma vie.

– Vous faites beaucoup de choses sur votre vie, madame. Garantir ceci, jurer cela. Mais vous ne pouvez mourir qu'une fois.

– Je voudrais que ce soit bénéfique à Henri. Quand ma mort arrivera, de quelque manière que ce soit, j'espère l'affronter d'une façon qui lui montrera l'exemple, pour le jour où son heure à lui viendra.

– Je vois. Pensez-vous beaucoup à la mort du roi ?

– Je pense à ce qui l'attend après.

– Si vous voulez soulager son âme, pourquoi l'entravez-vous continuellement ? Ça ne fait pas vraiment de lui un homme meilleur. Ne songez-vous jamais que, si vous vous étiez pliée aux souhaits du roi il y a des années de cela, si vous étiez entrée au couvent et l'aviez autorisé à se remarier, il n'aurait jamais rompu avec Rome ? Cela aurait été inutile. Il y avait assez de doutes quant à votre mariage pour que vous vous retiriez de bonne grâce. Vous auriez été honorée par tous. Mais maintenant les titres auxquels vous vous accrochez sont vides. Henri était un bon fils de Rome. Vous l'avez poussé à cette extrémité. C'est vous, et non lui, qui avez scindé la chrétienté. Et je suppose que vous le savez, et que vous y pensez dans le silence de la nuit. »

S'ensuit une pause, durant laquelle elle tourne les pages du livre de sa rage, et pose le doigt sur le mot exact.

« Ce que vous dites, Cromwell, est… méprisable. »

Elle a probablement raison, songe-t-il. Mais je vais continuer de la tourmenter, de la révéler à elle-même, de la débarrasser de ses illusions, et je le ferai pour sa fille : Marie est l'avenir, le seul enfant adulte qu'ait le roi, la seule perspective si Dieu rappelle Henri et que son trône se retrouve soudain vacant.

« Donc vous ne m'offrirez pas l'une de ces roses en soie, dit-il. Je croyais que vous le feriez peut-être. »

Un long regard.

« Au moins, en tant qu'ennemi, vous montrez clairement vos couleurs. Si seulement mes amis osaient s'exposer autant. L'Angleterre est une nation d'hypocrites.

– D'ingrats, convient-il. De menteurs-nés. Je l'ai moi-même constaté. Je préfère les Italiens. Les Florentins, si modestes. Les Vénitiens, si transparents en affaires. Et votre propre race, les Espagnols. Des gens si honnêtes. On disait de votre père le roi Ferdinand que son grand cœur le perdrait.

– Vous vous amusez, dit-elle, aux dépens d'une femme mourante.

– Vous accordez beaucoup de crédit à votre mort. D'un côté vous offrez des garanties, de l'autre vous voulez des privilèges.

– Un état comme le mien inspire d'ordinaire la bonté.

– J'essaie d'être bon, mais vous ne le voyez pas. Au moins, madame, ne pouvez-vous laisser vos sentiments de côté et, pour l'amour de votre fille, vous réconcilier avec le roi ? Si vous quittez ce monde en désaccord avec lui, on la jugera responsable. Et elle est jeune et a la vie devant elle.

– Il n'en voudra pas à Marie. Je connais le roi. Il n'est pas si cruel que ça. »

Il est silencieux. Elle aime toujours son mari, pense-t-il : dans quelque recoin de son cœur flétri, elle attend toujours d'entendre son

pas, sa voix. Et avec ce cadeau qu'elle conserve auprès d'elle, comment pourrait-elle oublier qu'il l'a un jour aimée ? Après tout, les roses de soie ont dû demander des semaines de travail, il a dû les commander bien avant de savoir que l'enfant serait un garçon. « Nous l'avions baptisé le prince de la Nouvelle Année, avait dit Wolsey. Il a vécu cinquante-deux jours, et j'ai compté chacun d'entre eux. » L'Angleterre en hiver : le voile de neige glissante recouvrant les champs et le toit des palais, étouffant les tuiles et les pignons, coulant silencieusement sur les vitres ; tapissant les sentiers défoncés, alourdissant les branches des chênes et des ifs, enfermant le poisson sous la glace et gelant l'oiseau sur la branche. Il imagine le berceau, avec son rideau cramoisi, doré aux armes de l'Angleterre : les berceuses recroquevillées dans leurs vêtements : un feu brûlant et l'air chargé du parfum de la cannelle et du genièvre de la nouvelle année. Les roses qu'on apporte à son lit triomphal – comment ? Dans une corbeille dorée ? Dans une longue boîte ressemblant à un cercueil, un coffret incrusté de coquillages polis ? Ou bien enveloppées dans une gaine de soie brodée de grenades et déversées sur son couvre-lit ? Deux mois de bonheur s'écoulent. L'enfant est en excellente santé. On comprend à travers le monde que les Tudors ont un héritier. Puis, le cinquante-deuxième jour, un silence derrière le rideau : un souffle, pas de souffle. Les femmes de chambre soulèvent vivement l'enfant, pleurant de stupéfaction et de peur ; tout en se signant désespérément, elles s'inclinent devant le berceau pour prier.

« Je vais voir ce qu'on peut faire, dit-il. Pour votre fille. Pour qu'elle vous rende visite. » Est-il si dangereux que ça de faire traverser le pays à une jeune fille ? « Je crois que le roi l'autoriserait, si vous conseilliez à lady Marie de lui obéir en tout point, et de le reconnaître en tant que chef de l'Église, ce qu'elle refuse de faire.

– Sur cette question la princesse Marie doit consulter sa propre conscience. » Elle lève la main, paume tournée vers lui. « Je vois que vous avez pitié de moi, Cromwell. Mais vous ne devriez pas. Je suis depuis longtemps préparée à la mort. Je crois que le Seigneur tout-puissant récompensera mes efforts pour le servir. Et je retrouverai mes enfants, qui sont partis avant moi. »

Elle pourrait te briser le cœur, songe-t-il : s'il n'était pas impossible à briser. Elle veut une mort de martyr sur l'échafaud. À la place, elle mourra au milieu des marais, seule : étouffée par son propre vomi, probablement.

Il demande : « Et lady Marie, est-elle également prête à mourir ?

– La princesse Marie a médité la passion du Christ depuis sa plus tendre enfance. Elle sera prête quand il la rappellera à lui.

– Vous êtes une mère indigne, dit-il. Quel parent risquerait la mort de son enfant ? »

Mais il se souvient de Walter Cromwell. Walter me sautait dessus avec ses grosses bottes : moi, son seul fils. Il se ressaisit pour lancer un ultime assaut.

« Je vous ai montré, madame, comment votre entêtement à vous opposer au roi et à son Conseil n'a servi qu'à produire un résultat que vous devez abhorrer. Il vous arrive donc de vous tromper, vous voyez ? Je vous demande d'envisager la possibilité que vous puissiez encore vous tromper. Pour l'amour de Dieu, conseillez à Marie d'obéir au roi.

– La princesse Marie », le reprend-elle, avec lassitude. Elle ne semble plus avoir le souffle de protester. Il l'observe un moment, s'apprête à se retirer. Mais elle relève alors la tête. « Je me demandais, maître : dans quelle langue vous confessez-vous ? À moins que vous ne vous confessiez pas ?

– Dieu connaît notre cœur, madame. Il n'a nul besoin de formulations vaines ni d'intermédiaires. »

Nul besoin de langues non plus, songe-t-il : Dieu est au-delà de la traduction.

Il franchit la porte précipitamment et tombe presque entre les bras du gardien de Catherine.

« Ma chambre est-elle prête ?

– Mais votre souper…

– Faites-moi monter un bol de bouillon. Tout ce que je veux, c'est un lit.

– Avec quelqu'un dedans ? » demande Bedingfield d'un air malicieux.

Donc ses escortes ont vendu la mèche.

« Juste un oreiller, Edmund. »

Grace Bedingfield est déçue qu'il se retire si tôt. Elle pensait qu'il lui donnerait toutes les nouvelles de la cour ; elle n'aime pas être coincée ici avec les Espagnoles silencieuses ; un long hiver l'attend. Lui doit répéter les instructions du roi : la plus grande vigilance vis-à-vis du monde extérieur.

« Ça ne me dérange pas que les lettres de Chapuys lui parviennent, ça l'occupe de déchiffrer les codes. Elle ne compte plus pour l'empereur, c'est de Marie qu'il se soucie. Mais pas de visites, à moins que l'autorisation ne porte le sceau du roi ou le mien. Quoique… » Il s'interrompt. Il s'imagine, le printemps prochain, si Catherine est toujours en vie, les armées de l'empereur traversant la campagne pour la libérer. Il serait alors nécessaire de l'éloigner et de la garder en otage ; il serait malheureux qu'Edmund refuse de la livrer. « Regardez. » Il montre sa bague de turquoise. « Vous voyez ceci ? C'est le défunt cardinal qui me l'a donnée, je la porte toujours.

– C'est elle, la bague magique ? » Grace Bedingfield saisit sa main. « Celle qui fait fondre les murs de pierre et qui rend les princesses amoureuses de vous ?

– C'est elle. Si un messager vous l'apporte, laissez-le entrer. »

Lorsqu'il ferme les yeux ce soir-là une voûte s'élève au-dessus de lui : le toit sculpté de l'église de Kimbolton. Un homme faisant tinter des clochettes. Un cygne, un agneau, un infirme avec une canne, deux cœurs d'amants entrelacés. Et un grenadier. L'emblème de Catherine. Tout cela devra peut-être disparaître. Il bâille. Il suffira de transformer les grenades en pommes. Je suis las des efforts inutiles. Il se rappelle la femme à l'auberge et se sent coupable. Il tire un oreiller vers lui : juste un oreiller, Edmund.

Quand la femme de l'aubergiste lui a parlé alors qu'ils montaient en selle, elle a dit : « Envoyez-moi un cadeau. Envoyez-moi un cadeau de Londres, quelque chose qu'on ne trouve pas ici. » Ça devra être un vêtement qu'elle portera, sinon quelque voyageur aux doigts agiles le volera. Il se rappellera son obligation, même si, lorsqu'il retournera à Londres, il aura plus que probablement oublié à quoi elle ressemble. Il l'a vue à la lueur d'une bougie, puis la bougie a été éteinte. Quand il l'a revue à la lumière du jour, ç'aurait pu être une autre femme. Peut-être était-ce le cas.

Une fois endormi, il rêve du fruit du jardin d'Éden, posé sur la main dodue d'Ève. Il se réveille brièvement : si le fruit est mûr, quand les bourgeons ont-ils fleuri ? Pendant quel mois, quel printemps ? Des scolastiques se seront posé la question. Une douzaine de générations d'hommes au front plissé. Des têtes tonsurées penchées en avant. Des doigts engourdis par le froid feuilletant des manuscrits. C'est le genre de question idiote que les moines sont faits pour étudier. Je demanderai à Cranmer, songe-t-il : mon archevêque. Pourquoi Henri ne demande-t-il pas conseil à Cranmer, s'il veut se débarrasser d'Anne ? C'est Cranmer qui a prononcé son divorce avec Catherine ; il ne lui ordonnerait jamais de retourner dans le lit fétide de celle-ci.

Mais non, Henri ne peut lui faire part de ses doutes. Cranmer aime Anne, il la considère comme l'exemple même de la chrétienne, l'espoir de tous les bons croyants à travers l'Europe.

Il se rendort et rêve de fleurs fabriquées avant la naissance du monde. Elles sont en soie blanche. Elles ne poussent pas sur un arbuste, n'ont pas de tige. Elles gisent sur le sol nu d'avant la Création.

Il observe attentivement la reine Anne, le jour où il vient faire son rapport ; elle semble lisse, satisfaite, et le ronronnement inoffensif de leurs voix, lorsqu'il s'approche, lui indique qu'elle et Henri sont en harmonie. Ils sont occupés, réfléchissent ensemble. Le roi a ses instruments de dessin à portée de main : ses compas et ses crayons, ses

règles, ses encres et ses canifs. La table est couverte de plans déroulés et de moulures décoratives.

Il leur fait sa révérence et va droit au but : « Elle ne va pas bien, et je crois qu'il serait généreux de votre part d'autoriser l'ambassadeur Chapuys à lui rendre visite. »

Anne se lève brusquement.

« Quoi, pour qu'il puisse comploter avec elle plus aisément ?

– Ses médecins laissent entendre, madame, qu'elle sera bientôt dans sa tombe et incapable de vous causer le moindre désagrément.

– Elle en ressortirait, remuant dans son linceul, si elle voyait une opportunité de me contrarier. »

Henri tend la main : « Ma chérie, Chapuys ne vous a jamais reconnue. Mais quand Catherine sera partie et ne pourra plus nous causer de problèmes, je m'assurerai qu'il s'incline devant vous.

– Je crois cependant qu'il ne devrait pas quitter Londres. Il encourage Catherine dans sa perversité, il encourage sa fille. » Elle lui décoche un regard. « Cremuel, vous êtes d'accord, n'est-ce pas ? Marie devrait être amenée à la cour et forcée à s'agenouiller devant son père et à prêter serment. Elle devrait demander pardon à genoux pour son obstination traîtresse et reconnaître que l'héritière du trône d'Angleterre, c'est ma fille, et non elle. »

Il désigne les plans.

« Vous construisez, Sire ? »

Henri ressemble à un enfant surpris la main dans la boîte à sucre. Il pousse l'une des moulures vers lui. Les motifs, encore nouveaux pour l'œil anglais, sont ceux auxquels il s'est habitué en Italie : des urnes et des vases cannelés, drapés et ailés, et des têtes aveugles d'empereurs et de dieux. Ces temps-ci, aux fleurs et aux arbres indigènes, aux tiges sinueuses et aux bourgeons, on préfère les armoiries ornées de couronnes, les lauriers de la victoire, le manche de la hache du licteur, la hampe de la lance. Il voit que le règne d'Anne n'est pas celui de la simplicité ; depuis plus de sept ans, Henri a adapté ses goûts aux siens. Henri aimait le vin de haie, les fruits des étés anglais, mais maintenant sa préférence va aux vins lourds, parfumés, soporifiques ; son corps est lourd, si bien qu'il semble parfois empêcher la lumière de passer.

« Construisons-nous depuis les fondations ? demande-t-il. Ou juste une couche d'ornements ? Les deux coûtent de l'argent.

– Comme vous êtes désobligeant, dit Anne. Le roi vous envoie du chêne pour vos travaux à Hackney. Et aussi à M. Sadler, pour sa nouvelle maison. »

Il baisse la tête en guise de remerciement. Mais l'esprit du roi est à la campagne, avec la femme qui prétend toujours être son épouse.

« À quoi lui sert-il désormais de vivre ? demande Henri. Je suis sûr

que Catherine en a assez des disputes. Dieu sait que moi, j'en ai assez. Elle serait mieux parmi les saints et les martyrs.

– Ils l'attendent depuis assez longtemps », ajoute Anne.

Elle éclate de rire : trop fort.

« J'imagine sa mort, poursuit le roi. Elle fera des discours et me pardonnera. Elle me pardonne toujours. Mais c'est elle qui a besoin d'être pardonnée. Pardonnée pour son ventre malade. Pardonnée d'avoir empoisonné mes enfants avant leur naissance. »

Lui, Cromwell, lance un regard en direction d'Anne. Si elle a quelque chose à révéler, c'est certainement le moment ? Mais elle détourne la tête, se penche en avant, soulève son épagneul Purkoy et le pose sur ses cuisses. Elle enfonce son visage dans sa fourrure, et le petit chien, réveillé en sursaut, gémit, se tortille entre ses mains et regarde le secrétaire du roi tirer sa révérence.

Dehors l'attend la femme de George Boleyn : d'une main confiante elle l'attire à l'écart et murmure. Si quelqu'un disait à lady Rochford : « Il pleut », elle transformerait cela en complot ; en propageant la nouvelle, elle s'arrangerait pour la faire paraître indécente, improbable, mais tristement vraie.

« Alors ? demande-t-il. L'est-elle ?

– Ah. Elle n'a toujours rien dit ? Bien entendu, il est plus sage de ne rien dire tant qu'on ne sent pas l'enfant bouger. »

Il la regarde : des yeux de marbre.

« Oui, répond-elle finalement, jetant un coup d'œil nerveux par-dessus son épaule. Elle s'est trompée par le passé. Mais cette fois, elle l'est.

– Le roi sait-il ?

– Vous devriez l'informer, Cromwell. Être le porteur de la bonne nouvelle. Qui sait, il vous anoblira peut-être sur-le-champ. »

Il songe, aller chercher Rafe Sadler, aller chercher Thomas Wriothesley, écrire à Edward Seymour, trouver mon neveu Richard, annuler le souper avec Chapuys, mais ne pas gaspiller le repas : invitons sir Thomas Boleyn.

« Je suppose qu'il fallait s'y attendre, déclare Jane Rochford. Elle a passé une grande partie de l'été avec le roi, n'est-ce pas ? Une semaine ici, une semaine là. Et quand il n'était pas avec elle, il lui écrivait des lettres d'amour et les lui faisait porter par Harry Norris.

– Milady, je dois vous laisser, j'ai à faire.

– J'en suis sûre. Tant pis. Vous êtes d'ordinaire si doué pour écouter. Vous prêtez toujours attention à ce que je dis. Et je dis que cet été il lui a écrit des lettres d'amour et les lui a fait porter par Harry Norris. »

Mais il marche trop vite pour relever sa dernière phrase ; même si, comme il l'admettra plus tard, ce détail s'insinuera dans certaines de

ses propres phrases à venir. Seulement des phrases. Elliptiques. Conditionnelles. Car tout est conditionnel en ce moment. Anne s'épanouissant tandis que Catherine dépérit. Il se les représente, leurs visages sérieux et leurs jupes retroussées, deux petites filles dans un parc boueux, jouant à la bascule avec une planche posée en équilibre sur une pierre.

Thomas Seymour déclare aussitôt : « La chance de Jane est venue. Il n'hésitera plus, il voudra une nouvelle compagne au lit. Il ne touchera pas la reine jusqu'à ce qu'elle accouche. Il ne peut pas. Il y a trop à perdre. »

Il songe que le futur roi d'Angleterre a peut-être déjà des doigts, un visage. Mais j'ai déjà pensé ça, se rappelle-t-il. Lors du couronnement d'Anne, quand elle portait si fièrement son ventre ; et au bout du compte, ce n'était qu'une fille.

« Je ne comprends toujours pas, dit sir John, le vieil adultère. Je ne comprends toujours pas pourquoi il voudrait Jane. Si c'était ma fille Bess, d'accord. Le roi a dansé avec elle. Il l'appréciait beaucoup.

– Bess est mariée », objecte Edward.

Tom Seymour rit.

« C'est d'autant mieux pour ce qu'il veut.

– Laissez Bess tranquille, intervient Edward, courroucé. Bess ne voudrait pas de lui. Bess n'est pas la question.

– Ça pourrait être une bonne chose, suggère sir John, hésitant. Car jusqu'à présent Jane ne nous a jamais servi à rien.

– Vrai, dit Edward. Jane est parfaitement inutile. Il est temps qu'elle paye son écot. Le roi va avoir besoin d'une compagne. Mais nous ne la pousserons pas vers lui. Faisons comme Cromwell a conseillé. Henri l'a vue. Ses intentions sont claires. Maintenant elle doit l'éviter. Mieux, elle doit le repousser.

– Oh, quel bêcheur, dit le vieux Seymour. Ce n'est pas si simple que ça.

– Pas simple de rester chaste, de rester digne ? lance sèchement Edward. Vous n'en avez jamais été capable. Taisez-vous, espèce de vieux débauché. Le roi fait mine d'oublier vos crimes, mais personne n'oublie réellement. On vous montre du doigt : le vieux bouc qui a volé la femme de son fils.

– Oui, restez tranquille, père, dit Tom. Nous parlons à Cromwell.

– Je crains une chose, dit-il. Votre fille aime son ancienne maîtresse Catherine. La reine actuelle le sait bien et elle ne manque aucune occasion de le lui faire payer. Si elle voit le roi regarder Jane, j'ai peur qu'elle ne la persécute encore plus. Anne n'est pas du genre à rester tranquillement assise pendant que son mari fait d'une autre femme sa nouvelle… sa nouvelle compagne. Même si elle pense que c'est un

arrangement temporaire.

– Jane n'y prêtera pas attention, déclare Edward. Et après, si elle se fait pincer ou gifler ? Elle saura être patiente.

– Elle obtiendra de lui quelque magnifique récompense », remarque le vieux Seymour.

Tom Seymour dit : « Il a fait Anne marquise avant de l'avoir. »

Le visage d'Edward est aussi sinistre que s'il ordonnait une exécution.

« Vous savez ce qu'il a fait d'elle. Marquise d'abord. Reine ensuite. »

Le Parlement est prorogé, mais les avocats londoniens, agitant leurs toges noires tels des corbeaux, se préparent pour la session d'hiver. L'heureuse nouvelle se répand à la cour. Anne desserre son corselet. On fait des paris. On griffonne. On plie des lettres. On appose des cachets sur de la cire. On monte à cheval. Des navires mettent les voiles. Les vieilles familles d'Angleterre s'agenouillent et demandent à Dieu pourquoi il tolère les Tudors. Le roi François fronce les sourcils. L'empereur Charles se mordille la lèvre. Le roi Henri danse.

La conversation à Elvetham, ces quelques mots échangés au petit matin : c'est comme si elle ne s'était jamais produite. Les doutes du roi quant à son mariage semblent s'être volatilisés.

Même si, dans les jardins désolés au cœur de l'hiver, on l'a vu se promener avec Jane.

Les Seymour entourent Jane ; ils font venir Cromwell.

« Qu'a-t-il dit, ma sœur ? demande Edward Seymour. Répète-moi tout, tout ce qu'il a dit.

– Il m'a demandé si j'accepterais d'être sa bonne maîtresse. »

Ils échangent des regards. Il y a une différence entre une maîtresse et une bonne maîtresse : Jane le sait-elle ? La première implique un concubinage. La seconde, quelque chose de moins immédiat : un échange de témoignages d'affection, une admiration chaste et langoureuse, une cour prolongée… même si elle ne peut durer trop longtemps, bien entendu, sinon Anne aura accouché et Jane aura laissé passer sa chance. Les femmes ne peuvent prévoir quand l'héritier verra le jour, et il ne peut en apprendre davantage des médecins d'Anne.

« Écoute, Jane, dit Edward, ce n'est pas le moment de faire ta timide. Tu dois nous donner des détails.

– Il m'a demandé si je serais indulgente avec lui.

– Indulgente avec lui, quand ça ?

– Par exemple, s'il m'écrit un poème. Un éloge de ma beauté. Alors j'ai répondu que oui. Que je le remercierais. Que je ne rirais pas, même sous cape. Et que je n'opposerais aucune objection à ce qu'il

pourrait dire dans ses vers. Même si c'est exagéré. Car, dans les poèmes, il est normal d'exagérer. »

Lui, Cromwell, la félicite.

« Vous avez parfaitement répondu, mademoiselle Seymour. Vous auriez fait un excellent avocat.

– Vous voulez dire, si j'étais un homme ? » Elle fronce les sourcils. « Mais, même dans ce cas, ce serait peu probable, monsieur le secrétaire. Les Seymour ne sont pas dans les affaires. »

Edward Seymour dit : « Bonne maîtresse. Vous écrire des poèmes. Parfait. Tout se passe bien pour le moment. Mais s'il tente quoi que ce soit sur ta personne, tu dois hurler.

– Et si personne ne vient ? » demande Jane.

Il pose la main sur le bras d'Edward. Il veut mettre un terme à cette conversation.

« Écoutez, Jane. Ne criez pas. Priez. Priez à haute voix, s'entend. Une prière intérieure ne suffira pas. Dites une prière qui évoque la Sainte Vierge. Quelque chose qui touchera la piété et le sens de l'honneur de Sa Majesté.

– Je comprends, dit Jane. Avez-vous un livre de prières sur vous, monsieur le secrétaire ? Mes frères ? Tant pis. J'irai chercher le mien. Je suis sûre de pouvoir trouver quelque chose qui fera l'affaire. »

Au début du mois de décembre, il apprend des médecins de Catherine qu'elle mange mieux, mais prie toujours autant. La mort s'est déplacée, peut-être, de la tête au pied de son lit. Ses douleurs récentes se sont apaisées et elle est lucide ; elle profite de son temps pour faire des legs. Elle laisse à sa fille Marie un collier en or qu'elle a rapporté d'Espagne et ses fourrures. Elle demande qu'on dise cinq cents messes pour son âme et qu'un pèlerinage soit effectué à Walsingham.

Les détails de ces dispositions parviennent à Whitehall.

« Ces fourrures, demande Henri, les avez-vous vues, Cromwell ? Sont-elles belles ? Si elles le sont, je veux qu'elles me soient envoyées. »

La bascule.

Les femmes autour d'Anne disent, on ne croirait pas qu'elle est *enceinte**. En octobre, elle semblait se porter bien, mais maintenant on dirait qu'elle se racornit au lieu de grossir.

Jane Rochford lui dit : « C'est presque à croire qu'elle a honte de son état. Et le roi n'est pas attentionné envers elle, pas comme lors de sa grossesse précédente. À l'époque, rien n'était trop beau pour elle. Il assouvissait tous ses caprices et la servait comme une femme de chambre. Je l'ai un jour trouvé avec les pieds d'Anne sur ses cuisses, et il les massait tel un garçon d'écurie soignant une jument au sabot

évasé.

– On ne soigne pas un sabot évasé en le massant, réplique-t-il le plus sérieusement du monde. Il faut raboter et poser un fer spécial. »

Rochford le dévisage.

« Avez-vous parlé à Jane Seymour ? demande-t-elle.

– Pourquoi ?

– Peu importe. »

Il a vu le visage d'Anne quand elle observe le roi, quand elle observe le roi en train d'observer Jane. On s'attendrait à une colère noire, à une explosion de fureur : ouvrages de couture lacérés à coups de ciseaux, verre brisé. Mais à la place son visage est fermé ; elle tient sa manche incrustée de joyaux en travers de son ventre, là où grandit l'enfant. « Je ne dois pas m'exalter, dit-elle. Ça pourrait nuire au prince. » Elle écarte ses jupes quand Jane passe auprès d'elle. Elle se replie sur elle-même, ses épaules étroites se ratatinant : elle semble aussi transie qu'un orphelin sur le pas d'une porte.

La bascule.

La rumeur à la campagne dit que le secrétaire du roi a ramené une femme de son récent voyage dans l'Hertfordshire, ou le Bedfordshire, et qu'il l'a installée dans sa maison de Stepney, ou à Austin Friars, ou dans le palais d'un roi à Hackney, qu'il reconstruit pour elle à grands frais. C'est une tenancière d'auberge, et son mari a été arrêté et enfermé, pour un crime inventé de toutes pièces par Thomas Cromwell. Le pauvre cocu doit être jugé et pendu aux prochaines assises ; bien que, à en croire certains, il aurait déjà été retrouvé mort en prison, frappé à coups de gourdin, empoisonné, avec la gorge tranchée.

III

Anges

Stepney et Greenwich, Noël 1535 – nouvel an 1536

Matin de Noël : il sort en trombe, prêt pour le premier problème qui se présentera. Un énorme crapaud bloque son chemin. « Est-ce Matthew ? »

De la bouche du batracien, un gloussement enfantin : « Simon. Joyeux Noël, sir, comment allez-vous ? »

Il soupire.

« Trop de travail. As-tu envoyé tes hommages à tes parents ? »

Les jeunes chanteurs rentrent chez eux pendant l'été. À Noël, ils sont occupés à chanter.

« Irez-vous voir le roi, sir ? coasse Simon. Je parie que leurs pièces à la cour ne sont pas aussi bonnes que les nôtres. Nous donnons *Robin des Bois*, et le roi Arthur est dedans. J'interprète le crapaud de Merlin. Maître Richard Cromwell joue le pape et il a une sébile. Il crie : *"Mumpsimus Sumpsimus, hocus pocus."* Nous lui donnons des cailloux en aumône. Il nous menace d'aller en enfer. »

Il tapote la peau verruqueuse de Simon. Le crapaud s'écarte de son chemin d'un bond maladroit.

Depuis son retour de Kimbolton, Londres s'est refermé autour de lui : fin de l'automne, les soirées mornes et mélancoliques, la nuit qui tombe tôt. Les affaires lentes et graves de la cour l'ont enveloppé, l'obligeant à rester des journées entières derrière son bureau, prolongées par des soirées entières passées derrière son bureau, à la lueur de la bougie ; parfois il donnerait une fortune pour voir le soleil. Il achète des terres dans les régions les plus luxuriantes d'Angleterre, mais il n'a pas le loisir de s'y rendre : donc ces fermes, ces vieux

manoirs avec leurs jardins clos, ces mares avec leurs poissons dorés mordant à l'hameçon ; ces vignes, ces jardins fleuris, ces tonnelles et ces promenades demeurent pour lui des choses plates, des plans sur du papier, une série de chiffres sur une feuille de comptes : pas de bordures broutées par les moutons, ni de prés où les vaches ont de l'herbe jusqu'aux genoux, pas de taillis ni de bosquets où frissonne une biche blanche, un sabot suspendu en équilibre ; mais des domaines en parchemin, des baux et des propriétés délimitées par des clauses tracées à l'encre, non par des haies anciennes ou des murets de pierres. Ses acres sont des acres théoriques, des sources de revenu, des sources d'insatisfaction au petit matin, quand il se réveille et explore mentalement leur géographie : durant ces moments où il ne dort pas, avant une aube maussade ou glaciale, il songe non pas à la liberté que ses terres lui procurent, mais aux intrusions des autres, à leurs droits de passage qui leur permettent d'empiéter sur ses propriétés et de toucher à ses possessions. Dieu sait qu'il n'est pas un enfant de la campagne, même si, là où il a grandi, dans les rues proches des quais, Putney Heath n'était jamais loin : un bon endroit pour disparaître. Il y a passé de longues journées, à courir avec ses camarades, des garçons aussi turbulents que lui : chacun fuyait son père, sa ceinture et ses poings, et l'éducation qu'on menaçait de leur inculquer si jamais ils restaient tranquilles. Mais Londres l'a entraîné dans ses entrailles urbaines ; bien avant de voguer sur la Tamise dans la barge du secrétaire du roi, il connaissait les courants et les marées, et il savait combien il pouvait gagner, lors des foires de bateliers, en déchargeant les embarcations et en poussant des brouettes pleines de caisses jusqu'aux demeures qui bordaient le Strand, en haut de la colline, celles des lords et des évêques : les maisons des hommes qu'il fréquente désormais quotidiennement lors des réunions du Conseil.

La cour d'hiver suit son circuit habituel : Greenwich et Eltham, les maisons d'enfance d'Henri : Whitehall et Hampton Court, jadis les maisons du cardinal. Le roi a pris l'habitude, où que réside la cour, de dîner seul dans ses appartements privés. En dehors des appartements royaux, dans la salle de guet ou la salle des gardes – quel que soit le nom qu'on donne à cette grande salle donnant sur l'extérieur, dans les palais où nous nous trouvons –, il y a une longue table à laquelle le grand chambellan, chef de la maison privée du roi, reçoit la noblesse. L'oncle Norfolk s'assied à cette table, quand il est à la cour ; de même que Charles Brandon, le duc de Suffolk, et le père de la reine, le comte de Wiltshire. Il y a une table, un peu moins prestigieuse, mais servie avec les honneurs de rigueur, pour les fonctionnaires tels que lui, et pour les vieux amis du roi qui ne sont pas des pairs. Nicholas Carew, le maître des Écuries, y siège ; et William Fitzwilliam, le maître trésorier, qui connaît bien sûr Henri depuis son enfance. William

Paulet, le contrôleur de la maison royale, préside à la tête de cette table. Lui s'étonne de les voir lever leur verre (et les sourcils) pour porter un toast à la santé de quelqu'un qui n'est pas là. Jusqu'à ce que Paulet explique, à demi embarrassé : « Nous buvons à la mémoire de l'homme qui était assis à ma place avant moi. L'ancien contrôleur de la maison royale. Sir Henry Guildford, qu'il repose en paix. Vous le connaissiez, Cromwell, bien entendu. »

En effet : qui ne connaissait pas Guildford, ce diplomate chevronné, le plus érudit des courtisans ? Il avait le même âge que le roi et était le bras droit d'Henri depuis que celui-ci, alors un prince de dix-neuf ans inexpérimenté, mais bien intentionné et optimiste, était monté sur le trône. Ces deux esprits éclatants, le maître et le serviteur, étaient bien décidés à trouver la gloire et à passer du bon temps, et ils avaient vieilli ensemble. On aurait fait confiance à Guildford pour survivre à un tremblement de terre ; mais il n'avait pas survécu à Anne Boleyn. Ses allégeances étaient claires : il aimait la reine Catherine et le disait. (Et si je ne l'aimais pas, ajoutait-il, alors la seule bienséance et ma conscience chrétienne m'obligeraient à la défendre.) Le roi lui avait pardonné au nom de leur longue amitié ; seulement, avait-il imploré, ne soulevons plus cette question, n'évoquons plus ce désaccord. Ne mentionnez plus Anne Boleyn. Faites en sorte que nous restions amis.

Mais le silence n'avait pas suffi à Anne. Le jour où je serai reine, avait-elle dit à Guildford, sera le jour où vous perdrez votre poste.

Madame, avait répondu sir Henry Guildford : le jour où vous deviendrez reine, sera le jour où je démissionnerai.

Et c'est ce qu'il avait fait. Henri s'était exclamé, allons, mon vieux ! Ne laissez pas une femme vous pousser à la démission ! Ce n'est rien d'autre que de la jalousie, une simple rancœur féminine, ignorez ça !

Mais je crains pour moi, avait expliqué Guildford. Pour ma famille et pour mon nom.

Ne m'abandonnez pas, avait supplié le roi.

Prenez-vous-en à votre nouvelle femme, avait répliqué Henry Guildford.

Il avait donc quitté la cour. Et était retourné chez lui à la campagne. « Et il est mort, explique William Fitzwilliam, quelques mois plus tard. De chagrin, dit-on. »

Un soupir parcourt la table. Voilà ce qui emporte les hommes ; la fin du travail de toute une vie, l'ennui à la campagne pour toute perspective : une litanie de jours, de dimanche à dimanche, tous indissociables. Que reste-t-il, sans Henri ? Sans l'éclat de son sourire ? C'est comme un novembre perpétuel, une vie dans le noir.

« C'est pourquoi nous nous souvenons de lui, dit Nicholas Carew. Notre vieil ami. Et nous buvons à la mémoire – Paulet n'y voit aucune objection – de l'homme qui serait toujours contrôleur de la maison

royale, si les temps n'étaient si troublés. »

Il a une façon bien lugubre de célébrer la mémoire d'un ami, Nicholas Carew. Un homme si digne ne connaît pas la légèreté. Lui, Cromwell, a été assis à cette table pendant une semaine avant que sir Nicholas ne daigne tourner un œil froid vers lui et lui passer le mouton. Mais leurs relations se sont détendues depuis ; après tout, Cromwell est un homme avec qui il est aisé de s'entendre. Il perçoit une forme de camaraderie chez ce genre d'hommes, ces hommes qui n'ont pas la réussite des Boleyn : une camaraderie provocatrice, telle qu'il en existe parmi ces sectaires en Europe qui attendent constamment la fin du monde, mais qui espèrent, après que la terre aura été consumée par le feu, qu'ils seront couverts de gloire : un peu grillés, calcinés sur les bords et en partie noircis, mais toujours, grâce à Dieu, vivants pour l'éternité, et assis à Sa droite.

Lui-même connaissait Henry Guildford, comme le lui a rappelé Paulet. Il doit y avoir cinq ans de cela, il a été magnifiquement reçu par lui, au château de Leeds dans le Kent. Uniquement parce que Guildford voulait quelque chose, naturellement : un service, de la part du cardinal. Mais la conversation de Guildford à table, la manière dont il dirigeait sa maison, sa prudence et son esprit discret avaient été une source d'enseignement. Par la suite, il a appris de la mésaventure de Guildford qu'Anne Boleyn pouvait briser une carrière ; et que ses compagnons de table n'étaient pas prêts de pardonner à la reine. Les hommes comme Carew, il le sait, ont tendance à le juger responsable, lui, Cromwell, de l'essor d'Anne dans le monde ; il l'a facilité, a brisé le premier mariage et permis le deuxième. Il ne s'attend pas à ce que leurs sentiments à son égard s'adoucissent, à ce qu'ils l'incluent dans leur petit groupe ; il leur demande seulement de ne pas cracher dans son assiette. Mais la raideur de Carew s'assouplit légèrement quand il se joint à leur conversation ; parfois le maître des Écuries fait pivoter vers lui sa longue tête un peu chevaline ; parfois il cligne lentement des yeux dans sa direction tel un coursier et demande : « Alors, monsieur le secrétaire, comment allez-vous aujourd'hui ? »

Et tandis qu'il cherche une réponse que Nicholas comprendra, William Fitzwilliam croisera son regard et sourira.

Pendant le mois de décembre une multitude, une avalanche de papiers passe sur son bureau. Souvent il termine la journée irrité et contrarié parce qu'il a envoyé à Henri des messages vitaux et urgents, et que les gentilshommes de la chambre privée ont préféré les garder de côté en attendant qu'Henri soit d'humeur à les lire. Malgré la bonne nouvelle qu'il a reçue de la reine, le roi est irascible, capricieux. À tout instant il peut demander l'information la plus étrange, ou poser

une question sans réponse. Quel est le prix du marché pour la laine du Berkshire ? Parlez-vous turc ? Pourquoi ne le parlez-vous pas ? Qui parle turc ? Qui était le fondateur du monastère d'Hexam ? »

Sept shillings le sac, mais il est en hausse, Majesté. Non. Parce que je ne suis jamais allé là-bas. Je trouverai quelqu'un, si une telle personne existe. Saint Wilfrid, Sire. Il ferme les yeux.

« Je crois que les Écossais l'ont rasé et qu'il a été reconstruit sous le règne de votre père.

– Pourquoi Luther pense-t-il, demande le roi, que je devrais me conformer à son Église ? Ne croit-il pas que ce serait plutôt à lui de se conformer à la mienne ? »

Aux alentours de la Sainte-Lucie, Anne le convoque, l'arrachant aux affaires de l'université de Cambridge. Mais lady Rochford l'intercepte avant qu'il ne rejoigne la reine, pose une main sur son bras.

« Elle n'est pas jolie à voir. Elle n'arrête pas de pleurnicher. Ne savez-vous pas ? Son petit chien est mort. Nous n'avons pas eu le courage de le lui dire. Nous avons dû demander au roi de le faire lui-même. »

Purkoy ? Son préféré ? Jane Rochford le fait entrer, jette un coup d'œil à Anne. Pauvre femme : ses yeux sont gonflés à force de pleurer.

« Savez-vous, murmure lady Rochford, qu'au moment de sa fausse couche l'année dernière, elle n'a pas versé une larme ? »

Les femmes contournent Anne, tenant leurs distances, comme si elle était couverte d'épines. Il se rappelle ce qu'a dit Gregory : Anne est tout en coudes et en pointes. Il est impossible de la réconforter ; elle considérerait même une main tendue comme une invasion, ou une menace. Catherine a raison. Une reine est seule, qu'elle pleure la perte de son mari, de son épagneul, ou de son enfant.

Anne tourne la tête : « Cremuel. » Elle ordonne à ses femmes de sortir : un geste véhément, comme un enfant chassant des corbeaux. Sans se presser, telle une nouvelle espèce de corvidés effrontés et soyeux, les femmes ramassent leur traîne, s'éloignent avec langueur ; leurs voix résonnent derrière elles, comme si c'était l'air qui parlait : leurs ragots hachés, leurs gloussements entendus. Lady Rochford est la dernière à partir, traînant ses plumes derrière elle, réticente à céder le terrain.

Il ne reste personne dans la pièce à part Anne et sa naine, qui fredonne dans un coin en agitant ses doigts devant son visage.

« Je suis désolé », commence-t-il, yeux baissés.

Il se garde de dire, vous pourrez prendre un autre chien.

« On l'a trouvé… (Anne fait un geste vif de la main.) … dehors. Dans la cour. La fenêtre était ouverte. Il avait le cou brisé. »

Elle ne dit pas, il a dû tomber. Car il est clair que ce n'est pas ce qu'elle croit.

« Vous souvenez-vous, vous étiez ici, le jour où mon cousin Francis Bryan l'a apporté de Calais ? Francis est entré et je lui ai pris Purkoy des mains avant qu'il ait le temps de réagir. C'était une créature inoffensive. Quel monstre a pu vouloir le tuer ? »

Il veut l'apaiser ; elle semble aussi déchirée, aussi blessée que si elle avait été attaquée personnellement.

« Il a probablement sauté sur le rebord et aura glissé. Ces petits chiens, on s'attend à ce qu'ils retombent sur leurs pattes comme des chats, mais c'est faux. J'avais une épagneule qui a sauté des bras de mon fils parce qu'elle avait vu une souris, et elle s'est cassé la patte. C'est fréquent.

– Que lui est-il arrivé ? »

Il répond doucement : « Nous n'avons pas pu la soigner. »

Il lève les yeux vers la naine. Elle sourit dans son coin, agitant ses poings d'un geste sec. Pourquoi Anne la garde-t-elle ? Elle devrait être envoyée dans un hôpital. Anne se frotte les joues avec ses poings serrés, comme une petite fille ; toutes ses belles manières françaises l'ont quittée.

« Quelles sont les nouvelles de Kimbolton ? » Elle produit un mouchoir et se mouche. « On dit que Catherine pourrait vivre six mois. »

Il ne sait pas quoi dire. Peut-être s'attend-elle à ce qu'il envoie un homme à Kimbolton pour jeter Catherine par la fenêtre ?

« L'ambassadeur français se plaint d'être allé deux fois chez vous et de ne pas avoir été reçu.

– J'étais occupé, répond-il en haussant les épaules.

– Avec ?

– Je jouais aux boules dans le jardin. Oui, les deux fois. Je m'entraîne constamment, parce que si je perds une partie, je suis furieux pendant tout le restant de la journée et je me mets en quête de papistes à frapper. »

Autrefois, Anne aurait ri. Plus maintenant.

« Je n'ai moi-même que faire de cet ambassadeur. Il refuse de me présenter ses hommages, comme le faisait l'ambassadeur précédent. Néanmoins, vous devriez vous méfier de lui. Vous devez lui rendre tous les honneurs, car c'est grâce au roi François que le pape ne se jette pas à notre gorge. »

Farnese en loup. Montrant les dents, du sang dégoulinant de sa gueule. Il n'est pas sûr qu'elle soit d'humeur à l'écouter, mais il va essayer de lui parler.

« Ce n'est pas par amour que François nous aide.

– Je sais que ce n'est pas par amour. » Elle défroisse son mouchoir humide, cherche une partie sèche. « Pas par amour pour moi, en tout cas. Je ne suis pas idiote à ce point.

– C'est juste qu'il ne veut pas que l'empereur Charles nous envahisse et devienne le maître du monde. Et il n'aime pas la bulle d'excommunication. Il ne trouve pas normal que l'évêque de Rome ou n'importe quel prêtre puisse prétendre déposséder un roi de son pays. Mais j'aimerais que la France voie son propre intérêt. Quel dommage qu'il n'y ait pas un homme suffisamment habile pour faire voir à François les avantages qu'il aurait à faire comme notre souverain et à prendre la tête de sa propre Église.

– Hélas, il n'y a pas deux Cremuel. »

Elle parvient à esquisser un sourire amer.

Il attend. Sait-elle comment les Français la voient désormais ? Ils ne croient plus qu'elle puisse influencer Henri. Ils pensent qu'elle n'a plus la moindre emprise sur lui. Et bien que toute l'Angleterre ait juré de soutenir ses enfants, personne à l'étranger ne croit que, si elle échoue à donner un fils à Henri, la petite Élisabeth puisse régner. Comme le lui a dit l'ambassadeur français (la dernière fois, il l'a laissé entrer) : s'il faut choisir entre deux filles, pourquoi ne pas préférer l'aînée. Si le sang de Marie est espagnol, au moins il est royal. Et au moins elle sait marcher droit et contrôler ses besoins naturels.

Depuis son coin, la créature, la naine, s'approche d'Anne en se glissant sur le derrière ; elle tire sur les jupes de sa maîtresse.

« Va-t'en, Mary », dit Anne. Elle rit en voyant l'expression de Cromwell. « Ne saviez-vous pas que j'ai rebaptisé ma folle ? La fille du roi est presque naine, non ? Encore plus trapue que sa mère. Les Français seraient stupéfaits s'ils la voyaient ; je crois qu'un simple regard les ferait reconsidérer leur position. Oh, je sais, Cremuel, je sais ce qu'ils essaient de faire dans mon dos. Ils ont forcé mon frère à se rendre en France pour des négociations, mais ils n'ont jamais eu l'intention de conclure un mariage avec Élisabeth. » Ah, songe-t-il, elle le comprend enfin. « Ils recherchent une alliance entre le dauphin et la bâtarde espagnole. Face à moi ils sont tout sourire, mais ils manigancent dans mon dos. Vous le saviez et vous ne me l'avez pas dit.

– Madame, murmure-t-il, j'ai essayé.

– C'est comme si je n'existais pas. Comme si ma fille n'était jamais née. Comme si Catherine était toujours reine. » Sa voix se fait plus tranchante. « Je ne le tolérerai pas. »

Alors, qu'allez-vous faire ?

Aussitôt elle enchaîne : « J'ai trouvé un moyen. Pour Marie. » Il attend. « J'irai peut-être la voir, poursuit-elle. Mais pas seule. Avec de jeunes galants.

– Vous n'en manquez pas.

– Ou alors pourquoi n'iriez-vous pas la voir vous, Cremuel ? Vous avez de beaux garçons dans votre entourage. Savez-vous que cette

misérable n'a jamais reçu le moindre compliment de sa vie ?

– Elle en a reçu de son père, j'imagine.

– Une fille de dix-huit ans n'a que faire des compliments de son père. Elle a besoin d'une autre compagnie. Croyez-moi, je le sais, car j'ai été aussi idiote que les autres. Une jeune femme de cet âge, elle veut quelqu'un qui lui écrira des poèmes. Quelqu'un qui la regarde et soupire quand elle entre dans la pièce. Convenez-en, c'est la seule chose que nous n'ayons pas essayée. De la flatter, de la séduire.

– Vous voulez que je la compromette ?

– À nous deux, nous pouvons y parvenir. Vous pouvez même le faire vous-même, ça m'est égal, quelqu'un m'a dit qu'elle vous aimait bien.

– Il faudrait être idiot pour s'approcher de Marie. Je crois que le roi tuerait celui qui le ferait.

– Je ne suggère pas que quelqu'un la mette dans son lit. Dieu m'en préserve, je n'imposerais ça à aucun de mes amis. Tout ce qu'il faut, c'est qu'elle se ridiculise, et qu'elle le fasse en public, de sorte à salir sa réputation.

– Non, dit-il.

– Pardon ?

– Ce n'est pas mon but, et ce ne sont pas mes méthodes. »

Anne rougit. La colère lui marbre la gorge. Elle ferait n'importe quoi, pense-t-il. Anne n'a pas de limites.

« Vous regretterez, dit-elle, de m'avoir parlé ainsi. Vous croyez être devenu si important que vous n'avez plus besoin de moi. » Sa voix tremble. « Je sais que vous parlez aux Seymour. Vous croyez que c'est un secret, mais rien n'est secret pour moi. J'ai été stupéfaite de l'apprendre, je peux vous le dire, je ne pensais pas que vous miseriez votre argent sur quelqu'un d'aussi médiocre. Qu'a pour elle Jane Seymour à part un hymen, et à quoi sert un hymen le lendemain matin ? Avant l'acte elle est la reine de son cœur, et après elle n'est qu'une traînée de plus qui n'a pas pu s'empêcher de soulever sa jupe. Jane n'a ni la beauté ni l'esprit. Elle ne retiendra pas Henri une semaine. On la renverra à Wolf Hall et on l'oubliera.

– Peut-être », dit-il. Il est possible qu'elle ait raison ; il ne peut l'ignorer. « Madame, il fut un temps où nos relations étaient meilleures. Où vous écoutiez mes conseils. Laissez-moi vous conseiller maintenant. Abandonnez vos plans et vos projets. Allégez-vous de ce fardeau. Restez tranquille jusqu'à la naissance de l'enfant. Ne risquez pas sa santé en vous agitant. Vous l'avez dit vous-même, les conflits et les disputes peuvent marquer un enfant avant même qu'il ait vu le jour. Quant à Jane, elle est pâle et insipide, n'est-ce pas ? Alors faites comme si vous ne la voyiez pas. Détournez le regard de ce qui n'est pas pour vous. »

Elle se penche en avant, ses mains agrippant ses genoux.

« C'est moi qui vais vous donner un conseil, Cremuel. Rangez-vous de mon côté avant la naissance de mon enfant. Même si c'est une fille, j'en aurai un autre. Henri ne m'abandonnera jamais. Il m'a attendue trop longtemps. J'ai fait en sorte que son attente soit récompensée. Et s'il me tourne le dos, il tournera le dos au magnifique travail accompli dans ce royaume depuis que je suis reine – je parle du travail sur la réforme de l'Église. Henri ne reviendra jamais vers Rome. Il ne s'inclinera jamais. Depuis mon couronnement, l'Angleterre est un nouveau pays. Il ne peut subsister sans moi. »

Faux, madame, songe-t-il. Au besoin, je peux vous effacer de l'histoire.

Il dit : « J'espère que nous ne sommes pas en désaccord. Je vous donne un simple conseil d'ami. Vous savez que je suis, ou plutôt que j'étais, un père de famille. J'ai toujours conseillé à ma femme de rester calme quand elle était dans votre état. Si je puis faire quoi que ce soit pour vous, dites-le-moi et je le ferai. » Il lève la tête et la regarde. Les yeux d'Anne brillent. « Mais ne me menacez pas, chère madame. Je trouve cela déplaisant.

– Je me moque de votre plaisir, réplique-t-elle sèchement. Vous devez réfléchir à ce qui est bon pour vous, monsieur le secrétaire. Ce qui a été fait peut être défait.

– Je suis tout à fait d'accord », répond-il.

Il tire sa révérence. Elle lui fait pitié ; elle se bat avec des armes de femme, les seules dont elle dispose. Dans l'antichambre, lady Rochford est seule.

« Toujours en train de pleurnicher ? demande-t-elle.

– Je crois qu'elle a repris ses esprits.

– Elle perd sa beauté, ne trouvez-vous pas ? A-t-elle passé trop de temps au soleil cet été ? Elle commence à avoir des rides.

– Je ne la regarde pas, milady. Enfin, pas plus que ne devrait le faire un sujet.

– Oh, vraiment ? » Elle est amusée. « Alors je vais vous dire. Elle fait son âge, voire plus. Les visages ne sont pas anodins. Nos péchés sont écrits dessus.

– Jésus ! Qu'ai-je donc fait, alors ? »

Elle rit.

« Monsieur le secrétaire, c'est ce que nous aimerions tous savoir. Mais bon, peut-être n'est-ce pas toujours vrai. Mary Boleyn, j'ai entendu dire qu'elle s'épanouissait comme une rose à la campagne. Elle est jolie et en pleine forme, paraît-il. Comment est-ce possible ? Elle est passée entre tellement de mains qu'il n'y a pas un garçon d'écurie qui ne l'ait eue. Mais mettez les deux côte à côte, et c'est Anne qui semble – comment exprimer ça ? – avoir trop servi. »

Les autres femmes pénètrent dans la pièce en bavardant.

« L'avez-vous laissée seule ? » demande Mary Shelton, comme si Anne ne devait pas être seule.

Elle soulève ses jupes et retourne dans la chambre de la reine.

Il prend congé de lady Rochford. Mais quelque chose s'accroche à ses chevilles, l'empêchant d'avancer. C'est la naine, à quatre pattes. Elle pousse un grondement guttural et fait mine de le pincer. Il se retient de lui donner un coup de pied.

Il retourne à ses activités. Il se demande, comment lady Rochford supporte-t-elle d'être mariée à un homme qui l'humilie, qui préfère être avec ses putains et ne s'en cache pas ? Il n'a aucun moyen de répondre à cette question, il l'admet ; aucun moyen de pénétrer ses sentiments. Il sait qu'il n'aime pas lorsqu'elle pose sa main sur son bras. Le malheur semble suinter par tous ses pores. Elle rit, mais ses yeux ne rient jamais ; ils papillonnent de visage en visage, ils mémorisent tout.

Le jour où Purkoy est arrivé à la cour, il a tiré Francis Bryan par la manche : « Où puis-je m'en procurer un ? » Ah, pour votre maîtresse, a demandé le diable borgne, en quête de ragots. Non, a-t-il répondu en souriant, pour moi.

Bientôt l'agitation s'est emparée de Calais. Des lettres ont été échangées à travers la mer étroite. Le secrétaire du roi aimerait un joli chien. Trouvez-lui-en un, trouvez-lui-en un rapidement, avant que le mérite n'en revienne à quelqu'un d'autre. Lady Lisle, la femme du gouverneur, s'est demandé si elle ferait bien de se séparer de son chien. Une demi-douzaine d'épagneuls ont été expédiés à Londres. Tous étaient tachetés et charmants, avec la queue en panache et de délicates pattes miniatures. Mais aucun n'était comme Purkoy, avec ses oreilles dressées, son expression interrogatrice. *Pourquoi ?*

Bonne question.

Avent : d'abord le jeûne, puis les festivités. Dans les réserves, raisins secs, amandes, noix de muscade, clous de girofle, réglisse, figues et gingembre. Les émissaires du roi d'Angleterre sont en Allemagne, en pourparlers avec la ligue de Smalkalde, la confédération des princes protestants. L'empereur est à Naples. Barberousse est à Constantinople. Le serviteur Anthony est dans la grande salle de Stepney, juché sur une échelle, vêtu d'une toge sur laquelle sont brodées la lune et les étoiles.

« C'est bien comme ça, Tom ? » crie-t-il.

L'étoile de Noël balance au-dessus de sa tête. Lui, Cromwell, regarde ses branches argentées : aussi aiguisées que des lames.

Anthony n'a rejoint la maison que le mois dernier, mais il est difficile de croire qu'il était parmi les mendiants à la porte. Quand Cromwell est revenu de sa visite à Catherine, la foule habituelle de

Londoniens s'était massée devant Austin Friars. On ne le connaît peut-être pas à la campagne, mais on le connaît ici. On vient observer ses serviteurs, ses chevaux et leur harnachement, les couleurs qu'il arbore ; aujourd'hui, cependant, il chevauche avec une garde anonyme, une poignée d'hommes fatigués venus de nulle part. « Où étiez-vous, lord Cromwell ? » hurle un homme : comme s'il devait une explication aux Londoniens. Parfois il se voit, mentalement, vêtu de vieilles frusques volées, un soldat d'une armée défaite : un garçon affamé, un étranger, un badaud à sa propre porte.

Ils sont sur le point de pénétrer dans la cour, quand il dit, attendez : un visage blafard dodeline près de lui ; un petit homme s'est faufilé parmi la foule et a saisi son étrier. Il pleure et est si manifestement inoffensif que personne ne lève la main sur lui ; seul lui, Cromwell, sent les poils se hérisser sur sa nuque : c'est ainsi qu'on se fait piéger, quand on est distrait par quelque incident mis en scène pendant que le tueur arrive par-derrière avec son couteau. Mais les hommes armés forment une muraille dans son dos, et ce pauvre diable voûté tremble tellement que s'il produisait une lame il se tailladerait les genoux tout seul. Il se penche.

« Est-ce que je vous connais ? Je vous ai déjà vu ici. »

Des larmes coulent sur le visage de l'homme. Il semble ne pas avoir de dents, ce qui affligerait n'importe qui.

« Dieu vous bénisse, milord. Qu'il vous comble et vous rende riche.

– Oh, c'est ce qu'il fait. »

Il est las d'expliquer aux gens qu'il n'est pas leur lord.

« Offrez-moi une place chez vous, implore l'homme. Je suis un misérable, comme vous pouvez le voir. Je dormirai avec les chiens si vous le souhaitez.

– Les chiens n'apprécieront peut-être pas. »

L'une de ses escortes s'approche : « Voulez-vous que je l'éloigne à coups de fouet, sir ? »

Sur ce, l'homme pousse un gémissement.

« Oh, chut », fait-il, comme s'il s'adressait à un enfant.

Les lamentations redoublent, les larmes jaillissent comme s'il avait une pompe derrière le nez. Peut-être a-t-il tellement pleuré qu'il en a perdu ses dents. Est-ce possible ?

« Je suis un homme sans maître, sanglote la pauvre créature. Mon cher seigneur a été tué dans une explosion.

– Doux Jésus, quel genre d'explosion ? »

Il est soudain intéressé : les gens gâchent-ils la poudre à canon ? Nous pourrions en avoir besoin si l'empereur débarquait.

L'homme se balance, étreignant sa poitrine entre ses bras ; ses jambes semblent sur le point de se défiler sous lui. Lui, Cromwell, se baisse et le retient par son gilet en loques ; il ne veut pas qu'il se roule

par terre et effraie les chevaux.

« Debout. Comment vous appelez-vous ? »

Un sanglot étouffé : « Anthony.

– Que savez-vous faire, à part pleurer ?

– Vous savez, j'étais très estimé avant… hélas ! »

Il fond en larmes, anéanti, oscillant sur ses jambes.

« Avant l'explosion, reprend-il patiemment. Allons, que faisiez-vous ? Arroser le verger ? Nettoyer les latrines ?

– Hélas, gémit l'homme. Rien de tout ça. Rien de si utile. » Son torse se soulève. « Sir, j'étais un bouffon. »

Il lâche le gilet de l'homme, le regarde fixement et se met à rire. Un ricanement incrédule se propage à travers la foule. Ses escortes se penchent sur leurs selles, hilares.

Le petit homme semble se ressaisir. Il retrouve l'équilibre et lève les yeux vers lui. Ses joues sont parfaitement sèches, et un sourire rusé a remplacé son expression désespérée.

« Alors, demande-t-il, vous me laissez entrer ? »

Maintenant Anthony ébahit la maisonnée avec ses récits d'horreurs survenues à des gens qu'il a connus, à la période de Noël : attaques d'aubergistes, écuries en feu, bétail errant dans les collines. Il prend des voix différentes pour les hommes et les femmes, fait parler les chiens d'un ton impertinent à leur maître, peut imiter Chapuys et toutes les personnes que vous voulez.

« Pouvez-vous m'imiter ? demande-t-il.

– Vous n'êtes pas un client facile, répond Anthony. On voudrait un maître qui rumine les mots dans sa bouche, ou qui se signe constamment en s'exclamant "Jesus Maria", ou qui sourit bêtement, ou qui fait la grimace, ou un homme qui a un tic. Mais vous ne marmonnez pas, vous ne traînez pas les pieds, vous ne vous tournez pas les pouces.

– Mon père était une brute. J'ai appris enfant à me tenir tranquille. S'il me remarquait, il me frappait.

– Quant à ce qui se passe là-dedans (Anthony le regarde droit dans les yeux et se tapote le front), quant à ce qui se passe là-dedans, allez savoir. Je ferais aussi bien d'imiter un volet. Une planche a plus d'expression. Une citerne.

– Je vous donnerai de bonnes références, si vous voulez un nouveau maître.

– Je finirai par vous avoir. Quand j'aurai appris à imiter un montant de porte. Un menhir. Une statue. Il y a des statues qui bougent les yeux. Dans les contrées du Nord.

– J'en ai quelques-unes en détention. Dans les chambres fortes.

– Puis-je avoir la clé ? Je voudrais voir si elles bougent toujours les yeux, dans le noir et sans leurs gardiens.

– Êtes-vous papiste, Anthony ?

– Possible. J'aime les miracles. J'ai été pèlerin en mon temps. Mais le poing de Cromwell est plus proche que la main de Dieu. »

La veille de Noël, Anthony chante *« Pastime With Good Company »* en imitant le roi, coiffé d'une assiette en guise de couronne. Il s'élargit devant vos yeux, ses membres chétifs s'épaississent. Le roi a une voix ridicule, trop aiguë pour un homme de sa corpulence. C'est une chose qu'on fait mine de ne pas remarquer. Mais maintenant il rit discrètement en entendant le bouffon. Quand Anthony a-t-il vu le roi ? Il semble connaître chacun de ses gestes. Il ne serait pas surpris, songe-t-il, si Anthony avait fréquenté la cour pendant des années, percevant un *per diem* sans que personne ne se demande à quoi il servait ni comment il était arrivé là. S'il peut imiter le roi, il peut facilement faire semblant d'être un homme occupé que ses affaires obligent à être à tel ou tel endroit.

Noël arrive. Les cloches sonnent à l'église Saint-Dunstan. Des flocons de neige sont portés par le vent. Les épagneuls portent des rubans. C'est maître Wriothesley qui arrive le premier ; il était bon acteur quand il était à Cambridge, et, ces dernières années, c'est lui qui a été en charge des pièces jouées à la maison.

« Donnez-moi juste un petit rôle, l'a-t-il imploré. Je pourrais être un arbre ? Alors je n'aurais pas besoin d'apprendre un texte. Les arbres improvisent.

– Aux Indes, raconte Gregory, les arbres peuvent marcher. Ils arrachent leurs racines et, si le vent souffle, ils peuvent se mettre à l'abri.

– Qui t'a dit ça ?

– Je crains que ce ne soit moi, répond Appelez-Moi-Risley. Mais cette anecdote lui plaisait tellement, c'était parfaitement inoffensif. »

La jolie femme de Wriothesley est habillée en Belle Marianne, ses cheveux détachés tombant jusqu'à sa taille. Wriothesley est affublé de jupes, auxquelles sa fillette s'accroche.

« Je suis déguisé en vierge, explique-t-il. Elles sont si rares de nos jours qu'on envoie des licornes à leur recherche.

– Allez vous changer, ordonne-t-il. Ça ne me plaît pas. Vous n'êtes pas très convaincant, avec cette barbe. »

Appelez-Moi fait une révérence.

« Mais je dois avoir un déguisement, monsieur.

– Il nous reste un costume de ver, annonce Anthony. Ou alors vous pourriez être une rose géante à rayures.

– Sainte Livrade était vierge et elle avait une barbe, déclare Gregory. La barbe était censée repousser ses courtisans et préserver sa chasteté. Les femmes la prient quand elles veulent être débarrassées de leurs maris. »

Appelez-Moi va se changer. Ver ou fleur ?

« Vous pourriez être le ver dans la pomme », suggère Anthony.

Rafe et son neveu Richard sont arrivés ; il les voit échanger un coup d'œil. Il soulève la fille de Wriothesley dans ses bras, lui demande où est son petit frère et admire son bonnet.

« Mademoiselle, j'ai oublié votre nom.

– Je m'appelle Elizabeth », répond l'enfant.

Richard Cromwell dit : « Ne vous appelez-vous pas toutes ainsi, ces temps-ci ? »

Je vais m'attacher Appelez-Moi, songe-t-il. Je vais l'arracher à Stephen Gardiner, et il comprendra où est son véritable intérêt. Il ne sera loyal qu'envers moi et envers son roi.

Quand Richard Riche arrive avec sa femme, il la complimente sur ses nouvelles manches de satin d'un brun roux.

« Robert Packington m'a facturé six shillings, explique-t-elle, d'un ton scandalisé. Plus quatre pence pour la doublure.

– Riche l'a-t-il payé ? » Il rit. « Il ne faut pas payer Packington. Ça ne fait que l'encourager. »

Quand Packington lui-même arrive, il a un visage grave ; il a de toute évidence quelque chose à dire, et pas simplement « Comment allez-vous ? ». Son ami Humphrey Monmouth est à ses côtés, un fidèle de la guilde des drapiers.

« William Tyndale est toujours en prison et il risque d'être exécuté d'après ce que j'ai entendu dire. » Packington hésite, mais il est clair qu'il doit parler. « Je pense à lui derrière les barreaux, tandis que nous festoyons. Que ferez-vous pour lui, Thomas Cromwell ? »

Packington est un homme de l'Évangile, un réformateur. C'est aussi l'un de ses plus vieux amis, et c'est pourquoi il lui parle en toute sincérité : lui-même ne peut négocier avec les autorités des Pays-Bas, il a besoin de la permission d'Henri. Et Henri ne l'accordera pas, car Tyndale n'a jamais voulu approuver son divorce. Comme Martin Luther, Tyndale estime que le mariage d'Henri avec Catherine est valable, et aucune considération politique ne le fera changer d'avis. On pourrait croire qu'il fléchirait, pour plaire au roi d'Angleterre, pour s'en faire un ami ; mais Tyndale est un homme obstiné, aussi franc et immuable qu'un roc.

« Donc notre frère doit être brûlé vif ? C'est ce que vous me dites ? Joyeux Noël à vous, monsieur le secrétaire du roi. » Packington se retourne. « On dit que ces temps-ci l'argent vous suit comme un petit chien suit son maître. »

Il pose la main sur le bras de son ami : « Rob… » Puis il l'ôte et déclare chaleureusement : « Ce n'est pas faux. »

Il sait ce que pense son ami. Que le secrétaire du roi est si puissant qu'il peut convaincre Henri ; et, dans ce cas, pourquoi ne le fait-il pas,

à moins d'être trop occupé à s'en mettre plein les poches ? Lui voudrait dire, accordez-moi une journée de repos, pour l'amour de Dieu.

Monmouth demande : « Vous n'avez pas oublié nos frères que Thomas More a brûlés ? Et ceux qu'il a traqués jusqu'à la mort ? Ceux qu'il a brisés en les enfermant pendant des mois en prison ?

– Il ne vous a pas brisé. Vous avez vécu et assisté à sa chute.

– Mais il a continué de sévir depuis sa tombe, déclare Packington. More avait des hommes partout, qui surveillaient Tyndale. Ce sont les agents de More qui l'ont trahi. Si vous ne pouvez convaincre le roi, peut-être la reine le pourra-t-elle ?

– La reine a elle-même besoin d'aide. Et si vous voulez l'aider, dites à vos épouses de tenir leurs langues de vipère. »

Il s'éloigne. Les enfants de Rafe – ou plutôt ses beaux-enfants – l'appellent pour qu'il vienne voir leurs déguisements. Mais la conversation inachevée lui laisse un goût amer, qui persiste durant toutes les festivités. Anthony le harcèle avec ses plaisanteries, mais il tourne les yeux vers l'enfant déguisé en ange : la belle-fille de Rafe, l'aînée des enfants de sa femme Helen. Elle porte les ailes de paon qu'il a fabriquées il y a longtemps de cela pour Grace.

Longtemps ? Ça ne fait pas dix ans, même pas dix ans. Les yeux des plumes brillent ; c'est une journée sombre, mais des bougies alignées illuminent des fils dorés, la tache écarlate des baies de houx, les pointes de l'étoile argentée. Ce soir-là, tandis que les flocons de neige tombent lentement vers le sol, Gregory lui demande : « Où vont les morts maintenant ? Avons-nous un purgatoire ou non ? On dit qu'il existe toujours, mais personne ne sait où. On dit qu'on ne fait aucun bien en priant pour les âmes qui souffrent. Qu'on ne peut pas prier pour les en sortir, comme on le faisait autrefois. »

Quand sa famille est morte, il a fait tout ce qui était habituel à l'époque : offrandes, messes.

« Je ne sais pas, répond-il. Le roi n'autorise pas les prières pour le purgatoire, c'est un sujet très controversé. Tu peux t'adresser à l'archevêque Cranmer. » Une grimace. « Il t'exposera les dernières opinions en la matière.

– Je souffre grandement de ne pouvoir prier pour ma mère. Mais si on m'y autorisait, je ne voudrais pas m'essouffler pour rien si personne ne m'entend. »

Imaginez le silence désormais, dans cet endroit qui n'en est pas un, cette antichambre de Dieu où chaque heure dure dix mille ans. Jadis on imaginait un gigantesque filet, une toile tissée par Dieu dans laquelle les âmes étaient retenues en lieu sûr en attendant d'être libérées dans la lumière divine. Mais si le filet est coupé, si la toile est brisée, se répandent-elles dans l'espace glacial, s'enfonçant chaque

année un peu plus dans le silence, jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre trace d'elles ?

Il entraîne la fillette jusqu'à un miroir pour qu'elle puisse voir ses ailes. Elle avance d'un pas hésitant, stupéfiée par ce qu'elle voit. Dans le miroir, les yeux des plumes de paon parlent à Cromwell. Ne nous oublie pas. Tandis que l'année s'achève, nous sommes ici : à un murmure, à un doigt, à un souffle de toi.

Quatre jours plus tard, Eustache Chapuys, l'ambassadeur d'Espagne et du Saint-Empire romain, arrive à Stepney. Il reçoit un accueil chaleureux des gens de la maison, qui s'approchent de lui et lui souhaitent leurs meilleurs vœux en latin et en français. Chapuys est savoyard, il parle un peu espagnol mais à peine anglais, même s'il commence à le comprendre.

En ville, leurs deux maisons ont fraternisé depuis une nuit d'automne venteuse durant laquelle un incendie s'est déclenché chez l'ambassadeur. Ses domestiques, hurlant, noirs de suie, portant tout ce qu'ils pouvaient sauver, sont venus cogner aux portes d'Austin Friars. L'ambassadeur a perdu ses meubles et sa garde-robe ; impossible de ne pas rire en le voyant arriver enveloppé dans un rideau roussi, portant une simple chemise en dessous. Son entourage a passé la nuit sur des palettes posées à même le sol de la grande salle, et le beau-frère de Cromwell, John Williamson, a quitté sa chambre pour permettre au dignitaire inattendu d'y passer la nuit. Le lendemain, l'ambassadeur a eu l'embarras de devoir sortir en public dans des vêtements empruntés trop grands pour lui ; c'était soit ça, soit revêtir la livrée de Cromwell, chose dont sa carrière ne se serait jamais remise. Cromwell a aussitôt mis les tailleurs au travail. « Je ne sais pas où nous trouverons cette soie ardente couleur flamme que vous aimez. Mais je vais me renseigner à Venise. » Le lendemain, Chapuys et lui ont arpenté ensemble la maison dévastée, sous les poutres noircies. L'ambassadeur poussait des gémissements sourds tandis qu'il remuait avec un bout de bois la bouillie noire qu'étaient devenus ses documents officiels. « Croyez-vous, a-t-il demandé en levant les yeux, que ce sont les Boleyn qui ont fait ça ? »

L'ambassadeur n'a jamais reconnu Anne Boleyn, il ne lui a jamais été présenté ; il devra renoncer à ce plaisir, a décrété Henri, tant qu'il ne sera pas prêt à lui baiser la main et à la considérer comme la reine. Son allégeance va à l'autre reine, l'exilée de Kimbolton ; mais Henri dit, Cromwell, un jour nous mettrons Chapuys face à la vérité. J'aimerais voir ce qu'il ferait, ajoute le roi, s'il se retrouvait sur le chemin d'Anne et qu'il ne pouvait l'éviter.

Aujourd'hui l'ambassadeur porte un chapeau ahurissant. Un couvre-chef qui conviendrait mieux à George Boleyn qu'à un diplomate

sérieux.

« Qu'en pensez-vous, Cremuel ? demande-t-il en inclinant son chapeau.

– Très seyant. Il me faut le même.

– Permettez-moi de vous l'offrir… » Chapuys l'ôte d'un geste grandiloquent, puis se ravise. « Non, il n'irait pas à votre grosse tête. Je vous en ferai faire un. » Il lui saisit le bras. « *Mon cher**, c'est comme toujours un grand plaisir de rencontrer les gens de votre maison. Mais pourrions-nous discuter à l'écart ? »

Dans une pièce privée, l'ambassadeur attaque.

« On dit que le roi va ordonner aux prêtres de se marier. »

Il est pris de court ; mais il ne compte pas se départir de sa bonne humeur.

« Ça aurait du bon, ça éviterait l'hypocrisie. Mais autant être clair avec vous : ça ne se produira pas. Le roi ne veut pas en entendre parler. » Il observe attentivement Chapuys : sait-il que Cranmer, l'archevêque de Canterbury, a une femme secrète ? Non, probablement pas. Sinon, il le dénoncerait et causerait sa perte. Ils détestent Thomas Cranmer, ces soi-disant catholiques, presque autant qu'ils détestent Thomas Cromwell. Il désigne la meilleure chaise à l'ambassadeur.

« Ne voulez-vous pas vous asseoir et boire un verre de vin ? »

Mais Chapuys ne va pas se laisser détourner de son sujet.

« Il paraît que vous allez mettre tous les moines et toutes les nonnes à la rue.

– Qui vous a dit ça ?

– Les sujets mêmes du roi.

– Écoutez-moi, monsieur. Mes émissaires parcourent le pays, et les rares fois où j'entends parler de moines, c'est parce qu'ils demandent à être dégagés de leurs obligations. Et les nonnes aussi, elles ne supportent plus leur asservissement et vont voir mes hommes en pleurant dans l'espoir de recouvrer la liberté. J'essaie d'accorder une pension aux moines, ou de leur trouver un poste utile. S'ils sont érudits, ils peuvent recevoir un traitement. Si ce sont des prêtres ordonnés, les paroisses les utiliseront. Et l'argent sur lequel les moines sont assis, j'aimerais en voir une partie aller aux prêtres des paroisses. Je ne sais pas ce qu'il en est dans votre pays, mais certains ici ne gagnent que quatre ou cinq shillings par an. Qui irait se charger de soigner les âmes pour une somme qui ne lui permet même pas de s'acheter du bois pour se chauffer ? Et quand j'aurai obtenu pour le clergé des revenus suffisants, je compte faire de chaque prêtre le mentor d'un étudiant pauvre, pour qu'il l'aide à réussir à l'université. La prochaine génération de prêtres sera érudite, et elle instruira à son tour. Dites-le à votre maître. Dites-lui que je veux que la bonne

religion prospère, et non qu'elle dépérisse. »

Mais Chapuys détourne les yeux. Il tire nerveusement sur sa manche et les mots jaillissent précipitamment de sa bouche.

« Je ne rapporte pas de mensonges à mon maître. Je lui rapporte ce que je vois. Et je vois une population agitée, Cremuel, je vois du mécontentement, je vois de la misère ; je prévois la famine, avant le printemps. Vous achetez du blé dans les Flandres. Estimez-vous heureux que l'empereur autorise ses territoires à nourrir les vôtres. Ce commerce pourrait s'arrêter, vous savez.

– Qu'aurait-il à gagner à affamer mes concitoyens ?

– Il y gagnerait ceci : ils verraient combien ils sont mal gouvernés, et combien les manigances du roi sont honteuses. Que font vos émissaires avec les princes allemands ? Ils parlent, parlent, parlent, mois après mois. Je sais qu'ils espèrent conclure un traité avec les luthériens et importer leurs pratiques ici.

– Le roi refuse de modifier la forme de la messe. Il est catégorique sur ce point.

– Pourtant… (Chapuys pointe un doigt accusateur) … l'hérétique Melanchthon lui a dédicacé un livre ! On ne peut pas cacher un livre, n'est-ce pas ? Non, vous pouvez nier tant que vous voulez, Henri finira par abolir la moitié des sacrements et fera cause commune avec ces hérétiques, dans le but de contrarier mon maître, qui est leur empereur et souverain suprême. Henri commence par se moquer du pape et il finira par accepter le diable.

– Vous semblez le connaître mieux que moi. Henri, s'entend. Pas le diable. »

Il est sidéré par la tournure qu'a prise la conversation. Seulement dix jours plus tôt, il a eu un dîner agréable avec l'ambassadeur, et Chapuys l'a assuré que l'empereur n'aspirait qu'à la tranquillité du royaume. Il n'était alors pas question de blocus, ni d'affamer l'Angleterre.

« Eustache, demande-t-il, que s'est-il passé ? »

Chapuys s'assied brusquement, se penche en avant avec les coudes sur les genoux. Son chapeau s'abaisse, et il finit par l'ôter et le poser sur la table ; non sans y jeter un coup d'œil plein de regret.

« Thomas, j'ai eu des nouvelles de Kimbolton. On dit que la reine n'arrive pas à se nourrir, qu'elle n'arrive même pas à boire de l'eau. En six nuits elle n'a pas dormi deux heures. » Chapuys se frotte les yeux avec les poings. « Je crains qu'elle n'ait plus qu'un ou deux jours à vivre. Je ne veux pas qu'elle meure seule, sans quelqu'un qui l'aime à ses côtés. Et j'ai peur que le roi ne m'autorise pas à m'y rendre. Me laisserez-vous aller la voir ? »

Le chagrin de Chapuys le touche ; il vient du cœur, il dépasse son rôle d'ambassadeur.

« Nous irons à Greenwich lui demander, dit-il. Aujourd'hui même. Nous partons tout de suite. Remettez votre chapeau. »

Dans la barge il déclare : « C'est un vent de dégel. » Chapuys semble transi. Il se recroqueville sur lui-même, enveloppé dans des couches de peau d'agneau. « Le roi avait l'intention de jouter aujourd'hui », dit-il.

Chapuys renifle.

« Dans la neige ?

– Il peut faire déblayer le champ.

– Sans doute par des moines asservis. »

Il est bien forcé de rire, face à la ténacité de l'ambassadeur.

« Espérons qu'il l'ait fait, ainsi il sera sûrement de bonne humeur. Il vient d'aller voir la petite princesse à Eltham. Vous devez vous enquérir de sa santé. Et vous devez lui faire un cadeau pour la nouvelle année, y avez-vous songé ? »

L'ambassadeur lui lance un regard noir. Tout ce qu'il serait prêt à donner à Élisabeth, c'est un coup sur la tête.

« Je suis content que la rivière ne soit pas gelée. Parfois elle est inutilisable pendant des semaines. L'avez-vous déjà vue couverte de glace ? » Pas de réponse. « Catherine est forte, vous savez. S'il n'y a plus de neige, et si le roi l'autorise, vous pourrez y aller demain. Elle a été malade par le passé et s'est toujours remise. Vous la trouverez assise sur son lit et elle vous demandera ce que vous faites là.

– Pourquoi faites-vous la conversation ? demande Chapuys d'un air sombre. Ça ne vous ressemble pas. »

Oui, pourquoi ? La mort de Catherine serait une bonne chose pour l'Angleterre. Charles est peut-être son cher neveu, mais il n'entretiendra pas une querelle pour une morte. Les menaces de guerre disparaîtront. Ce sera une nouvelle ère. Il espère seulement qu'elle ne souffrira pas. Ce serait inutile.

Ils s'amarrent à l'embarcadère du roi.

Chapuys dit : « Vos hivers sont si longs. Je voudrais être encore un jeune homme en Italie. »

La neige est entassée sur le quai, les champs sont toujours blancs. L'ambassadeur a reçu son éducation à Turin. Là-bas on ne connaît pas ce genre de vent, qui hurle entre les tours comme une âme tourmentée.

« Vous oubliez les marécages et l'air fétide, non ? dit-il. Mais je suis comme vous, je ne me souviens que du soleil. »

Il place une main sous le coude de l'ambassadeur pour le guider vers la terre ferme, tandis que Chapuys retient fermement son chapeau, dont les glands sont humides et affaissés. L'ambassadeur lui-même semble prêt à pleurer.

Ils sont accueillis par Harry Norris.

« Ah, le “Gentil” Norris, murmure Chapuys. Il pourrait être pire. »

Norris est, comme toujours, la courtoisie faite homme.

« Nous avons organisé quelques joutes, dit-il, en réponse à une question. Sa Majesté a gagné. Vous la trouverez joyeuse. Maintenant nous nous habillons pour la mascarade. »

Chaque fois qu'il voit Norris il repense à Wolsey quittant sa demeure en titubant devant les hommes du roi, fuyant vers une maison froide et vide à Esher : le cardinal à genoux dans la boue, bredouillant ses remerciements sous prétexte que le roi, par l'intermédiaire de Norris, lui avait envoyé des signes de bonne volonté. Wolsey s'était agenouillé pour remercier Dieu, mais on aurait dit qu'il se prosternait devant Norris. Qu'importe que Norris soit désormais tout mielleux avec lui ; il n'effacera jamais cette scène de sa mémoire.

À l'intérieur du palais, une chaleur étouffante, des pieds galopant sur le sol ; des musiciens portant leurs instruments, des majordomes braillant des ordres brutaux à leurs subalternes. Quand le roi arrive pour les accueillir, il est accompagné de l'ambassadeur français. Chapuys est pris de court. Des salutations chaleureuses sont *de rigueur** ; embrassades. Avec quelle adresse et quelle aisance Chapuys se glisse de nouveau dans son personnage ; avec quel grand geste courtois il fait sa révérence à Sa Majesté. Un diplomate si aguerri peut même amadouer ses genoux raides ; ce n'est pas la première fois que Chapuys lui fait penser à un maître de danse. Il tient son remarquable chapeau contre son flanc.

« Joyeux Noël, monsieur l'ambassadeur », dit le roi. Il ajoute, plein d'espoir : « Les Français m'ont déjà offert de somptueux cadeaux.

– Et Votre Majesté recevra ceux de l'empereur à la nouvelle année, se vante Chapuys. Vous les trouverez plus magnifiques encore. »

L'ambassadeur français le scrute.

« Joyeux Noël, Cremuel. Vous ne jouez pas aux boules aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, je suis à votre disposition, *monsieur**.

– Je prends congé », répond le Français. Il a une expression sardonique ; le roi a déjà pris Chapuys par le bras. « Majesté, puis-je vous assurer avant de partir que mon maître le roi François a lié son cœur au vôtre ? » Son regard glisse rapidement vers Chapuys. « Avec l'amitié de la France, vous pouvez être assuré de régner sans être inquiété et de ne plus craindre Rome.

– Sans être inquiété ? demande-t-il, lui, Cromwell. Eh bien, ambassadeur, c'est aimable de votre part. »

Le Français passe rapidement à côté de lui en lui adressant un hochement de tête courtois. Chapuys se raidit tandis que le brocart français l'effleure ; il écarte vivement son chapeau, comme pour éviter

toute contamination.

« Voulez-vous que je vous le tienne ? » murmure Norris.

Mais Chapuys a fixé son attention sur le roi.

« La reine Catherine… commence-t-il.

– La princesse douairière de Galles, le reprend sévèrement Henri. Oui, j'ai appris que la vieille femme ne mangeait plus. Est-ce la raison de votre venue ? »

Harry Norris murmure : « Je dois me déguiser en Maure. M'excuserez-vous, monsieur le secrétaire ?

– Je vous excuserai avec plaisir, pour une fois », répond-il.

Norris se fond dans la cohue. Pendant les dix minutes qui suivent, il doit rester debout et écouter le roi mentir effrontément. Les Français, prétend-il, lui ont fait de grandes promesses, auxquelles il croit. Le duc de Milan est mort, Charles et François revendiquent tous deux le duché, et, à moins que la question ne soit résolue, il y aura une guerre. Bien entendu, il est toujours l'ami de l'empereur, mais les Français lui ont promis des villes, ils lui ont promis des châteaux, un port même. Donc, pour le bien de l'État, il doit envisager une alliance formelle. Il sait cependant que l'empereur a le pouvoir de faire une offre aussi bonne, voire meilleure…

« Je ne vais pas faire semblant avec vous, dit Henri à Chapuys. En tant qu'Anglais, je suis toujours franc en affaires. Un Anglais ne ment ni ne trompe jamais, même quand il a quelque chose à y gagner.

– Il me semble, réplique sèchement Chapuys, que vous faites preuve de naïveté. Si vous ne voyez pas l'intérêt de votre pays, je vais devoir vous le montrer. Ils ne vous donneront pas de territoires, quoi qu'ils en disent. Puis-je vous rappeler quels piètres amis les Français ont été ces derniers mois quand vous n'étiez pas en mesure de nourrir votre peuple ? Sans les envois de grain que mon maître a permis, vos sujets seraient des cadavres empilés d'ici à la frontière écossaise. »

Une petite exagération. Heureusement qu'Henri est d'humeur joyeuse. Il aime les festivités, les amusements, une heure à la lice, une mascarade en perspective ; il aime encore plus l'idée que son ancienne femme est alitée au milieu des marais et sur le point de pousser son dernier souffle.

« Venez, Chapuys, dit-il. Nous allons discuter en privé dans ma chambre. »

Il entraîne l'ambassadeur et, par-dessus la tête de Chapuys, fait un clin d'œil.

Mais Chapuys s'arrête net. Le roi doit s'arrêter également.

« Majesté, nous pourrons discuter de ceci plus tard. L'affaire qui m'amène aujourd'hui est urgente. Je vous demande la permission de rendre visite à la… à Catherine. Et je vous implore d'autoriser sa fille à la voir également. Ce pourrait être la dernière fois.

– Oh, je ne pourrais autoriser lady Marie à voyager sans l'avis de mon Conseil. Et je ne vois pas comment le réunir aujourd'hui. Les routes, vous savez. Quant à vous, comment comptez-vous y aller ? Avez-vous des ailes ? »

Le roi glousse. Il resserre son étreinte sur l'ambassadeur et l'entraîne. Une porte se ferme. Lui, Cromwell, reste planté là à la regarder d'un œil noir. Quels nouveaux mensonges vont être proférés derrière cette porte ? Chapuys va devoir négocier les ossements de sa mère pour égaler les magnifiques propositions qu'Henri prétend avoir reçues des Français.

Il se demande, que ferait le cardinal ? Wolsey disait : « Je ne veux jamais vous entendre dire : "On ne sait pas ce qui se passe derrière les portes closes." Découvrez-le. »

Soit. Il va trouver une raison de les suivre. Mais voici Norris qui lui bloque le chemin. Dans ses étoffes mauresques, le visage noirci, il est enjoué, souriant, mais toujours sur ses gardes. Un amusement de choix pour Noël : emmerder Cromwell. Il est sur le point d'agripper ses épaules soyeuses pour l'écarter de son chemin lorsqu'un petit dragon arrive en se dandinant.

« Qui est ce dragon ? » demande-t-il.

Norris pousse un petit grognement.

« Francis Weston. » Il repousse sa perruque en laine pour révéler son noble front. « Le dragon va se trémousser jusqu'aux appartements de la reine pour demander des sucreries.

– Vous semblez amer, Harry Norris », observe-t-il avec un sourire.

Pourquoi ne le serait-il pas ? Il a fait son temps à la porte de la reine. Sur son seuil.

« Elle s'amusera avec lui, déclare Norris, et tapotera sa petite croupe. Elle aime les petits chiens.

– Avez-vous découvert qui a tué Purkoy ?

– Ne dites pas ça, conjure le Maure. C'était un accident. »

Il sent quelqu'un à côté de lui et se retourne : William Brereton.

« Où est ce foutu dragon ? demande-t-il. Je suis censé l'attraper. »

Brereton est déguisé en chasseur de l'Antiquité et porte la peau de l'une de ses victimes.

« Est-ce une vraie peau de léopard, William ? Où l'avez-vous tué, à Chester ? » Il la palpe d'un air grave. Brereton semble nu en dessous. « Est-ce convenable ? » demande-t-il.

Brereton réplique férocement : « La saison est à la licence. Si vous étiez forcé d'imiter un chasseur antique, porteriez-vous un pourpoint ?

– Tant que la reine n'a pas à voir vos *attributi*. »

Le Maure ricane.

« Elle ne verrait rien qu'elle n'ait déjà vu. »

Il hausse les sourcils.

« Vraiment ? »

Norris rougit aisément, pour un Maure.

« Vous me comprenez. Pas ceux de William. Ceux du roi. »

Il lève la main.

« S'il vous plaît, notez que ce n'est pas moi qui ai abordé ce sujet. Au fait, le dragon est parti dans cette direction. »

Il se rappelle l'année dernière, Brereton plastronnant à travers Whitehall, sifflant comme un garçon d'écurie ; puis s'interrompant pour lui dire : « Il paraît que le roi, quand il n'aime pas les documents que vous lui apportez, vous bat sur la tête. »

C'est vous qui serez battu, avait-il alors pensé. Quelque chose chez cet homme le fait se sentir jeune, comme s'il était de nouveau le petit coquin belliqueux et menaçant qui se bagarrait sur les bords de la rivière à Putney. Il l'a déjà entendue, cette rumeur censée le rabaisser. Mais quiconque connaît Henri sait que c'est impossible. Il est le plus grand gentilhomme d'Europe, et sa courtoisie est sans faille. S'il veut frapper quelqu'un, il emploie un sujet pour le faire à sa place ; il ne se salirait pas les mains. Il est vrai qu'ils sont parfois en désaccord. Mais si Henri devait le toucher, il démissionnerait. Il y a des princes en Europe qui meurent d'envie de s'offrir ses services. Ils lui font des propositions ; il pourrait posséder des châteaux.

Maintenant il observe Brereton, tandis que celui-ci se dirige vers la suite de la reine, son arc accroché à son épaule couverte de fourrure. Il se retourne pour parler à Norris, mais sa voix est noyée par le fracas métallique des lances des gardes. Des cris retentissent : « Laissez passer monseigneur le duc de Suffolk ! »

Le duc porte une armure sur la partie supérieure de son corps ; peut-être était-il à la lice, joutant tout seul. Son gros visage est rouge, sa barbe – plus impressionnante d'année en année – se répand sur son plastron. Le vaillant Maure s'avance pour dire : « Sa Majesté est en conférence avec… » mais Brandon le repousse brutalement, comme s'il était en croisade.

Lui, Cromwell, talonne le duc. S'il avait un filet, il le prendrait dedans. Brandon cogne une fois du poing à la porte du roi, puis il l'ouvre en grand.

« Abandonnez ce que vous faites, Majesté. Voici une nouvelle qui vous réjouira, pardieu. Vous êtes débarrassé de votre ancienne femme. Elle est sur son lit de mort. Vous serez bientôt veuf. Alors vous pourrez vous débarrasser de l'autre et nouer une alliance avec la France, pardieu, et mettre la main sur la Normandie en guise de dot… » Il remarque Chapuys. « Oh, ambassadeur. Eh bien, vous pouvez déguerpir. Inutile de rester là à nous espionner. Rentrez fêter Noël chez vous, nous ne voulons pas de vous ici. »

Henri est devenu blême.

« Pensez à ce que vous dites. » Il s'approche de Brandon comme s'il allait l'assommer ; ce qu'il pourrait faire, s'il avait une hache. « Ma femme attend un enfant. Je suis légalement marié.

– Oh. » Charles gonfle les joues. « Oui, certes. Mais je croyais que vous aviez dit… »

Lui, Cromwell, se précipite vers le duc. Par tous les diables, où Charles est-il allé chercher ça ? Une alliance avec la France ? Ça doit être l'idée du roi, puisque Brandon n'est pas capable d'en avoir une tout seul. Il semblerait qu'Henri suive deux politiques étrangères distinctes : l'une qu'il connaît et l'autre qu'il ignore. Il agrippe Brandon, bien qu'il fasse une tête de moins que lui. Il ne pense pas être capable de déplacer une demi-tonne de bêtise, encore capitonnée et à moitié armée. Et pourtant il y parvient, en le prenant par surprise, et il l'entraîne hors de portée de voix de l'ambassadeur, qui a une expression stupéfaite. Ce n'est que lorsqu'il a poussé Brandon à l'autre bout de la pièce qu'il s'arrête et demande :

« Suffolk, d'où tenez-vous ça ?

– Ah, nous autres nobles lords en savons plus que vous. Le roi nous révèle ses intentions. Vous croyez connaître tous ses secrets, mais vous vous trompez, Cromwell.

– Vous avez entendu ce qu'il a dit. Anne porte son enfant. Vous êtes fou si vous croyez qu'il va la rejeter maintenant.

– C'est lui qui est fou, s'il croit que l'enfant est de lui.

– Quoi ? » Il s'écarte soudain de Brandon comme si le plastron était brûlant. « Si vous savez quoi que ce soit qui puisse nuire à l'honneur de la reine, vous devez en tant que sujet le dire clairement. »

Brandon dégage son bras.

« J'ai déjà parlé clairement par le passé, et voyez où ça m'a mené. Je lui ai dit pour elle et Wyatt, et il m'a banni de la cour et renvoyé dans le Suffolk.

– Entraînez Wyatt dans cette histoire, et je vous enverrai en Chine à coups de botte. »

Le visage du duc est rouge de rage. Comment en sommes-nous arrivés là ? Il y a quelques semaines seulement, Brandon lui demandait d'être le parrain du fils qu'il a eu avec sa nouvelle jeune épouse.

Mais maintenant le duc gronde : « Retournez à votre abaque, Cromwell. Vous n'êtes bon qu'à faire rentrer de l'argent, quand il est question des affaires de la nation, vous n'êtes d'aucune utilité. Vous êtes un roturier sans statut, même le roi le dit, vous n'êtes pas en position de parler aux princes. »

Brandon pose la main sur sa poitrine et le pousse en arrière : une fois de plus, le duc se dirige vers le roi. C'est Chapuys, à la fois digne et chagriné, qui remet un peu d'ordre en s'interposant entre le roi et la

masse ahanante et bouillonnante du duc.

« Je prends congé, Majesté. Comme toujours, j'apprécie votre bienveillance. Si j'arrive à temps, comme je le pense, mon maître sera consolé de recevoir le récit des dernières heures de sa tante de la main de son émissaire.

– C'est le moins que je puisse faire, répond Henri, d'un ton calme. Bonne chance.

– Je partirai aux premières lueurs », ajoute Chapuys.

Rapidement ils s'éloignent parmi les danseurs et les chevaux à bascule, passant devant un triton et sa vasque, contournant un château qui s'avance vers eux en grondant, des murs peints montés sur des roues huilées.

Dehors sur le quai, Chapuys se tourne vers lui. Dans sa tête, des roues huilées ont dû s'enclencher ; ce qu'il a entendu à propos de la femme qu'il appelle la concubine, il doit déjà être en train de le coder pour ses dépêches. Ils ne peuvent pas faire comme s'il n'avait rien entendu ; quand Brandon braille, des arbres tombent en Allemagne. L'ambassadeur pourrait jubiler : non pas à l'idée d'une alliance avec la France, évidemment, mais à l'idée qu'Anne puisse être éclipsée.

Mais Chapuys fait bonne contenance ; il est très pâle, très sérieux.

« Cremuel, dit-il, je note les commentaires du duc. À propos de votre personne. De votre position. » Il s'éclaircit la voix. « Pour ce que ça vaut, je suis moi-même un homme d'origine humble. Peut-être pas aussi basse… »

Il connaît l'histoire de Chapuys. Il vient d'une famille de petits avocats, qui ne travaille plus la terre depuis deux générations.

« Encore une fois, pour ce que ça vaut, je crois que vous êtes apte aux affaires. Je vous soutiendrai dans n'importe quelle assemblée sur Terre. Vous êtes un homme éloquent et cultivé. Et si je voulais un avocat pour me sauver la vie, je vous confierais la mission.

– Vous me stupéfiez, Eustache.

– Retournez auprès d'Henri. Poussez-le à laisser la princesse voir sa mère. Une mourante, quel mal cela peut-il faire, quel intérêt… » Un sanglot sec et plein de rage noue la gorge du pauvre homme. Bientôt il se reprend. Il ôte son chapeau, le regarde, comme s'il ne se rappelait plus où il l'avait acheté. « Je crois que je ne devrais pas porter ce chapeau, dit-il. C'est plus un chapeau de Noël, ne trouvez-vous pas ? Pourtant, je répugne à m'en débarrasser, il est vraiment unique.

– Donnez-le-moi. Je le ferai envoyer chez vous et vous pourrez le porter à votre retour. » Quand vous aurez fini votre deuil, songe-t-il. « Écoutez… je ne vais pas vous donner à espérer pour ce qui est de Marie.

– En tant qu'Anglais, vous ne mentez ni ne trompez jamais. » Chapuys aboie de rire. « *Jesus Maria !*

– Le roi ne permettra aucune rencontre qui confortera Marie dans sa désobéissance.

– Même si sa mère est mourante ?

– Surtout dans ce cas. Nous ne voulons pas de serments, de promesses faites sur un lit de mort. Vous comprenez ? »

Il parle au conducteur de sa barge : je vais rester ici pour voir ce qui va se passer avec le dragon, s'il va manger le chasseur ou non. Ramenez l'ambassadeur à Londres, il doit se préparer pour un voyage.

« Mais comment rentrerez-vous ? demande Chapuys.

– En rampant, si Brandon arrive à ses fins. » Il pose la main sur l'épaule du petit homme, dit doucement : « La voie est désormais libre, vous savez ? Pour une alliance avec votre maître. Ce sera très bénéfique à l'Angleterre et à son commerce, et c'est ce que nous voulons l'un comme l'autre. Catherine est devenue un obstacle entre nous.

– Et l'alliance avec la France ?

– Il n'y aura pas d'alliance avec la France. C'est un conte de fées. Le soleil sera couché dans une heure. J'espère que vous vous reposerez cette nuit. »

Déjà, la pénombre se répand à travers la Tamise ; il y a des profondeurs crépusculaires dans les vaguelettes, et des ténèbres bleutées rampent le long des rives. Il demande à l'un des bateliers, croyez-vous que les routes vers le nord seront ouvertes ? Dieu seul le sait, répond l'homme : je ne connais que la rivière, et puis, je ne suis jamais allé plus haut qu'Enfield.

Quand il arrive à Stepney, la lumière des torches se répand depuis la maison, et les enfants, dans un état de grande excitation, entonnent des chants de Noël dans le jardin ; les chiens aboient, leurs ombres noires vacillant sur la neige, et une douzaine de monticules, d'un blanc spectral, se dressent au-dessus des haies gelées. L'un d'eux, plus haut que les autres, porte une mitre ; il a un bout de carotte bleuâtre en guise de nez et un morceau plus petit pour sa verge. Gregory se précipite vers son père, au comble de l'excitation.

« Regardez, père, nous avons fait le pape en neige.

– Nous avons commencé par le pape », précise un autre enfant au visage brillant. C'est Dick Purser, le garçon qui s'occupe des chiens de garde. « Nous avons fait le pape, monsieur, et comme il avait l'air inoffensif tout seul, nous avons ajouté une suite de cardinaux. Ils vous plaisent ? »

Ses garçons de cuisine se massent autour de lui, transis et dégoulinants. Toute la maisonnée est là, du moins toutes les personnes de moins de trente ans. Ils ont allumé un feu de joie – à bonne distance des bonshommes de neige – et semblent danser autour, menés

par le jeune Christophe.

Gregory reprend son souffle.

« Nous ne l'avons fait que pour mieux affirmer la suprématie du roi. Je ne crois pas que ce soit mal, car nous pouvons les aplatir à coups de pied au son de la trompette. Mon cousin Richard a dit que nous avions le droit, et c'est lui qui a moulé la tête du pape. Maître Wriothesley, qui est venu ici à votre recherche, a posé le petit membre pour rire.

– Vous êtes de tels enfants ! s'exclame-t-il. Ils me plaisent beaucoup. Nous aurons la fanfare demain matin quand il y aura plus de lumière, d'accord ?

– Et nous pourrons tirer un coup de canon ?

– Où trouverais-je un canon ?

– Parlez au roi, père. »

Gregory s'esclaffe ; il sait que le canon est un peu exagéré.

L'œil perçant de Dick Purser s'est posé sur le chapeau de l'ambassadeur.

« Pouvons-nous vous emprunter ceci ? Nous avons raté la tiare du pape car nous ne savions pas à quoi elle devait ressembler. »

Il tourne le chapeau entre ses mains.

« Vous avez raison, ça ressemble plus au genre de chose que porte Farnese. Mais non. Ce chapeau est sacré. Je dois en répondre auprès de l'empereur. Maintenant, laissez-moi partir, dit-il en riant, j'ai des lettres à écrire. Nous assisterons bientôt à de grands changements.

– Stephen Vaughan est ici, déclare Gregory.

– Vraiment ? Ah. Bien. J'ai du travail pour lui. »

Il marche d'un pas lourd vers la maison, la lueur du feu lui léchant les talons.

« Ayez pitié de maître Vaughan, lance Gregory. Je crois qu'il est venu prendre le souper.

– Stephen ! » Une brève étreinte. « Pas le temps, dit-il. Catherine est mourante.

– Quoi ? demande son ami. Je n'ai rien entendu de tel à Anvers. »

Vaughan est toujours en transit. Et il est sur le point de l'être encore. Il est au service de Cromwell, au service du roi, il est les yeux et les oreilles d'Henri de l'autre côté de la mer étroite ; tout ce que les marchands flamands ou les guildes font à Calais, Vaughan le sait et le rapporte.

« Je dois dire, monsieur le secrétaire, que votre maison est en désordre. On ferait aussi bien de souper dans un champ.

– Vous êtes dans un champ, réplique-t-il. Plus ou moins. Ou vous y serez bientôt. Vous devez prendre la route.

– Mais je viens juste de débarquer ! »

C'est ainsi que Stephen manifeste son amitié : des plaintes, des critiques, des ronchonnements permanents. Cromwell se retourne et

donne des ordres : nourrissez Vaughan, donnez à boire à Vaughan, préparez un lit pour Vaughan, ayez un bon cheval prêt à partir à l'aube.

« Ne vous en faites pas, vous pourrez dormir cette nuit. Ensuite, vous devrez escorter Chapuys jusqu'à Kimbolton. Vous parlez leurs langues, Stephen ! Rien ne doit être dit en français ou en espagnol ou en latin dont je ne sache chaque mot.

– Ah. Je vois. »

Stephen se ramasse sur lui-même.

« Car je crois que, si Catherine meurt, Marie voudra à tout prix gagner en bateau le territoire de l'empereur. C'est son cousin, après tout, et même si elle ne devrait pas lui faire confiance, elle refuse d'entendre raison. Et nous ne pouvons pas vraiment l'enchaîner à un mur.

– Envoyez-la à la campagne. Dans un endroit où il n'y a pas de port à moins de deux jours à cheval.

– Si Chapuys voyait une porte de sortie pour elle, elle se laisserait porter par le vent et prendrait la mer sur un tamis, comme une sorcière.

– Thomas. » Vaughan, un homme grave, pose une main sur lui. « Pourquoi tant d'agitation ? Ça ne vous ressemble pas. Vous craignez d'être doublé par une jeune fille ? »

Il aimerait raconter à Vaughan ce qui s'est passé, mais comment lui communiquer ce qu'il a ressenti : les mensonges doucereux d'Henri, la lourdeur de Brandon quand il l'a poussé et éloigné de force du roi ; l'humidité âpre du vent sur son visage, le goût du sang dans sa bouche. Ce sera toujours comme ça, pense-t-il. Ça va continuer ainsi. Avent, carême, Pentecôte.

« Écoutez, soupire-t-il, je dois écrire à Stephen Gardiner en France. Si c'est la fin de Catherine, je dois m'assurer qu'il l'apprend de moi.

– Fini de ramper devant les Français pour notre salut », dit Stephen.

Est-ce un sourire ? C'est un sourire vorace. Stephen est marchand, et il est attaché au commerce avec les Pays-Bas. Quand les relations avec l'empereur se détériorent, l'Angleterre se retrouve à court d'argent. Quand l'empereur est de notre côté, nous nous enrichissons.

« Nous pouvons résoudre toutes les querelles, affirme Stephen. Catherine était la cause de tout. Son neveu sera aussi soulagé que nous. Il n'a jamais voulu nous envahir. Et maintenant il a assez à faire à Milan. Qu'il se chamaille avec les Français si ça lui plaît. Notre roi sera libre. Libre de faire ce qu'il veut. »

C'est ce qui m'inquiète, songe-t-il. Cette liberté. Il présente ses excuses à Stephen, qui l'interrompt.

« Thomas. Vous allez vous ruiner la santé si vous continuez à ce rythme. Songez-vous parfois que la moitié de vos années sont derrière

vous ?

– La moitié ? Stephen, j'ai cinquante ans.

– J'avais oublié. » Un petit rire. « Cinquante ans ? Je ne crois pas que vous ayez beaucoup changé depuis que je vous connais.

– C'est une illusion, répond-il. Mais je promets de me reposer, quand vous le ferez aussi. »

Dans son cabinet il fait chaud. Il ferme les volets, s'isolant de la lumière blanche au-dehors. Il s'assied pour écrire à Gardiner, pour le féliciter. Le roi est très heureux de son ambassade en France. Il lui envoie des fonds.

Il pose sa plume. Qu'est-ce qui a pris à Charles Brandon ? Il sait que certains ont prétendu que l'enfant d'Anne n'était pas celui d'Henri. On a même dit qu'elle n'était pas enceinte du tout, qu'elle faisait simplement semblant. Et il est vrai qu'elle a l'air de ne pas savoir quand l'enfant naîtra. Mais il pensait que ces rumeurs venaient de France ; et que pourraient-ils bien savoir à la cour de France ? Il les avait ignorées, pensant qu'il s'agissait de simple malveillance sans fondement. Car c'est ce qu'Anne inspire, la malveillance ; c'est son malheur, ou tout au moins l'un d'entre eux.

Sous sa main se trouve une lettre en provenance de Calais, de lord Lisle. Il est épuisé rien que d'y penser. Lisle lui raconte dans le détail sa journée de Noël, depuis son réveil à l'aube glaciale. Au cours des festivités, lord Lisle a reçu un affront : le maire de Calais l'a fait attendre… et maintenant les deux lui écrivent : qui est le plus important, monsieur le secrétaire du roi, le gouverneur ou le maire ? Dites que c'est moi, dites que c'est moi !

Arthur Lisle est l'homme le plus plaisant du monde ; sauf, de toute évidence, quand le maire le contrarie. Mais il a des dettes envers le roi et n'a pas payé un penny depuis sept ans. Il devrait peut-être s'en occuper ; le trésorier du roi lui a envoyé une note à ce sujet. Et à ce propos… Harry Norris, en vertu de sa position dans l'entourage immédiat du roi, à cause d'une coutume dont personne ne connaît ni l'origine ni l'utilité, est en charge des fonds secrets que le roi a mis de côté dans ses maisons principales, en cas d'urgence ; il ne sait pas avec certitude dans quelle situation ces fonds pourraient être libérés, ni d'où ils proviennent, ni à combien ils s'élèvent, ni qui y aurait accès si Norris devait… si Norris devait être absent le moment venu. Ou si Norris devait avoir un accident. Une fois de plus, il pose sa plume. Il s'imagine des accidents. Il se prend la tête entre les mains, presse le bout de ses doigts sur ses yeux fatigués. Il voit Norris chutant de cheval. Norris tombant dans la boue. Il se dit : « Retourne à ton abaque, Cromwell. »

Les cadeaux de la nouvelle année ont commencé à arriver. Un de ses partisans en Irlande lui a envoyé un rouleau de couvertures irlandaises

blanches et une bouteille d'eau-de-vie. Il aimerait s'emmitoufler dans les couvertures, vider la bouteille, se rouler par terre et dormir.

L'Irlande est calme ce Noël, quarante ans qu'elle n'a pas connu une telle paix. Il est parvenu à ce résultat principalement en pendant des opposants. Pas beaucoup : juste les bonnes personnes. C'est un art, un art nécessaire : les chefs irlandais étaient en train de supplier l'empereur d'utiliser leur île comme base, en vue de son invasion de l'Angleterre.

Il prend une inspiration. Lisle, maire, insultes, Lisle. Calais, Dublin, fonds secrets. Il espère que Chapuys arrivera à Kimbolton à temps. Mais il ne veut pas que Catherine se remette. Tu ne devrais pas souhaiter, songe-t-il, la mort d'une créature humaine. La mort est souveraine, tu n'as aucun pouvoir sur elle ; quand tu la croiras occupée ailleurs, elle défoncera ta porte, entrera et essuiera ses bottes sur toi.

Il passe ses papiers en revue. Encore des rapports sur des moines qui passent leurs nuits dans les tavernes et regagnent le cloître à l'aube en titubant ; sur des prieurs découverts sous des haies avec des prostituées ; encore des prières, encore des supplications ; les frasques d'un clergé négligent qui refuse de baptiser les enfants et d'enterrer les morts. Il les repousse d'un grand geste. Assez. Un inconnu lui écrit – un vieil homme à en croire son écriture – pour l'informer que la conversion des mahométans est imminente. Mais quelle Église avons-nous à leur offrir ? À moins qu'un changement radical ne survienne bientôt, dit la lettre, les païens seront encore plus dans les ténèbres qu'avant. Mais vous êtes vicaire général, maître Cromwell, vous êtes le vice-gérant du roi : comment allez-vous y remédier ?

Il se demande, le Turc fait-il autant travailler ses hommes qu'Henri me fait travailler ? Si j'étais né infidèle, j'aurais pu être pirate. J'aurais pu naviguer sur la mer du milieu.

Lorsqu'il soulève le document suivant, il éclate presque de rire ; quelqu'un lui relate une importante cession de terres, du roi à Charles Brandon. Des pâturages et des forêts, des ajoncs et des bruyères, plus les manoirs disséminés à travers : Harry Percy, le comte de Northumberland, a cédé ces terres à la Couronne pour rembourser en partie ses énormes dettes. Harry Percy, pense-t-il : j'ai promis de le faire payer pour le rôle qu'il a joué dans la chute de Wolsey. Et, pardieu, je n'ai pas eu à me fatiguer ; avec son train de vie, il s'est perdu tout seul. Ne reste plus qu'à lui reprendre son titre de comte, comme j'ai juré de le faire.

La porte s'ouvre, discrètement ; c'est Rafe Sadler. Il lève les yeux, surpris.

« Tu devrais être chez toi.

– J'ai entendu dire que vous vous étiez rendu à la cour, sir.

Je pensais qu'il y aurait peut-être des lettres à écrire.

– Examine ceci, mais pas ce soir. » Il rassemble les documents relatifs à la cession. « Brandon ne recevra peut-être plus de tels présents l'année prochaine. » Il raconte à Rafe ce qui s'est passé : l'emportement de Suffolk, l'expression stupéfaite de Chapuys. Il ne lui répète pas ce que Suffolk a dit, sur le fait qu'il n'était pas en position de gérer les affaires de ses supérieurs ; il secoue la tête et ajoute : « Charles Brandon, je l'ai observé aujourd'hui… tu sais qu'on louait autrefois sa beauté ? La sœur du roi elle-même était amoureuse de lui. Mais maintenant, avec son gros visage bouffi, il n'est pas plus gracieux qu'une lèchefrite. »

Rafe tire un tabouret bas et s'assied, pensif, les avant-bras tendus sur le bureau, sa tête posée dessus. Ils sont habitués à rester ainsi sans rien dire. Il approche doucement une bougie et étudie en plissant les yeux d'autres documents, rédige quelques notes dans les marges. Le visage du roi se dresse devant lui : pas Henri tel qu'il était aujourd'hui, mais Henri tel qu'il était à Wolf Hall, revenant du jardin avec une mine hébétée et des gouttes de pluie sur sa veste : et le cercle pâle du visage de Jane Seymour à côté de lui.

Après un moment, il lance un coup d'œil à Rafe.

« Ça va, petit homme ?

– Ça sent toujours la pomme dans cette maison », observe Rafe.

C'est vrai ; Great Place, sa maison de Stepney, est située au milieu de vergers, et l'été semble s'attarder dans les greniers où sont entreposés les fruits. À Austin Friars, les jardins sont encore rudimentaires, de jeunes arbres attachés à des piquets. Mais cette maison-ci est ancienne ; c'était autrefois un cottage, qui a été agrandi par sir Henry Colet, le père du cultivé doyen de Saint-Paul. Après la mort de sir Henry, lady Christian, son épouse, y a fini ses jours, puis, comme stipulé dans le testament de sir Henry, la maison a été léguée à la guilde des marchands de tissus. Il détient le bail pour cinquante ans, ce qui devrait lui permettre d'y finir sa vie, avant que Gregory n'y emménage à son tour. Les enfants de ce dernier pourront grandir parmi l'arôme des gâteaux, du miel et des pommes tranchées, des raisins secs et des clous de girofle.

« Rafe, dit-il. Je dois trouver une femme à Gregory.

– Je ferai une note », répond Rafe, et il éclate de rire.

Il y a un an, Rafe était incapable de rire. Thomas, son premier enfant, n'a vécu qu'un jour ou deux après son baptême. Rafe a encaissé le coup comme un chrétien, mais cet événement l'a assombri, et c'était déjà un jeune homme grave. Helen avait des enfants de son premier mari, et n'en avait jamais perdu un ; elle l'a très mal vécu. Pourtant, cette année, après un travail long et effrayant, elle a eu un autre fils, qu'ils ont également prénommé Thomas. Que

cela lui porte plus chance qu'à son frère ; malgré sa réticence à sortir et à affronter le monde, il semble fort, et Rafe s'est apaisé dans la paternité.

« Sir ? demande Rafe. Je voulais vous demander. Est-ce votre nouveau chapeau ?

– Non, répond-il gravement. C'est le chapeau de l'ambassadeur d'Espagne et de l'empire. Aimerais-tu l'essayer ? »

De l'agitation à la porte. C'est Christophe. Il ne peut entrer dans une pièce comme tout le monde ; il traite la porte en ennemie. Il a toujours le visage noirci à cause du feu de joie.

« Une femme est ici pour vous. Très urgent. Elle refuse de partir.

– Quel genre de femme ?

– Assez âgée. Mais pas au point de la mettre à la porte à coups de botte. Pas par une nuit aussi froide.

– Oh, pour l'amour de Dieu, dit-il. Va te laver le visage, Christophe. » Il se tourne vers Rafe. « Une femme inconnue. Suis-je couvert d'encre ?

– Vous êtes présentable. »

Dans son grand salon, une femme l'attend près de la lueur des bougeoirs. Elle soulève son voile et s'adresse à lui en castillan : Maria, lady Willoughby, jadis Maria de Salinas. Il est atterré : comment se fait-il, demande-t-il, qu'elle soit venue seule depuis sa maison de Londres, de nuit, avec cette neige ?

Elle l'interrompt.

« Je viens vous voir en ultime recours. Je ne puis accéder au roi. Il n'y a pas de temps à perdre. Il me faut un laissez-passer. Vous devez me fournir un document. Sinon, quand j'arriverai à Kimbolton, on ne me laissera pas entrer. »

Mais il lui répond en anglais ; quand il a affaire aux amis de Catherine, il veut des témoins.

« Milady, vous ne pouvez voyager par ce temps.

– Tenez. » Elle produit maladroitement une lettre. « Lisez ceci, ça vient du médecin de la reine, de sa propre main. Ma maîtresse souffre, elle a peur et elle est seule. »

Il saisit le papier. Il y a quelque vingt-cinq ans, quand les gens de Catherine sont arrivés en Angleterre, Thomas More les a décrits comme des pygmées bossus, des réfugiés de l'enfer. Lui ne peut faire aucun commentaire car il était lui-même à l'étranger et loin de la cour, mais cela ressemble fort à l'une des exagérations poétiques de More. Cette femme est arrivée un peu plus tard ; c'était la favorite de Catherine ; mais son mariage à un Anglais les a éloignées. Elle était alors belle et maintenant, bien que veuve, elle l'est encore ; elle le sait et s'en servira, même si elle est accablée de malheur et morte de froid. Elle ôte sa cape d'un grand geste ample et la tend à Rafe Sadler,

comme si c'était un domestique. Elle traverse la pièce et lui prend les mains.

« Marie, mère de Dieu, Thomas Cromwell, laissez-moi y aller. Vous ne pouvez me le refuser. »

Il jette un coup d'œil à Rafe. La passion espagnole laisse le garçon aussi indifférent qu'un chien mouillé grattant à la porte.

« Vous devez comprendre, lady Willoughby, déclare froidement Rafe, que c'est une affaire de famille qui ne relève aucunement du Conseil. Vous pouvez supplier le secrétaire du roi autant que vous voulez, mais c'est au roi de décider qui rend ou non visite à la douairière.

– Écoutez, milady, dit-il. Il fait un temps infect. Même s'il dégelait pendant la nuit, ce serait pire dans la campagne. Je ne puis garantir votre sécurité, même en vous fournissant une escorte. Vous pourriez tomber de cheval.

– J'irai à pied ! s'écrie-t-elle. Comment m'en empêcherez-vous, monsieur le secrétaire ? Allez-vous m'enchaîner ? Demanderez-vous à votre paysan crasseux de me ligoter et de m'enfermer dans un placard jusqu'à ce que la reine soit morte ?

– Vous êtes ridicule, madame », riposte Rafe. Il semble éprouver le besoin de s'en mêler et de protéger Cromwell des ruses féminines. « Monsieur le secrétaire a raison. Vous ne pouvez monter à cheval par ce temps. Vous n'êtes plus toute jeune. »

À voix basse elle prononce une prière, ou profère un juron.

« Merci pour ce galant rappel, monsieur Sadler, sans vous j'aurais pu croire avoir seize ans. Ah, voyez-vous, je suis anglaise désormais ! Je sais dire le contraire de ce que je pense. » Une ombre calculatrice traverse son visage. « Le cardinal m'aurait autorisée à y aller.

– Quel dommage qu'il ne soit pas ici pour nous le dire. » Mais il prend la cape des mains de Rafe, la place autour des épaules de la femme. « Allez-y, alors. Je vois que vous êtes déterminée. Chapuys s'y rend avec un laissez-passer, alors peut-être…

– Je jure d'être sur la route avant l'aube. Que Dieu m'abandonne si je ne le suis pas. J'irai plus vite que Chapuys, car sa nécessité est moins impérieuse que la mienne.

– Même si vous arrivez là-bas… c'est une région difficile, et les routes méritent à peine ce nom. Vous pourriez atteindre le château et faire une chute. Au pied des remparts, par exemple.

– Pardon ? dit-elle. Oh, je vois.

– Bedingfield a des ordres. Mais il ne laisserait pas une femme dans une tempête de neige. »

Elle l'embrasse.

« Thomas Cromwell. Dieu et l'empereur vous récompenseront. »

Il acquiesce.

« Je crois en Dieu. »

Elle sort rapidement. Ils l'entendent demander à voix haute : « Que sont ces étranges monticules de neige ? »

« J'espère qu'ils ne le lui diront pas, dit-il à Rafe. C'est une papiste.

– On ne m'embrasse jamais comme ça, se plaint Christophe.

– Peut-être que si tu te lavais le visage », répond-il. Il regarde attentivement Rafe. « Tu ne l'aurais pas laissée partir.

– Non, répond Rafe avec raideur. Je n'aurais pas songé à ce stratagème. Et même si j'y avais songé… non, je ne l'aurais pas fait, j'aurais eu peur de contrarier le roi.

– C'est pour ça que tu prospéreras et vivras vieux. » Il hausse les épaules. « Elle ira là-bas. Chapuys ira là-bas. Et Stephen Vaughan les observera tous les deux. Viendras-tu demain matin ? Amène Helen et ses filles. Pas le bébé, il fait trop froid. Gregory dit que nous aurons une fanfare, puis que nous foulerons aux pieds la cour du pape.

– Elle adore les ailes, dit Rafe. Notre petite fille. Elle veut savoir si elle pourra les porter chaque année.

– Je ne vois pas ce qui l'en empêcherait. Tant que Gregory n'a pas de fille en âge de le faire à sa place. »

Ils s'étreignent.

« Essayez de dormir, sir. »

Il sait que les paroles de Brandon lui trotteront dans la tête quand il la posera sur l'oreiller. « Quand il est question des affaires de la nation, vous n'êtes d'aucune utilité. Vous n'êtes pas en position de parler aux princes. » Inutile de jurer de se venger du duc Lèchefrite. Il causera sa propre perte, et peut-être pour de bon cette fois, à force de hurler à travers tout Greenwich qu'Henri est cocu. Car même un favori de longue date ne devrait pas pouvoir tenir de tels propos impunément.

D'ailleurs, Brandon a raison. Un duc peut représenter son maître à la cour d'un roi étranger. Ou bien un cardinal ; même s'il est de basse naissance comme Wolsey, car son office au sein de l'Église lui confère la dignité nécessaire. Ou un évêque comme Gardiner ; il peut être d'origine douteuse, mais grâce à sa fonction il est Stephen Winchester, à la tête du plus riche siège d'Angleterre. Alors que Cromwell n'est rien. Le roi lui accorde des titres que personne à l'étranger ne comprend, et des missions que personne en Angleterre ne peut accomplir. Il multiplie les offices, les tâches s'accumulent : le simple M. Cromwell sort le matin, le simple M. Cromwell rentre le soir. Henri lui a proposé le poste de lord-chancelier ; non, ne dérangez pas lord Audley, a-t-il répondu. Audley fait du bon travail ; Audley, à vrai dire, fait ce qu'on lui dit de faire. Mais peut-être aurait-il dû accepter ? Il soupire en songeant qu'il aurait pu porter la chaîne. Mais on ne peut sûrement pas être à la fois lord-chancelier et secrétaire principal du

roi ? Et il n'abandonnera pas ce poste. Qu'importe qu'il lui vaille un statut moindre. Qu'importe que les Français ne comprennent pas. Qu'ils jugent par les résultats. Brandon peut faire du vacarme, autant qu'il veut, auprès du roi ; il peut lui taper dans le dos et l'appeler Harry ; ils peuvent glousser tous les deux en se remémorant leurs vieux exploits et leurs frasques à la lice. Mais le temps de la chevalerie est révolu. Bientôt la lice sera couverte de mousse. Le temps du prêteur d'argent est arrivé, le temps de l'entrepreneur insolent ; les banquiers parlent aux banquiers, et les rois sont leurs serviteurs.

Dernière chose, il ouvre le volet pour souhaiter une bonne nuit au pape. Il entend de l'eau perler d'une gouttière au-dessus ; il entend un gémissement sourd tandis que la neige glisse sur les tuiles, puis tombe en formant un voile blanc et propre qui lui bouche brièvement la vue. Il la suit des yeux ; dans un petit panache semblable à une fumée blanche, la neige fraîche rejoint la gadoue piétinée sur le sol. Il avait raison à propos du vent lorsqu'il était sur la barge avec Chapuys : le dégel a commencé. Il referme le volet et laisse le grand corrupteur d'âmes et son conclave fondre dans la nuit.

À la nouvelle année, il va voir Rafe dans sa nouvelle maison d'Hackney ; trois étages de briques et de verre près de l'église Saint-Augustin. Lors de sa première visite à la fin de l'été, il a remarqué que tout était en place pour que Rafe mène une vie heureuse : des pots de basilic sur le rebord des fenêtres de la cuisine, des lopins de terre ensemencés et les abeilles dans leur ruche, les colombes dans leur nichoir et les treillages prêts à soutenir les rosiers qui s'y accrocheraient ; les murs couverts de panneaux en chêne pâle luisant, en attente de peinture.

Maintenant la maison est achevée, habitée, des scènes de l'Évangile rayonnent sur les murs : Jésus en pêcheur d'hommes, un intendant effarouché goûtant le bon vin de Canaan. Dans une pièce à l'étage, que l'on atteint au moyen de l'escalier abrupt qui part du petit salon, Helen lit l'Évangile de Tyndale tandis que ses femmes cousent : « … c'est par la grâce que vous êtes sauvés. » Saint Paul ne tolère peut-être pas que les femmes enseignent, mais ce n'est pas exactement un enseignement. Le mari qui la battait est mort, ou alors il est parti si loin qu'on le compte pour tel. Elle peut devenir la femme de Sadler, un homme plein d'avenir au service d'Henri ; elle peut devenir une hôtesse sereine, une femme éduquée. Mais elle ne peut pas effacer son passé. Un jour le roi demandera : « Sadler, pourquoi n'amenez-vous pas votre épouse à la cour, est-elle terriblement laide ? »

Rafe répondra : « Non, sir ; elle est très belle. » Mais il ajoutera : « Helen est d'origine modeste et ne connaît pas les manières de la cour.

– Pourquoi l'avez-vous épousée ? » demandera Henri.

Puis son visage s'adoucira. Ah, je vois, par amour.

Maintenant Helen saisit la main de Cromwell et lui souhaite ses meilleurs vœux.

« Je prie chaque jour pour vous, car vous avez été à l'origine de mon bonheur lorsque vous m'avez acceptée chez vous. Je prie qu'il vous accorde la santé et la chance et l'oreille attentive du roi. »

Il l'embrasse et la serre dans ses bras comme si c'était sa fille. Son filleul hurle dans la pièce voisine.

À la fête des Rois, la dernière lune en pâte d'amandes est mangée. L'étoile est décrochée, sous la supervision d'Anthony. Ses branches acérées sont rangées dans leurs gaines, et on la porte prudemment jusqu'à la réserve. Les ailes de paon soupirent lorsqu'on les glisse dans leur enveloppe de lin, puis on les accroche à la patère derrière la porte.

Des rapports de Vaughan l'informent que l'ancienne reine va mieux. Chapuys l'estime en si bonne santé qu'il reprend la route de Londres. Il l'a trouvée dévastée, si faible qu'elle ne pouvait s'asseoir. Mais maintenant elle mange de nouveau, réconfortée par la compagnie de son amie Maria de Salinas ; les geôliers de Catherine ont été forcés de la laisser entrer, après qu'elle a eu un accident au pied des remparts.

Mais lui, Cromwell, apprendra que le soir du 6 janvier – à peu près au moment, songera-t-il, où nous rangions nos décorations de Noël – Catherine est devenue agitée. Elle s'est sentie décliner, a demandé en pleine nuit à son chapelain de recevoir la communion, tout en s'enquérant d'une voix anxieuse : quelle heure est-il ? Il n'est pas encore quatre heures, a répondu celui-ci, mais en cas d'urgence, l'heure canoniale peut être avancée. Alors Catherine attend, ses lèvres remuant, une médaille sacrée serrée dans sa main.

Elle dit qu'elle va mourir aujourd'hui. Elle a étudié la mort, l'a à maintes reprises anticipée, et elle ne la craint pas. Elle dicte ses souhaits pour son enterrement, même si elle devine qu'ils ne seront pas respectés. Elle demande que sa maisonnée soit payée, que ses dettes soient remboursées.

À dix heures du matin, un prêtre lui donne l'extrême-onction, appliquant le saint chrême sur ses paupières et ses lèvres, ses mains et ses pieds. Ses paupières vont maintenant se fermer pour ne jamais se rouvrir, elle ne regardera plus ni ne verra plus. Ses lèvres ont fini de prier. Ses mains ne signeront plus de documents. Ses pieds ont achevé leur voyage. À midi sa respiration est stertoreuse, sa fin approche péniblement. À deux heures, tandis que les champs enneigés illuminent la chambre, la vie la quitte. Alors qu'elle pousse son dernier souffle, les silhouettes sombres de ses gardiens se rapprochent. Ils rechignent à troubler le chapelain âgé, et les vieilles femmes

s'éloignent de son lit en traînant des pieds. Avant même que sa toilette ne soit commencée, Bedingfield a envoyé son cavalier le plus rapide sur la route.

8 janvier : la nouvelle arrive à la cour. Elle s'échappe des appartements du roi et file à vive allure dans les escaliers jusqu'aux pièces où les servantes de la reine s'habillent, traverse les débarras où les garçons de cuisine somnolent, longe les allées et les passages jusqu'aux brasseries et aux chambres froides où est conservé le poisson, puis elle remonte par les jardins jusqu'aux galeries et bondit sur le tapis de la chambre où Anne Boleyn tombe à genoux et s'écrie : « Enfin, doux Jésus, pas trop tôt ! » Les musiciens accordent leurs instruments en vue des célébrations.

La reine Anne porte du jaune, comme lors de sa première apparition à la cour, lorsqu'elle a dansé dans une mascarade : en l'an 1521. Tout le monde s'en souvient, ou prétend s'en souvenir : la deuxième fille de Boleyn, avec ses yeux sombres et effrontés, sa vitesse et sa grâce. La mode du jaune a commencé parmi les gens fortunés de Bâle ; pendant quelques mois, si un drapier parvenait à s'en procurer, il réussissait un beau coup. Puis soudain le jaune a été partout, sur les manches et les chausses, et même sur les bandeaux de cheveux pour celles qui ne pouvaient s'offrir beaucoup de tissu. À peine Anne était-elle entrée dans le monde que cette couleur avait commencé à perdre toute distinction à l'étranger ; dans les territoires de l'empereur, on voyait les femmes des bordels soulevant leurs grosses mamelles et laçant fermement leurs corsets jaunes.

Anne le sait-elle ? Aujourd'hui, sa robe vaut cinq fois plus cher que celle qu'elle portait quand son père était son unique banquier. Elle est recouverte de perles, si bien qu'elle se déplace dans un chatoiement de lumière primevère. Il demande à lady Rochford, est-ce une nouvelle couleur, ou une ancienne couleur revenue à la mode ? En porterez-vous, milady ?

Elle répond, je ne crois pas que ça aille au teint de qui que ce soit, personnellement. Anne devrait s'en tenir au noir.

En cette heureuse occasion, Henri veut exhiber la princesse. On pourrait croire qu'une telle enfant – elle a désormais près de deux ans et demi – chercherait les bras de sa nourrice, mais Élisabeth glousse tandis que les gentilshommes se la passent de main en main. Elle effleure leur barbe, donne des coups sur leur chapeau. Henri la fait rebondir entre ses bras.

« Elle a hâte de voir son petit frère, n'est-ce pas, bout de chou ? »

On s'agite parmi les courtisans ; toute l'Europe connaît l'état d'Anne, mais c'est la première fois qu'il est mentionné en public.

« Et je partage son impatience, ajoute le roi. Nous avons assez

attendu. »

Le visage d'Élisabeth commence à perdre sa rondeur enfantine. Bienvenue à la princesse Tête de Furet. Les courtisans les plus âgés disent reconnaître en elle le père du roi, ainsi que son frère, le roi Arthur. Elle a cependant les yeux de sa mère, vifs et pleins dans leurs orbites. Il trouve qu'Anne a de beaux yeux, surtout lorsqu'ils brillent d'une lueur intéressée, tels ceux d'un chat apercevant la queue de quelque petite créature.

Le roi reprend sa chère petite et lui roucoule : « Jusqu'au ciel ! » Et il la lance en l'air, puis la rattrape et lui plante un baiser sur la tête.

« Henri a un cœur tendre, n'est-ce pas ? déclare lady Rochford. Bien sûr, il aime tous les enfants. Je l'ai vu embrasser le bébé d'une inconnue exactement de la même manière. »

Dès que l'enfant commence à regimber, on l'emmène, bien enveloppée dans des fourrures. Les yeux d'Anne la suivent.

Henri dit, comme s'il se rappelait tout à coup ses manières : « Nous devons accepter que le pays pleure la douairière.

– Le peuple ne la connaissait pas, objecte Anne. Comment pourrait-il la pleurer ? Qu'était-elle pour lui ? Une étrangère.

– Je suppose que c'est dans l'ordre des choses, déclare le roi, à contrecœur. Puisqu'elle a autrefois porté le titre de reine.

– À tort », réplique Anne, implacable.

Les musiciens commencent à jouer. Le roi entraîne Mary Shelton dans la danse. Elle rit. Elle était absente pendant la dernière demi-heure et elle a désormais les joues rouges, les yeux brillants ; tout le monde peut deviner ce qu'elle faisait. Cromwell songe, si le vieil évêque Fisher voyait tout ce remue-ménage, il croirait l'Antéchrist arrivé. Il est surpris de voir, ne serait-ce qu'un moment, le monde avec les yeux de l'évêque Fisher.

Sur le pont de Londres, après son exécution, la tête de Fisher est demeurée dans un tel état de conservation que les Londoniens ont commencé à parler d'un miracle. Finalement, il a demandé au gardien du pont de la décrocher et de la jeter dans la Tamise dans un sac lesté.

À Kimbolton, le corps de Catherine a été livré aux embaumeurs. Il imagine un bruissement dans le noir, un soupir, tandis que la nation se prépare à prier.

« Elle m'a envoyé une lettre », dit Henri. Il la tire des replis de sa veste jaune. « Je n'en veux pas. Tenez, Cromwell, emportez-la. »

Tout en la pliant il y jette un coup d'œil. *Et finalement je fais ce serment, que mes yeux vous désirent plus que tout.*

Après les danses, Anne le convoque. Elle est sombre, sèche, attentive : très grave.

« Je souhaite faire part de mes intentions à lady Marie, la fille du

roi. »

Il note la formule respectueuse. Ce n'est pas « La princesse Marie ». Mais ce n'est pas non plus « La bâtarde espagnole ».

« Maintenant que sa mère est morte et ne peut plus l'influencer, poursuit Anne, nous pouvons espérer qu'elle s'obstinera moins dans ses erreurs. Dieu sait que je n'ai nul besoin de me réconcilier avec elle. Mais je pense que, si je pouvais mettre un terme au ressentiment qui oppose le roi à Marie, il me remercierait.

– Il vous serait redevable, madame. Et ce serait un acte de charité.

– Je souhaite être une mère pour elle. » Anne rougit ; voilà qui semble parfaitement improbable. « Je ne m'attends pas à ce qu'elle m'appelle "madame ma mère", mais je veux qu'elle m'appelle Votre Altesse. Si elle se conforme aux désirs de son père, je serai heureuse de l'avoir à la cour. Elle y aura une place d'honneur, guère inférieure à la mienne. Je ne m'attendrai pas à une profonde révérence de sa part, mais à la forme de courtoisie que les personnes royales ont l'habitude d'utiliser entre elles, au sein de leur famille, d'une jeune personne s'adressant à son aînée. Assurez-la que je ne lui ferai pas porter ma traîne. Et elle ne sera pas obligée de s'asseoir à la table de sa sœur la princesse Élisabeth, si bien que la question de son rang inférieur ne sera jamais soulevée. Je pense que c'est une proposition honnête. » Il attend. « Si elle me témoigne le respect qui m'est dû, je ne passerai pas devant elle au quotidien, mais nous marcherons main dans la main. »

Pour une personne aussi à cheval sur les titres que la reine Anne, c'est une série de concessions sans précédent. Mais il imagine le visage de Marie quand on lui présentera cette offre. Il est ravi de savoir qu'il ne sera pas là pour assister à la scène.

Il lui souhaite respectueusement une bonne nuit, mais Anne le rappelle. Elle dit, à voix basse : « Cremuel, c'est ma proposition, je n'irai pas plus loin. Je suis résolue à le faire, et personne ne pourra m'accuser. Mais je ne crois pas qu'elle acceptera, et alors nous le regretterons toutes les deux, car nous serons condamnées à nous battre jusqu'à notre dernier souffle. Elle est ma mort, et je suis la sienne. Alors dites-lui que je ferai en sorte qu'elle ne vive pas assez longtemps pour rire de moi quand je serai partie. »

Il se rend chez Chapuys pour lui présenter ses condoléances. L'ambassadeur est enveloppé de noir. Les pièces sont traversées par un courant d'air qui semble venir tout droit de la rivière, et Chapuys est plein de remords.

« Comme je regrette de l'avoir laissée ! Mais elle semblait se porter mieux. Elle s'est assise dans la matinée, et on l'a coiffée. Je l'ai vue manger du pain, une bouchée ou deux, je croyais que c'était un

progrès. Je suis reparti plein d'espoir, et quelques heures plus tard elle déclinait.

– Vous ne devez pas vous en vouloir. Votre maître saura que vous avez fait tout votre possible. Après tout, vous êtes ici pour observer le roi, vous ne pouvez pas vous absenter de Londres trop longtemps en hiver. »

Il songe, je suis là depuis que le procès de Catherine a commencé : cent érudits, mille avocats, dix mille heures de débats. Presque dès l'instant où la légitimité de son mariage a été remise en cause, j'ai tout su, car le cardinal m'a tenu informé ; tard le soir avec un verre de vin, il parlait de la grande affaire du roi et de la manière dont il pensait qu'elle se terminerait.

Mal, disait-il.

« Oh, ce feu, dit Chapuys. Vous appelez ça un feu ? » La fumée des bûches tourbillonne devant eux. « De la fumée et des odeurs, mais pas de chaleur !

– Procurez-vous un poêle. J'ai des poêles.

– Oh, oui, gémit l'ambassadeur, mais les domestiques les remplissent de déchets et ils explosent. Ou bien la cheminée s'effondre et il faut faire venir quelqu'un de l'étranger pour la réparer. » Il frotte ses mains bleuies. « J'ai dit à son chapelain, vous savez. Quand elle sera sur son lit de mort, j'ai dit, demandez-lui si le prince Arthur l'a laissée vierge ou non. Le monde entier croira les paroles d'une mourante. Mais c'est un vieil homme. Dans son chagrin et son trouble, il a oublié. Alors maintenant nous ne le saurons jamais avec certitude. »

C'est un aveu d'importance, songe-t-il : que la vérité puisse être différente de ce que Catherine a affirmé pendant toutes ces années.

« Mais vous savez, reprend Chapuys, avant que je la laisse, elle m'a dit une chose troublante. Elle a dit : "Tout est peut-être de ma faute. Car j'ai résisté au roi, quand j'aurais pu me retirer honorablement et le laisser se remarier." Je lui ai dit, madame – car j'étais stupéfait –, madame, que dites-vous, vous avez la loi de votre côté, le poids considérable de l'opinion, aussi bien laïque que cléricale. "Ah mais, a-t-elle répondu, pour les avocats, il y avait un doute. Et si j'ai commis une faute, alors j'ai mené le roi, qui ne souffre pas qu'on s'oppose à lui, à agir de la pire manière qui soit, en conséquence de quoi je suis en partie coupable de son péché." Je lui ai dit, ma bonne dame, seule l'autorité la plus cruelle dirait une telle chose ; laissez le roi assumer ses péchés, laissez-le en répondre. Mais elle a secoué la tête. » Chapuys secoue la sienne, peiné, perplexe. « Tous ces morts, le bon évêque Fisher, Thomas More, les moines saints de la chartreuse… "Je quitte la vie, a-t-elle dit, en traînant leurs cadavres derrière moi." »

Il est silencieux. Chapuys traverse la pièce jusqu'à son bureau et

ouvre un coffret marqueté.

« Savez-vous ce que c'est ? »

Il soulève la fleur en soie, prudemment au cas où elle se réduirait en poussière entre ses doigts.

« Oui. Le cadeau qu'elle a reçu d'Henri. Quand le prince de la Nouvelle Année est né.

– Ça montre le roi sous un jour favorable. Je ne l'aurais pas cru si tendre. Je suis certain que je n'aurais pas songé à faire ça.

– Vous êtes un vieux célibataire triste, Eustache.

– Et vous, un vieux veuf triste. Qu'avez-vous offert à votre femme, quand votre adorable Gregory est né ?

– Oh, je suppose… une assiette en or. Un calice en or. Quelque chose à poser sur une étagère. » Il lui rend la fleur en soie. « Une femme de la ville veut un cadeau qu'elle peut peser.

– Catherine m'a donné cette rose quand je l'ai quittée, explique Chapuys. Elle a dit, c'est tout ce que j'ai à offrir, choisissez une fleur dans le coffre et partez. J'ai baisé sa main et pris la route. » Il soupire. Il laisse tomber la fleur sur son bureau et glisse ses mains dans ses manches. « Il paraît que la concubine consulte des devins pour prédire le sexe de son enfant, bien qu'elle l'ait fait la dernière fois et qu'ils aient tous annoncé un garçon. Le décès de la reine modifie la position de la concubine. Mais peut-être pas de la manière qu'elle souhaiterait. »

Il laisse passer cette réflexion. Il attend.

Chapuys poursuit : « On m'a informé qu'Henri avait exhibé sa petite bâtarde à la cour quand il a appris la nouvelle. »

Élisabeth est une enfant légitime, dit-il à l'ambassadeur. Mais vous devez vous rappeler que, quand il avait à peine un an de plus que sa fille, le jeune Henri a traversé Londres, perché sur la selle d'un destrier à six pieds du sol, agrippant le pommeau avec sa main d'enfant potelée. Vous ne devriez pas la dédaigner, ajoute-t-il, sous prétexte qu'elle est jeune. Les Tudors sont des guerriers dès le berceau.

« Ah, certes. » Chapuys ôte d'une chiquenaude une cendre de sa manche. « En supposant que ce soit bien une Tudor. Ce dont certains doutent. Les cheveux ne prouvent rien, Cremuel. Car je pourrais sortir dans la rue et attraper une douzaine de roux sans filet.

– Donc, demande-t-il en riant, vous pensez que l'enfant d'Anne a pu être conçu par le premier venu ? »

L'ambassadeur hésite. Il n'aime pas avouer qu'il a écouté les rumeurs qui circulent en France.

« Quoi qu'il en soit, dit Chapuys avec mépris, même si c'est l'enfant d'Henri, elle reste illégitime.

– Je dois vous quitter. » Il se lève. « Oh. J'aurais dû vous rapporter votre chapeau.

– Vous pouvez en avoir la garde. » Chapuys se recroqueville sur lui-même. « Je serai en deuil pendant quelque temps. Mais ne le portez pas, Thomas. Avec votre grosse tête, vous le déformeriez. »

Appelez-Moi-Risley revient de chez le roi, avec les dispositions prises pour les funérailles de Catherine.

« Je lui ai demandé, Majesté, rapatrierez-vous le corps à Saint-Paul ? Il a répondu, elle peut être enterrée à Peterborough, Peterborough est un lieu ancien et honorable, et ça coûtera moins cher. J'étais stupéfait. J'ai insisté et lui ai dit, ces choses se font en fonction des précédents. La sœur de Votre Majesté, Marie, la femme du duc de Suffolk, a été exposée à Saint-Paul. N'avez-vous pas dit que Catherine était votre sœur ? Et il a répondu, ah, mais ma sœur Marie était une dame royale, autrefois mariée au roi de France. » Wriothesley fronce les sourcils. « Et Catherine n'est pas royale, prétend-il, bien qu'elle soit la fille de souverains. Le roi a dit, elle aura tout ce à quoi elle a droit en tant que princesse douairière de Galles. Il a dit, où est le dais qui recouvrait la dépouille d'Arthur à sa mort ? Il doit être quelque part dans la garde-robe. Il peut être réutilisé.

– C'est logique, dit-il. Les plumes du prince de Galles[1]. Il n'y a pas assez de temps pour en tisser un autre. À moins d'attendre avant de l'enterrer.

– Il semble qu'elle ait demandé cinq cents messes pour son âme, reprend Wriothesley. Mais je n'allais pas le dire à Henri, car personne ne sait ce qu'il pense d'un jour sur l'autre. Quoi qu'il en soit, les trompettes ont sonné. Et il s'est rendu à la messe. La reine était avec lui. Elle souriait. Et elle avait une nouvelle chaîne en or. »

Le ton de Wriothesley dénote de la curiosité : rien de plus. Il ne juge pas Henri.

« Bon, dit-il, quand on est mort, Peterborough n'est pas pire qu'ailleurs. »

Richard Riche est à Kimbolton, en train de faire l'inventaire des effets de Catherine, ce qui a provoqué une dispute avec Henri ; non que Riche ait été partisan de l'ancienne reine, mais il aime la loi. Henri veut la vaisselle et les fourrures de la défunte, mais Richard objecte, Majesté, si vous n'avez jamais été marié avec elle, c'était une *femme seule* et non une *femme couverte* ; si vous n'étiez pas son mari, vous n'avez aucun droit sur ses biens.

Ça amuse Cromwell.

« Henri obtiendra les fourrures, dit-il. Riche trouvera un moyen de les lui céder, croyez-moi. Vous savez ce qu'elle aurait dû faire ? Les empaqueter et les donner à Chapuys. Voilà un homme qui craint le froid. »

Un message arrive pour la reine Anne, de la part de lady Marie, en réponse à sa gentille proposition d'être une mère pour elle. Marie dit qu'elle a perdu la meilleure mère au monde et n'a nul besoin d'une remplaçante. Pour ce qui est de l'amitié de la concubine, elle ne voudrait pas se rabaisser. Elle refuserait de tenir la main de quelqu'un qui a serré la patte du diable.

« Peut-être le moment était-il mal choisi, remarque-t-il. Peut-être a-t-elle su pour les danses. Et pour la robe jaune. »

Marie ajoute qu'elle obéira à son père, dans la mesure où son honneur et sa conscience le permettront. Mais c'est tout ce qu'elle fera. Elle n'admettra en aucun cas que sa mère n'a pas été l'épouse de son père, ou que l'enfant d'Anne Boleyn est l'héritier du trône d'Angleterre.

« Comment ose-t-elle ? demande Anne. Comment peut-elle même croire qu'elle est en position de négocier ? Si mon enfant est un garçon, je sais ce qui arrivera à Marie. Elle ferait mieux de faire la paix avec son père maintenant, au lieu de venir implorer sa clémence quand il sera trop tard.

– C'est un bon conseil, répond-il. Mais je doute qu'elle le suive.

– Alors je ne puis rien faire de plus.

– Je suis tout à fait d'accord. »

Et lui ne voit pas non plus ce qu'il peut faire de plus pour Anne Boleyn. Elle est couronnée, elle est proclamée, son nom est inscrit dans les statuts, dans les rouleaux : mais si le peuple ne l'accepte pas en tant que reine…

L'enterrement de Catherine est prévu pour le 29 janvier. Les premières factures arrivent, pour la tenue de deuil et les cierges. Le roi est toujours aussi joyeux. Il commande des divertissements à la cour. Il doit y avoir un tournoi pendant la troisième semaine du mois, auquel Gregory doit participer. Le garçon est déjà tout à ses préparatifs. Il ne cesse d'appeler son armurier, de le renvoyer, puis de le rappeler ; de changer d'avis à propos de son cheval.

« Père, j'espère que je ne serai pas tiré au sort contre le roi, dit-il. Non que je le craigne. Mais ce sera difficile d'essayer de me souvenir que c'est lui, tout en essayant d'oublier que c'est lui, d'essayer de le toucher, mais surtout pas trop fort. Supposez que j'aie le malheur de le désarçonner ? Pouvez-vous imaginer, s'il tombait face à un novice comme moi ?

– À ta place, je ne m'en ferais pas, répond-il. Henri joutait déjà avant que tu saches marcher.

– C'est là toute la difficulté, père. Il n'est plus aussi rapide qu'avant. C'est ce que disent les gentilshommes. Norris prétend qu'il a perdu son appréhension. Il dit qu'on ne peut pas combattre si on n'a pas peur, et

Henri est persuadé d'être le meilleur, donc il ne craint aucun adversaire. Mais il faut avoir peur, affirme Norris. Ça vous maintient sur le qui-vive.

– La prochaine fois, dit-il, arrange-toi pour être dans l'équipe du roi dès le départ. Ça réglera le problème.

– Comment fait-on ça ? »

Oh, Seigneur. Comment fait-on quoi que ce soit, Gregory ?

« Je vais m'en occuper, dit-il patiemment.

– Non, n'en faites rien. » Gregory est vexé. « Qu'adviendrait-il de mon honneur ? Si vous arrangiez les choses ? Je dois le faire seul. Je sais que vous savez tout, père. Mais vous n'avez jamais participé à un tournoi. »

Il acquiesce. Comme tu veux. Son fils s'éloigne dans un bruit d'armure métallique. Son tendre fils.

Tandis que commence la nouvelle année, Jane Seymour continue de remplir ses fonctions auprès de la reine, des expressions indéchiffrables traversant son visage, comme si elle évoluait dans un nuage.

Mary Shelton lui dit : « La reine affirme que si Jane cède à Henri, il se lassera d'elle après une journée, et que si elle ne cède pas, il se lassera d'elle quand même. Et alors Jane sera renvoyée à Wolf Hall, et sa famille l'enfermera dans un couvent parce qu'elle ne lui sera plus d'aucune utilité. Et Jane ne dit rien. » Shelton rit, mais avec une certaine bienveillance. « Jane pense que ça ne ferait pas grande différence. Puisqu'elle est actuellement dans un couvent ambulant, liée par ses propres serments. Elle dit : "Monsieur le secrétaire du roi estime que ce serait un grand péché de laisser le roi me tenir la main, et pourtant il m'implore : 'Jane, donne-moi ta petite menotte.' Et comme monsieur le secrétaire vient juste après le roi pour ce qui est des questions religieuses, et que c'est un homme très dévot, je tiens compte de ce qu'il dit." »

Un jour, Henri attrape Jane au passage et la fait asseoir sur ses genoux. C'est un geste folâtre, enfantin, impétueux, un geste inoffensif ; c'est ce qu'il dira plus tard, en s'excusant d'un air penaud. Jane ne sourit pas et ne dit rien. Elle reste calmement assise jusqu'à ce qu'il la libère, comme si le roi était un simple tabouret.

Christophe vient le voir, en murmurant : « Sir, la rumeur court que Catherine a été assassinée. On dit que le roi l'a enfermée dans une pièce et laissée mourir de faim. On dit qu'il lui a envoyé des amandes, qu'elle les a mangées et a été empoisonnée. On dit que vous avez envoyé deux assassins armés de couteaux et qu'ils lui ont arraché le cœur, et que quand il a été examiné, votre nom était marqué dessus en

grosses lettres noires.

– Quoi ? Sur son cœur ? “Thomas Cromwell” ? »

Christophe hésite.

« *Alors**… peut-être juste vos initiales. »

Deuxième partie

I

Le Livre noir

Londres, janvier-avril 1536

Quand il entend crier « Au feu ! » il se retourne et replonge dans son sommeil. Il suppose que l'incendie est un rêve ; c'est le genre de rêve qu'il a.

Puis il se réveille quand Christophe lui beugle dans les oreilles : « Levez-vous ! La reine est en feu. »

Il se lève. Le froid le transperce. Christophe hurle : « Vite, vite ! Elle est complètement *incendrée* ! »

Quelques instants plus tard, lorsqu'il atteint l'étage de la reine, il trouve une épaisse odeur d'étoffe roussie, et Anne entourée de femmes qui baragouinent. Elle est indemne, dans un fauteuil, enveloppée de soie noire, avec une coupe de vin chaud entre les mains. La coupe tremble légèrement, un peu de vin se renverse ; Henri est au bord des larmes, il étreint Anne et son héritier dans son ventre.

« Si seulement j'avais été avec vous, ma chérie. Si seulement j'étais resté pour la nuit. J'aurais pu vous mettre hors de danger en un instant. »

Il continue encore et encore. Merci au Seigneur qui nous préserve. Merci à Dieu qui protège l'Angleterre. Si seulement moi. Avec une couverture, un édredon, les étouffant. Moi, en un instant, vainquant les flammes.

Anne boit une gorgée de vin.

« C'est fini. Je ne suis pas blessée. S'il vous plaît, cher mari. Silence. Laissez-moi boire ceci. »

Il voit, furtivement, qu'Henri l'irrite ; sa sollicitude, ses cajoleries, son assiduité. Et, au plus profond d'une nuit de janvier, elle ne peut dissimuler son irritation. Elle est blême, comme quelqu'un dont le

sommeil a été interrompu. Elle se tourne, vers lui, Cromwell, et parle en français.

« Il y a une prophétie qui dit qu'une reine d'Angleterre sera brûlée. Je ne pensais pas qu'elle le serait dans son lit. C'était une bougie laissée sans surveillance. C'est du moins ce qu'on suppose.

– Par qui ? »

Anne frissonne. Elle détourne les yeux.

« Nous ferions bien d'ordonner, dit-il au roi, que de l'eau soit toujours à portée de main, et qu'une femme ait à chaque service la charge de vérifier que toutes les lumières sont éteintes autour de la reine. Je ne comprends pas pourquoi ce n'est pas déjà la règle. »

Toutes ces choses sont notées dans le Livre noir, qui date de l'époque du roi Édouard. Il régit la maison : il régit tout, à vrai dire, hormis la chambre privée du roi, dont le fonctionnement n'est pas transparent.

« Si seulement j'avais été avec elle, dit Henri. Mais, voyez-vous, nos espoirs étant ce qu'ils sont… »

Le roi d'Angleterre ne peut avoir de relations charnelles avec la femme qui porte son enfant. Le risque de fausse couche est trop grand. Alors, quand il a besoin de compagnie, il va voir ailleurs. Cette nuit on voit le corps d'Anne se raidir lorsqu'elle se dégage des mains de son mari, mais, de jour, les rôles sont inversés. Il a vu Anne tentant d'entamer la conversation avec le roi. Celui-ci se montre alors le plus souvent abrupt. Il tourne l'épaule. Comme pour nier qu'il a besoin d'elle. Et pourtant il la suit des yeux…

Lui est irrité ; ce sont des affaires de femmes. Et le fait que le corps de la reine, enveloppé dans une chemise de nuit de soie damassée, semble trop étroit pour une femme censée accoucher au printemps, ça aussi, c'est une affaire de femmes.

Le roi déclare : « Le feu ne s'est pas trop approché d'elle. C'est le coin de la tapisserie qui a brûlé. Elle représente Absalom accroché dans l'arbre. C'est une très belle pièce et j'aimerais que vous…

– Je ferai venir quelqu'un de Bruxelles », dit-il.

Le feu n'a pas touché le fils du roi David. Il est suspendu aux branches, retenu par ses longs cheveux : ses yeux sont tourmentés, et sa bouche ouverte pousse un cri.

Il reste encore plusieurs heures avant le lever du jour. Les salles du palais semblent silencieuses, comme si on attendait une explication. Les gardes patrouillent toute la nuit ; où étaient-ils ? N'aurait-il pas dû y avoir une femme avec la reine, dormant sur une paillasse au pied de son lit ?

Il demande à lady Rochford : « Je sais que la reine a des ennemis, mais comment ont-ils pu s'approcher aussi près d'elle ? »

Jane Rochford monte sur ses grands chevaux ; elle croit qu'il

cherche à la rendre responsable.

« Écoutez, monsieur le secrétaire. Puis-je être franche avec vous ?

– J'aimerais que vous le soyez.

– Premièrement, c'est une affaire qui concerne la maison. Elle n'est pas de votre ressort. Deuxièmement, elle ne courait aucun danger. Troisièmement, je ne sais pas qui a allumé la bougie. Quatrièmement, si je le savais, je ne vous le dirais pas. »

Il attend.

« Cinquièmement : et personne d'autre ne vous le dira. »

Il attend.

« Si, comme cela peut se produire, quelqu'un rend visite à la reine après l'extinction des lumières, alors nous devons le passer sous silence.

– Quelqu'un ? » Il réfléchit à ce qu'il vient d'entendre. « Quelqu'un pour mettre le feu, ou quelqu'un pour autre chose ?

– Pour ce qu'on fait d'ordinaire dans une chambre à coucher, répond-elle. Non que j'affirme qu'une telle personne existe. Je n'en saurais rien. La reine sait garder ses secrets.

– Jane, dit-il, si un jour vous souhaitez soulager votre conscience, n'allez pas voir un prêtre, venez à moi. Le prêtre vous donnera une pénitence, mais moi, je vous donnerai une récompense. »

À quoi ressemble la frontière entre vérité et mensonge ? Elle est perméable et floue, car elle pleine de rumeurs, de bavardages, d'incompréhensions et de déformations. La vérité peut faire tomber les murs, elle peut hurler dans la rue ; mais, à moins que la vérité ne soit plaisante, agréable et facile à aimer, elle est condamnée à ne jamais voir le jour.

Tandis qu'il remet de l'ordre après la mort de Catherine, il se laisse aller à explorer certaines légendes de sa vie. Les livres de comptes racontent une histoire aussi captivante qu'un récit de monstres ou de cannibales. Catherine a toujours affirmé que, entre la mort d'Arthur et son mariage avec le jeune prince Henri, elle avait été misérablement négligée, terriblement pauvre : qu'elle mangeait le poisson de la veille, et ainsi de suite. On a jugé le roi responsable, mais en examinant les livres, on découvre qu'il s'est montré plutôt généreux. C'est l'entourage de Catherine qui la trompait. Sa vaisselle et ses bijoux se retrouvaient sur le marché ; était-elle complice ? Il voit qu'elle était prodigue, généreuse ; royale, en d'autres termes, sans jamais songer à vivre dans la limite de ses moyens.

On s'interroge sur ce qu'on a toujours cru, toujours cru sans raison. Son père Walter a déboursé de l'argent pour lui, c'est du moins ce qu'a affirmé Gardiner : une compensation, pour le coup de couteau qu'il a

infligé, une indemnité à la famille offensée. Et si, songe-t-il, Walter ne me détestait pas ? S'il était simplement exaspéré par moi et qu'il me le montrait en me donnant des coups de pied dans la cour de la brasserie ? Et si je le méritais ? Parce que j'étais toujours en train de me vanter : « Je tiens mieux l'alcool que toi ; je fais tout mieux que toi. Je suis le prince de Putney et je peux flanquer une raclée à n'importe quel habitant de Wimbledon, et s'ils viennent de Mortlake, je les réduirai en bouillie. Je mesure déjà un pouce de plus que toi, regarde la porte où j'ai tracé un trait, vas-y, vas-y, père, adosse-toi au mur. »

Il écrit :

Les dents d'Anthony.
Question : Que leur est-il arrivé ?

La version d'Anthony, en réponse à la question que moi, Thomas Cromwell, je lui ai posée : elles sont tombées sous les coups de poing de sa brute de père.

D'après Richard Cromwell : il était dans une forteresse assiégée par le pape. Quelque part à l'étranger. On ne sait quelle année. On ne sait quel pape. La forteresse a été sabotée : une charge explosive y a été placée. Comme il se tenait au mauvais endroit, la déflagration lui a arraché les dents.

D'après Thomas Wriothesley : quand il était marin au large de l'Islande, son capitaine les a échangées contre des provisions à un homme qui savait sculpter des pièces d'échecs à partir de dents. Il n'a compris la nature de l'échange qu'au moment où des hommes vêtus de fourrures sont venus les lui arracher.

D'après Richard Riche : il les a perdues lors d'une dispute avec un homme qui contestait les pouvoirs du Parlement.

D'après Christophe : quelqu'un lui a jeté un sort et elles sont toutes tombées. Christophe dit : « On m'a parlé dans mon enfance des personnes qui vouent un culte au diable en Angleterre. Il y a une sorcière dans chaque rue. Pratiquement. »

D'après Thurston : il avait un ennemi cuisinier. Et cet ennemi a peint un tas de cailloux pour qu'ils ressemblent à des noisettes, puis lui en a offert une poignée.

D'après Gregory : elles ont été aspirées de sa tête par un ver gigantesque qui est sorti du sol et a dévoré sa femme. C'était dans le Yorkshire, l'année dernière.

Il s'abstient de tirer ses propres conclusions.

Il demande : « Gregory, que dois-je faire à propos du gigantesque ver ?

– Envoyez des hommes, père, répond le garçon. Il doit être abattu. L'évêque Rowland Lee pourrait l'affronter. Ou Fitz. »

Il regarde longuement son fils.

« Tu sais que ce sont des calembredaines ? »

Gregory le regarde longuement à son tour.

« Oui, je le sais. » Il semble penaud. « Mais ça rend les gens tellement heureux quand je les crois. M. Wriothesley, surtout. Bien qu'il soit devenu si sérieux. Avant, il s'amusait à me tenir la tête sous un jet d'eau. Mais maintenant il lève les yeux au ciel et dit "Sa Majesté le roi". Alors qu'avant il l'appelait, Son Atrocité le roi. Et il l'imitait en train de marcher. »

Gregory plante ses poings sur ses hanches et traverse la pièce d'un pas lourd.

Son père cache son sourire derrière sa main.

Le jour du tournoi arrive. Il est à Greenwich mais n'y assistera pas. Le roi l'a questionné ce matin, tandis qu'ils étaient assis côte à côte durant la messe :

« Combien le territoire de Ripon rapporte-t-il ? À l'archevêque d'York ?

– Un peu plus de deux cent soixante livres, Sire.

– Et que rapporte Southwell ?

– À peine cent cinquante livres, Sire.

– Vraiment ? Je m'attendais à plus. »

Henri s'intéresse de près aux finances des évêques. Certains affirment, et il ne s'y opposerait pas, que nous devrions verser aux évêques un traitement fixe et confisquer les profits de leur siège. Il a calculé que l'argent ainsi levé pourrait financer une armée de métier.

Mais ce n'est pas le moment d'en parler à Henri. Le roi tombe à genoux et prie Dieu sait quel saint de protéger les chevaliers participant à la joute.

« Majesté, dit-il, si vous courez contre mon fils Gregory, vous abstiendrez-vous de le désarçonner ? Si vous le pouvez ? »

Mais le roi répond : « Ça ne me dérangerait pas que le jeune Gregory me désarçonne. Même si c'est peu probable, je ne le prendrais pas mal. Nous ne pouvons pas nous contrôler. Une fois lancés, nous ne pouvons plus nous arrêter. » Il s'interrompt, et ajoute avec

bienveillance : « C'est très rare, vous savez, de faire tomber son adversaire. Ce n'est pas le seul but du jeu. Si c'est la qualité de sa prestation qui vous soucie, ne vous en faites pas. Il est fort capable. Sinon, il ne combattrait pas. On ne peut pas briser une lance sur un adversaire timoré, il faut qu'il se rue à toute allure sur vous. De plus, personne ne combat mal. C'est interdit. Vous connaissez la formule du héraut : "Gregory Cromwell s'est bien battu, Henry Norris s'est très bien battu, mais notre seigneur souverain le roi s'est battu mieux que personne."

– Et est-ce le cas, Sire ? demande-t-il en souriant pour effacer toute ironie de sa phrase.

– Je sais que vous autres conseillers estimez que je devrais rester sur le banc des spectateurs. Et je le ferai, promis, car il ne m'a pas échappé qu'un homme de mon âge n'est plus au meilleur de sa forme. Mais voyez-vous, Crumb, il est difficile d'abandonner ce à quoi vous travaillez depuis votre enfance. Il y avait un jour des visiteurs italiens, ils nous encourageaient, Brandon et moi, et ils croyaient qu'Achille et Hector étaient ressuscités. C'est ce qu'ils ont dit. »

Mais qui était qui ? L'un traîné dans la poussière par l'autre…

« Vous formez votre fils magnifiquement, et votre neveu Richard aussi. Aucun noble ne pourrait faire mieux. Ils font honneur à votre maison. »

Gregory a bien fait. Gregory a très bien fait. Gregory a fait mieux que personne.

« Je ne veux pas qu'il soit Achille, dit-il. Je veux seulement qu'il ne soit pas aplati. »

Il y a une correspondance entre la feuille de comptage de points et le corps humain, car la première comporte des parties distinctes pour la tête et le torse. Un coup au plastron compte, mais pas les côtes fracturées. Un coup au casque compte, mais pas un crâne fendu. On peut examiner la feuille après coup et lire un résumé de la journée, mais les marques sur le papier ne disent rien de la douleur d'une cheville brisée ni des efforts de l'homme suffocant pour ne pas vomir dans son casque. Comme vous le diront tous les combattants, il fallait le voir pour le croire, il fallait être là.

Gregory est déçu que son père n'assiste pas au tournoi, sous prétexte qu'il doit retourner à ses papiers. Le Vatican offre à Henri trois mois pour revenir dans le droit chemin, faute de quoi la bulle d'excommunication sera imprimée et distribuée à travers l'Europe, et la main de chaque chrétien se retournera contre lui. La flotte de l'empereur est en route pour Alger, forte de quarante mille hommes armés. L'abbé de Fountains pille systématiquement sa propre trésorerie, et il entretient six prostituées, même si l'on suppose qu'il a besoin de repos entre chacune. Et la session parlementaire ouvre dans

deux semaines.

Il a un jour rencontré un vieux chevalier, à Venise, l'un de ces hommes ayant fait carrière en combattant dans des tournois à travers toute l'Europe. L'homme lui a décrit sa vie, comment il traversait les frontières avec sa troupe d'écuyers et ses chevaux, toujours à voyager d'une joute à l'autre, jusqu'à ce que l'âge et l'accumulation de blessures le mettent hors jeu. Désormais seul, il essayait de gagner sa vie en enseignant son art aux jeunes seigneurs, subissant les moqueries et l'ennui ; à mon époque, disait-il, on apprenait les manières aux jeunes gens, mais aujourd'hui je me retrouve à préparer les chevaux et à polir le plastron de petits débauchés que je n'aurais même pas laissés nettoyer mes bottes en mon temps ; regardez-moi, réduit à boire avec, qu'êtes-vous, un Anglais ?

Le chevalier était portugais, mais il parlait un latin de cuisine mêlé à une sorte d'allemand, le tout parsemé de termes techniques qui sont à peu près les mêmes dans toutes les langues. Dans le temps, chaque tournoi était une véritable mise à l'épreuve. On ne se vautrait pas dans le luxe. Les femmes, au lieu de minauder dans des pavillons dorés, étaient réservées pour après. À cette époque, le comptage des points était complexe, et les juges n'avaient aucune pitié pour la moindre infraction aux règles, de sorte que vous pouviez briser toutes vos lances mais perdre, ou bien aplatir votre adversaire et repartir non pas avec un sac d'or, mais avec une amende ou une tache à votre honneur. La moindre tricherie vous poursuivait à travers l'Europe, si bien qu'une infraction commise, disons, à Lisbonne, vous rattrapait à Ferrare ; sa réputation précédait tout homme, et, au bout du compte, expliquait-il, après une mauvaise saison, après plusieurs revers de fortune, votre réputation était tout ce qui vous restait ; alors ne tentez pas le diable, disait-il, quand la chance vous sourit, car la minute suivante elle ne vous sourit plus. À ce propos, ne gaspillez pas votre argent en horoscopes. Si les choses doivent mal se passer pour vous, avez-vous besoin de le savoir quand vous montez en selle ?

Après un verre, le vieux chevalier s'était mis à parler comme si tout le monde connaissait parfaitement son métier. Il faut placer ses écuyers, disait-il, à chaque extrémité de la barrière, pour que votre cheval soit obligé de prendre un virage large au lieu de serrer à la corde, sinon vous risquez de vous coincer le pied, ce qui est fréquent s'il n'y a pas de garde, et sacrément douloureux ; cela vous est-il déjà arrivé ? Certains idiots rassemblent leurs garçons au milieu, où l'*atteint** aura lieu ; mais à quoi bon ? En effet, avait-il concédé, à quoi bon : et il s'était étonné de ce mot délicat, *atteint*, pour décrire le choc brutal. Ces boucliers fixés par des ressorts, avait poursuivi le vieil homme, les avez-vous vus, ils se détachent quand ils sont heurtés ? Des ruses de bébé. Les juges d'autrefois n'avaient pas besoin d'un tel

artifice pour voir quand un homme avait fait une touche – non, ils utilisaient leurs yeux, car ils avaient des yeux en ce temps-là. Écoutez, avait-il dit, seulement trois choses peuvent faire défaut : le cheval, l'homme, ou le sang-froid.

Vous devez bien fixer votre casque afin d'avoir un bon champ de vision. Vous vous tenez bien droit et, quand vous êtes sur le point de frapper, et pas avant, vous tournez la tête de sorte à bien voir votre adversaire et vous regardez la pointe d'acier de votre lance atteindre sa cible. Certaines personnes se détournent juste avant le choc. C'est naturel, mais oubliez le naturel. L'entraînement vous permettra de dominer votre instinct. Si vous le pouviez, vous feriez un écart. Le corps veut se préserver, et votre instinct vous poussera à ne pas lancer votre cheval et vous-même sur un autre homme à cheval qui vous charge à plein galop. Certains hommes ne font pas d'écart, mais à la place ils ferment les yeux au moment de l'impact. Ces hommes sont de deux types : il y a ceux qui savent qu'ils le font mais qui ne peuvent s'en empêcher, et il y a ceux qui ne le savent pas. Demandez à vos écuyers de vous observer quand vous vous entraînez. Vous ne devez pas fermer les yeux.

Alors comment puis-je m'améliorer, avait-il demandé au vieux chevalier, comment puis-je réussir ? Voici les instructions qu'il lui avait données : vous devez être décontracté sur votre selle, comme si vous preniez simplement l'air. Tenez vos rênes de façon lâche, mais rassurez votre cheval. Dans le *combat à plaisance**, avec les drapeaux qui flottent, les guirlandes, les épées émoussées et les lances dotées de mouches pour amortir les chocs, faites comme si vous vouliez tuer. Dans le *combat à outrance**, tuez comme si c'était un jeu. Maintenant écoutez, avait dit le chevalier en tapant de la main sur la table, voici ce que j'ai vu, un nombre incalculable de fois : votre homme se prépare pour l'*atteint**, et, au dernier instant, l'urgence de son désir le perd : il se crispe, il ramène le bras qui tient sa lance contre son corps, la pointe se relève, et il manque sa cible ; s'il y a une erreur à éviter, c'est celle-là. Tenez votre lance de façon un peu lâche, de sorte que quand vous vous crispez et ramenez votre bras, la pointe atteindra pile la cible. Mais souvenez-vous surtout de ceci : dominez votre instinct. Votre soif de gloire doit surpasser votre envie de vivre ; sinon, pourquoi se battre ? Autant être forgeron, ou brasseur, ou vendeur de laine. Pourquoi participer à un tournoi, si ce n'est pour gagner ? Et si vous ne gagnez pas, autant mourir.

Le lendemain, il avait revu le chevalier. Lui, Tommaso, revenait de boire avec son ami Karl Heinz, et, quand ils avaient vu le vieil homme, celui-ci gisait au sol, la tête sur la *terra firma*, les pieds dans l'eau ; à Venise au crépuscule, ça peut très aisément être l'inverse. Ils l'avaient hissé sur la rive et l'avaient retourné. Je connais cet homme, avait-il

dit. Son ami avait demandé, à qui appartient-il ? Il n'appartient à personne, mais il jure en allemand, alors emmenons-le à la maison des Allemands, car je ne loge pas moi-même à la maison toscane mais chez un homme qui tient une fonderie. Karl avait demandé, vous faites le commerce d'armes ? et lui avait répondu, non, de nappes d'autel. Karl Heinz avait alors déclaré, on a plus de chances de chier des rubis que de soutirer ses secrets à un Anglais.

Ils discutaient tout en portant l'homme, et Karl avait remarqué, on lui a coupé sa bourse, regardez. Étonnant qu'on ne l'ait pas tué. Ils l'avaient emmené en bateau jusqu'au *Fondaco* où logeaient les marchands allemands, qui était en train d'être reconstruit après un incendie. Couchez-le dans l'entrepôt parmi les caisses, avait-il dit. Trouvez quelque chose pour le couvrir, et donnez-lui à boire et à manger quand il se réveillera. Il va s'en tirer. Il est vieux mais coriace. Voici de l'argent.

Un Anglais fantasque, avait déclaré Karl Heinz. À quoi il avait répondu, j'ai moi-même été secouru par des inconnus qui étaient des anges déguisés.

Il y a un garde devant la porte qui donne sur le canal. Il n'a pas été placé là par les marchands, mais par l'État, car les Vénitiens veulent savoir tout ce qui se passe dans les maisons étrangères. De l'argent est donc donné au garde. Ils tirent le vieil homme du bateau ; il est désormais à demi éveillé, battant des bras et marmonnant, peut-être en portugais. Ils le traînent à l'intérieur, sous le portique, où Karl Heinz dit : « Thomas, avez-vous vu nos tableaux ? Hé, fait-il, vous, le garde, vous voulez bien lever votre torche, ou devons-nous aussi payer pour ça ? »

La lumière éclaire les murs. Sur les briques apparaît un ondoiement de soie, de la soie rouge, ou une mare de sang. Il voit une courbure blanche, une lune fine, en forme de faucille ; tandis que la lumière balaie le mur, il voit un visage féminin, la courbe de sa joue bordée d'or. C'est une déesse. « Levez la torche », ordonne-t-il. Sur ses cheveux voletants et emmêlés est posée une couronne en or. Derrière elle il y a des planètes et des étoiles. « Qui avez-vous engagé pour peindre ceci ? » demande-t-il.

Karl Heinz répond : « Giorgione le fait pour nous. Son ami Le Titien peint la façade du Rialto. Le Sénat les paie. Mais, pardieu, ils nous saignent en commissions. Elle vous plaît ? »

La lumière touche sa chair blanche, puis s'éloigne en vacillant, la plongeant dans l'ombre. Le garde baisse sa torche et dit, quoi, vous croyez que je vais rester ici toute la nuit pour vous faire plaisir dans ce froid mordant ? C'est une exagération, il veut simplement plus d'argent, même s'il est vrai que la brume rampe sur les ponts et les allées, et qu'un vent frais souffle de la mer.

Lorsqu'il quitte Karl Heinz, alors que la lune est comme une pierre dans les eaux du canal, il voit une prostituée de luxe, soutenue par les coudes par ses serviteurs, titubant sur les pavés sur ses hautes chopines. Son rire résonne dans l'air, et l'extrémité frangée de son écharpe jaune volette depuis sa gorge blanche et se noie dans la brume. Il la regarde ; elle ne le remarque pas. Puis elle disparaît. Quelque part une porte s'ouvre pour elle, quelque part une porte se referme. Comme la femme sur le mur, elle se fond et se perd dans le noir. La place est de nouveau déserte ; et lui-même n'est qu'une silhouette noire qui se détache sur les briques, un fragment découpé dans la nuit. Si jamais j'ai un jour besoin de disparaître, dit-il, c'est ici que je le ferai.

Mais c'était il y a longtemps et dans un autre pays. Maintenant Rafe Sadler est ici, porteur d'un message : il doit retourner tout de suite à Greenwich, retrouver le matin âpre, la pluie qui se retient tout juste de tomber. Où est Karl Heinz aujourd'hui ? Mort, probablement. Depuis la nuit où il a vu la déesse apparaître sur le mur, il a eu l'intention de commander un tableau similaire, mais d'autres occupations – gagner de l'argent et rédiger des lois – l'ont accaparé.

« Rafe ? »

Rafe se tient sans rien dire dans l'entrebâillement de la porte. Il lève les yeux vers le jeune homme. Ses mains lâchent sa plume et de l'encre éclabousse le papier. Il se lève aussitôt, s'enveloppe dans sa toge en fourrure comme si elle allait le protéger de ce qui l'attend.

« Gregory ? » demande-t-il, et Rafe secoue la tête.

Gregory est indemne. Il n'a pas combattu.

Le tournoi est interrompu.

C'est le roi, explique Rafe. C'est Henri, il est mort.

Ah, dit-il.

Il sèche l'encre avec de la poussière tirée d'une boîte en os. Du sang partout, à coup sûr, dit-il.

Il garde à portée de main un cadeau qu'on lui a offert, une dague turque en acier, dotée d'un fourreau gravé d'un motif de tournesols. Jusqu'à présent il l'a toujours considérée comme une décoration, un bibelot. Aujourd'hui, il la glisse sous ses habits.

Il se rappellera par la suite la difficulté qu'il a eue à franchir la porte, à diriger ses pas vers le terrain de joute. Il se sent faible, le contrecoup du choc qui lui a fait lâcher la plume lorsqu'il a cru que Gregory était blessé. Ce n'est pas Gregory, il le sait ; mais il est hébété, il peine à se remettre de la nouvelle, comme s'il avait lui-même reçu un coup mortel. Est-ce le moment de prendre les devants et de tenter de s'emparer du commandement, ou mieux vaut-il profiter de l'occasion, peut-être la dernière qui se présentera à lui, pour quitter la

scène ? S'enfuir pour de bon avant que les ports ne soient bloqués ? Mais pour aller où ? Peut-être en Allemagne ? Existe-t-il une principauté, un État, où il serait hors de portée du pape, ou du nouveau souverain d'Angleterre, quel qu'il soit ?

Il n'a jamais reculé ; ou peut-être une fois, devant Walter, quand il avait sept ans : mais Walter l'a suivi. Depuis ce jour, c'est toujours *en avant* !* Il n'hésite donc pas longtemps, même s'il ne se souviendra pas par la suite comment il s'est retrouvé dans une grande tente dorée, ornée des armes et des emblèmes de l'Angleterre, debout au-dessus du cadavre du roi Henri VIII. Le tournoi n'avait pas commencé, explique Rafe, il chevauchait vers l'anneau, la pointe de sa lance s'est enfoncée dans le centre du cercle. Mais son cheval a trébuché, l'animal et le cavalier sont tombés, le cheval roulant sur lui-même en hennissant avec Henri en dessous. Maintenant le Gentil Norris est à genoux devant la bière, priant, des larmes coulant en cascade sur ses joues. Les armures reflètent la lumière, il y a des heaumes qui cachent des visages, des mâchoires d'acier, des bouches de grenouille, les fentes des visières. Quelqu'un dit, la bête est tombée comme si ses pattes s'étaient brisées, personne n'était près du roi, personne n'est responsable. Il croit entendre le bruit épouvantable de la chute, le rugissement de terreur du cheval, les hurlements des spectateurs, le fracas grinçant de l'acier et des sabots sur l'acier tandis que les deux énormes animaux s'entremêlent, le destrier et le roi ne faisant plus qu'un, le métal transperçant la chair, les sabots brisant les os.

« Allez chercher un miroir, ordonne-t-il, pour le tenir devant ses lèvres. Allez chercher une plume, pour voir si elle remue. »

Le roi a été extirpé de son armure, mais il est toujours engoncé dans sa veste de combat rembourrée et noire, comme s'il était en deuil de lui-même. Comme il n'y a pas de traces de sang, il demande, où est-il blessé ? Quelqu'un répond, il s'est cogné la tête ; mais c'est la seule information qu'il parvient à glaner des gémissements et des caquetages qui emplissent la tente. Plumes, miroirs, on laisse entendre que ç'a déjà été fait : les langues tonnent comme des battants de cloches, les yeux sont des cailloux dans les têtes, les visages stupéfaits et ahuris se tournent les uns vers les autres, des jurons et des prières sont prononcés, et les mouvements sont lents, si lents ; personne ne veut porter le corps à l'intérieur, c'est trop de responsabilité, on les verra, la nouvelle se répandra. C'est une erreur de croire que quand le roi meurt ses conseillers crient : « Vive le roi ! » Bien souvent le décès est caché pendant des jours. Tout comme ce corps doit être caché… Henri a le teint cireux, et il voit la délicatesse saisissante de la chair humaine arrachée à l'acier. Il gît sur le dos, sa hauteur magnifique étendue sur une étoffe d'un bleu océan. Ses membres sont raides. Il ne paraît pas blessé. Il lui touche le visage. Il est encore chaud. Il n'est

pas abîmé ou estropié. Il est intact, un présent pour les dieux. Ils le reprennent comme ils nous l'ont envoyé.

Il ouvre la bouche et crie. Comment ça, laisser le roi ici, loin de toute main chrétienne, comme s'il était déjà excommunié ? Si c'était un autre homme ils lui stimuleraient les sens avec des pétales de rose et de la myrrhe. Ils lui tireraient les cheveux et lui tordraient les oreilles, lui brûleraient un papier sous le nez, lui ouvriraient la bouche pour y verser de l'eau bénite, feraient sonner un cor près de sa tête. C'est précisément ce qu'il faudrait faire et – il lève les yeux et voit Thomas Howard, le duc de Norfolk, courant vers lui tel un démon. L'oncle Norfolk : oncle de la reine, premier noble d'Angleterre. « Pardieu, Cromwell ! » gronde-t-il. Et ce qu'il veut dire est clair. Pardieu, je vous tiens maintenant ; pardieu, vos entrailles présomptueuses vont vous être arrachées ; pardieu, avant la fin de la journée votre tête sera embrochée sur un piquet.

Peut-être. Mais durant les secondes qui suivent, lui, Cromwell, semble sortir de son corps et emplir tout l'espace autour de l'homme étendu. Il se voit, comme s'il observait la scène depuis la toile au-dessus d'eux : il est de plus en plus large, de plus en plus grand. Si bien qu'il occupe de plus en plus d'espace. Qu'il prend de plus en plus de place, respire de plus en plus d'air. Il est solidement campé sur ses pieds quand Norfolk se rue sur lui, fébrile, tremblant. Il est aussi serein qu'une forteresse sur un rocher, et Thomas Howard rebondit sur ses remparts en grimaçant, en tressaillant, en débitant Dieu sait quoi sur Dieu sait qui.

« MONSIEUR DE NORFOLK ! rugit-il. Monsieur de Norfolk, où est la reine ? »

Norfolk halète bruyamment.

« Par terre. Je l'ai prévenue. Moi-même. C'était mon devoir. Mon devoir, je suis son oncle. Elle a eu une syncope. Est tombée. La naine a essayé de la relever. L'ai repoussée à coups de pied. Ô Dieu tout-puissant ! »

Maintenant qui gouverne, puisque l'enfant d'Anne n'est pas encore né ? Quand Henri prévoyait de se rendre en France, il a déclaré qu'il confierait à Anne la fonction de régente, mais c'était il y a plus d'un an, et comme il n'y est jamais allé, nous ne savons pas s'il l'aurait vraiment fait ; Anne lui a dit, Cremuel, si je suis régente, faites attention, soit j'aurai votre obéissance, soit j'aurai votre tête. Anne régente se serait rapidement débarrassée de Catherine, et de Marie : Catherine n'est plus un souci, mais Marie ira jusqu'au bout. L'oncle Norfolk, qui s'était vivement agenouillé près du cadavre pour prononcer une prière, s'est péniblement relevé.

« Non, non, non, dit-il. Pas une femme avec un gros ventre. Elle ne peut pas gouverner. Anne ne peut pas gouverner. Moi, moi, moi ! »

Gregory se fraie un chemin à travers la foule. Il a eu la présence d'esprit d'aller chercher Fitzwilliam, le maître trésorier.

« La princesse Marie, dit-il à Fitz. Où est-elle ? Je dois la voir. Sinon le royaume est perdu. »

Fitzwilliam est l'un des vieux amis d'Henri, ils ont le même âge : trop compétent, Dieu merci, pour céder à la panique et aux commérages.

« Elle est sous la garde des Boleyn, répond Fitz. Je ne sais pas s'ils la laisseront partir. »

Oui, et comme j'ai été idiot, songe-t-il, de ne pas être allé les voir pour les suborner et les soudoyer en prévision d'une situation comme celle-ci ; j'ai dit que j'enverrai ma bague pour délivrer Catherine, mais pour la princesse je n'ai rien prévu. Si Marie reste aux mains des Boleyn, elle est morte. Si elle tombe entre les mains des papistes, ils l'installeront comme reine, et c'est moi qui suis mort. Il y aura une guerre civile.

Les courtisans affluent désormais dans la tente, chacun réinventant la mort d'Henri, s'exclamant, refusant l'évidence, se lamentant ; le bruit monte, et il agrippe le bras de Fitz : « Si la nouvelle parvient aux Boleyn avant nous, nous ne reverrons jamais Marie vivante. » Ses gardiens ne la pendront pas dans la cage d'escalier, ils ne la poignarderont pas, mais ils s'assureront qu'elle ait un accident, la nuque brisée sur une route. Et si l'enfant d'Anne est une fille, Élisabeth sera reine, car nous n'avons personne d'autre.

Fitzwilliam dit : « Attendez, laissez-moi réfléchir. Où est Richmond ? »

Le fils illégitime du roi, seize ans. Il peut être utile, il doit être pris en compte et mis à l'abri. Richmond est le gendre de Norfolk. Norfolk doit savoir où il se trouve. Norfolk est le mieux placé pour lui mettre la main dessus, pour négocier avec lui, pour l'enfermer ou le laisser libre : mais lui, Cromwell, ne craint pas un fils illégitime, de plus, le garçon l'apprécie, à chacune de leurs rencontres Richmond lui a ciré les bottes.

Norfolk s'agite en tous sens, tel un frelon affolé, et comme s'il était un frelon l'assistance s'écarte de lui, reculant et s'avançant par vagues. Le duc lui fonce dessus ; lui, Cromwell, le repousse de la main. Il regarde Henri. Il croit avoir vu – mais peut-être est-ce son imagination – un mouvement de paupière. C'est suffisant. Il se tient au-dessus d'Henri, comme une statue sur une tombe : un gardien large, muet, laid. Il attend : il revoit alors le mouvement, c'est du moins ce qu'il croit. Son cœur se serre. Il pose la main sur la poitrine du roi, d'un geste sec, tel un négociant concluant un marché. Puis il déclare calmement : « Le roi respire. »

Un rugissement inouï retentit. C'est à la fois un gémissement, une

acclamation, un hurlement de panique, un cri adressé à Dieu, une riposte envoyée au diable.

Sous la veste, parmi les crins du rembourrage, une fibrillation, un frémissement de vie : avec sa main lourde posée sur la poitrine royale, il a l'impression de ressusciter Lazare. C'est comme si sa paume, magnétisée, redonnait vie à son prince. La respiration du roi, quoique faible, semble régulière. Lui, Cromwell, a vu l'avenir ; il a vu l'Angleterre sans Henri ; il prie à voix haute : « Vive le roi. »

« Allez chercher les chirurgiens, dit-il. Allez chercher Butts. Allez chercher n'importe quel homme compétent. S'il meurt de nouveau, ils ne seront pas tenus pour responsables. Je le promets. Faites venir mon neveu Richard Cromwell. Allez chercher un tabouret pour M. de Norfolk, il a eu un choc. »

Il est tenté d'ajouter, jetez un seau d'eau sur le Gentil Norris, dont les prières, comme il a eu le loisir de le remarquer, ont un caractère papiste.

La tente est maintenant si bondée qu'elle semble avoir été décrochée du sol et reposer sur la tête des hommes. Il jette un dernier regard à Henri avant que sa silhouette immobile ne disparaisse sous les attentions des médecins et des prêtres. Il entend un long râle âpre ; mais on en a déjà entendu de semblables émis par des cadavres.

« Qu'il respire ! s'écrie Norfolk. Laissez le roi respirer ! »

Et, comme s'il lui obéissait, l'homme gisant prend une profonde inspiration rauque. Puis il jure. Et il essaie de se redresser.

Et c'est fini.

Enfin, pas totalement : pas tant qu'il n'a pas observé l'expression des Boleyn autour de lui. Leurs mines hébétées, perplexes. Leurs visages pincés dans le froid glacial. Leur heure de gloire est passée, avant même qu'ils se rendent compte qu'elle était arrivée. Comment sont-ils venus ici si vite ? D'où viennent-ils ? demande-t-il à Fitz. Ce n'est qu'alors qu'il s'aperçoit que la lumière a diminué. Ce qui lui a semblé durer dix minutes a en fait duré deux heures : deux heures depuis que Rafe est apparu dans l'entrebâillement de la porte et qu'il a laissé tomber sa plume sur la page.

Il dit à Fitzwilliam : « Naturellement, il ne s'est rien passé. Ou s'il s'est passé quelque chose, c'était un incident sans importance. »

Pour Chapuys et les autres ambassadeurs, il s'en tiendra à sa version originale : le roi est tombé, il s'est cogné la tête et est resté inanimé dix minutes. Non, à aucun moment nous ne l'avons cru mort. Au bout de dix minutes il s'est assis. Et maintenant il se porte à merveille.

À m'entendre, dit-il à Fitzwilliam, on croirait que le coup sur la tête l'a rendu meilleur. Qu'il a tout fait pour le recevoir. Que tout monarque a besoin d'un bon coup sur la tête, de temps en temps.

Fitzwilliam est amusé.

« Les pensées qu'on a à de tels moments sont ridicules. Je me rappelle m'être dit, ne devrions-nous pas envoyer chercher le lord-chancelier ? Même si je ne sais pas ce qu'il aurait pu faire.

– Pour ma part, avoue-t-il, j'ai songé, il faut aller chercher l'archevêque de Canterbury. Je crois que je m'imaginais qu'un roi ne pouvait pas mourir sans lui. Imaginez si nous avions tenté de faire traverser la Tamise à Cranmer. Il nous aurait d'abord forcés à lire l'Évangile avec lui. »

Que dit le Livre noir ? Rien en la matière. Personne n'a rien prévu pour le cas où un roi chargeant à toute vitesse sur sa monture se retrouverait soudain ratatiné par terre. Personne n'ose. Personne n'ose y songer. Mais quand le protocole fait défaut, c'est une lutte à couteaux tirés. Il revoit Fitzwilliam à côté de lui ; Gregory parmi la foule ; Rafe à ses côtés, puis son neveu Richard. Est-ce Richard qui a aidé le roi à se redresser lorsqu'il s'est assis, pendant que les médecins criaient : « Non, non, étendez-le ! » Henri a porté les mains à sa poitrine, comme pour serrer son propre cœur. Il a essayé de se lever, a émis des sons inarticulés qui ressemblaient à des mots mais n'en étaient pas, comme si le Saint-Esprit s'était emparé de lui et qu'il parlait en langues. Il a songé, soudain pris de panique, et s'il ne retrouve jamais toute sa tête ? Que dit le Livre noir si un roi devient simple d'esprit ? Il se rappelle le hurlement du cheval d'Henri au-dehors, tentant de se relever ; mais il n'a pas pu entendre ça, car on a dû l'abattre, non ?

Puis c'est Henri qui hurle. Le soir même, le roi arrache le bandage qu'il a autour de la tête. Le bleu et la bosse sont le verdict de Dieu pour la journée. Il est bien décidé à se montrer à sa cour, à faire taire les rumeurs qui le disent mutilé ou mort. Anne s'approche de lui, soutenue par son père, « Monseigneur ». Le comte la soutient réellement, il ne fait pas semblant. Elle semble pâle et faible ; maintenant sa grossesse se voit.

« Milord, dit-elle, je prie, toute l'Angleterre prie, pour que vous ne joutiez plus. »

Henri lui fait signe d'approcher. Il lui fait signe jusqu'à ce que son visage soit tout près du sien. Sa voix est basse et véhémente : « Pourquoi ne pas me châtrer tant que vous y êtes ? Ça ferait votre affaire, n'est-ce pas, madame ? »

La stupéfaction se lit sur les visages. Les Boleyn ont la présence d'esprit d'entraîner Anne en arrière, en arrière et loin du roi, Mme Shelton et Jane Rochford s'agitant et poussant de petites exclamations incrédules, tandis que tout le clan Boleyn et Howard se referme autour d'elle. Jane Seymour est la seule femme à ne pas bouger. Elle regarde Henri, et les yeux du roi se tournent aussitôt vers elle. Un espace

s'ouvre autour d'elle, et pendant un instant elle se tient dans ce vide, telle une danseuse laissée en arrière par le reste de la troupe.

Plus tard il est avec Henri dans sa chambre à coucher, le roi est avachi dans un fauteuil en velours. Henri dit, quand j'étais enfant, je marchais avec mon père dans une galerie à Richmond. C'était un soir d'été vers onze heures, il me tenait par le bras, et nous étions en pleine conversation, ou plutôt il était en pleine conversation : et soudain un grand fracas a retenti, le bâtiment a poussé un profond rugissement, et le sol s'est écroulé devant nous. Je m'en souviendrai toute ma vie ; je me tenais juste au bord et le monde a disparu sous nos pieds. Mais j'ai mis un moment à comprendre ce que j'avais entendu, je ne savais pas si c'étaient les charpentes qui se brisaient ou nos os. Par la grâce de Dieu, nous nous tenions sur une partie solide du sol, et pourtant je me suis vu dégringoler, tomber à travers le plancher jusqu'à atteindre la terre et la sentir, humide comme une tombe. Eh bien… quand je suis tombé aujourd'hui, c'était pareil. J'ai entendu des voix. Très lointaines. Je ne distinguais pas ce qu'elles disaient. J'avais l'impression de flotter dans les airs. Mais je n'ai pas vu Dieu. Ni d'anges.

« J'espère que vous n'avez pas été déçu en reprenant conscience. De voir Thomas Cromwell.

– Votre vue ne m'a jamais autant fait plaisir, répond Henri. Même votre mère, le jour de votre naissance, n'était pas plus heureuse de vous voir que je ne l'ai été aujourd'hui. »

Les valets de chambre sont présents, accomplissant à pas feutrés leurs tâches habituelles, aspergeant les draps du roi d'eau bénite.

« Du calme ! leur lance vertement Henri. Voulez-vous que je prenne froid ? Un seau n'est pas plus efficace qu'une goutte. » Il se tourne et dit, à voix basse : « Crumb, vous savez que rien de tout ça n'est arrivé. »

Il acquiesce. Les quelques détails qui ont été consignés, il a déjà commencé à les expurger. Par la suite, on saura qu'à telle date le cheval du roi a trébuché. Mais la main de Dieu l'a soulevé du sol et l'a reposé, riant, sur son trône. Une autre information à noter, pour *Le Livre d'Henri* : assommez-le, et il rebondit.

Mais la reine n'a pas tort. On a vu ces jouteurs du temps de l'ancien roi, claudiquant à la cour, survivants grimaçants et confus des tournois ; des hommes qui avaient reçu un coup de trop sur la tête, des hommes qui marchaient de travers, aussi tordus qu'une brique en patte de chien. Et toute votre adresse ne vaut rien quand la chance cesse de vous sourire. Le cheval peut faire défaut. L'homme peut faire défaut. Le sang-froid peut faire défaut.

Ce soir-là il dit à Richard Cromwell : « Ç'a été un mauvais moment

pour moi. Combien d'hommes peuvent dire, comme je le peux : "Mon seul ami est le roi d'Angleterre" ? On pourrait croire que j'ai tout. Mais reprenez Henri, et je n'ai plus rien. »

Richard perçoit l'implacable vérité de ces paroles.

« Oui », répond-il.

Que peut-il dire d'autre ?

Plus tard il exprime la même idée, dans des termes différents, plus mesurés, à Fitzwilliam. Fitzwilliam le regarde : pensif, non sans compassion.

« Je ne sais pas, Crumb. Vous ne manquez pas de soutien, vous savez.

– Pardonnez-moi, dit-il d'un ton sceptique, mais de quelle manière ce soutien se manifeste-t-il ?

– Je veux dire que vous auriez du soutien, si vous vous retrouviez confronté aux Boleyn.

– Pourquoi en aurais-je besoin ? La reine et moi sommes parfaitement amis.

– Ce n'est pas ce que vous dites à Chapuys. »

Il incline la tête. Intéressants, les gens qui parlent à Chapuys ; intéressant aussi, ce que l'ambassadeur choisit de transmettre, d'une personne à une autre.

« Les avez-vous entendus ? demande Fitz, d'un ton dégoûté. À l'extérieur de la tente, quand nous pensions que le roi était mort. À crier : "Boleyn, Boleyn !" Hurlant leur propre nom. Comme des coucous. »

Il attend. Bien sûr qu'il les a entendus ; mais quelle est la réelle signification de cette question ? Fitz est proche du roi. Il a vécu à la cour avec Henri depuis leur plus tendre enfance, bien que sa famille appartienne à la gentry, et non à la noblesse. Il a fait la guerre. A été transpercé par un carreau d'arbalète. A été à l'étranger pour des ambassades, connaît la France, connaît Calais, l'enclave britannique sur le continent et sa politique. Il appartient à cette compagnie d'élite, les chevaliers de la jarretière. Il écrit des lettres efficaces, précises, ni abruptes ni alambiquées, dénuées de flatterie et de complaisance. Le cardinal l'appréciait, et il est affable avec Thomas Cromwell lorsqu'ils dînent quotidiennement dans la salle de garde. Il est toujours affable : et maintenant encore plus ?

« Que se serait-il passé, Crumb, si le roi n'avait pas repris connaissance ? Je n'oublierai jamais Howard s'écriant : "Moi, moi, moi !"

– Ce n'est pas un spectacle que nous effacerons de notre mémoire. Quant à… » Il hésite. « Eh bien, si le pire s'était produit, le corps du roi serait mort, mais le corps politique aurait subsisté. Il aurait peut-être été possible de réunir un conseil souverain, constitué d'officiers

de justice et de ces conseillers qui sont désormais…

– … dont vous faites partie…

– Oui, certes. » Moi, à divers titres, songe-t-il : car qui a le plus la confiance du roi, qui est le plus proche de lui, et pas simplement en tant que secrétaire, mais aussi en tant qu'officier de justice, que maître des Rouleaux ? « Si le Parlement l'avait accepté, nous aurions pu constituer un corps qui aurait gouverné en tant que régent jusqu'à l'accouchement de la reine, et peut-être, avec sa permission, durant la minorité…

– Mais vous savez qu'Anne n'aurait jamais accordé une telle permission, objecte Fitz.

– Non, elle aurait voulu gouverner elle-même. Même si elle aurait dû se battre contre l'oncle Norfolk. Des deux, je ne sais pas lequel j'aurais soutenu. Elle, je crois.

– Dieu préserve le royaume, dit Fitzwilliam, et tous les hommes qui en font partie. Des deux, j'aurais préféré Thomas Howard. Au moins, si nous avions dû en arriver là, on aurait pu le défier de venir se battre dehors. Alors que si Anne était régente, les Boleyn nous marcheraient dessus. Elle ferait coudre "AB" sur notre peau. » Il se frotte le menton. « Mais c'est ce qu'elle fera de toute manière. Si elle donne un fils à Harry. »

Il a conscience que Fitz l'observe.

« À propos de fils, dit-il, vous ai-je remercié comme il se doit ? Faites-moi savoir si je puis faire quoi que ce soit pour vous. Gregory s'est épanoui grâce à vos conseils.

– Tout le plaisir a été pour moi. Renvoyez-le-moi bientôt. »

Je le ferai, songe-t-il, avec le bail d'une ou deux petites abbayes, quand mes nouvelles lois seront passées. Sur son bureau s'empilent les dossiers pour la nouvelle session du Parlement. Il aimerait que Gregory ait un siège à ses côtés aux Communes d'ici quelques années. Il doit découvrir tous les aspects relatifs au gouvernement du royaume. Une session du Parlement est une constante source de frustration, une leçon de patience : quelle que soit la manière dont vous abordez la chose. Les parlementaires y discutent de guerre, de paix, de dissensions, de rivalités, de débats, de rumeurs, de rancœurs, de fortune, de pauvreté, de mensonges, de justice, d'équité, d'oppression, de trahison, de meurtre, et de l'édification et de la préservation du bien commun ; puis ils font comme leurs prédécesseurs – c'est-à-dire, du mieux qu'ils peuvent – et ne changent jamais rien.

Après l'accident du roi, tout est comme avant, et pourtant rien n'est comme avant. Il est toujours mal vu des Boleyn, des partisans de Marie, du duc de Norfolk, du duc de Suffolk et de l'évêque de

Winchester, qui est absent ; sans parler du roi de France, de l'empereur, et de l'évêque de Rome, aussi appelé le pape. Mais le combat – chaque combat – est désormais plus âpre.

Le jour de l'enterrement de Catherine, il se sent découragé. Comme nous sommes proches de nos ennemis ! Ils sont nos familiers, notre autre moi. Quand elle était assise sur un coussin de soie à l'Alhambra, enfant de sept ans travaillant à sa première broderie, lui frottait des racines dans la cuisine de Lambeth Palace, sous le regard de son oncle John, le cuisinier.

Il a si souvent pris le parti de Catherine au Conseil, comme s'il était l'un de ses avocats. « Vous affirmez ceci, messieurs, disait-il, mais la princesse douairière alléguera… » Ou, « Catherine vous réfutera, par conséquent… » Non parce qu'il soutenait sa cause, mais parce que c'était un gain de temps ; en tant qu'adversaire, il aurait dû étudier ses préoccupations, juger ses stratagèmes, la devancer constamment. Ç'a longtemps été une énigme pour Charles Brandon : « De quel côté est cet homme ? » demandait-il.

Mais même maintenant la cause de Catherine n'est pas considérée comme réglée, à Rome. Une fois que les avocats du Vatican ouvrent un dossier, ils ne le referment pas simplement sous prétexte que l'une des parties est morte. Si ça se trouve, quand nous serons tous morts, un squelette de secrétaire jaillira d'une oubliette du Vatican pour consulter ses collègues squelettes sur un point de droit canon. Ils s'entretiendront en claquant des dents ; leurs yeux absents se baisseront dans leurs orbites, et ils découvriront que leurs parchemins ne sont plus que des atomes de poussière tourbillonnant dans la lumière. Qui a pris sa virginité à Catherine, son premier mari ou le second ? Pour toute l'éternité, nous ne le saurons jamais.

Il dit à Rafe : « Qui peut comprendre la vie des femmes ?

– Ou leur mort ? »

Il lève les yeux.

« Pas toi ! Tu ne crois tout de même pas qu'elle a été empoisonnée, si ?

– La rumeur dit, répond gravement Rafe, que le poison lui a été administré dans une bière galloise forte. Un breuvage dont, apparemment, elle se délectait, durant les derniers mois. »

Il croise le regard de Rafe et réprime un éclat de rire. La princesse douairière, sifflant de la bière galloise !

« Dans une chope en cuir, ajoute Rafe. Et imaginez-la la faisant claquer sur la table. Et rugissant : "Une autre !" »

Il entend des pas précipités approcher. Quoi encore ? Un coup cogné à la porte, et son petit Gallois apparaît, à bout de souffle.

« Maître, vous devez aller voir le roi sur-le-champ. Les gens de Fitzwilliam sont venus vous chercher. Je crois que quelqu'un est mort.

– Quoi, quelqu'un d'autre ? » demande-t-il. Il saisit sa liasse de papiers, la balance dans un coffre, tourne la clé et la tend à Rafe. À partir de maintenant, il ne laissera aucun secret sans surveillance, aucune trace d'encre fraîche à l'air libre. « Qui dois-je ressusciter cette fois ? »

Vous savez comment ça se passe quand une charrette se retourne dans la rue ? Toutes les personnes qu'on croise ont été témoins de l'accident. Elles ont vu la jambe d'un homme tranchée net. Elles ont vu une femme pousser son dernier souffle. Elles ont vu les marchandises pillées, les voleurs dérobant à l'arrière pendant que le charretier était écrasé à l'avant. Elles ont entendu un homme hurler sa dernière confession, tandis qu'un autre murmurait ses dernières volontés et son testament. Et si toutes ces personnes qui prétendent avoir été là y avaient réellement été, alors toute la lie de Londres se serait retrouvée à cet endroit, les geôles se seraient vidées de leurs voleurs, les lits, de leurs prostituées, et tous les avocats se tiendraient sur les épaules des bouchers pour avoir une meilleure vue.

Plus tard ce jour-là, le 29 janvier, il sera en route pour Greenwich, abasourdi, inquiet, à cause de la nouvelle que les hommes de Fitzwilliam ont apportée. Les gens lui diront : « J'étais là, j'étais là quand Anne a cessé de parler, j'étais là quand elle a posé son livre, sa couture, son luth, j'étais là quand elle a interrompu son divertissement en songeant à Catherine qu'on mettait sous terre. J'ai vu son visage changer. J'ai vu ses femmes se rapprocher d'elle. Je les ai vues l'emmener à la hâte dans sa chambre et verrouiller la porte, et j'ai vu la traînée de sang qu'elle a laissée par terre en marchant. »

Nous n'avons pas besoin de croire ça. Pas la traînée de sang. Ils l'ont vue en imagination, peut-être. Il demandera, à quelle heure les douleurs de la reine ont-elles commencé ? Mais personne ne semble en mesure de le lui dire, malgré leur connaissance intime de l'incident. Ils se sont concentrés sur la traînée de sang et ont laissé les faits de côté. Il faudra un jour ou deux pour que la mauvaise nouvelle se propage hors de la chambre de la reine. Parfois les femmes saignent, mais l'enfant s'accroche et continue de grandir. Mais pas cette fois. Catherine est depuis trop peu de temps dans sa tombe pour reposer en paix. Elle a tendu son bras et secoué l'enfant d'Anne pour le libérer, afin qu'il vienne prématurément au monde et pas plus gros qu'un rat.

Le soir, devant la suite de la reine, la naine est assise sur les dalles, se balançant et gémissant. Elle fait mine d'accoucher, explique quelqu'un : inutilement.

« Ne pouvez-vous l'emmener ? » demande-t-il aux femmes.

Lady Rochford déclare : « C'était un garçon, monsieur le secrétaire. Elle l'a porté moins de quatre mois, pour autant qu'on puisse en

juger. »

Début octobre, donc. Nous étions toujours sur les routes.

« Vous devez avoir une copie de l'itinéraire, murmure lady Rochford. Où était-elle alors ?

– Quelle importance.

– Je pense que vous aimeriez le savoir. Oh, je sais que les plans ont été modifiés, parfois à la dernière minute. Que parfois elle était avec le roi, et d'autres fois non, que parfois Norris était avec elle, et parfois d'autres gentilshommes. Mais vous avez raison, monsieur le secrétaire. Ça n'a aucune importance. Les médecins sont sûrs de très peu de choses. Nous ne pouvons dire quand il a été conçu. Qui était ici et qui était là-bas.

– Peut-être devrions-nous ne pas chercher à savoir, dit-il.

– Alors… maintenant qu'elle a laissé passer une autre chance, la pauvre femme… que va-t-il arriver ? »

La naine se relève tant bien que mal. Tout en le toisant, en soutenant son regard, elle soulève ses jupes. Il n'est pas assez rapide pour détourner les yeux. Elle s'est rasée, ou quelqu'un l'a rasée, et ses parties sont glabres, comme celles d'une vieille femme ou d'une jeune enfant.

Plus tard, devant le roi, Jane Rochford, tenant la main de Mary Shelton, n'est sûre de rien.

« L'enfant avait l'apparence d'un garçon, dit-elle, après environ quinze semaines de gestation.

– Comment ça, l'apparence ? demande le roi. Ne savez-vous pas faire la différence ? Oh, allez-vous-en, femme, vous n'avez jamais eu d'enfant, qu'y connaissez-vous ? Ce sont ses matrones qui auraient dû être à son chevet, que faisiez-vous là-bas ? Vous autres Boleyn ne pouvez-vous laisser la place à quelqu'un de plus utile, faut-il que vous soyez toujours là quand survient un désastre ? »

La voix de lady Rochford tremble, mais elle ne se démonte pas.

« Votre Majesté peut interroger les médecins.

– C'est déjà fait.

– Je ne fais que répéter leurs paroles. »

Mary Shelton fond en larmes. Henri la regarde et dit humblement : « Mademoiselle Shelton, pardonnez-moi. Ma chère, je ne voulais pas vous faire pleurer. »

Henri souffre. Sa jambe vient d'être pansée par les chirurgiens, la jambe qu'il a blessée lors d'une joute il y a plus de dix ans ; elle a tendance à s'ulcérer, et il semblerait que la chute récente ait ouvert une plaie dans la chair. Toute sa bravade s'est dissipée ; c'est comme les jours où il rêvait de son frère Arthur, les jours où les morts le hantaient. C'est le deuxième enfant qu'il perd, dit-il ce soir-là, en

privé : mais qui sait, il a pu y en avoir d'autres, les femmes gardent ces choses pour elles jusqu'à ce que leur ventre se remarque, nous ignorons combien de mes héritiers sont morts avant de naître. Qu'attend Dieu de moi maintenant ? Que dois-je faire pour lui plaire ? Je vois bien qu'il ne me donnera pas d'enfant mâle.

Lui, Cromwell, se tient en retrait tandis que Thomas Cranmer, pâle et doucereux, essaie d'apaiser Henri. Nous comprenons bien mal notre Créateur, déclare l'archevêque, si nous l'accusons de tous les accidents de la nature déchue.

Je croyais qu'il se souciait de chaque hirondelle tombée du ciel, réplique le roi, aussi agressif qu'un enfant. Alors, pourquoi ne se soucie-t-il pas de l'Angleterre ?

Cranmer saura expliquer cette indifférence. Lui écoute à peine. Il pense aux femmes qui entourent Anne : aussi sages que des serpents, aussi douces que des colombes. Une certaine version des événements du jour est déjà en train d'être concoctée ; dans la chambre de la reine. Anne Boleyn n'est nullement responsable de son infortune. C'est son oncle Thomas Howard, le duc de Norfolk, qui est fautif. Quand le roi a fait sa chute, c'est Norfolk qui s'est précipité auprès de la reine en hurlant qu'Henri était mort, lui causant un tel choc que le cœur de l'enfant s'est arrêté.

Et plus encore : c'est la faute d'Henri. À cause de son comportement, de la façon dont il convoite la fille du vieux Seymour, déposant des lettres sur son banc dans la chapelle et lui envoyant des friandises de sa propre table. Quand la reine s'est aperçue qu'il en aimait une autre, elle a été piquée au vif. Le chagrin qu'elle a ressenti a fait se révolter ses viscères, qui ont rejeté l'enfant.

Soyez claire, dit Henri froidement, alors qu'il se tient au pied du lit de sa femme et écoute cette version des faits. Soyez bien claire, madame. Si quelqu'un est responsable, c'est la femme que je regarde en ce moment. Je vous parlerai quand vous irez mieux. Et maintenant adieu, car je vais à Whitehall me préparer pour le Parlement. Vous feriez bien de rester au lit en attendant de vous remettre. Ce que, pour ma part, je doute de pouvoir faire un jour.

Alors Anne crie à sa suite – c'est du moins ce qu'affirme lady Rochford : « Restez, restez, milord, je vous donnerai bientôt un autre enfant, et ce d'autant plus vite que Catherine est morte…

– Je ne vois pas en quoi cela accélérera les choses. »

Henri s'éloigne en boitant. Après coup, dans ses appartements, les gentilshommes de la chambre privée s'affairent prudemment autour de lui, comme s'il était en verre, préparant le départ. Henri regrette désormais sa décision hâtive, car si la reine reste ici, alors toutes les femmes doivent rester ici, et il ne sera pas en mesure de régaler ses yeux de son petit ange, Jane. Une autre explication lui vient, peut-être

inspirée par Anne elle-même : ce fœtus perdu, conçu quand Catherine était en vie, était inférieur au prochain, qui arrivera à une date inconnue, mais bientôt. Car même si l'enfant avait vécu et grandi, il y aurait toujours eu des gens pour douter de sa légitimité ; alors que maintenant qu'Henri est veuf, personne dans la chrétienté ne peut mettre en doute le fait que son mariage avec Anne est légal et que le fils qu'ils auront sera l'héritier d'Angleterre.

« Alors, que pensez-vous de ce raisonnement ? » demande Henri. Avec sa jambe épaissie par les pansements, il s'assied difficilement sur une chaise dans son appartement privé. « Non, ne conférez pas entre vous. Je veux une réponse de chacun de vous, une réponse de chaque Thomas. » Il esquisse une grimace qui se voulait un sourire. « Savez-vous la confusion que vous avez fait naître chez les Français ? Ils ont fait de vous deux un seul conseiller composite, et dans leurs dépêches ils vous appellent Dr Chramuel. »

Ils échangent un regard, lui et Cranmer : le boucher et l'ange. Mais le roi n'attend pas de connaître leur opinion, commune ou distincte ; il continue de parler, tel un homme qui se planterait une dague dans le corps pour se prouver à quel point c'est douloureux.

« Si un roi ne peut avoir de fils, s'il ne peut pas faire ça, qu'importe ce qu'il peut faire d'autre. Les victoires, les butins, les lois justes qu'il passe, la fastueuse cour qui l'entoure, tout cela n'est rien. »

C'est vrai. Pour maintenir la stabilité du royaume, c'est le contrat qu'un roi passe avec son peuple. S'il ne peut avoir de fils, il doit trouver un héritier, le nommer lui-même avant que son pays ne sombre dans le doute et la confusion, la discorde et le complot. Et qui Henri peut-il nommer, dont on ne se moquera pas ?

Le roi dit : « Quand je pense à ce que j'ai fait pour l'actuelle reine, comment je l'ai élevée du rang de simple fille de gentilhomme… Je ne comprends pas maintenant pourquoi j'ai fait ça. » Il les regarde, comme s'il demandait, le savez-vous, Dr Chramuel ? « Il me semble… (il cherche, perplexe, la bonne formulation) … il me semble que j'ai été malhonnêtement entraîné dans ce mariage. »

Lui, Cromwell, observe l'autre moitié de lui-même, comme dans un miroir : Cranmer semble désarçonné.

« Comment ça, malhonnêtement ? demande l'archevêque.

– Je suis certain que je n'avais pas toute ma lucidité à l'époque. Pas comme maintenant.

– Mais, Sire, réplique Cranmer. Majesté. Sans vouloir vous offenser, vous ne pouvez être lucide. Vous venez de connaître une grande perte. »

Deux, en fait, songe-t-il : aujourd'hui votre fils est mort-né et votre première femme a été enterrée. Pas étonnant que vous trembliez.

« Il me semble que j'ai été séduit, dit Henri, c'est-à-dire, trompé,

peut-être par des charmes, peut-être par des sortilèges. Les femmes utilisent de tels subterfuges. Et dans ce cas, le mariage serait nul, n'est-ce pas ? »

Cranmer tend les mains, comme un homme tentant de repousser la marée. Il voit sa reine se volatiliser : sa reine qui a tant fait pour la vraie religion.

« Sire, Sire… Majesté…

– Oh, la paix ! s'écrie Henri, comme si c'était Cranmer qui avait lancé cette discussion. Cromwell, quand vous étiez soldat, avez-vous entendu parler d'un remède qui guérirait une jambe comme la mienne ? Je l'ai de nouveau cognée, et les chirurgiens disent que les humeurs impures doivent sortir. Ils craignent que la pourriture ait atteint l'os. Mais ne le dites à personne. Je n'aimerais pas que ça se sache à l'étranger. Enverrez-vous un page chercher Thomas Vicary ? Je crois qu'il doit me saigner. J'ai besoin d'être soulagé. Je vous souhaite une bonne nuit. » Il ajoute, presque dans un souffle : « Car je suppose que cette journée doit se terminer. »

Le Dr Chramuel sort. Dans l'antichambre, l'une de ses moitiés se tourne vers l'autre.

« Il sera différent demain, déclare l'archevêque.

– Oui. Un homme qui souffre peut dire n'importe quoi.

– Nous ne devrions pas en tenir compte.

– Non. »

Ils sont comme deux hommes marchant sur une fine couche de glace ; penchés l'un vers l'autre, progressant par minuscules pas hésitants. Comme si ça pouvait changer quoi que ce soit, quand elle commence à craquer de toute part.

Cranmer déclare d'un ton incertain : « Son chagrin pour l'enfant le trouble. Aurait-il attendu si longtemps Anne, pour la rejeter si vite ? Ils seront bientôt de nouveau parfaitement amis.

– De plus, renchérit-il, il n'est pas homme à admettre qu'il s'est trompé. Il a peut-être des doutes quant à son mariage. Mais que Dieu vienne en aide au premier qui osera les soulever.

– Nous devons apaiser ces doutes, dit Cranmer. Tous les deux, nous devons le faire.

– Il aimerait être l'ami de l'empereur, maintenant que Catherine n'est plus là pour semer la discorde entre eux. Nous devons donc considérer le fait que la reine actuelle est… »

Il hésite à dire « superflue » ; il hésite à dire « un obstacle à la paix ».

« Elle est sur son chemin, déclare Cranmer sans détour. Mais il ne la sacrifiera pas. Sûrement pas. Pas pour plaire à l'empereur Charles ni à qui que ce soit. Inutile qu'ils comptent dessus. Inutile que Rome compte dessus. Il ne reviendra jamais en arrière.

– Non. Soyez sûr que notre bon maître préservera l'Église. »

Cranmer entend les mots qu'il ne dit pas : le roi n'a pas besoin d'Anne, pour l'aider à faire ça.

Cependant, dit-il à Cranmer, il est difficile de se rappeler comment était le roi avant Anne ; difficile de l'imaginer sans elle. Elle est toujours autour de lui. Elle lit par-dessus son épaule. Elle s'insinue dans ses rêves. Même quand elle est étendue à côté de lui, elle n'est jamais assez près de lui.

« Voici ce que nous allons faire », dit-il. Il serre le bras de Cranmer. « Donnons un dîner, d'accord ? Et invitons le duc de Norfolk. »

Cranmer a un mouvement de recul.

« Norfolk ? Pourquoi ferions-nous cela ?

– En vue d'une réconciliation, répond-il joyeusement. Je crains d'avoir, le jour de l'accident du roi, heu, rabaissé ses prétentions. Dans une tente. Quand il s'est précipité à l'intérieur. Des prétentions fondées, ajoute-t-il avec déférence. Car n'est-il pas notre pair le plus élevé ? Vraiment, je plains le duc du fond du cœur.

– Qu'avez-vous fait, Cromwell ? » L'archevêque est pâle. « Qu'avez-vous fait dans cette tente ? L'avez-vous violenté, comme j'ai entendu dire que vous aviez récemment violenté le duc de Suffolk ?

– Quoi, Brandon ? Je l'ai simplement déplacé.

– Quand il n'était pas d'humeur à être déplacé.

– C'était pour son bien. Si je l'avais laissé là en présence du roi, Charles aurait tellement parlé qu'il se serait retrouvé à la Tour. Il calomniait la reine, voyez-vous. » Et n'importe quelle calomnie, n'importe quel doute, doit venir d'Henri, de sa propre bouche, et non de la mienne, ni de celle de quiconque. « S'il vous plaît, s'il vous plaît, insiste-t-il, organisons un dîner. Vous devez le donner à Lambeth, car Norfolk ne viendra pas chez moi, il croira que j'ai l'intention de mettre un somnifère dans son vin pour le traîner dans un bateau et le vendre en tant qu'esclave. Mais il sera heureux d'aller chez vous. Je fournirai le chevreuil. Nous aurons des gelées en forme des principaux châteaux du duc. Cela ne vous coûtera rien. Et vos cuisiniers n'auront rien à faire. »

Cranmer rit. Enfin, il rit. Il a fallu se battre âprement, pour obtenir de lui ne serait-ce qu'un sourire.

« Comme vous voulez, Thomas. Nous donnerons un dîner. »

L'archevêque place les mains sur ses avant-bras, l'embrasse sur les deux joues. Le baiser de la paix. Mais il ne sent ni apaisé, ni assouvi, tandis qu'il regagne son appartement à travers le palais inhabituellement silencieux : pas de musique dans les pièces lointaines, peut-être le murmure d'une prière. Il tente de s'imaginer l'enfant perdu, l'homoncule, ses membres bourgeonnant, son visage vieux et sage.

Peu d'hommes ont vu une telle chose. Certainement pas lui. En Italie, un jour, il a tenu la lumière pour un chirurgien, tandis que, dans une pièce fermée et enveloppée d'ombre, celui-ci découpait un cadavre pour voir comment il fonctionnait. C'était une nuit effrayante : la puanteur des boyaux et du sang qui prenait à la gorge, et la foule d'artistes qui avait payé pour être là et qui tentait de le pousser du coude : mais il était resté fermement campé sur place, car il avait promis de le faire, promis de tenir la lanterne. Il était donc parmi les heureux élus de cette compagnie, parmi les personnes éclairées qui avaient vu le muscle détaché de l'os. Mais il n'a jamais vu l'intérieur d'une femme, encore moins d'un cadavre gravide ; aucun chirurgien, même pour de l'argent, n'effectuerait une telle dissection en public.

Il pense à Catherine, embaumée et sous terre. Son esprit libéré, parti à la recherche de son premier mari : il erre désormais, appelant son nom. Arthur sera-t-il stupéfait en la voyant, elle qui est une vieille femme si robuste, alors que lui n'est toujours qu'un enfant maigrelet ?

Le bien-aimé roi Arthur n'a pas pu avoir de fils. Et qu'est-il arrivé après Arthur ? Nous l'ignorons. Mais nous savons que sa gloire a disparu du monde.

Il pense à la devise choisie par Anne, qui est peinte sur ses armoiries : « La Plus Heureuse. »

Il a demandé à Jane Rochford : « Comment se porte madame la reine ? »

Rochford a répondu : « Assise sur son lit, elle se lamente. »

Lui voulait savoir, a-t-elle perdu beaucoup de sang ?

Catherine n'était pas sans péchés, mais maintenant ses péchés lui sont pris. Ils sont tous rejetés sur Anne : l'ombre qui se déplace furtivement derrière elle, la femme enveloppée de nuit. L'ancienne reine vit désormais dans le rayonnement de la présence de Dieu, ses enfants morts emmaillotés à ses pieds, mais Anne vit dans ce monde de péchés, croupissant dans la sueur de sa fausse couche, dans ses draps souillés. Mais ses mains et ses pieds sont froids et son cœur est comme une pierre.

Voici donc le duc de Norfolk, s'attendant à être nourri. Vêtu de ses plus beaux habits, ou du moins de ce qui lui a semblé convenable pour Lambeth Palace ; il ressemble à un bout de corde mâchouillé par un chien, ou à un bout de nerf resté collé sur le côté d'un tranchoir. Des yeux brillant férocement sous des sourcils rebelles. Des cheveux ras solidement dressés sur son crâne. Il est maigre, nerveux, dégage une odeur de cheval, de cuir, d'armurerie, et, curieusement, de fourneau ou de cendre froide : une odeur sèche comme la poussière, âcre. Il ne craint nul être vivant hormis Henri Tudor, qui pourrait sur un coup de

tête lui reprendre son titre de duc, mais il craint les morts. On dit que, dans chacune de ses maisons, à la tombée de la nuit, on l'entend claquer les volets et actionner les serrures, au cas où feu le cardinal Wolsey pénétrerait par une fenêtre ou se glisserait dans un escalier. Mais si Wolsey voulait Norfolk, il attendrait patiemment à l'intérieur d'un dessus de table, respirant le grain du bois ; il s'immiscerait par un trou de serrure, ou tomberait d'un conduit de cheminée avec un petit bruit doux, telle une colombe tachée de suie.

Quand Anne Boleyn a fait son entrée dans le monde, le duc a cru que ses ennuis étaient finis puisqu'elle appartenait à son illustre famille. Parce qu'il a des ennuis ; le plus grand noble a ses rivaux, ses opposants, ses diffamateurs. Mais il pensait que, une fois Anne couronnée, il serait toujours à la main droite du roi. L'alliance n'a cependant pas apporté aux Howard les richesses et les honneurs escomptés. Anne a gardé les récompenses pour elle, et Thomas Cromwell en a profité. Le duc estime qu'Anne devrait être guidée par ses parents mâles, mais elle refuse de se laisser guider ; de fait, elle a clairement fait comprendre qu'elle considérait désormais que c'était elle, et non le duc, le chef de la famille. Ce qui est contre nature, du point de vue du duc : une femme ne peut être le chef de quoi que ce soit, son rôle est d'être subordonnée et soumise. Elle peut être reine et riche, mais elle devrait tout de même savoir où est sa place, ou alors il faudrait le lui faire comprendre. Howard grommelle parfois en public : pas à propos d'Henri, mais d'Anne. Du coup, il a préféré passer son temps chez lui à la campagne, à harceler sa duchesse, qui écrit souvent à Thomas Cromwell pour se plaindre de la façon dont il la traite. Comme si lui, Thomas Cromwell, pouvait transformer le duc en un amant merveilleux, ou même en un semblant d'homme raisonnable.

Mais quand la dernière grossesse d'Anne a été connue, le duc est revenu à la cour, flanqué de ses serviteurs narquois et bientôt rejoint par son étrange fils Henry, le comte de Surrey. C'est un jeune homme très imbu de sa personne, qui se croit beau, talentueux et chanceux. Mais son visage est de travers, et sa coupe au bol n'arrange rien. Hans Holbein admet que faire son portrait est un défi. Surrey est présent ce soir à Lambeth, ayant renoncé à une sortie au bordel. Ses yeux parcourent la pièce ; peut-être croit-il que Cranmer cache des filles nues derrière la tapisserie.

« Alors, dit le duc en se frottant les mains. Quand venez-vous me voir à Kenninghall, Thomas Cromwell ? La chasse y est bonne, pardieu, nous avons des bêtes à tuer à chaque saison de l'année. Et pour réchauffer votre lit, nous pouvons vous fournir une femme ordinaire, comme vous les aimez, d'ailleurs nous avons une servante en ce moment (le duc prend une inspiration), vous devriez voir ses

mamelles. »

Ses doigts noueux pétrissent l'air.

« Eh bien, si elle vous appartient, murmure-t-il, je ne voudrais pas vous en priver. »

Le duc lance un coup d'œil à Cranmer. Peut-être ne faut-il pas parler de femmes ? Mais bon, Cranmer n'est pas un véritable archevêque, pas aux yeux de Norfolk ; c'est un petit ecclésiastique qu'Henri a un jour trouvé dans les marais et qui a promis de faire tout ce qu'on lui demanderait en échange d'une mitre et de deux bons repas par jour.

« Pardieu, vous avez l'air malade, Cranmer, observe le duc avec une délectation sinistre. On dirait que vous n'arrivez pas à garder la chair sur vos os. Exactement comme moi. Regardez ça. » Le duc s'écarte de la table, donnant un coup de coude à une malheureuse jeune personne qui se tient à proximité avec une carafe de vin. Il se lève et écarte sa toge, levant un mollet maigrichon. « Que dites-vous de ça ? »

C'est horrible, convient-il. C'est l'humiliation, sûrement, qui ronge Thomas Howard jusqu'à l'os ? En public, sa nièce l'interrompt et parle par-dessus lui. Elle se moque des médailles saintes et des reliques qu'il porte, dont certaines sont très sacrées. À table elle se penche vers lui et dit, tenez, mon oncle, prenez cette miette dans ma main, vous dépérissez.

« Et c'est vrai, dit-il. Je ne sais pas comment vous faites, Cromwell. Regardez-vous, tout replet sous votre toge, un ogre vous dévorerait grillé.

– Ah, répond-il en souriant, c'est le risque que je cours.

– Je crois que vous buvez une poudre que vous vous êtes procurée en Italie. Elle préserve votre bonne mine. Mais je suppose que vous ne partageriez pas votre secret ?

– Mangez votre gelée, milord, dit-il patiemment. Si j'entends parler d'une poudre, je m'en procurerai un échantillon pour vous. Mon seul secret est que je dors la nuit. Je suis en paix avec mon Créateur. Et bien sûr, ajoute-t-il en se penchant confortablement en arrière, je n'ai pas d'ennemis.

– Quoi ? » fait le duc.

Ses sourcils se haussent soudainement. Il se ressert un peu plus des créneaux de Thurston, écarlates et pâles, la pierre légère et la brique rouge sang. Tout en les faisant tourner dans sa bouche, il acquiesce sur plusieurs sujets. Principalement sur Wiltshire, le père de la reine. Qui aurait dû élever Anne convenablement en insistant plus sur la discipline. Mais non, il était trop occupé à se vanter d'elle en français, à se vanter de ce qu'elle deviendrait.

« Eh bien, elle l'est devenue, déclare le jeune Surrey. N'est-ce pas, monsieur mon père ?

– Je crois que c'est elle qui me fait dépérir, dit le duc. Elle sait tout

sur les poudres. On dit qu'elle garde des prisonniers dans sa maison. Vous savez ce qu'elle a fait au vieil évêque Fisher.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ? demande le jeune Surrey.

– Ne sais-tu donc rien, petit ? Le cuisinier de Fisher a été soudoyé pour verser une poudre dans le bouillon. Ça l'a presque tué.

– Ça n'aurait pas été une grande perte, déclare le garçon. C'était un traître.

– Oui, convient Norfolk, mais à l'époque sa trahison restait à prouver. Nous ne sommes pas en Italie, petit. Nous avons des tribunaux. Enfin, bref, le vieux bonhomme a survécu, mais il ne s'en est jamais totalement remis. Henri a fait ébouillanter le cuisinier.

– Mais il n'a jamais avoué, dit-il, lui, Cromwell. Donc nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que les Boleyn étaient responsables. »

Norfolk pousse un ricanement.

« Ils avaient des mobiles. Marie devrait faire attention à elle.

– Je suis d'accord, dit-il. Même si je ne crois pas que le poison soit le principal danger qui la menace.

– Alors, quoi ? demande Surrey.

– Les mauvais conseils, milord.

– Vous pensez qu'elle devrait vous écouter vous, Cromwell ? »

Le jeune Surrey pose maintenant son couteau et commence à se plaindre. Les nobles, se lamente-t-il, ne sont plus respectés comme ils l'étaient aux grandes heures de l'Angleterre. Le roi s'entoure de tout un tas d'hommes de rang inférieur, ce qui ne donnera rien de bon. Cranmer s'avance lentement sur sa chaise, comme pour intervenir, mais Surrey lui lance un regard noir qui dit, c'est précisément de gens comme vous dont je parle, archevêque.

Cromwell fait un signe de tête à un garçon pour qu'il remplisse le verre du jeune homme.

« Vous n'adaptez pas vos propos à votre assistance, observe-t-il.

– Pourquoi le ferais-je ? demande Surrey.

– Thomas Wyatt dit que vous apprenez à écrire des vers. J'aime les poèmes, car j'ai passé ma jeunesse parmi les Italiens. Si vous me faisiez cet honneur, j'aimerais en lire quelques-uns.

– Nul doute que vous aimeriez, réplique Surrey. Mais je les réserve à mes amis. »

Quand il arrive chez lui, son fils sort à sa rencontre.

« Avez-vous entendu ce que fait la reine ? Elle a quitté son lit et on dit des choses incroyables à son sujet. Il paraît qu'elle a été vue faisant griller des noisettes au-dessus du feu de sa chambre, les agitant dans une poêle en cuivre, afin de confectionner des friandises empoisonnées pour lady Marie.

– Ce serait quelqu'un d'autre qui manierait la poêle, réplique-t-il en souriant. Un laquais. Weston. Ce jeune Mark. »

Gregory maintient obstinément sa version : « C'était elle. Elle les faisait griller. Le roi est entré et il a froncé les sourcils en voyant ce qu'elle faisait, car il ne comprenait pas ce que ça voulait dire, d'autant qu'il se méfie d'elle, vous savez. Que faites-vous ? a-t-il demandé, et la reine Anne a répondu, oh, milord, je prépare simplement quelques friandises pour récompenser les pauvres femmes qui se tiennent à la porte et m'adressent leurs encouragements. Le roi a dit, vraiment, ma chère ? Alors Dieu vous bénisse. Il a donc été complètement abusé, voyez-vous.

– Et où cela s'est-il passé, Gregory ? Car vois-tu, elle est à Greenwich, et le roi est à Whitehall.

– Peu importe, répond Gregory avec entrain. En France, les sorcières volent, et aussi les poêles en cuivre et les noisettes et tout. Et c'est là qu'elle a appris à le faire. En vérité, tous les Boleyn sont devenus des sorciers, pour lui fabriquer par magie un garçon, car le roi craint de ne pouvoir lui en donner un. »

Son sourire est désormais peiné.

« Ne va pas raconter ça à toute la maisonnée. »

Gregory réplique avec joie : « Trop tard, c'est la maisonnée qui me l'a raconté. »

Il se souvient de Jane Rochford lui disant, ça devait être il y a deux ans : « La reine s'est vantée qu'elle donnera à Catherine un petit déjeuner dont elle ne se remettra pas. »

Gai au petit déjeuner, mort au dîner. Voilà ce qu'on disait à propos de la fièvre qui a tué sa femme et ses filles. Mais les morts non naturelles, quand elles se produisent, sont généralement plus rapides que ça ; elles surviennent d'un coup.

« Je vais dans mon bureau, dit-il. J'ai un document à rédiger. Ne laisse personne m'interrompre. Sauf Richard, qui peut venir me voir s'il le veut.

– Et moi, je peux venir ? Par exemple, si la maison était en feu, aimeriez-vous en être informé ?

– Pas par toi. Pourquoi te croirais-je ? »

Il donne une petite tape à son fils. Se hâte vers son bureau et ferme la porte.

La rencontre avec Norfolk ne donne, de toute évidence, aucun résultat. Mais… Il prend une feuille de papier. En haut il écrit :

THOMAS BOLEYN

C'est le père de la lady. Il se le représente mentalement. Un homme

qui se tient droit, fier de son apparence, qui prend grand soin à être élégant, comme son fils George : le genre d'homme à tester l'ingéniosité des orfèvres de Londres et à tourner entre ses doigts des joyaux dont il affirme qu'ils lui ont été offerts par des souverains étrangers. Depuis de nombreuses années, il sert Henri en tant que diplomate, une activité qui convient à sa complaisance froide. Ce n'est pas un homme d'action, Boleyn, mais plutôt un homme qui se tient à proximité, souriant d'un air satisfait et caressant sa barbe ; il croit avoir l'air énigmatique, mais on dirait en fait qu'il se donne du plaisir.

Pourtant, il a su agir quand l'opportunité s'est présentée, provoquer l'ascension de sa famille, de plus en plus haut, jusqu'aux branches les plus élevées de l'arbre. Mais il fait froid là-haut quand le vent souffle, le vent cinglant de 1536.

Comme nous le savons, son titre de comte de Wiltshire lui semble insuffisant pour indiquer son statut particulier, il s'est donc inventé un titre français, « Monseigneur ». Et ça lui fait plaisir qu'on l'appelle ainsi. Il laisse entendre que tout le monde devrait l'appeler ainsi. Le simple fait que les courtisans lui obéissent ou non en dit long sur leur position.

Il écrit :

Monseigneur : Tous les Boleyn. Leurs femmes. Leurs chapelains. Leurs serviteurs.

Tous ceux de la chambre privée qui s'aplatissent devant Boleyn, à savoir,

Henry Norris
Francis Weston
William Brereton, etc.

Puis un simple « Wiltshire », noté d'un trait vif :

Le duc de Norfolk.

Sir Nicholas Carew (de la chambre privée) qui est le cousin d'Edward Seymour, et marié à la sœur de :

Sir Francis Bryan, cousin des Boleyn, mais aussi cousin des Seymour, et ami de :

M. le trésorier, William Fitzwilliam.

Il regarde cette liste. Il ajoute le nom de deux personnages éminents :

Le marquis d'Exeter, Henry Courtenay.
Henry Pole, lord Montague.

Ce sont les vieilles familles d'Angleterre ; elles tirent leur légitimité de très vieilles lignées ; elles souffrent, plus que la plupart d'entre nous, des prétentions des Boleyn.

Il roule sa feuille de papier. Norfolk, Carew, Fitz. Francis Bryan. Les Courtenay, les Montague et leurs semblables. Et Suffolk, qui déteste Anne. C'est une série de noms. On ne peut pas en tirer grand-chose. Ces personnes ne sont pas nécessairement amies les unes avec les autres. Elles sont juste, à un degré ou un autre, attachées à l'ancienne dispense et ennemies des Boleyn.

Il ferme les yeux. Il s'assied, respire calmement. Dans son esprit, une image apparaît. Une salle haute de plafond. Dans laquelle il commande une table.

Les tréteaux sont apportés par des serviteurs.

Le dessus de la table est fixé.

Des employés en livrée déroulent la nappe, l'ajustant et la lissant ; comme la nappe du roi, celle-ci est bénie, les employés murmurant une formule latine tandis qu'ils se tiennent en retrait pour l'observer et égaliser les bords.

Ça, c'était pour la table. Maintenant, quelque chose pour que les invités puissent s'asseoir.

Les serviteurs font glisser sur le sol une lourde chaise, avec les armoiries des Howard gravées sur le dossier. Ça, c'est pour le duc de Norfolk, qui abaisse son derrière osseux.

« Qu'avez-vous, demande-t-il d'un ton plaintif, pour m'ouvrir l'appétit, Crumb ? »

Maintenant apportez une autre chaise, ordonne-t-il aux serviteurs. Placez-la à la droite de M. de Norfolk.

Celle-ci est pour Henry Courtenay, le marquis d'Exeter, qui annonce : « Cromwell, ma femme a insisté pour venir !

– Ça me fait chaud au cœur de vous voir, lady Gertrude, dit-il en s'inclinant. Prenez place. » Jusqu'à ce dîner, il a toujours essayé d'éviter cette femme irréfléchie et importune. Mais il arbore son visage poli. « Les amis de lady Marie sont les bienvenus.

– La princesse Marie, le reprend sèchement Gertrude Courtenay.

– Comme vous voulez, milady, soupire-t-il.

– Voici Henry Pole ! s'exclame Norfolk. Va-t-il me voler mon dîner ?

– Il y a à manger pour tout le monde, dit-il. Apportez une autre chaise pour lord Montague. Une chaise appropriée, pour un homme de sang royal.

– Ça s'appelle un trône, déclare Montague. Au fait, ma mère est ici. »

Lady Margaret Pole, la comtesse de Salisbury. Légitime reine d'Angleterre, d'après certains. Le roi Henri a adopté une tactique

judicieuse avec elle et sa famille. Il les a honorés, les a choyés, gardés à proximité de lui. Ça lui a bien servi : ils estiment toujours que les Tudors sont des usurpateurs, bien que la comtesse ait de l'affection pour Marie, dont elle a été la gouvernante durant son enfance : Marie, qu'elle honorait plus pour sa mère royale, Catherine, que pour son père, qu'elle considère comme le rejeton de voleurs de bétail gallois.

La comtesse, dans son esprit, s'assied en grinçant sur sa chaise. Elle observe autour d'elle.

« Vous avez une salle magnifique, Cromwell, déclare-t-elle, irritée.

– La récompense du vice », remarque son fils Montague.

Il s'incline de nouveau. Il encaissera sans broncher toutes les insultes, à ce stade.

« Alors, dit Norfolk, où est mon premier plat ?

– Patience, milord », répond-il.

Il s'assied sur son siège, un simple trépied, au bout de la table. Il regarde les nobles.

« Dans un instant, les plats vont arriver. Mais, tout d'abord, si nous disions le bénédicité ? »

Il lève les yeux vers les poutres. Là-haut sont sculptées et peintes les têtes des défunts : More, Fisher, le cardinal, la reine Catherine. En dessous, la fine fleur de l'Angleterre. Espérons que le plafond ne s'écroulera pas.

Le lendemain du jour où il a ainsi laissé libre cours à son imagination, Thomas Cromwell éprouve le besoin de clarifier sa position, dans le monde réel ; et d'ajouter des noms à la liste des invités. Sa rêverie n'est pas allée jusqu'au festin, il ne sait donc pas quels plats il proposera. Il doit concocter quelque chose de savoureux, sinon les grands du royaume s'en iront, arrachant la nappe et donnant des coups de pied aux serviteurs.

Donc : il parle maintenant aux Seymour, en privé, mais franchement.

« Tant que le roi soutiendra la reine actuelle, je la soutiendrai également. Mais s'il la rejette, je devrai revoir ma position.

– Donc vous n'avez aucun intérêt personnel dans tout ça ? demande Edward Seymour d'un ton sceptique.

– Je représente les intérêts du roi. Voilà à quoi je sers. »

Edward sait qu'il n'ajoutera rien de plus.

« Pourtant… » commence-t-il.

Anne sera bientôt remise de sa mésaventure, et Henri pourra de nouveau l'avoir dans son lit, mais il est clair que cette perspective ne l'a pas fait perdre son intérêt pour Jane. Le jeu a changé, et Jane doit être repositionnée. Le défi fait briller l'œil de Seymour. Maintenant qu'Anne a de nouveau échoué, il est possible qu'Henri souhaite se

remarier. Toute la cour en parle. Et c'est précisément le succès passé d'Anne Boleyn qui leur permet d'envisager cette possibilité.

« Vous autres Seymour ne devriez pas entretenir trop d'espoirs, dit-il. Il se brouille avec Anne, puis revient vers elle, et alors il n'est rien qu'il ne ferait pour elle. Ils ont toujours été ainsi. »

Tom Seymour demande : « Pourquoi préférerait-on une vieille poule coriace à une poulette potelée ? Qu'en ferait-on ?

– De la soupe », répond-il, mais pas assez fort pour que Tom puisse l'entendre.

Les Seymour sont en deuil, mais pas de la douairière Catherine. Anthony Oughtred est mort, le gouverneur de Jersey, et la sœur de Jane, Elizabeth, se retrouve veuve.

Tom Seymour suggère : « Si le roi prend Jane comme maîtresse, ou Dieu sait quoi, nous devrions essayer de conclure une belle alliance pour Bess.

– Concentre-toi sur l'affaire qui nous occupe », rétorque Edward.

La jeune veuve pétillante vient à la cour, pour aider la famille à mener sa campagne. Il croyait qu'ils l'appelaient Lizzie, mais il semblerait que c'était juste le surnom que lui donnait son mari, et que pour sa famille elle soit Bess. Il est content, mais ne sait pas pourquoi. Ce n'est pas raisonnable de sa part d'estimer que les autres femmes ne devraient pas s'appeler comme son épouse. Bess n'est pas d'une grande beauté et elle est plus sombre que sa sœur, mais elle a une vivacité pleine de confiance qui attire le regard.

« Soyez gentil avec Jane, monsieur le secrétaire, dit Bess. Elle n'est pas fière, comme le croient certains. Ils se demandent pourquoi elle ne leur parle pas, mais c'est simplement parce qu'elle ne sait pas quoi dire.

– Mais à moi, elle me parlera.

– Elle vous écoutera.

– Une qualité attirante chez les femmes.

– Une qualité attirante chez tout le monde. Ne trouvez-vous pas ? Même si Jane, plus que toute autre femme, attend des hommes qu'ils lui disent quoi faire.

– Et obéit-elle ?

– Pas nécessairement. » Elle rit. Elle lui effleure du bout du doigt le revers de la main. « Venez. Elle est prête pour vous. »

Dans l'éclat du désir du roi d'Angleterre, quelle jeune femme ne rayonnerait pas ? Jane. Elle porte un noir encore plus profond, semble-t-il, que le reste de la famille, et elle explique d'elle-même qu'elle a prié pour l'âme de la défunte Catherine : non qu'elle en ait besoin, car s'il y a bien une femme qui est allée tout droit au paradis…

« Jane, coupe Edward Seymour, je te préviens, et je veux que tu m'écoutes attentivement et que tu tiennes compte de ce que je vais

dire. Quand tu es en présence du roi, tu dois faire comme si Catherine n'avait jamais existé. S'il entend son nom de ta bouche, il cessera de t'apprécier, sur-le-champ.

– Écoute, dit Tom Seymour. Cromwell ici présent veut savoir, es-tu parfaitement vierge ? »

Il pourrait rougir pour elle.

« Si vous ne l'êtes pas, mademoiselle Jane, dit-il, nous pouvons nous arranger. Mais vous devez nous le dire maintenant. »

Elle a un regard pâle, vide.

« Quoi ? »

Tom Seymour : « Jane, même toi, tu dois comprendre la question.

– Est-il vrai que personne ne vous a jamais demandée en mariage ? Pas de contrat ni d'entente ? » Il doit à tout prix savoir. « Avez-vous déjà aimé quelqu'un, Jane ?

– J'aimais bien William Dormer. Mais il a épousé Mary Sidney. » Elle lève la tête : un éclair de ses yeux d'un bleu glacial. « Il paraît qu'ils sont très malheureux.

– Les Dormer ne nous trouvaient pas assez bien, explique Tom. Mais regardez maintenant. »

Lui dit : « C'est tout à votre honneur, Jane, de n'avoir formé aucun attachement tant que votre famille n'était pas prête à vous marier. Car les jeunes femmes le font souvent, et ça se termine mal. » Il sent qu'il doit clarifier ce point. « Les hommes vous diront qu'ils vous aiment tellement qu'ils en sont malades. Ils diront qu'ils ont perdu l'appétit et le sommeil. Ils disent qu'ils craignent de mourir sans vous. Et après, dès que vous cédez, ils se lèvent et s'en vont, et perdent tout intérêt. La semaine suivante ils passeront à côté de vous en faisant comme s'ils ne vous reconnaissaient pas.

– Avez-vous fait ça, monsieur le secrétaire ? » demande Jane.

Il hésite.

« Alors ? le relance Tom Seymour. Nous aimerions savoir.

– Probablement. Quand j'étais jeune. Je vous le dis au cas où vos frères ne pourraient se résoudre à le faire. Ce n'est pas facile pour un jeune homme d'avouer ça à sa sœur.

– Donc tu vois, recommande Edward. Tu ne dois pas céder au roi. »

Jane demande : « Pourquoi ferais-je cela ?

– Ses paroles mielleuses… commence Edward.

– Ses quoi ? »

L'ambassadeur de l'empereur est terré chez lui et refuse de sortir pour rencontrer Thomas Cromwell. Il n'a pas voulu se rendre à Peterborough pour l'enterrement de Catherine, car elle n'a pas eu droit à des funérailles de reine, et maintenant il affirme devoir respecter sa période de deuil. Finalement, une rencontre est arrangée :

l'ambassadeur rentre d'une messe à l'église d'Austin Friars, alors que Thomas Cromwell, qui demeure à la maison des Rouleaux dans Chancery Lane, est passé pour inspecter les travaux d'extension de sa résidence principale non loin.

« Ambassadeur ! » s'écrie-t-il, comme s'il était terriblement surpris.

Les briques prêtes à être utilisées aujourd'hui ont été cuites l'année dernière, quand le roi voyageait à travers les comtés de l'Ouest ; l'argile qui la compose a été extraite l'hiver précédent, et le gel brisait les mottes, pendant que lui, Cromwell, essayait de briser Thomas More. En attendant l'apparition de Chapuys, il a bien insisté auprès du contremaître sur le fait qu'il ne voulait surtout pas d'infiltrations d'eau. Maintenant il saisit le bras de Chapuys et l'entraîne à l'écart du bruit et de la poussière de la fosse de sciage. Eustache frémit de questions : on les sent, bondissant et agitant les muscles de son bras, bourdonnant dans la trame de ses vêtements.

« Cette jeune Semer… »

C'est une journée sans lumière, immobile, glaciale.

« Aujourd'hui serait un bon jour pour pêcher le brochet », dit-il.

L'ambassadeur s'efforce de dissimuler son désarroi.

« Si vous tenez à ce poisson, j'imagine que vos serviteurs…

– Ah, Eustache, je vois que vous ne comprenez pas ce divertissement. Ne craignez rien, je vous l'enseignerai. Que pourrait-il y avoir de meilleur pour la santé qu'être dehors de l'aube au crépuscule, des heures et des heures sur un rivage boueux pendant que les arbres gouttent au-dessus de vous, à regarder votre souffle dans l'air, seul ou avec un bon compagnon ? »

L'ambassadeur est en proie à un dilemme : d'un côté, des heures et des heures avec Cromwell, durant lesquelles celui-ci pourrait baisser la garde, dire tout ce qui lui passe par la tête ; de l'autre, à quoi servirai-je à mon maître impérial si mes genoux s'ankylosent totalement et que je dois être ramené à la cour sur une litière ?

« Ne pourrions-nous le pêcher en été ? demande-t-il, sans grand espoir.

– Je ne vous exposerais pas à un tel risque. Un brochet d'été vous entraînerait dans l'eau. » Il s'adoucit. « La lady dont vous parlez s'appelle Seymour, très cher ambassadeur. Même si certains anciens le prononcent Semer.

– Je ne fais aucun progrès dans votre langue, se plaint Chapuys. Tout le monde peut dire son nom comme il le souhaite, d'une façon différente chaque jour. Ce que j'ai entendu dire, c'est que sa famille est ancienne, et que la femme elle-même n'est pas si jeune.

– Elle a servi la princesse douairière, vous savez. Elle aimait beaucoup Catherine. Elle était désolée, à vrai dire, de ce qui lui est arrivé. Elle est inquiète pour lady Marie, et on dit qu'elle lui a envoyé

des messages pour lui donner du courage. Si le roi continue à la préférer, elle pourra peut-être aider Marie.

– Hum. » L'ambassadeur semble sceptique. « J'ai entendu dire ça et aussi que c'est une personne très docile et pieuse. Mais je crains qu'il y ait anguille sous roche. J'aimerais voir Mlle Semer, pouvez-vous arranger ça ? Pas la rencontrer. Juste l'apercevoir.

– Je suis surpris que vous soyez si intéressé. Je pensais que vous auriez préféré savoir quelle princesse française Henri épouserait, s'il venait à dissoudre son mariage actuel. »

L'ambassadeur vient de grimper d'un cran sur l'échelle de la terreur. Mieux vaut un ennemi qu'on connaît. Mieux vaut Anne Boleyn qu'une nouvelle menace, un nouveau traité, une nouvelle alliance entre la France et l'Angleterre.

« Mais c'est impossible ! explose-t-il. Cremuel, vous m'avez dit que c'était un conte de fées ! Vous avez affirmé être l'ami de mon maître, vous n'allez pas approuver une alliance avec la France ?

– Du calme, ambassadeur, du calme. Je ne prétends pas pouvoir gouverner Henri. Et après tout, il pourrait décider de préserver son mariage actuel, ou, dans le cas contraire, de rester chaste.

– Vous vous moquez de moi ! accuse l'ambassadeur. Cremuel ! Vous riez sous cape. »

Et il rit en effet. Les ouvriers les contournent, leur laissant de l'espace, de rudes artisans de Londres avec des outils enfoncés sous leur ceinture.

Pénitent, il dit : « Ne vous faites pas trop d'illusions. Chaque fois que le roi et sa femme se réconcilient, quiconque a dit du mal d'elle dans l'intérim passe un sale quart d'heure.

– Vous la défendriez ? Vous la soutiendriez ? » Tout le corps de l'ambassadeur s'est raidi, comme s'il avait vraiment passé la journée entière au bord de la rivière. « Elle est peut-être votre coreligionnaire…

– Quoi ? » Il ouvre de grands yeux. « Ma coreligionnaire ? Comme mon maître le roi, je suis un fils fidèle de la sainte Église catholique. C'est juste qu'en ce moment nous ne sommes pas en communion avec le pape.

– Laissez-moi l'exprimer différemment », dit Chapuys. Il plisse les yeux vers le ciel gris de Londres, comme s'il cherchait de l'aide là-haut. « Disons que les liens qui vous attachent à elle sont matériels et non spirituels. Je comprends que vous avez eu de l'avancement grâce à elle. J'en ai conscience.

– Détrompez-vous. Je ne dois rien à Anne. J'ai eu de l'avancement grâce au roi, et personne d'autre.

– Vous l'avez parfois appelée ma chère amie. Je me souviens d'occasions précises.

– Je vous ai parfois appelé mon cher ami. Je me souviens d'occasions précises. »

Chapuys encaisse le coup.

« Il n'y a rien que je souhaite plus, dit-il, que la paix entre nos nations. Quel meilleur signe de réussite pour un ambassadeur qu'un rapprochement après des années de troubles ? Et maintenant l'opportunité se présente.

– Maintenant que Catherine est morte. »

Chapuys n'objecte pas. Il se contente de resserrer sa cape autour de lui.

« Le roi n'a obtenu aucun avantage de la concubine, et il n'en obtiendra pas maintenant. Aucune puissance en Europe ne reconnaît son mariage. Même les hérétiques ne le reconnaissent pas, bien qu'elle ait fait tout son possible pour les mettre de son côté. Quel bénéfice pourriez-vous tirer à préserver la situation telle qu'elle est : le roi malheureux, le Parlement agité, la noblesse exaspérée, le pays entier révolté par les prétentions de cette femme ? »

Des gouttes de pluie ont commencé à tomber lentement : lourdes, glaciales. Chapuys lève de nouveau les yeux avec irritation, comme si Dieu cherchait à saper ses efforts à ce moment crucial. Saisissant une fois de plus le bras de l'ambassadeur, il l'entraîne à travers le terrain défoncé en direction d'un abri. Les maçons ont installé une tente, et il leur demande de partir en disant : « Accordez-nous une minute, les garçons, vous voulez bien ? » Chapuys se blottit près du brasier et prend alors le ton de la confidence : « Il paraît que le roi parle de sorcellerie, murmure-t-il. Qu'il dit qu'il a été incité à se marier par des charmes et des tromperies. Je vois qu'il ne se confie pas à vous. Mais il a parlé à son confesseur. Si tel est le cas, s'il a noué l'alliance dans un état de transe, alors il pourrait décider que le mariage n'est pas valable, et il serait libre de prendre une autre femme. »

Il jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de l'ambassadeur. Regardez, dit-il, voici comment ça va être : dans un an ces espaces froids et humides seront des pièces habitées. Sa main trace la ligne des étages supérieurs en surplomb, des baies vitrées.

Inventaire pour ce projet : chaux et sable, bois de chêne et ciments spéciaux, pelles et bêches, paniers et cordes, clous divers, tuyaux de plomb ; tuiles jaunes et tuiles bleues, fermoirs de fenêtre, loquets, verrous et gonds, poignées de porte en fer en forme de rose ; dorures, peinture, deux livres d'encens pour parfumer les nouvelles pièces ; six shillings par jour par travailleur, plus le coût des bougies pour le travail de nuit.

« Mon ami, dit Chapuys, Anne est prête à tout et dangereuse. Frappez le premier, avant qu'elle ne vous frappe. Rappelez-vous comment elle a entraîné la chute de Wolsey. »

Son passé l'entoure comme une maison brûlée. Il a bâti, bâti, mais il lui a fallu des années pour balayer les ruines.

À la maison des Rouleaux, il trouve son fils, qui se prépare à partir pour poursuivre son éducation.

« Gregory, tu connais sainte Livrade ? On dit que les femmes la prient pour se débarrasser de leur mari bon à rien. y a-t-il un saint que les hommes peuvent prier s'ils souhaitent se débarrasser de leur femme ?

– Je ne crois pas. » Gregory est stupéfait. « Les femmes prient car elles n'ont pas d'autre moyen. Un homme peut consulter un ecclésiastique pour découvrir pourquoi son mariage n'est pas légal. Ou il peut la renvoyer et lui donner de l'argent pour qu'elle loge dans une autre maison. Comme le fait le duc de Norfolk. »

Il acquiesce.

« Voilà qui m'aide, Gregory. »

Anne Boleyn vient à Whitehall pour célébrer la Saint-Matthias avec le roi. Elle a changé, en une seule saison. Elle est légère, affamée, ressemble à ce qu'elle était à l'époque où elle était à la cour, cette période de négociations futiles avant que lui, Thomas Cromwell, arrive et dénoue la situation. Sa vitalité flamboyante a laissé place à quelque chose d'austère, d'étroit, on dirait presque une nonne. Mais elle n'a pas le calme d'une nonne. Ses doigts triturent les bijoux qui pendent à sa ceinture, tirent sur ses manches, touchent et retouchent les bijoux à sa gorge.

Lady Rochford dit : « Elle croyait que, quand elle serait reine, elle prendrait plaisir à se remémorer les jours de son règne, heure par heure. Mais elle les a oubliés. Quand elle essaie de se souvenir, c'est comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre, et qu'elle n'était pas là. Elle ne me l'a pas dit, bien entendu. Elle l'a dit à son frère George. »

Des appartements de la reine arrive une dépêche : une prophétesse lui a dit qu'elle ne porterait pas le fils d'Henri tant que sa fille Marie serait vivante.

C'est tout à fait admirable, dit-il à son neveu. Elle est sur l'offensive. Elle est comme un serpent, on ne sait jamais quand elle va frapper.

Il a toujours eu une haute estime pour les talents de stratège d'Anne. Il ne l'a jamais considérée comme une femme passionnée, spontanée. Tout ce qu'elle fait est calculé, comme tout ce que lui fait. Il remarque, comme il le fait depuis de nombreuses années, la façon dont elle utilise ses yeux étincelants. Il se demande ce qu'il faudrait pour qu'elle panique.

Le roi chante :

Mon plus grand désir est tout près,
Mon vœu est à portée de main,
Très bientôt je l'implorerai,
Elle qui commande mon destin.

Et lui pense. Il peut implorer encore et encore, ça n'a aucun effet sur Jane.

Mais les affaires de la nation doivent avancer, et voici comment : une loi pour accorder au pays de Galles des députés au Parlement, faire de l'anglais la langue des tribunaux, confisquer leurs pouvoirs aux seigneurs des marches galloises. Une loi pour dissoudre les petits monastères, ces maisons qui rapportent moins de deux mille livres par an. Une loi pour établir une Cour des augmentations, une nouvelle institution qui gérera l'afflux de revenus de ces monastères : Richard Riche en sera le chancelier.

En mars, le Parlement rejette sa nouvelle loi sur les pauvres. Impossible pour les Communes d'accepter que les riches aient quelque devoir envers les pauvres : que si l'on s'engraisse, comme le font les gentilshommes d'Angleterre, grâce au commerce de la laine, on ait quelque responsabilité envers les hommes expulsés de leur terre, les travailleurs sans travail, les semeurs sans champ. L'Angleterre a besoin de routes, de forts, de ports, de ponts. Les hommes ont besoin de travail. C'est une honte de les voir mendier leur pain, quand une activité honnête pourrait apaiser le royaume. Ne pouvons-nous les réunir, les mains et le travail ?

Mais le Parlement ne voit pas pourquoi il serait du ressort de l'État de créer du travail. Ces questions ne sont-elles pas entre les mains de Dieu ? La pauvreté et la déréliction ne font-elles pas partie de son ordre éternel ? Il y a un temps pour tout : un temps pour mourir de faim et un temps pour voler. Si la pluie tombe pendant six mois sans discontinuer et fait pourrir les céréales dans les champs, la providence doit y être pour quelque chose ; car Dieu sait ce qu'il fait. C'est un outrage aux riches et aux entrepreneurs de suggérer qu'ils devraient payer un impôt sur le revenu, simplement pour donner du pain aux fainéants. Et si le secrétaire Cromwell argue que la faim entraîne le crime : et alors, n'y a-t-il pas assez de bourreaux ?

Le roi en personne vient aux Communes pour défendre le projet de loi. Il veut être Henri le Bien-Aimé, un père pour son peuple, le berger de son troupeau. Mais les parlementaires restent assis sur leurs bancs, le fixant durement du regard jusqu'à ce qu'il reparte. Le rejet de la mesure est total.

« Ça s'est transformé en une loi pour fouetter les mendiants, observe Richard Riche. Une mesure plus contre les pauvres que pour eux.

– Peut-être pourrons-nous la présenter de nouveau, suggère Henri. En des temps meilleurs. Ne perdez pas courage, monsieur le secrétaire. »

Donc : il y aura des temps meilleurs, vraiment ? Il continuera d'essayer ; de faire passer sa loi en douce quand ils auront baissé la garde, de présenter la mesure aux Lords et de défier l'opposition… il y a de multiples façons de procéder avec le Parlement, mais parfois il aimerait pouvoir renvoyer à coups de pied les députés dans leurs comtés, parce qu'il irait plus vite sans eux.

Il dit : « Si j'étais roi, je ne prendrais pas ça à la légère. Je les ferais trembler dans leurs chaussures. »

Richard Riche est le président des Communes ; il conseille nerveusement : « Ne mettez pas le roi en colère, sir. Vous savez ce que More disait :"Si le lion connaissait sa propre force, il serait dur de le maîtriser."

– Merci, répond-il. Ça me console grandement, monsieur Lèvres Pincées, d'entendre une citation d'outre-tombe de cet hypocrite sanguinaire. A-t-il autre chose à déclarer sur la situation ? Car si c'est le cas, je vais aller récupérer sa tête chez sa fille et je la ferai rouler à coups de botte à travers Whitehall jusqu'à ce qu'il la ferme une bonne fois pour toutes. » Il éclate de rire. « Les parlementaires. Qu'ils brûlent en enfer. Ils n'ont rien dans la tête. Ils ne pensent qu'à leurs poches. »

Néanmoins, si ses collègues au Parlement s'inquiètent pour leurs revenus, lui est optimiste pour les siens. Bien que les maisons monastiques de moindre importance soient censées être dissoutes, elles peuvent demander une exemption, et toutes ces demandes finissent sur son bureau, accompagnées d'honoraires ou d'une pension. Le roi ne gardera pas toutes ces nouvelles terres en son nom, mais il les louera, en conséquence de quoi il reçoit continuellement des requêtes, pour tel ou tel endroit, pour des manoirs, des fermes, des pâturages ; chaque demandeur lui offre un petit quelque chose, un paiement en une seule fois ou une annuité, annuité qui sera transmise à Gregory avec le temps. Les affaires ont toujours été menées ainsi : faveurs, pots-de-vin, un transfert de fonds opportun pour attirer l'attention, ou la promesse de bénéfices partagés. En ce moment il y a tellement d'opportunités, tellement de transactions, tellement d'offres, qu'il ne peut pas vraiment, en toute courtoisie, décliner. Nul homme en Angleterre ne travaille plus dur que lui. Dites ce que vous voulez de Thomas Cromwell, mais avec lui on en a toujours pour son argent. Et il est toujours disposé à accorder des prêts : William Fitzwilliam, sir Nicholas Carew, ce dépravé vieillissant et borgne de Francis Bryan.

Il fait venir sir Francis et l'enivre. Lui, Cromwell, peut se faire confiance ; quand il était jeune, il a appris à boire avec des Allemands. Ça fait plus d'un an que Francis Bryan s'est querellé avec George

Boleyn ; à quel sujet, Francis s'en souvient à peine, mais la rancœur demeure et, avant que ses jambes finissent par se dérober sous lui, il parvient à reproduire les moments les plus épiques de la dispute, se levant et agitant les bras.

De sa cousine Anne il dit : « On aime savoir où on en est avec une femme. Est-elle une catin, ou une lady ? Anne veut qu'on la traite comme la Vierge Marie, mais elle veut aussi que vous posiez votre argent sur la table, que vous lui fassiez son affaire, puis que vous repartiez. »

Sir Francis est pieux par intermittence, comme les pécheurs manifestes ont tendance à l'être. C'est le carême.

« C'est le moment d'entrer dans votre frénésie annuelle de pénitence, n'est-ce pas ? »

Francis relève son cache-œil et frotte sa cicatrice ; ça le démange, explique-t-il.

« Évidemment, dit-il, Wyatt l'a eue. »

Lui, Thomas Cromwell, attend.

Mais Francis pose alors la tête sur la table et se met à ronfler.

« Le vicaire de l'enfer », dit-il pensivement. Il appelle des garçons. « Ramenez sir Francis chez les siens. Mais enveloppez-le bien au chaud, nous aurons peut-être besoin de son témoignage dans les jours à venir. »

Il se demande combien exactement on serait prêt à laisser sur la table pour Anne. Elle a coûté à Henri son honneur, sa tranquillité d'esprit. Pour lui, Cromwell, elle n'est qu'une négociante de plus. Il admire la manière dont elle a su présenter sa marchandise. Lui, personnellement, n'est pas preneur ; mais il y a bien assez de clients.

Maintenant Edward Seymour est promu à la chambre privée du roi, une marque de faveur singulière.

Et le roi lui dit : « Je crois que je devrais prendre Rafe Sadler parmi mes chambellans. C'est un gentilhomme-né, un garçon que j'ai plaisir à avoir près de moi, et je pense que ça vous aiderait, Cromwell, n'est-ce pas ? Seulement il ne devra pas me mettre constamment des papiers sous le nez. »

Helen, la femme de Rafe, fond en larmes quand elle apprend la nouvelle.

« Il restera à la cour, se lamente-t-elle, pendant des semaines. »

Il s'assied avec elle dans le petit salon de Brick Place, la consolant du mieux qu'il peut.

« C'est la meilleure chose qui soit jamais arrivée à Rafe, je le sais, poursuit-elle. Je suis idiote de pleurer pour ça. Mais je ne supporte pas d'être séparée de lui, ni lui de moi. Quand il est tard, j'envoie des hommes le chercher sur la route. Je voudrais que nous puissions être

sous le même toit chaque nuit de notre vie.

– Il a de la chance, dit-il. Et je ne parle pas juste du fait qu'il ait les faveurs du roi. Vous avez tous les deux de la chance. D'aimer autant. »

Henri chantait une chanson, à l'époque de Catherine.

Je ne nuis à nul homme, je ne cause pas de tort
J'aime sincèrement celle que j'ai épousée.

Rafe remarque : « Il faut des nerfs solides, pour être toujours avec Henri.

– Tu as les nerfs solides, Rafe. »

Il pourrait lui donner des conseils. Des extraits du *Livre d'Henri*. Comme on n'a cessé de louer durant ses jeunes années sa nature douce et son apparence agréable, Henri a grandi en pensant que tout le monde était son ami et que tout le monde souhaitait son bonheur. Donc toute douleur, tout délai, toute frustration, tout coup du sort lui semble une anomalie, un outrage. Toute activité qu'il trouve déplaisante ou lassante, il essaiera honnêtement de la transformer en un amusement, et s'il ne peut en tirer le moindre plaisir, il l'évitera ; ça lui semble raisonnable et naturel. Il a des conseillers qu'il emploie pour se creuser la cervelle en son nom, et, s'il est de mauvaise humeur, c'est probablement leur faute ; ils ne devraient pas l'entraver ou le provoquer. Il ne veut pas de personnes qui disent : « Non, mais… » Il veut des gens qui disent : « Oui, et… » Il n'aime pas les pessimistes et les sceptiques, les hommes qui font la moue et évaluent le coût de ses projets grandioses en griffonnant dans la marge de leurs papiers. Alors faites les additions dans votre tête, là où personne ne les voit. Ne vous attendez pas à de la cohérence de sa part. Henri se targue de comprendre ses conseillers, leurs opinions secrètes et leurs désirs, mais il est bien décidé à ce qu'aucun de ses conseillers ne le comprenne. Il se méfie de tout projet qui ne vient pas de lui, ou ne semble pas venir de lui. Vous pouvez débattre avec lui, mais il faut y mettre la manière et choisir le bon moment. Mieux vaut céder sur tout jusqu'au point crucial et faire alors mine d'avoir besoin de conseils et d'explications, plutôt que de vous accrocher dès le début à votre idée fixe et le laisser penser que vous savez mieux que lui ce que vous faites. Soyez tortueux dans vos arguments et laissez-lui des échappatoires : ne l'acculez pas, ne le coincez pas contre le mur. Souvenez-vous que son humeur dépend des autres, alors demandez-vous quels sont ceux qu'il a rencontrés depuis la dernière fois que vous l'avez vu. Souvenez-vous qu'il ne veut pas simplement être conseillé sur son pouvoir : il veut s'entendre dire qu'il a raison. Il n'est jamais dans l'erreur. Seuls les autres commettent des erreurs en son nom ou le trompent en lui fournissant de mauvaises informations. Henri veut

qu'on lui dise qu'il se comporte bien, devant Dieu et les hommes. « Cromwell, dit-il, vous savez ce que nous devrions essayer ? Cromwell, ne serait-ce pas à mon honneur si je… ? Cromwell, cela ne confondrait-il pas mes ennemis si… ? » Et toutes ces idées, c'est vous qui les lui avez suggérées la semaine dernière. Mais qu'importe. Vous ne voulez pas d'honneurs. Vous voulez juste des actes.

Mais ces leçons sont inutiles. Toute sa vie Rafe s'est entraîné pour ça. C'est un garçon chétif, pas un athlète, il ne pourrait jamais s'exercer à la joute ou au tournoi, un coup de vent le ferait s'envoler de sa selle. Mais il a le caractère qu'il faut. Il sait comment observer. Il sait écouter. Il sait envoyer un message crypté, ou un message si secret qu'il ne semble comporter aucun message ; une information si solide que sa signification semble avoir été enfoncée dans le sol, et pourtant d'une forme si fragile qu'il semble avoir été porté par les anges. Rafe connaît son maître ; Henri est son maître. Mais Cromwell est son père et son ami.

Vous pouvez être joyeux avec le roi, vous pouvez plaisanter avec lui. Mais, comme disait Thomas More, c'est comme s'amuser avec un lion dompté. Vous lui ébouriffez la crinière et lui tirez sur les oreilles, tout en vous disant constamment, ces griffes, ces griffes, ces griffes.

Dans la nouvelle Église d'Henri, le carême est aussi âpre et froid qu'il l'était sous le pape. Les jours misérables et sans viande sapent le moral des hommes. Quand Henri parle de Jane, il bat des paupières, des larmes lui montent aux yeux. « Ses petites mains, Crumb. Ses petites pattes, comme celles d'un enfant. Elle n'a aucune fourberie en elle. Et elle ne parle jamais. Et si elle le fait, je dois pencher la tête pour entendre ce qu'elle dit. Et dans l'intervalle, j'entends mon cœur. Ses petits bouts de broderie, ses morceaux de soie, ses manches bleues qu'elle a découpées dans l'étoffe qu'un admirateur lui a un jour donnée, quelque pauvre garçon épris d'elle… et pourtant elle n'a jamais succombé. Ses petites manches, son collier de petites perles… elle n'a rien… elle n'attend rien. » Une larme s'échappe finalement de l'œil d'Henri, serpente sur sa joue et disparaît dans le gris moucheté de roux de sa barbe.

Voyez comme il parle de Jane : si humble, si timide. Même l'archevêque Cranmer doit reconnaître le portrait, le portrait inversé de la reine actuelle. Toutes les richesses du Nouveau Monde ne la rassasieraient pas ; alors que Jane est reconnaissante pour un sourire.

Je vais écrire une lettre à Jane, annonce Henri. Et je vais lui envoyer une bourse, car elle va avoir besoin de son propre argent maintenant qu'elle ne fait plus partie de la chambre de la reine.

Du papier et des plumes lui sont apportés. Il s'assied et soupire et s'attelle à la tâche. L'écriture du roi est carrée, il l'a apprise enfant de

sa mère. Il n'a jamais gagné en vitesse ; plus il fait d'efforts, plus les lettres semblent aller à reculons. Il le prend en pitié : « Sire, aimeriez-vous dicter, et j'écrirai pour vous ? »

Ce ne serait pas la première fois qu'il écrit une lettre d'amour pour Henri. Au-dessus de la tête souveraine penchée, Cranmer lui lance un regard plein d'accusation.

« Regardez », dit Henri. Il ne montre pas sa lettre à Cranmer. « Elle comprendra, n'est-ce pas, que je la veux ? »

Il lit, tentant de se mettre à la place d'une jeune fille. Il lève les yeux.

« C'est très délicatement exprimé, Sire. Et elle est très innocente. »

Henri reprend la lettre et ajoute quelques phrases plus explicites.

C'est la fin du mois de mars. Mlle Seymour, prise de panique, veut un entretien avec le secrétaire du roi ; celui-ci est arrangé par sir Nicholas Carew, bien que sir Nicholas, qui n'est pas encore prêt à se compromettre dans des discussions, soit lui-même absent. Jane est accompagnée de sa sœur veuve. Bess lui lance un regard inquisiteur ; puis baisse ses yeux brillants.

« Voici ma difficulté », dit Jane.

Elle le regarde d'un air affolé ; il songe, peut-être est-ce tout ce qu'elle a l'intention de dire : voici ma difficulté.

Mais elle poursuit : « On ne peut jamais… Sa Majesté, le roi, on ne peut jamais oublier qui il est, même s'il vous le demande. Plus il dit : "Jane, je suis votre humble soupirant", moins il vous paraît humble. Et à chaque instant vous vous dites, et s'il arrêtait de parler et que je devais dire quelque chose ? J'ai l'impression de me tenir sur une pelote d'épingles, avec les aiguilles pointées vers le haut. Je n'arrête pas de me dire, je vais m'y habituer, la prochaine fois je m'en tirerai mieux, mais quand il arrive, "Jane, Jane…", je suis comme un chat ébouillanté. Avez-vous déjà vu un chat ébouillanté, monsieur le secrétaire ? Moi pas. Mais je crois que, si j'ai si peur de lui maintenant…

– Il veut que les gens aient peur. »

Alors même qu'il prononce ces mots il est frappé par leur vérité. Mais Jane est trop absorbée par ses propres soucis pour entendre ce qu'il vient de dire.

« … si j'ai peur de lui maintenant, qu'est-ce que ce sera quand je le verrai chaque jour ? » Elle s'interrompt. « Oh. Je suppose que vous le savez. Vous le voyez, monsieur le secrétaire, presque quotidiennement. Même si ce n'est pas pareil, je suppose.

– Non, pas pareil », convient-il.

Il voit Bess lever avec compassion les yeux vers sa sœur.

« Mais, maître Cromwell, dit celle-ci, il ne peut pas être question

entre vous que de lois au Parlement, de dépêches aux ambassadeurs, de revenus, du pays de Galles, de moines, de pirates, de trahisons, de Bibles, de serments, de legs, de tutelles, de baux, du prix de la laine et de savoir si l'on doit prier pour les morts. Il doit bien y avoir d'autres sujets. »

Il est frappé par ce résumé de sa propre situation. C'est comme si elle avait compris sa vie. Il a l'envie soudaine de lui prendre la main et de la demander en mariage ; même s'ils ne s'entendent pas au lit, elle semble avoir un don pour la concision qui semble échapper à la plupart de ses clercs.

« Eh bien ? demande Jane. y en a-t-il ? D'autres sujets ? »

Il n'arrive pas à réfléchir. Il écrase son chapeau mou entre ses mains.

« Les chevaux, répond-il. Henri aime s'instruire sur les métiers et les arts, les choses simples. Dans ma jeunesse, j'ai appris à ferrer un cheval, il aime m'entendre parler de ça, comment choisir le bon fer, afin de confondre ses propres maréchaux-ferrants avec ses connaissances. L'archevêque aussi est prêt à monter n'importe quel cheval, c'est un homme timide, mais les chevaux l'aiment, il a appris à les maîtriser dans sa jeunesse. Quand il est fatigué de Dieu et des hommes, nous parlons de ces sujets avec le roi.

– Mais encore ? insiste Bess. Vous passez de nombreuses heures ensemble.

– Des chiens, parfois. Les chiens de chasse, leur élevage et leurs vertus. Les forteresses. Leur construction. L'artillerie. Sa portée. Les fonderies de canons. Doux Jésus. » Il se passe la main dans les cheveux. « Nous disons parfois que nous ferons un périple ensemble, que nous irons dans le Kent, dans le Weald, pour y voir les forgerons, étudier leur façon de faire et leur proposer de nouvelles manières de fondre les canons. Mais nous ne le faisons jamais. Il y a toujours quelque chose pour nous en empêcher. »

Il se sent irrémédiablement triste. Comme s'il se retrouvait soudain en deuil. Et en même temps il sent que, si quelqu'un apportait un lit de plumes dans la pièce (ce qui est peu probable), il jetterait Bess dessus et lui ferait son affaire.

« Bon, voilà, fait Jane, d'un ton résigné. Je serais incapable de fondre un canon, même si ma vie en dépendait. Je suis désolée de vous avoir pris votre temps, monsieur le secrétaire. Vous feriez mieux de retourner au pays de Galles. »

Il comprend ce qu'elle veut dire.

Le lendemain, la lettre d'amour du roi est apportée à Jane, avec une lourde bourse. La scène se déroule devant témoins.

« Je dois retourner cette bourse », dit Jane. (Mais pas sans l'avoir

soupesée, caressée, dans sa main minuscule.) « Je dois supplier le roi, s'il souhaite m'offrir de l'argent, d'attendre que j'aie contracté un mariage honorable. »

Quand on lui donne la lettre, elle déclare qu'elle ferait mieux de ne pas l'ouvrir. Car elle connaît bien son cœur, son cœur galant et ardent. Pour sa part, sa seule possession est son honneur de femme, sa virginité. Donc – non, vraiment – elle ferait mieux de ne pas briser le sceau.

Et alors, avant de la rendre au messager, elle la tient à deux mains ; et dépose, sur le sceau, un chaste baiser.

« Elle l'a embrassé ! s'écrie Tom Seymour. Quel génie s'est emparé d'elle ? D'abord son sceau. Puis… (il pouffe de rire) … son sceptre ! »

Dans un accès de joie, il fait voler le chapeau de son frère. Cela fait au moins vingt ans qu'il fait cette plaisanterie, et Edward ne l'a jamais trouvée drôle. Mais, pour une fois, il esquisse un sourire.

Quand le roi récupère sa lettre, il écoute attentivement ce que son messager lui dit, et son visage s'illumine.

« Je vois que j'ai eu tort de l'envoyer. Cromwell ici présent m'a parlé de son innocence et de sa vertu, et à juste titre, semble-t-il. À partir de maintenant je ne ferai rien qui offensera son honneur. De fait, je ne lui parlerai qu'en présence de sa famille. »

Si la femme d'Edward Seymour devait venir à la cour, ils pourraient organiser une réunion familiale, et le roi pourrait souper avec eux sans attenter à la pudeur de Jane. Peut-être Edward devrait-il avoir une suite au palais ? Ces pièces dont je dispose à Greenwich, rappelle-t-il à Henri, communiquent directement avec les vôtres : et si je les quittais et laissais les Seymour s'y installer ? Henri lui fait un sourire radieux.

Il a attentivement observé les frères Seymour depuis la visite à Wolf Hall. Il devra travailler avec eux ; les femmes d'Henri arrivent avec leur famille dans leur sillage, il ne les déniche pas dans une forêt, cachées sous une feuille. Edward est grave, sérieux, et pourtant enclin à vous dévoiler ses pensées. Tom est renfermé, voilà ce qu'il pense ; renfermé et fourbe, son cerveau travaillant activement derrière une bonhomie de façade. Mais ce n'est peut-être pas le meilleur cerveau. Tom Seymour ne me posera pas de problème, pense-t-il, et Edward, je peux le mettre dans ma poche. Il se projette déjà dans l'avenir, dans une époque où le roi aura ce qu'il désire. Gregory et l'ambassadeur impérial ont chacun suggéré la voie à suivre. « S'il peut annuler vingt années passées avec sa véritable femme, lui a dit Chapuys, je suis sûr qu'il ne vous sera pas impossible de trouver un motif pour le libérer de sa concubine. Personne n'a jamais cru que ce mariage était valide de toute manière, sauf ceux qui sont payés pour dire oui à tout ce qu'il dit. »

Il se demande cependant ce que l'ambassadeur veut dire par

« personne ». Personne à la cour de l'empereur, peut-être ; mais toute l'Angleterre a prêté serment. Ce n'est pas une mince affaire, dit-il à son neveu Richard, d'annuler légalement le mariage, même si c'est le roi qui l'ordonne. Nous attendrons un peu, nous n'irons voir personne, nous les laisserons venir à nous.

Il demande qu'un document soit rédigé, dressant la liste de toutes les cessions accordées aux Boleyn depuis 1524.

« Ce sera une bonne chose de l'avoir sous la main, au cas où le roi le demanderait. »

Il n'a pas l'intention de leur reprendre quoi que ce soit. Il compte plutôt accroître leurs possessions. Les combler d'honneurs. Rire de leurs plaisanteries.

Même si l'on ne peut pas rire de tout. Maître Sexton, le bouffon du roi, s'est moqué d'Anne et l'a traitée de ribaude. Il pensait en avoir le droit, mais Henri a traversé la pièce d'un pas lourd et l'a giflé, lui a cogné la tête contre le mur et l'a banni de la cour. On dit que Nicholas Carew l'a recueilli, par pitié.

Anthony est chagriné pour Sexton. Un bouffon n'aime pas apprendre le renvoi d'un autre ; surtout, dit Anthony, quand son seul vice est la perspicacité. Oh, répond-il, vous avez écouté les ragots de cuisine.

Mais le fou dit : « Henri rejette la vérité et maître Sexton en même temps. Mais, ces temps-ci, elle a le don de s'immiscer sous les portes fermées et de se glisser dans les cheminées. Un jour il cédera et l'invitera à se tenir près de l'âtre. »

William Fitzwilliam vient à la maison des Rouleaux et s'assied avec lui.

« Alors, comment se porte la reine, Crumb ? Toujours la parfaite amitié, bien que vous dîniez avec les Seymour ? »

Il sourit.

Fitzwilliam bondit sur ses pieds, ouvre brusquement la porte pour s'assurer que personne ne les espionne, puis il se rassied et reprend : « Souvenez-vous. La cour de la Boleyn, le mariage avec la Boleyn. De quoi avait l'air le roi, aux yeux des adultes ? De quelqu'un qui ne pense qu'à son plaisir. C'est-à-dire, d'un enfant. Être si épris, si asservi par une femme, qui après tout est faite comme toutes les autres femmes – certains disent que ce n'était pas digne d'un homme.

– Vraiment ? Eh bien, je suis stupéfait. Nous ne pouvons laisser dire qu'Henri n'est pas un homme.

– Un homme – Fitzwilliam insiste sur le mot –, un homme devrait gouverner ses passions. Henri montre une grande volonté, mais très peu de sagesse. Ça lui nuit. Elle lui nuit. Ça continuera à lui nuire. »

Il semblerait qu'il se refuse à la nommer, Anna Bolena, La Ana, la

concubine. Donc, si elle nuit au roi, serait-ce le devoir d'un bon Anglais de l'éloigner ? C'est une possibilité, mais ils ne l'ont toujours pas explorée. Parler en mal de la reine actuelle et de ses héritiers serait bien sûr une trahison ; une trahison dont seul le roi est exempt, car il ne peut violer ses propres intérêts. Il le rappelle à Fitzwilliam ; il ajoute, même si Henri dit du mal d'elle, ne vous laissez pas entraîner.

« Mais qu'attendons-nous d'une reine ? demande Fitzwilliam. Qu'elle ait toutes les vertus d'une femme ordinaire, mais à un degré élevé. Qu'elle soit plus modeste, plus humble, plus discrète et plus obéissante que les autres : de sorte à montrer l'exemple. Certains se demandent, Anne possède-t-elle ces vertus ? «

Il regarde le maître trésorier : continuez.

« Je crois que je peux vous parler franchement, Cromwell », dit Fitz. Et (après avoir vérifié une nouvelle fois derrière la porte) il le fait : « Une reine devrait être douce et attendrissante. Elle devrait inspirer de la clémence au roi – et non le pousser à la rudesse.

– Vous avez un exemple particulier à l'esprit ? »

Fitz était dans la maison de Wolsey durant sa jeunesse. Personne ne sait quel rôle Anne a joué dans la chute du cardinal ; sa main était cachée dans sa manche. Wolsey savait qu'il ne pouvait s'attendre à aucune compassion de sa part et il n'en a pas reçu. Mais Fitz semble balayer le cardinal.

Il dit : « Je ne me fais pas l'avocat de Thomas More. Il n'était pas aussi compétent pour mener les affaires de l'État qu'il le croyait. Il pensait pouvoir influencer le roi, il pensait pouvoir le contrôler, il pensait qu'Henri était toujours un jeune prince docile qu'il pouvait mener par la main. Mais Henri est roi et il veut être obéi.

– Oui, et ?

– Et je regrette que Thomas More n'ait pas connu une fin différente. Un érudit, un homme qui était lord-chancelier, le traîner sous la pluie et lui trancher la tête…

– Vous savez, dit-il, parfois j'oublie qu'il est mort. Quelque chose se produit, et je me demande, qu'en dira More ? »

Fitz lève les yeux.

« Vous ne lui parlez tout de même pas, si ? »

Il rit.

« Je ne lui demande pas conseil. »

Même si, bien sûr, je consulte le cardinal, dans l'intimité de mes courtes heures de sommeil.

Fitz dit : « Thomas More a sabordé ses chances avec Anne quand il a refusé d'assister à son couronnement. Elle l'aurait fait tuer un an plus tôt, si elle avait pu prouver une trahison de sa part.

– Mais More était un avocat intelligent. Entre autres choses.

– Mais la princesse Marie – lady Marie, devrais-je dire – n'est pas

avocate. Et elle n'a pas d'amis.

– Oh, j'imagine que son cousin l'empereur la considère comme une amie. Et c'est une très bonne amie à avoir. »

Fitz semble irrité.

« L'empereur est une grande idole, mais il est à l'étranger. Jour après jour, elle a besoin d'un défenseur plus proche. Elle a besoin que quelqu'un représente ses intérêts. Arrêtez ça, Cromwell – arrêtez de danser autour du pot.

– Marie a simplement besoin de continuer à respirer, dit-il. On m'accuse rarement de danser. »

Fitzwilliam se lève.

« Bien. À bon entendeur, salut. »

Le sentiment général est que quelque chose va mal en Angleterre et doit être réparé. Ce ne sont pas les lois qui sont mauvaises, ni les coutumes. C'est quelque chose de plus profond.

Fitzwilliam quitte la pièce, puis il revient, et déclare de façon abrupte : « Si la prochaine est la fille du vieux Seymour, il y aura des jalousies parmi ceux qui estiment que leur noble maison devrait être préférée – mais après tout, les Seymour sont une vieille famille, et il n'aura pas de problèmes avec elle. Je veux dire, d'hommes lui courant après comme des chiens après une – bon… Il suffit de la regarder, la petite Seymour, pour savoir que personne n'a jamais soulevé sa jupe. »

Cette fois il sort pour de bon, en adressant à Cromwell une sorte de parodie de salut, un grand geste de la main en direction de son chapeau.

Sir Nicholas Carew vient le voir. Tout, en lui, jusqu'aux poils drus de sa barbe, trahit le conspirateur. Il s'attend presque à voir le chevalier lui faire un clin d'œil en s'asseyant.

Le moment venu, Carew se montre étonnamment direct :

« Nous voulons que la concubine soit évincée. Nous savons que vous le voulez aussi.

– Nous ? »

Sous ses sourcils hérissés, Carew lève les yeux vers lui ; comme un homme qui a tiré son unique carreau d'arbalète, il doit désormais battre la campagne, à la recherche d'un ami ou d'un ennemi, ou simplement d'un endroit où se cacher pour la nuit.

D'un ton solennel, il clarifie : « Mes amis en la matière comprennent une bonne partie de la vieille noblesse de cette nation, des personnes d'ascendance honorable, et… » Il voit le visage de Cromwell et se hâte de poursuivre. « Je parle de personnes très proches du trône, les descendants du roi Édouard. Lord Exeter, la famille Courtenay. Et aussi lord Montague et son frère Geoffrey Pole. Lady Margaret Pole, qui était comme vous le savez la gouvernante de la princesse Marie. »

Il lève les yeux.

« Lady Marie.

– Si vous y tenez. Nous l'appelons la princesse. »

Il acquiesce.

« Que cela ne nous empêche pas de parler d'elle.

– Ces personnes que j'ai citées, poursuit Carew, sont principalement celles au nom de qui je parle, mais, comme vous le savez, l'essentiel de l'Angleterre se réjouirait de voir le roi libéré d'elle.

– Je ne crois pas que l'essentiel de l'Angleterre connaisse la situation ni ne s'en soucie. »

Ce que Carew veut dire, bien sûr, c'est l'essentiel de *mon* Angleterre, l'Angleterre de sang ancien. Tout autre pays, pour sir Nicholas, n'existe pas.

« Je suppose que la femme d'Exeter, Gertrude, s'occupe activement de la question.

– Elle a été, répond Carew en se penchant en avant pour lui faire part d'un grand secret, en communication avec Marie.

– Je sais, soupire-t-il.

– Vous avez lu leurs lettres ?

– Je lis les lettres de tout le monde. » Y compris les vôtres. « Mais écoutez, dit-il, tout ça a un relent d'intrigue contre le roi, ne trouvez-vous pas ?

– En aucun cas. Son honneur est notre principal souci. »

Il acquiesce. Soit.

« Alors ? Qu'attendez-vous de moi ?

– Nous attendons que vous nous rejoigniez. Nous serons heureux de voir la fille de Seymour couronnée. Cette jeune femme est de ma famille, et on sait qu'elle défend la vraie religion. Nous pensons qu'elle ramènera Henri à Rome.

– Une cause qui me tient à cœur », murmure-t-il.

Sir Nicholas se penche en avant.

« C'est notre problème, Cromwell. Vous êtes luthérien. »

Il touche sa veste, près de son cœur.

« Non, sir, je suis banquier. Luther voue aux enfers tous ceux qui prêtent à intérêt. Pourquoi prendrais-je son parti ? »

Sir Nicholas rit chaleureusement.

« Je l'ignorais. Où serions-nous, sans Cromwell pour nous prêter de l'argent ? »

Il demande : « Que doit-il arriver à Anne Boleyn ?

– Je ne sais pas. Le couvent ? »

Donc l'affaire est conclue et scellée : lui, Cromwell, doit assister les anciennes familles, les vrais fidèles ; et ensuite, sous le nouveau régime, on tiendra compte des services qu'il aura rendus : son zèle à les aider leur fera peut-être oublier les blasphèmes des trois dernières

années, qui autrement appelleraient un châtiment mérité.

« Juste une chose, Cromwell. » Carew se lève. « Ne me faites pas attendre, la prochaine fois. Il ne convient guère à un homme de votre trempe de faire battre la semelle dans une antichambre à un homme de ma trempe.

– Ah, c'était ça, le bruit ? » Bien que Carew porte le satin matelassé des courtisans, il l'imagine toujours en armure d'apparat : pas une armure faite pour se battre, mais le genre qu'on achète en Italie pour impressionner ses amis. Battre la semelle ferait alors du bruit : cling, clang. Il lève les yeux. « Je ne voulais pas vous offenser, sir Nicholas. À partir de maintenant, nous vous recevrons rapidement. Considérez-moi comme votre allié, paré pour la bataille. »

C'est le genre de grandiloquence que Carew comprend.

Maintenant Fitzwilliam parle à Carew. Carew parle à sa femme, qui est la sœur de Francis Bryan. Sa femme parle, ou du moins écrit, à Marie pour lui faire savoir que ses perspectives s'arrangent d'heure en heure, que La Ana pourrait être remplacée. Au moins, comme ça, Marie se tiendra tranquille pendant un moment. Il ne veut pas qu'elle entende les rumeurs qui affirment qu'Anne lance de nouvelles hostilités. Elle pourrait paniquer et tenter de s'échapper ; on dit qu'elle a divers plans absurdes, comme droguer les femmes Boleyn qui l'entourent et s'enfuir en pleine nuit. Il a prévenu Chapuys, sans entrer dans les détails, naturellement, que si Marie s'échappe, Henri pourrait le tenir responsable et n'avoir aucune considération pour l'immunité que lui confère son statut de diplomate. Au minimum, il recevrait une raclée comme le bouffon Sexton. Au pire, il pourrait ne jamais revoir son pays natal.

Francis Bryan tient les Seymour à Wolf Hall informés des événements à la cour. Fitzwilliam parle au marquis d'Exeter et à Gertrude, sa femme. Gertrude soupe avec l'ambassadeur impérial et avec les membres de la famille Pole, qui sont aussi papistes qu'ils osent l'être et qui ont frôlé la trahison au cours des quatre dernières années. Personne ne parle à l'ambassadeur de France. Mais tout le monde lui parle à lui, Thomas Cromwell.

En somme, voici la question que ses nouveaux amis posent : si Henri peut écarter une épouse, une fille d'Espagne qui plus est, ne peut-il pas verser une pension à la fille de Boleyn et l'expédier dans une maison à la campagne, en prétextant un contrat de mariage invalide ? Son affranchissement de Catherine, après vingt ans d'union, a offensé toute l'Europe. L'alliance avec Anne n'est reconnue nulle part hormis dans ce royaume et elle n'a pas tenu trois années ; il pourrait l'annuler, la faire passer pour une folie. Après tout, il a sa propre Église pour s'en charger, son propre archevêque.

Dans sa tête il répète une requête : « Sir Nicholas ? Sir William ? Viendrez-vous dîner dans mon humble demeure ? »

Il n'a pas réellement l'intention de leur demander. La reine l'apprendrait vite. Un regard entendu suffit, un hochement de tête et un clin d'œil. Mais, une fois encore, il dispose mentalement ses invités.

Norfolk en bout de table. Montague et sa sainte mère. Courtenay et sa maudite femme. Entrant discrètement derrière eux, notre ami M. Chapuys.

« Oh, diable, maugrée Norfolk, allons-nous devoir parler français ?

– Je traduirai », propose-t-il. Mais qui arrive à grand fracas ? Le duc Lèchefrite. « Bienvenue, monsieur de Suffolk, dit-il. Prenez place. Prenez soin de ne pas mettre de miettes dans votre magnifique barbe.

– Si seulement il y avait une miette », déclare Norfolk, affamé.

Margaret Pole le transperce d'un regard glacial.

« Vous avez arrangé la table. Vous nous avez donné des chaises. Mais vous ne nous avez pas fourni de serviettes.

– Mes excuses. » Il appelle un serviteur. « Vous ne voulez pas vous salir les mains. »

Margaret Pole secoue sa serviette. Dessus est imprimé le visage de la défunte Catherine.

Des hurlements proviennent de l'extérieur, en direction de l'office. Francis Bryan arrive, avec déjà un coup dans le nez. « Me divertir en bonne compagnie… » Il se laisse lourdement tomber sur sa chaise.

Maintenant, lui, Cromwell, adresse un signe de tête à ses domestiques. Des tabourets supplémentaires sont apportés.

« Glissez-les entre les chaises », dit-il.

Carew et Fitzwilliam arrivent. Ils s'assoient sans un sourire ni un hochement de tête. Ils sont parés pour le festin, couteau à la main.

Il parcourt ses convives du regard. Tous sont prêts. Un bénédicité en latin ; il aurait préféré en anglais, mais il a décidé de leur faire plaisir. Ils se signent avec ostentation, à la manière papiste. Le regardent, pleins d'attente.

Il appelle les serviteurs. La porte s'ouvre en grand. Des hommes en sueur hissent les plats sur la table. La viande semble fraîche, d'ailleurs, au point qu'elle paraît même ne pas avoir été tuée.

Ce n'est qu'un manquement mineur à l'étiquette. La compagnie doit rester là à saliver.

Les Boleyn gisent devant lui, prêts à être découpés.

Maintenant que Rafe a rejoint la chambre privée, il côtoie le musicien, Mark Smeaton, qui a été promu parmi les chambellans. La première fois que Mark s'est montré à la porte du cardinal, il portait des bottes rapiécées et un pourpoint en toile qui avait appartenu à un homme plus grand que lui. Le cardinal l'a vêtu de

laine peignée, mais, depuis qu'il a rejoint la maison royale, il se promène en damas, juché sur un beau hongre doté d'une selle en cuir espagnol, serrant les rênes entre ses gants à franges dorées. D'où vient l'argent ? Anne est d'une générosité irresponsable, affirme Rafe. La rumeur prétend qu'elle a donné une certaine somme à Francis Weston afin qu'il puisse éloigner ses créanciers.

Vous comprenez, dit Rafe, que maintenant que le roi n'admire plus tant la reine, celle-ci tend à s'entourer de jeunes hommes qui boivent ses paroles. Ses appartements grouillent de monde, les gentilshommes de la chambre privée viennent constamment pour l'informer de ceci ou cela, et restent pour jouer à un jeu ou partager une chanson ; quand ils n'ont pas de messages à apporter, ils en inventent.

Les gentilshommes qui ont moins la faveur de la reine sont enclins à parler au nouveau venu et à lui raconter tous les ragots. Et il est des choses qu'il n'a pas besoin qu'on lui dise, car il peut les voir et les entendre par lui-même. Des murmures et des bruissements derrière des portes. Des moqueries furtives à l'encontre du roi. De ses habits, de sa musique. Des allusions à ses insuffisances au lit. D'où peuvent venir ces allusions, si ce n'est de la reine ?

Il y a des hommes qui parlent tout le temps de leurs chevaux. C'est une bonne monture, mais j'en avais une plus rapide ; c'est une belle pouliche que vous avez là, mais vous devriez voir ce bai que je convoite. Avec Henri, ce sont les femmes : il trouve quelque chose à aimer en chaque femme qui croise son chemin et il lui dégotera un compliment même si elle est quelconque, vieille et aigre. Aves les jeunes, il est envoûté deux fois par jour : n'a-t-elle pas les plus beaux yeux, sa gorge n'est-elle pas blanche, sa voix, douce, sa main, harmonieuse ? Généralement, il regarde sans toucher : au plus, il osera, en rougissant légèrement : « Ne diriez-vous pas qu'elle doit avoir de jolis petits tétons ? »

Un jour Rafe entend la voix de Weston dans la pièce voisine, imitant, d'un ton amusé, le roi : « N'a-t-elle pas le con le plus humide que vous ayez tripoté ? » Gloussements, ricanements complices. Puis : « Chut ! L'espion de Cromwell n'est pas loin. »

Harry Norris est absent de la cour en ce moment, car il passe du temps dans ses terres. Quand il est de service, explique Rafe, il essaie de faire taire les bavardages et semble parfois en colère ; mais, à d'autres moments, il se laisse aller à sourire. Ils parlent de la reine et spéculent…

Continue, Rafe, dit-il.

Rafe n'aime pas raconter ça. Il trouve indigne de sa part d'écouter aux portes. Il réfléchit longuement avant de poursuivre.

« La reine a besoin de concevoir un autre enfant rapidement pour plaire au roi, mais d'où va-t-il venir, demandent-ils. Puisqu'on ne peut

pas faire confiance à Henri pour faire le travail, lequel d'entre eux lui rendra service ?

– Sont-ils parvenus à une conclusion ? »

Rafe se masse le haut du crâne et fait se dresser ses cheveux. Vous savez, dit-il, ils ne le feraient pas vraiment. Aucun d'entre eux. La reine est sacrée. C'est un trop grand péché, même pour des hommes aussi débauchés qu'eux, et ils craignent trop le roi, assurément, même s'ils se moquent de lui. De plus, elle ne serait pas assez idiote pour faire ça.

« Je te le redemande, sont-ils parvenus à une conclusion ?

– Je crois que c'est chacun pour soi. »

Il rit.

« Sauve qui peut. »*

Il espère qu'il n'aura rien à utiliser de tout ça. S'il doit agir contre la reine, il espère trouver une méthode plus propre. Ce ne sont que des inepties. Mais Rafe ne peut pas ne pas les entendre, il ne peut pas les ignorer, car elles sont là.

Temps de mars, temps d'avril : averses glaciales et rares rayons de soleil ; il rencontre Chapuys, à l'intérieur, cette fois.

« Vous semblez pensif, monsieur le secrétaire. Approchez-vous du feu. »

Il secoue son chapeau pour en ôter les gouttes de pluie.

« Quelque chose me tracasse.

– Savez-vous que je crois que vous organisez ces rencontres uniquement pour ennuyer l'ambassadeur de France ?

– Oh, oui, soupire-t-il, il est très jaloux. En vérité, je vous rendrais visite plus souvent, mais la reine est chaque fois informée. Et elle s'arrange pour s'en servir contre moi d'une manière ou d'une autre.

– Je pourrais vous souhaiter une souveraine plus gracieuse. »

La question implicite de l'ambassadeur : comment ça se passe, l'avènement de la nouvelle reine ? Chapuys lui a demandé, ne pourrait-il y avoir un nouveau traité entre nos souverains ? Quelque chose qui protégerait Marie, ses intérêts, qui la replacerait peut-être dans la ligne de succession, après les enfants qu'Henri pourrait avoir avec une nouvelle femme ? En supposant, bien entendu, que la reine actuelle s'en aille ?

« Ah, lady Marie. » Dernièrement, il a pris l'habitude de porter la main à son chapeau quand son nom est mentionné. Il voit que l'ambassadeur est touché par ce geste, il le voit qui se prépare à le noter dans ses dépêches. « Le roi est disposé à avoir des entretiens formels. Il serait heureux de renouer une amitié avec l'empereur. C'est ce qu'il a dit.

– Maintenant vous devez le convaincre.

– J'ai de l'influence sur le roi, mais je ne peux pas répondre de lui, aucun sujet ne le peut. C'est ma difficulté. Pour réussir avec lui, il faut anticiper ses désirs. Mais l'on s'expose, s'il vient à changer d'avis. »

Son maître Wolsey lui a conseillé, faites-lui dire ce qu'il veut, ne devinez pas, car en devinant vous risquez d'entraîner votre perte. Mais peut-être, depuis l'époque de Wolsey, les ordres non exprimés du roi sont-ils devenus plus durs à ignorer. Il emplit les pièces de son mécontentement rageur, lève les yeux au ciel quand vous lui demandez de signer un document : comme s'il attendait une délivrance.

« Vous craignez qu'il se retourne contre vous, dit Chapuys.

– Il le fera, je suppose. Un jour. »

Parfois il se réveille en pleine nuit et y réfléchit. Il y a des courtisans qui se sont honorablement retirés. Il pourrait citer des exemples. Bien sûr, ce sont les autres qui vous préoccupent, quand vous ne dormez pas à minuit.

« Mais si ce jour arrive, demande l'ambassadeur, que ferez-vous ?

– Que puis-je faire ? M'armer de patience et m'en remettre à Dieu. »

Et espérer une fin rapide.

« Votre piété est tout à votre honneur, déclare Chapuys. Si le sort se retourne contre vous, vous aurez besoin d'amis. L'empereur…

– L'empereur n'aurait pas une pensée pour moi, Eustache. Ni pour n'importe quel homme ordinaire. Personne n'a jamais levé le petit doigt pour aider le cardinal.

– Le pauvre cardinal. J'aurais aimé mieux le connaître.

– Arrêtez de me passer de la pommade, dit-il sèchement. Ça suffit. »

Chapuys lui lance un regard inquisiteur. Le feu rugit. De la vapeur s'élève de ses vêtements. La pluie crépite contre la vitre. Il frissonne.

« Vous êtes malade ? demande Chapuys.

– Non, je n'ai pas le droit de l'être. Si je me mettais au lit, la reine m'en tirerait en m'accusant de faire semblant. Si vous voulez m'égayer, sortez votre chapeau de Noël. Quel dommage que vous ayez dû vous en séparer le temps de votre deuil. Vivement Pâques qu'on le revoie.

– Je crois que vous plaisantez, Thomas, aux dépens de mon chapeau. J'ai entendu dire que, pendant qu'il était sous votre garde, il a été tourné en dérision, non seulement par vos clercs, mais aussi par vos garçons d'écurie et vos garde-chiens.

– Au contraire. Il y a eu beaucoup de demandes pour l'essayer. J'espère que nous pourrons le voir lors de toutes les principales fêtes de l'Église.

– Une fois encore, déclare Chapuys, votre piété est tout à votre honneur. »

Il envoie Gregory chez son ami Richard Southwell, pour apprendre l'art de parler en public. Cela lui fera du bien de quitter Londres et de s'éloigner de la cour, où l'atmosphère est tendue. Tout autour de lui il y a des signes de malaise, de petites grappes de courtisans qui se dispersent à son approche. S'il doit tout mettre en péril, comme il le croit, alors Gregory ne devrait pas à avoir à endurer la douleur et les doutes, heure après heure. Qu'il entende la conclusion des événements ; il n'a pas besoin de les vivre. Il n'a pas le temps d'expliquer le monde aux personnes simples et jeunes. Il doit surveiller les mouvements de cavalerie et d'artillerie à travers l'Europe, et les navires sur les mers, les marchands et les soldats : l'afflux d'or des Amériques dans la trésorerie de l'empereur. Parfois la paix ressemble à la guerre, on ne peut pas les différencier ; parfois ces îles semblent très petites. On dit en Europe que l'Etna est entré en éruption et a entraîné des inondations à travers la Sicile. Au Portugal, c'est la sécheresse ; et partout, les jalousies et les disputes, la peur de l'avenir, la crainte de la faim ou la faim elle-même, la peur de Dieu et les doutes quant à la manière de l'apaiser, et dans quelle langue. Les nouvelles, quand il les reçoit, ont toujours quinze jours de retard : les postes sont lentes, les marées, contre lui. Alors que les travaux de fortification de Douvres touchent à leur fin, les remparts de Calais s'écroulent ; le givre a fendu la maçonnerie et ouvert une fissure entre Watergate et Lanterngate.

Le dimanche de la Passion un sermon est prononcé dans la chapelle du roi par l'aumônier d'Anne, John Skip. On dirait une allégorie ; dirigée contre lui, Thomas Cromwell. Il sourit largement quand les personnes qui l'ont entendu le lui expliquent, phrase après phrase : aussi bien ses ennemis que ses partisans. Il n'est pas homme à se laisser terrasser par un sermon, ou à se sentir persécuté par des figures de rhétorique.

Un jour durant son enfance, alors qu'il était fou de rage contre Walter, il s'est rué sur lui, bien décidé à lui asséner un coup de tête dans le ventre. Mais c'était juste avant que les rebelles des Cornouailles n'envahissent le pays, et comme Putney pensait se trouver sur leur chemin, Walter avait fabriqué des armures pour ses amis et lui-même. Aussi, lorsqu'il se précipita tête la première, il y eut un grand bruit métallique, qu'il entendit avant de sentir le choc. Walter essayait l'une de ses créations. « Ça t'apprendra », dit son père, flegmatique.

Il y repense souvent, à ce ventre d'acier. Et il pense en avoir un, sans le désagrément du poids du métal. « Cromwell a un sacré ventre », disent ses amis ; ses ennemis aussi. Ils veulent dire qu'il a de l'appétit, de la vigueur, du nerf : au lever ou au coucher, un morceau de viande sanguinolent ne le dégoûterait pas, et si vous le réveillez au petit matin, il a déjà faim.

Un inventaire arrive, de l'abbaye de Tilney : des tenues de cérémonie en satin turc rouge et en batiste blanche, ouvrées de bêtes en or. Deux nappes d'autel en satin blanc de Bruges, avec des pointes en velours rouge, comme des gouttes de sang. Et le contenu de la cuisine : poids, pinces, grandes fourchettes, crochets à viande.

L'hiver se fond dans le printemps. Le Parlement est dissous. Pâques : agneau à la sauce au gingembre, fini le poisson. Il se rappelle les œufs que les enfants décoraient, ornant les coquilles mouchetées de chapeaux de cardinal. Il se rappelle sa fille Anne, sa petite main chaude enveloppée autour de la coquille pour faire couler la peinture : « Regardez ! *Regardez* ! » Elle apprenait le français cette année-là. Puis son visage ébahi ; sa langue curieuse sortant doucement pour lécher la tache sur sa paume.

L'empereur est à Rome, et le bruit court qu'il s'est entretenu pendant sept heures avec le pape ; quelle portion de ce temps ont-ils passée à comploter contre l'Angleterre ? Ou bien l'empereur a-t-il parlé en faveur de son frère monarque ? La rumeur dit qu'il y aura un accord entre l'empereur et les Français : mauvaise nouvelle pour l'Angleterre, si c'est vrai. Temps de poursuivre les négociations. Il arrange une rencontre entre Chapuys et Henri.

Une lettre lui parvient d'Italie, qui commence ainsi : *« Molto magnifico signor… »* Il se souvient d'Hercule, le factotum.

Deux jours après Pâques, l'ambassadeur impérial est accueilli à la cour par George Boleyn. À la vue de l'éblouissant George, avec ses dents et ses boutons de nacre éclatants, l'ambassadeur roule les yeux tel un cheval effarouché. Il a déjà été reçu par George par le passé, mais il ne s'attendait pas à le voir aujourd'hui : plutôt un de ses amis, Carew peut-être. George lui parle longuement dans son français élégant et raffiné. Vous serez heureux d'entendre la messe avec Sa Majesté, puis, si vous m'accordez cette faveur, je me ferai un plaisir de vous recevoir personnellement pour le dîner à dix heures.

Chapuys regarde autour de lui : Cremuel, à l'aide !

Lui se tient en retrait, souriant, observant les manigances de George. Il me manquera, songe-t-il, quand tout sera fini pour lui : quand je le renverrai dans le Kent compter ses moutons et s'intéresser humblement à la récolte des céréales.

Le roi lui-même adresse un sourire à Chapuys, une parole bienveillante. Puis il se dirige vers sa loge privée à l'étage. Chapuys se tient parmi les admirateurs de George. « *Judica me, Deus*, entonne le prêtre. Juge-moi, ô Dieu, et sépare ma cause de la nation, qui n'est pas sainte : délivre-moi de l'homme injuste et trompeur. »

Chapuys se retourne et transperce Cromwell du regard. Lui sourit.

« Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ? » demande le prêtre : en latin

bien entendu.

Tandis que l'ambassadeur traîne des pieds vers l'autel pour recevoir la communion, les gentilshommes qui l'entourent, aussi soignés que des danseurs accomplis, hésitent brièvement et le laissent prendre les devants. Chapuys s'arrête ; les amis de George le talonnent. Il lance un coup d'œil par-dessus son épaule. Où suis-je, que dois-je faire ?

À cet instant, en plein dans sa ligne de mire, la reine Anne descend majestueusement de sa propre galerie privée : tête haute, velours et martre, rubis à la gorge. Chapuys hésite. Il ne peut avancer, car il a peur de croiser son chemin. Il ne peut faire marche arrière, car George et ses laquais l'acculent. Anne tourne la tête. Un sourire lourd de sous-entendus : et elle fait une révérence à l'ennemi, une gracieuse inclinaison de son cou orné d'un joyau. Chapuys plisse fort les yeux et s'incline devant la concubine.

Après tant d'années ! Tant d'années à choisir minutieusement son chemin de sorte à ne jamais, jamais se retrouver face à elle, à ne jamais se retrouver face à ce choix difficile, à cette détestable politesse. Mais que peut-il faire d'autre ? La nouvelle se propagera bientôt. Elle arrivera aux oreilles de l'empereur. Espérons et prions que Charles comprendra.

Tout cela se voit sur le visage de l'ambassadeur. Lui, Cremuel, s'agenouille et reçoit la communion. Dieu se transforme en pâte sur sa langue. Pendant ce processus, il est coutumier de fermer les yeux par déférence ; mais, en cette occasion, Dieu lui pardonnera de regarder autour de lui. Il voit George Boleyn, rose de plaisir. Il voit Chapuys, blême d'humiliation. Il voit Henri, enveloppé d'un éclat doré, descendre lourdement de la galerie. Son pas est décidé, lent ; son visage resplendit d'un triomphe solennel.

Malgré tous les efforts de l'éblouissant George, l'ambassadeur leur fausse compagnie lorsqu'ils quittent la chapelle. Il se précipite vers lui, et sa main se serre sur son bras comme la mâchoire d'un terrier.

« Cremuel ! Vous connaissiez leur plan. Comment avez-vous pu m'embarrasser autant ?

– C'est mieux ainsi, je vous assure. » Il ajoute, sombre, pensif : « À quoi serviriez-vous en tant que diplomate, Eustache, si vous ne compreniez pas le caractère des princes ? Ils ne pensent pas comme les autres hommes. Aux esprits ordinaires tels que nous, Henri paraît pervers. »

Une lueur apparaît dans l'œil de l'ambassadeur.

« Ah. »

Il pousse un long soupir. Il comprend, à cet instant, pourquoi Henri l'a forcé à s'incliner en public devant une reine dont il ne veut plus. Henri est tenace, il est obstiné. Maintenant il est parvenu à ses fins : son deuxième mariage a été reconnu. S'il le souhaite, il peut désormais

y mettre un terme.

Chapuys resserre ses vêtements autour de lui, comme s'il sentait le vent froid de l'avenir.

Il murmure : « Dois-je vraiment dîner avec son frère ?

– Oh, oui. Vous découvrirez un hôte charmant. Après tout, dit-il en levant la main pour dissimuler son sourire, ne vient-il pas de triompher ? Lui et toute sa famille ? »

Chapuys se rapproche un peu plus.

« J'ai été stupéfait de la voir. Je ne l'avais jamais vue de si près. On dirait une vieille femme maigre. Était-ce Mlle Seymour, avec les manches bleues ? Elle est très quelconque. Que lui trouve Henri ?

– Il la croit stupide. Il la trouve reposante.

– Il est clairement épris. Elle doit avoir quelque chose qu'on ne voit pas au premier coup d'œil. » L'ambassadeur ricane. « Nul doute qu'elle doit avoir un secret très plaisant.

– Personne ne saurait le dire, répond-il d'une voix plate. Elle est vierge.

– Après tout ce temps à la cour ? Henri se berce d'illusions.

– Ambassadeur, gardez cela pour plus tard. Votre hôte est ici. »

Chapuys porte les mains à son cœur. Il fait à George, lord Rochford, une profonde révérence. Lord Rochford fait de même. Bras dessus, bras dessous, ils s'éloignent en papotant. On dirait que lord Rochford récite des vers louant le printemps.

« Hum, fait lord Audley. Quel numéro. » La faible lueur du soleil se reflète sur la chaîne du lord-chancelier. « Allez, mon garçon, allons manger un morceau. » Audley glousse. « Le pauvre ambassadeur. On dirait un homme traîné par des marchands d'esclaves vers les côtes de Barbarie. Il ne sait pas dans quel pays il se réveillera demain. »

Moi non plus, songe-t-il. On peut compter sur Audley pour être jovial. Il ferme les yeux. Il sent confusément qu'il vient de vivre une journée exceptionnelle, bien qu'il ne soit que dix heures.

« Crumb ? » demande le lord-chancelier.

C'est peu après le dîner que tout commence à aller de travers, et de la pire manière qui soit. Il a laissé Henri et l'ambassadeur ensemble dans une embrasure de fenêtre, pour qu'ils se caressent de paroles, qu'ils se roucoulent une alliance, qu'ils se fassent mutuellement des propositions indécentes. Il remarque tout d'abord le changement de couleur du roi. Du rose et blanc au rouge brique. Puis il entend la voix d'Henri, haut perchée, tranchante : « Je crois que vous faites trop de suppositions, Chapuys. Vous dites que j'ai reconnu le droit de votre maître à régner sur Milan : mais peut-être le roi de France a-t-il lui aussi une bonne légitimité, voire meilleure. Ne croyez pas connaître ma politique, ambassadeur ! »

Chapuys fait un bond en arrière. Il pense à la question de Jane Seymour : monsieur le secrétaire, avez-vous déjà vu un chat ébouillanté ?

L'ambassadeur parle : à voix basse, d'un ton suppliant.

Henri rétorque : « Vous voulez dire que ce que j'ai pris pour une courtoisie, d'un prince chrétien à un autre, est en fait une proposition de négociation ? Vous avez accepté de vous incliner devant mon épouse la reine, et maintenant vous m'envoyez la note ? »

Lui, Cromwell, voit Chapuys lever une main apaisante. L'ambassadeur tente de l'interrompre, de limiter les dégâts, mais Henri continue de parler. Toute la chambre l'entend, toute l'assemblée éberluée, et tous ceux qui se pressent à l'extérieur.

« Votre maître ne se souvient-il pas de ce que j'ai fait pour lui par le passé ? Quand ses sujets espagnols se sont élevés contre lui ? J'ai laissé les mers ouvertes pour lui. Je lui ai prêté de l'argent. Et qu'ai-je en retour ? »

Une pause. Chapuys doit faire un effort de mémoire, remonter aux années avant qu'il ne soit en poste.

« De l'argent ? suggère-t-il faiblement.

– Rien que des promesses trahies. Rappelez-vous, si vous voulez, comment je l'ai aidé contre les Français. Il m'a promis des territoires. Et après, il signait un traité avec François. Pourquoi croirais-je un seul mot de ce qu'il dit ? »

Chapuys se dresse de toute sa hauteur : autant que le peut un homme de sa taille.

« Petit coq fier », observe Audley, à son oreille.

Mais lui, Cromwell, n'a aucune intention de se laisser distraire. Ses yeux sont rivés sur le roi. Il entend Chapuys dire :

« Majesté. Ce n'est pas une question à poser, entre princes.

– Ah, non ? gronde Henri. Par le passé, je n'aurais jamais eu à la poser. Je pars du principe que chaque frère prince est aussi honorable que moi. Mais parfois, monsieur, laissez-moi vous le dire, nos hypothèses généreuses et naturelles doivent s'effacer devant l'expérience amère. Je vous le demande, votre maître me prend-il pour un idiot ? » La voix d'Henri grimpe dans les aigus ; il se courbe au niveau de la taille, et ses doigts s'agitent devant ses genoux, comme s'il essayait de faire venir un enfant ou un petit chien. « Henri ! s'écrie-t-il. Au pied de Charles ! Viens voir ton gentil maître ! » Il se redresse, crachant presque de rage. « L'empereur me traite comme un enfant. D'abord il me fouette, puis il me cajole, puis il me fouette à nouveau. Dites-lui que je ne suis pas un enfant. Dites-lui que je suis un empereur dans mon royaume, et un homme, et un père. Dites-lui de ne pas se mêler de mes affaires de famille. J'ai trop longtemps toléré son ingérence. D'abord il cherche à me dire qui je peux épouser. Puis

il veut me montrer comment m'occuper de ma fille. Dites-lui que je m'occuperai de Marie comme je l'entendrai, comme un père s'occupe d'une enfant désobéissante. Quelle que soit sa mère. »

La main du roi – ou plutôt, doux Jésus, son poing – entre brutalement en contact avec l'épaule de l'ambassadeur. Une fois la voie dégagée, Henri sort d'un pas lourd. Une performance impériale. Sauf qu'il traîne la jambe. Il crie par-dessus son épaule : « J'exige une excuse sincère et publique ! »

Lui, Cromwell, recommence à respirer. L'ambassadeur traverse la pièce à la hâte, en marmonnant. Éperdu, il lui saisit le bras.

« Cremuel, je ne sais pas de quoi je dois m'excuser. Je viens ici de bonne foi, on m'oblige par la ruse à faire face à cette créature, on me force à échanger des compliments avec son frère pendant tout un dîner, et puis Henri m'attaque. Il a besoin de mon maître, mais c'est toujours la même histoire, il essaie de faire monter les enchères, en menaçant d'envoyer des troupes pour aider le roi François en Italie – mais où sont ces troupes ? Je ne les vois pas, j'ai des yeux et je ne vois pas son armée.

– Allons, allons, dit Audley d'une voix apaisante. Nous nous excuserons, monsieur. Laissez-le se calmer. Ne craignez rien. N'envoyez pas de dépêche à votre bon maître, n'écrivez pas ce soir. Nous ferons en sorte que les pourparlers continuent. »

Par-dessus l'épaule d'Audley, lui, Cromwell, voit Edward Seymour qui se glisse parmi la foule.

« Ah, ambassadeur, dit-il d'un ton faussement confiant et affable. Voici pour vous l'opportunité de rencontrer… »

Edward bondit en avant.

« Mon cher ami… »*

Regards noirs des Boleyn. Edward s'engouffre dans la brèche, armé d'un français assuré. Il entraîne Chapuys à l'écart : pas trop tôt. De l'agitation à la porte. Le roi est de retour, faisant irruption au milieu des gentilshommes.

« Cromwell ! » Henri s'immobilise devant lui. Il respire fort. « Faites-lui comprendre. Ce n'est pas à l'empereur de m'imposer ses conditions. C'est à l'empereur de s'excuser, de m'avoir menacé d'une guerre. » Son visage se congestionne. « Cromwell, je sais ce que vous avez fait. Vous êtes allé trop loin. Que lui avez-vous promis ? De quoi qu'il s'agisse, vous n'avez aucune autorité. Vous avez mis mon honneur en péril. Mais que croyais-je, comment un homme tel que vous pourrait-il comprendre l'honneur des princes ? Vous avez dit :"Oh, je suis sûr d'Henri, j'ai le roi dans ma poche." Ne le niez pas, Cromwell, je vous entends d'ici. Vous comptez me former, n'est-ce pas ? Comme vous formez vos garçons à Austin Friars ? Vous voudriez que je touche mon chapeau quand vous descendez le matin et que je vous demande :

“Comment allez-vous, sir ?” Que je traverse Whitehall en marchant un demi-pas derrière vous. Que je porte vos dossiers, votre encrier et votre sceau. Et pourquoi pas une couronne, hein, qu’on tiendrait toujours près de vous, dans un sac en cuir ? » Henri se tord de rage. « Je crois vraiment, Cromwell, que vous vous prenez pour le roi et que vous me prenez pour le fils de forgeron. »

Il ne prétendra jamais, par la suite, que son cœur ne s’est pas retourné. Il n’est pas du genre à se vanter d’avoir un sang-froid à toute épreuve. Henri pourrait, à tout moment, faire signe à ses gardes ; il pourrait se retrouver avec une lame froide contre les côtes, et c’en serait fini de lui.

Mais il fait un pas en arrière ; il sait que son visage ne montre rien, ni repentance, ni regret, ni peur. Il pense, vous ne pourriez jamais être le fils de forgeron. Walter n’aurait pas voulu de vous dans sa forge. Les muscles ne sont pas tout. Parmi les flammes il faut avoir la tête froide, quand les étincelles volent jusqu’au plafond, il faut attendre le moment où elles vous retombent dessus pour les repousser d’une paume ferme : un homme qui panique est inutile dans un atelier plein de métal en fusion. Et maintenant, tandis que son monarque approche son visage en sueur du sien, il se rappelle une chose que son père lui a dite : si tu te brûles la main, Tom, croise tes poignets devant toi et reste ainsi jusqu’à ce que tu trouves de l’eau ou un baume : je ne sais pas comment ça fonctionne, mais ça trouble la douleur, et si tu prononces une prière en même temps, tu pourras peut-être t’en tirer sans trop souffrir.

Alors il lève les paumes. Il croise les poignets. Recule, Henri. Comme s’il était troublé par ce geste – comme s’il était presque soulagé d’être interrompu –, le roi cesse sa diatribe : et il recule d’un pas, détournant le visage, libérant Cromwell de ce regard irrigué de sang, de cette proximité indécente avec le blanc exorbité et bleui de ses yeux.

Lui dit doucement : « Dieu vous préserve, Majesté. Et maintenant, voulez-vous bien m’excuser ? »

Donc : qu’il soit excusé ou non, il s’éloigne. Il pénètre dans la pièce voisine. Vous connaissez l’expression « avoir le sang qui bout » ? Il a le sang qui bout. Il croise les poignets. Il s’assied sur une malle et demande à boire. Quand on la lui apporte, il saisit dans sa main droite la fraîche coupe en étain, faisant courir la pulpe de ses doigts sur ses courbes : le vin est rouge et fort, il en renverse une goutte, l’essuie avec son index et passe la langue dessus pour la faire disparaître. Il ne saurait dire si croiser les poignets a atténué sa douleur, comme Walter l’affirmait. Mais il est content que son père soit avec lui. Il ne veut pas être seul.

Il lève les yeux. Le visage de Chapuys flotte au-dessus de lui :

souriant, un masque de malveillance.

« Mon cher ami. Je croyais votre dernière heure arrivée. Vous savez, j'ai cru que vous vous oublieriez et que vous le frapperiez. »

Il sourit à son tour.

« Je ne m'oublie jamais. Ce que je fais est toujours intentionnel. »

Il songe que l'ambassadeur a cruellement souffert, juste pour avoir fait son métier. En outre, je l'ai vexé, je me suis moqué de son chapeau. Demain je lui ferai un cadeau, un cheval, un très beau cheval, un cheval qu'il pourra monter. Avant qu'il quitte l'écurie, je lui soulèverai moi-même une patte pour vérifier le fer.

Le Conseil du roi se réunit le lendemain. Wiltshire, ou « Monseigneur », est présent : les Boleyn se prélassent sur leur siège en se lissant les moustaches, tels des chats bien propres. Leur parent, le duc de Norfolk, semble éreinté, perturbé ; il l'intercepte tandis qu'il entre – lui, Cromwell – dans la pièce : « Ça va, garçon ? »

Le maître des Rouleaux a-t-il déjà été salué ainsi, par le comte-maréchal d'Angleterre ? Dans la salle du Conseil, Norfolk déplace les tabourets, s'assied lourdement sur celui qui lui convient.

« Il fait toujours ça, vous savez », dit Norfolk. Il lui adresse un grand sourire, laisse percevoir ses crocs. « Vous êtes bien en équilibre, campé sur vos pieds, et il fait se dérober le sol sous vous. »

Il acquiesce, sourit patiemment. Henri entre, s'assied tel un gros bébé boudeur sur une chaise au bout de la table. Sans croiser le regard de personne.

Bon : il espère que ses collègues savent ce qu'ils ont à faire. Il le leur a assez répété. Flatter Henri. Conjurer Henri. L'implorer de faire ce qu'on sait qu'il doit faire de toute manière. Pour qu'Henri ait l'impression d'avoir le choix. Pour qu'il ait une haute opinion de lui-même, comme s'il ne pensait pas à son intérêt mais au vôtre.

Majesté, disent les conseillers. Si vous voulez bien. Considérez favorablement, au nom du royaume et du bien commun, les avances serviles de l'empereur. Ses pleurnicheries et ses supplications.

Ça les occupe quinze minutes. Finalement, Henri dit, bon, si c'est pour le bien commun, je recevrai Chapuys, nous poursuivrons les négociations. Je dois ravaler, je suppose, les insultes personnelles que j'ai reçues.

Norfolk se penche en avant.

« Considérez ça comme une potion, Henri. Elle est amère. Mais, au nom de l'Angleterre, ne la recrachez pas. »

Puisqu'on parle de médecine, le mariage de lady Marie est abordé. Elle continue de se plaindre, partout où l'envoie le roi, du mauvais air, de la nourriture insuffisante, du non-respect de son intimité, de douleurs dans les membres, de maux de tête et d'une humeur

maussade. Ses médecins lui ont suggéré que la conjonction avec un homme serait bonne pour sa santé. Si les envies vitales d'une jeune femme sont refoulées, celle-ci devient pâle et maigre, son appétit décroît, elle commence à dépérir ; le mariage est une occupation pour elle, elle oublie ses petites douleurs ; son ventre a un point d'ancrage, il est prêt à servir et il ne sombrera pas dans la langueur. À défaut d'homme, lady Marie a besoin de s'épuiser à cheval ; difficile pour une personne assignée à résidence.

Henri s'éclaircit finalement la voix et il prend la parole : « L'empereur, ce n'est pas un secret, a parlé de Marie avec ses propres conseillers. Il aimerait pour elle une alliance hors de ce royaume, avec un de ses parents, dans ses propres territoires. » Ses lèvres se crispent. « En aucun cas je n'accepterai qu'elle quitte le pays ; ni même qu'elle aille où que ce soit, tant que son comportement à mon égard ne sera pas tel qu'il devrait être. »

Lui, Cromwell, dit : « La mort de sa mère est encore fraîche. Je ne doute pas qu'elle comprendra son devoir, dans les semaines à venir.

– Comme c'est plaisant de vous entendre enfin, Cromwell, déclare "Monseigneur" avec un sourire suffisant. D'ordinaire vous parlez en premier, et en dernier, et partout au milieu, si bien que nous autres conseillers plus modestes sommes obligés de parler *sotto voce*, quand c'est possible, et de communiquer au moyen de notes. Puis-je vous demander si cette réticence de votre part est liée, de quelque manière que ce soit, aux événements d'hier ? Quand Sa Majesté, si je me souviens bien, a mis un frein à vos ambitions ?

– Merci pour ce commentaire, monsieur de Wiltshire », déclare le lord-chancelier d'une voix plate.

Le roi reprend : « Messieurs, le sujet est ma fille. Je suis désolé d'avoir à vous le rappeler. Bien que je sois loin d'être sûr que le Conseil soit l'endroit pour parler d'elle.

– Si c'était moi, dit Norfolk, j'irais voir Marie à la campagne et je lui ferais prêter serment, je placerais sa main sur l'Évangile, et si elle refusait de prêter serment au roi et à l'enfant de ma nièce, je lui cognerais la tête contre le mur jusqu'à ce qu'elle soit aussi molle qu'une pomme au four.

– Merci à vous aussi, monsieur de Norfolk, dit Audley.

– Quoi qu'il en soit, reprend le roi avec tristesse, nous n'avons pas assez d'enfants pour nous permettre d'en laisser un quitter le royaume. Je préférerais ne pas me séparer d'elle. Un jour elle sera une bonne fille. »

Les Boleyn sont penchés en arrière, souriant, écoutant le roi expliquer qu'il ne recherche pas un mariage à l'étranger pour Marie ; elle n'a aucune importance, c'est une bâtarde à qui l'on pense uniquement par charité. Ils sont ravis du triomphe que leur a offert

hier l'ambassadeur impérial ; et ils montrent leur élégance en ne s'en vantant pas.

Dès que la réunion s'achève, lui, Cromwell, est assailli par les conseillers : à l'exception des Boleyn, qui s'éloignent dans la direction opposée. La réunion s'est bien passée ; il a tout ce qu'il voulait ; Henri envisage de nouveau un traité avec l'empereur : alors pourquoi se sent-il si agité, pourquoi étouffe-t-il ? Il écarte ses collègues du coude, mais courtoisement. Il a besoin d'air.

Henri passe à côté de lui, s'arrête, se retourne, demande : « Monsieur le secrétaire. Marcherez-vous un peu avec moi ? »

Ils marchent. En silence. C'est au prince, pas au ministre, de lancer un sujet.

Il peut attendre.

Henri dit : « Vous savez, j'aimerais que nous allions dans le Weald un jour, comme nous en avons parlé, pour discuter avec les maîtres forgerons. »

Il attend.

« Je possède divers dessins, des dessins mathématiques, et des conseils sur la manière dont notre artillerie pourrait être améliorée, mais, pour être honnête, je ne les comprends pas aussi bien que vous les comprendriez. »

Plus humble, songe-t-il. Encore un peu plus humble.

Henri poursuit : « Vous êtes allé dans la forêt et vous avez rencontré des charbonniers. Je me souviens que vous me l'avez dit un jour, ce sont des hommes très pauvres. »

Il attend.

Henri ajoute : « Il faut connaître le processus dès le départ, je crois, si on fabrique une armure ou de l'artillerie. Il est inutile de demander un métal qui a certaines propriétés, un certain tempérament, à moins de savoir comment il est fabriqué et de connaître les difficultés que l'artisan a pu rencontrer. Mais vous savez, j'avoue à ma grande honte qu'il m'arrive de passer une heure avec l'homme qui fabrique le gantelet qui arme ma main droite. Nous devrions étudier, je crois, chaque épingle, chaque rivet. »

Et ? Oui ?

Il laisse le roi continuer de bafouiller.

« Et, eh bien. Et, donc. Vous êtes ma main droite, sir. »

Il acquiesce. Sir. Comme c'est touchant.

Henri dit : « Donc, dans le Kent, dans le Weald : irons-nous ? Dois-je réserver une semaine ? Deux ou trois jours devraient suffire. »

Il sourit.

« Pas cet été, Sire. Vous aurez d'autres engagements. De plus, les maîtres forgerons sont comme nous tous. Ils ont besoin de repos. Ils ont besoin de s'allonger au soleil. Ils ont besoin de cueillir des

pommes. »

Henri lui lance un regard bienveillant, implorant, du coin de son œil bleu : faites que je passe un été heureux.

Il dit : « Je ne peux pas continuer de vivre ainsi, Cromwell. »

Il est ici pour recevoir des instructions. Allez me chercher Jane : Jane, si gentille, dont les soupirs sont aussi doux que du beurre. Délivrez-moi de l'amertume, de l'aigreur.

« Je crois que je vais rentrer chez moi, dit-il. Si vous le permettez. J'ai beaucoup de travail si je dois m'occuper de votre affaire et je me sens… » Son anglais lui fait défaut. Ça arrive parfois. *« Un peu*… »*

Mais son français lui fait également défaut.

« Vous n'êtes pas malade ? Vous reviendrez bientôt ?

– Je vais demander à consulter les avocats canonistes, dit-il. Ça prendra peut-être plusieurs jours, vous savez comment ils sont. Mais je ferai aussi vite que possible. Je parlerai à l'archevêque.

– Et peut-être à Harry Percy, dit Henri. Vous savez qu'elle… les fiançailles, appelez ça comme vous voulez, leur relation… eh bien, je crois que c'est comme s'ils étaient mariés, n'est-ce pas ? Et si ça ne suffit pas… » Il frotte sa barbe. « Vous savez que j'ai été, avant d'être avec la reine, que j'ai été, occasionnellement, avec sa sœur, sa sœur Mary, qui…

– Oh, oui, Sire. Je me souviens de Mary Boleyn.

– … et on comprendra que, ayant été lié à une parente si proche d'Anne, mon mariage ne peut être valide… Vous n'utiliserez cependant ce détail que si vous y êtes obligé, je ne veux pas de… »

Il acquiesce. Vous ne voulez pas que l'histoire vous fasse passer pour un menteur. En public, devant vos courtisans, vous m'avez fait affirmer que vous n'aviez jamais rien eu à voir avec Mary Boleyn, pendant que vous étiez assis là à acquiescer. Vous avez écarté tous les obstacles : Mary Boleyn, Harry Percy, vous les avez balayés. Mais maintenant nos besoins ont changé, et les faits ont eux aussi changé.

« Alors portez-vous bien, dit Henri. Soyez très secret. J'ai confiance en votre discrétion et en votre habileté. »

Entendre Henri s'excuser est à la fois nécessaire et triste. Il éprouve un respect pervers pour Norfolk, depuis que celui-ci a grogné : « Ça va, garçon ? »

Dans une antichambre, M. Wriothesley l'attend.

« Alors, avez-vous des instructions, sir ?

– Eh bien, j'ai des idées.

– Savez-vous quand elles prendront forme ? »

Il sourit.

Appelez-Moi dit : « Il paraît que pendant le Conseil le roi a déclaré vouloir marier Marie à un sujet. »

Est-ce vraiment la conclusion à tirer de la réunion ? Bientôt il se

sent de nouveau lui-même : il s'entend rire et dire :

« Oh, pour l'amour de Dieu, Appelez-Moi. Qui vous a dit ça ? Parfois, ajoute-t-il, je crois que nous gagnerions du temps et nous épargnerions des efforts si toutes les parties intéressées venaient au Conseil, y compris les ambassadeurs étrangers. Tout le monde finit toujours par apprendre la teneur de nos débats, et pour éviter les malentendus et les mauvaises interprétations, ils feraient aussi bien de les entendre de leurs oreilles.

– J'ai mal compris, alors ? demande Wriothesley. Parce que je me disais que la marier à un sujet, à un homme modeste, ça devait être un plan de la reine. »

Il hausse les épaules. Le jeune homme lui lance un regard terne. Il mettra quelques années à comprendre pourquoi.

Edward Seymour lui demande un entretien. Il ne doute aucunement que les Seymour viendront à sa table, même s'ils doivent s'asseoir dessous et récupérer les miettes.

Edward est tendu, pressé, nerveux.

« Monsieur le secrétaire, si l'on envisage l'avenir…

– Dans cette affaire, demain est l'avenir. Éloignez votre sœur d'ici, faites en sorte que Carew l'accueille dans sa maison du Surrey.

– N'allez pas croire que je souhaite connaître vos secrets, déclare Edward, choisissant soigneusement ses mots. N'allez pas croire que je souhaite mettre mon nez dans des affaires qui ne me regardent pas. Mais, au nom de ma sœur, j'aimerais savoir…

– Oh, je vois, vous voulez savoir si elle doit commander sa tenue de mariage ? » Edward lui lance un regard implorant. Lui déclare sobrement : « Nous allons essayer d'obtenir une annulation. Mais je ne sais pas encore pour quel motif.

– Mais ils se battront, réplique Edward. Les Boleyn, s'ils sont déchus, ils nous entraîneront avec eux. J'ai entendu parler de serpents qui, même quand ils sont en train de mourir, sécrètent du poison par la peau.

– Avez-vous déjà soulevé un serpent ? demande-t-il. Je l'ai fait une fois, en Italie. » Il montre sa paume. « Ça n'a laissé aucune trace.

– Alors nous devons être très discrets, dit Edward. Anne ne doit pas savoir pour l'annulation.

– Eh bien, répond-il avec ironie, je ne crois pas que nous puissions le lui cacher indéfiniment. »

Et elle le saura encore plus tôt, si ses nouveaux amis continuent de le coincer dans des antichambres, bloquant son chemin et s'inclinant devant lui ; s'ils continuent de chuchoter et de hausser les sourcils et de se donner des coups de coude.

Il dit à Edward, je dois rentrer chez moi, m'enfermer et réfléchir.

La reine trame quelque chose, je ne sais pas quoi, quelque chose de sournois, de sombre ; peut-être tellement sombre qu'elle-même ne sait pas ce que c'est, que ce n'est encore qu'un simple rêve : mais je dois faire vite, je dois faire ce rêve à sa place, pour lui donner vie.

D'après lady Rochford, Anne se plaint que depuis sa fausse couche Henri la regarde en permanence ; et pas comme il le faisait avant.

Il a depuis longtemps observé qu'Harry Norris regardait la reine ; et depuis quelque éminence, perché tel un faucon sculpté au-dessus d'une porte, il s'est lui-même vu regardant Harry Norris.

Pour le moment, Anne ne semble pas avoir remarqué les ailes qui flottent au-dessus d'elle, les yeux qui l'observent tandis qu'elle suit son chemin tortueux. Elle parle de son enfant Élisabeth, soulevant au bout de ses doigts un bonnet minuscule, un joli bonnet à ruban qui vient d'arriver de chez le brodeur.

Henri la regarde impassiblement, d'un air de dire, pourquoi me montrez-vous ceci, que voulez-vous que j'en fasse ?

Anne caresse le morceau de soie. Il éprouve une pointe de pitié, un bref remords. Il examine la jolie tresse de soie qui borde la manche de la reine. Une femme avec le talent de sa femme morte a fait cette tresse. Il examine très attentivement la reine. Il a l'impression de la connaître comme une mère connaît son enfant, ou comme un enfant connaît sa mère. Il connaît chaque point de couture de son corselet. Il voit sa poitrine se soulever et s'abaisser à chaque souffle. Qu'y a-t-il dans votre cœur, madame ? C'est la dernière porte qu'il reste à ouvrir. Il se tient désormais au seuil avec la clé dans sa main et il a presque peur de l'insérer dans la serrure. Car que se passera-t-il si la clé n'entre pas, s'il doit forcer la serrure, sous le regard d'Henri, s'il doit entendre les claquements impatients de la langue royale, comme son maître Wolsey a sûrement dû les entendre jadis ?

Eh bien, un jour – était-ce à Bruges ? –, il a défoncé une porte. Il n'avait pas pour habitude de défoncer des portes, mais il avait un client qui voulait des résultats et qui les voulait le jour même. Les serrures peuvent être crochetées, mais il faut être expert et avoir du temps devant soi. Pas besoin de compétence ni de temps si vous avez une épaule et une botte. Il songe, je n'avais pas trente ans alors. J'étais jeune. Sa main droite masse distraitement son épaule gauche, son avant-bras, comme si elle se rappelait les bleus. Il s'imagine pénétrant Anne, pas comme un amant, mais comme un avocat, tenant dans sa main ses papiers enroulés, ses documents officiels ; il s'imagine pénétrant le cœur de la reine. Dans ses ventricules il entend le claquement des talons de ses propres bottes.

Chez lui, il tire de son coffre le livre d'heures qui appartenait à sa femme. Il lui avait été offert par son premier mari, Tom Williams, un bon bougre, mais pas un homme de substance comme lui. Chaque fois

qu'il pense à Tom Williams maintenant il voit un vide, un homme sans visage qui attend, vêtu de la livrée de Cromwell, portant son manteau, ou tenant son cheval. Maintenant qu'il peut manipuler à loisir les plus beaux textes que comporte la bibliothèque du roi, le livre de prières lui paraît de piètre qualité ; où est la feuille d'or ? Pourtant l'essence d'Elizabeth est dans ce livre ; sa pauvre femme avec son bonnet blanc, ses manières brusques, ses sourires obliques et ses doigts habiles. Un jour il a regardé Liz fabriquer une tresse de soie. Une extrémité était punaisée au mur, et autour de chacun des doigts de ses mains levées, elle enroulait des boucles de fil, ses doigts bougeant si vite qu'il n'y comprenait rien. « Moins vite, avait-il demandé, pour que je puisse voir comment tu fais », mais elle avait ri et répondu : « Je ne peux pas aller moins vite, si je m'arrêtais pour réfléchir à ce que je fais, je n'arriverais plus à le faire. »

II

Maître des fantômes

Londres, avril-mai 1536

« Venez vous asseoir un moment avec moi.

– Pourquoi ? demande lady Worcester, sur ses gardes.

– Parce que j'ai des gâteaux. »

Elle sourit.

« Je suis gourmande.

– J'ai même quelqu'un pour les servir. »

Elle lorgne Christophe.

« Ce garçon est un serviteur ?

– Christophe, pour commencer, lady Worcester a besoin d'un coussin. »

Le coussin est rembourré de duvet et brodé d'un motif de faucons et de fleurs. Elle le prend dans ses mains, le caresse distraitement, puis le place derrière son dos et se penche en arrière.

« Oh, c'est mieux », sourit-elle.

Elle est enceinte et pose une main paisible sur son ventre, telle une Madone sur un tableau. Dans cette petite pièce, dont la fenêtre ouverte laisse entrer le doux air du printemps, il mène l'enquête. Peu lui importe qui vient le voir, qui est vu entrant et sortant de la maison. Qui refuserait de passer un moment avec un homme qui a des gâteaux ? Et monsieur le secrétaire est toujours plaisant et utile.

« Christophe, donne à madame une serviette, et va t'asseoir dix minutes au soleil. Ferme la porte derrière toi. »

Lady Worcester – Elizabeth – regarde la porte se refermer ; puis elle se penche en avant et murmure : « Monsieur le secrétaire, je suis dans un tel embarras.

– Et ceci (il désigne son ventre) ne peut faciliter les choses. La reine

est-elle jalouse de votre état ?

– Eh bien, elle me garde près d'elle, alors qu'elle n'en a pas besoin. Elle me demande chaque jour comment je me porte. Je ne pourrais avoir une maîtresse plus affectueuse. » Mais son visage trahit des doutes. « Dans un sens, ce serait mieux si j'allais à la campagne. Dans la situation actuelle, à la cour, tout le monde me pointe du doigt.

– Croyez-vous que ce soit la reine qui est à l'origine des murmures vous concernant ?

– Qui d'autre ? »

La rumeur à la cour est que le bébé de lady Worcester n'est pas l'enfant du comte. Peut-être a-t-elle été propagée par malveillance ; peut-être est-ce une mauvaise plaisanterie ; faite par quelqu'un qui s'ennuyait. Son doux frère, le courtisan Anthony Browne, a fait irruption dans ses appartements pour la réprimander.

« Je lui ai répondu, dit-elle, ne vous en prenez pas à moi. Pourquoi moi ? »

Comme si elle partageait son indignation, la tarte à la crème posée sur sa paume tremble dans sa coquille de pâte.

Il fronce les sourcils.

« Faisons un pas en arrière. Votre famille vous en veut-elle parce qu'on parle de vous, ou parce qu'il y a du vrai dans ce qu'on dit ? »

Lady Worcester se tapote les lèvres.

« Vous croyez que je vais me confesser, simplement parce que vous m'offrez des gâteaux ?

– Laissez-moi arranger ça pour vous. J'aimerais vous aider si je le peux. Votre mari a-t-il des raisons d'être en colère ?

– Oh, les hommes, dit-elle. Ils sont toujours en colère. Ils sont tellement en colère qu'ils n'arrivent pas à compter sur leurs doigts.

– Donc l'enfant pourrait être celui du comte ?

– Si c'est un garçon fort, j'ose affirmer qu'il sera de lui. » Les gâteaux la distraient : « Ce petit blanc, est-ce de la crème d'amande ? »

Le frère de lady Worcester, Anthony Browne, est le demi-frère de Fitzwilliam. (Toutes ces personnes sont apparentées les unes aux autres. Par chance, le cardinal lui a laissé un diagramme, qu'il met à jour à chaque nouveau mariage.) Fitzwilliam, Browne et le comte contrarié ont conféré en secret. Et Fitzwilliam lui a demandé, pouvez-vous découvrir ce qu'il en est, Crumb, car j'en suis bien incapable. Que diable se passe-t-il parmi les dames d'honneur de la reine ?

« Et puis il y a les dettes, dit-il. Vous êtes en mauvaise posture, milady. Vous avez emprunté à tout le monde. Qu'avez-vous acheté ? Je sais qu'il y a de beaux jeunes hommes autour du roi, et aussi de jeunes hommes pleins d'esprit, toujours amoureux et prêts à écrire une lettre à une femme. Payez-vous pour être flattée ?

– Non. Pour être complimentée.

– Vous devriez avoir ça gratuitement.

– Vous êtes bien galant. » Elle se lèche les doigts. « Mais vous êtes un homme du monde, monsieur le secrétaire, et vous savez que si vous-même écriviez un poème à une femme, vous y joindriez la note. »

Il rit.

« Certes. Je connais le prix de mon temps. Mais je ne pensais pas que vos admirateurs étaient si avares.

– Mais ils ont beaucoup à faire, ces garçons ! » Elle choisit une violette confite, la grignote. « J'ignore pourquoi nous disons que ces jeunes gens sont oisifs. Ils sont occupés nuit et jour, ils travaillent à leur carrière. Ils n'envoient jamais la note. Mais il faut leur acheter un bijou pour leur chapeau. Ou des boutons dorés pour une manche. Ou peut-être payer leur tailleur. »

Il songe à Mark Smeaton, dans sa belle parure.

« La reine les dédommage-t-elle aussi ?

– Nous appelons ça un patronage. Pas un dédommagement.

– J'accepte votre correction. »

Bon sang, songe-t-il, un homme pourrait s'offrir une catin et appeler ça un « patronage ». Lady Worcester a laissé tomber quelques raisins secs sur la table, et il éprouve l'envie soudaine de les ramasser et de les lui mettre dans la bouche : elle n'aurait probablement rien contre.

« Donc, quand la reine agit en patronne, lui arrive-t-il… lui arrive-t-il de le faire en privé ?

– En privé ? Comment le saurais-je ? »

Il acquiesce. C'est une partie de tennis, songe-t-il. Sur ce coup, je m'incline.

« Que porte-t-elle, dans ces circonstances ?

– Je ne l'ai personnellement jamais vue nue.

– Donc vous croyez… ces flatteurs, vous ne pensez pas qu'elle le fait avec eux ?

– Je n'ai rien vu ni entendu.

– Mais derrière une porte close ?

– Les portes sont souvent closes. C'est une chose fréquente.

– Si je devais vous demander de témoigner, le répéteriez-vous sous serment ? »

Elle ôte d'une chiquenaude une petite pointe de crème.

« Que les portes sont souvent closes ? Je pourrais aller jusque-là.

– Et quel serait votre prix ? »

Il sourit ; ses yeux sont posés sur le visage de lady Worcester.

« J'ai un peu peur de mon mari. Car je lui ai emprunté de l'argent. Il ne le sait pas, alors s'il vous plaît… chut.

– Envoyez-moi vos créanciers. Et à l'avenir, si vous avez besoin d'un compliment, empruntez à la banque Cromwell. Nous prenons soin de nos clients et nos termes sont généreux. Nous sommes connus pour

ça. »

Elle pose sa serviette ; soulève un dernier pétale de primevère sur le dernier gâteau au fromage blanc. Elle se tourne vers la porte. Une pensée lui est venue. Sa main se resserre sur sa jupe.

« Le roi veut une raison de l'écarter, c'est ça ? Et la porte close suffira ? Je ne voudrais lui causer aucun tort. »

Elle saisit la situation, du moins en partie. La femme de César doit être au-dessus de tout reproche. Un soupçon perdrait la reine, une miette, une once de vérité la perdrait encore plus vite ; nul besoin d'une tache laissée par Francis Weston ou quelque autre sonnettiste sur un drap.

« L'écarter, dit-il. Oui, peut-être. À moins que ces rumeurs se révèlent être des malentendus. Comme je suis certain qu'elles le sont dans votre cas. Je suis sûr que votre mari sera ravi quand naîtra votre enfant. »

Le visage de lady Worcester s'illumine.

« Donc vous lui parlerez ? Mais pas de la dette ? Et vous parlerez à mon frère ? Et à William Fitzwilliam ? Vous les persuaderez de me laisser tranquille, s'il vous plaît ? Je n'ai rien fait que les autres femmes n'aient pas fait.

– Mlle Shelton ? demande-t-il.

– Tout le monde le sait.

– Mlle Seymour ?

– Ça, en revanche, ce serait une nouvelle.

– Lady Rochford ? »

Elle hésite.

« Jane Rochford n'aime pas ce genre d'amusement.

– Pourquoi, lord Rochford est-il incompétent ?

– Incompétent. » Elle semble goûter ce mot. « Je ne l'ai pas entendue décrire la chose ainsi. » Elle sourit. « Mais je l'ai entendue décrire la chose. »

Christophe revient. Elle passe devant lui d'un pas majestueux, une femme débarrassée d'un fardeau.

« Oh, regardez ça, dit Christophe. Elle a pris tous les pétales sur le dessus et laissé les miettes. »

Christophe s'assied pour s'empiffrer avec les restes. Il raffole du miel, du sucre. On reconnaît toujours un garçon qui a eu faim dans son enfance. Nous arrivons à la belle saison, quand l'air est doux et les feuilles pâles, et quand les gâteaux au citron sont parfumés à la lavande : crème anglaise, à peine prise, infusée d'une branche de basilic ; fleurs de sureau mijotées dans un sirop au sucre et versées sur des fraises coupées en deux.

Jour de la Saint-Georges. À travers toute l'Angleterre, des dragons

en tissu et en papier se dodelinent dans une procession bruyante à travers les rues, et le tueur de dragons les suit dans son armure d'étain, cognant avec une vieille épée rouillée sur son bouclier. Les vierges tissent des guirlandes de feuilles, et on fournit les églises de fleurs printanières. Dans la grande salle d'Austin Friars, Anthony a accroché aux poutres du plafond une bête dotée d'écailles vertes, d'un œil globuleux et d'une langue pendante ; la créature a un côté lascif et elle lui évoque quelque chose, mais il ne se rappelle pas quoi.

C'est le jour où les chevaliers de la jarretière tiennent leur chapitre, où ils élisent un nouveau chevalier si un membre est mort. La jarretière est l'ordre de chevalerie le plus distingué de la chrétienté : le roi de France en est membre, de même que le roi des Écossais. De même que « Monseigneur », le père de la reine, et que le fils illégitime du roi, Harry Fitzroy. Cette année l'assemblée a lieu à Greenwich. Il est entendu que les membres étrangers n'y assisteront pas, et pourtant le chapitre est l'occasion de réunir ses nouveaux alliés : William Fitzwilliam, Henry Courtenay le marquis d'Exeter, M. de Norfolk, et Charles Brandon, qui semble avoir pardonné à Thomas Cromwell de l'avoir malmené dans la salle d'audience, qui le cherche et lui dit : « Cromwell, nous avons eu nos différends. Mais comme je l'ai toujours dit à Harry Tudor, prêtez attention à Cromwell, ne le laissez pas couler avec son maître ingrat, car Wolsey lui a appris ses ruses, et il pourrait vous être utile.

– Avez-vous dit ça, milord ? Je vous en suis très redevable.

– Oui, eh bien, j'avais raison, car maintenant vous êtes un homme riche, n'est-ce pas ? » Il glousse. « Et Harry aussi est riche.

– Et je suis toujours heureux de témoigner ma gratitude à qui de droit. Puis-je vous demander pour qui vous voterez lors du chapitre ? »

Brandon lui fait un vigoureux clin d'œil.

« Faites-moi confiance. »

Il y a une place vacante, suite à la mort de lord Bergavenny ; deux hommes la convoitent. Anne a mis en avant les mérites de son frère George. L'autre candidat est Nicholas Carew ; et une fois les membres sondés et les votes comptés, c'est sir Nicholas dont le nom est lu par le roi. Les proches de George s'empressent de minimiser la défaite, de laisser entendre qu'ils n'attendaient rien : que Carew s'était vu promettre cette place, que le roi François en personne avait demandé à Henri de la lui accorder trois ans plus tôt. Si la reine est mécontente, elle ne le montre pas, et le roi et George Boleyn doivent discuter d'un projet. Le lendemain du 1er mai, une escorte royale doit se rendre à Douvres pour inspecter les nouvelles fortifications, et George l'accompagnera en qualité de lord-gardien des cinq-ports : une fonction dont il s'acquitte mal, de l'avis de Cromwell. Lui-même prévoit de s'y rendre avec le roi. Il pourrait même passer un jour ou

deux à Calais, pour y remettre un peu d'ordre ; il le fait savoir, et la rumeur de son arrivée met toute la garnison sur le *qui-vive**.

Harry Percy est revenu de la campagne pour l'assemblée de la jarretière et il est désormais dans sa maison de Stoke Newington. Ça pourrait être utile, dit-il à son neveu Richard, je pourrais envoyer quelqu'un chez lui pour le sonder, pour savoir s'il serait prêt à revenir sur cette histoire de contrat avec la reine. y aller moi-même, au besoin. Mais nous devons considérer cette semaine heure après heure. Richard Sampson l'attend, le doyen de la chapelle royale, docteur en loi canonique (Cambridge, Paris, Pérouse, Sienne) : le fondé de pouvoir du roi lors de son premier divorce.

« Nous sommes dans de beaux draps », se contente de dire le doyen, en posant méticuleusement ses dossiers.

Il y a une charrette dehors, qui gémit sous le poids d'autres dossiers, bien enveloppés pour les protéger des intempéries : les documents remontent jusqu'aux premières récriminations du roi à l'encontre de la première reine. À l'époque, dit-il au doyen, nous étions tous jeunes. Sampson rit ; c'est un rire clérical, comme un grincement de malle.

« Je me souviens à peine d'avoir été jeune, mais je suppose que nous l'étions. Et certains d'entre nous étaient insouciants. »

Ils vont essayer d'obtenir la nullité, pour libérer Henri.

« Il paraît qu'Harry Percy fond en larmes à la simple mention de votre nom, dit Sampson.

– C'est très exagéré. Le comte et moi avons eu de nombreux échanges aimables ces derniers mois. »

Il feuillette les papiers du premier divorce et n'arrête pas de tomber sur l'écriture du cardinal, amendant, suggérant, traçant des flèches dans la marge.

« À moins, dit-il, qu'Anne décide d'entrer dans les ordres. Alors le mariage serait automatiquement dissous.

– Je suis sûr qu'elle ferait une excellente abbesse, observe poliment Sampson. Avez-vous sondé monseigneur l'archevêque ? »

Cranmer est absent. Il a remis ça à plus tard.

« Je dois montrer à l'archevêque, dit-il au doyen, que notre cause, c'est-à-dire, la cause de la Bible anglaise, se portera mieux sans elle. Nous voulons que la parole vivante de Dieu soit comme une musique à l'oreille du roi, pas comme les gémissements ingrats d'Anne. »

Il dit « nous », incluant le doyen par courtoisie. Il n'est pas du tout sûr que, dans son cœur, Sampson soit dévoué à la Réforme, mais ce qu'il veut, c'est une apparence d'adhésion, et le doyen est toujours coopératif.

« Cette histoire de sorcellerie. » Sampson s'éclaircit la voix. « Le roi n'a pas l'intention de poursuivre sérieusement dans cette voie ? S'il pouvait être prouvé que des moyens surnaturels ont été utilisés pour le

pousser à se marier, alors évidemment son consentement n'aurait pas été libre, et le contrat serait sans effet ; mais quand il prétend avoir été séduit par des charmes, par des sortilèges, il parle certainement de façon métaphorique ? De la même manière qu'un poète pourrait parler des charmes de fée d'une femme, de ses ruses, de sa séduction… ? Oh, Seigneur, dit doucement le doyen. Ne me regardez pas ainsi, Thomas Cromwell. C'est un sujet auquel je préférerais ne pas être mêlé. Je préférerais avoir affaire à Harry Percy ; à nous deux nous pourrions le forcer à avouer. Je préférerais évoquer la question de Mary Boleyn, dont j'espérais, je dois le dire, ne plus jamais entendre le nom. »

Il hausse les épaules. Il pense parfois à Mary ; à ce qui se serait passé, s'il avait accepté sa proposition. Ce soir-là à Calais, il était si près d'elle qu'il sentait son haleine : confiseries et épices, vin… mais évidemment, ce soir-là à Calais, n'importe quel homme doté d'un outil en état de fonctionnement aurait fait l'affaire pour Mary. Doucement, le doyen interrompt le fil de sa pensée : « Puis-je faire une suggestion ? Allez voir le père de la reine. Parlez à Wiltshire. C'est un homme raisonnable. Nous étions à Bilbao ensemble pour une ambassade il y a quelques années, et je l'ai toujours trouvé raisonnable. Poussez-le à demander à sa fille de partir sans faire de bruit. Ça nous épargnera à tous vingt années de chagrin. »

Il voit « Monseigneur », donc : il demande à Wriothesley de consigner par écrit la rencontre. Le père d'Anne apporte son propre dossier, tandis que frère George n'apporte que sa délicieuse personne. Il vaut toujours le coup d'œil : George aime que ses habits soient dotés de tresses et de glands, qu'ils soient mouchetés, rayés et effrangés. Aujourd'hui il porte du velours blanc par-dessus de la soie rouge, des ondulations écarlates ressortant de chaque entaille. Ça lui rappelle un tableau qu'il a vu aux Pays-Bas, représentant un saint en train d'être fouetté. La peau de ses mollets était soigneusement repliée au-dessus de ses chevilles, comme des bottes souples, et son visage affichait une sérénité sans faille.

Il pose ses papiers sur la table.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Vous comprenez la situation. Des détails sont parvenus à l'attention du roi, qui, s'il en avait eu connaissance à l'époque, l'aurait retenu de faire ce prétendu mariage avec Anne. »

George dit : « J'ai parlé au comte de Northumberland. Il maintient ce qu'il a dit sous serment. Il n'y avait pas de contrat antérieur.

– Alors c'est malheureux, dit-il. Je ne vois pas ce que je puis faire. Peut-être pourriez-vous m'aider, lord Rochford, en me faisant des suggestions ?

– Nous vous aiderons à finir à la Tour, réplique George.

– Notez ça, lance-t-il à Wriothesley. Monsieur de Wiltshire, puis-je vous rappeler une anecdote dont votre fils ici présent n'a peut-être pas connaissance ? Concernant votre fille et Harry Percy, le défunt cardinal vous a demandé des comptes, en vous avertissant qu'il ne pouvait y avoir d'alliance entre eux, étant donné la bassesse de votre rang comparé à la grandeur de la lignée Percy. À quoi vous avez répondu que vous n'étiez pas responsable de ce que faisait Anne, que vous ne pouviez pas contrôler vos propres enfants. »

Thomas Boleyn recompose son visage, tandis qu'un souvenir lui revient.

« Donc c'était vous, Cromwell, qui griffonniez dans l'ombre.

– Je ne l'ai jamais nié, milord. Bon, ce jour-là, le cardinal ne s'est guère montré compatissant. Mais pour ma part, en tant que père de famille, je comprends que ces choses puissent se produire. Vous affirmiez à l'époque que votre fille et Harry Percy étaient peut-être allés trop loin. Par quoi vous entendiez – comme le cardinal l'a plaisamment exprimé – ce qu'on peut faire dans une meule de foin par une chaude nuit d'été. Vous avez suggéré que leur liaison était consommée et que le mariage était réel. »

Boleyn esquisse un sourire narquois.

« Mais alors le roi a révélé ses sentiments envers ma fille.

– Donc vous avez revu votre position. Ce qui est naturel. Je vous demande de la revoir une fois de plus. Il vaudrait mieux pour votre fille qu'elle ait bien été mariée à Harry Percy. Alors le mariage avec le roi pourrait être déclaré nul. Et celui-ci serait libre de choisir une autre femme. »

Une décennie d'arrogance, depuis que sa fille a montré son con au roi, a fait de Boleyn un homme riche, installé et confiant. Mais son heure de gloire touche à sa fin, et lui, Cromwell, voit qu'il décide de ne pas se battre. Les femmes vieillissent, les hommes aiment la diversité : c'est une histoire ancienne, et même une reine consacrée ne peut s'empêcher d'écrire sa propre fin.

« Alors ? Que devient Anne ? » demande son père, sans tendresse particulière.

Il répond, comme Carew avant lui : « Le couvent ?

– Je m'attends à une compensation généreuse, dit Boleyn. Pour la famille, s'entend.

– Attendez, intervient George. Mon cher père, ne négociez pas avec cet homme. Ne discutez pas avec lui.

– Monsieur, dit froidement Wiltshire à son fils. Du calme. Les choses sont ce qu'elles sont. Et si, Cromwell, elle devait conserver son titre de marquise ? Et si nous, sa famille, restions en pleine possession des nôtres ?

– Je crois que le roi préférerait qu'elle se retire du monde. Je suis

sûr que nous pourrions trouver quelque maison religieuse bien gouvernée, qui conviendrait à ses croyances et à ses opinions.

– Tout ça me dégoûte », déclare George, et il s'écarte de son père.

Lui dit : « Wriothesley, notez le dégoût de lord Rochford. »

La plume de Wriothesley gratte la feuille.

« Mais nos terres ? demande Wiltshire. Nos fonctions officielles ? Je pourrais continuer de servir le roi en tant que lord du sceau privé, assurément. Et mon fils ici présent, ses dignités et ses titres…

– Cromwell veut se débarrasser de moi. » George se lève d'un bond. « C'est la pure vérité. Il n'a jamais cessé de se mêler de ce que je faisais pour défendre ce royaume. Il écrit à Douvres, il écrit à Sandwich, ses hommes grouillent partout, mes lettres finissent entre ses mains, il contredit mes ordres…

– Oh, asseyez-vous ! » s'écrie Wriothesley. Il rit : autant de son impertinence que de l'expression de George. « Ou bien naturellement, milord, restez debout, si vous le souhaitez. »

Maintenant Rochford ne sait plus quoi faire. Tout ce qu'il peut faire, c'est réaffirmer sa position en trépignant sur place ; c'est récupérer son chapeau ; c'est dire : « Je vous plains, monsieur le secrétaire. Si vous réussissez à évincer ma sœur, vos nouveaux amis ne tarderont pas à s'occuper de vous quand elle ne sera plus là, et si vous ne réussissez pas, si elle et le roi se réconcilient, alors c'est moi qui ne tarderai pas à m'occuper de vous. Donc, quoi qu'il arrive, Cromwell, vous êtes allé trop loin cette fois. »

Lui répond doucement : « J'ai uniquement demandé cet entretien, monsieur de Rochford, parce que vous avez de l'influence sur votre sœur, plus que quiconque. Je vous offre la sécurité, en échange de votre gracieuse aide. »

Le vieux Boleyn ferme les yeux.

« Je vais lui parler, dit-il. Je vais parler à Anne.

– Et parlez aussi à votre fils, car moi, je ne le ferai plus. »

Wiltshire dit : « Je m'étonne, George, que tu ne voies pas où cela mène.

– Quoi ? fait George. Quoi, quoi ? »

Il continue de demander quoi quand son père l'entraîne à sa suite. Au seuil de la porte, le vieux Boleyn incline poliment la tête.

« Monsieur le secrétaire. Monsieur Wriothesley. »

Ils les regardent partir : le père et le fils.

« C'était intéressant, déclare Wriothesley. Et où cela mène-t-il, sir ? »

Il remet ses papiers en ordre.

« Je me rappelle, poursuit Wriothesley, une pièce donnée à la cour, après la chute du cardinal. Je me rappelle que Sexton, le bouffon, était vêtu de robes écarlates et interprétait le rôle du cardinal, et que quatre démons l'ont traîné en enfer, chacun le saisissant par un membre.

Ils étaient masqués. Et je me demandais, est-ce que George…

– Patte antérieure droite, répond-il.

– Ah, fait Appelez-Moi-Risley.

– Je suis allé derrière le paravent au fond de la salle. Je les ai vus ôter leurs costumes couverts de poils, et lord Rochford a ôté son masque. Pourquoi ne m'avez-vous pas suivi ? Vous auriez pu voir par vous-même. »

M. Wriothesley sourit.

« Je n'ai pas voulu aller derrière. Je craignais que vous ne me preniez pour l'un des acteurs et alors j'aurais à jamais été sali à vos yeux. »

Il s'en souvient : il flottait ce soir-là une puanteur animale, tandis que la fine fleur de la chevalerie se transformait en chiens de chasse assoiffés de sang, toute la cour sifflant et huant alors que le cardinal était traîné par terre. Puis une voix dans la salle avait lancé : « Honte à toi ! » Il demande à Wriothesley :

« Ce n'est pas vous qui aviez parlé ?

– Non. » Appelez-Moi ne mentirait pas. « Je crois que c'était peut-être Thomas Wyatt.

– C'est ce que je crois aussi. J'y ai réfléchi durant ces nombreuses années. Écoutez, Appelez-Moi, je dois aller voir le roi. Mais si nous buvions d'abord un verre de vin ? »

Wriothesley bondit sur ses pieds. Il cherche un serviteur. Une lumière éclaire la courbe d'un pichet en étain, du vin gascon est versé dans une coupe.

« J'ai accordé à Thomas Wyatt une licence d'importation pour ceci, dit-il. Ça doit faire trois mois. Il n'a aucun palais, n'est-ce pas ? Je ne savais pas qu'il le revendrait à l'office du roi. »

Il va voir Henri, faisant s'éparpiller autour de lui les gardes, les serviteurs, les gentilshommes ; il est à peine annoncé, si bien qu'Henri lève les yeux, surpris, de son livre de musique.

« Thomas Boleyn accepte. Il tient seulement à conserver sa réputation auprès de Votre Majesté. Mais je ne peux obtenir aucune coopération de son fils.

– Pourquoi ? »

Parce qu'il est idiot.

« Je pense qu'il croit que Votre Majesté peut être convaincue de changer d'avis. »

Henri est piqué au vif.

« Il devrait me connaître. George était un petit enfant de dix ans la première fois qu'il est venu à la cour, il devrait me connaître. Je ne change jamais d'avis. »

C'est vrai, dans un sens. Tel un crabe, le roi avance de biais vers sa

proie, mais à la fin il plante ses pinces dedans. C'est Jane Seymour qui se fait pincer.

« Je vais vous dire ce que je pense de Rochford, dit Henri. Il a, quoi, trente-deux ans, mais on l'appelle toujours le fils de Wiltshire, on l'appelle toujours le frère de la reine, il n'a pas le sentiment de s'être fait un nom et il n'a pas d'héritier, pas même une fille. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui. Je l'ai envoyé à l'étranger de nombreuses fois pour me représenter. Mais ça va cesser, je suppose, car lorsqu'il ne sera plus mon frère, personne ne prêtera plus attention à lui. Il ne sera cependant pas pauvre. Je continuerai peut-être de lui accorder mes faveurs. Sauf s'il devient un obstacle. Il devrait donc être prévenu. Dois-je lui parler moi-même ? »

Henri paraît irrité. Il ne devrait pas avoir à s'occuper de ça. Cromwell est censé le faire à sa place. Faire sortir les Boleyn, faire entrer les Seymour. Ses préoccupations sont plus royales : prier pour le succès de ses entreprises et écrire des chansons pour Jane.

« Attendons un jour ou deux, Sire, et je l'interrogerai sans son père. Je crois qu'en présence de lord Wiltshire il se sent obligé de faire l'important.

– Oui, je me trompe rarement, dit le roi. De la vanité, il ne s'agit que de ça. Maintenant, écoutez. »

Il chante :

La pâquerette délectable
La violette blême et bleue
Je ne suis pas variable…

« Vous avez compris que c'est une vieille chanson que j'essaie de retravailler. Qu'est-ce qui rime avec "bleue" ? À part "yeux"? »

Avez-vous besoin d'autre chose, demande-t-il intérieurement. Il prend congé. Les galeries sont éclairées par des torches, desquelles des silhouettes s'éloignent en se fondant dans l'obscurité. L'atmosphère à la cour, en ce vendredi soir d'avril, lui rappelle celle des bains publics de Rome. L'air est lourd et les silhouettes d'autres hommes glissent près de vous – peut-être des hommes que vous connaissez, mais vous ne les reconnaissez pas sans leurs vêtements. Votre peau est chaude, puis froide, puis de nouveau chaude. Le carrelage est glissant sous vos pieds. De chaque côté des portes sont restées entrouvertes, juste de quelques centimètres, et, hors de votre champ de vision, mais très près de vous, on s'adonne à des dépravations, des mélanges contre nature de corps, hommes et femmes et hommes et hommes. Vous vous sentez nauséeux, à cause de la chaleur poisseuse et de ce que vous savez de la nature humaine, et vous vous demandez pourquoi vous êtes venu. Mais on vous a dit

qu'un homme devait aller aux bains au moins une fois dans sa vie, sinon il ne le croira pas quand d'autres personnes lui raconteront ce qui s'y passe.

« La vérité, dit Mary Shelton, c'est que j'aurais essayé de vous voir, monsieur le secrétaire, même si vous ne m'aviez pas envoyée chercher. » Sa main tremble ; elle boit une gorgée de vin, étudie attentivement l'intérieur de sa coupe comme si elle y lisait l'avenir, puis relève ses yeux éloquents. « Je prie pour ne plus jamais vivre un jour comme celui-ci. Nan Cobham veut vous voir. Marjorie Horsman. Toutes les femmes de la chambre à coucher.

– Avez-vous quelque chose à me dire ? Ou voulez-vous juste pleurer sur mes papiers et faire baver l'encre ? »

Elle pose sa coupe et lui tend ses mains. Il est touché par ce geste, on dirait un enfant montrant que ses mains sont propres.

« Si nous essayions d'y voir plus clair ? » demande-t-il doucement.

Toute la journée dans l'appartement de la reine, des cris, des portes qui claquent, des pieds qui courent : des conversations soufflées à mi-voix.

« Je voudrais ne plus être à la cour, dit Shelton. Je voudrais être ailleurs. » Elle retire ses mains. « Je devrais être mariée. Est-ce trop demander, d'être mariée et d'avoir des enfants, tant que je suis encore jeune ?

– Allons, ne vous apitoyez pas sur votre sort. Je croyais que vous alliez épouser Harry Norris.

– Moi aussi.

– Je sais qu'il y a eu une brouille entre vous, mais il doit y avoir un an de cela ?

– Je suppose que c'est lady Rochford qui vous l'a raconté. Vous ne devriez pas l'écouter, vous savez, elle invente des choses. Mais oui, c'est vrai, je me suis querellée avec Harry, ou plutôt, c'est lui qui s'est querellé avec moi, sous prétexte que le jeune Weston venait à tout bout de champ dans l'appartement de la reine, et Harry croyait qu'il avait jeté son dévolu sur moi. Et je le croyais aussi. Mais je n'ai pas encouragé Weston, je le jure. »

Il rit.

« Mais, Mary, vous encouragez les hommes. C'est ainsi. Vous n'y pouvez rien.

– Du coup Harry Norris a dit, je vais donner à ce chiot un coup de pied dans les côtes qu'il n'oubliera pas. Même si Harry n'est pas le genre d'homme à donner des coups de pied aux chiots. Alors ma cousine la reine a dit, pas de coups de pied dans ma chambre, s'il vous plaît. Et Harry a répondu, si Votre Altesse m'y autorise, je l'emmènerai dans la cour pour lui donner ce coup de pied, et… (elle ne peut

s'empêcher de rire, mais c'est un rire tremblant, malheureux) … et Francis se tenait là, pendant qu'ils parlaient de lui comme s'il avait été absent. Alors Francis a dit, eh bien, j'aimerais voir ça, car à votre grand âge, Norris, vous vous retrouverez par terre…

– Mademoiselle, coupe-t-il, pouvez-vous faire court ?

– Ils ont poursuivi ainsi pendant une heure ou plus, chacun cherchant par tous les moyens à obtenir une faveur de la reine. Et comme elle ne s'en lasse jamais, elle les pousse à continuer. Alors, Weston, il a dit, ne vous inquiétez pas, Gentil Norris, car je ne viens pas ici pour Mlle Shelton, je viens ici pour une autre, et vous savez qui. Et Anne dit, non, dites-moi, je n'arrive pas à deviner. Est-ce lady Worcester ? Est-ce lady Rochford ? Allons, dites-nous, Francis. Dites-nous qui vous aimez. Alors il a répondu, madame, c'est vous.

– Et qu'a dit la reine ?

– Oh, elle l'a défié. Elle a dit, vous ne devez pas dire ça, sinon mon frère George viendra lui aussi vous donner des coups de pied, pour préserver l'honneur de la reine d'Angleterre. Et elle riait. Mais alors Harry Norris m'a cherché querelle, au sujet de Weston. Et Weston s'est querellé avec lui, au sujet de la reine. Et tous deux se sont querellés avec William Brereton.

– Brereton ? Qu'avait-il à voir avec ça ?

– Eh bien, il se trouve qu'il est arrivé. » Elle fronce les sourcils. « Je crois que c'est à ce moment-là qu'il est arrivé. Ou bien était-ce à un autre moment ? En tout cas, la reine a dit, tenez, voici l'homme qu'il me faut, Will est celui qui tire sa flèche droit. Mais elle s'amusait d'eux. Vous ne pouvez pas la comprendre. À un moment elle lit à haute voix l'Évangile de maître Tyndale. Et à l'instant suivant… » Elle hausse les épaules. « Elle entrouvre les lèvres et la queue du diable en jaillit. »

Donc, d'après le récit de Shelton, une année passe. Harry Norris et Mlle Shelton recommencent à se parler, et bientôt ils se sont réconciliés et il se glisse dans son lit. Tout est comme avant. Jusqu'à aujourd'hui : le 29 avril.

« Ce matin tout a commencé avec Mark, explique Mary Shelton. Vous savez qu'il est toujours là à rôder ? Il est toujours tout près de la salle d'audience de la reine. Et quand elle passe devant lui, elle ne lui parle pas, mais elle rit et tire sur sa manche ou lui tape sur le coude, et un jour elle a même arraché la plume de son chapeau.

– Je n'ai jamais entendu parler d'un tel jeu entre amoureux, observe-t-il. Est-ce une chose qu'ils font en France ?

– Et ce matin elle a dit, oh, regardez ce petit toutou, et elle lui a ébouriffé les cheveux et tiré les oreilles. Cet idiot de Mark était au bord des larmes. Alors elle lui a demandé, pourquoi êtes-vous si triste, Mark, vous n'avez pas le droit d'être triste, vous êtes ici pour nous

distraire. Il était sur le point de s'agenouiller, en disant "Madame…" mais elle l'a interrompu et lui a dit, oh, pour l'amour de Dieu, restez debout, je vous fais une faveur en remarquant votre présence, qu'attendez-vous, croyez-vous que je devrais vous parler comme si vous étiez un gentilhomme ? Je ne peux pas, Mark, car vous êtes une personne inférieure. Lui a dit, non, non, madame, je n'attends pas une parole de votre part, un regard me suffit. Alors elle a attendu. Parce qu'elle pensait qu'il allait faire l'éloge de son regard. Dire que ses yeux étaient comme des aimants, et ainsi de suite. Mais il ne l'a pas fait, il a juste fondu en larmes, et il a dit "Adieu", et s'est éloigné. Il lui a tourné le dos. Alors elle a éclaté de rire. Et nous sommes allées dans sa chambre.

– Prenez votre temps, dit-il.

– Anne a dit, me prend-il pour une de ces personnes du *Paris Garden* ? C'est, vous savez…

– Je sais ce qu'est le *Paris Garden*. »

Elle rougit.

« Évidemment. Et lady Rochford a déclaré, il faudrait jeter Mark par la fenêtre, comme votre chien Purkoy. Du coup, la reine a fondu en larmes. Puis elle a frappé lady Rochford. Et lady Rochford a dit, refaites ça et je vous giflerai en retour, vous n'êtes pas une reine, mais une simple fille de chevalier, monsieur le secrétaire Cromwell a pris votre juste mesure, vous êtes finie, madame. »

Lui dit : « Lady Rochford va vite en besogne.

– Alors Harry Norris est arrivé.

– Je me demandais où il était.

– Il a demandé, quelle est toute cette agitation ? Anne a répondu, rendez-moi service, emmenez la femme de votre frère et noyez-la, et il pourra en prendre une nouvelle qui lui fera du bien. Harry Norris était stupéfait. Anne lui a dit, n'avez-vous pas juré de faire tout ce que je voudrais ? D'aller pieds nus jusqu'en Chine pour moi ? Et Harry a répondu, vous savez qu'il est drôle, je crois que c'était pieds nus jusqu'à Walsingham que j'ai proposé. Oui, a-t-elle dit, vous pourrez y racheter vos péchés, car ce que vous voulez appartient à un autre ; s'il arrivait malheur au roi, vous chercheriez à m'avoir. »

Il veut noter ce que Shelton dit, mais il n'ose pas bouger, de crainte qu'elle ne cesse de parler.

« Alors la reine s'est tournée vers moi, et elle a dit, mademoiselle Shelton, vous comprenez désormais pourquoi il ne vous épouse pas ? Il est amoureux de moi. C'est ce qu'il affirme, et ce depuis longtemps. Mais il refuse de le prouver en mettant lady Rochford dans un sac et en la portant jusqu'à la rivière, ce que je souhaite de tout cœur qu'il fasse. À ce moment, lady Rochford s'est enfuie.

– Je la comprends. »

Mary lève les yeux.

« Je sais que tout ça vous amuse. Mais c'était horrible. Pour moi, ça l'était. Car je croyais que c'était une simple plaisanterie entre eux, le fait qu'Harry Norris l'aimait, et j'ai alors compris que ce n'en était pas une. Je jure qu'il a blêmi et qu'il a dit à Anne, allez-vous déballer tous vos secrets ou seulement quelques-uns ? Et il est parti sans même s'incliner devant elle, mais elle lui a couru après. Je ne sais pas ce qu'elle a dit, car ils étaient figés comme des statues. »

Déballer ses secrets. Ou seulement quelques-uns.

« Qui a entendu ça ? »

Elle secoue la tête.

« Peut-être une douzaine de personnes. Impossible de ne pas l'entendre. »

Et après, semble-t-il, la reine était dans tous ses états.

« Elle nous regardait, alignées auprès d'elle, et elle voulait faire revenir Norris. Elle disait qu'il fallait appeler un prêtre, pour qu'Harry jure qu'il savait que c'était une bonne épouse, fidèle et chaste. Elle disait qu'il devait retirer tout ce qu'il avait dit et elle aussi, et qu'ils jureraient sur la bible dans sa chambre, comme ça tout le monde saurait que ce n'étaient que des bêtises. Elle est terrifiée à l'idée que lady Rochford aille voir le roi.

– Je sais que Jane Rochford aime apporter de mauvaises nouvelles. Mais pas aussi mauvaises que ça. »

Pas à un mari. Que son cher ami et son épouse ont discuté de sa mort et de la manière dont ils se consoleraient après.

C'est un acte de trahison. Peut-être. D'envisager la mort du roi. La loi le reconnaît : il n'y a qu'un pas infime entre rêver, désirer et embrasser. Nous disons « imaginer » sa mort : mais la pensée fait naître l'acte, et l'acte est rouge, laid, prématuré. Mary Shelton ne sait pas à quoi elle a assisté. Elle prend ça pour une querelle d'amants. Elle croit que c'est un incident de plus dans sa longue expérience de l'amour et des dépits amoureux.

« Je doute, dit-elle d'une voix morne, qu'Harry Norris m'épouse à présent, ou même qu'il prenne la peine de faire semblant d'y songer. Si vous m'aviez demandé la semaine dernière si la reine avait cédé à ses avances, je vous aurais répondu non, mais quand je les vois maintenant, de telles paroles ont été échangées entre eux, de tels regards, comment pourrais-je savoir ce qui a été fait ? Je pense… Je ne sais que penser.

– Moi, je vous épouserai, Mary », dit-il.

Elle rit, malgré elle.

« Monsieur le secrétaire, vous n'en ferez rien, vous dites toujours que vous prendrez telle ou telle épouse, mais nous savons que vous vous réservez pour une femme de choix.

– Ah. Alors je vais devoir retourner au *Paris Garden*. » Il hausse les épaules, il sourit ; mais il éprouve le besoin de la brusquer, de se dépêcher. « Bon, comprenez-moi bien, vous devez être discrète et garder le silence. Ce que vous devez faire – vous et les autres femmes –, c'est vous protéger. »

Mary peine à comprendre.

« Ça ne risque pas de tourner mal, si ? Si cela revient aux oreilles du roi, il saura comment le prendre, non ? Il supposera peut-être que c'étaient des paroles en l'air ? Inoffensives ? Ce ne sont que des conjectures, peut-être ai-je parlé trop vite, personne ne peut être certain qu'il se soit passé quoi que ce soit entre eux, je ne pourrais le jurer. » Il songe, mais vous le jurerez ; bientôt, vous le jurerez. « Vous voyez, Anne est ma cousine. » La voix de la jeune fille tremblote. « Elle a tout fait pour moi… »

Elle vous a même poussé dans le lit du roi, songe-t-il, quand elle attendait un enfant : pour qu'Henri reste dans la famille.

« Que va-t-il lui arriver ? » Les yeux de Mary sont graves. « Va-t-il la quitter ? Le bruit court, mais Anne n'y croit pas.

– Elle va devoir se montrer plus crédule.

– Elle dit, je pourrai toujours le récupérer, je sais comment faire. Et vous savez qu'elle y est toujours parvenue. Mais, quoi qu'il se soit passé avec Harry Norris, je ne vais pas rester avec elle, car je sais qu'elle me le prendrait sans scrupule, si ce n'est déjà fait. Les femmes ne peuvent avoir de telles relations. Lady Rochford ne peut pas rester non plus. Et Jane Seymour est partie, parce que… – eh bien, je ne dirai pas pourquoi. Quant à lady Worcester, elle doit rentrer chez elle pour son accouchement cet été. »

Il voit les yeux de la jeune femme s'agiter tandis qu'elle calcule, compte. Pour elle, un problème se dessine : un problème de personnel dans la chambre privée d'Anne.

« Mais je suppose qu'il y a assez de ladies en Angleterre, poursuit-elle. Ce serait bien qu'elle recommence de zéro. Oui, un nouveau départ. Lady Lisle à Calais compte envoyer ses filles ici. Je veux dire, les filles qu'elle a eues avec son premier mari. Elles sont jolies, et je crois qu'elles s'en sortiront très bien, une fois formées. »

C'est comme si Anne Boleyn les avait envoûtés, hommes et femmes, si bien qu'ils ne voient plus ce qui se passe autour d'eux et ne perçoivent pas la signification de leurs propres paroles. Ils vivent depuis si longtemps dans l'aveuglement.

« Alors écrivez à Honor Lisle, dit Mary avec une parfaite confiance. Elle vous sera éternellement redevable si elle parvient à faire entrer ses filles à la cour.

– Et vous ? Qu'allez-vous faire ?

– Je vais réfléchir », répond-elle.

Elle ne reste jamais abattue bien longtemps. C'est pourquoi les hommes l'apprécient. Il y aura d'autres temps, d'autres hommes, d'autres mœurs. Elle bondit sur ses pieds. Elle lui plante un baiser sur la joue.

C'est samedi soir.

Dimanche : « J'aurais aimé que vous soyez ici ce matin, dit lady Rochford d'un air amusé. Ça valait le coup d'œil. Le roi et Anne ensemble devant la grande fenêtre, si bien que tout le monde dans la cour en contrebas pouvait les voir. Le roi est au courant pour sa querelle d'hier avec Harry Norris. D'ailleurs, toute l'Angleterre en a entendu parler. On pouvait voir que le roi était hors de lui, son visage était pourpre. Quant à elle, elle avait les mains jointes sur la poitrine… » Elle lui montre, joignant ses propres mains. « Vous savez, comme la reine Esther, sur la grande tapisserie du roi. »

Il se la représente aisément, cette scène à la texture riche, ces courtisans réunis autour de leur reine affligée. Une servante, comme indifférente, porte un luth, peut-être en direction des appartements d'Esther ; d'autres bavardent à l'écart ; les visages lisses des femmes sont levés, les têtes des hommes sont inclinées. Parmi ces courtisans avec leurs bijoux et leurs chapeaux alambiqués, il a cherché en vain son propre visage. Peut-être est-il ailleurs, en train de comploter : un écheveau rompu, une extrémité brisée, un enchevêtrement de fil inextricable.

« Comme Esther, dit-il. Oui.

– Anne a dû envoyer chercher la petite princesse, poursuit lady Rochford, car une nourrice l'a amenée, et Anne la lui a arrachée des mains et l'a levée à bout de bras, comme pour dire : "Cher mari, comment pouvez-vous douter que ce soit votre fille ?"

– Vous supposez que telle était sa question. Vous n'avez pas pu l'entendre. »

Sa voix est froide ; il le perçoit lui-même, et sa froideur le surprend.

« Pas de l'endroit où je me tenais. Mais je doute que ce soit de bon augure pour elle.

– N'êtes-vous pas allée la voir, pour la réconforter ? Étant donné que c'est votre maîtresse.

– Non, je suis allée vous chercher vous. » Elle se ressaisit, son ton est soudain plus posé. « Nous – ses femmes – nous voulons parler et sauver notre peau. Nous craignons qu'elle ne soit pas honnête et d'être accusées de l'avoir caché.

– Durant l'été, dit-il, pas l'été dernier mais le précédent, vous m'avez dit que vous croyiez que la reine voulait à tout prix un enfant et craignait que le roi ne puisse lui en donner un. Vous avez affirmé qu'il ne parvenait pas à satisfaire la reine. Le répéterez-vous

maintenant ?

– Je suis surprise que vous n'ayez pas pris note de notre conversation.

– C'était une conversation longue et – avec tout le respect que je vous dois, milady – elle comportait plus d'allusions que de faits précis. Je veux que vous sachiez à quoi vous vous exposez, si vous deviez prêter serment devant une cour.

– Qui doit être jugé ?

– C'est ce que j'espère déterminer. Avec votre gracieuse aide. »

Il entend ces phrases s'écouler de sa bouche. Avec votre gracieuse aide. Sans vouloir vous offenser. Sauf votre respect.

« Vous savez que la nouvelle s'est répandue à propos de Norris et Weston, dit-elle. Qu'ils ont déclaré leur amour à la reine. Ils ne sont pas les seuls.

– Vous ne prenez pas ça comme une simple forme de courtoisie ?

– Quand il est question de courtoisie, on ne débarque pas furtivement de sa barge dans le noir. On ne franchit pas discrètement le portail à la lumière de torches. On ne soudoie pas les portiers. Il en va ainsi depuis au moins deux ans. On ne sait plus qui on a vu, ni où, ni quand. Il faudrait être vif pour en attraper un. » Elle marque une pause, pour s'assurer qu'elle a toute son attention. « Disons que la cour est à Greenwich. Vous voyez un certain gentilhomme, l'un de ceux qui servent le roi. Vous supposiez que son service était terminé, qu'il était retourné à la campagne, mais alors que vous accomplissez vos propres devoirs auprès de la reine, vous le voyez brusquement tourner à l'angle. Vous pensez, que faites-vous ici ? Norris, est-ce vous ? Bien des fois j'ai vu à Richmond quelqu'un que je croyais à Westminster. Ou à Hampton Court quelqu'un que je croyais à Greenwich.

– S'ils échangent leurs tours de service entre eux, ça n'est pas un souci.

– Mais il ne s'agit pas de ça. Ce n'est pas un problème d'heure, monsieur le secrétaire. C'est un problème d'endroits. C'est la galerie de la reine, c'est son antichambre, c'est le seuil de sa porte, et parfois l'escalier du jardin, ou un petit portail laissé ouvert par inadvertance. » Elle se penche en avant, et le bout de ses doigts effleure sa main, qui est posée sur ses papiers. « Ce que je dis, c'est qu'ils vont et viennent de nuit. Et si on leur demande ce qu'ils font là, ils disent qu'ils viennent livrer un message privé du roi, mais qu'ils ne peuvent pas dire à qui. »

Il acquiesce. Les gentilshommes de la chambre privée portent des messages non écrits, c'est une de leurs missions. Ils vont et viennent entre le roi et ses pairs, parfois entre le roi et les ambassadeurs étrangers, et sans aucun doute entre le roi et son épouse. Ils ne souffrent pas qu'on les questionne. On ne peut pas leur demander de

rendre des comptes.

Lady Rochford se penche en arrière. Elle dit doucement :

« Avant leur mariage, elle s'entraînait avec Henri à la manière française. Vous voyez ce que je veux dire.

– Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire. Êtes-vous vous-même déjà allée en France ?

– Non. Mais je croyais que vous, si.

– En tant que soldat. Et au sein de l'armée, l'*ars amatoria* n'est pas raffiné. »

Elle considère ce qu'il vient de dire. Sa voix se teinte de dureté :

« Vous voudriez que la honte m'empêche de dire ce que j'ai à dire, mais je ne suis pas une jeune vierge, je ne vois aucune raison de ne pas parler. Elle incitait Henri à mettre sa semence là où il n'aurait pas dû la mettre. Alors maintenant il lui reproche de l'avoir forcé à faire ça.

– Des opportunités manquées. Je comprends. »

De la semence gâchée, versée dans quelque repli de son corps ou dans sa gorge. Quand il aurait pu l'honorer à l'honnête manière anglaise.

« Il appelle ça des pratiques ignobles. Mais, Dieu le préserve, Henri ne sait pas où commence l'ignominie. Mon mari George est toujours avec Anne. Mais je vous l'ai déjà dit.

– C'est son frère. Je suppose que c'est naturel.

– Naturel ? Vous appelez ça comme ça ?

– Milady, je sais que vous aimeriez que ce soit un crime d'être un frère attentionné et un mari distant. Mais il n'y a pas de loi qui le dise, pas de précédent pour vous soulager. » Il hésite. « Ne croyez pas que je ne compatisse pas. »

Car que peut faire une femme comme Jane Rochford quand les circonstances sont contre elle ? Une veuve bien pourvue peut faire bonne figure dans le monde. Une épouse de marchand peut, avec diligence et prudence, reprendre elle-même le commerce et amasser une réserve d'or. Une femme de travailleur maltraitée par son mari peut engager de robustes amis, qui se tiendront toute la nuit devant chez elle en cognant sur des casseroles, jusqu'à ce que le rustre mal rasé sorte en chemise de nuit pour les chasser, et alors ils soulèvent sa chemise et se moquent de son membre. Mais une jeune femme mariée ne peut rien faire pour se sauver. Elle n'a pas plus de pouvoir qu'un âne : tout ce qu'elle peut espérer, c'est un maître qui lui épargnera le fouet.

« Vous savez, dit-il, que votre père, lord Morley, est un érudit pour qui j'ai la plus haute estime. Ne l'avez-vous pas consulté ?

– À quoi bon ? » Elle est pleine de mépris. « À notre mariage, il a dit qu'il faisait ce qui était le mieux pour moi. C'est ce que disent les

pères. Mais il m'a liée à Boleyn comme on vend un chiot. Si vous pensez qu'il aura droit à une niche chaude et à des morceaux de viande, qu'avez-vous besoin d'en savoir plus ? Vous ne demandez pas à l'animal ce qu'il veut.

– Donc vous n'avez jamais pensé pouvoir être libérée de votre mariage.

– Non, maître Cromwell. Mon père s'est parfaitement renseigné. Aussi parfaitement qu'on pourrait s'y attendre, de la part d'un de vos amis. Pas de promesses antérieures, pas de contrats antérieurs, absolument rien. Même vous et Cranmer ne parviendriez pas à nous obtenir une annulation. Le jour de notre mariage nous soupions avec nos amis, et George m'a dit, je fais uniquement ceci parce que mon père m'y contraint. C'était agréable à entendre, vous en conviendrez, pour une jeune fille de vingt ans qui entretenait des rêves d'amour. Alors je l'ai défié et je lui ai répondu la même chose : j'ai dit, si mon père ne m'avait pas forcée, je serais loin de vous, monsieur. Puis, la nuit venue, on nous a mis au lit. Il a tendu la main, soulevé mon sein et déclaré, j'en ai vu beaucoup et beaucoup de plus beaux. Il a dit, allongez-vous, ouvrez votre corps, accomplissons notre devoir et faisons de mon père un grand-père, et après, si nous avons un fils, nous pourrons vivre séparés. J'ai rétorqué, alors faites-le si vous vous en croyez capable, et priez Dieu pour que la graine prenne cette nuit, comme ça vous pourrez reprendre votre plantoir et je n'aurai plus à le regarder. » Un petit rire. « Mais je suis stérile, voyez-vous. Ou du moins est-ce ce que je dois croire. Il est possible que ce soit la semence de mon mari qui soit mauvaise ou faible. Dieu sait qu'il la dépose dans des endroits douteux. Oh, il croit en l'Évangile, George, saint Matthieu est son guide et saint Luc le protège. Aucun homme n'est plus pieux que George, le seul défaut qu'il trouve à Dieu, c'est qu'il a créé les gens avec trop peu d'orifices. Si George pouvait rencontrer une femme dotée d'un con sous l'aisselle, il s'écrierait "Gloire à Dieu" et l'installerait dans une maison où il lui rendrait visite chaque jour, jusqu'à ce que ça n'ait plus l'attrait de la nouveauté. Rien n'est interdit pour George, vous voyez. Il le ferait avec une chienne terrier si elle agitait la queue dans sa direction et faisait wouaf wouaf. »

Pour une fois il ne sait que dire. Il sait qu'il ne s'ôtera jamais de l'esprit l'image de George dans une étreinte poilue avec une petite chienne à rats.

« Je crains qu'il ne m'ait transmis une maladie, dit-elle, et que ce soit la raison pour laquelle je n'ai jamais conçu d'enfant. Je crois que quelque chose me détruit de l'intérieur. Je crois que je finirai par en mourir. »

Elle lui a un jour dit, si je meurs soudainement, demandez à ce qu'on découpe mon corps pour regarder à l'intérieur. À l'époque elle

pensait que Rochford risquait de l'empoisonner ; maintenant elle est certaine qu'il l'a fait. Il murmure, milady, vous portez un lourd fardeau. Il lève les yeux et dit : « Mais là n'est pas le sujet. Si George sait sur la reine quelque chose que le roi devrait savoir, je peux le faire témoigner, mais je ne sais s'il parlera. Je ne peux pas forcer le frère à témoigner contre la sœur. »

Elle réplique : « Je ne parle pas de le faire témoigner. Je parle du temps qu'il passe dans la chambre de la reine. Seul avec elle. Et porte close.

– En conversation ?

– J'ai écouté à la porte et n'ai entendu nulle voix.

– Peut-être, suggère-t-il, prient-ils en silence ?

– Je les ai vus s'embrasser.

– Un frère peut embrasser sa sœur.

– Non, pas de cette manière. »

Il soulève sa plume.

« Lady Rochford, je ne peux pas écrire : "Il l'a embrassée de cette manière."

– La langue de l'un dans la bouche de l'autre.

– Vous voulez que je note cela ?

– Si vous craignez de ne pas vous en souvenir. »

Il songe, si cela est révélé au tribunal, le tumulte s'emparera de la ville, si c'est mentionné au Parlement, les évêques s'astiqueront sur leur banc. Il attend, prêt à noter.

« Pourquoi ferait-elle cela, un tel crime contre nature ? demande-t-il.

– Pour mieux régner. Vous comprenez sûrement ? Elle a de la chance avec Élisabeth, l'enfant lui ressemble. Mais supposez qu'elle ait un garçon et qu'il ait le visage allongé de Weston ? Ou qu'il ressemble à Will Brereton. Qu'en dirait le roi ? Alors qu'on ne peut pas dire qu'il est illégitime s'il ressemble à un Boleyn. »

Brereton aussi. Il prend note. Il se souvient que Brereton lui a un jour dit en plaisantant qu'il pouvait être à deux endroits à la fois : une plaisanterie glaçante, une plaisanterie hostile, et maintenant, songe-t-il, maintenant, enfin, j'en ris.

« Pourquoi souriez-vous ? demande lady Rochford.

– J'ai entendu dire que, dans les appartements de la reine, parmi ses amants, on parlait de la mort du roi. George a-t-il jamais pris part à de telles conversations ?

– Ça tuerait Henri s'il savait combien ils se moquent de lui. Comment ils discutent de son membre.

– Je veux que vous réfléchissiez bien, dit-il. Soyez sûre de ce que vous faites. Si vous donnez des preuves contre votre mari, dans un tribunal ou au Conseil, vous risquez de vous retrouver seule dans les

années à venir. »

Elle le regarde d'un air de dire, suis-je aujourd'hui si riche d'amis ?

« Je n'endosserai pas la responsabilité, dit-elle. C'est vous qui l'endosserez, monsieur le secrétaire. On me considère comme une femme sans grand esprit ni grande intelligence. Alors que vous, vous êtes ce que vous êtes, un homme plein de ressources qui n'épargne personne. On croira que c'est vous qui m'avez soutiré la vérité, contre ma volonté ou non. »

Il lui semble qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter.

« Quand vous ferez ces révélations, vous devrez contenir votre plaisir et feindre la détresse. Une fois que George sera arrêté, vous devrez implorer la clémence pour lui.

– Je peux le faire. » Jane Rochford tire le bout de sa langue, comme si l'instant était sucré et qu'elle le goûtait. « Je suis tranquille, le roi ne remarquera rien, je peux le garantir.

– Laissez-moi vous conseiller. Ne parlez à personne.

– Laissez-moi vous conseiller. Parlez à Mark Smeaton. »

Il lui dit : « Je rentre dans ma maison de Stepney. J'ai invité Mark à souper.

– Pourquoi ne pas le recevoir ici ?

– Il y a eu assez d'agitation comme ça, ne trouvez-vous pas ?

– D'agitation ? Oh, je vois », dit-elle.

Il la regarde sortir. La porte n'est pas refermée que Rafe et Appelez-Moi-Risley sont dans la pièce avec lui. Pâles et déterminés, tous deux parfaitement calmes : à quoi il devine qu'ils n'ont pas écouté à la porte.

« Le roi souhaite que l'enquête commence, déclare Wriothesley. Dans la plus grande discrétion, mais aussi prompte que possible. Il ne peut plus ignorer la rumeur, après l'incident. La querelle. Il n'a pas parlé à Norris.

– Non, confirme Rafe. Ils croient, les gentilshommes de la chambre privée, que la tempête est passée. La reine s'est calmée, apparemment. Les joutes de demain doivent se dérouler comme prévu.

– Je me demande, dit-il, si tu pourrais aller voir Richard Sampson, Rafe, pour lui dire, *entre nous**, que l'affaire n'est plus de notre recours ? Il ne sera peut-être pas nécessaire de chercher une annulation au bout du compte. Ou du moins, je crois que la reine sera prête à céder à toutes les exigences du roi. Elle n'est plus guère en position de négocier. Je crois qu'Henry Norris est à portée de nos flèches. Et Weston. Oh, et Brereton aussi. »

Rafe Sadler arque les sourcils.

« J'aurais cru que la reine le connaissait à peine.

– Il me semble qu'il a l'habitude d'entrer au mauvais moment.

– Vous semblez très calme, sir, observe Appelez-Moi.

– Oui. Prenez-en de la graine.

– Que dit lady Rochford ? »

Il fronce les sourcils.

« Rafe, avant d'aller voir Sampson, assieds-toi là, en bout de table. Imagine que tu sois le Conseil du roi, en session privée.

– Le Conseil tout entier ?

– Norfolk et Fitzwilliam et tout. Maintenant, Appelez-Moi, vous êtes une femme de la chambre à coucher de la reine. Levez-vous. Pouvons-nous avoir une révérence ? Merci. Maintenant, je suis un page qui vous apporte un tabouret. Avec un coussin dessus. Asseyez-vous et souriez aux conseillers.

– Si vous voulez », dit Rafe d'un ton incertain. Mais il se prend alors au jeu. Il tend la main et chatouille Appelez-Moi sous le menton. « Qu'avez-vous à nous dire, délicate madame ? Je vous en prie, faites vos révélations, ouvrez vos lèvres rubis.

– Cette belle femme prétend, dit-il (lui, Cromwell, avec un geste de la main) que la reine est de mœurs légères. Qu'à cause de son comportement on la soupçonne de malfaisances, de violer la loi de Dieu, même si personne n'a assisté à des actes inappropriés. »

Rafe s'éclaircit la voix.

« On pourrait demander, madame, pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

– Parce que c'est une trahison de parler contre la reine. » M. Wriothesley ne se laisse pas prendre au dépourvu, et un flot d'excuses modestes se déverse de sa bouche. « Nous n'avions d'autre choix que de la protéger. Que pouvions-nous faire, si ce n'est raisonner avec elle et la persuader d'abandonner ses mœurs légères ? Et pourtant nous n'y sommes pas parvenues. Elle nous inspirait de la crainte. Elle est jalouse de celles qui ont un admirateur. Elle veut le leur prendre. Elle n'a aucun scrupule à menacer quiconque a commis une faute à ses yeux, qu'il s'agisse d'une matrone ou d'une jeune fille, et elle peut entraîner la ruine d'une femme, regardez Elizabeth Worcester.

– Donc maintenant vous ne pouvez plus vous abstenir de parler ? dit Rafe.

– Allez-y, fondez en larmes, Wriothesley, ordonne-t-il.

– Quelle mauvaise pièce, soupire celui-ci. Si seulement nous pouvions ôter nos déguisements et rentrer chez nous. »

Il repense à Sion Madoc, un batelier de Windsor : « Elle se tape son frère. »

Thurston, son cuisinier : « Ils font la queue en s'astiquant le membre. »

Il se souvient de ce que lui a dit Thomas Wyatt : « C'est la tactique d'Anne, elle dit oui, oui, oui, puis elle dit non… le pire, c'est qu'elle

laissait entendre, elle s'en vantait presque, qu'elle me disait non à moi mais oui à d'autres. »

Il a demandé à Wyatt, combien d'amants croyez-vous qu'elle ait eus ? Et Wyatt a répondu : « Une douzaine ? Aucun ? Cent ? »

Lui-même croyait Anne froide, une femme qui avait mis sa virginité sur le marché et l'avait vendue au meilleur prix. Mais cette froideur – c'était avant qu'elle se marie. Avant qu'Henri se hisse sur elle, puis en redescende et l'abandonne, avant qu'elle regagne en titubant ses appartements, avec les cercles vacillants de la lumière des bougies au plafond, les murmures des femmes, le bassin d'eau chaude et la serviette : et la voix de lady Rochford, tandis qu'elle se frotte : « Attention, madame, n'allez pas lessiver un prince de Galles ! » Bientôt elle est de nouveau seule dans l'obscurité, avec une odeur de sueur masculine sur les draps, et peut-être une jeune servante inutile qui se retourne et renifle sur une paillasse : elle est seule parmi les petits bruits de la rivière et du palais. Elle parle, et personne ne répond, à part la fille qui murmure dans son sommeil : elle prie, et personne ne répond ; et elle se roule sur le flanc, se passe les mains sur les cuisses et touche sa poitrine.

Alors, pourquoi, un jour, ne dirait-elle pas oui, oui, oui, oui, oui ? À quiconque se trouverait là à l'instant où le fil de sa vertu se rompt. Même si c'est son frère ?

Il dit à Rafe, à Appelez-Moi : « J'ai entendu aujourd'hui des choses telles que je n'en avais jamais entendu dans un pays chrétien. »

Les jeunes hommes attendent : les yeux rivés sur son visage.

Appelez-Moi demande : « Suis-je toujours une femme, ou puis-je me rasseoir et prendre ma plume ? »

Lui pense, ici en Angleterre, nous envoyons nos enfants dans d'autres maisons quand ils sont jeunes, et il n'est donc pas rare qu'un frère et une sœur se rencontrent quand ils sont adultes, comme si c'était la première fois. Imaginez ce que cela doit faire : cet étranger fascinant que l'on connaît, ce reflet de soi. On tombe amoureux, juste un peu : pendant une heure, un après-midi. Et après on en plaisante ; mais un reste de tendresse demeure. C'est un sentiment qui civilise les hommes et les fait se comporter mieux qu'ils ne le feraient autrement avec les femmes dépendantes. Mais aller plus loin, offenser la chair interdite, faire ce grand bond entre la pensée furtive et l'acte… Les prêtres nous disent que la tentation se fond dans le péché, qu'il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu entre les deux. Mais c'est sûrement faux. On embrasse la joue de la femme, très bien ; puis on lui mordille le cou ? On dit « Douce sœur », et la minute suivante on la retourne et on retrousse ses jupes ? Sûrement pas. Il faut traverser la chambre, défaire ses boutons. Ce n'est pas une chose qu'on fait sans s'en rendre compte. On ne fornique pas par inadvertance. On voit l'autre

personne, qui elle est. Elle ne cache pas son visage.

Mais bon, il est possible que Jane Rochford mente. Elle a ses raisons.

« J'hésite rarement, dit-il, sur la manière de procéder, mais je me retrouve confronté à une affaire dont j'ose à peine parler. Je ne peux que partiellement la décrire, aussi ne sais-je comment rédiger le procès-verbal. J'ai l'impression d'être l'un de ces hommes qui exhibent des monstres dans les foires. »

Dans les foires, les rustres enivrés dépensent leur argent, puis ils dédaignent ce que vous avez à offrir. « Vous appelez ça un monstre ? Ce n'est rien comparé à la mère de ma femme ! »

Et tous leurs camarades leur tapent dans le dos en ricanant.

Mais vous leur dites alors, eh bien, voisins, je ne vous ai montré cela que pour voir de quel bois vous étiez faits. Déboursez un penny de plus, et je vous montrerai ce que j'ai au fond de la tente. C'est une vision qui fait trembler les hommes les plus endurcis. Et je vous garantis que vous n'avez jamais vu pareille œuvre du diable.

Alors ils regardent. Et ils vomissent sur leurs bottes. Puis vous comptez l'argent. Et vous l'enfermez dans votre coffre.

Mark à Stepney.

« Il a apporté son instrument, annonce Richard. Son luth.

– Dis-lui de le laisser dehors. »

Si Mark était joyeux auparavant, il est désormais soupçonneux, hésitant.

Sur le seuil : « Je croyais, sir, que j'étais censé vous distraire ?

– N'en doutez pas.

– Je croyais qu'il y aurait de nombreux invités, sir.

– Vous connaissez mon neveu, M. Richard Cromwell ?

– Je suis néanmoins ravi de jouer pour vous. Peut-être voulez-vous que j'entende vos jeunes chanteurs ?

– Pas aujourd'hui. Étant donné les circonstances, vous seriez peut-être tenté de les couvrir d'éloges excessifs. Mais asseyez-vous et buvez une coupe de vin avec nous.

– Vous nous seriez d'un grand secours si vous nous présentiez un joueur de rebec, dit Richard. Nous n'en avons qu'un, et il s'enfuit toujours à Farnham pour voir sa famille.

– Pauvre garçon, dit-il en flamand, je crois qu'il a le mal du pays. »

Mark lève les yeux.

« J'ignorais que vous parliez ma langue.

– Je sais que vous l'ignoriez. Sinon vous ne vous en seriez pas servi pour vous montrer aussi irrespectueux à mon égard.

– Je suis certain, sir, de n'avoir jamais pensé à mal. »

Mark ne sait plus ce qu'il a dit ou pas dit sur son hôte. Même si son

visage montre qu'il se rappelle la teneur générale.

« Vous avez prédit que je serais pendu. » Il écarte les bras. « Pourtant je vis et je respire. Mais j'ai un souci, et, bien que vous ne m'aimiez pas, je n'ai d'autre choix que de m'adresser à vous. Je vous demande donc d'être charitable. »

Mark s'assied, les lèvres légèrement entrouvertes, le dos raide, et un pied tourné vers la porte montrant qu'il aimerait beaucoup sortir d'ici.

« Vous voyez. » Mark joint les mains : comme s'il était un saint sur un piédestal. « Mon maître le roi et ma maîtresse la reine sont en désaccord. Tout le monde le sait. Bon, mon vœu le plus cher est de les réconcilier. Pour le confort de tout le royaume. »

Accordons ceci au garçon : il ne manque pas de cran.

« Mais, monsieur le secrétaire, la rumeur à la cour dit que vous fréquentez les ennemis de la reine.

– Pour mieux découvrir leurs manigances, répond-il.

– Si seulement je pouvais le croire. »

Il voit Richard s'agiter sur son tabouret, impatient.

« Nous vivons des jours amers, reprend-il. Je ne me souviens pas d'une telle période de tension et de malheur, pas depuis la chute du cardinal. En vérité, je ne vous en veux pas, Mark, d'avoir peine à me faire confiance, car il y a tellement de ressentiment à la cour que personne ne fait plus confiance à personne. Mais je m'adresse à vous car vous êtes proche de la reine, et les autres gentilshommes refusent de m'aider. J'ai le pouvoir de vous récompenser et je m'assurerai que vous aurez tout ce que vous méritez, si seulement vous pouvez me donner un aperçu des désirs de la reine. J'ai besoin de savoir pourquoi elle est si malheureuse et ce que je peux faire pour y remédier. Car il est peu probable qu'elle conçoive un héritier tant que son esprit sera si agité. Et si elle pouvait le faire : ah, alors toutes nos larmes sécheraient. »

Mark lève les yeux.

« Eh bien, il n'est pas étonnant qu'elle soit malheureuse, répond-il. Elle est amoureuse.

– De qui ?

– De moi. »

Lui, Cromwell, se penche en avant, les coudes sur la table : puis il lève une main pour se couvrir le visage.

« Vous êtes stupéfait », suggère Mark.

Ce n'est qu'en partie ce qu'il ressent. Je pensais, se dit-il, que ce serait difficile. Mais c'est comme cueillir des fleurs. Il baisse la main et fait un grand sourire au garçon.

« Pas aussi stupéfait que vous pouvez le croire. Car je vous ai observé, et j'ai vu ses gestes, ses regards éloquents, les nombreux signes indiquant que vous avez sa faveur. Et si elle les montre en

public, alors que fait-elle en privé ? Bien entendu, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une femme soit attirée par vous. Vous êtes un très beau jeune homme.

– Même si nous vous prenions pour un sodomite, déclare Richard.

– Pas moi, sir ! » Mark vire au rose. « Je suis aussi viril qu'un autre.

– Donc la reine parlerait favorablement de vous ? demande-t-il avec un sourire. Elle vous a essayé et vous a trouvé à son goût ? »

Le regard du garçon glisse sur le côté, comme un morceau de soie sur du verre.

« Je ne peux rien dire.

– Bien sûr que non. Mais nous devons tirer nos propres conclusions. Ce n'est pas une femme sans expérience, je crois, et seule une performance magistrale pourrait l'intéresser.

– Nous autres, les hommes pauvres, dit Mark, les hommes nés pauvres, ne sommes nullement inférieurs à cet égard.

– Vrai, dit-il. Même si les gentilshommes dissimulent ce fait aux femmes, quand ils le peuvent.

– Sinon, intervient Richard, chaque duchesse badinerait dans un taillis avec un bûcheron. »

Il ne peut se retenir de rire.

« Seulement il y a si peu de duchesses et tant de bûcherons. On imagine que la rivalité doit faire rage entre eux. »

Mark le regarde comme s'il profanait un mystère sacré.

« Si vous voulez dire qu'elle a d'autres amants, je ne lui ai pas demandé et je ne le ferai jamais, mais je sais qu'ils sont jaloux de moi.

– Peut-être les a-t-elle essayés et trouvés décevants, observe Richard. Et Mark a remporté le gros lot. Je vous félicite, Mark. » Avec une simplicité toute cromwellienne, il se penche en avant et demande : « Tous les combien ?

– Trouver l'opportunité ne doit pas être aisé, suggère-t-il. Même si les femmes de la reine sont complices.

– Ce ne sont pas non plus mes amies, répond Mark. Elles nieraient même ce que je vous ai dit. Ce sont les amies de Weston, Norris, de ces lords. Je ne suis rien pour elles, elles ébouriffent mes cheveux et m'appellent le petit laquais.

– La reine est votre seule amie, dit-il. Mais quelle amie ! » Il marque une pause. « À un moment, vous devrez nous dire qui sont les autres. Vous nous avez donné deux noms. » Mark lève les yeux, sidéré par ce changement de ton. « Maintenant nommez-les tous. Et répondez à maître Richard. Tous les combien ? »

Le garçon s'est figé sous son regard. Mais au moins il a eu son petit moment de gloire. Au moins il pourra se vanter d'avoir pris le secrétaire du roi par surprise : ce dont peu d'hommes peuvent se targuer, du moins d'hommes toujours vivants.

Il attend que Mark réponde.

« Bon, peut-être avez-vous raison de ne pas parler. Mieux vaut l'écrire, non ? Je dois dire, Mark, que mes clercs seront aussi étonnés que moi. Leurs doigts trembleront et ils tacheront la page. Et les membres du Conseil aussi seront étonnés, quand ils apprendront vos succès. De nombreux lords vous envieront. Vous ne pouvez espérer aucune compassion de leur part. "Smeaton, quel est votre secret ?" demanderont-ils. Vous rougirez et répondrez, ah, messieurs, je ne puis le révéler. Mais vous révélerez tout, Mark, car ils vous y obligeront. Et soit vous le ferez librement, soit vous le ferez sous la contrainte. »

Il se détourne du garçon, tandis que la consternation s'empare du visage de Mark, que son corps se met à trembler : cinq minutes de fanfaronnades imprudentes dans toute une vie ingrate et, tels des commerçants nerveux, les dieux vous envoient aussitôt la note. Mark a vécu une histoire de sa propre invention, une histoire où la belle princesse dans sa tour entend de l'autre côté de sa fenêtre une musique d'une douceur féerique. Elle regarde au-dehors et voit au clair de lune l'humble musicien avec son luth. Mais, à moins que le musicien ne se révèle être un prince déguisé, l'histoire ne peut finir bien. Les portes s'ouvrent et des visages ordinaires se ruent à l'intérieur, la surface du rêve vole en éclats : vous êtes à Stepney par une douce nuit du début du printemps, le dernier chant d'oiseau se fond dans le silence du crépuscule, quelque part un bruit de verrou retentit, un tabouret est traîné sur le sol, un chien aboie sous la fenêtre, et Thomas Cromwell vous dit :

« Nous voulons tous aller souper, alors dépêchons-nous, voici le papier et l'encre. Et voici maître Wriothesley, il écrira pour nous.

– Je ne peux pas donner de noms, se défend le garçon.

– Vous voulez dire, la reine n'a pas d'autres amants à part vous ? C'est ce qu'elle vous dit. Mais je crois, Mark, qu'elle vous a trompé. Ce qu'elle pourrait faire aisément, vous devez l'admettre, si elle a trompé le roi.

– Non. » Le pauvre garçon secoue la tête. « Je crois qu'elle est chaste. Je ne sais pas comment j'en suis venu à dire ce que j'ai dit.

– Moi non plus. Personne ne vous a fait de mal, si ? Ni contraint, ni abusé ? Vous avez parlé librement. Maître Richard m'en est témoin.

– Je retire ce que j'ai dit.

– Je ne crois pas. »

Il y a une pause, pendant que la pièce se repositionne, que les silhouettes se disposent à travers le paysage nocturne.

Le secrétaire du roi dit : « Il fait frais, nous devrions faire allumer un feu. »

Une requête domestique ordinaire, et pourtant Mark croit qu'ils veulent le brûler. Il bondit de son tabouret et se dirige vers la porte ;

peut-être le premier signe de bon sens qu'il montre, mais Christophe est là, large et aimable, pour lui bloquer le chemin.

« Asseyez-vous, joli garçon », ordonne Christophe.

Les bûches sont déjà dans l'âtre. Il faut une éternité pour aviver les étincelles. Un petit craquement bienvenu, et le serviteur se retire, s'essuyant les mains sur son tablier, et Mark regarde la porte se fermer derrière lui avec une expression perdue qui pourrait être de la jalousie, car il préférerait être garçon de cuisine à l'heure qu'il est, ou l'un de ces garçons qui récurent les fosses des latrines.

« Oh, Mark, dit le secrétaire du roi. L'ambition est un péché. C'est ce qu'on m'a dit. Même si je n'ai jamais vu la différence entre être ambitieux et faire usage de ses talents, ce que la Bible nous ordonne de faire. Donc vous êtes ici, et je suis ici, tous deux jadis serviteurs du cardinal. Et s'il nous voyait ensemble ce soir, vous savez, je crois qu'il ne serait pas surpris le moins du monde. Mais revenons-en à ce qui nous occupe. Qui avez-vous remplacé dans le lit de la reine, était-ce Norris ? Ou peut-être avez-vous des tours de service, comme les servantes de la chambre de la reine ?

– Je ne sais pas. Je retire tout. Je ne peux vous donner aucun nom.

– Quel dommage que vous soyez le seul à souffrir, si d'autres sont coupables. Et, bien entendu, ils sont plus coupables que vous, car ce sont des gentilshommes que le roi a personnellement récompensés et distingués, des hommes éduqués, dont certains d'âge mûr ; alors que vous êtes simple et jeune, et autant à plaindre qu'à punir, dirais-je. Parlez-nous de votre liaison adultère avec la reine et de ce que vous savez de celles qu'elle entretient avec d'autres hommes, et alors, si votre confession est prompte et complète, claire et détaillée, il est possible que le roi fasse preuve de clémence. »

Mark l'entend à peine. Ses membres tremblent et son souffle est court, il commence à pleurer et à buter sur les mots. La simplicité est la meilleure tactique désormais, des questions claires appelant des réponses simples.

Richard lui demande : « Voyez-vous cette personne ? » Christophe se désigne lui-même, au cas où Mark aurait des doutes. « Le prenez-vous pour un personnage plaisant ? Aimeriezvous passer dix minutes avec lui ?

– Le feu devrait faire l'affaire », prédit Christophe.

Lui déclare : « Je vous ai expliqué, Mark, que M. Wriothesley noterait ce que nous dirions. Mais il ne notera pas nécessairement ce que nous ferons. Vous me suivez ? Ça restera entre nous. »

Mark implore : « Sainte Marie, aidez-moi.

Wriothesley : « Nous pouvons vous emmener à la Tour où il y a un chevalet.

– Wriothesley, puis-je avoir un mot avec vous en aparté ? » Il fait

signe à Appelez-Moi de sortir et, une fois à la porte, dit à mi-voix : « Mieux vaut ne pas spécifier la nature du supplice. Comme le dit Juvénal, l'esprit est son meilleur tortionnaire. De plus, vous ne devriez pas proférer de menaces sans fondement. Je ne le passerai pas au chevalet. Je ne veux pas qu'on le porte à son procès sur une chaise. Et si j'avais besoin de mettre au chevalet un misérable moins-que-rien comme lui… que ferais-je après ? Écraser des souris à pieds joints ?

– Je suis réprouvé », se lamente M. Wriothesley.

Il lui pose la main sur le bras.

« Ne vous en faites pas. Vous vous en tirez très bien. »

C'est une situation qui met à l'épreuve même les hommes les plus aguerris. Il se rappelle ce jour à la forge où un fer chaud lui a brûlé la peau. Il n'avait eu d'autre choix que de résister à la douleur. Sa bouche s'était ouverte et un cri s'était envolé et avait percuté le mur. Son père avait accouru et dit : « Croise les mains », puis il l'avait aidé à marcher jusqu'à l'endroit où se trouvaient l'eau et le baume. Mais après coup, Walter lui avait dit : « Ça nous est arrivé à tous. C'est comme ça que tu apprendras. Tu apprendras à faire les choses comme te les a montrées ton père, et non en obéissant à quelque méthode stupide que tu t'es fourrée dans le crâne il y a une demi-heure. »

Il pense à ça : en pénétrant de nouveau dans la pièce, il demande à Mark : « Savez-vous qu'on peut apprendre de la douleur ? »

Mais, explique-t-il, il faut que les circonstances soient les bonnes. Pour apprendre, il faut avoir un avenir : que se passerait-il si quelqu'un décidait de vous infliger telle douleur pour aussi longtemps qu'il lui plairait, et n'arrêtait qu'une fois que vous êtes mort ? Vous pourriez trouver un sens à votre souffrance, peut-être. Vous pourriez l'offrir aux âmes du purgatoire, si vous croyez au purgatoire. Ça pourrait fonctionner pour un saint, quelqu'un dont l'âme est d'une pureté étincelante. Mais pas pour Mark Smeaton, qui a commis un péché mortel, qui a avoué un adultère.

Il dit : « Personne ne souhaite votre douleur, Mark. Elle n'est bénéfique à personne, elle n'intéresse personne. Pas même Dieu lui-même, et certainement pas moi. Je n'ai que faire de vos hurlements. Je veux des mots qui ont un sens. Des mots que je peux transcrire. Vous les avez déjà prononcés, et les répéter sera aisé. Alors maintenant vous avez le choix. Ça dépend de vous. Vous en avez fait assez, de votre propre aveu, pour être damné. Ne nous transformez pas tous en pécheurs. »

Il pourrait, même maintenant, être nécessaire de bien faire comprendre au garçon les différentes étapes de ce qui l'attend : le trajet depuis la pièce de son confinement jusqu'à celle de sa souffrance : l'attente, tandis que la corde est déroulée, ou tandis que le fer impitoyable est mis à chauffer. Pendant ce temps, chaque pensée

qui occupe l'esprit s'efface au profit d'une terreur aveugle. Votre corps se vide et se remplit d'angoisse. Vos pieds trébuchent sur le sol, votre respiration est difficile. Les yeux et les oreilles fonctionnent, mais la tête n'arrive pas à interpréter ce qui est vu ou entendu. Le temps se dilate, des instants deviennent des journées. Vos tortionnaires se dressent au-dessus de vous comme des géants, ou alors leur visage devient incroyablement distant, petit, comme un point. Des mots sont prononcés : amenez-le, asseyez-le, le moment est venu. Ce sont des mots de tous les jours, mais si vous survivez, ils seront à jamais synonymes de souffrance. Le fer siffle tandis qu'il est retiré de la flamme. La corde se replie comme un serpent, elle s'enroule sur elle-même et attend. Il est trop tard pour vous. Vous ne direz rien pour le moment, car votre langue a enflé et empli votre bouche, et vous avez oublié le langage. Mais vous parlerez plus tard, quand on vous portera loin de l'engin et qu'on vous étendra sur de la paille. J'ai enduré la souffrance, direz-vous. J'ai résisté. Mais l'apitoiement sur vous-même et l'amour-propre feront se fissurer votre cœur, si bien qu'au premier geste de bonté – disons, une couverture ou une gorgée de vin – votre cœur s'épanchera, votre langue ne s'arrêtera plus. Les mots jailliront. Vous n'avez pas été amené dans cette pièce pour réfléchir, mais pour ressentir. Et au bout du compte, vos émotions vous perdront.

Mais ce sort sera épargné à Mark ; car il lève désormais les yeux :

« Monsieur le secrétaire, me répéterez-vous ce que doit être ma confession ? Claire et… qu'était-ce ? Il y avait quatre choses, mais je les ai déjà oubliées. » Ses paroles sont comme des épines, et plus il se débat, plus elles lui déchirent profondément la chair. Au besoin, on pourra traduire pour lui, bien que son anglais ait toujours semblé suffisant. « Mais comprenez-moi, sir, je ne peux pas vous dire ce que je ne sais pas.

– Vraiment ? Alors vous devrez rester ici cette nuit. Christophe, tu peux t'en occuper, je crois. Demain matin, Mark, vos propres pouvoirs vous surprendront. Votre tête sera claire et votre mémoire parfaite. Vous verrez qu'il n'est pas dans votre intérêt de protéger les hommes qui partagent votre péché. Car si les rôles étaient inversés, croyez-moi, ils ne vous feraient pas de cadeau. »

Il regarde Christophe entraîner Mark par la main, comme on pourrait le faire avec un simple d'esprit. D'un geste il signifie à Richard et Appelez-Moi qu'ils peuvent aller souper. Il comptait se joindre à eux, mais il s'aperçoit qu'il n'a envie de rien, ou alors seulement d'un plat qu'il a mangé dans son enfance, une simple salade de pourpier, qui avait été cueilli le matin même et enveloppé dans un torchon humide. Il l'avait alors mangée faute de mieux, et elle n'avait pas assouvi sa faim. Mais maintenant, ça lui suffirait. Après la chute

du cardinal, il a trouvé des postes à nombre de ses pauvres serviteurs et en a lui-même pris certains chez lui ; si Mark avait été moins insolent, il l'aurait peut-être engagé lui aussi. Et alors ce ne serait pas un être perdu, comme il l'est désormais. Ses affectations auraient gentiment été tournées en dérision, jusqu'à ce qu'il devienne plus viril. On l'aurait laissé exercer ses talents dans d'autres maisons, et il aurait appris à évaluer lui-même le prix de son temps. On lui aurait montré comment gagner de l'argent et on lui aurait trouvé une épouse, au lieu de passer ses années à pleurnicher et à gratter à la porte de la femme d'un roi, à recevoir des coups de coude et à se faire arracher la plume de son chapeau.

À minuit, alors que toute la maisonnée s'est retirée, un message du roi arrive pour l'informer qu'il a annulé sa visite à Douvres. Les joutes, cependant, auront bien lieu. Norris est inscrit, de même que George Boleyn. Le tirage au sort les a placés dans des équipes adverses, celle des assaillants et celle des tenants : peut-être s'estropieront-ils mutuellement.

Il ne dort pas. Les pensées se bousculent dans sa tête. Il songe, je ne suis jamais resté éveillé toute une nuit par amour, bien que les poètes me disent que c'est la coutume. Maintenant je reste éveillé pour le contraire. Quoiqu'il ne déteste pas Anne, il est indifférent. Il ne déteste même pas Francis Weston, pas plus que vous ne détestez un insecte qui vous pique ; vous vous demandez simplement pourquoi il a été créé. Il a pitié de Mark, mais bon, songe-t-il, nous le considérons comme un enfant : quand j'avais l'âge de Mark, j'avais traversé la mer et les frontières de l'Europe. Je m'étais retrouvé étendu et hurlant dans un fossé, dont je m'étais extirpé pour prendre la route, pas une fois, mais deux : la première, pour fuir mon père, la seconde, les Espagnols sur le champ de bataille. Quand j'avais l'âge de Mark, ou de Francis Weston, je m'étais distingué dans les maisons des Portinari, des Frescobaldi, et bien avant d'avoir l'âge de George Boleyn, j'avais négocié pour eux dans les Bourses d'Europe ; j'avais défoncé des portes à Anvers ; j'étais rentré en Angleterre, un homme changé. J'avais remodelé mon langage et, à ma grande joie et à ma grande surprise, je parlais ma langue natale avec plus d'aisance que quand j'étais parti ; je me suis recommandé au cardinal et, à la même époque, j'ai épousé une femme ; je faisais mes preuves au tribunal, je souriais aux juges et parlais, et, malgré mon manque de compétences, ils étaient si heureux que je leur sourie au lieu de leur coller des gifles qu'ils voyaient en règle générale l'affaire du même œil que moi. Les choses qu'on prend pour des désastres dans la vie ne sont pas les vrais désastres. Presque tout peut être renversé : de chaque fossé part un chemin, si on le voit.

Il pense à des procès auxquels il n'a pas pensé depuis des années. Se

demande si le jugement était bon. Si, face à lui-même, il aurait prononcé le même verdict.

Il se demande s'il parviendra à dormir et de quoi il rêvera. Ce n'est que dans les rêves qu'il trouve une intimité. Thomas More disait qu'il fallait se construire une retraite, un ermitage, dans sa propre maison. Mais c'était More : capable de claquer la porte au nez de n'importe qui. En vérité, on ne peut pas séparer sa personne publique de sa personne privée. More estimait que si, mais au bout du compte il a fait traîner dans sa maison de Chelsea des hommes qu'il qualifiait d'hérétiques, de sorte à pouvoir les persécuter commodément chez lui. On peut insister sur la séparation, si on y tient : se retirer dans son bureau en disant : « Laissez-moi lire seul. » Mais, de l'autre côté de la porte, on entend des respirations et des pas traînants, le mécontentement qui monte, le grondement de l'attente : c'est un homme public, il nous appartient, quand sortira-t-il ? On ne peut pas faire abstraction des trépignements impatients du corps politique.

Il se retourne dans son lit et dit une prière. Au plus profond de la nuit, il entend hurler. C'est plus un gémissement d'enfant qu'un cri de douleur d'homme, et il se dit, dans un demi-sommeil, une femme ne devrait-elle pas s'en occuper ? Puis il songe, ce doit être Mark. Que lui font-ils ? Je leur ai pourtant demandé de ne rien faire pour le moment.

Mais il ne bouge pas. Il ne pense pas que ses garçons iraient contre ses ordres. Il se demande s'ils dorment à Greenwich. L'armurerie est trop proche du palais, et les heures qui précèdent une joute sont souvent emplies du bruit des marteaux. L'estampage, le façonnage, les soudures, le polissage à la meule, ces opérations sont achevées ; il reste juste à placer quelques rivets en dernière minute, à huiler et assouplir les armures, quelques ultimes ajustements pour satisfaire les combattants anxieux.

Il se demande, pourquoi ai-je laissé à Mark la possibilité de se vanter, de courir à sa perte ? J'aurais pu aller à l'essentiel ; lui dire ce que je voulais et le menacer. Mais je l'ai encouragé ; je l'ai fait pour qu'il soit complice. S'il a dit la vérité sur Anne, il est coupable. S'il a menti, il est à peine innocent. J'étais préparé, au besoin, à utiliser la contrainte. En France, la torture est habituelle, aussi nécessaire que le sel sur la viande ; en Italie, c'est un divertissement pour la *piazza*. En Angleterre, la loi ne l'approuve pas. Mais elle peut être utilisée, sur un simple signe de tête du roi. Il est vrai qu'il y a un chevalet à la Tour. Personne n'y résiste. Personne. Son mécanisme est si évident qu'un coup d'œil suffit à la plupart des hommes pour le comprendre.

Il pense, je vais dire ça à Mark. Ça le fera se sentir un peu mieux.

Il resserre le drap autour de lui. L'instant d'après, Christophe vient le réveiller. Ses yeux semblent vouloir se cacher de la lumière. Il s'assied.

« Oh, Jésus. Je n'ai pas dormi de la nuit. Pourquoi Mark criait-il ? »

Le garçon rit.

« Nous l'avons enfermé dans la réserve avec les décorations de Noël. C'est moi qui en ai eu l'idée. Vous vous rappelez la première fois que j'ai vu l'étoile dans sa housse ? J'ai dit, maître, quelle est cette machine avec toutes ces pointes ? Je croyais que c'était un engin de torture. Eh bien, il fait noir dans la réserve. Il s'est empalé sur l'étoile. Et après les ailes de paon sont sorties de leur étui et ont effleuré son visage comme des doigts. Il croyait qu'un fantôme était enfermé avec lui dans le noir. »

Il dit : « Vous devrez vous passer de moi pendant une heure.

– Vous n'êtes pas malade, grands dieux.

– Non, juste épuisé par le manque de sommeil.

– Tirez les couvertures au-dessus de votre tête et faites le mort, conseille Christophe. Je reviendrai dans une heure avec du pain et de la bière. »

Quand Mark titube hors de la réserve, il est blême. Ses habits sont couverts de plumes, pas des plumes de paon mais du duvet provenant des ailes des séraphins, et de taches dorées provenant des toges des Rois mages. Les noms jaillissent de sa bouche à une telle allure qu'il doit le faire ralentir ; les jambes du garçon menacent de se défiler et Richard doit le maintenir debout. Il n'a jamais eu ce problème auparavant, n'a jamais autant effrayé quelqu'un. « Norris » figure quelque part dans cette logorrhée. « Weston » aussi. Pour l'instant, tout est probable. Mark nomme des courtisans, si rapidement que leurs noms se fondent les uns aux autres et se perdent. Il entend Brereton et dit : « Notez ça. » Il jure avoir entendu Carew, et aussi Fitzwilliam, et l'aumônier d'Anne et l'archevêque de Canterbury ; lui-même figure aussi dans le lot, évidemment, et à un moment le jeune homme prétend qu'Anne a commis l'adultère avec son propre mari.

« Thomas Wyatt… suggère Mark.

– Non, pas Wyatt. »

Christophe se penche en avant vers le garçon et lui donne une petite claque sur le côté de la tête. Mark s'arrête. Il regarde autour de lui, se demandant d'où vient la douleur. Puis il recommence à se confesser à n'en plus finir. Il a passé toute la chambre privée en revue, depuis les gentilshommes jusqu'aux chambellans, et maintenant il nomme des inconnus, probablement des cuisiniers et des garçons de cuisine qu'il fréquentait quand il menait moins grand train.

« Renfermez-le avec le fantôme », dit-il. Mark pousse un cri, puis devient silencieux. « Combien de fois avez-vous eu affaire à la reine ? »

Mark répond : « Mille. »

Christophe lui donne une petite gifle.

« Trois ou quatre fois.

– Merci. »

Mark demande : « Que va-t-il m'arriver ?

– Ça dépendra de la cour qui vous jugera.

– Qu'arrivera-t-il à la reine ?

– Ça dépendra du roi.

– Rien de bon », dit Wriothesley en riant.

Il se tourne.

« Appelez-Moi. Vous êtes matinal aujourd'hui.

– Je n'arrivais pas à dormir. Puis-je vous dire un mot en privé, sir ? »

Donc aujourd'hui les rôles sont inversés, c'est Appelez-Moi-Risley qui l'entraîne à l'écart d'un air soucieux.

« Vous allez devoir convoquer Wyatt, sir. Vous prenez trop à cœur la responsabilité que vous a confiée son père. Le cas échéant, vous ne pourrez pas le protéger. La cour parle depuis des années de ce qu'il a pu faire avec Anne. Il est le premier suspect. »

Il acquiesce. Il n'est pas aisé d'expliquer à un jeune homme comme Wriothesley pourquoi il estime Wyatt. Il voudrait dire, parce que, aussi bons que vous soyez, il n'est pas comme vous ou Richard Riche. Il ne parle pas pour s'entendre parler, ne provoque pas la discussion juste pour avoir le dernier mot. Il n'est pas comme George Boleyn : il n'écrit pas des vers à six femmes dans l'espoir d'en coincer une dans un coin sombre et de glisser son membre en elle. Il écrit pour prévenir et pour châtier, pas pour confesser son besoin mais pour le dissimuler. Il comprend l'honneur mais ne s'enorgueillit pas du sien. Il a de quoi être un parfait courtisan, mais il sait que ça ne vaut pas grand-chose. Il a étudié le monde sans le mépriser. Il comprend le monde sans le rejeter. Il n'a pas d'illusions, mais il a des espoirs. Il ne traverse pas sa vie comme un somnambule. Ses yeux sont ouverts et ses oreilles perçoivent les sons que les autres n'entendent pas.

Mais il décide de donner à Wriothesley une explication qu'il comprendra.

« Ce n'est pas Wyatt, dit-il, qui se tient entre le roi et moi. Ce n'est pas Wyatt qui m'interdit l'accès à la chambre privée quand j'ai besoin de la signature du roi. Ce n'est pas lui qui empoisonne Henri en déversant continuellement dans ses oreilles des calomnies à mon encontre. »

M. Wriothesley le regarde d'un air inquisiteur.

« Je vois. Il ne s'agit pas tant de savoir qui est coupable, mais quel coupable vous arrange. » Il sourit. « Je vous admire, sir. Vous êtes un homme habile et vous n'avez pas de faux scrupules. »

Il n'est pas sûr de vouloir que Wriothesley l'admire. Pas dans ces

termes.

Il dit : « Si ça se trouve, tous ces gentilshommes qui ont été nommés pourront lever les soupçons. Ou, si les soupçons demeurent, ils pourraient s'en remettre au roi et implorer sa clémence. Appelez-Moi, nous ne sommes pas prêtres. Nous ne voulons pas ce genre de confessions. Nous sommes avocats. Nous voulons la vérité, petit à petit, et seulement dans la mesure où elle peut nous être utile. »

Wriothesley acquiesce.

« Mais je maintiens ce que j'ai dit, faites venir Thomas Wyatt. Si vous ne l'arrêtez pas, vos nouveaux amis le feront. Et je me demandais, sir, pardonnez-moi d'insister, mais que se passera-t-il après coup avec ces derniers ? Si les Boleyn sont évincés, comme cela semble probable, les soutiens de la princesse Marie s'attribueront tout le mérite. Ils ne vous remercieront pas pour le rôle que vous aurez joué. Ils vous traitent peut-être avec égards pour le moment, mais ils ne vous pardonneront jamais pour Fisher et More. Ils vous feront perdre votre poste et ils pourraient vous anéantir. Carew, les Courtenay, tous ces gens, ils feront leur loi.

– Non. Le roi fera sa loi.

– Mais ils l'amadoueront et le persuaderont. Je parle des enfants de Margaret Pole, des vieilles familles nobles – ils estiment naturel d'avoir une influence et ils comptent bien en faire usage. Ils déferont tout le bien que vous avez fait ces cinq dernières années. On dit aussi que la sœur d'Edward Seymour, s'il l'épouse, ramènera le roi vers Rome. »

Il fait un grand sourire.

« Eh bien, Appelez-Moi, qui soutiendrez-vous dans ce combat, Thomas Cromwell ou Mlle Seymour ? »

Mais, évidemment, Appelez-Moi a raison. Ses nouveaux alliés n'ont guère d'estime pour lui. Ils considèrent leur triomphe comme naturel, et dans le simple espoir d'un pardon il devra les suivre et travailler pour eux et se repentir de tout ce qu'il a fait.

Il dit : « Je ne prétends pas pouvoir lire l'avenir, mais je sais une ou deux choses que ces gens ignorent. »

On ne peut jamais savoir avec certitude ce que Wriothesley rapporte à Gardiner. Avec un peu de chance, des informations qui poussent Gardiner à se gratter la tête d'un air perplexe et à frémir d'inquiétude.

Il demande : « Quelles sont les nouvelles de France ? J'ai cru comprendre qu'on parlait beaucoup du livre qu'a écrit Winchester, pour justifier la suprématie du roi. Les Français croient qu'il l'a écrit sous la contrainte. Les laisse-t-il croire ça ?

– Je suis sûr… » commence Wriothesley.

Il l'interrompt.

« Qu'importe. J'aime l'image que ça m'évoque, Gardiner se

plaignant qu'il est opprimé. »

Il songe, voyons si ça parvient aux oreilles de Gardiner. Il pense qu'il arrive à Appelez-Moi d'oublier pendant des semaines qu'il est au service de l'archevêque. C'est un jeune homme nerveux, tendu, et les vociférations de Gardiner le rendent malade ; Cromwell est un maître agréable, facile au quotidien. Il a dit à Rafe, j'aime beaucoup Appelez-Moi, tu sais. Sa carrière m'intéresse. J'aime l'observer. Si je me séparais de lui, Gardiner enverrait un autre espion, qui pourrait être pire.

« Bon, fait-il, portant de nouveau son attention sur la compagnie, nous ferions bien d'emmener le pauvre Mark à la Tour. » Le garçon est à genoux, il supplie de ne pas être de nouveau enfermé dans la réserve. « Laisse-le se reposer, dit-il à Richard, dans une pièce sans fantômes. Donne-lui à manger. Quand il sera de nouveau cohérent, prends sa déposition formelle et assure-toi qu'il y aura des témoins. S'il se montre difficile, laisse-le aux mains de Christophe et maître Wriothesley, ils seront plus aptes que toi à régler le problème. » Les Cromwell ne se fatiguent pas avec des tâches subalternes ; s'ils l'ont fait autrefois, ce temps est révolu. Il poursuit : « Si Mark tente de revenir sur ses propos une fois qu'il sera sorti d'ici, ils sauront quoi faire à la Tour. Quand tu auras sa confession et tous les noms dont tu as besoin, va voir le roi à Greenwich. Il t'attendra. Ne confie ton message à personne. Délivre-le-lui en personne. »

Richard hisse Mark Smeaton sur ses pieds, le manipulant comme on manipulerait un pantin : sans plus de méchanceté qu'on n'en réserverait à une marionnette. Son esprit est soudain traversé par l'image du vieil évêque Fisher titubant vers l'échafaud, squelettique et obstiné.

Il est déjà neuf heures du matin. La rosée du 1er mai s'est évaporée. À travers toute l'Angleterre, des rameaux verts sont rapportés des bois. Il a faim. Il mangerait volontiers une tranche de mouton : avec de la criste marine, si on lui en a envoyé du Kent. Il doit aller voir le barbier. Il ne maîtrise pas encore l'art de dicter des lettres pendant qu'on le rase. Peut-être vais-je me laisser pousser la barbe, songe-t-il. Cela me ferait gagner du temps. Mais alors Hans insisterait pour commettre un nouveau portrait contre moi.

À Greenwich au même moment, on doit sabler l'arène pour les joutes.

Christophe demande : « Le roi se battra-t-il aujourd'hui ? Affrontera-t-il et tuera-t-il lord Norris ? »

Non, pense-t-il, il me laissera m'en charger. Au-delà des ateliers, des réserves et des jetées – les repaires naturels des hommes comme lui –, les pages placent des coussins de soie pour les femmes dans les tours qui dominent la lice. Les toiles, les cordes et le goudron laissent place

à la soie damassée et au lin fin. L'huile, la puanteur et le vacarme, le relent de la rivière laissent place au parfum de l'eau de rose et aux murmures des servantes tandis qu'elles habillent la reine pour la journée qui les attend. Elles débarrassent les restes de son petit déjeuner, les miettes de pain blanc, les tranches de fruits confits. Elles apportent ses jupons, ses jupes et ses manches, et elle fait son choix. Elle est lacée, ligotée, ficelée, elle est astiquée, froufroutée, parsemée de joyaux.

Le roi – il doit y avoir trois ou quatre ans de cela, pour justifier son premier divorce – a publié un livre intitulé *Le Miroir de la vérité*. On dit qu'il en a lui-même rédigé certains passages.

Maintenant Anne Boleyn demande son miroir. Elle se voit : sa peau jaunâtre, sa gorge maigre, ses clavicules aussi tranchantes que deux lames.

1er mai 1536 : c'est certainement le dernier jour de la chevalerie. Désormais – et de telles réjouissances continueront d'être organisées – ce ne seront rien de plus que des parades mortes, des affrontements de cadavres. Le roi quittera soudain le terrain. La journée s'achèvera, interrompue, brisée comme un tibia, crachée comme une dent cassée. George Boleyn, le frère de la reine, pénétrera dans l'élégant pavillon pour se désarmer, mettant de côté les faveurs et les emblèmes, les morceaux de ruban que les femmes lui ont donnés à porter. Lorsqu'il ôtera son heaume et le tendra à son écuyer, il verra le monde à travers des yeux embués : faucons blasonnés, léopards couchés, griffes, serres, crocs : il sentira sa tête vaciller sur ses épaules, aussi molle que de la gelée.

Whitehall : ce soir-là, sachant que Norris a été emprisonné, il va voir le roi. Un échange furtif avec Rafe dans une antichambre : comment est-il ?

« Eh bien, répond Rafe, on s'attendrait à ce qu'il fulmine comme Edgar le Pacifique, cherchant quelqu'un à transpercer avec son javelot. » Ils échangent un sourire, se rappelant la table du souper à Wolf Hall. « Mais il est calme. Étonnamment calme. Comme s'il savait, depuis longtemps. Au fond de son cœur. Et il a expressément demandé à être seul. »

Seul : mais qui pourrait lui tenir compagnie ? Inutile d'espérer que le Gentil Norris s'approche de lui en murmurant. Norris était le gardien de la bourse privée du roi ; maintenant on s'imagine les pièces du roi dévalant librement les routes. Les harpes des anges sont brisées et la discorde est générale ; les cordons de la bourse sont coupés et les lacets de soie des habits ont cédé, laissant déborder la chair.

Tandis qu'il se tient au seuil de la pièce, Henri tourne les yeux : « Crumb, dit-il d'une voix lourde. Venez vous asseoir. » Il repousse de

la main les attentions du serviteur qui se tient près de la porte. Il a du vin et s'en sert lui-même. « Votre neveu vous aura dit ce qui s'est passé pendant le tournoi. » Puis, doucement : « C'est un bon garçon, Richard, n'est-ce pas ? » Son regard est distant, comme s'il aurait aimé parler d'autre chose. « J'étais parmi les spectateurs aujourd'hui, je n'ai pas concouru. Elle, bien sûr, était comme à son habitude : à l'aise parmi ses femmes, très hautaine, mais souriant et s'arrêtant pour discuter avec tel ou tel gentilhomme. » Il pousse un ricanement, plat, incrédule. « Oh, oui, elle a bien discuté. »

Les assauts ont alors commencé, les hérauts appelant chaque combattant. Henry Norris a joué de malchance. Son cheval, effrayé par quelque chose, a renâclé en rabattant les oreilles, dansé et tenté de se débarrasser de son cavalier. (Le cheval peut faire défaut. Le garçon peut faire défaut. Le sang-froid peut faire défaut.) Le roi a envoyé un message à Norris, lui conseillant de se retirer ; une monture de rechange lui serait prêtée, l'un des destriers du roi qui était préparé et harnaché au cas où celui-ci déciderait soudainement de prendre part au jeu.

« C'était une politesse habituelle », explique Henri en s'agitant sur sa chaise, comme si on lui demandait de se justifier.

Lui acquiesce : bien entendu, Sire. Il ne sait pas si Norris est retourné se battre. Mais, au milieu de l'après-midi, Richard Cromwell s'est frayé un chemin à travers la foule jusqu'à la galerie et s'est agenouillé devant le roi ; à l'invitation de ce dernier, il s'est approché pour lui murmurer à l'oreille.

« Il a expliqué que le musicien Mark avait été arrêté, dit le roi. Il a tout confessé, a dit votre neveu. Quoi, confessé librement ? lui ai-je demandé. Votre neveu a répondu, rien ne lui a été fait. Pas un seul cheveu de sa tête n'a été touché. »

Il songe, mais je vais devoir brûler les ailes de paon.

« Et alors… » poursuit le roi.

Pendant un moment il renâcle, comme le cheval de Norris, et il devient silencieux. Il refuse de continuer. Mais lui, Cromwell, sait déjà ce qui s'est passé. En entendant ce que Richard avait à dire, le roi s'est levé. Ses serviteurs se sont agités autour de lui. Il a fait signe à un page : « Trouvez Norris et dites-lui que je me rends sur-le-champ à Whitehall. Je veux qu'il m'accompagne. »

Il n'a pas donné d'explications. Il ne s'est pas attardé. Il n'a pas parlé à la reine. Mais il a parcouru le chemin du retour avec Norris à ses côtés : Norris déconcerté, Norris stupéfait, Norris tombant presque de sa selle de peur.

« Je l'ai informé de l'affaire, dit Henri. De la confession du jeune Mark. Il n'a rien voulu dire, à part clamer son innocence. » Encore ce petit rire plat, méprisant. « Mais, depuis, le maître trésorier l'a

questionné. Norris avoue, il affirme qu'il l'aimait. Mais, quand Fitz l'a traité d'adultère, l'a accusé de souhaiter ma mort pour pouvoir l'épouser, il a dit non, non et non. Vous l'interrogerez, Cromwell, mais quand vous le ferez, répétez-lui ce que je lui ai dit quand nous rentrions. Je peux être clément. Je peux être clément, s'il se confesse et nomme les autres.

– Mark Smeaton nous a donné des noms.

– Je ne lui ferais pas confiance, réplique Henri avec mépris. Je ne confierais pas à un petit joueur de luth la vie des hommes que je considérais comme mes amis. J'attends que son histoire soit corroborée. Nous verrons ce que la lady aura à dire quand elle sera interrogée.

– Leurs confessions suffiront certainement, Sire. Vous savez qui est soupçonné. Laissez-moi les arrêter. »

Mais l'esprit d'Henri s'est égaré.

« Cromwell, qu'est-ce que ça signifie quand une femme se tourne dans tous les sens au lit ? S'offrant de telle ou telle manière ? Qu'est-ce qui peut bien la pousser à faire une telle chose ? »

Il n'y a qu'une seule réponse. L'expérience, Sire. Des désirs des hommes et des siens. Mais il ne peut pas dire ça.

« Il y a une manière adaptée à la procréation des enfants, poursuit Henri. L'homme est sur la femme. L'Église sacrée l'approuve, les jours autorisés. Certains hommes d'Église affirment que, même si c'est un acte grave qu'un frère copule avec sa sœur, il est encore plus grave qu'une femme monte à califourchon sur un homme, ou qu'un homme prenne une femme comme si c'était une chienne. C'est à cause de ces pratiques, et d'autres que je ne nommerai pas, que Sodome a été détruite. Je crains que tout chrétien ou toute chrétienne qui est l'esclave de tels vices n'encoure un jugement : qu'en dites-vous ? À moins d'avoir été élevée dans un bordel, où une femme apprendrait-elle de telles choses ?

– Les femmes parlent entre elles, répond-il. Comme les hommes.

– Mais une femme modeste et pieuse, dont le seul devoir est d'avoir un enfant ?

– Je suppose qu'elle veut peut-être piquer l'attention de son époux, Sire. Pour qu'il ne s'aventure pas au *Paris Garden* ou dans tout autre lieu de sinistre réputation. Si, disons, ils sont mariés depuis longtemps.

– Mais trois ans ? Est-ce si long ?

– Non, Sire.

– Ça n'en fait même pas trois. » Pendant un moment, le roi oublie que nous ne parlons pas de lui, mais de quelque hypothétique Anglais dévot, quelque forestier ou laboureur. « Où irait-elle chercher une telle idée ? persiste-t-il. Comment saurait-elle qu'un homme aimerait ça ? »

Lui ravale la réponse évidente : peut-être a-t-elle parlé à sa sœur,

qui a la première été dans votre lit. Parce que maintenant l'esprit du roi n'est plus à Whitehall, mais à la campagne ; il pense au paysan aux doigts épais et à sa femme vêtue d'un tablier et d'un bonnet : l'homme qui fait le signe de croix et demande au pape la permission d'éteindre la lumière et de monter sombrement son épouse dont les genoux pointent vers le plafond tandis que son derrière à lui s'agite de haut en bas. Après coup, ce couple pieux s'agenouille près du lit : l'homme et la femme prient ensemble.

Mais un jour pendant que le paysan vaque à ses occupations, le petit apprenti du forestier entre subrepticement et sort son engin : allons, Joan, dit-il, allons, Jenny, penche-toi au-dessus de la table et laisse-moi t'apprendre une leçon que ta mère ne t'a jamais apprise. Elle tremble ; et il lui apprend ; et quand l'honnête paysan rentre à la maison et la monte ce soir-là, elle songe à chaque coup de reins et à chaque grognement à une nouvelle manière de procéder, une manière plus douce, plus sale, une manière qui lui fait écarquiller les yeux de surprise, et le nom d'un autre homme jaillit de sa bouche. Doux Robin ! s'écrie-t-elle. Doux Adam ! Et quand son mari se rappelle que son nom est Henry, ne se gratte-t-il pas la tête d'étonnement ?

Le soleil se couche derrière la fenêtre du roi ; son royaume se rafraîchit, son conseiller aussi. Ils ont besoin de lumières et d'un feu. Il ouvre la porte, et tout d'un coup la pièce s'emplit de monde : autour de la personne du roi, les chambellans s'affairent et tourbillonnent comme des hirondelles à l'aube naissante. Henri remarque à peine leur présence.

Il demande : « Cromwell, croyez-vous que les rumeurs ne soient pas parvenues à mes oreilles ? Quand chaque femme de tavernier les connaissait ? Je suis un homme simple, voyez-vous. Anne m'a dit qu'elle était intacte, et j'ai choisi de la croire. Elle m'a menti pendant sept ans en affirmant qu'elle était vierge, pure et chaste. Si elle a pu me tromper ainsi, de quoi d'autre est-elle capable ? Vous pouvez l'arrêter demain. Ainsi que son frère. Certaines allégations contre elle sont indignes d'être évoquées entre personnes convenables, à moins qu'elles ne servent à illustrer des péchés qu'on ne pourrait imaginer autrement. Je vous demande, ainsi qu'à tous mes conseillers, d'être parfaitement discret.

– Il est aisé, répond-il, d'être trompé sur le passé d'une femme. »

Car supposez que Joan, supposez que Jenny ait eu une autre vie avant sa vie à la ferme ? Vous pensiez qu'elle avait grandi dans une clairière de l'autre côté du bois. Maintenant vous apprenez, de sources sûres, qu'elle est devenue femme dans une ville portuaire et dansait nue sur les tables pour les marins.

Anne, se demandera-t-il plus tard, a-t-elle compris ce qui

l'attendait ? On aurait pu imaginer qu'à Greenwich elle aurait prié, ou écrit des lettres à ses amis. Mais, à la place, si les rapports sont exacts, elle passait aveuglément sa dernière matinée, faisant ce qu'elle faisait chaque jour, comme aller aux courts de tennis et parier sur l'issue des parties. En fin de matinée, un messager est venu lui demander de se présenter devant le Conseil du roi, qui se réunissait sans Sa Majesté et sans monsieur le secrétaire, qui était occupé ailleurs. Les conseillers lui ont expliqué qu'elle était accusée d'adultère avec Henry Norris et Mark Smeaton, et avec un autre gentilhomme, pour le moment anonyme. Elle doit aller à la Tour, en attendant son procès. Elle s'est montrée, lui dira plus tard Fitzwilliam, incrédule et hautaine. On ne peut pas juger une reine, a-t-elle rétorqué. Qui est compétent pour le faire ? Mais alors, quand on lui a dit que Mark et Henry Norris avaient avoué, elle a fondu en larmes.

Depuis la chambre du Conseil, elle est escortée vers ses appartements, pour dîner. À deux heures, il s'y rend, avec le lord-chancelier Audley et Fitzwilliam à ses côtés. Le visage affable du trésorier est froissé par l'angoisse.

« J'étais très contrarié, ce matin au Conseil, d'entendre dire qu'Harry Norris avait avoué. Il m'a confessé qu'il l'aimait. Il n'a avoué aucun acte.

– Alors, qu'avez-vous fait, Fitz ? demande-t-il. Avez-vous pris la parole ?

– Non, intervient Audley. Il s'est agité et a regardé dans le vide. N'est-ce pas, monsieur le trésorier ?

– Cromwell ! » C'est Norfolk qui rugit, se frayant à coups de coude un chemin vers lui parmi la foule de courtisans. « Alors, Cromwell ! Il paraît que le musicien a gazouillé. Que lui avez-vous fait ? J'aurais aimé être là. Ça fera une jolie ballade à envoyer chez l'imprimeur. Henri tripotant son luth, pendant que le luthiste tripote le con de sa femme.

– Si vous entendez parler d'un tel imprimeur, réplique-t-il, dites-le-moi, et je lui ferai fermer boutique. »

Norfolk : « Mais écoutez-moi, Cromwell. Je ne compte pas laisser ce sac d'os ruiner ma noble maison. Si elle s'est mal conduite, ça ne doit pas nuire aux Howard, seulement aux Boleyn. Et je n'ai pas besoin qu'on achève Wiltshire. Je veux seulement qu'on lui reprenne son titre idiot. *Monseigneur*, s'il vous plaît. » Le duc montre ses dents de jubilation. « Je veux le voir rabaissé, après ces années d'honneurs. Vous vous souviendrez que je n'ai jamais encouragé ce mariage. Non, Cromwell, c'est vous qui l'avez fait. J'avais prévenu Henri Tudor du tempérament de la fille. Peut-être cela lui apprendra-t-il à m'écouter à l'avenir.

– Milord, dit-il, avez-vous le mandat ? »

D'un geste ample, Norfolk produit un parchemin. Quand ils pénètrent dans les appartements d'Anne, ses serviteurs sont en train d'enrouler une grande nappe, et elle est toujours assise sous son baldaquin. Elle porte du velours cramoisi et tourne – le sac d'os – l'ovale de son visage d'un ivoire parfait vers lui. Difficile de croire qu'elle ait mangé quoi que ce soit ; il règne un silence agité dans la pièce, la tension est visible sur chaque visage. Ils doivent attendre, les conseillers, que la nappe soit emportée, que les serviettes soient pliées et que les révérences de rigueur aient été effectuées.

« Vous voici donc, mon oncle », dit-elle. Sa voix est frêle. Un à un, elle les salue. « Lord-chancelier. Monsieur le trésorier. » D'autres conseillers poussent derrière eux. De nombreuses personnes, semble-t-il, ont rêvé de ce moment ; ils ont rêvé qu'Anne les supplie à genoux. « Milord Oxford, dit-elle. Et William Sandys. Comment allez-vous, sir William ? » C'est comme si elle trouvait cela apaisant, de les nommer tous. « Et vous, Cremuel. » Elle se penche en avant. « Vous savez que c'est moi qui vous ai fait.

– Et lui vous a faite, madame, déclare sèchement Norfolk. Et soyez sûre qu'il s'en repent.

– Mais j'ai été la première à le regretter », dit Anne. Elle rit. « Et je le regrette plus que lui.

– Prête à partir ? demande Norfolk.

– Je ne sais comment être prête, répond-elle simplement.

– Venez juste avec nous », dit-il, lui, Cromwell.

Il tend une main.

« Je préférerais ne pas aller à la Tour. » La même voix frêle, vide d'émotion, juste polie. « Je préférerais aller voir le roi. Ne puis-je être emmenée à Whitehall ? »

Elle connaît la réponse. Henri ne dit jamais au revoir. Il y a quelques années de cela, par une journée d'été paisible et chaude, il a quitté Windsor et laissé Catherine derrière lui ; il ne l'a jamais revue.

Elle dit : « Messieurs, vous ne comptez sûrement pas m'emmener ainsi, telle que je suis ? Je n'ai pas mon nécessaire, je n'ai pas de tenue de rechange, et mes femmes devraient m'accompagner.

– Vos vêtements vous seront apportés, dit-il. Et des femmes vous serviront.

– Je préférerais avoir celles de ma chambre privée. »

Des regards sont échangés. Elle ne semble pas savoir que ce sont ces femmes qui ont témoigné contre elle, ces femmes qui se massent autour du secrétaire du roi partout où il va, disposées à lui dire tout ce qu'il veut, prêtes à tout pour se protéger.

« Eh bien, si je n'ai pas le choix… au moins certaines personnes de ma maison. Pour que je puisse conserver mon train. »

Fitz s'éclaircit la voix.

« Madame, votre maison doit être dissoute. »

Elle tressaille.

« Cremuel leur trouvera une place, dit-elle légèrement. Il sait y faire avec les serviteurs. »

Norfolk donne un petit coup de coude au lord-chancelier.

« Parce qu'il a grandi parmi eux, hein ? »

Audley détourne le visage, il est toujours l'homme de Cromwell.

« Je ne crois pas que je m'y rendrai avec le moindre d'entre vous, déclare-t-elle. J'irai avec William Paulet, s'il accepte de m'escorter, car lors du Conseil ce matin vous m'avez tous injuriée, alors que Paulet s'est comporté en parfait gentilhomme.

– Pardieu, glousse Norfolk. Aller avec Paulet, hein ? Je vais vous coincer sous mon bras et vous traîner le cul en l'air jusqu'au bateau. C'est ce que vous voulez ? »

Comme un seul homme, les conseillers se tournent vers lui et le bombardent du regard.

« Madame, dit Audley, soyez assurée que vous serez traitée comme il sied à votre position. »

Elle se lève. Rassemble ses jupes cramoisies, les soulève méticuleusement, comme si elle refusait désormais de toucher le sol vulgaire.

« Où est monsieur mon frère ? »

Vu pour la dernière fois à Whitehall, lui dit-on, ce qui est vrai, bien qu'à cette heure les gardes ont déjà dû venir le chercher.

« Et mon père "Monseigneur" ? C'est ce que je ne comprends pas, dit-elle. Pourquoi "Monseigneur" n'est-il pas ici avec moi ? Pourquoi ne s'assied-il pas avec vous, messieurs, pour résoudre cette affaire ?

– Ne doutez pas qu'une décision sera prise. » Le lord-chancelier ronronne presque. « Tout vous sera fourni pour que vous soyez confortablement installée. C'est arrangé.

– Mais arrangé pour combien de temps ? »

Personne ne lui répond. À l'extérieur de la chambre l'attend William Kingston, le connétable de la Tour. Kingston est un homme colossal, de la stature du roi ; ses manières sont nobles, mais sa fonction et son apparence ont frappé de terreur le cœur des plus forts des hommes. Il se rappelle Wolsey, le jour où Kingston est venu l'arrêter à la campagne : les jambes du cardinal se sont défilées sous lui, et il a dû s'asseoir sur une malle pour se remettre. Nous aurions dû laisser Kingston chez lui, chuchote-t-il à Audley, et l'emmener nous-mêmes.

Audley murmure : « Nous aurions pu, certainement ; mais ne croyez-vous pas, monsieur le secrétaire, que vous êtes vous-même bien assez effrayant ? »

Il est stupéfié par la légèreté du lord-chancelier tandis qu'ils sortent au grand air. À l'embarcadère du roi, les têtes d'animaux de pierre

nagent dans l'eau, ainsi que leurs propres silhouettes, les silhouettes de gentilshommes, agitées par les ondes, et la reine renversée, vacillant comme une flamme dans un verre : autour d'eux, la danse du soleil de ce doux après-midi, et un torrent de chants d'oiseaux. Il aide Anne à monter sur la barge, car Audley semble réticent à la toucher, et elle fuit le contact de Norfolk.

Comme si elle lisait ses pensées, elle murmure : « Cromwell, vous ne m'avez jamais pardonné pour Wolsey. »

Fitzwilliam jette un coup d'œil au conseiller, murmure quelque chose qu'il ne saisit pas. Fitz était l'un des favoris du cardinal en son temps, et peut-être pensent-ils la même chose : maintenant Anne Boleyn sait ce que c'est que d'être mis à la porte de chez soi et envoyé sur la rivière, de voir sa vie s'éloigner à chaque coup de rame.

Norfolk prend place en face de sa nièce, s'agitant et maugréant.

« Vous voyez ? Vous voyez maintenant, madame ? Vous voyez ce qui se passe, quand on rejette sa propre famille ?

– Je ne pense pas que "rejeter" soit le mot, déclare Audley. On ne peut pas dire qu'elle ait fait ça. »

Il lance à Audley un regard noir. Il a demandé de la discrétion quant aux accusations qui pèsent contre son frère George. Il ne veut pas qu'Anne s'excite et fasse passer quelqu'un par-dessus bord. Il se replie sur lui-même. Observe l'eau. Une compagnie de hallebardiers les escorte, et il admire le tranchant de chaque hache, le scintillement vif de leur lame. D'un point de vue technique, elles sont étonnamment bon marché à produire, les hallebardes. Mais il est probable que, en tant qu'armes de guerre, elles aient fait leur temps. Il songe à l'Italie, au champ de bataille, aux piques projetées en avant. Il y a une poudrière à la Tour, et il aime s'y rendre et discuter avec les artificiers. Mais peut-être cela devra-t-il attendre un autre jour.

Anne demande : « Où est Charles Brandon ? Je suis sûr qu'il regrette de ne pas voir ça.

– Il est avec le roi, je suppose », répond Audley. Il se tourne vers lui et murmure : « En train de le monter contre votre ami Wyatt. Vous avez du pain sur la planche, monsieur le secrétaire. »

Ses yeux sont posés sur la rive opposée.

« Wyatt est un homme trop bon pour que nous le perdions. »

Le lord-chancelier renifle.

« Les poèmes ne le sauveront pas. Ils le condamneront plutôt. Nous savons qu'il écrit par énigmes. Mais je crois que le roi estimera peut-être qu'elles ont été résolues. »

Lui pense que non. Il est des codes si subtils qu'ils changent de signification en un demi-vers, ou en une syllabe, ou en une pause, en une césure. Il s'est enorgueilli, s'enorgueillit, de ne poser à Wyatt aucune question qui le forcerait à mentir, bien qu'il puisse dissimuler.

Anne aurait dû dissimuler, lui a expliqué lady Rochford : lors de sa première nuit avec le roi, elle aurait dû jouer le rôle de la vierge, en faisant mine d'être paralysée par la peur, en sanglotant.

« Mais, lady Rochford, a-t-il objecté, face à une telle peur, tout homme pourrait défaillir. Le roi n'est pas un violeur. »

Oh, dans ce cas, a répondu lady Rochford, elle aurait au moins dû le flatter. Elle aurait dû agir comme une femme qui reçoit une belle surprise.

Il ne goûtait pas ce sujet de conversation ; il percevait dans le ton de Jane Rochford la cruauté particulière des femmes. Elles se battent avec les piètres armes que Dieu leur a accordées – mépris, fourberie, don pour la tromperie –, et il est probable que lorsqu'elles discutent entre elles elles s'engagent sur des terrains où un homme n'oserait jamais mettre les pieds. Le corps du roi est sans frontières, fluide, comme son royaume : c'est une île qui se construit ou s'érode, dont la substance est balayée par les eaux fraîches et salées ; il a ses rivages, ses étendues marécageuses, ses lisières reconquises ; il a ses crues, ses émissions et ses écoulements, ses bourbiers qui s'immiscent dans les conversations des femmes anglaises, et des fanges noires où seuls les prêtres devraient s'aventurer, chandelles à mèche de jonc en main.

Sur la rivière la brise est froide ; l'été n'arrivera pas avant plusieurs semaines. Anne regarde l'eau.

Elle lève les yeux et demande : « Où est l'archevêque ? Cranmer me défendra, de même que tous mes évêques, ils me doivent leur promotion. Allez chercher Cranmer et il jurera que je suis une femme honnête. »

Norfolk se penche en avant et lui parle au visage : « Les évêques vous cracheraient dessus, ma nièce.

– Je suis la reine, et si vous me faites du mal, une malédiction s'abattra sur vous. Il ne pleuvra pas tant que je n'aurai pas été libérée. »

Un grognement doux de Fitzwilliam.

Le lord-chancelier dit : « Madame, ce sont ces histoires absurdes de malédictions et de sorts qui vous ont menée ici.

– Oh ? Je croyais que vous aviez dit que j'étais une mauvaise femme, affirmez-vous désormais que je suis également une sorcière ?

– Ce n'est pas nous qui avons soulevé le sujet des malédictions, réplique Fitzwilliam.

– Vous ne pouvez rien contre moi. Je jurerai sous serment que je suis honnête, et le roi m'écoutera. Vous n'avez aucun témoin. Vous ne savez même pas de quoi m'inculper.

– Vous inculper ? dit Norfolk. Pourquoi vous inculper, je me le demande. Nous nous épargnerions bien des soucis en vous faisant

passer par-dessus bord et en vous noyant. »

Anne se ratatine sur elle-même. Recroquevillée aussi loin que possible de son oncle, on dirait une enfant.

Tandis que la barge est amarrée à la porte de la Cour[1], il aperçoit l'assistant de Kingston, Edmund Walsingham, en train de parcourir la rivière du regard, tout en conversant avec Richard Riche.

« Lèvres Pincées, que faites-vous ici ?

– J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de moi. »

La reine pose pied sur la terre ferme, s'appuyant sur le bras de Kingston. Walsingham s'incline devant elle. Il semble agité : il regarde autour de lui, se demandant à quel conseiller il est censé s'adresser.

« Devons-nous tirer le canon ?

– C'est la coutume, répond Norfolk, n'est-ce pas ? Quand une personne notable est enfermée, selon le bon plaisir du roi. Et elle est notable, je suppose ?

– Oui, mais une reine… dit l'homme.

– Tirez le canon, ordonne Norfolk. Les Londoniens doivent savoir.

– Je crois qu'ils savent déjà, dit-il. Ne les avez-vous pas vus courir le long des berges ? »

Anne lève les yeux, balaie du regard les maçonneries au-dessus de sa tête, les étroites fenêtres arrondies et les barreaux. Il n'y a aucun visage, juste le battement d'ailes d'un corbeau, et son croassement au-dessus d'elle, étonnamment humain.

« Harry Norris est-il ici ? demande-t-elle. N'a-t-il pas lavé mon nom ?

– Je crains que non, répond Kingston. Ni le sien. »

Il arrive alors quelque chose à Anne, qu'elle ne s'expliquera jamais complètement. Elle semble se dissoudre et échapper à leur emprise, glisser des mains de Kingston et de Cromwell, elle semble se liquéfier et se dérober à eux, et, quand elle retrouve sa forme humaine, elle est à quatre pattes sur les pavés, la tête rejetée en arrière, gémissant.

Fitzwilliam, le lord-chancelier et même son oncle reculent ; Kingston fronce les sourcils, son assistant secoue la tête, Richard Riche paraît affligé. Lui, Cromwell, la saisit – puisque personne d'autre ne le fera – et la remet sur pied. Elle ne pèse rien, et, tandis qu'il la hisse, ses gémissements s'interrompent, comme si elle avait cessé de respirer. Silencieusement, elle prend appui sur son épaule, se penche tout contre lui : résolue, complice, prête pour ce qu'ils lui feront subir ensuite, à savoir, la tuer.

Tandis qu'ils retournent vers la barge royale, Norfolk aboie :

« Monsieur le secrétaire ? Je dois voir le roi !

– Hélas », répond-il, comme si son regret était sincère. Hélas, ce ne sera pas possible. « Sa Majesté a demandé à être laissée seule en paix. Je suis sûr, milord, que dans ces circonstances vous feriez la même

chose.

– Dans ces circonstances ? » répète Norfolk.

Le duc reste muet, pendant au moins une minute, tandis qu'ils gagnent le chenal central de la Tamise : puis il fronce les yeux, songeant sans doute à sa propre femme bafouée et au risque qu'elle aille voir ailleurs. Il pousse un petit grognement de dérision.

« Je vais vous dire, monsieur le secrétaire, je sais que vous êtes aimable avec ma duchesse, alors vous savez quoi ? Cranmer peut nous obtenir une annulation, et elle sera à vous si vous voulez. Quoi, vous n'en voulez pas ? Elle est fournie avec sa propre literie et une mule, et elle ne mange pas beaucoup. J'ajoute quarante shillings par an, et l'affaire est conclue.

– Milord, contenez-vous », lance Audley férocement. Et il lui assène le reproche du dernier recours : « Pensez à vos ancêtres !

– C'est plus que ce que Cromwell peut faire, ricane le duc. Maintenant, écoutez-moi, Crumb. Si je dis que je dois voir le Tudor, aucun fils de forgeron ne s'y opposera.

– Il pourrait vous façonner, milord, déclare Richard Riche, qui s'est glissé à bord sans se faire remarquer. Il pourrait décider de vous marteler la tête pour la remodeler. Monsieur le secrétaire a des talents que vous n'imaginez pas. »

Une sorte de vertige s'est emparé d'eux, une réaction à la vision d'horreur qu'ils ont laissée derrière eux sur le quai.

« Il pourrait vous donner une tout autre forme, renchérit Audley. Vous pourriez vous réveiller duc, et à midi vous retrouver transformé en palefrenier.

– Il pourrait vous faire fondre, dit Fitzwilliam. Vous commencez duc et vous finissez en ruissellement de plomb.

– Vous pourriez finir vos jours sous forme de trépied, ajoute Riche. Ou de gond. »

Il songe, tu dois rire, Thomas Howard, tu dois rire ou t'enflammer : lequel des deux ? Si tu prends feu, au moins nous pourrons t'arroser d'eau. Dans une sorte de spasme, de frémissement, le duc leur tourne le dos pour conserver son sang-froid.

« Dites à Henri, déclare Norfolk. Dites-lui que je la renie. Dites-lui que je ne la considère plus comme ma nièce. »

Lui, Cromwell, répond : « Vous aurez l'occasion de prouver votre loyauté. Si on en arrive à un procès, vous présiderez les débats.

– Du moins, s'en mêle Riche, nous pensons que c'est la procédure. Une reine n'a encore jamais été jugée. Qu'en dit le lord-chancelier ?

– Je ne dis rien. » Audley lève les mains. « Vous et Wriothesley et monsieur le secrétaire avez tout arrangé entre vous, comme à votre habitude. Seulement… Cromwell, vous ne demanderez pas au comte de Wiltshire de faire partie des juges ? »

Il sourit.

« Son père ? Non. Je ne ferai pas ça.

– De quoi inculperons-nous lord Rochford ? demande Fitzwilliam. S'il doit en effet être inculpé ? »

Norfolk demande : « Les trois vont être jugés ? Norris, Rochford et le gratteur de luth ?

– Oh, non, milord, répond-il calmement.

– Il y en a d'autres ? Pardieu !

– Combien d'amants a-t-elle eus ? » demande Audley avec un enthousiasme à peine dissimulé.

Riche dit : « Lord-chancelier, avez-vous vu le roi ? Moi, je l'ai vu. Il est pâle et la tension l'a rendu malade. Ce qui, de fait, constituerait une trahison en soi, s'il arrivait malheur à son corps royal. D'ailleurs, je crois que nous pouvons dire que le malheur est déjà arrivé. »

Si les chiens pouvaient flairer la trahison, Riche serait un limier, ce prince parmi les chiens truffiers.

Lui dit : « Je n'ai pas encore décidé de l'acte d'accusation : dissimulation de trahison, ou trahison elle-même. S'ils prétendent n'avoir été que témoins de méfaits commis par d'autres, ils devront dire qui sont ces autres, ils devront sincèrement et ouvertement nous dire ce qu'ils savent ; mais s'ils gardent les noms pour eux, nous devrons soupçonner qu'ils font eux-mêmes partie des coupables. »

La déflagration du canon ébranlant la rivière les prend par surprise ; on sent la secousse en soi, dans ses os.

Ce soir-là un message lui arrive de Kingston, le connétable de la Tour. « Notez tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait », lui a-t-il ordonné, et il peut faire confiance à Kingston – un homme consciencieux, poli et prudent, quoique parfois obtus – pour obéir à son ordre. Quand les conseillers se sont éloignés vers la barge, Anne lui a demandé : « Monsieur Kingston, vais-je être placée dans un cachot ? » Non, madame, l'a-t-il assurée, vous aurez les appartements où vous vous êtes reposée avant votre couronnement.

Sur ce, rapporte-t-il, elle a fondu dans un torrent de larmes. « Je ne mérite pas tant de bonté. Jésus, aie pitié de moi. » Et elle s'est agenouillée sur les pavés, a prié et sangloté, explique le connétable : puis, très étrangement, elle s'est mise à rire, ou c'est du moins ce qu'il lui a semblé.

Sans un mot, il passe la lettre à Wriothesley. Qui, après l'avoir lue, dit à voix basse : « Qu'a-t-elle fait, monsieur le secrétaire ? Peut-être quelque chose que nous n'avons pas encore imaginé ? »

Il le regarde, exaspéré.

« Vous n'allez pas recommencer avec cette histoire de sorcellerie ?

– Non, mais… Si elle dit qu'elle n'est pas digne, c'est qu'elle est

coupable. C'est du moins ce qu'il me semble. Mais coupable de quoi, je l'ignore.

– Rappelez-moi ce que j'ai dit. Quel genre de vérité voulons-nous ? Ai-je dit, toute la vérité ?

– Vous avez dit, seulement la vérité qui peut nous être utile.

– Je réitère ce point. Mais vous savez, Appelez-Moi, je ne devrais pas avoir à le faire. Vous comprenez vite. Une fois devrait suffire. »

C'est une soirée douce, et il est assis près d'une fenêtre ouverte. Son neveu Richard lui tient compagnie. Richard sait quand garder le silence et quand parler ; c'est un trait de caractère familial, suppose-t-il. Rafe Sadler est la seule autre compagnie qu'il aurait appréciée, mais Rafe est avec le roi.

Richard lève les yeux.

« J'ai reçu une lettre de Gregory.

– Ah, oui ?

– Vous connaissez les lettres de Gregory.

– Le soleil brille. Nous avons bien chassé et fait bonne chère. Je vais bien, et vous ? Et rien de plus faute de temps. »

Richard acquiesce.

« Toujours le même, Gregory. Même s'il change, je suppose. Il veut revenir ici. Il pense qu'il devrait être avec vous.

– J'essayais de l'épargner.

– Je sais. Mais peut-être devriez-vous le laisser revenir. Vous ne pouvez pas continuer à le traiter comme un enfant. »

Il réfléchit. Si son fils doit consacrer sa vie à servir le roi, peut-être devrait-il savoir ce que cela implique.

« Tu peux me laisser, dit-il à Richard. Je vais peut-être lui écrire. »

Richard marque une pause avant de quitter la pièce emplie de l'air nocturne. Une fois la porte franchie, sa voix résonne : descendez sa fourrure à mon oncle, il la voudra peut-être, et apportez plus de lumières. Il est parfois surpris quand il remarque que quelqu'un se soucie de lui, suffisamment pour se préoccuper de son confort : sauf avec ses serviteurs, qui sont payés pour le faire. Il se demande comment se porte la reine à la Tour : lady Kingston a été placée parmi ses servantes, et, même s'il l'a entourée de femmes de la famille Boleyn, ce ne seront peut-être pas celles qu'elle aurait choisies. Ce sont des femmes d'expérience, qui sauront s'adapter à la situation. Elles l'écouteront attentivement quand elle pleurera ou rira, et quand elle dira des choses comme : « Je ne mérite pas tant de bonté. »

Il pense comprendre Anne, contrairement à Wriothesley. Quand elle a dit qu'elle ne méritait pas un tel logement, ce n'était pas un aveu de culpabilité, juste l'expression d'une vérité : je suis indigne, je suis indigne car j'ai échoué. Une chose qu'elle était déterminée à faire, dans ce monde : avoir Henri et le garder. Elle l'a perdu au profit de

Jane Seymour, et aucun tribunal ne la jugera plus durement qu'elle ne se juge elle-même. Depuis qu'Henri s'est éloigné d'elle hier, elle vit une imposture, comme un enfant ou un bouffon, vêtue d'un costume de reine, et forcée de loger dans les appartements de la reine à la Tour. Elle sait que l'adultère est un péché et la trahison, un crime, mais être du côté des perdants est une faute encore plus grande.

Richard passe la tête par la porte et demande : « Votre lettre, voulez-vous que je l'écrive pour vous ? Pour ne pas vous fatiguer les yeux ? »

Il répond : « Anne se considère comme morte. Elle ne nous posera plus de problèmes. »

Il a demandé au roi de rester dans sa chambre privée, d'admettre aussi peu de gens que possible. Il a donné aux gardes l'ordre strict de renvoyer tous les visiteurs, hommes ou femmes. Il ne veut pas que le jugement du roi soit contaminé, comme il peut l'être, par la dernière personne à qui il a parlé ; il ne veut pas qu'Henri soit incité, par la persuasion, la flatterie ou la force, à changer de direction. Henri semble enclin à lui obéir. Ces dernières années, le roi a eu tendance à éviter de se montrer en public : au début parce qu'il voulait être avec sa concubine Anne, et ensuite parce qu'il ne voulait pas être avec elle. Derrière sa chambre privée, il a un logement secret ; et parfois, après avoir été couché dans son grand lit, après que le grand lit a été béni, que les chandelles ont été éteintes, il repousse le dessus-de-lit damassé, sort de son lit et se rend à pas feutrés dans sa chambre secrète, où il se glisse dans un autre lit, un lit non officiel, et dort comme un homme ordinaire, nu et seul.

C'est donc dans le silence étouffé de ces pièces secrètes, couvertes de tapisseries représentant la chute de l'homme, que le roi lui dit : « Cranmer m'a envoyé une lettre de Lambeth. Lisez-la-moi, Cromwell. Je l'ai déjà lue une fois, mais relisez-la. »

Il saisit la feuille. On sent que Cranmer s'est fait tout petit en écrivant, qu'il espérait que l'encre baverait et que les mots se brouilleraient. La reine Anne lui a accordé ses faveurs, l'a écouté et a soutenu la cause de l'Évangile ; Anne s'est aussi servie de lui, mais Cranmer ne s'en rend pas compte. *Je me trouve dans un tel état de perplexité*, écrit-il, *que je suis parfaitement stupéfait ; car je n'ai jamais eu plus haute opinion d'une femme que d'elle.*

Henri l'interrompt : « Vous voyez comme nous avons tous été trompés. »

… *ce qui me laisse penser*, poursuit-il, *qu'elle ne peut pas être coupable. Mais, encore une fois, je crois que Votre Altesse ne serait pas allée si loin si elle ne l'était pas.*

« Attendez qu'il sache tout, dit Henri. Il n'aura jamais rien entendu de tel. Du moins, je l'espère. Je ne crois pas qu'il y ait déjà eu au monde un cas semblable. »

Je crois que Votre Altesse sait bien que, juste après Votre Altesse elle-même, j'étais lié à la reine plus qu'à toute autre créature vivante…

Henri intervient une fois de plus : « Mais vous verrez qu'il dit que, si elle est coupable, elle doit être impitoyablement punie, pour l'exemple. Puisque je l'ai élevée à partir de rien. Et il dit aussi qu'aucun croyant ne la soutiendra, qu'ils la haïront plutôt. »

Cranmer ajoute : *En conséquence de quoi je suis persuadé que Votre Altesse ne soutiendra pas moins la vérité de l'Évangile qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent, puisque la foi de Votre Altesse en l'Évangile n'était pas guidée par son affection pour la reine, mais par la soif de vérité.*

Lui, Cromwell, repose la lettre. Cela semble tout couvrir. Elle ne peut être coupable. Et pourtant elle doit l'être. Nous, ses frères, la répudions.

Il dit : « Sire, si vous voulez Cranmer, envoyez-le chercher. Vous pourriez vous réconforter mutuellement et peut-être à vous deux essayer de comprendre tout ça. Je dirai à vos gens de le laisser entrer. Un peu d'air frais vous fera du bien. Descendez dans le jardin privé. Vous n'y serez pas dérangé.

– Mais je n'ai pas vu Jane, objecte Henri. Je veux la regarder. Pouvons-nous la faire venir ?

– Pas encore, Sire. Attendez que l'affaire soit plus avancée. Il y a des rumeurs qui courent en ville, et des foules qui veulent la voir ; des ballades sont écrites, qui la tournent en dérision.

– Des ballades ? » Henri est abasourdi. « Trouvez les auteurs. Ils doivent être fermement punis. Non, vous avez raison, nous ne devons pas faire venir Jane tant que l'air ne sera pas pur. Alors allez la voir, Cromwell. Je veux que vous lui apportiez un présent. » Il tire de parmi ses papiers un minuscule livre orné de joyaux : le genre de livre que les femmes portent à la ceinture, accroché à une chaîne d'or. « Il appartenait à ma femme », dit-il. Puis il se reprend, détournant le regard de honte : « Je voulais dire, il appartenait à Catherine. »

Il ne veut pas perdre son temps en allant chez Carew dans le Surrey, mais apparemment il n'a pas le choix. C'est une maison bien proportionnée, bâtie il y a une trentaine d'années. Son grand salon est

splendide et abondamment copié par les gentilshommes qui font construire leur propre maison. Il s'y est déjà rendu avec le cardinal, en son temps. On dirait que, depuis, Carew a fait venir des Italiens pour redessiner les jardins. Les jardiniers ôtent leur chapeau de paille devant lui. Les allées atteignent leur magnificence du début de l'été. Les oiseaux pépient dans la volière. L'herbe tondue est aussi rase que du velours. Des nymphes l'observent avec des yeux de pierre.

Maintenant que les choses se précisent, les Seymour ont commencé à apprendre à Jane à être une reine.

« Cette habitude que tu as avec les portes », dit Edward Seymour. Jane le regarde en clignant des yeux. « Cette façon que tu as de tenir la porte immobile et de te glisser autour.

– Tu m'as recommandé d'être discrète. »

Jane baisse les yeux, pour lui montrer ce que signifie la discrétion.

« Bon. Sors de la pièce, dit Edward. Puis reviens. Comme une reine, Jane. »

Jane se glisse dehors. La porte grince derrière elle. Dans l'intervalle, ils se regardent. La porte s'ouvre en grand. Il y a une longue pause – on pourrait dire, une pause majestueuse. L'entrebâillement est vide. Puis Jane apparaît, contournant furtivement l'angle.

« Est-ce mieux ?

– Vous savez ce que je crois ? intervient-il. Je crois qu'à partir de maintenant Jane n'ouvrira plus les portes elle-même, ça n'a donc aucune importance.

– Je crois pour ma part, réplique Edward, que sa modestie pourrait perdre de son charme. Regarde-moi, Jane. Je veux voir ton expression.

– Mais qu'est-ce qui te fait croire, murmure Jane, que je veux voir la tienne ? »

Dans la galerie, toute la famille est réunie. Les deux frères, Edward le prudent et Tom le pressé. Le vénérable sir John, le vieux bouc. Lady Margery, l'éminente beauté de son époque, à propos de qui John Skelton a un jour écrit : « Douce, courtoise et docile. » Sa docilité n'est pas évidente aujourd'hui : elle semble farouchement triomphante, comme une femme qui connaît un grand succès, même s'il lui a fallu près de soixante ans pour y parvenir.

Bess Seymour, la sœur veuve, entre. Elle tient entre ses mains un paquet enveloppé dans du lin.

« Monsieur le secrétaire », dit-elle en faisant une révérence. Puis à son frère : « Tiens, Tom, prends ceci. Assieds-toi, ma sœur. »

Jane s'assied sur un tabouret. On s'attend à voir quelqu'un lui tendre une ardoise pour lui enseigner l'alphabet.

« Bon, fait Bess, ôte ceci. »

L'espace d'un instant, on dirait qu'elle agresse sa sœur : en tirant vigoureusement à deux mains, elle lui arrache sa coiffe en demi-lune,

relève son voile et pose le tout en tas entre les mains de sa mère.

Jane, avec son bonnet blanc, semble nue et peinée, son visage aussi petit et blême que celui d'un malade.

« Le bonnet aussi, et recommence », ordonne Bess. Elle tire sur la ficelle nouée sous le menton de sa sœur. « Qu'as-tu fait avec ça, Jane ? On dirait que tu l'as sucée. »

Lady Margery produit une paire de ciseaux de broderie. D'un coup, Jane est libérée. Sa sœur ôte vivement le bonnet, et les cheveux pâles de Jane tombent par-dessus son épaule tel un mince ruban de lumière. Sir John toussote et détourne le regard, le vieil hypocrite : comme s'il avait vu quelque chose qu'un homme ne doit pas voir. Les cheveux ont un moment de liberté avant que lady Margery les saisisse dans sa main, aussi insensible que s'il s'agissait d'un écheveau de laine ; Jane fait la moue tandis qu'ils sont soulevés en arrière, enroulés et coincés sous un nouveau bonnet plus raide.

« Nous allons épingler ça », dit Bess. Elle s'affaire, absorbée. « Plus élégant, si tu peux le supporter.

– Je n'ai moi-même jamais aimé les ficelles, déclare lady Margery.

– Merci, Tom », dit Bess, et elle reprend son paquet. Elle le déballe. « Le bonnet, plus serré », décrète-t-elle.

Sa mère obéit, plante une nouvelle épingle. Soudain une structure en tissu est placée sur la tête de Jane. Elle lève les yeux, comme pour appeler à l'aide, et lâche une petite plainte lorsque l'armature métallique lui mord le cuir chevelu.

« Eh bien, je suis surprise, dit lady Margery. Tu as une plus grosse tête que je ne le croyais, Jane. » Bess s'applique à plier la tige métallique. Jane reste muette. « Ça ira, déclare lady Margery. Il y a un peu de jeu. Appuie dessus. Relève les rabats. À peu près au niveau du menton, Bess. C'est comme ça que l'ancienne reine aimait le porter. »

Elle recule pour jauger sa fille, désormais emprisonnée dans une coiffe en gable à l'ancienne, telle qu'on n'en a plus vu depuis l'arrivée d'Anne. Lady Margery pince les lèvres et examine sa fille.

« Ça penche, déclare-t-elle.

– C'est Jane, je crois, dit Tom Seymour. Assieds-toi droite, ma sœur. »

Jane porte les mains à sa tête, prudemment, comme si l'échafaudage était brûlant.

« Ne touche pas, lance sèchement sa mère. Tu l'as déjà portée. Tu t'y feras. »

De quelque part, Bess produit un morceau de fin voile noir.

« Ne bouge pas. »

Elle l'épingle à l'arrière de la coiffe avec une expression absorbée. Aïe, c'était ma nuque, gémit Jane, et Tom Seymour pousse un éclat de rire cruel ; une plaisanterie intérieure, trop inconvenante pour être

partagée, mais on peut la deviner.

« Je suis désolée de vous retarder, monsieur le secrétaire, dit Bess, mais elle doit porter ça convenablement. Il ne faut pas qu'elle rappelle au roi, vous savez… »

Soyez prudents, songe-t-il, mal à l'aise : Catherine n'est morte que depuis quatre mois, le roi n'a peut-être pas non plus envie qu'on la rappelle à son bon souvenir.

« Nous avons plusieurs autres coiffes, explique Bess à sa sœur, donc si nous ne parvenons pas à équilibrer celle-ci, nous pouvons tout enlever et réessayer. »

Jane a fermé les yeux.

« Je suis sûre que celle-ci ira.

– Comment vous les êtes-vous procurées si vite ? demande-t-il.

– Elles ont été conservées, répond lady Margery. Dans des malles. Par des femmes comme moi qui savaient qu'elles en auraient de nouveau besoin. Fini les modes françaises, pour de nombreuses années, si Dieu le veut. »

Le vieux sir John déclare : « Le roi lui a envoyé des bijoux.

– Des choses dont La Ana n'avait aucune utilité, dit Tom Seymour. Elles reviendront bientôt à Jane.

– Je suppose, dit Bess, qu'Anne ne les voudra pas, dans son couvent. »

Jane lève les yeux et elle croise enfin ceux de ses frères, puis détourne de nouveau le regard. C'est toujours une surprise d'entendre sa voix, si douce et inexpérimentée, ses intonations qui jurent avec ce qu'elle a à dire.

« Je ne vois pas comment ce serait possible, le couvent. Tout d'abord Anne pourrait affirmer porter l'enfant du roi. Alors il serait forcé d'attendre qu'elle accouche, sans résultat, car il n'y a jamais de résultat. Après ça, elle trouverait de nouvelles manières de gagner du temps. Et en attendant, aucun de nous ne serait en sécurité. »

Tom dit : « Elle connaît probablement les secrets du roi. Et elle les vendrait à ses amis les Français.

– Non qu'ils soient ses amis, observe Edward. Plus maintenant.

– Mais elle essaierait », dit Jane.

Il les voit, serrant les rangs : une bonne vieille famille anglaise.

Il demande à Jane : « Feriez-vous tout ce qui est en votre pouvoir pour entraîner la perte d'Anne Boleyn ? »

Le ton de sa voix ne laisse entendre aucun reproche ; il est simplement intéressé.

Jane réfléchit, mais seulement un instant.

« Personne n'a besoin de provoquer sa perte. Personne n'en est responsable. Elle s'est perdue elle-même. On ne peut pas faire ce qu'a fait Anne Boleyn et vivre vieux. »

Il doit étudier Jane, maintenant, l'expression de son visage baissé. Quand Henri faisait la cour à Anne, elle regardait le monde avec franchise, le menton relevé, ses yeux à peine enfoncés comme des taches obscures sur le brillant de sa peau. Mais un regard inquisiteur suffit à faire baisser les yeux à Jane. Son expression est renfermée, songeuse. Il en a déjà vu de semblables. Il a regardé des tableaux ces quarante dernières années. Quand il était enfant, un tableau, c'était un sexe de femme écarté tracé à la craie sur un mur, ou un saint aux yeux plats qu'on étudiait tout en bâillant au catéchisme. Mais à Florence, les maîtres ont peint des vierges au visage impassible, modestes, réticentes, dissimulant en elles leur destinée, leurs calculs ; leurs yeux étaient tournés vers l'intérieur, vers des images de douleur et de gloire. Jane a-t-elle vu de tels tableaux ? Il est possible que les maîtres se soient inspirés de la vie, qu'ils aient étudié le visage de quelque femme promise en mariage, quelque femme entraînée par sa famille jusqu'au portail de l'église. Coiffe française, coiffe en gable, ça ne suffit pas. Si Jane pouvait totalement voiler son visage, elle le ferait et cacherait ses calculs au monde.

« Bon, commence-t-il, gêné d'attirer l'attention sur lui. La raison de ma venue : le roi m'a demandé d'apporter un présent. »

Il est enveloppé dans de la soie. Jane lève les yeux tout en le retournant entre ses mains.

« Vous m'avez un jour fait un présent, maître Cromwell. Et à cette époque, personne d'autre ne m'en faisait. Soyez assuré que je m'en souviendrai, quand il sera en mon pouvoir de vous être utile. »

Juste à temps pour entendre cela et froncer les sourcils, sir Nicholas Carew fait son entrée. Il ne pénètre pas dans une pièce comme les hommes ordinaires, mais il déboule, tel un engin de siège ou quelque formidable machine de guerre, et maintenant, alors qu'il s'immobilise devant Cromwell, il semble vouloir le bombarder.

« J'ai appris pour ces ballades, dit-il. Ne pouvez-vous les faire cesser ?

– Elles n'ont rien de personnel, répond-il. Rien que des calomnies réchauffées datant de l'époque où Catherine était reine et Anne, prétendante.

– Les deux cas n'ont rien de semblable. Cette femme vertueuse, et cette… »

Les mots manquent à Carew ; et en effet, tant que son statut judiciaire est incertain et que l'accusation n'a pas été précisée, il est difficile de décrire Anne. Si elle a commis une trahison, elle est, en attendant le verdict de la cour, techniquement morte ; mais à la Tour, rapporte Kingston, elle mange avec appétit et glousse, comme Tom Seymour, à des plaisanteries intérieures.

« Le roi récrit de vieilles chansons, explique-t-il. Il reformule leurs

références. Une femme brune disparaît au profit d'une femme blonde. Jane sait comment ces choses fonctionnent. Elle était avec l'ancienne reine. Si elle ne se fait aucune illusion, malgré son jeune âge, alors vous devriez vous débarrasser des vôtres, sir Nicholas. Vous êtes trop vieux pour en avoir. »

Jane est assise immobile, tenant son présent entre ses mains, toujours enveloppé.

« Tu peux l'ouvrir, Jane, suggère gentiment sa sœur. Quoi que ce soit, tu peux le garder.

– J'écoutais monsieur le secrétaire, répond Jane. On peut apprendre beaucoup de choses de sa bouche.

– Des leçons qui ne sont pas faites pour toi, déclare Edward Seymour.

– Je ne sais pas. Dix années d'entraînement avec monsieur le secrétaire, et j'apprendrais peut-être à me défendre toute seule.

– Ton heureuse destinée, réplique Edward, est d'être reine, pas avocate.

– Alors, demande Jane, remercies-tu Dieu que je sois née femme ?

– Nous remercions Dieu à genoux, quotidiennement », dit Tom Seymour avec une galanterie forcée.

C'est nouveau pour lui de voir sa docile sœur demander des compliments, et il peine à la satisfaire. Il adresse à son frère Edward un regard et un haussement d'épaules : désolé, le mieux que je puisse faire.

Jane déballe son cadeau. Elle fait courir la chaîne entre ses doigts ; elle est aussi fine que ses cheveux. Elle tient le minuscule livre dans la paume de sa main et le retourne. Dans l'émail or et noir de sa couverture, des rubis forment des initiales entrelacées : « H » et « A ».

« Ne vous formalisez pas, les pierres peuvent être remplacées », se hâte-t-il de dire.

Le visage de Jane s'est décomposé ; elle ignore encore à quel point le roi, ce magnifique prince, peut être pingre. Henri aurait dû me prévenir, songe-t-il. Sous l'initiale d'Anne, on distingue encore celle de Catherine. Il tend le livre à Carew.

« Vous avez vu ? »

Le chevalier l'ouvre, actionnant difficilement le minuscule fermoir.

« Ah, fait-il. Une prière latine. Ou un verset de la Bible ?

– Puis-je ? » Il le reprend. « C'est le livre des Proverbes. "Qui peut trouver une femme bonne et vertueuse ? Elle a plus de valeur que les rubis." » De toute évidence, non, songe-t-il : trois présents, trois femmes, et une seule facture de bijoutier. Il demande à Jane, en souriant : « Connaissez-vous la femme qui est mentionnée ici ? Ses habits sont en soie pourpre, dit l'auteur. Je pourrais vous en dire beaucoup plus sur elle, grâce à des versets qui ne figurent pas sur cette

page.

– Vous auriez dû être évêque, Cromwell, déclare Edward Seymour.

– Edward, répond-il, j'aurais dû être pape. »

Il s'apprête à prendre congé, quand Carew lui fait signe de le suivre en repliant l'index d'un geste péremptoire. Oh, Seigneur, soupire-t-il, il va me faire payer mon manque d'humilité. Carew l'entraîne à l'écart. Mais ce n'est pas pour lui faire des reproches.

« La princesse Marie, murmure Carew, a grand espoir d'être rappelée auprès de son père. Quel meilleur remède, quel meilleur réconfort pour le roi à une telle période, que d'avoir chez lui l'enfant de son vrai mariage.

– Marie est mieux là où elle est. Les sujets dont on discute ici, au Conseil et dans la rue, ne sont pas faits pour les oreilles d'une jeune fille. »

Carew fronce les sourcils.

« Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites. Mais elle attend des messages du roi. Des signes. »

Des signes, songe-t-il ; ça peut être arrangé.

« Il y a des femmes et des hommes à la cour, reprend Carew, qui veulent lui rendre leurs hommages, et si la princesse ne peut venir ici, les termes de son confinement doivent pouvoir être assouplis ? Il n'est plus guère approprié de l'entourer de femmes de la famille Boleyn. Peut-être son ancienne gouvernante, la comtesse de Salisbury… »

Margaret Pole ? Cette furie papiste hagarde ? Mais ce n'est pas le moment de révéler de dures vérités à sir Nicholas ; cela peut attendre.

« Le roi avisera, répond-il aimablement. C'est une affaire de famille. Il saura ce qui est le mieux pour sa fille. »

Le soir, quand les chandelles sont allumées, Henri pleure doucement pour Marie. Mais de jour il la voit telle qu'elle est : désobéissante, obstinée, toujours indomptée. Quand tout sera réglé, dit le roi, je serai de nouveau attentif à mes devoirs de père. Je suis triste que lady Marie et moi soyons brouillés. Après Anne, une réconciliation sera possible. Mais, ajoute-t-il, il y aura certaines conditions. Auxquelles, croyez-moi, ma fille Marie adhérera.

« Une dernière chose, dit Carew. Vous devez arrêter Wyatt. »

À la place, il fait chercher Francis Bryan. Francis arrive avec un large sourire : il se croit intouchable. Son cache-œil est orné d'une petite émeraude scintillante, qui produit un effet sinistre : un œil vert, et l'autre…

Il l'examine, demande : « Sir Francis, de quelle couleur sont vos yeux ? Je veux dire, votre œil ?

– Rouge, généralement, répond Bryan. Mais j'essaie de ne pas boire pendant le carême. Ou l'avent. Ou le vendredi. » Il a une voix lugubre.

« Pourquoi suis-je ici ? Vous savez que je suis de votre côté, n'est-ce pas ?

– Je vous ai simplement invité à souper.

– Vous avez aussi invité Mark Smeaton à souper. Et voyez où il est maintenant.

– Ce n'est pas moi qui doute de vous », dit-il avec un lourd soupir d'acteur. (C'est toujours un plaisir de tourmenter sir Francis.) « Ce n'est pas moi, mais le monde en général, qui s'interroge sur votre loyauté. Vous êtes, naturellement, le parent de la reine.

– Je suis aussi le parent de Jane. » Bryan est toujours à l'aise, et il le montre en se penchant en arrière sur sa chaise et en étirant ses jambes sous la table. « Je ne m'attendais pas à être interrogé.

– Je parle à tous ceux qui sont proches de la famille de la reine. Et vous êtes assurément proche, vous êtes avec eux depuis le début ; n'êtes-vous pas allé à Rome, pour obtenir le divorce du roi, défendant la cause des Boleyn avec une ardeur sans pareille ? Mais qu'avez-vous à craindre ? Vous êtes un vieux courtisan, vous savez tout. Vos connaissances, utilisées avec sagesse, partagées avec sagesse, peuvent vous protéger. »

Il attend. Bryan s'est redressé.

« Et vous voulez plaire au roi, poursuit-il. Tout ce que je demande, c'est que, le cas échéant, vous répondiez précisément à chacune de mes questions. »

Il pourrait jurer que Francis transpire du vin gascon, que ses pores suintent cet infect breuvage qu'il achète pour une bouchée de pain et revend à bon prix aux cuisines du roi.

« Écoutez, Crumb, dit Bryan. Ce que je sais, c'est que Norris s'est toujours imaginé copulant avec elle.

– Et son frère, qu'imaginait-il ? »

Bryan hausse les épaules.

« Elle a été envoyée en France et ils ne se sont connus qu'une fois adultes. J'ai déjà entendu parler de cas semblables, pas vous ?

– Non, je ne crois pas. Nous n'étions pas portés sur l'inceste là où j'ai grandi ; Dieu sait que nous avions nos crimes et nos péchés, mais notre fantaisie avait des limites.

– Vous l'avez vu en Italie, je parie. Seulement parfois les gens voient des choses et n'osent pas les nommer.

– J'ose tout nommer, répond-il calmement. Comme vous le verrez. Mon imagination est peut-être en retard par rapport aux révélations quotidiennes, mais je travaille dur pour me mettre à jour.

– Maintenant qu'elle n'est plus reine, dit Bryan, car elle ne l'est plus, n'est-ce pas… je peux dire ce qu'elle est, une dévergondée, et où trouverait-elle de meilleures opportunités que dans sa propre famille ? »

Lui dit : « En suivant ce raisonnement, croyez-vous qu'elle le fasse avec l'oncle Norfolk ? Ou bien, elle pourrait le faire avec vous, sir Francis. Si elle est portée sur ses parents. Vous êtes un grand galant.

– Oh, Seigneur, soupire Bryan. Cromwell, vous ne feriez pas ça.

– Je ne fais que mentionner cette possibilité. Mais puisque nous sommes d'accord, ou puisque nous semblons l'être, me rendrez-vous un service ? Vous pourriez aller à Great Hallingbury et préparer mon ami lord Morley à ce qui va arriver. Ce n'est pas le genre de nouvelle qu'on peut annoncer dans une lettre, pas à un ami âgé.

– Vous croyez que c'est mieux en face à face ? » Un rire incrédule. « Milord, dirai-je, je viens en personne pour vous éviter un choc – votre fille Jane sera bientôt veuve, car son mari doit être décapité pour inceste.

– Non, la question de l'inceste, nous la laissons aux prêtres. C'est pour trahison qu'il mourra. Et nous ne savons pas si le roi choisira la décapitation.

– Je ne crois pas pouvoir faire ça.

– Moi, je crois que vous le pouvez. J'ai une grande foi en vous. Considérez ça comme une mission diplomatique. Vous en avez déjà effectué. Même si je me demande comment.

– Sobre, répond Francis Bryan. Mais j'aurai besoin d'un verre pour celle-là. Et vous savez, je redoute lord Morley. Il produit toujours quelque ancien manuscrit en s'écriant "Regardez ça, Francis !" et en riant de bon cœur aux plaisanteries qu'il contient. Et vous connaissez mon latin, n'importe quel écolier en aurait honte.

– Ne cherchez pas à m'amadouer, dit-il. Sellez votre cheval. Mais avant de vous rendre dans l'Essex, rendez-moi un autre service. Allez voir votre ami Nicholas Carew. Dites-lui que j'accepte sa demande et parlerai à Wyatt. Mais prévenez-le, dites-lui qu'il est inutile de me pousser car je ne le laisserai pas faire. Rappelez à Carew qu'il y aura peut-être d'autres arrestations, même si je ne puis encore dire qui. Ou plutôt que, si je le puis, je ne suis pas disposé à le dire. Comprenez, et faites comprendre à votre ami, que je dois avoir les coudées franches. Je ne suis pas leur serviteur.

– Suis-je libre de partir ?

– Libre comme l'air, répond-il, platement. Mais, et le souper ?

– Vous pouvez manger ma part », répond sir Francis.

Bien que sa chambre soit sombre, le roi déclare : « Nous devons regarder dans le miroir de la vérité. Je crois que je suis coupable, car je n'ai pas voulu admettre ce que je soupçonnais. »

Henri regarde Cranmer d'un air de dire, c'est à vous maintenant : j'admets ma faute, alors accordez-moi l'absolution. L'archevêque semble tourmenté ; il ne sait pas ce qu'Henri va dire ensuite, ni s'il

peut se faire confiance à lui-même pour répondre. Cambridge ne l'a pas préparé à une telle nuit.

« Vous n'avez pas été négligent », dit-il au roi. Il décoche un regard interrogateur, comme une longue aiguille, en direction de Cromwell. « Dans ces questions, l'accusation ne devrait sûrement pas arriver avant les preuves.

– Vous devez garder à l'esprit, répond-il à Cranmer – car il est bienveillant et calme et plein de phrases – vous devez garder à l'esprit que ce n'est pas moi, mais le Conseil dans sa totalité qui a examiné les gentilshommes qui sont désormais accusés. Et le Conseil vous a appelé, vous a exposé l'affaire, et vous n'avez pas objecté. Comme vous l'avez dit vous-même, monsieur l'archevêque, nous ne sommes pas allés si loin sans avoir mûrement réfléchi.

– Quand j'y repense, dit Henri, tant de choses deviennent claires. J'ai été induit en erreur et trahi. Tant d'amis perdus, d'amis et de bons serviteurs, perdus, éloignés, exilés de la cour. Et pire… je pense à Wolsey. La femme que j'appelais mon épouse s'est acharnée contre lui avec toute son ingéniosité, usant de toutes les armes de la ruse et de la rancœur. »

De quelle épouse parle-t-il ? Aussi bien Catherine qu'Anne se sont acharnées contre lui.

« Je ne sais pourquoi j'ai été autant abusé, poursuit Henri. Mais saint Augustin ne qualifie-t-il pas le mariage de "vêtement mortel et servile" ?

– Chrysostome, murmure Cranmer.

– Laissez passer, dit-il, lui, Cromwell, hâtivement. Si ce mariage est dissous, Majesté, le Parlement vous demandera de vous marier de nouveau.

– Sans doute. Mais comment un homme peut-il accomplir son devoir, aussi bien envers son royaume qu'envers Dieu ? Nous péchons même dans l'acte de reproduction. Nous devons avoir une descendance, en particulier nous autres rois, et pourtant on nous met en garde contre la luxure, même au sein du mariage, et certaines autorités affirment, n'est-ce pas, qu'aimer sa femme immodérément est une forme d'adultère ?

– Jérôme, murmure Cranmer, comme s'il aurait aimé renier le saint. Mais il y a d'autres enseignements qui sont plus réconfortants et qui louent le mariage.

– Des roses arrachées aux épines, dit-il. L'Église n'offre guère de réconfort à l'homme marié, même si Paul affirme que nous devons aimer notre épouse. Il est difficile, Majesté, de ne pas considérer le mariage comme un péché par nature, puisque les abstinents ont passé de nombreux siècles à nous dire qu'ils étaient meilleurs que nous. Mais ils ne sont pas meilleurs. La répétition d'enseignements faux ne

les rend pas vrais. Êtes-vous d'accord, Cranmer ? »

Tuez-moi sur-le-champ, semble dire le visage de l'archevêque. Au mépris de toutes les lois du roi et de l'Église, l'archevêque est un homme marié ; il s'est marié en Allemagne quand il était parmi les réformateurs. Il garde Frau Grete au secret, la cache dans ses maisons à la campagne. Henri le sait-il ? Il doit le savoir. Henri le dira-t-il ? Non, parce qu'il est accaparé par sa propre situation délicate.

« Je ne comprends pas comment j'ai pu la désirer, dit le roi. C'est pourquoi je crois qu'elle m'a séduit avec des charmes et des enchantements. Elle prétend m'aimer. Catherine prétendait m'aimer. Mais quand elles disent aimer, elles pensent le contraire. Je crois qu'Anne a essayé de me nuire à chaque instant. Elle a toujours été mauvaise. Rappelez-vous comment elle raillait son oncle, M. De Norfolk. Rappelez-vous combien elle méprisait son père. Elle voulait censurer mon comportement, me donner des conseils dans des affaires qui dépassaient son entendement, et elle me disait des mots qu'aucun homme pauvre n'accepterait d'entendre de la bouche de son épouse. »

Cranmer observe : « Elle était effrontée, certes. Mais elle savait que c'était une faute et tentait de se contenir.

– Maintenant elle va être contenue, pardieu ! » Le ton d'Henri est féroce ; mais il ne tarde pas à le moduler et à reprendre les accents plaintifs de la victime. Il ouvre son écritoire en noyer. « Vous voyez ce petit livre ? » Ce n'est pas vraiment un livre, ou pas encore, juste une liasse de feuilles ; il n'y a pas de page de titre, simplement une page noircie par l'écriture laborieuse d'Henri. « C'est un livre en préparation. C'est moi qui l'ai écrit. C'est une pièce. C'est une tragédie. C'est ma propre histoire. »

Il le lui tend.

Lui dit : « Gardez-le, Sire, jusqu'à ce que nous ayons plus de temps pour lui rendre justice.

– Mais vous devriez savoir, insiste le roi. Connaître sa nature. La façon dont elle s'est comportée avec moi, alors que je lui ai tout donné. Tous les hommes devraient être prévenus de ce que sont les femmes. Leur appétit est illimité. Je crois qu'elle a commis l'adultère avec cent hommes. »

Henri ressemble, l'espace d'un instant, à une créature pourchassée : traquée par les désirs des femmes, traînée au sol et déchiquetée.

« Mais son frère ? » demande Cranmer. Il détourne les yeux. Il ne veut pas regarder le roi. « Est-ce possible ?

– Je doute qu'elle ait pu lui résister, répond Henri. Pourquoi s'en priver ? Pourquoi ne pas boire la coupe jusqu'à son infâme lie ? Et pendant qu'elle assouvissait ses désirs, elle tuait le mien. Quand je m'approchais d'elle, uniquement pour accomplir mon devoir, elle me

lançait un regard qui aurait découragé n'importe quel homme. Mais je sais pourquoi elle faisait ça. Elle voulait se réserver pour ses amants. »

Le roi s'assied. Il se met à parler, à divaguer. Anne l'a pris par la main, il y a un peu plus de dix ans. Elle l'a entraîné dans la forêt et, à la lisière, là où la lumière du jour se fragmente et vire au vert, il a abandonné son jugement, son innocence. Elle l'a entraîné toute la journée, jusqu'à ce qu'il soit tout tremblant et épuisé, mais il ne pouvait même pas s'arrêter pour reprendre son souffle, il ne pouvait pas faire marche arrière, il avait perdu son chemin. Toute la journée il l'a suivie, jusqu'à ce que la lumière diminue, et après il l'a suivie à la lueur de torches : et alors elle s'est tournée vers lui, a éteint les torches et l'a laissé seul dans le noir.

La porte s'ouvre doucement : il lève les yeux et voit Rafe, là où il aurait autrefois vu Weston, peut-être.

« Majesté, M. Richmond est ici pour vous souhaiter une bonne nuit. Dois-je le faire entrer ? »

Henri s'interrompt : « Fitzroy. Bien entendu. »

Le fils illégitime d'Henri est désormais un jeune prince de seize ans, mais sa peau fine et son regard franc le font paraître plus jeune que son âge. Il a les cheveux roux doré des descendants du roi Édouard IV ; il ressemble également un peu au prince Arthur, le défunt frère aîné d'Henri. Il hésite lorsqu'il se retrouve face à son taureau de père, craignant d'être inopportun. Mais Henri se lève et étreint le garçon, le visage humide de larmes.

« Mon petit, dit-il à l'enfant, qui sera bientôt aussi grand que lui. Mon unique fils. » Le roi pleure tellement maintenant qu'il doit s'essuyer le visage sur sa manche. « Elle t'aurait empoisonné, gémit-il. Mais, Dieu merci, grâce à l'adresse de monsieur le secrétaire, le complot a été découvert à temps.

– Merci, monsieur le secrétaire, dit le garçon d'un ton formel. D'avoir découvert le complot.

– Elle vous aurait empoisonnés, toi et ta sœur Marie, et fait de cette petite morveuse qu'elle a enfantée l'héritière d'Angleterre. Ou alors mon trône aurait été transmis à ce qu'elle aurait engendré ensuite, Dieu m'en préserve, si la chose avait survécu. Mais je doute qu'un de ses enfants puisse vivre. Elle était trop mauvaise. Dieu l'a abandonnée. Prie pour ton père, prie pour que Dieu ne m'abandonne pas. J'ai péché, j'ai dû pécher. Le mariage était illégal.

– Quoi, le dernier ? demande le garçon. Il l'était aussi ?

– Illégal et maudit. » Henri balance le garçon d'avant en arrière, l'étreignant férocement, serrant les poings dans son dos : c'est ainsi, peut-être, qu'une mère ourse écrase ses petits. « Le mariage violait la loi de Dieu. Rien n'aurait pu le rendre légal. Aucune n'était ma

femme, ni celle-ci ni l'autre ; Dieu merci, l'autre est désormais dans sa tombe, et je n'ai plus à l'entendre pleurnicher et prier et implorer, et se mêler de mes affaires. Ne me dis pas qu'il y a eu des dispenses, je ne veux pas en entendre parler, aucun pape ne peut administrer la loi divine. Et Anne Boleyn, comment a-t-elle pu s'approcher de moi ? Pourquoi l'ai-je regardée ? Pourquoi m'a-t-elle aveuglé ? Il y a tant de femmes dans ce monde, tant de jeunes femmes fraîches et vertueuses, tant de femmes bonnes et douces. Pourquoi ai-je eu le malheur d'avoir des femmes qui détruisent leurs enfants dans leur propre ventre ? »

Il lâche le garçon, si brusquement que celui-ci chancelle.

Henri renifle.

« Va, mon enfant. Retrouve ton lit innocent. Et vous, monsieur le secrétaire, retrouvez… retrouvez les vôtres. » Le roi s'essuie le visage avec un mouchoir. « Je suis trop fatigué pour me confesser ce soir, monsieur l'archevêque. Vous pouvez également rentrer chez vous. Mais vous reviendrez et vous m'absoudrez. »

Cela semble une bonne idée. Cranmer hésite : mais il n'est pas du genre à soutirer de force les secrets d'autrui. Lorsqu'ils quittent la pièce, Henri saisit son petit livre : absorbé, il tourne les pages et s'assied pour lire sa propre histoire.

Après être sorti de la chambre du roi, il donne le signal aux hommes qui attendent.

« Allez voir s'il a besoin de quoi que ce soit. »

Lentement, avec réticence, ses valets pénètrent dans la tanière d'Henri : incertains d'être les bienvenus, incertains de tout. Me divertir en bonne compagnie : mais où est la compagnie maintenant ? Elle rase les murs.

Il prend congé de Cranmer, lui donne une accolade et murmure : « Tout se passera bien. »

Le jeune Richmond lui touche le bras : « Monsieur le secrétaire, j'ai quelque chose à vous dire. »

Il est fatigué. Il s'est levé à l'aube pour rédiger des lettres à destination de l'Europe.

« Est-ce urgent, milord ?

– Non. Mais c'est important. »

Imaginez avoir un maître qui sache faire la différence.

« Allez-y, milord, vous avez toute mon attention.

– Je veux vous dire que j'ai possédé une femme.

– J'espère qu'elle a été à la hauteur de vos attentes. »

Le garçon lâche un éclat de rire incertain.

« Pas vraiment. C'était une catin. Mon frère Surrey a arrangé la rencontre pour moi. » Le fils de Norfolk, voilà de qui il parle. À la lueur d'un bougeoir, le visage du garçon oscille entre le doré, le noir,

de nouveau le doré, comme s'il était plongé dans l'ombre. « Mais maintenant je suis un homme et je crois que Norfolk devrait me laisser vivre avec ma femme. »

Richmond est déjà marié, à la fille de Norfolk, la petite Mary Howard. Pour des raisons personnelles, Norfolk maintient les enfants séparés ; si Anne avait donné à Henri un fils dans le cadre du mariage, Richmond aurait été sans valeur pour le roi, et Norfolk a calculé que, dans ce cas, si sa fille était toujours vierge, il aurait été encore possible de lui trouver un meilleur parti. Mais tous ces calculs sont désormais inutiles.

« Je parlerai au duc en votre nom, dit-il. Je crois qu'il sera désormais disposé à exaucer votre souhait. »

Richmond rougit : plaisir, embarras ? Le garçon n'est pas idiot et connaît sa situation, qui en quelques jours s'est incommensurablement améliorée. Lui, Cromwell, entend déjà la voix de Norfolk, aussi claire que lorsqu'il argumente pendant le Conseil : la fille de Catherine a déjà été déclarée bâtarde, la fille d'Anne suivra, si bien que les trois enfants d'Henri sont illégitimes. Dans ce cas, pourquoi ne pas préférer le garçon aux filles ?

« Monsieur le secrétaire, dit le garçon, les serviteurs de ma maison affirment qu'Élisabeth n'est même pas la fille de la reine. Ils disent qu'elle a été amenée clandestinement à l'intérieur de la chambre dans un panier pour remplacer l'enfant mort-né de la reine.

– Pourquoi aurait-elle fait ça ? »

Il est toujours curieux d'entendre les raisonnements des serviteurs.

« Parce que, pour être reine, elle a passé un pacte avec le diable. Mais le diable triche toujours. Il l'a laissée être reine, mais il ne l'a pas laissée avoir d'enfant vivant.

– Mais on pourrait croire qu'elle aurait été plus futée. Si elle a fait venir un bébé dans un panier, pourquoi ne pas avoir choisi un garçon ? »

Richmond parvient à esquisser un piètre sourire.

« Peut-être a-t-elle mis la main sur le seul bébé qu'elle pouvait avoir. Après tout, les gens n'abandonnent pas leurs enfants dans la rue. »

Ils le font, pourtant. Et il va proposer un projet de loi au Parlement pour subvenir aux besoins des garçons orphelins de Londres. Son idée, c'est que si on s'occupe des garçons, on finira aussi par s'occuper des orphelines.

« Parfois, dit Richmond, je pense au cardinal. Vous arrive-t-il de penser à lui ? » Il s'affaisse sur une malle ; et lui, Cromwell, s'assied à côté de lui. « Quand j'étais tout petit, et très idiot comme le sont les enfants, je croyais que le cardinal était mon père.

– Le cardinal était votre parrain.

– Oui, mais je croyais… Parce qu'il était si affectueux avec moi.

Il venait me voir et me prenait dans ses bras, et même s'il m'offrait de la belle vaisselle dorée, il m'a aussi apporté une pelote de soie et une poupée, le genre de chose que, comme vous le savez, les garçons apprécient – il baisse la tête – quand ils sont petits, et je parle d'un âge où je portais encore des tuniques. Je savais qu'il y avait un secret me concernant et je croyais que c'était ça, que j'étais le fils d'un prêtre. Quand le roi est venu, c'était un étranger pour moi. Il m'a apporté une épée.

– Et avez-vous deviné que c'était votre père ?

– Non », répond le garçon. Il écarte les mains, pour illustrer son impuissance enfantine. « Non. Il a fallu qu'on me l'explique. Ne le lui dites pas, s'il vous plaît. Il ne comprendrait pas. »

De tous les chocs qu'il a reçus, ce pourrait être le plus grand : savoir que son fils ne l'a pas reconnu.

« A-t-il beaucoup d'autres enfants ? » demande Richmond. Il parle, désormais, avec l'autorité d'un homme du monde. « J'imagine que oui.

– À ma connaissance, il n'a pas d'autre enfant mieux placé que vous. On dit que le fils de Mary Boleyn était le sien, mais elle était mariée à l'époque, et l'enfant a pris le nom de son mari.

– Mais je suppose qu'il va maintenant épouser Mlle Seymour, quand ce mariage… (le garçon bute sur les mots), quand ce qui doit se passer… quand ce sera fait. Et elle aura peut-être un fils, car les Seymour sont une famille fertile.

– Si cela arrive, répond-il doucement, vous devrez vous tenir prêt et être le premier à féliciter le roi. Et vous devrez vous préparer toute votre vie à vous mettre au service de ce petit prince. Mais dans l'immédiat, laissez-moi vous donner un conseil… si votre installation avec votre épouse devait encore être repoussée, vous feriez bien de vous trouver une jeune femme pure et de vous arranger avec elle. Puis, quand vous la quitterez, vous lui paierez une petite rente pour qu'elle garde le secret.

– Est-ce ce que vous faites, monsieur le secrétaire ? »

La question est sincère, mais pendant un moment il se demande si le garçon l'espionne pour quelqu'un.

« Mieux vaut ne pas discuter de ça entre gentilshommes, répond-il. Et suivez l'exemple de votre père le roi, qui, quand il parle des femmes, n'est jamais grossier. » Violent, peut-être, songe-t-il, mais jamais grossier. « Soyez prudent et restez à l'écart des catins. Vous ne devez pas attraper de maladie, comme le roi français. Et puis, si votre jeune femme vous donne un enfant, vous devrez vous en occuper et l'élever, car vous saurez qu'il n'est pas d'un autre homme.

– Mais on ne peut jamais être sûr… » Richmond s'interrompt. Le jeune homme est brutalement confronté aux réalités du monde. « Si le roi peut être trompé, alors n'importe quel autre homme doit

pouvoir l'être. Si les femmes mariées mentent, n'importe quel homme pourrait élever l'enfant d'un autre. »

Il sourit.

« Mais un autre homme élèverait les siens. »

Il compte instaurer, quand il en aura le temps, une sorte de registre, un document recensant les baptêmes, de sorte à pouvoir compter les sujets du roi et à savoir qui ils sont, ou, du moins, qui leur mère prétend qu'ils sont : le nom de famille et la paternité sont deux choses différentes, mais il faut bien commencer quelque part. Il observe le visage des Londoniens quand il circule en ville et il pense aux rues d'autres villes où il a vécu ou qu'il a traversées, et il s'interroge. Ce serait une bonne chose si j'avais d'autres enfants, songe-t-il. Il a été aussi chaste qu'un homme peut raisonnablement l'être, mais le cardinal avait pris l'habitude d'inventer des scandales à propos de lui et de ses nombreuses concubines. Chaque fois qu'un jeune criminel robuste était traîné à la potence, le cardinal disait : « Là, Thomas, ça doit être un des vôtres. »

Le garçon bâille.

« Je suis si fatigué, dit-il. Pourtant je ne suis pas allé chasser aujourd'hui. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. »

Les serviteurs de Richmond attendent non loin : leur emblème est un demi-lion rampant ; leur livrée bleu et jaune semble terne dans la faible lueur. Comme des nourrices arrachant un enfant à une flaque boueuse, ils voudraient arracher le jeune duc aux manigances de Cromwell. Il règne un climat de peur, et c'est lui qui l'a créé. Personne ne sait pendant combien de temps les arrestations se poursuivront, ni qui sera arrêté. Il sent que lui-même n'en sait rien et pourtant il est responsable. George Boleyn est logé à la Tour. Weston et Brereton ont été autorisés à passer une dernière nuit dans le monde, quelques heures de grâce pour arranger leurs affaires ; à cette heure demain ils seront enfermés : ils pourraient s'enfuir, mais pour aller où ? Aucun des hommes, à part Mark, n'a été convenablement interrogé : c'est-à-dire interrogé par lui. Mais on commence à se battre pour le butin. Norris n'était pas arrêté depuis une journée que la première lettre arrivait, envoyée par un homme qui prétendait avoir quatorze enfants et demandait à ce que lui soit accordée une partie de ses fonctions et de ses privilèges. Quatorze bouches à nourrir : sans parler des besoins de l'homme lui-même et de sa femme qui claque des dents de faim.

Le lendemain, de bonne heure, il dit à William Fitzwilliam : « Accompagnez-moi à la Tour pour parler à Norris. »

Fitz répond : « Non, allez-y seul. Je ne peux pas faire ça une seconde fois. Je le connais depuis toujours. La première fois ça a failli me tuer. »

Le Gentil Norris : porte-coton en chef du roi, tisseur de fils de soie, araignée parmi les araignées, centre noir de la vaste toile dégoulinante du népotisme courtisan : quel homme alerte et aimable, il a plus de quarante ans mais porte bien son âge. Norris est un homme perpétuellement en équilibre, une illustration vivante de l'art de la *sprezzatura*. Personne ne l'a jamais vu défait. Il a l'air d'un homme qui a non pas réussi sa vie, mais qui s'est résigné au succès. Il est aussi courtois avec une laitière qu'avec un duc ; du moins, tant qu'il a un public. Magistral au tournoi, il semble s'excuser lorsqu'il brise sa lance sur son adversaire et, après avoir compté les pièces du royaume, il se lave les mains avec de l'eau de source parfumée aux pétales de rose.

Quoi qu'il en soit, Harry est devenu riche, car ceux qui entourent le roi ne peuvent s'empêcher de devenir riches, aussi modestes qu'ils s'efforcent d'être ; quand Harry obtient quelque avantage, c'est comme si, serviteur obéissant qu'il est, il ôtait de votre vue quelque chose de déplaisant. Et quand il se propose pour quelque poste lucratif, c'est comme s'il le faisait par sens du devoir et pour épargner à des hommes moindres cette peine.

Mais regardez le Gentil Norris maintenant ! C'est triste de voir un homme fort pleurer. C'est ce qu'il lui dit en s'asseyant, et il s'enquiert de son confort, demande si on lui sert la nourriture qu'il aime et comment il a dormi. Ses manières sont bienveillantes et aimables.

« À Noël dernier, maître Norris, vous vous êtes accoutré en Maure, et William Brereton s'est montré à moitié nu dans un déguisement de chasseur ou d'homme des bois, se dirigeant vers la chambre de la reine.

– Pour l'amour de Dieu, Cromwell, renifle Norris. Est-ce une plaisanterie ? Me demandez-vous sérieusement ce que nous faisions alors que nous étions déguisés pour une mascarade ?

– Je lui ai conseillé, à William Brereton, de ne pas s'exhiber. Votre réponse a été que la reine l'avait vu de nombreuses fois. »

Norris rougit : comme il l'a fait le jour en question.

« Vous faites exprès de mal me comprendre. Vous savez que je voulais dire que c'est une femme mariée et que le… que l'appareil d'un homme n'est pas une vision inconnue pour elle.

– Vous savez ce que vous avez voulu dire. Mais moi, je ne sais que ce que vous avez dit. Vous devez admettre qu'une telle réflexion ne serait pas passée pour innocente à l'oreille du roi. En cette même occasion, tandis que nous discutions, nous avons vu Francis Weston, déguisé. Et vous avez observé qu'il allait voir la reine.

– Au moins il n'était pas nu, dit Norris. Il portait un costume de dragon, non ?

– Il n'était pas nu quand nous l'avons vu, certes. Mais qu'avez-vous

dit ensuite ? Vous m'avez dit que la reine était attirée par lui. Vous étiez jaloux, Harry. Et vous ne l'avez pas nié. Dites-moi ce que vous savez contre Weston. Ce sera plus facile pour vous par la suite. »

Norris a repris contenance et s'est mouché.

« Toutes vos allégations ne reposent que sur quelques paroles en l'air susceptibles d'être interprétées de nombreuses manières. Si vous cherchez des preuves d'adultère, Cromwell, vous devrez trouver mieux que ça.

– Oh, je ne sais pas. Étant donné la nature de la chose, il y a rarement des témoins de l'acte. Mais nous prenons en compte les circonstances, les opportunités, les désirs exprimés, nous prenons en compte les fortes probabilités et nous prenons en compte les confessions.

– Vous n'obtiendrez nulle confession de moi ni de Brereton.

– Je n'en suis pas si sûr.

– Vous ne soumettrez pas des gentilshommes à la torture, le roi ne le permettrait pas.

– Pas la peine que ça se sache. » Il se lève d'un bond, tape de la main sur la table. « Je pourrais vous enfoncer les pouces dans les yeux, et alors vous chanteriez *"Green Grows the Holly"* si je vous le demandais. » Il se rassied, reprend son ton aimable. « Mettez-vous à ma place. On dira que je vous ai torturé de toute manière. On dira que j'ai torturé Mark, on commence déjà à propager la rumeur. Même si nous n'avons pas touché à un seul de ses cheveux, je le jure. J'ai obtenu une confession libre de Mark. Il m'a donné des noms. Certains m'ont étonné. Mais je ne l'ai pas montré.

– Vous mentez. » Norris détourne les yeux. « Vous essayez de nous pousser à nous trahir mutuellement.

– Le roi sait que penser. Il ne demande pas de témoins. Il connaît votre trahison et celle de la reine.

– Demandez-vous, dit Norris, si j'ai pu oublier mon honneur au point de trahir un roi qui a été si bon avec moi et de faire courir un si terrible danger à une femme que je vénère ? Ma famille sert le roi d'Angleterre depuis des temps immémoriaux. Mon arrière-grand-père a servi le roi Henri VI, cet homme saint, que Dieu ait son âme. Mon grand-père a servi le roi Édouard et il aurait servi son fils s'il avait vécu pour régner, et quand Henri Tudor a été écarté du royaume par le scorpion Richard Plantagenêt, il l'a servi dans son exil et a continué de le servir quand il a été couronné. Je suis aux côtés d'Henri depuis mon enfance. Je l'aime comme un frère. Avez-vous un frère, Cromwell ?

– Aucun de vivant. »

Il regarde Norris, exaspéré. Il semble croire qu'avec de l'éloquence, de la sincérité, de la franchise, il va pouvoir changer les choses. Mais

toute la cour l'a vu baver devant la reine. Comment peut-il s'attendre à lorgner la marchandise, et sans nul doute la toucher, sans avoir à régler la note à la fin ?

Il se lève, s'éloigne, se retourne, secoue la tête : il soupire.

« Ah, pour l'amour de Dieu, Harry Norris. Dois-je vous faire un dessin ? Le roi doit être débarrassé d'elle. Elle ne peut pas lui donner de fils et il ne l'aime plus. Il aime une autre femme et il ne peut pas l'avoir à moins qu'Anne ne soit écartée. Maintenant, est-ce assez simple pour vous ? Anne ne partira pas sans faire un esclandre, elle me l'a dit un jour ; elle a dit, si jamais Henri me rejette, ce sera la guerre. Donc elle refusera de partir, elle doit être chassée, et c'est moi qui dois la chasser, car qui d'autre le ferait ? Reconnaissez-vous la situation ? Vous souvenez-vous ? Dans un cas similaire, mon ancien maître Wolsey n'a pas su satisfaire le roi, et après quoi ? Il a été disgracié et en est mort. J'ai appris la leçon et je compte satisfaire le roi à tous les égards. Pour le moment, c'est un cocu malheureux, mais il oubliera quand il sera de nouveau marié, et ça ne prendra pas longtemps.

– Je suppose que les Seymour ont déjà préparé le banquet. »

Il fait un large sourire.

« Et Tom Seymour se fait boucler les cheveux. Et le jour du mariage, le roi sera heureux, je serai heureux, l'Angleterre entière sera heureuse, hormis Norris, car je crains qu'il ne soit mort. Je ne vois pas d'autre issue, à moins que vous ne vous confessiez et ne vous en remettiez à la clémence du roi. Il a promis la clémence. Et il tient ses promesses. En général.

– Je suis rentré à cheval avec lui de Greenwich, après le tournoi, dit Norris. Le trajet était long, et à chaque pas il me harcelait, qu'avez-vous fait ? Avouez. Mais je vais vous répéter ce que je lui ai dit, je suis innocent. Et le pire », Norris perd désormais son sang-froid, « Le pire, c'est que vous le savez aussi bien que lui. Alors dites-moi, pourquoi moi ? Pourquoi pas Wyatt ? Tout le monde le soupçonne avec Anne, et a-t-il jamais catégoriquement nié ? Wyatt la connaissait avant. Il la connaissait dans le Kent. Il la connaissait depuis son enfance.

– Et après ? Il la connaissait quand elle était une simple jeune fille. Et s'il l'a touchée ? C'est peut-être une honte, mais ce n'est pas une trahison. Ce n'est pas comme toucher la femme du roi, la reine d'Angleterre.

– Je n'ai honte d'aucun de mes rapports avec Anne.

– Mais peut-être avez-vous honte de vos pensées à son sujet ? Vous l'avez confié à Fitzwilliam.

– Vraiment ? demande Norris d'une voix monocorde. Est-ce ce qu'il a retenu de mes propos ? Que j'avais honte ? Et si c'était vrai, Cromwell, même si c'était vrai… mes pensées ne sont pas un crime. »

Il lève les paumes.

« Si les pensées sont des intentions, et si les intentions sont mauvaises… si vous ne l'avez pas possédée illégalement, comme vous l'affirmez, aviez-vous l'intention de la posséder légalement, après la mort du roi ? Cela va faire six ans que votre femme est morte, pourquoi ne vous êtes-vous pas remarié ?

– Et vous ? »

Il acquiesce.

« Bonne question. Je me la pose. Mais je ne me suis pas promis à une jeune femme pour ensuite rompre la promesse, comme vous l'avez fait. Mary Shelton a perdu son honneur avec vous… »

Norris rit.

« Avec moi ? Plutôt avec le roi.

– Mais le roi n'était pas en position de l'épouser, alors que vous, si, et elle avait votre promesse, et vous avez laissé traîner. Pensiez-vous que le roi mourrait et que vous pourriez épouser Anne ? Ou bien vous attendiez-vous à ce qu'elle trahisse ses promesses de mariage du vivant du roi en devenant votre concubine ? C'est soit l'un, soit l'autre.

– Si je vous dis ni l'un ni l'autre, vous me condamnerez. Vous me condamnerez même si je ne dis rien, en prenant mon silence pour un consentement.

– Francis Weston vous pense coupable.

– Que Francis puisse penser quoi que ce soit, c'est une nouveauté pour moi. Pourquoi ferait-il… ? » Norris s'interrompt. « Quoi, il est ici ? À la Tour ?

– Sous bonne garde. »

Norris secoue la tête.

« Ce n'est qu'un jeune homme. Comment pouvez-vous faire ça à sa famille ? J'admets que c'est un garçon insouciant et impétueux, et on sait qu'il n'a pas mes faveurs, que nous nous sommes affrontés…

– Ah, les rivalités amoureuses. »

Il pose sa main sur son cœur.

« En aucun cas. »

Ah, Harry est défait maintenant : son visage est cramoisi, il tremble de rage et de peur.

« Et que pensez-vous de frère George ? demande-t-il. Vous avez dû être surpris de rencontrer une rivalité de ce côté. J'espère que vous avez été surpris. Quoique les mœurs de vous autres gentilshommes me stupéfient.

– Vous ne me piégerez pas comme ça. De tous les hommes que vous nommerez, je ne dirai rien, ni en leur défaveur, ni en leur faveur. Je n'ai aucune opinion sur George Boleyn.

– Quoi, pas d'opinion sur l'inceste ? Si vous prenez ça autant à la légère, je suis forcé de supposer qu'il y a du vrai dans tout ça.

– Et si je vous disais que je les crois peut-être coupables, vous me répondriez : “Enfin, Norris ! Un inceste ! Comment pouvez-vous croire une telle abomination ? Est-ce un stratagème pour que je vous laisse tranquille ?” »

Il regarde Norris avec admiration.

« Ce n’est pas pour rien que vous me connaissez depuis vingt ans, Harry.

– Oh, je vous ai observé, répond Norris. Comme j’ai observé votre maître Wolsey avant vous.

– C’était judicieux de votre part. Un si grand serviteur de l’État.

– Et un si grand traître au bout du compte.

– Je dois vous faire revenir en arrière. Je ne vous demande pas de vous rappeler les diverses faveurs que vous avez reçues des mains du cardinal. Je vous demande seulement de vous rappeler un divertissement, un certain interlude présenté à la cour. C’était une pièce durant laquelle feu le cardinal était attaqué par des démons qui le portaient en enfer. »

Il voit les yeux de Norris bouger, comme si la scène se déroulait devant lui : la lueur du feu, la chaleur, les spectateurs vociférant. Lui-même et Boleyn attrapant les mains de leur victime, tandis que Brereton et Weston lui saisissent les chevilles. Les quatre balançant par terre la silhouette écarlate, lui donnant des coups de pied. Quatre hommes qui, pour plaisanter, ont transformé le cardinal en bête ; qui lui ont pris son esprit, sa bonté et sa grâce, pour en faire un animal hurlant, rampant au sol, grattant le plancher avec ses pattes.

Ce n’était pas vraiment le cardinal, évidemment. C’était le bouffon Sexton vêtu d’une tenue écarlate. Mais les spectateurs sifflaient comme si c’était réel, ils hurlaient et agitaient le poing, ils juraient et se moquaient. Derrière un paravent, les quatre diables ont ôté leurs masques et leurs déguisements couverts de poils, blasphémant et riant. Ils ont vu Thomas Cromwell appuyé contre le paravent, silencieux, enveloppé d’une toge de deuil noire.

Maintenant Norris le regarde d’un air ébahi.

« Et c’est pour ça ? C’était une pièce. C’était un divertissement, comme vous l’avez dit vous-même. Le cardinal était mort, il ne pouvait pas le savoir. Quand il était vivant, n’ai-je pas été bon avec lui durant ses épreuves ? Ne suis-je pas, lorsqu’il a été exilé de la cour, allé le rejoindre à Putney Heath avec un présent de la main même du roi ? »

Il acquiesce.

« Je concède que d’autres ont plus mal agi. Mais, voyez-vous, aucun de vous ne s’est comporté en chrétien. À la place, vous vous êtes comportés comme des sauvages, en vous jetant sur ses propriétés et ses biens. »

Il voit qu'il n'a pas besoin de continuer. L'indignation sur le visage de Norris a été remplacée par une expression de terreur pure. Au moins, songe-t-il, il a l'intelligence de voir de quoi il retourne : non de quelques griefs datant d'un an ou deux, mais d'une rancune tenace qu'il garde en lui depuis la chute du cardinal.

Il dit : « On finit toujours par avoir la monnaie de sa pièce, Norris. Ne croyez-vous pas ? Et, ajoute-t-il doucement, il ne s'agit pas non plus uniquement du cardinal. Je ne voudrais pas que vous croyiez que je n'ai pas mes raisons propres. »

Norris relève la tête.

« Que vous a fait Mark Smeaton ?

– Mark ? » Il rit. « Je n'aime pas sa manière de me regarder. »

Norris comprendrait-il s'il lui expliquait clairement ? Il a besoin de coupables. Alors il a trouvé des coupables. Même s'ils ne le sont peut-être pas de ce dont on les accuse.

Un silence s'installe. Il attend, assis, ses yeux posés sur l'homme presque mort. Il se demande déjà comment il redistribuera les offices et les privilèges de Norris. Il essaiera de rendre service aux postulants humbles, comme l'homme aux quatorze enfants, qui veut la garde d'un parc à Windsor et un poste dans l'administration du château. Ses offices au pays de Galles pourront être confiés au jeune Richmond, de façon à ce qu'ils retombent sous la supervision du roi. Et Rafe pourrait avoir la propriété de Norris à Greenwich, pour y loger Helen et les enfants quand il devra être à la cour. Quant à Edward Seymour, il a fait savoir qu'il aimerait bien la maison de Norris à Kew.

Harry Norris dit : « Je suppose que vous ne vous contenterez pas de nous mener à l'exécution. Il y aura un procès, un jugement ? N'est-ce pas ? J'espère que ce sera rapide. Je suppose que oui. Le cardinal disait, Cromwell fera en une semaine ce qu'un autre homme fait en un an, inutile de l'entraver ou de s'opposer à lui. Si vous essayez de l'attraper, il ne sera plus là, il aura parcouru vingt miles le temps que vous enfiliez vos bottes. » Il lève les yeux. « Si vous avez l'intention de me tuer en public et de me donner en spectacle, faites vite. Sinon je risque de mourir de chagrin seul dans cette pièce. »

Il secoue la tête.

« Vous vivrez. »

Lui-même a cru cela, autrefois, qu'il mourrait de chagrin : pour sa femme, ses filles, ses sœurs, son père et son maître le cardinal. Mais le cœur continue obstinément de battre. Vous croyez que vous ne pouvez plus respirer, mais votre poitrine voit les choses autrement, elle se soulève et retombe, émettant des soupirs. Vous devez vivre malgré vous ; et pour que vous y parveniez, Dieu vous arrache votre cœur de chair et le remplace par un cœur de pierre.

Norris touche ses côtes.

« La douleur est là. Je l'ai ressentie la nuit dernière. Je me suis assis, à bout de souffle. Je n'osais plus me recoucher.

– Quand il a été disgracié, le cardinal disait la même chose. La douleur était comme une pierre à aiguiser, affirmait-il. Une pierre à aiguiser sur laquelle on passait un couteau. Et elle a continué d'affûter, jusqu'à ce qu'il meure. »

Il se lève, ramasse ses papiers : il incline la tête et prend congé.

Henry Norris : patte antérieure gauche.

William Brereton. Gentilhomme du Cheshire. Serviteur au pays de Galles du jeune duc de Richmond, mais un mauvais serviteur. Un homme turbulent, arrogant, coriace, issu d'une lignée turbulente.

« Revenons, dit-il, revenons à l'époque du cardinal, car je me rappelle qu'une personne de votre maison a tué un homme durant une partie de boules.

– Les esprits peuvent s'échauffer pendant ce jeu, répond Brereton. Vous le savez. Vous y jouez, paraît-il.

– Le cardinal pensait, ils doivent payer ; et votre famille a reçu une amende parce qu'elle a entravé l'enquête. Je me demande, les choses ont-elles changé depuis ? Vous vous croyez tout permis sous prétexte que vous êtes au service du duc de Richmond et que Norfolk vous soutient…

– Le roi lui-même me soutient. »

Il hausse les sourcils.

« Vraiment ? Alors vous devriez vous plaindre auprès de lui. Parce que vous êtes mal logé, n'est-ce pas ? Hélas pour vous, le roi n'est pas ici, vous devrez donc composer avec moi et mon infaillible mémoire. Mais oublions le passé. Considérez, par exemple, le cas du gentilhomme du Flintshire, John ap Eyton. C'est si récent que vous n'avez pu l'oublier.

– Donc c'est pour ça que je suis ici, dit Brereton.

– Pas totalement, mais laissons de côté votre liaison adultère avec la reine et concentrons-nous sur Eyton. Vous connaissez les faits. Il y a une querelle, des coups sont échangés, une personne de votre maison est tuée, mais Eyton est jugé comme il se doit par un jury de Londres et il est acquitté. Du coup, au mépris de la loi et de la justice, vous jurez de vous venger. Vous faites enlever le Gallois. Vos serviteurs le pendent sur-le-champ, et tout cela – ne m'interrompez pas, mon brave –, tout cela avec votre permission et votre complicité. Je cite ce cas comme exemple. Vous estimez que ce n'est qu'un homme et qu'il n'a aucune importance, mais voyez-vous, il en a. Vous croyez qu'un an ou plus s'est écoulé et que personne ne s'en souvient, mais moi, je m'en souviens. Vous estimez que la loi devrait être à votre convenance, et c'est ce principe qui guide votre comportement dans vos terres des

marches galloises, où la justice du roi et le nom du roi sont chaque jour outragés. Ce lieu est un repaire de voleurs.

– Vous me traitez de voleur ?

– Je dis que vous frayez avec eux. Mais vos manigances s'achèvent ici.

– Vous êtes à la fois juge, juré et bourreau, c'est ça ?

– C'est toujours une meilleure justice que celle à laquelle Eyton a eu droit. »

Quelle disgrâce. Il y a seulement quelques jours, il demandait au secrétaire du roi de penser à lui, quand les terres des abbayes du Cheshire seraient redistribuées. Maintenant, nul doute qu'il repense à ses paroles, celles qu'il lui a adressées lorsqu'il s'est plaint de ses manières autoritaires : je vais vous apprendre les réalités, a-t-il déclaré froidement. Nous ne sommes pas les créatures de quelque conclave d'avocats à Gray's Inn. Dans ma région, ma famille fait respecter la loi, et la loi, c'est nous qui la faisons.

Maintenant, lui, le secrétaire du roi, demande : « Croyez-vous que Weston ait eu une liaison avec la reine ?

– Peut-être. » Brereton semble n'en avoir cure. « Je le connais à peine. Il est jeune et idiot et beau, n'est-ce pas, et les femmes apprécient ces choses ? Elle est peut-être reine, mais ce n'est qu'une femme. Qui sait ce qu'elle pourrait être persuadée de faire ?

– Vous croyez les femmes plus stupides que les hommes ?

– En général, oui. Et plus faibles. Quand il est question d'amour.

– Je note votre opinion.

– Et Wyatt, Cromwell ? Où est-il dans tout ça ?

– Vous n'êtes pas en position, répond-il, de me poser des questions. »

William Brereton : patte postérieure gauche.

George Boleyn a une bonne trentaine d'années, mais il a conservé le lustre de la jeunesse, l'étincelle et le regard clair. Difficile d'associer son apparence plaisante aux appétits bestiaux dont sa femme l'accuse, et l'espace d'un instant il regarde George et se demande s'il peut être coupable de quelque offense, hormis une certaine vanité. Avec sa grâce physique et intellectuelle, il aurait pu flotter au-dessus de la cour et de ses machinations sordides, un homme de raffinement évoluant dans sa propre sphère : commandant des traductions de poètes antiques, les publiant dans des éditions exquises. Il aurait pu monter l'un de ces jolis chevaux blancs qui font des courbettes devant les dames. Malheureusement, il aimait se quereller et se vanter, intriguer et snober. Lorsque nous le trouvons aujourd'hui, dans une cellule claire et circulaire de la tour Martin, tournant en rond, assoiffé de conflit, nous nous demandons, sait-il pourquoi il est ici ? Ou cette

surprise l'attend-elle encore ?

« Peut-être n'avez-vous pas tant de choses à vous reprocher, dit-il en prenant place sur un tabouret ; lui, Thomas Cromwell. Asseyez-vous, commande-t-il. On dit que des prisonniers ont creusé un sillon dans les pavés de leur geôle a force de tourner en rond, mais je ne crois pas que ce soit réellement possible. Il faudrait peut-être trois cents ans pour y arriver. »

Boleyn dit : « Vous m'accusez de quelque espèce de collusion, de dissimulation, d'avoir caché les écarts de conduite de ma sœur, mais cette accusation ne tiendra pas, car il n'y a pas eu d'écarts de conduite.

– Non, milord, telle n'est pas l'accusation.

– Alors, quoi ?

– Ce n'est pas de ça que vous êtes accusé. Sir Francis Bryan, qui est un homme à l'imagination fertile…

– Bryan ! » Boleyn semble horrifié. « Mais vous savez que c'est un de mes ennemis. » Ses paroles se bousculent précipitamment. « Qu'a-t-il dit, comment pouvez-vous accorder le moindre crédit à ses propos ?

– Sir Francis m'a tout expliqué. Et je commence à comprendre. Qu'un homme puisse connaître à peine sa sœur et la rencontrer lorsqu'elle est adulte. Elle est semblable et pourtant différente. Elle est familière et pourtant elle pique sa curiosité. Les choses progressent à partir de là. Peut-être aucun des deux n'a-t-il l'impression de mal agir, jusqu'à ce qu'une frontière soit franchie. Mais je manque moi-même trop d'imagination pour deviner quelle peut être cette frontière. » Il marque une pause. « Est-ce que ça a commencé avant son mariage, ou après ? »

Boleyn se met à trembler. Il est en état de choc ; il peut à peine parler.

« Je refuse de répondre à ça.

– Milord, j'ai l'habitude d'avoir affaire à des personnes qui refusent de répondre.

– Menacez-vous de me torturer ?

– Allons, enfin, je n'ai pas torturé More, si ? Je me suis assis dans une pièce avec lui. Une pièce ici à la Tour, telle que celle que vous occupez. J'ai écouté les murmures de ses silences. On peut interpréter le silence. C'est ce que je ferai. »

George réplique : « Henri a tué les conseillers de son père. Il a tué le duc de Buckingham. Il a détruit le cardinal et provoqué sa mort, et il a tranché la tête de l'un des plus grands érudits d'Europe. Maintenant il prévoit de tuer son épouse, sa famille, et Norris, qui est son ami le plus proche. Qu'est-ce qui vous fait croire que ce sera différent avec vous, que vous n'êtes pas l'égal de n'importe lequel de ces hommes ? »

Lui répond : « Il sied mal à quelqu'un de votre famille d'évoquer le

nom du cardinal. Ou celui de Thomas More, d'ailleurs. Votre sœur brûlait de se venger. Elle me demandait parfois, quoi, Thomas More, il est encore vivant ?

– Qui a lancé cette calomnie contre moi ? Ça ne peut pas être Francis Bryan. Est-ce ma femme ? Oui. J'aurais dû m'en douter.

– Vous émettez une hypothèse. Je ne la confirme pas. Vous devez vous sentir coupable à son égard, si vous croyez qu'elle a des motifs de vous haïr.

– Et croirez-vous quelque chose d'aussi monstrueux ? implore George. D'après les dires d'une seule femme ?

– D'autres femmes ont fait les frais de votre galanterie. Je ne les ferai pas témoigner à la cour si je peux l'éviter, je peux au moins faire ça pour les protéger. Vous avez toujours considéré les femmes comme quantité négligeable, milord, vous ne pouvez donc vous plaindre si en fin de compte elles vous rendent la pareille.

– Donc on va me juger pour galanterie ? Oui, ils sont jaloux de moi, vous êtes tous jaloux, car j'ai eu du succès auprès des femmes.

– Vous continuez d'appeler ça du succès ? Vous devriez y réfléchir à deux fois.

– Je n'ai jamais entendu dire que c'était un crime. De passer du temps avec une maîtresse consentante.

– Vous feriez mieux de ne pas dire ça pour votre défense. Si l'une de vos maîtresses est votre sœur… la cour trouvera ça, comment dire… hardi. Un peu léger. Pour vous en tirer désormais – et je parle bien de sauver votre vie – il faudrait que vous nous disiez tout ce que vous savez des relations de votre sœur avec d'autres hommes. Certains prétendent qu'il y a des liaisons qui feraient oublier la vôtre, aussi contre nature soit-elle.

– Vous êtes chrétien et vous me demandez de faire ça ? De contribuer à tuer ma sœur ? »

Il écarte les mains.

« Je ne demande rien. J'indique simplement ce que certains considéreraient comme la marche à suivre. Je ne sais pas si le roi sera d'humeur clémente. Il vous autorisera peut-être à vivre à l'étranger, ou il pourrait se montrer miséricordieux quant à la manière de votre mise à mort. Ou non. La sentence du traître, comme vous le savez, est effroyable et publique ; il meurt dans une grande douleur et humilié. Je vois que vous le savez, que vous y avez assisté. »

Boleyn se replie sur lui-même : il se racornit, les bras en travers du corps, comme pour protéger ses entrailles du couteau de boucher, et il se laisse tomber sur un tabouret ; lui songe, vous auriez dû le faire plus tôt, je vous avais bien dit de vous asseoir. Voyez comment, sans vous avoir touché, je vous ai fait obéir ?

Il lui dit doucement : « Vous professez l'Évangile, milord, et croyez

sauver votre âme. Mais vos actes suggèrent le contraire.

« Laissez mon âme tranquille, rétorque George. Je discute de ces questions avec mes chapelains.

– Oui, c'est ce qu'on m'a dit. Mais je pense que vous être trop assuré de votre pardon. Vous êtes persuadé qu'il vous reste des années de péché devant vous, et même si Dieu voit tout, il doit être patient, comme un serviteur : vous le remarquerez enfin et obéirez à sa loi, s'il accepte d'attendre jusqu'à vos vieux jours. Est-ce le cas ?

– Je parlerai de ça à mon confesseur.

– Désormais, c'est moi votre confesseur. Avez-vous dit, en présence d'autres personnes, que le roi était impuissant ? »

George ricane avec mépris.

« Il peut le faire par jour de beau temps.

– En disant cela, vous avez mis en doute la parenté de la princesse Élisabeth. Vous conviendrez volontiers que c'est un acte de trahison, puisqu'elle est l'héritière du trône d'Angleterre.

– *Faute de mieux**, pour ce qui vous concerne.

– Le roi croit désormais qu'il ne peut avoir de fils de ce mariage, car il n'est pas légal. Il croit qu'il y a des obstacles cachés et que votre sœur n'a pas été franche quant à son passé. Il compte faire un nouveau mariage, un mariage sans tache.

– Je m'étonne que vous vous expliquiez, observe George. Vous ne l'avez jamais fait jusqu'à présent.

– Je le fais pour une raison – afin que vous compreniez votre situation et n'entreteniez pas de faux espoirs. Ces chapelains dont vous parlez, je vous les enverrai. Ils sont la compagnie qu'il vous faut en ce moment.

– Dieu accorde des fils à chaque mendiant, dit George. Il en accorde aux unions illicites comme aux unions bénies, aux catins comme aux reines. Je m'étonne que le roi puisse être si simple.

– C'est une sainte simplicité, réplique-t-il. C'est un souverain consacré et si proche de Dieu. »

Boleyn scrute son expression, à la recherche d'une trace d'ironie ou de mépris : mais lui sait que son expression ne dit rien, qu'il peut faire confiance à son visage. On peut repenser à la carrière de Boleyn et dire : « Ici il a fauté, et là. » Il était trop fier, trop singulier, trop réticent à freiner ses caprices ou à se rendre utile. Il doit apprendre à aller dans le sens du vent, comme son père ; mais le temps qu'il lui reste pour apprendre quoi que ce soit commence à faire défaut. Il y a un moment pour préserver sa dignité, mais il y a un moment où mieux vaut l'abandonner dans l'intérêt de sa sécurité. Il y a un moment pour ricaner derrière les cartes que vous avez tirées, mais il y a un moment où mieux vaut mettre son argent sur la table et dire : « Thomas Cromwell, vous avez gagné. »

George Boleyn : patte antérieure droite.

Quand il en arrive à Francis Weston (patte postérieure droite) il a été approché par la famille du jeune homme et s'est vu offrir une grosse somme d'argent. Poliment, il a refusé ; dans leur situation, il ferait exactement la même chose, sauf qu'il est difficile d'imaginer Gregory ou tout autre membre de sa maison se comportant aussi stupidement que ce jeune homme.

La famille Weston va plus loin : elle s'adresse au roi en personne. Elle propose une offrande, une donation généreuse et sans condition à la trésorerie du roi. Il en discute avec Fitzwilliam : « Je ne peux pas conseiller Sa Majesté. Il est possible de présenter des accusations moins graves. Il s'agit de savoir à quel point Sa Majesté estime son honneur sali. »

Mais le roi n'est pas disposé à se montrer indulgent.

Fitzwilliam déclare d'un air sombre : « Si j'étais la famille de Weston, je paierais tout de même. Pour m'assurer ses faveurs. À l'avenir. »

C'est exactement l'approche pour laquelle il a opté, avec la famille Boleyn (les survivants) et les Howard. Il secouera les chênes ancestraux et des pièces d'or en tomberont à chaque saison.

Avant même qu'il atteigne la cellule où Weston est détenu, le jeune homme sait à quoi s'attendre ; il sait qui est emprisonné avec lui ; il connaît les accusations, ou en a une bonne idée ; ses geôliers ont dû parler, car lui, Cromwell, a coupé toute communication entre les quatre hommes. Un geôlier bavard peut être utile ; il peut pousser un prisonnier à la coopération, à l'acceptation, au désespoir. Weston doit se douter que l'initiative de sa famille a échoué. Vous regardez Cromwell et vous vous dites, si la subornation ne fonctionne pas, rien ne fonctionnera. Il est inutile de protester ou de démentir ou de contredire. La contrition fera peut-être l'affaire, ça vaut le coup d'essayer.

« Je vous ai raillé, sir, dit Francis. Je vous ai rabaissé. Je le regrette. Vous êtes le serviteur du roi, et j'aurais dû vous respecter.

– Eh bien, quelles jolies excuses, répond-il. Même si vous feriez mieux d'implorer le pardon du roi et de Jésus-Christ. »

Francis dit : « Vous savez que je suis marié depuis peu.

– Et que vous avez laissé votre femme dans votre maison à la campagne. Pour des raisons évidentes.

– Puis-je lui écrire ? J'ai un fils. Il n'a pas un an. » Un silence. « Je veux qu'on prie pour mon âme après ma mort. »

Lui aurait cru que Dieu pouvait décider par lui-même, mais Weston croit que le Créateur peut être incité et amadoué, et peut-être un peu suborné.

Comme s'il suivait le fil de sa pensée, Weston dit : « Je suis endetté, monsieur le secrétaire. À hauteur de mille livres. Je le regrette maintenant.

– Personne ne s'attend à ce qu'un galant jeune homme comme vous soit économe. » Son ton est bienveillant, et Weston lève les yeux. « Bien entendu, ces dettes représentent plus que ce que vous auriez raisonnablement pu payer, et même comparées aux avoirs que vous recevrez à la mort de votre père, elles sont un lourd fardeau. Donc face à vos dépenses inconsidérées, on est en droit de se demander : à quoi s'attendait donc le jeune Weston ? »

Pendant un moment, le jeune homme le regarde avec une expression idiote et rebelle, comme s'il ne voyait pas pourquoi on viendrait lui reprocher ça : qu'ont ses dettes à voir avec sa situation présente ? Il ne voit pas où il veut en venir. Puis il le voit. Lui, Cromwell, tend la main pour agripper ses vêtements, pour l'empêcher de s'écrouler en avant sous l'effet du choc.

« Un jury saisira rapidement. Nous savons que la reine vous donnait de l'argent. Comment avez-vous pu vivre ainsi ? C'est facile à comprendre. Mille livres ne représentent rien pour vous, si vous espériez l'épouser après avoir tramé la mort du roi. »

Quand il est certain que Weston peut se tenir droit, il ouvre la main et le lâche. Machinalement, le garçon rajuste ses vêtements, redresse la petite fraise de son col de chemise.

« On s'occupera de votre femme, dit-il. N'ayez aucune inquiétude à cet égard. Le roi n'étend jamais son animosité aux veuves. On s'occupera mieux d'elle, je pense, que vous ne l'avez fait. »

Weston lève les yeux.

« Je ne puis mettre à mal votre raisonnement. Je comprends de quel côté il fera pencher la balance quand il sera exposé. J'ai été idiot, et vous vous teniez à proximité et avez tout vu. Je sais que j'ai entraîné ma propre perte. Je ne puis non plus mettre à mal votre comportement, car je vous aurais nui si j'avais pu. Et je sais que je n'ai pas vécu une bonne… je n'ai pas vécu… voyez-vous, je croyais qu'il me restait vingt ans ou plus à vivre, et je comptais, quand je serais vieux, vers quarante-cinq ou cinquante ans, donner aux hôpitaux et doter une chanterie, et Dieu aurait vu que je regrettais. »

Il acquiesce.

« Eh bien, Francis, dit-il, nous ne savons jamais quand va venir notre heure, n'est-ce pas ?

– Mais, monsieur le secrétaire, vous savez que, quels que soient mes torts, je ne suis pas coupable pour ce qui est de la reine. Je vois à votre visage que vous le savez, et tout le monde le saura quand on me mènera à ma mort, et le roi le saura et y repensera dans ses heures solitaires. Donc, on se souviendra de moi. Comme on se souvient des

innocents. »

Il serait cruel de bousculer cette certitude ; il attend que sa mort le rende plus célèbre que sa vie ne l'a fait. Toutes ces années qui s'étiraient devant lui, et aucune raison de croire qu'il avait l'intention de les utiliser à meilleur escient que les vingt-cinq premières ; il l'a lui-même avoué. Né sous l'aile de son souverain, courtisan depuis son enfance, issu d'une famille de courtisans : jamais le moindre doute quant à sa place dans le monde, jamais la moindre inquiétude, jamais la moindre reconnaissance pour le grand privilège d'être né Francis Weston, né sous le signe de la bonne fortune, né pour servir un grand roi et une grande nation – il ne laissera rien que des dettes, et un nom sali, et un fils – et n'importe qui peut engendrer un fils, se dit-il : jusqu'au moment où il se rappelle ce qui les a menés ici.

Il dit : « Votre femme a écrit au roi pour vous. Pour demander sa clémence. Vous avez de nombreux amis.

– La belle affaire.

– Je ne crois pas que vous vous rendiez compte qu'à votre place nombre d'hommes se retrouveraient seuls. Ça devrait vous réconforter. Vous ne devriez pas être amer, Francis. La fortune est capricieuse, tout jeune aventurier le sait. Résignez-vous. Regardez Norris. Aucune amertume chez lui.

– Peut-être, lâche le jeune homme, peut-être Norris estime-t-il n'avoir aucune raison d'être amer. Peut-être ses regrets sont-ils sincères et nécessaires. Peut-être mérite-t-il de mourir, alors que moi, non.

– Il a la monnaie de sa pièce, pensez-vous, pour avoir frayé avec la reine.

– Il est toujours en sa compagnie. Ce n'est pas pour discuter de l'Évangile. »

Il est, peut-être, sur le point de faire une dénonciation. Norris a commencé à avouer avec Fitzwilliam, mais il s'est ravisé. Peut-être les faits vont-ils être maintenant exposés ? Il attend ; voit la tête du jeune homme s'enfoncer entre ses mains ; puis, poussé par quelque chose, il ne sait pas quoi, il se lève et dit : « Francis, excusez-moi », et il quitte la pièce.

Dehors, Wriothesley attend, avec des gentilshommes de sa maisonnée. Ils sont appuyés contre le mur, échangeant quelque plaisanterie.

« En avons-nous fini ? demande Wriothesley. A-t-il avoué ? »

Il secoue la tête.

« Chacun cherche à se disculper, mais refuse d'absoudre ses camarades. Par ailleurs, ils disent tous "Je suis innocent", mais ils ne disent pas "Elle est innocente". Ils en sont incapables. Elle l'est peut-être, mais aucun ne le jurerait. »

C'est exactement comme le lui a un jour dit Wyatt : « Le pire, c'est qu'elle laissait entendre, elle s'en vantait presque, qu'elle me disait non à moi mais oui à d'autres. »

« Bon, vous n'avez pas d'aveux, reprend Wriothesley. Voulez-vous que nous leur en arrachions ? »

Il lance à Appelez-Moi un regard qui le projette en arrière et lui fait écraser le pied de Richard Riche.

« Allons, Wriothesley, croyez-vous que je les ai ménagés sous prétexte qu'ils sont jeunes ? »

Riche se masse le pied.

« Devons-nous rédiger des actes d'accusation ? demande-t-il.

– Plus il y en aura, mieux ce sera. Pardonnez-moi, j'ai besoin d'un moment… »

Riche suppose qu'il est allé aux toilettes. Il ne sait pas ce qui l'a poussé à interrompre son entretien avec Weston et à sortir. Peut-être est-ce quand le garçon a dit « quarante-cinq ou cinquante ans ». Comme si, après le milieu de la vie, il y avait une seconde enfance, une nouvelle phase d'innocence. Cette simplicité l'a peut-être touché. Ou peut-être avait-il juste besoin d'air frais. Disons que vous êtes dans une pièce aux fenêtres fermées, que vous avez conscience de la proximité d'autres corps, de la lumière déclinante. Dans cette pièce vous exposez des cas, vous jouez à des jeux, vous déplacez votre personnel ici et là : des corps imaginaires, durs comme de l'ivoire, noirs comme de l'ébène, poussés à travers des cases. Puis vous dites, je n'en peux plus, j'ai besoin de respirer : vous quittez soudainement la pièce et pénétrez dans un jardin sauvage où les coupables sont pendus à des arbres ; leurs corps ne sont plus faits ni d'ivoire ni d'ébène, mais de chair ; et leurs langues qui se lamentent frénétiquement clament leur culpabilité tandis qu'ils meurent. Dans ce cas, la cause a été précédée par l'effet. Ce que vous avez rêvé est devenu réalité. Vous saisissez une épée mais le sang a déjà coulé. Les agneaux ont été massacrés et se sont dévorés. Ils ont apporté des couteaux à la table, se sont découpés et se sont curé les os.

Mai fleurit, même dans les rues de la ville. Il apporte des fleurs aux femmes de la Tour. Christophe doit porter les bouquets. Le garçon s'épaissit et ressemble à un taureau orné de guirlandes pour le sacrifice. Il se demande ce qu'ils faisaient de leurs bêtes sacrifiées, les païens et les juifs de l'Ancien Testament ; ils ne gâchaient sans doute pas de la viande fraîche, mais la donnaient-ils aux pauvres ?

Anne est logée dans l'appartement dont les décorations ont été refaites pour son couronnement. Il a lui-même supervisé les travaux et vu les déesses, avec leurs yeux sombres, doux et brillants, s'épanouir sur les murs. Elles se prélassent dans des bosquets ensoleillés, sous des

cyprès ; une biche blanche regarde à travers le feuillage, tandis que les chasseurs partent dans la direction opposée, leurs chiens galopant devant eux, produisant leur musique de meute.

Lady Kingston se lève pour l'accueillir, et il dit : « Asseyez-vous, chère madame… »

Où est Anne ? Pas ici dans sa salle d'audience ?

« Elle prie, répond l'une des tantes Boleyn. Alors nous l'avons laissée tranquille.

– Ça fait un moment qu'elle y est, observe l'autre tante. Sommes-nous sûres qu'elle n'a pas un homme avec elle ? »

Les tantes gloussent ; il ne se joint pas à elles ; lady Kingston leur lance un regard dur.

La reine émerge du petit oratoire ; elle a entendu sa voix. La lumière du soleil lui frappe le visage. C'est vrai, ce qu'a dit lady Rochford, elle commence à avoir des rides. Si on ne savait pas que c'est une femme qui tient un cœur de roi dans sa main, on la prendrait pour une personne tout à fait ordinaire. Il suppose qu'il y aura toujours une légèreté forcée en elle, une coquetterie feinte. Elle sera l'une de ces femmes qui à cinquante ans pensent toujours avoir leurs chances : l'une de ces vieilles femmes fatiguées, expertes du sous-entendu, qui minaudent comme des jeunes filles et vous posent la main sur le bras, qui échangent des regards avec les autres femmes quand un parti comme Tom Seymour pénètre dans leur champ de vision.

Mais, bien sûr, elle n'aura jamais cinquante ans. Il se demande si c'est la dernière fois qu'il la voit, avant le procès. Elle s'assied, dans l'ombre, parmi les femmes. La Tour semble toujours humide à cause de la rivière, et même dans ces nouvelles pièces lumineuses, l'air est moite. Il lui demande si elle aimerait qu'on lui apporte des fourrures, et elle répond :

« Oui. Une hermine. Et puis, je ne veux pas de ces femmes. J'aimerais des femmes choisies par moi, pas par vous.

– Lady Kingston est à votre service parce que…

– … parce qu'elle est votre espionne.

– … parce qu'elle est votre hôtesse.

– Suis-je donc son invitée ? Un invité est libre de partir.

– Je pensais que vous seriez heureuse d'avoir Mme Orchard, dit-il, puisqu'elle est votre ancienne nourrice. Et je ne croyais pas que vous objecteriez à vos tantes.

– Elles m'en veulent, toutes les deux. Je n'entends que ricanements et désapprobation.

– Seigneur ! Voudriez-vous des applaudissements ? »

C'est le problème avec les Boleyn : ils se détestent entre eux.

« Vous ne me parlerez pas ainsi, réplique Anne, quand je serai

libérée.

– Excusez-moi. J'ai parlé sans réfléchir.

– Je ne sais pas ce que cherche le roi en me détenant ici. Je suppose qu'il le fait pour me tester. C'est un de ses stratagèmes, n'est-ce pas ? »

Elle ne le pense pas réellement, alors il ne répond pas.

« J'aimerais voir mon frère », reprend Anne.

L'un des tantes, lady Shelton, lève les yeux de son ouvrage de couture.

« C'est une requête idiote, étant donné les circonstances.

– Où est mon père ? demande Anne. Je ne comprends pas pourquoi il ne me vient pas en aide.

– Il a la chance d'être en liberté, dit lady Shelton. N'attendez aucune aide de sa part. Thomas Boleyn s'est toujours occupé en priorité de lui, et je sais de quoi je parle, je suis sa sœur. »

Anne l'ignore.

« Et mes évêques, où sont-ils ? Je les ai nourris, je les ai protégés, j'ai soutenu la cause de la religion, alors pourquoi ne vont-ils pas voir le roi pour moi ? »

L'autre tante Boleyn rit.

« Vous vous attendez à ce que des évêques interviennent, pour excuser votre adultère ? »

Il est évident que, dans ce tribunal, Anne a déjà été jugée.

Il lui dit : « Aidez le roi. À moins qu'il ne se montre clément, votre cause est perdue, vous ne pouvez rien faire pour vous-même. Mais vous pouvez faire quelque chose pour votre fille Élisabeth. Plus vous serez humble, plus vous vous montrerez pénitente, plus vous endurerez patiemment la procédure, moins le roi sera amer quand votre nom sera évoqué par la suite.

– Ah, la procédure, dit Anne, retrouvant soudainement son ancienne sévérité. Et quelle doit être la procédure ?

– Les confessions des gentilshommes sont en train d'être compilées.

– Les quoi ? demande Anne.

– Vous avez entendu, dit lady Shelton. Ils ne mentiront pas pour vous.

– Il y aura peut-être d'autres arrestations, d'autres accusations, mais en disant tout maintenant, en étant ouverte avec nous, vous abrégeriez la souffrance de toutes les parties concernées. Les gentilshommes seront jugés ensemble. Quant à vous-même et votre frère, puisque vous êtes anoblis, vous serez jugés par vos pairs.

– Ils n'ont pas de témoins. Ils peuvent proférer n'importe quelle accusation, je peux les nier.

– Certes, concède-t-il. Mais vous vous trompez quant aux témoins. Quand vous étiez en liberté, madame, vos femmes étaient intimidées par vous, forcées de mentir pour vous, mais maintenant elles

s'enhardissent.

– Je n'en doute pas. » Elle soutient son regard ; son ton est méprisant. « Tout comme la Seymour s'enhardit. Dites-lui de ma part que Dieu voit ses manigances. »

Il se lève pour prendre congé. Elle le trouble, avec cette détresse fiévreuse qu'elle contrôle, qu'elle parvient tout juste à maîtriser.

Il semble inutile de prolonger l'entretien, mais il dit : « Si le roi entame une procédure pour annuler votre mariage, je reviendrai peut-être, pour prendre votre déposition.

– Quoi ? fait-elle. Ça aussi ? Est-ce nécessaire ? Un meurtre ne suffira donc pas ? »

Il s'incline et tourne les talons.

« Non ! » s'écrie-t-elle pour qu'il reste. Elle est debout, le retenant, touchant timidement son bras ; c'est comme si ce qu'elle voulait surtout, plus encore qu'être libérée, c'était avoir son estime. « Vous ne croyez pas ces histoires sur moi ? Je sais que dans votre cœur vous ne les croyez pas. Cremuel ? »

Le moment s'éternise. Il sent que quelque chose d'inopportun va survenir : un détail superflu, une information inutile. Il se retourne, indécis, et tend un bras hésitant…

Mais elle lève alors les mains et les joint sur sa poitrine, dans ce geste que lady Rochford lui a montré. Ah, reine Esther, songe-t-il. Elle n'est pas innocente ; elle ne peut que mimer l'innocence. Il laisse tomber ses mains contre ses flancs. Il se retourne de nouveau. Il sait que c'est une femme sans remords. Il la croit capable de n'importe quel péché ou crime. Il croit qu'elle est la fille de son père, que depuis son enfance personne n'a jamais réussi à la convaincre ou à la contraindre de commettre le moindre acte qui aurait pu nuire à ses propres intérêts. Mais, avec ce simple geste, elle vient de leur nuire.

Elle a vu son visage changer. Elle recule, porte les mains à sa gorge : comme un étrangleur, elle les referme autour de sa propre chair.

« Mon cou est petit, dit-elle. Ça ne prendra qu'un instant. »

Kingston sort à la hâte à sa rencontre ; il veut parler.

« Elle n'arrête pas de faire ça. Ses mains autour du cou. Et elle rit. » Le visage honnête du connétable de la Tour est plein de consternation. « Je ne vois pas ce qui prête à rire. Et il y a d'autres prédictions, que ma femme m'a rapportées. Elle dit, il n'arrêtera pas de pleuvoir tant que je n'aurai pas été libérée. Ou il ne pleuvra pas. Ou quelque chose comme ça. »

Il jette un coup d'œil vers la fenêtre et ne voit qu'une petite averse d'été. Bientôt le soleil brûlant aura fait disparaître l'humidité des pierres.

« Ma femme lui dit, poursuit Kingston, de cesser de proférer ces

inepties. Et à moi, elle m'a demandé, monsieur Kingston, aurai-je droit à une justice ? Je lui ai répondu, madame, le plus pauvre sujet du roi a droit à la justice. Mais elle se contente de rire, dit Kingston. Et alors elle commande son dîner. Elle mange de bon appétit. Elle récite des vers. Ma femme n'arrive pas à les suivre. La reine dit qu'ils sont de Wyatt. Et elle dit, Oh, Wyatt, Thomas Wyatt, quand te verrai-je ici avec moi ? »

À Whitehall il entend la voix de Wyatt et marche dans sa direction, des serviteurs sur ses talons ; il a plus de serviteurs qu'il n'en a jamais eu, dont certains qu'il n'a jamais vus jusqu'alors. Charles Brandon, le duc de Suffolk, large comme une maison : il bloque le chemin de Wyatt, et les deux se hurlent dessus.

« Que faites-vous ? » crie-t-il.

Wyatt s'interrompt et lance par-dessus son épaule : « Nous faisons la paix. »

Il rit. Brandon s'éloigne d'un pas lourd, souriant derrière sa vaste barbe.

Wyatt dit : « Je l'ai supplié, laissez de côté votre vieille inimitié à mon égard, ou ça me tuera, est-ce ce que vous voulez ? » Il regarde en direction du duc avec dégoût. « Oui, je crois que c'est ce qu'il veut. C'est sa chance. Il est allé voir Henri il y a longtemps, pour fanfaronner qu'il nous soupçonnait Anne et moi.

– Oui, mais si vous vous souvenez bien, Henri l'a renvoyé dans ses provinces de l'Est.

– Mais Henri l'écoutera maintenant. Il le croira sans peine. »

Il attrape Wyatt par le bras. S'il peut déplacer Charles Brandon, il peut déplacer n'importe qui.

« Je ne vais pas discuter dans un endroit public. Je vous ai fait chercher pour que vous veniez chez moi, espèce d'idiot, pas pour que vous vociférieiez en public et incitiez les gens à se demander, quoi, Wyatt, il est toujours en liberté ? »

Wyatt pose une main sur la sienne. Il prend une profonde inspiration, tentant de se calmer.

« Mon père m'a dit, va auprès du roi, et reste avec lui jour et nuit.

– C'est impossible. Le roi ne voit personne. Vous devez venir chez moi à la maison des Rouleaux, mais alors…

– Si je vais chez vous, on dira que j'ai été arrêté. »

Il baisse la voix.

« Je ne laisserai souffrir aucun de mes amis.

– Ils sont étranges et soudains, vos nouveaux amis. Des papistes, les gens de lady Marie, Chapuys. Vous faites cause commune avec eux maintenant, mais qu'en sera-t-il après ? Qu'arrivera-t-il s'ils vous abandonnent avant que vous ne les abandonniez ?

– Ah, dit-il d'un ton calme, vous croyez donc que toute la maison Cromwell va tomber en disgrâce ? Faites-moi confiance, voulez-vous ? De toute manière, vous n'avez pas le choix, n'est-ce pas ? »

De la maison de Cromwell à la Tour : Richard Cromwell en guise d'escorte. L'atmosphère est si légère, si amicale, qu'on croirait qu'ils se préparent à une journée de chasse.

« Prie le connétable de rendre tous les honneurs à maître Wyatt », dit-il à Richard. Et à Wyatt : « C'est le seul endroit où vous serez en sécurité. Une fois que vous serez à la Tour, personne ne pourra vous questionner sans ma permission. »

Wyatt dit : « Si j'y entre, je n'en ressortirai pas. Ils veulent me voir sacrifié, vos nouveaux amis.

– Ils ne voudront pas en payer le prix, répond-il avec assurance. Vous me connaissez, Wyatt. Je sais combien chacun possède, je sais ce qu'ils ont les moyens de s'offrir. Et pas seulement en argent comptant. J'ai soupesé et évalué vos ennemis. Je sais ce qu'ils sont prêts à payer et ce qui les fera reculer, et croyez-moi, s'ils agissent contre moi cette fois-ci, leur chagrin sera tel qu'il ne leur restera plus une larme. »

Une fois que Wyatt et Richard sont en route, il dit à Appelez-Moi-Risley, en fronçant les sourcils : « Wyatt a dit un jour que j'étais l'homme le plus intelligent d'Angleterre.

– Ce n'était pas une flatterie, répond Appelez-Moi. J'en apprends beaucoup chaque jour, rien qu'en étant près de vous.

– Non, c'est lui. Wyatt. Il nous dépasse tous. Il s'écrit, puis il se dément. Il note un vers sur un bout de papier et il vous le glisse pendant que vous soupez ou priez dans la chapelle. Puis il tend un papier à une autre personne, et c'est le même vers, mais les mots sont différents. Alors l'autre personne vous demande, avez-vous vu ce que Wyatt a écrit ? Vous répondez oui, mais vous parlez en fait de deux choses différentes. À un autre moment vous le coincez et dites, Wyatt, avez-vous vraiment fait ce que vous décrivez dans ce vers ? Lui sourit et vous répond, c'est l'histoire d'un gentilhomme imaginaire, personne que nous ne connaissions ; ou alors il dira, ce n'est pas mon histoire que j'écris, c'est la vôtre, même si vous ne la reconnaissez pas. Il dira, cette femme que je décris ici, la brune, en fait c'est une blonde, déguisée. Il déclarera, vous devez croire tout et rien de ce que vous lisez. Vous désignez la page, vous le mettez à l'épreuve : et cette ligne, est-elle vraie ? Et il répond, c'est la vérité du poète. De plus, il affirme, je ne suis pas libre d'écrire comme je le souhaite. Ce n'est pas le roi, mais la métrique qui m'entrave. Et je serais plus clair, dit-il, si j'étais libre : mais je dois respecter la rime.

– Quelqu'un devrait porter ses poèmes à l'imprimeur, suggère Wriothesley. Ça les fixerait.

– Il n'y consentirait pas. Ce sont des communications privées.

– Si j'étais Wyatt, dit Appelez-Moi, je me serais assuré de n'être mal interprété par personne. Et je serais resté à l'écart de la femme de César.

– C'est la voie la plus sage. » Il sourit. « Mais elle n'est pas pour lui. Elle est pour les gens comme vous et moi. »

Quand Wyatt écrit, ses vers se laissent pousser des plumes, et déployant leurs ailes ils plongent sous leur sens et volettent au-dessus. Ils nous disent que les règles du pouvoir et les règles de la guerre sont les mêmes, que l'art est de tromper ; et vous tromperez et serez trompé à votre tour, que vous soyez ambassadeur ou prétendant. Quand un homme est expert en tromperie, vous vous trompez si vous croyez comprendre ce qu'il veut dire. Vous refermez la main, mais le sens vous échappe. Une loi est rédigée pour emprisonner le sens, un poème pour le fuir. Une plume d'oie, bien taillée, peut remuer et bruisser comme les ailes d'un ange. Les anges sont des messagers. Ce sont des créatures dotées d'un esprit et d'une volonté. Nous ne savons pas avec certitude si leur plumage est semblable à celui des faucons, corbeaux et autres paons. Ils rendent rarement visite aux hommes de nos jours. Même si à Rome il a connu un homme, un tournebroche des cuisines papales, qui s'était trouvé face à un ange dans un passage glacial, dans une réserve souterraine du Vatican où les cardinaux ne mettent jamais les pieds ; et les gens lui payaient à boire et lui demandaient de leur raconter. Il disait que l'ange était aussi lourd et lisse que du marbre, que son expression était distante et impitoyable ; que ses ailes étaient sculptées dans du verre.

Quand les actes d'accusation arrivent entre ses mains, il voit tout de suite que, bien que l'écriture soit celle d'un clerc, le roi a travaillé dessus. Il entend la voix d'Henri dans chaque phrase : son indignation, sa jalousie, sa peur. Ça ne suffit pas de dire qu'elle a incité Norris à une liaison adultère avec elle en octobre 1533, et Brereton en novembre de la même année ; Henri doit imaginer les « conversations viles et les baisers, les attouchements, les cadeaux ». Ça ne suffit pas de mentionner son comportement avec Francis Weston, en mai 1534, ou d'alléguer qu'elle s'est allongée pour Mark Smeaton, un homme de rang inférieur, en avril de l'année dernière ; il est nécessaire de parler du ressentiment brûlant entre les deux hommes, de la jalousie furieuse de la reine quand ils regardent une autre femme. Ça ne suffit pas de dire qu'elle a péché avec son propre frère : on doit imaginer les baisers et les cadeaux qu'ils se sont échangés, et se les représenter tandis qu'elle « Le séduisait avec sa langue dans la bouche dudit George, et la langue dudit George dans la sienne ». Ça ressemble plus à une conversation avec lady Rochford, ou toute autre femme éprise de scandale, qu'à un document légal ; mais il a néanmoins ses mérites, il

raconte une histoire et il met dans la tête de ceux qui l'entendront certaines images qu'ils n'oublieront pas de sitôt.

Il dit : « Vous devez ajouter à chaque point, à chaque accusation, "et plusieurs jours avant et après". Ou une phrase similaire, qui indiquera clairement que les offenses sont nombreuses, peut-être plus nombreuses que les principaux concernés eux-mêmes ne s'en souviennent. Car, de cette manière, ajoute-t-il, s'il y a une dénégation spécifique au sujet d'une certaine date, d'un certain endroit, ça ne suffira pas à porter préjudice à l'accusation dans son ensemble. »

Et regardez ce qu'a dit Anne ! À en croire ce document, elle a avoué qu'« elle n'aimerait jamais le roi dans son cœur ».

Ni avant. Ni maintenant. Ni jamais.

Il scrute les documents en fronçant les sourcils, puis les donne pour qu'ils soient examinés dans le détail. Des objections sont soulevées. Wyatt doit-il être ajouté ? Non, en aucun cas. S'il doit être jugé, songe-t-il, si le roi va jusque-là, alors il sera isolé de cette bande de vermines, et nous traiterons son cas à part, car avec ce procès, avec ces accusés, il n'y a qu'une seule issue : l'échafaud.

Et s'il y a des incohérences, visibles par ceux qui tiennent note des déplacements de la cour ? Lui répond, Brereton m'a dit qu'il pouvait être à deux endroits à la fois. À bien y réfléchir, Weston aussi. Les amants d'Anne sont des gentilshommes fantômes, papillonnant de nuit avec des intentions inavouables. Ils vont et viennent, sans rencontrer d'opposition. Ils rasent la rivière tels des moucherons, s'agitant dans l'obscurité, dans leurs pourpoints cousus de diamants. La lune les voit, observant derrière sa cagoule d'os, et l'eau de la Tamise les reflète, scintillant comme des poissons, comme des perles.

Ses nouveaux alliés, les Courtenay et la famille Pole, affirment ne pas être surpris par les accusations contre Anne. Cette femme est une hérétique, et son frère aussi. Les hérétiques, c'est bien connu, n'ont aucune limite naturelle, aucune retenue, ils ne craignent ni la loi terrestre ni la loi divine. Ils voient ce qu'ils veulent et ils le prennent. Et ceux qui (bêtement) ont toléré les hérétiques, par paresse ou par pitié, découvrent enfin leur vraie nature.

Henri Tudor tirera de dures leçons de tout cela, affirment les anciennes familles. Peut-être Rome tendra-t-elle la main vers lui pour l'aider ? Peut-être, s'il rampe à genoux une fois qu'Anne sera morte, le pape lui pardonnera-t-il et l'acceptera-t-il de nouveau au sein de l'Église ?

Et moi ? demande-t-il. Oh, eh bien, vous, Cromwell… ses nouveaux maîtres le considèrent avec perplexité et dégoût.

« Je serai votre fils prodigue, dit-il en souriant. Je serai votre brebis égarée. »

À Whitehall, de petits groupes d'hommes marmonnant, massés en

cercles serrés, les coudes pointés en arrière tandis qu'ils caressent de la main le poignard à leur taille. Et parmi les avocats une sombre agitation, des discussions en aparté.

Rafe lui demande, le roi pourrait-il obtenir sa liberté, sir, avec une plus grande économie de moyens ? En versant moins de sang ?

Écoute, dit-il : une fois que tu es arrivé au bout de la négociation et du compromis, une fois que tu t'es fixé pour but la destruction d'un ennemi, cette destruction doit être rapide, et elle doit être totale. Avant même de regarder dans sa direction, tu dois avoir inscrit son nom sur un mandat, bloqué les ports, acheté son épouse et ses amis, placé son héritier sous ta protection, son argent dans un coffre, et son chien doit t'obéir au doigt et à l'œil. Avant qu'il se réveille le matin, tu dois tenir la hache dans ta main.

Quand lui, Cromwell, vient voir Thomas Wyatt en prison, le connétable Kingston s'empresse de l'assurer que ses ordres ont été suivis, que Wyatt a été traité avec tous les honneurs.

« Et la reine, comment se porte-t-elle ?

– Agitée », répond Kingston. Il semble mal à l'aise. « J'ai l'habitude de toutes sortes de prisonniers, mais je n'en ai jamais eu de semblable. À un moment elle dit, je sais que je dois mourir. Et l'instant d'après, le contraire. Elle croit que le roi va venir la chercher dans sa barge. Elle croit qu'une erreur a été commise, qu'il y a eu un malentendu. Elle croit que le roi de France va intervenir en sa faveur. »

Le geôlier secoue la tête.

Il trouve Thomas Wyatt en train de jouer aux dés contre lui-même : le genre d'activité oiseuse que le vieux Henry Wyatt réprouve.

« Qui gagne ? » demande-t-il.

Wyatt lève les yeux.

« Cet idiot vagabond, le pire de moi, joue contre cet imbécile hypocrite, le meilleur de moi. Vous pouvez deviner qui gagne. Pourtant, il y a toujours la possibilité d'une issue différente.

– Vous sentez-vous à l'aise ?

– De corps ou d'esprit ?

– Je ne réponds que des corps.

– Vous ne flanchez jamais », dit Wyatt.

Il dit ça avec une admiration réticente qui ressemble à de l'appréhension. Mais lui, Cromwell, songe, si, j'ai flanché, mais personne ne le sait, la nouvelle n'a pas circulé. Wyatt ne m'a pas vu quitter l'interrogatoire de Weston. Wyatt ne m'a pas vu quand Anne a posé la main sur mon bras et m'a demandé ce que je croyais au fond de mon cœur.

Il pose les yeux sur le prisonnier, s'assied. Il dit doucement : « Je crois que je me suis préparé toute ma vie à ceci. J'ai été mon propre

apprenti. » Toute sa carrière a été une leçon d'hypocrisie. Les yeux qui le transperçaient autrefois le couvent désormais avec une estime feinte. Les mains qui auraient aimé faire voler son chapeau se tendent désormais pour serrer la sienne, parfois assez fort pour la broyer. Il a retourné ses ennemis de sorte qu'ils soient face à lui, qu'ils le rejoignent : comme dans une danse. Il compte les retourner de nouveau pour qu'ils contemplent la longue perspective glaciale de leurs années : pour qu'ils sentent le vent, le vent des espaces infinis, qui transperce les os : pour qu'ils se couchent parmi les ruines et se réveillent transis.

Il dit à Wyatt : « Je noterai toutes les informations que vous me donnerez, mais je vous donne ma parole que je les détruirai quand nous aurons réussi.

– Réussi ? »

Wyatt s'étonne du choix de ce mot.

« Le roi a été informé que sa femme l'avait trahi avec divers hommes, dont son frère, son ami le plus proche, et un serviteur qu'elle prétend à peine connaître. Le miroir de la vérité a volé en éclats, dit-il. Donc, oui, ce serait une réussite de recoller les morceaux.

– Vous dites qu'il a été informé. Mais comment ? Personne n'a rien avoué, à part Mark. Mais s'il mentait ?

– Quand un homme avoue être coupable, nous devons le croire. Nous ne pouvons pas décider de prouver qu'il se trompe. Sinon, les tribunaux ne fonctionneraient plus.

– Mais quelles sont les preuves ? » insiste Wyatt.

Il sourit.

« La vérité frappe à la porte d'Henri, vêtue d'une cape et d'une capuche. Il la laisse entrer, car il a une idée de ce qui se cache en dessous, ce n'est pas un étranger qui se présente à lui. Dans le fond, Thomas, je crois qu'il a toujours su. Il sait qu'elle ne l'a pas tant trompé charnellement qu'en paroles, que s'il n'y a pas eu d'acte, alors il y a eu des rêves. Il pense qu'elle ne l'a jamais ni estimé ni aimé, alors qu'il a mis le monde à ses pieds. Il pense qu'il ne l'a jamais contentée ou satisfaite, et que quand il s'allongeait auprès d'elle, elle imaginait quelqu'un d'autre.

– C'est fréquent, observe Wyatt. Ne croyez-vous pas ? Le mariage est ainsi. Je ne savais pas que c'était une offense aux yeux de la loi. Que Dieu nous aide. La moitié de l'Angleterre va se retrouver en prison.

– Vous comprenez que ce sont les charges inscrites dans l'acte d'accusation. Et il y en a d'autres, celles que nous ne couchons pas sur papier.

– Si ressentir est un crime, alors j'avoue…

– N'avouez rien. Norris a avoué. Il a avoué qu'il l'aimait. Si on vous demande un aveu, ne cédez en rien, il est dans votre intérêt de ne

jamais le donner.

– Que veut Henri ? Je suis sincèrement perplexe. Je n'y comprends rien.

– Il change d'avis du jour au lendemain. Il aimerait récrire le passé. Il aimerait n'avoir jamais vu Anne. Puis il aimerait l'avoir vue, mais avoir vu à travers elle. Principalement, il désire sa mort.

– On peut désirer, sans pour autant agir.

– Non, pas quand on est Henri.

– Si je comprends la loi, l'adultère d'une reine n'est pas une trahison.

– Certes, mais l'homme qui la viole, lui, commet une trahison.

– Vous croyez qu'ils ont utilisé la force ? demande Wyatt d'un ton ironique.

– Non, c'est simplement le terme légal. C'est un artifice qui nous permet de préserver la réputation de toute reine déshonorée. Mais, quant à elle, elle est aussi traîtresse, elle l'a elle-même avoué. Vouloir la mort du roi, c'est une trahison.

– Mais, une fois encore, dit Wyatt, pardonnez-moi de mal comprendre, je croyais qu'Anne avait dit "S'il meurt", ou quelque chose de semblable. Laissez-moi vous donner un exemple. Si je dis : "Tous les hommes doivent mourir", est-ce une prévision de la mort du roi ?

– Mieux vaudrait vous abstenir de donner des exemples, réplique-t-il d'un ton aimable. Thomas More donnait des exemples quand il a basculé dans la trahison. Maintenant laissez-moi en venir au but. J'aurai peut-être besoin de preuves contre la reine. Je les accepterai par écrit, je n'ai pas besoin que vous vous présentiez au procès. Vous m'avez un jour expliqué, quand vous êtes venu chez moi, comment Anne se comporte avec les hommes : elle dit : "Oui, oui, oui, oui, non." » Wyatt acquiesce : il reconnaît ces paroles ; il semble regretter de les avoir prononcées. « Maintenant, vous devrez peut-être transposer un mot de ce témoignage. Oui, oui, oui, non, oui. »

Wyatt ne répond pas. Le silence s'étire, s'installe autour d'eux : un silence soporifique, tandis que dehors les feuilles se déploient, que mai fait fleurir les arbres, que l'eau tinte dans les fontaines, que les jeunes gens rient dans les jardins.

Finalement, Wyatt parle, d'une voix contrainte :

« Ce n'était pas un témoignage.

– Alors, qu'était-ce ? » Il se penche en avant. « Vous savez qu'avec moi il n'y a pas de conversation sans conséquences. Je ne peux pas me couper en deux, être d'un côté votre ami, et de l'autre le serviteur du roi. Donc vous devez me dire : coucherez-vous vos pensées par écrit, et si on vous le demande, parlerez-vous ? » Il se redresse. « Si vous pouviez me rassurer sur ce point, j'écrirai à votre père, pour le

rassurer lui aussi. Pour lui dire que vous vous en sortirez vivant. » Il marque une pause. « Puis-je le faire ? »

Wyatt acquiesce. Le geste le plus infime qui soit, un hochement de tête tourné vers l'avenir.

« Bien. Après coup, pour les ennuis que vous avez eus, pour vous dédommager de cette détention, je m'arrangerai pour que vous receviez une somme d'argent.

– Je n'en veux pas. »

Wyatt détourne le visage, délibérément : comme un enfant.

« Croyez-moi, vous le voulez. Vous traînez toujours les dettes du temps que vous avez passé en Italie. Vos créanciers s'adressent à moi.

– Je ne suis pas votre frère. Vous n'êtes pas mon gardien. »

Il regarde autour de lui.

« Je le suis, si vous y réfléchissez. »

Wyatt dit : « Il paraît qu'Henri veut aussi une annulation. La tuer et divorcer d'elle, tout ça le même jour. Elle est comme ça, voyez-vous. Elle pousse tout à l'extrême. Elle refusait d'être sa maîtresse, elle devait être reine d'Angleterre ; alors on viole la foi et on fait des lois, et tout le pays proteste. S'il a eu tant de mal à l'avoir, que lui en coûtera-t-il de s'en débarrasser ? Même quand elle sera morte, il aura tout intérêt à la tenir en laisse. »

Il demande d'un ton curieux : « N'avez-vous donc plus aucune tendresse pour elle ?

– Elle a épuisé ma tendresse, répond sèchement Wyatt. Ou peut-être n'en ai-je jamais eu, je ne connais pas mes sentiments, vous le savez. Je dois dire que les hommes ont éprouvé bien des choses envers Anne, mais personne, sauf Henri, n'a éprouvé de tendresse. Maintenant il pense avoir été pris pour un idiot. »

Il se lève.

« Je vais écrire quelques mots pour réconforter votre père. Je lui expliquerai que vous devez rester ici quelque temps, que c'est plus sûr. Mais tout d'abord je dois… nous pensions qu'Henri avait oublié cette idée d'annulation, mais, comme vous le dites, il l'a remise au goût du jour, donc je dois… »

Wyatt dit, comme s'il se délectait de son embarras : « Vous devez aller voir Harry Percy, n'est-ce pas ? »

Cela fait maintenant près de quatre ans que, talonné par Appelez-Moi-Risley, il est allé se confronter à Harry Percy dans une taverne miteuse appelée *Mark and the Lion* et lui a asséné certaines vérités : la principale étant qu'il n'était pas, quoi qu'il en pense, marié à Anne Boleyn. Ce jour-là il a frappé sur la table et expliqué au jeune homme que, s'il ne s'écartait pas du chemin du roi, il se chargerait de l'anéantir : que lui, Thomas Cromwell, lâcherait ses créanciers à ses

trousses, et qu'il lui arracherait son titre de comte et ses terres. Il a frappé sur la table et lui a aussi dit que, s'il n'oubliait pas Anne Boleyn et ses revendications envers elle, son oncle le duc de Norfolk le retrouverait où qu'il se terre et lui arracherait les couilles avec les dents.

Depuis, il a beaucoup traité avec le comte, qui est désormais un jeune homme malade et brisé, lourdement endetté, et perdant un peu plus chaque jour d'emprise sur ses affaires. En fait, sa menace s'est réalisée : sauf que Percy a toujours ses couilles, pour autant qu'on sache. Après leur conversation dans la taverne, le comte, qui buvait depuis quelques jours, a forcé ses serviteurs à éponger ses habits, à effacer les traînées de vomi : exhalant d'aigres effluves, mal rasé, tremblant et verdâtre, il s'est présenté devant le Conseil du roi et il l'a obligé, lui, Thomas Cromwell, en récrivant l'histoire de sa passion : en renonçant à ses prétentions sur Anne Boleyn ; en affirmant qu'aucun contrat de mariage n'avait jamais existé entre eux, et qu'elle était complètement libre pour les mains, le cœur et le lit du roi. Après quoi il a prêté serment sur la bible tenue par le vieux Warham, qui était archevêque avant Cranmer : après quoi il a reçu le Saint-Sacrement, pendant que les yeux d'Henri lui transperçaient le dos.

Maintenant lui, Cromwell, accompagné de Wriothesley, va voir le comte dans sa maison de campagne de Stoke Newington, qui se trouve au nord-est de la ville, sur la route de Cambridge. Les serviteurs de Percy prennent leurs chevaux en charge, mais plutôt que d'entrer aussitôt il reste un peu en retrait de la maison pour observer le toit et les cheminées. « Une dépense de cinquante livres avant l'hiver prochain pourrait être un bon investissement, dit-il à Thomas Wriothesley. Sans compter la main-d'œuvre. » S'il avait une échelle, il pourrait monter et vérifier l'état des couvertures de plomb. Mais ce serait peut-être indigne de son rang. Le secrétaire du roi peut faire ce qui lui plaît, mais le maître des Rouleaux doit songer à son office ancestral et à ses obligations. Quant à savoir si, en tant que vice-gérant des affaires spirituelles, il a le droit de grimper sur les toits… qui sait ? Cette fonction est trop récente. Il fait un grand sourire. Ce serait certainement un affront à la dignité de Wriothesley de lui demander de monter à l'échelle.

« Je songe à mes investissements, lui dit-il. Aux miens et à ceux du roi. »

Le comte lui doit des sommes considérables, mais il doit au roi dix mille livres. Quand Harry Percy sera mort, son titre sera repris par la Couronne : donc il examine aussi le comte, pour voir dans quel état il est. Il a le teint jaune, les joues creuses, paraît plus vieux que son âge, qui doit être de trente-quatre ou trente-cinq ans ; et cette odeur aigre flotte toujours dans l'air ; elle le ramène à Kimbolton, à l'ancienne

reine cloîtrée dans ses appartements : la pièce non aérée qui sentait le renfermé, comme une prison, et le bol de vomi qui est passé devant lui, dans les mains de l'une de ses servantes.

Il demande, sans grand espoir : « Ce n'est tout de même pas ma visite qui vous rend malade ? »

Le comte le regarde d'un œil vide.

« Non. Il paraît que c'est mon foie. Non, dans l'ensemble, Cromwell, vous vous êtes toujours montré raisonnable à mon égard, je dois le dire. Étant donné…

– Étant donné les menaces que je vous ai faites. » Il secoue la tête, d'un air contrit. « Oh, milord, aujourd'hui c'est moi qui ai quelque chose à vous demander. Vous ne devinerez jamais ce qui m'amène.

– Je crois que si.

– J'affirme, milord, que vous êtes marié à Anne Boleyn.

– Non.

– J'affirme que vers 1533 vous avez établi un contrat de mariage secret avec elle, en conséquence de quoi son mariage avec le roi est nul.

– Non. » Au plus profond de lui, le comte retrouve une once de sa fougue ancestrale, ce feu qui brûle à la frontière au nord du royaume et grille tous les Écossais sur son chemin. « Vous m'avez fait jurer, Cromwell. Vous êtes venu me voir alors que j'étais attablé au *Mark and the Lion* et vous m'avez menacé. J'ai été traîné devant le Conseil et forcé de jurer sur la Bible que je n'avais pas de contrat avec Anne. On m'a forcé à recevoir la communion en présence du roi. Vous m'avez vu, vous m'avez entendu. Comment pourrais-je revenir sur mes dires ? Affirmez-vous que j'ai commis un parjure ? »

Le comte se lève. Lui reste assis. Pas par manque de politesse ; c'est juste qu'il pense que s'il se lève il risque de gifler le comte, et il n'a à sa connaissance jamais frappé un homme malade.

« Pas un parjure, dit-il aimablement. J'affirme qu'en cette occasion votre mémoire vous a joué des tours.

– J'étais marié à Anne, mais j'aurais oublié ? »

Il se penche en arrière et considère son adversaire.

« Vous avez toujours été un buveur, milord, et c'est pourquoi, je pense, vous en êtes réduit à cet état. Le jour en question, je vous ai trouvé, comme vous le dites, dans une taverne. Quand vous vous êtes présenté devant le Conseil, peut-être étiez-vous toujours ivre ? Et vous vous serez emmêlé dans votre serment ?

– J'étais sobre.

– Vous aviez mal à la tête. Vous étiez nauséeux. Vous aviez peur de vomir sur les vénérables chaussures de l'archevêque Warham. Cette possibilité vous troublait tellement que vous ne pensiez à rien d'autre. Vous n'étiez pas attentif aux questions qui vous étaient posées.

Ce n'était pas vraiment votre faute.

– Mais, objecte le comte, j'étais attentif.

– N'importe quel conseiller comprendrait votre situation. Nous avons tous été épris de boisson, à un moment ou à un autre.

– Sur ma vie, j'étais attentif.

– Alors envisagez une autre possibilité. Peut-être y a-t-il eu quelque négligence durant la prestation de serment. Quelque irrégularité. Le vieil archevêque, lui-même, était malade ce jour-là. Je me souviens que ses mains tremblaient quand il tenait le livre sacré.

– Oui, il tremblait. C'est fréquent à cet âge. Mais il était compétent.

– S'il y a eu quelque défaut dans la procédure, vous pouvez renier votre serment sans le moindre cas de conscience. Peut-être, vous savez, n'était-ce même pas une bible ?

– Ça ressemblait à une bible, réplique le comte.

– J'ai un livre de comptabilité que les gens prennent souvent à tort pour une bible.

– Vous le premier. »

Il sourit. Le duc n'a pas perdu toute sa tête, pas encore.

« Et l'hostie ? demande Percy. J'ai reçu le sacrement pour sceller mon serment, n'était-ce pas le corps du Christ ? »

Il reste silencieux. Je pourrais vous prouver que non, songe-t-il, mais je ne vais pas vous donner l'occasion de me traiter d'hérétique.

« Je ne le ferai pas, dit Percy. Et je ne vois pas pourquoi je devrais le faire. Tout ce que je comprends, c'est qu'Henri a l'intention de la tuer. Ça ne lui suffit pas qu'elle meure ? Après sa mort, quelle importance de savoir à qui elle était mariée ?

– Ça en a, dans un sens. Il a des soupçons concernant l'enfant qu'Anne a eu. Mais il ne veut pas savoir qui est son père.

– Élisabeth ? Je l'ai vue, dit Percy. C'est sa fille à lui. Je peux vous le dire.

– Mais si elle était… même si elle l'était, il envisage désormais de l'écarter de la succession, donc s'il n'a jamais été marié à sa mère – eh bien, d'un seul coup l'affaire est réglée. La voie est libre pour les enfants de sa prochaine femme. »

Le comte acquiesce.

« Je vois ça.

– Alors si vous voulez aider Anne, c'est votre dernière chance.

– En quoi cela l'aidera-t-il, de voir son mariage annulé et sa fille déshéritée ?

– Ça pourrait lui sauver la vie. Si le feu qui brûle en Henri s'apaise.

– Vous vous assurerez qu'il continuera de flamber. Vous y ajouterez du combustible et vous soufflerez sur les braises, n'est-ce pas ? »

Il hausse les épaules.

« Tout cela n'est rien pour moi. Je ne déteste pas la reine, je laisse

ça à d'autres. Donc, si vous avez jamais eu la moindre considération pour elle…

– Je ne peux plus l'aider. Je ne peux que m'aider moi. Dieu connaît la vérité. Vous avez fait de moi un menteur aux yeux de Dieu. Maintenant vous voulez faire de moi un idiot aux yeux des hommes. Vous devrez trouver une autre méthode, monsieur le secrétaire.

– C'est ce que je vais faire », répond-il tranquillement. Il se lève. « Je regrette que vous ayez laissé passer une chance de plaire au roi. » À la porte, il se retourne. « Vous êtes entêté, dit-il, parce que vous êtes faible. »

Harry Percy lève les yeux vers lui.

« Je suis plus que faible, Cromwell. Je suis mourant.

– Vous tiendrez jusqu'au procès, n'est-ce pas ? Je vous mettrai dans le jury de pairs. Si vous n'êtes pas le mari d'Anne, vous pouvez être son juge. Le tribunal a besoin d'hommes sages et expérimentés tels que vous. »

Harry Percy crie à sa suite, mais il quitte la salle à grandes enjambées, et secoue la tête en direction des hommes qui se tiennent derrière la porte.

« Eh bien, dit Wriothesley, j'étais certain que vous lui feriez entendre raison.

– La raison s'est enfuie.

– Vous avez l'air morose, sir.

– Vraiment, Appelez-Moi ? Je me demande pourquoi.

– Nous pouvons toujours libérer le roi. Monseigneur l'archevêque trouvera un moyen. Même si nous devons impliquer Mary Boleyn et dire que le mariage était illégal pour cause de parenté.

– La difficulté est, dans le cas de Mary Boleyn, que le roi connaissait les faits. Il ne savait peut-être pas si Anne était secrètement mariée. Mais il savait que Mary était sa sœur.

– Avez-vous déjà fait une telle chose ? » demande Wriothesley d'un air songeur. « Deux sœurs ?

– Est-ce le genre de question qui vous préoccupe en ce moment ?

– On est en droit de s'interroger. De se demander comment ce serait. On dit que Mary Boleyn était une grande putain à la cour de France. Croyez-vous que le roi François les ait possédées toutes les deux ? »

Il regarde Wriothesley avec un respect nouveau.

« Il y a un aspect que je vais peut-être explorer. Maintenant… comme vous avez été un bon garçon et n'avez ni frappé ni insulté Harry Percy, mais patiemment attendu derrière la porte comme on vous l'avait demandé, je vais vous dire une chose qui vous amusera. Un jour, entre deux protecteurs, Mary Boleyn m'a demandé de l'épouser. »

Wriothesley le regarde bouche bée. Il le suit, proférant des syllabes

hachées. Quoi ? Quand ? Où ? Il faut attendre qu'ils soient à cheval pour qu'il dise quelque chose de pertinent :

« Dieu du ciel ! Vous auriez été le beau-frère du roi.

– Mais plus pour très longtemps », observe-t-il.

C'est une agréable journée un peu venteuse. Ils regagnent rapidement Londres. Un autre jour, avec quelqu'un d'autre, il aurait apprécié le trajet.

Mais avec qui, se demande-t-il tandis qu'il descend de cheval à Whitehall. Bess Seymour ?

« Maître Wriothesley, demande-t-il, pouvez-vous lire dans mon esprit ?

– Non, répond Appelez-Moi d'un air confus et quelque peu outragé.

– Croyez-vous qu'un évêque puisse lire dans mon esprit ?

– Non, sir. »

Il acquiesce.

« Tant mieux. »

L'ambassadeur impérial vient le voir, arborant son chapeau de Noël.

« Rien que pour vous, Thomas, dit-il, car je sais qu'il vous rend heureux. »

Il s'assied, fait signe au serviteur de lui verser du vin. Le serviteur est Christophe.

« Employez-vous cette brute pour toutes les besognes ? demande Chapuys. N'est-ce pas lui qui a torturé le petit Mark ?

– Premièrement, Mark n'est pas un enfant, il est simplement immature. Deuxièmement, personne ne l'a torturé. Du moins, ajoute-t-il, pas que je sache, pas sur mon ordre ni sur ma suggestion, ni même avec ma permission, expresse ou sous-entendue.

– Je sens que vous vous préparez pour le tribunal, dit Chapuys. Une corde avec des nœuds, n'est-ce pas ? Serrée autour du front ? Vous avez menacé de lui faire sortir les yeux de la tête ? »

Il est en colère.

« C'est peut-être la coutume là où vous avez grandi, mais je n'ai jamais entendu parler d'une telle pratique.

– Alors c'était plutôt le chevalet ?

– Vous le verrez à son procès. Vous pourrez juger par vous-même s'il est abîmé. J'ai vu des hommes passés au chevalet. Pas ici. À l'étranger. Ils doivent être portés sur une chaise. Mark est aussi agile qu'au temps où il dansait.

– Si vous le dites. » Chapuys semble ravi de l'avoir provoqué. « Et comment se porte votre reine hérétique ?

– Aussi courageuse qu'un lion, aurez-vous le regret d'apprendre.

– Et fière, mais elle va recevoir une leçon d'humilité. Elle n'a rien d'un lion, tout juste rappelle-t-elle l'un de vos chats londoniens qui

chantent sur les toits. »

Il pense à un chat noir qu'il avait par le passé. Marlinspike. Après quelques années à se battre et à faire les poubelles, il s'est enfui, comme le font les chats, pour aller vivre sa vie ailleurs.

Chapuys dit : « Comme vous le savez, un certain nombre de femmes et d'hommes à la cour sont allés voir la princesse Marie, pour l'assurer de leurs services dans un futur proche. Je pensais que vous iriez peut-être vous-même. »

Bon Dieu, songe-t-il, je suis déjà assez occupé comme ça, plus qu'assez occupé ; ce n'est pas une mince affaire de détrôner une reine d'Angleterre.

Il répond : « Je suis sûr que la princesse pardonnera mon absence pour le moment. C'est pour son propre bien.

– Vous n'avez plus de scrupules à l'appeler "la princesse", observe Chapuys. Elle va redevenir, naturellement, l'héritière d'Henri. » Il attend. « Elle espère, tous ses fidèles partisans espèrent, l'empereur lui-même espère…

– L'espoir est une grande vertu. Mais, ajoute-t-il, j'espère pour ma part que vous lui conseillerez de ne recevoir personne sans l'autorisation du roi. Ou la mienne.

– Elle ne peut pas les empêcher d'avoir recours à elle. Toute sa maisonnée. Ils affluent en masse. Ce sera un nouveau monde, Thomas.

– Le roi désirera ardemment, désire ardemment, une réconciliation avec elle. C'est un bon père.

– Quel dommage qu'il n'ait pas plus l'occasion de le montrer.

– Eustache… » Il marque une pause, fait signe à Christophe de sortir. « Je sais que vous ne vous êtes jamais marié, mais n'avez-vous pas d'enfants ? N'ayez pas l'air si étonné. Votre vie m'intrigue. Nous devons apprendre à mieux nous connaître. »

L'ambassadeur est irrité par ce changement de sujet.

« Je ne fraie pas avec les femmes. Pas comme vous.

– Je n'aurais rien contre un enfant. Mais on ne me fait jamais de proposition. Si on m'en faisait une, je l'accepterais.

– Après avoir fait votre connaissance, les femmes ne souhaitent pas prolonger la rencontre », suggère Chapuys.

Ça le fait rire.

« Vous avez peut-être raison. Venez, mon bon ami, allons souper.

– J'espère que nous aurons de nombreuses autres soirées plaisantes, déclare l'ambassadeur, rayonnant. Quand la concubine sera morte et que l'Angleterre sera apaisée. »

Les hommes enfermés à la Tour, bien qu'ils déplorent leur sort probable, ne se plaignent pas autant que le roi. Le jour, il déambule comme une illustration du livre de Job. Le soir, il glisse sur la rivière,

accompagné de musiciens, pour rendre visite à Jane.

Malgré toute la splendeur de la maison de Nicholas Carew, celle-ci est située à huit miles de la Tamise, ce qui n'est guère pratique pour les trajets nocturnes, même en ce début d'été où les soirées sont claires ; le roi veut rester avec Jane jusqu'à ce que la nuit tombe. Alors la future reine vient à Londres, où elle est logée par ses partisans et ses amis. Des foules apparaissent ici ou là en fonction de la rumeur, et les curieux tentent de l'apercevoir, tendant le cou, ouvrant de grands yeux, bloquant les portails et grimpant sur les murs.

Ses frères distribuent leurs largesses aux Londoniens, dans l'espoir de lui gagner des soutiens. On fait courir le bruit que c'est une Anglaise de bonne famille, une des nôtres ; pas comme Anne Boleyn, que beaucoup croyaient française. Mais les foules sont perplexes, voire amères : le roi ne devrait-il pas épouser une grande princesse, comme Catherine, venue d'une terre lointaine ?

Bess Seymour lui dit : « Jane amasse de l'argent dans un petit coffre fermé à clé, au cas où le roi changerait d'avis.

– C'est ce que nous devrions tous faire. Il est bon d'avoir un coffre fermé à clé.

– Elle garde la clé sous son corset, explique Bess.

– Personne ne risque d'aller l'y chercher. »

Bess lui lance un regard amusé, du coin de l'œil.

Désormais, la nouvelle de l'arrestation d'Anne commence à se propager en Europe, et, même si Bess ne le sait pas, Henri reçoit chaque heure des propositions. L'empereur suggère que le roi apprécierait peut-être sa nièce, l'infante du Portugal, qui arriverait avec quatre cent mille ducats ; et le prince du Portugal Dom Luis pourrait épouser la princesse Marie. Ou, si le roi ne veut pas d'une infante, que dirait-il de la duchesse douairière de Milan, une très jolie jeune veuve qui lui apporterait également une belle somme ?

Ce sont des jours d'augures et de présages pour ceux qui attachent de l'importance à ces choses et savent les interpréter. De sinistres histoires sorties tout droit de livres sont en train de se réaliser. Une reine est enfermée dans une tour, accusée d'inceste. La nation, la nature elle-même, est sens dessus dessous. Des fantômes sont aperçus dans l'entrebâillement de portes, debout près d'une fenêtre, appuyés contre un mur, tentant de surprendre les secrets des vivants. Une cloche sonne toute seule, sans que nulle main humaine ne la touche. Une voix retentit soudain alors que personne n'est présent, un sifflement dans l'air comme le bruit d'un fer brûlant plongé dans l'eau. Des citoyens mesurés en viennent à crier à l'église. Une femme se fraie un chemin à travers la foule jusqu'au portail de sa maison et empoigne la bride de son cheval. Avant que les gardes l'éloignent, elle lui crie : « Dieu nous vienne en aide, Cromwell, quel genre d'homme est le roi !

Combien de femmes compte-t-il avoir ? »

Pour une fois, Jane Seymour a un peu de couleurs aux joues ; ou peut-être est-ce le reflet de sa robe, un doux rose pâle de gelée de coing.

Des déclarations, des actes d'accusation, des projets de loi vont et viennent entre les juges, les plaignants, le procureur général, le bureau du lord-chancelier ; chaque étape de la procédure est claire, logique et destinée à produire des cadavres par décision de justice. George Rochford sera jugé à part, en tant que pair du royaume ; les simples citoyens seront jugés en premier. L'ordre est envoyé à la Tour, « Faites venir les corps ». C'est-à-dire, amenez les accusés – à savoir Weston, Brereton, Smeaton et Norris – à Westminster Hall pour le procès. Kingston va les chercher en barge ; c'est le 12 mai, un vendredi. Ils sont escortés par des gardes armés à travers une foule vociférante, qui hurle des paris. Les parieurs pensent que Weston s'en sortira, grâce à la campagne de sa famille. Mais, pour les autres, ils ont autant de chances de vivre que de mourir. Le sort de Mark Smeaton, qui a tout avoué, est scellé ; mais on prend les paris sur la manière dont il sera exécuté : pendu, décapité, ébouillanté, brûlé, ou bien soumis à quelque nouveau supplice inventé par le roi.

Ils ne comprennent pas la loi, dit-il à Riche, en regardant par une fenêtre la foule en contrebas. Il n'y a qu'une seule peine, en cas de haute trahison : pour un homme, pendaison et éviscération, et pour une femme, le bûcher. Le roi a la possibilité de commuer la peine en décapitation ; seuls les empoisonneurs sont ébouillantés vivants. Le tribunal ne peut prononcer qu'une sentence dans le cas présent, mais quand elle sera communiquée à la foule, elle sera mal comprise, et les gagnants serreront les dents, alors que les perdants exigeront leur argent ; il y aura des bagarres, des habits déchirés, des têtes défoncées et du sang par terre, pendant que les accusés, bien en sécurité au tribunal, seront encore à des jours de leur mort.

Ils n'entendront les accusations qu'une fois au tribunal et, comme il est de coutume lors des procès pour trahison, ils n'auront pas de représentation légale. Mais ils auront une chance de s'exprimer, de se représenter eux-mêmes, et ils pourront faire venir des témoins : si quiconque est prêt à les soutenir. Des hommes ont été jugés pour trahison, au cours de ces dernières années, et sont ressortis libres, mais ceux-là savent qu'ils n'y réchapperont pas. Ils doivent penser aux familles qu'ils laissent derrière eux ; ils veulent que le roi soit clément avec elles, ce qui devrait faire taire toute protestation, prévenir toute allégation véhémente d'innocence. La cour doit pouvoir travailler sans entraves. En échange de leur coopération, il est entendu, plus ou

moins entendu, que le roi leur accordera la grâce d'une mort par la hache, qui n'ajoutera pas à leur honte ; même si d'aucuns murmurent parmi les jurés que Smeaton sera pendu puisque, étant un homme de basse naissance, il n'a pas d'honneur à protéger.

Norfolk préside. Quand les prisonniers sont amenés, les trois gentilshommes s'écartent de Mark ; ils veulent lui montrer leur mépris, lui prouver leur supériorité. Mais leur mouvement les rapproche les uns des autres, plus qu'ils ne le souhaitent ; ils refusent de se regarder, remarque-t-il, ils s'agitent pour avoir autant d'espace que possible, si bien qu'ils semblent se fuir mutuellement, tirant nerveusement sur leurs manteaux et leurs manches. Seul Mark se déclarera coupable. Il a été placé aux fers de crainte qu'il cherche à se donner la mort : sûrement un acte charitable, car il aurait raté son coup. Il arrive donc devant la cour intact, comme promis, sans marques ni blessures, mais incapable de retenir ses larmes. Il implore la clémence. Les autres accusés sont succincts mais respectueux envers la cour : trois héros de la joute qui voient, fonçant sur eux, l'adversaire invincible, le roi d'Angleterre en personne. Ils pourraient soulever des objections, mais les accusations, les dates et les détails défilent trop rapidement. Ils peuvent remporter un point, s'ils insistent ; mais cela ne fait que ralentir l'inévitable, et ils le savent. Quand ils entrent, les gardes tiennent leurs hallebardes à l'envers ; mais quand ils sortent, condamnés, le tranchant des haches est tourné vers eux. Ils se fraient un chemin à travers le tumulte, des hommes morts : poussés à travers les rangées d'hallebardiers jusqu'à la rivière, ils retournent à leur logement temporaire, leur antichambre, pour rédiger leurs dernières lettres et faire leurs préparatifs spirituels. Tous ont exprimé du repentir, mais à part Mark, aucun n'a dit pourquoi.

Un après-midi frais : et après que la foule s'est dispersée, que la cour s'est séparée, il se retrouve assis près d'une fenêtre tandis que les clercs empaquettent les procès-verbaux. Il les regarde faire et dit, je vais rentrer chez moi maintenant. Je vais dans ma maison de ville, à Austin Friars, envoyez les papiers à Chancery Lane. Il est le chef suprême des espaces et des silences, des vides et des effacements, de ce qui est manqué ou mal compris ou simplement mal traduit, tandis que la nouvelle glisse de l'anglais au français, et peut-être au latin, en passant par les langues castillane et italienne, et par les Flandres en direction des territoires de l'Est de l'empereur, franchissant les frontières des principautés allemandes jusqu'à la Bohême et la Hongrie, et jusqu'aux royaumes enneigés au-delà, colportée par des marchands voguant vers la Grèce et le Levant ; vers l'Inde, où l'on n'a jamais entendu parler d'Anne Boleyn, et encore moins de ses amants et de son frère ; le long de la route de la soie jusqu'à la Chine, où l'on

n'a jamais entendu parler d'Henri VIII, ni d'aucun autre Henri, et où l'Angleterre même est un mythe obscur, un endroit où les hommes ont la bouche sur le ventre et où les femmes peuvent voler, où les chats règnent sur la nation et où les hommes se tapissent dans des souricières pour attraper leur dîner. Dans la salle d'Austin Friars il se tient un moment devant la magnifique représentation de Salomon et la reine de Saba ; la tapisserie appartenait au cardinal, mais le roi l'a prise. Cependant, après la mort de Wolsey, alors que lui, Cromwell, avait gagné la faveur d'Henri, ce dernier la lui a offerte, comme embarrassé, comme s'il rendait à son vrai propriétaire une chose qu'il n'aurait jamais dû perdre. Le roi l'a vu, plus d'une fois, contempler avec nostalgie le visage de Saba, non parce qu'il convoite une reine, mais parce qu'elle le ramène à son passé, à une femme à qui le hasard veut qu'elle ressemble : Anselma, une veuve d'Anvers qu'il aurait pu épouser, songe-t-il souvent, s'il n'avait pas soudain décidé de regagner l'Angleterre et d'apprendre à connaître son peuple. À cette époque, il agissait brusquement : non sans calcul, non sans réflexion, mais une fois décidé, il se lançait sans attendre. Et il est toujours le même homme. Comme le découvriront ses adversaires.

« Gregory ? » Son fils porte toujours sa veste de voyage, couverte de la poussière de la route. Il l'étreint. « Laisse-moi te regarder. Que fais-tu ici ?

– Vous n'avez pas dit que je ne devais pas venir, explique Gregory. Vous ne l'avez pas absolument interdit. De plus, j'ai appris l'art de parler en public. Voulez-vous m'entendre faire un discours ?

– Oui. Mais pas maintenant. Tu ne devrais pas traverser la campagne avec seulement une escorte ou deux. Il y a des gens qui te feraient du mal, car on sait que tu es mon fils.

– Qui me connaît ? demande Gregory. Comment le sauraient-ils ? »

Des portes s'ouvrent, il y a des bruits de pas dans les escaliers, des visages interrogateurs envahissent la salle ; la nouvelle du tribunal l'a précédé. Oui, confirme-t-il, ils sont tous coupables, tous condamnés ; je ne sais pas s'ils iront à Tyburn, mais j'inciterai le roi à leur accorder une mort plus rapide ; oui, Mark aussi, car quand il était sous mon toit je lui ai promis ma clémence, et c'est toute la clémence que j'ai à offrir.

« Nous avons entendu dire qu'ils sont tous endettés, sir, déclare Thomas Avery, qui est responsable des comptes.

– Nous avons entendu dire qu'il y avait une foule hostile, sir », déclare l'un de ses gardes.

Le cuisinier Thurston apparaît, couvert de farine : « Thurston a entendu dire qu'il y avait des tourtes au rabais, déclare le bouffon Anthony. Et moi, sir, j'ai entendu dire que votre nouvelle comédie a été très bien reçue. Et que tout le monde a ri, sauf ceux qui vont

mourir. »

Gregory demande : « Mais il pourrait encore y avoir un sursis ?

– Indubitablement. »

Il n'a pas envie d'ajouter quoi que ce soit. Quelqu'un lui a apporté une bière ; il s'essuie la bouche.

« Je me rappelle que, quand nous étions à Wolf Hall, dit Gregory, Weston vous a parlé effrontément, si bien que Rafe et moi, nous l'avons attrapé dans notre filet magique et jeté par la fenêtre. Mais nous ne l'aurions pas réellement tué.

– Le roi assouvit son bon plaisir, et de nombreux gentilshommes seront choyés. » Il parle pour que toute la maisonnée l'entende. « Quand vos connaissances vous diront, comme elles le feront, que c'est moi qui ai condamné ces hommes, dites-leur que c'est le roi, et une cour de justice, et que toutes les formalités de rigueur ont été observées, et que personne n'a souffert dans sa chair lors de la recherche de la vérité, quoi qu'on prétende en ville. Et s'il vous plaît, ne croyez pas les personnes mal informées qui vous diront que ces hommes meurent parce que j'ai une rancune à leur égard. Ça dépasse la simple rancune. Et je n'aurais pas pu les sauver si j'avais essayé.

– Mais M. Wyatt ne mourra pas ? » demande Thomas Avery.

Il y a un murmure ; Wyatt est très apprécié dans cette maison, pour sa générosité et sa courtoisie.

« Je dois vous laisser. J'ai des lettres de l'étranger à lire. Thomas Wyatt… Eh bien, disons que je l'ai conseillé. Je crois que nous le reverrons bientôt parmi nous, mais gardez à l'esprit que rien n'est certain, la volonté du roi… Non. Assez. »

Il sort, Gregory le suit.

« Sont-ils vraiment coupables ? demande-t-il dès qu'ils sont seuls. Pourquoi tant de condamnés ? N'aurait-il pas mieux valu pour l'honneur du roi n'en désigner qu'un seul ? »

Il répond avec ironie : « Ça le distinguerait trop, le gentilhomme en question.

– Oh, vous voulez dire que les gens auraient dit, Harry Norris a un plus gros vit que le roi et il sait s'en servir ?

– Tu as en effet appris à manier les mots. Le roi est enclin à prendre les choses patiemment, et là où un autre homme s'efforcerait d'être discret, lui sait qu'il ne peut l'être, car c'est un homme public. Il croit, ou du moins il veut montrer, que la reine a été inconsidérée, qu'elle est impulsive, que sa nature est mauvaise et qu'elle ne peut la contrôler. Et maintenant qu'il a été reconnu que tant d'hommes ont péché avec elle, il n'y a plus de défense possible, vois-tu ? C'est pourquoi ils devaient être jugés d'abord. Comme ils sont coupables, elle aussi doit l'être. »

Gregory acquiesce. Il semble comprendre, mais peut-être est-ce juste

une impression. Quand Gregory demande : « Sont-ils coupables ? » il veut dire : « L'ont-ils fait ? » Mais quand lui demande : « Sont-ils coupables ? » il veut dire : « La cour les a-t-elle reconnus comme tels ? » Le monde des avocats est un monde à part, l'humain en est exclu. C'était un exploit, dans une certaine mesure, de démêler l'enchevêtrement de cuisses et de langues, de prendre cette masse de chair mouvante et de la coucher sur le papier : comme le corps, après la jouissance, reste étendu sur le lin blanc. Il a vu de magnifiques actes d'accusation, sans un mot en trop. Celui-là n'en était pas un : des phrases bousculées et tordues, poussées et renversées, hideuses dans le fond et hideuses dans la forme. Le plan contre Anne est profane dans sa gestation, prématuré, une masse de tissus nés sans forme ; il attendait d'être nettoyé à coups de langue comme un ourson est léché par sa mère. Tu l'as nourri, mais tu ne savais pas ce que tu lui donnais à manger : qui aurait cru que Mark se confesserait, ou qu'Anne se comporterait en tout point comme une femme accablée et coupable portant en elle le poids du péché ? C'est comme l'ont dit les hommes aujourd'hui à la cour : nous sommes coupables de toutes sortes de choses, nous avons tous péché, nous sommes tous gangrénés d'offenses dont, même à la lumière de l'Église et de l'Évangile, nous ignorons peut-être la nature. La rumeur est arrivée du Vatican – où ils sont spécialistes en matière de péché – que toute offre d'amitié, tout geste de réconciliation du roi Henri, serait considéré favorablement en ces temps difficiles ; car, malgré la surprise générale, ils ne sont pas surpris à Rome de la tournure prise par les événements. À Rome, évidemment, cela n'aurait rien de remarquable : adultère et inceste n'y inspirent guère que des haussements d'épaules. Quand il était au Vatican, à l'époque du cardinal Bainbridge, il s'est rapidement aperçu que personne à la cour du pape ne comprenait ce qui se passait, jamais ; et surtout pas le pape. L'intrigue se nourrit d'elle-même ; les complots n'ont ni père ni mère, et pourtant ils sont florissants : la seule chose à savoir est que personne ne sait rien.

Mais, à Rome, songe-t-il, on ne se soucie guère de la loi. Dans les prisons, quand un criminel est oublié et meurt de faim, ou quand il est battu à mort par ses geôliers, on fourre le cadavre dans un sac et on le balance à la rivière, où il rejoint toutes les ordures du Tibre.

Il lève les yeux. Gregory est resté silencieux, respectant sa méditation. Mais maintenant il demande :

« Quand mourront-ils ?

– Pas demain, ils ont besoin de temps pour régler leurs affaires. Et la reine sera jugée à la Tour lundi, donc ça devra être après, Kingston ne peut pas… le procès sera public, vois-tu, la Tour sera bondée… »

Il s'imagine une nuée indécente, les condamnés forcés de se frayer un chemin jusqu'à l'échafaud parmi les hordes de badauds venus voir

une reine être jugée.

« Mais vous y assisterez ? insiste Gregory. Quand ça se produira ? Je pourrais les assister à la fin pour leur offrir mes prières, mais seulement si vous êtes là. Je risquerais de tomber par terre. »

Il acquiesce. Il est bon d'être réaliste dans ces situations. Il a entendu dans sa jeunesse des bagarreurs des rues se vanter de leur courage, puis blêmir devant un doigt coupé. Et puis, assister à une exécution, ce n'est pas comme se battre : il y a de la peur, et la peur est contagieuse, alors que lors d'une échauffourée, on n'a pas le temps d'avoir peur, ce n'est qu'après qu'on commence à avoir les jambes qui tremblent.

« Si je ne suis pas là, Richard y sera. C'est généreux de ta part, et même si c'est douloureux pour toi, je pense que c'est une marque de respect. » Il ne sait pas à quoi ressemblera la semaine prochaine. « Ça dépend… l'annulation doit être ratifiée, donc tout repose sur la reine, de l'aide qu'elle nous apportera, si elle consent ou non. » Il réfléchit à voix haute : « Je serai peut-être à Lambeth avec Cranmer. Et s'il te plaît, mon cher fils, ne me demande pas pourquoi une annulation est nécessaire. Sache simplement que c'est ce que veut le roi. »

Il s'aperçoit qu'il est incapable de se représenter les hommes en train de mourir. Dans son esprit surgit à la place l'image de More sur l'échafaud, vue à travers un voile de pluie : son corps, déjà mort, se repliant soigneusement après l'impact de la hache. Le cardinal durant sa disgrâce n'avait pas d'ennemi plus implacable que Thomas More. Et pourtant, songe-t-il, je ne le détestais pas. J'ai tout fait pour le persuader de se réconcilier avec le roi. Et je pensais y parvenir, je le pensais vraiment, car il était attaché au monde, attaché à sa propre personne, et il avait de nombreuses raisons de vivre. En fin de compte, il a été son propre assassin. Il a écrit et écrit, parlé et parlé, puis soudain, tout d'un coup, il s'est annihilé. Si un homme a jamais été proche de se décapiter tout seul, c'est bien Thomas More.

La reine porte de l'écarlate et du noir, et au lieu d'un capuchon, une toque coquette dont le bord est orné de plumes noires et blanches. Souviens-toi de ces plumes, se dit-il ; ce sera la dernière fois, ou presque. À quoi ressemblait-elle, demanderont les femmes. Il pourra dire qu'elle était pâle, mais sans peur. Que peut-elle ressentir quand elle pénètre dans cette grande salle et se tient devant les pairs d'Angleterre, rien que des hommes, et pas un seul qui la désire ? Elle est souillée désormais, de la viande morte, et au lieu de la dévorer – sein, cheveux, yeux – leurs regards se détournent. Seul l'oncle Norfolk la dévisage férocement : comme si sa tête n'était pas la tête de Méduse.

Au centre de la grande salle de la Tour une plate-forme avec des bancs a été érigée, pour les juges et les pairs, et il y a d'autres bancs dans les galeries latérales. Mais la plupart des spectateurs seront debout, se poussant dans le dos jusqu'à ce que les gardes disent « Assez » et bloquent les portes avec des bâtons. Mais ils continuent de pousser, et le bruit enfle à mesure que ceux qui ont pu entrer se bousculent dans le tribunal, jusqu'à ce que Norfolk, tenant sa baguette blanche dans sa main, demande le silence. Étant donné son expression féroce, même la personne la plus ignorante de cette foule comprend qu'il ne plaisante pas.

Le lord-chancelier est là, assis à côté du duc, pour lui fournir les meilleurs conseils juridiques du royaume. Le comte de Worcester est là, lui dont l'épouse, pourrait-on dire, est à l'origine de tout ; le comte lui lance un regard mauvais, à lui, Cromwell, et il ne sait pas pourquoi. Charles Brandon, le duc de Suffolk, est là, qui déteste Anne depuis qu'il a posé les yeux sur elle et l'a dit sans détour au roi. Le comte d'Arundel, le comte d'Oxford, le comte de Rutland, le comte de Westmorland sont là : parmi eux il se déplace lentement, lui simple Thomas Cromwell, un salut ici et un mot là, rassurant chacun : le dossier est solide, aucune agitation n'est attendue ni ne sera tolérée, nous rentrerons chez nous ce soir pour manger et dormir bien au chaud dans notre lit. Lord Sandys, lord Audley, lord Clinton et de nombreux autres lords, un à un cochés sur une liste à mesure qu'ils prennent place : lord Morley, le beau-père de George Boleyn, qui tend la main vers lui et lui dit, s'il vous plaît, Thomas Cromwell, par affection pour moi, ne laissez pas cette sordide affaire éclabousser ma pauvre petite Jane.

Elle était moins votre pauvre petite Jane, songe-t-il, quand vous l'avez mariée à Boleyn sans lui demander son avis ; mais c'est fréquent avec les pères, on ne peut pas lui en vouloir, car comme le lui a un jour dit le roi avec regret, il n'y a que les hommes et les femmes très pauvres qui sont libres de choisir qui ils aiment. Il serre la main de lord Morley, lui souhaite bon courage et lui demande de s'asseoir, car la prisonnière est parmi nous, et la cour est prête.

Il s'incline devant les ambassadeurs étrangers ; mais où est Chapuys ? On lui fait savoir qu'il souffre d'une fièvre quartaine : il répond, je suis désolé de l'apprendre, il peut envoyer chercher chez moi tout ce qui le fera se sentir mieux. Disons que la fièvre grimpe aujourd'hui, jour un : elle reflue demain, mercredi il est sur pied, chancelant, mais jeudi il sera de nouveau alité, frissonnant sous son emprise.

Le procureur général lit l'acte d'accusation, ce qui prend un moment : crimes au regard de la loi, crimes devant Dieu. Tandis qu'il se lève pour poursuivre, il pense, le roi attend un verdict en milieu

d'après-midi ; en balayant du regard le tribunal il voit Francis Bryan, toujours vêtu de son manteau, prêt à regagner la rivière pour annoncer la nouvelle aux Seymour. Patience, Francis, songe-t-il, ça risque de prendre du temps, la température risque de monter ici.

L'analyse du dossier devrait prendre une heure ou deux, mais comme il y a quatre-vingt-quinze noms à vérifier, ceux des juges et des pairs, on traîne les pieds et on se racle la gorge, on se mouche, on rajuste sa toge et on resserre sa large ceinture – autant de rituels gênants dont certains ont besoin avant de parler en public – et il est clair que la journée va être longue ; la reine elle-même est une présence immobile, écoutant attentivement depuis son siège tandis que la liste de ses crimes est énumérée, une succession étourdissante de moments, de dates, d'endroits, d'hommes, de membres, de langues : dans la bouche, hors de la bouche, dans divers orifices corporels, à Hampton Court et Richmond Palace, à Greenwich et Westminster, dans le Middlesex et dans le Kent ; puis il y a les paroles indécentes et les sarcasmes, les querelles jalouses et les mauvaises intentions, les déclarations, par la reine, que lorsque son mari sera mort elle choisira l'un d'eux pour être son mari, mais elle ne sait lequel.

« Avez-vous dit ça ? » Elle secoue la tête. « Vous devez répondre à haute voix. »

Petite voix glaciale : « Non. »

C'est tout ce qu'elle dira, non, non et non : et à un moment elle répond « Oui », quand on lui demande si elle a donné de l'argent à Weston ; elle hésite et le concède ; un cri jaillit de la foule, et Norfolk interrompt les débats et menace de les faire arrêter tous s'ils ne gardent pas le silence. Dans un pays bien ordonné, a déclaré Suffolk hier, le procès d'une femme noble se tiendrait à huis clos ; lui a roulé des yeux et répondu, mais, milord, nous sommes en Angleterre.

Norfolk a obtenu le calme, un calme bruissant, ponctué de quintes de toux et de murmures ; il est prêt pour que l'accusation reprenne et dit : « Très bien, continuez, heu… vous. » Ce n'est pas la première fois qu'il est déconcerté de devoir s'adresser à un roturier qui n'est ni valet d'écurie ni charretier, mais ministre du roi : le lord-chancelier se penche en avant et lui rappelle en murmurant que l'accusateur est le maître des Rouleaux. « Continuez, maître, dit-il, plus poliment. Je vous en prie, poursuivez. »

Elle nie la trahison, c'est le fait principal : elle n'élève jamais la voix, mais refuse de développer, d'excuser, d'atténuer : d'amenuiser. Et il n'y a personne pour le faire à sa place. Il se rappelle ce que le vieux père de Wyatt lui a dit un jour, qu'une lionne mourante pouvait vous mutiler, vous donner un coup de griffe soudain et vous laisser une cicatrice à vie. Mais il ne ressent aucune menace, aucune tension,

rien du tout. Il est bon orateur, connu pour son éloquence, son style, sa clarté, mais aujourd'hui il n'a aucun intérêt à être entendu, hormis des juges et de l'accusée, car tout ce que la populace entend, elle le comprend de travers : sa voix semble n'être qu'un murmure assoupi dans la salle, la voix d'un prêtre de campagne ânonnant ses prières, pas plus forte qu'une mouche bourdonnant dans un coin, heurtant la vitre ; du coin de l'œil il voit le procureur général réprimer un bâillement, et il songe, j'ai accompli ce que je croyais ne jamais réussir, j'ai fait de l'adultère, de l'inceste, du complot et de la trahison des sujets quelconques. Nous n'avons pas besoin d'excitation factice. Après tout, nous sommes dans un tribunal, pas dans un cirque romain.

Le verdict s'éternise : c'est une procédure longue ; la cour implore d'être bref, pas de discours s'il vous plaît, un mot suffira : quatre-vingt-quinze votes coupable, et pas un seul non coupable. Quand Norfolk commence à lire la sentence, la clameur monte de nouveau, et on sent la pression des gens dehors qui cherchent à entrer, si bien que la salle tangue doucement, comme un bateau amarré. « Son propre oncle ! » gémit quelqu'un, et le duc cogne du poing sur la table et menace d'un massacre. Ce qui ramène un peu de calme ; le silence lui permet de conclure : « … votre jugement est le suivant : vous serez brûlée ici, à la Tour, ou aurez la tête tranchée, en fonction de ce que le roi… »

Un petit cri poussé par l'un des juges l'interrompt. L'homme est penché en avant, murmurant furieusement ; Norfolk semble courroucé ; les avocats se regroupent, les pairs tendent le cou pour voir quelle est la cause de cette interruption. Lui s'approche.

Norfolk dit : « Ces gens affirment que je n'ai pas procédé correctement, que je ne peux pas dire brûler ou décapiter, que je dois n'en choisir qu'un, et ils disent que je dois dire brûler, que c'est ainsi qu'est punie une femme lorsqu'elle est accusée de trahison. »

Lui dit aux hommes : « M. De Norfolk a reçu ses instructions du roi. » Il compte bien réprimer toute objection, et il y parvient. « La formulation est celle du roi, et puis ne venez pas me dire ce qui peut ou ne peut pas être fait, car nous n'avons jamais jugé de reine jusqu'à maintenant.

– Nous improvisons au fur et à mesure, déclare aimablement le lord-chancelier.

– Finissez ce que vous disiez », dit-il à Norfolk.

Il recule.

« Je crois que j'ai fini, répond celui-ci en se grattant le nez. … tête tranchée, en fonction de ce que le roi décidera. »

Le duc baisse la voix et conclut sur le ton de la conversation ; si bien que la reine n'entend pas le reste de sa sentence. Elle a l'idée générale, cependant. Il la regarde se lever de sa chaise, toujours calme, et il

songe, elle n'y croit pas ; pourquoi n'y croit-elle pas ? Il regarde en direction de l'endroit où se tenait Francis Weston, mais le messager est déjà reparti.

C'est désormais au tour de Rochford d'être jugé ; ils doivent faire sortir Anne avant de faire entrer son frère. La solennité de l'occasion s'est dissipée. Les membres de la cour les plus âgés quittent la pièce en titubant pour aller se soulager, et les plus jeunes s'étirent les jambes et bavardent, se renseignent sur les dernières cotes en faveur d'un acquittement de George. Les paris lui sont favorables, mais son visage, alors qu'il pénètre dans la salle, montre qu'il ne se fait guère d'illusions. À ceux qui assurent qu'il sera acquitté, lui, Cromwell, a dit : « Si lord Rochford parvient à satisfaire la cour, il sera relâché. Voyons quelle défense il adoptera. »

Il n'a qu'une seule véritable crainte : que Rochford ne soit pas sensible aux mêmes pressions que les autres hommes, car il ne laisse derrière lui aucune personne chère. Sa femme l'a trahi, son père l'a abandonné, et son oncle préside la cour qui le juge. Il pense que George parlera avec éloquence et fougue, et il a raison. Quand les accusations lui sont lues, Rochford demande à ce qu'elles soient énumérées une à une, clause par clause : « Car qu'est votre temps sur Terre, messieurs, comparé à la promesse d'éternité de Dieu ? » On sourit : on admire ses manières. Boleyn s'adresse à lui, Cromwell, directement. « Lisez-les-moi une à une. Les dates, les lieux. Je vous confondrai. »

Mais le combat est inégal. Il a ses papiers, mais au besoin il peut les poser sur la table et développer son argumentation sans s'y référer ; il a entraîné sa mémoire, il a son habituelle maîtrise de soi, sa voix d'avocat qui ménage sa gorge, ses manières urbaines qui ménagent ses émotions ; et si George pense qu'il va bafouiller, tandis qu'il énumère les caresses données et reçues, alors George ne sait pas d'où il vient : il ne connaît pas l'époque et les mœurs qui ont fait du secrétaire du roi ce qu'il est. Bientôt, lord Rochford commencera à parler comme un enfant éperdu et en larmes ; il se bat pour sa vie et ne peut rien contre un homme qui semble si indifférent à l'issue de ce combat ; que la cour l'acquitte si elle le souhaite, il y aura une autre cour, ou une autre procédure, plus informelle, qui verra George finir en cadavre brisé. Il croit aussi que bientôt le jeune Boleyn va perdre son calme, qu'il va montrer son mépris pour Henri et que c'en sera alors fini de lui. Il tend à Rochford un document : « Certaines paroles sont écrites ici, que la reine vous aurait dites et que vous auriez ensuite répétées. Vous n'avez pas besoin de les lire à haute voix. Dites simplement à la cour, reconnaissez-vous ces paroles ? »

George sourit avec dédain. Savourant l'instant, il affiche une expression narquoise : il prend une inspiration ; il lit à haute voix :

« Le roi ne peut copuler avec une femme, il n'en a ni le talent ni la vigueur. »

Il l'a lu car il croit que ça amusera la foule. Et c'est le cas, bien que les rires soient surpris, incrédules. Mais du côté des juges – et ce sont eux qui comptent – résonne un sifflement désapprobateur. George lève les yeux. Il écarte les mains.

« Ces mots ne sont pas de moi. Ils ne m'appartiennent pas. »

Mais ils lui appartiennent désormais. Dans un élan de bravade, pour se faire applaudir par la foule, il a contesté la succession, dénigré les héritiers du roi : bien qu'on l'ait averti de ne pas le faire. Lui, Cromwell, acquiesce.

« Nous avons entendu dire que vous aviez fait circuler la rumeur selon laquelle la princesse Élisabeth n'était pas l'enfant du roi. Ça semble vraisemblable. Vous avez même recommencé dans cette cour. »

George est silencieux.

Il hausse les épaules et se détourne. C'est difficile pour George de ne pas même pouvoir mentionner les accusations qui pèsent contre lui sans s'en rendre coupable. En tant qu'accusateur, Cromwell préférerait qu'on ne parle pas de la difficulté du roi ; mais il n'est pas plus honteux pour Henri que le sujet soit évoqué au tribunal plutôt que dans la rue, et dans les tavernes on chante la ballade du Roi Petitvit et de sa femme la sorcière. Dans de telles circonstances, l'homme blâme la femme, la plupart du temps. Une chose qu'elle a faite, une chose qu'elle a dite, le regard noir qu'elle lui a lancé quand il a défailli, l'expression moqueuse sur son visage. Henri a peur d'Anne, pense-t-il. Mais il sera viril avec sa nouvelle femme.

Il se redresse, rassemble ses papiers ; les juges souhaitent s'entretenir. Les charges contre George sont à vrai dire minces, et si les accusations sont rejetées, Henri le mettra en cause pour autre chose, et ça retombera sur sa famille, pas seulement les Boleyn, les Howard aussi : pour cette raison, pense-t-il, l'oncle Norfolk ne le laissera pas en réchapper. Personne n'a dénoncé les accusations comme étant peu crédibles, ni lors de ce procès, ni lors de ceux qui l'ont précédé. On peut désormais le croire, que ces hommes ont comploté contre le roi et copulé avec la reine : Weston parce qu'il est imprudent, Brereton parce que c'est un vieux pécheur, Mark parce qu'il est ambitieux, Henry Norris parce qu'il est familier, parce qu'il est proche, parce qu'il s'est pris pour le roi ; et George Boleyn, non pas en dépit du fait qu'il est le frère d'Anne, mais parce qu'il est son frère. Les Boleyn, tout le monde le sait, feront tout ce qu'il faut pour gouverner ; si Anne Boleyn est arrivée jusqu'au trône en piétinant ceux qui étaient tombés, ne peut-elle également y placer un bâtard Boleyn ?

Il lève les yeux vers Norfolk, qui lui adresse un geste de la tête.

Donc le verdict est clair, et la sentence aussi. La seule surprise vient d'Harry Percy. Le comte se lève. Il se tient debout, la bouche légèrement entrouverte, et un silence s'abat, pas le semblant de silence bruissant et murmurant qui a pesé sur la cour jusqu'à présent, mais un silence total, plein d'attente. Il pense à Gregory : voulez-vous m'entendre faire un discours ? Le comte bascule alors en avant, pousse un gémissement, il s'écroule et heurte le sol avec fracas. Aussitôt son corps inerte est entouré par des gardes, et une grande clameur s'élève : « Harry Percy est mort ! »

Peu probable, songe-t-il. Ils vont le ranimer. C'est le milieu de l'après-midi, il fait chaud et l'atmosphère est étouffante, et les preuves exposées devant les juges, les dépositions écrites à elles seules terrasseraient un homme en bonne santé. Une longue bande d'étoffe bleue recouvre la plate-forme sur laquelle les juges sont assis, et il regarde les gardiens l'arracher du sol et improviser une couverture dans laquelle transporter le comte. Un souvenir lui revient alors soudainement : l'Italie, la chaleur, le sang, et il se voit soulevant un homme mourant, le faisant rouler sur lui-même, le déposant sur des tapis de selle noués ensemble, tapis eux-mêmes volés à des morts, puis le portant à l'ombre d'un mur – de quoi, d'église, de ferme ? – simplement pour qu'il puisse y mourir, quelques minutes plus tard, tout en jurant, tout en tentant de repousser ses entrailles à l'intérieur de la blessure d'où elles se déversent, comme s'il voulait quitter le monde intact.

Il a la nausée et il s'assied à côté du procureur général. Les gardiens emmènent le comte : sa tête dodeline, ses yeux sont clos, ses pieds pendouillent. Son voisin dit : « Voici un autre homme que la reine a ruiné. Je suppose qu'il nous faudra des années pour les connaître tous. »

C'est vrai. Le procès est un arrangement provisoire, un moyen de se débarrasser d'Anne et de faire entrer Jane. Ses effets n'ont pas encore été éprouvés, ses répercussions n'ont pas été ressenties ; mais il s'attend à un tremblement du corps politique, à un soulèvement dans le ventre de la nation. Il se lève et va voir Norfolk pour le pousser à continuer. George Boleyn – suspendu entre procès et condamnation – semble lui-même sur le point de s'effondrer et il s'est mis à sangloter.

« Aidez lord Rochford à s'asseoir, dit-il. Donnez-lui quelque chose à boire. »

C'est un traître, mais il est toujours comte ; il peut entendre sa condamnation à mort assis.

Le lendemain, 16 mai, il est à la Tour avec Kingston, dans le logement du connétable. Kingston est anxieux car il ne sait pas quel genre d'échafaud préparer pour la reine : sa sentence est encore

incertaine, tant que le roi n'a pas parlé. Cranmer est auprès d'elle. Il est venu écouter sa confession et pourra lui laisser entendre, délicatement, que sa coopération pourrait lui éviter de souffrir. Que le roi peut toujours se montrer clément.

Un garde à la porte, s'adressant au connétable : « Il y a un visiteur. Pas pour vous, sir. Pour maître Cromwell. C'est un gentilhomme étranger. »

C'est Jean de Dinteville, qui était ici en ambassade vers l'époque où Anne a été couronnée. Jean se tient dans l'entrebâillement de la porte :

« On m'a dit que je vous trouverais ici, et comme le temps presse…

– Mon cher ami. » Ils se donnent l'accolade. « Je ne savais même pas que vous étiez à Londres.

– Je descends tout juste du bateau.

– Oui, ça se voit.

– Je n'ai pas le pied marin. » L'ambassadeur hausse les épaules ; ou du moins, ses vastes rembourrages se soulèvent et retombent ; par cette douce matinée, il est enveloppé dans un nombre de couches d'étoffes déconcertant, comme on s'habillerait pour affronter novembre. « Quoi qu'il en soit, il m'a semblé préférable de vous attraper ici avant que vous n'alliez jouer aux boules, car c'est, je crois, ce que vous faites généralement quand vous recevez nos représentants. On m'envoie pour vous parler du jeune Weston. »

Seigneur, songe-t-il, sir Richard Weston a-t-il réussi à soudoyer le roi de France ?

« Il est grand temps. Il doit mourir demain. Quel est le problème ?

– Nous sommes inquiets, déclare l'ambassadeur, de voir la galanterie punie. Le jeune homme n'est sans doute coupable que d'avoir écrit un poème ou deux. D'avoir fait des compliments et dit des plaisanteries. Peut-être le roi pourrait-il lui laisser la vie sauve ? Nous comprendrions que pour un an ou deux on lui conseille de rester loin de la cour – de voyager, peut-être ?

– Il a une femme et un jeune fils, *monsieur**. Mais il n'a jamais modifié son comportement pour eux.

– C'est donc encore pire, si le roi le met à mort. Henri ne se soucie-t-il plus de sa réputation de prince clément ?

– Oh, si. Il en parle beaucoup. *Monsieur**, mon conseil est d'oublier Weston. Mon maître a beau vénérer et respecter le vôtre, il ne prendrait pas bien que le roi français se mêle de ce qui n'est, somme toute, qu'une affaire de famille, une chose très personnelle. »

Dinteville est amusé.

« On pourrait en effet appeler ça une affaire de famille.

– Je remarque que vous ne demandez pas la clémence pour lord Rochford. Il a été ambassadeur, on pourrait croire que le roi de France

s'intéresserait plus à lui.

– Ah, fait l'ambassadeur. George Boleyn. Nous comprenons qu'il y a un changement de régime et ce que cela entraîne. Toute la cour de France espère, naturellement, que « Monseigneur » ne sera pas anéanti.

– Wiltshire ? Il a bien servi la France, je conçois que ce serait une grande perte pour vous. Mais il ne court aucun danger pour le moment. Bien entendu, vous ne pouvez espérer que son influence restera la même qu'avant. Un changement de régime, comme vous dites.

– Puis-je observer (l'ambassadeur s'interrompt pour boire une gorgée de vin, grignoter une gaufrette que les serviteurs de Kingston ont apportée) qu'en France cette affaire nous paraît incompréhensible ? Si Henri souhaite se débarrasser de sa concubine, il doit pouvoir le faire en silence ? »

Les Français ne comprennent pas les tribunaux de justice ni les parlements. Pour eux, tout doit se faire en secret.

« Et s'il doit exhiber sa honte au monde entier, un ou deux adultères devraient suffire ? Quoi qu'il en soit, Cremuel (l'ambassadeur fait glisser son regard sur lui), nous pouvons parler d'homme à homme, n'est-ce pas ? La grande question est, Henri est-il apte ? Car ce que nous entendons, c'est que, quand il s'apprête à passer à l'acte, sa femme lui lance un certain regard, et ses espoirs s'écroulent. Ça ressemble à de la sorcellerie, car les sorcières rendent fréquemment les hommes impuissants. Mais, ajoute-t-il avec une expression de mépris sceptique, je ne puis imaginer qu'un Français serait à ce point affecté.

– Vous devez comprendre, dit-il, que bien qu'Henri soit en tout point un homme, c'est un gentilhomme, et non un mufle copulant dans le caniveau avec… eh bien, je ne dirai rien du choix de femmes de votre roi. Ces derniers mois », il prend une inspiration, « ces dernières semaines en particulier ont été une période de grande épreuve et de chagrin pour mon maître. Il aspire désormais au bonheur. Ne doutez pas que son nouveau mariage consolidera son royaume et assurera le bien-être de l'Angleterre. »

Il parle comme s'il écrivait ; comme s'il rédigeait déjà des dépêches pour propager sa version des événements.

« Oh, oui, dit l'ambassadeur, la petite demoiselle. Nous n'entendons guère louer sa beauté ni son esprit. Il ne va pas réellement épouser une autre femme de peu ? Quand l'empereur lui propose des alliances si lucratives… c'est du moins ce que nous entendons dire. Nous comprenons tout, Cremuel. En tant qu'homme et femme, le roi et la concubine peuvent avoir leurs désaccords, mais il n'y a pas qu'eux au monde, ce n'est pas le jardin d'Éden. Le fond du problème, c'est

qu'elle ne convient pas à la nouvelle politique. L'ancienne reine était, en quelque sorte, la protectrice de la concubine, et depuis qu'elle est morte, Henri complote pour essayer de redevenir un homme respectable. Il doit donc épouser la première femme honnête qu'il voit, et en vérité qu'importe qu'elle soit ou non parente de l'empereur, car maintenant que les Boleyn sont partis, Cremuel a le vent en poupe, et il s'assurera de remplir le Conseil de fidèles partisans de Charles. » Sa lèvre dessine une moue ; ça pourrait être un sourire. « Cremuel, j'aimerais que vous me disiez combien l'empereur vous paie. Je ne doute pas que nous pourrions égaler son offre. »

Il rit.

« Votre maître est assis sur des épines. Il sait que mon roi a des rentrées d'argent. Il craint qu'il n'aille rendre visite à la France, armé.

– Vous savez ce que vous devez au roi François. » L'ambassadeur est irrité. « Seules nos négociations subtiles et habiles retiennent le pape de rayer votre pays de la liste des nations chrétiennes. Nous avons, je crois, été des amis loyaux envers vous, en défendant votre cause mieux que vous ne pouvez le faire vous-mêmes. »

Il acquiesce.

« J'aime toujours entendre les Français faire leur propre éloge. Dînerez-vous avec moi plus tard dans la semaine ? Quand tout sera fini ? Quand votre nausée sera passée ? »

L'ambassadeur incline la tête. L'insigne de son chapeau scintille ; c'est un crâne en argent.

« Je rapporterai à mon maître que, hélas, j'ai essayé et échoué pour Weston.

– Dites que vous êtes arrivé trop tard. Que la marée était contre vous.

– Non, je dirai que Cremuel était contre moi. Au fait, vous savez ce qu'a fait Henri, n'est-ce pas ? » Il semble amusé. « Il a envoyé chercher la semaine dernière un bourreau français. Pas un de nos propres villes, mais l'homme qui coupe les têtes à Calais. Il semblerait qu'il ne fasse confiance à aucun Anglais pour décapiter sa femme. Je m'étonne qu'il ne l'étrangle pas lui-même dans la rue. »

Il se tourne vers Kingston. Le connétable est désormais un homme âgé, et, bien que le roi l'ait envoyé en France il y a quinze ans, il n'a guère utilisé cette langue depuis ; le conseil du cardinal était, parlez anglais et criez fort.

« Avez-vous entendu ça ? demande-t-il. Henri a envoyé chercher le bourreau à Calais.

– Pardieu ! s'écrie Kingston. L'a-t-il fait avant le procès ?

– C'est ce qu'affirme monsieur l'ambassadeur.

– Je suis content de l'apprendre, dit Kingston, d'une voix sonore et lente. Mon esprit. Très soulagé. » Il se tapote la tête. « J'ai cru

comprendre qu'il utilisait une… »

Il fait un grand geste du bras.

« Oui, une épée, dit Dinteville en anglais. Vous pouvez vous attendre à une performance gracieuse. » Il touche son chapeau. « *Au revoir**, monsieur le secrétaire. »

Ils le regardent sortir. C'est une performance en soi ; ses serviteurs doivent l'envelopper dans de nouvelles couches d'habits. Quand il était ici pour sa dernière mission, il a passé son temps à transpirer sous des édredons, tentant de se débarrasser d'une fièvre contractée à cause de l'air anglais, de l'humidité et du froid mordant.

« Le petit Jeannot, dit-il en regardant l'ambassadeur s'éloigner. Il craint toujours l'été anglais. Et il craint aussi le roi – quand il a eu sa première audience avec Henri, il ne pouvait s'empêcher de trembler de terreur. Nous avons dû le tenir pour qu'il ne tombe pas, Norfolk et moi.

– Ai-je mal compris, demande le connétable, ou a-t-il dit que Weston était coupable d'avoir écrit des poèmes ?

– Quelque chose comme ça. Anne, semble-t-il, était un livre ouvert sur les pages duquel n'importe qui pouvait écrire, alors que seul le roi aurait dû pouvoir le faire.

– En tout cas, c'est un souci de moins pour moi, dit le connétable. Avez-vous déjà vu une femme brûler ? C'est une chose que je ne souhaite jamais voir, s'il plaît à Dieu. »

Quand Cranmer vient le voir le soir du 16 mai, l'archevêque semble malade. Des sillons sombres courent de son nez à son menton. Étaient-ils là il y a un mois ?

« Je veux que tout ça finisse, dit-il, et rentrer dans le Kent.

– Avez-vous laissé Grete là-bas ? » demande-t-il doucement.

Cranmer acquiesce. Il semble à peine capable de prononcer le nom de sa femme. Il est terrifié chaque fois que le roi parle de mariage, et évidemment ces temps-ci c'est le principal sujet de conversation d'Henri.

« Elle craint que, avec sa prochaine reine, le roi ne retourne vers Rome, et que nous soyons forcés de nous séparer. Je lui dis, non, je connais la détermination du roi. Mais changera-t-il d'avis et autorisera-t-il les prêtres à vivre ouvertement avec leur femme… Si je pensais que c'est sans espoir, je crois que je la laisserais rentrer chez elle, avant qu'il n'y ait plus rien là-bas pour elle. Vous savez comment c'est, après quelques années les gens meurent, ils vous oublient, vous oubliez votre propre langue, ou c'est du moins ce que j'imagine.

– Vous avez toutes les raisons d'espérer, répond-il fermement. Et dites-lui que d'ici quelques mois, dans le nouveau Parlement, je ferai effacer toutes les allusions à Rome des livres de loi. Et alors, vous

savez – il sourit – une fois que les avoirs de l'Église auront été redistribués, une fois qu'ils seront dans les poches des Anglais, ils ne retourneront pas dans celles du pape. » Il demande : « Comment était la reine, vous a-t-elle fait sa confession ?

– Non. Le temps n'est pas encore venu. Elle se confessera. À la dernière minute. Si on doit en arriver là. »

Il est content pour Cranmer. Qu'est-ce qui pourrait être pire à ce stade ? D'entendre une femme coupable tout avouer, ou d'entendre une femme innocente supplier ? Et d'être voué au silence dans un cas comme dans l'autre. Peut-être Anne gardera-t-elle ses secrets jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir de sursis. Il comprend. Il ferait pareil.

« Je lui ai expliqué les arrangements, reprend Cranmer, pour l'annulation. Je lui ai dit que l'audience se tiendrait à Lambeth, demain. Elle a demandé, le roi y sera-t-il ? J'ai répondu, non, madame, il envoie ses représentants. Il est occupé avec la Seymour, a-t-elle ironisé, avant de se blâmer en disant, je ne devrais pas dire du mal d'Henri, n'est-ce pas ? J'ai répondu que ce ne serait guère judicieux. Elle m'a demandé, pourrai-je aller à Lambeth, pour parler en mon nom ? J'ai répondu, non, c'est inutile, des représentants ont aussi été nommés pour vous. Elle a semblé abattue. Mais alors elle m'a demandé, dites-moi ce que le roi veut que je signe. Quoi qu'il veuille, j'accepterai. Il m'autorisera peut-être à aller en France, dans un couvent. Veut-il que je dise que j'étais mariée à Harry Percy ? Je lui ai répondu, madame, le comte nie. Et elle a ri. »

Il semble dubitatif. Même une confession totale, un aveu complet et détaillé de sa culpabilité ne la sauverait pas, plus maintenant, alors que cela aurait pu l'aider avant le procès. Le roi ne veut plus penser à ses amants, passés ou présents. Il les a effacés de son esprit. Et elle aussi. Elle ne croirait pas à quel point Henri l'a effacée. Hier, il a déclaré : « J'espère que mes bras accueilleront bientôt Jane. »

Cranmer dit : « Elle ne s'imagine pas que le roi l'a abandonnée. Il n'y a pas un mois, il forçait l'ambassadeur de l'empereur à s'incliner devant elle.

– Je crois qu'il l'a fait pour lui. Pas pour elle.

– Je ne sais pas, répond Cranmer. Je croyais qu'il l'aimait. J'ai cru qu'il n'y avait aucune brouille entre eux, jusqu'à la fin. Ce qui me pousse à penser que je ne sais rien. Rien sur les hommes. Ni sur les femmes. Ni sur ma foi ou celle des autres. Elle m'a demandé : "Irai-je au paradis ? Car j'ai fait de nombreuses bonnes actions par le passé." »

Elle a posé la même question à Kingston. Peut-être la pose-t-elle à tout le monde.

« Elle parle d'œuvres. » Cranmer secoue la tête. « Elle ne dit rien de sa foi. Et j'espérais qu'elle avait compris, comme je le comprends désormais, que nous sommes sauvés non pas par nos œuvres, mais

uniquement par le sacrifice du Christ, et par ses mérites, et non les nôtres.

– Eh bien, je ne crois cependant pas qu'il faille en conclure qu'elle a été papiste pendant tout ce temps. À quoi cela lui aurait-il servi ?

– Je suis désolé pour vous, dit Cranmer. Que vous ayez eu la responsabilité de tout dévoiler.

– Au début, je ne savais pas ce que je découvrirais. C'est pour ça que j'ai pu le faire, parce que j'allais de surprise en surprise. »

Il pense aux fanfaronnades de Mark, aux gentilshommes devant la cour, s'écartant les uns des autres, chacun fuyant le regard des autres ; il a appris sur la nature humaine des choses que même lui ignorait.

« Gardiner, en France, demande à grands cris de connaître les détails, mais je me suis aperçu que je ne voulais pas les écrire, car ils sont si abominables.

– Tirez un voile dessus », convient Cranmer. Bien que le roi lui-même ne fuie pas les détails, semble-t-il. « Il l'emporte partout avec lui, ce livre qu'il a écrit. Il l'a montré l'autre soir, dans la maison de l'évêque de Carlisle. Savez-vous que Francis Bryan en possède le bail ? Au milieu des festivités organisées par Francis, le roi a sorti ce texte et a commencé à le lire à voix haute, à le montrer à tout le monde. Le chagrin semble l'avoir profondément ébranlé.

– Sans aucun doute, dit-il. En tout cas, Gardiner sera content. Je lui ai dit qu'il serait le grand gagnant, quand le butin sera distribué. Les offices, j'entends, et les pensions et les paiements qui reviennent désormais au roi. »

Mais Cranmer n'écoute pas.

« Elle m'a demandé, quand je mourrai, ne serai-je plus la femme du roi ? J'ai répondu, non, madame, car le roi fera annuler le mariage, et je suis venu pour vous demander votre consentement. Elle a dit, je consens. Puis elle a ajouté, mais serai-je toujours reine ? Et je crois que légalement elle le sera. Je ne savais que lui répondre. Mais elle paraissait satisfaite. Le temps semblait si long. Quand j'étais avec elle. À un moment elle riait, puis elle priait, puis elle s'agitait… Elle m'a demandé des nouvelles de lady Worcester, de l'enfant qu'elle porte. Elle a déclaré qu'elle croyait que l'enfant ne bougeait pas comme il devrait après environ cinq mois de grossesse, et elle pense que c'est parce que lady Worcester a peur, ou qu'elle a du chagrin pour elle. Je ne lui ai pas dit que cette lady avait déposé contre elle.

– Je vais me renseigner, dit-il. Sur la santé de la lady. Mais pas auprès du comte. Il m'a lancé un regard mauvais. Je ne sais pour quelle raison. »

Diverses expressions, toutes insondables, se succèdent sur le visage de l'archevêque.

« Ne savez-vous pas pourquoi ? J'en déduis donc que la rumeur est

fausse. J'en suis heureux. » Il hésite. « Vous ne savez vraiment pas ? La rumeur à la cour est que l'enfant de lady Worcester est de vous. »

Il est abasourdi.

« De moi ?

– On dit que vous avez passé des heures avec elle, derrière des portes closes.

– Et c'est une preuve d'adultère ? Ah, je comprends. J'ai la monnaie de ma pièce. Lord Worcester va me transpercer avec son épée.

– Vous n'avez pas l'air d'avoir peur.

– J'ai peur, mais pas de lord Worcester. »

Plutôt des jours qui arrivent. Anne montant l'escalier de marbre jusqu'au ciel, ses bonnes actions lestant ses poignets et sa gorge comme des bijoux.

Cranmer dit : « Je ne sais pas pourquoi, mais elle croit qu'il reste de l'espoir. »

Pendant cette période il n'est jamais seul. Ses alliés l'observent. Fitzwilliam est à ses côtés, troublé par ce que Norris lui a laissé entendre à demi-mot avant de se dédire : il en parle constamment, se creuse la cervelle, essaie de tirer un sens de phrases incomplètes. Nicholas Carew est principalement avec Jane, mais Edward Seymour papillonne entre sa sœur et la chambre privée, où l'atmosphère est sombre, circonspecte, et où le roi, tel le Minotaure, traverse invisible un labyrinthe de pièces. Il comprend que ses nouveaux amis protègent leur investissement. Ils l'observent, à l'affût du moindre signe d'indécision. Ils veulent qu'il soit aussi impliqué que possible et ils cachent leurs mains, de sorte que si plus tard le roi exprime le moindre regret, ou déplore que les choses se soient passées si vite, ce sera Thomas Cromwell, et pas eux, qui souffrira.

Riche et maître Wriothesley viennent aussi constamment le voir. Ils disent : « Nous voulons vous aider, nous voulons apprendre, nous voulons voir ce que vous faites. » Mais ils ne peuvent pas voir. Quand il était jeune, s'apprêtant à traverser la mer étroite pour fuir son père, il est arrivé sans un sou à Douvres et est devenu joueur de bonneteau dans la rue. « Voyez la reine. Regardez-la. Maintenant… où est-elle ? »

La reine était dans sa manche. L'argent était dans sa poche. Les parieurs s'écriaient : « Tu seras fouetté ! »

Il emporte les mandats qu'Henri doit signer. Kingston n'a toujours pas été informé de la manière dont les hommes doivent mourir. Il promet de forcer le roi à se concentrer.

Il dit : « Majesté, il n'y a pas de potence à Tower Hill, et je ne crois pas que ce serait une bonne idée de les emmener à Tyburn, la foule pourrait être agitée.

– Pourquoi cela ? demande Henri. Les gens de Londres n'aiment pas ces hommes. D'ailleurs, ils ne les connaissent même pas.

– Non, mais tout est prétexte au désordre, et si le temps reste clément… »

Le roi grogne. Très bien. Décapitez-les.

Mark aussi ?

« Dans un sens, je lui ai promis la clémence s'il avouait, et vous savez qu'il a avoué librement. »

Le roi demande : « Le Français est-il arrivé ?

– Oui, Jean de Dinteville. Il a officiellement protesté.

– Non », dit Henri.

Pas ce Français-là. Il parle du bourreau de Calais.

Il demande au roi : « Croyez-vous que c'est en France, quand elle était à la cour durant sa jeunesse, qu'elle s'est pour la première fois compromise ? »

Henri est silencieux. Il réfléchit, puis il répond : « Elle me parlait sans cesse, notez bien ce que je dis… elle me parlait sans cesse des avantages de la France. Je crois que vous avez raison. J'y ai réfléchi et je ne crois pas que ce soit Harry Percy qui ait pris sa virginité. Il ne mentirait pas, n'est-ce pas ? Pas après avoir juré sur son honneur de pair d'Angleterre. Non, je crois que c'est à la cour de France qu'elle a été initialement débauchée. »

Donc il ne peut pas dire si le bourreau de Calais, si expert en son art, sera une forme de clémence ; ou si la mort promise à la reine répondra simplement aux principes sévères d'Henri.

Mais il pense, si Henri estime que c'est un Français qui l'a corrompue, quelque étranger inconnu et peut-être déjà mort, tant mieux.

« Donc ce n'était pas Wyatt ? demande-t-il.

– Non, répond sombrement Henri. Ce n'était pas Wyatt. »

Mieux vaut pour le moment que ce dernier reste là où il est, songe-t-il. C'est plus sûr. Mais un message peut lui être adressé, pour l'informer qu'il ne sera pas jugé.

Il dit : « Majesté, la reine se plaint de son entourage. Elle aimerait avoir des femmes de sa propre chambre privée.

– Sa maison est dissoute. Fitzwilliam s'en est occupé.

– Je doute que les femmes soient toutes rentrées chez elles. »

Elles logent, il le sait, chez des amies, en attendant une nouvelle maîtresse.

Henri dit : « Lady Kingston doit rester, mais vous pouvez remplacer les autres. Si elle trouve quelqu'un de disposé à la servir. »

Il est possible qu'Anne ne sache toujours pas qu'elle a été abandonnée. Si Cranmer dit vrai, elle s'imagine que ses anciennes amies se lamentent sur son sort, alors qu'en réalité elles seront mortes

de peur jusqu'à ce qu'on lui coupe la tête.

« Il y aura bien quelqu'un de charitable », dit-il.

Henri baisse les yeux vers les papiers devant lui, comme s'il ne savait pas de quoi il s'agissait.

« Les condamnations à mort. À signer », lui rappelle-t-il.

Il se tient près du roi pendant que celui-ci trempe sa plume et appose sa signature sur chaque mandat : des lettres carrées, complexes, lourdes sur le papier ; une écriture d'homme, tout compte fait.

Il est à Lambeth pour l'audience du divorce quand les amants d'Anne meurent : c'est le dernier jour des débats, il faut que ce soit le dernier. Son neveu Richard l'a représenté à Tower Hill et vient lui raconter comment cela s'est passé. Rochford a fait un discours éloquent, paraissant maître de lui-même. Il a été tué en premier et a eu besoin de trois coups de hache ; après ça, les autres n'ont pas dit grand-chose. Tous se sont décrits comme des pécheurs, tous ont affirmé qu'ils méritaient de mourir, mais une fois encore ils n'ont pas précisé pourquoi ; Mark, passant en dernier et glissant dans le sang, a demandé la miséricorde de Dieu et les prières des siens. Le bourreau a dû se ressaisir, car après son ratage initial tous sont morts proprement.

Sur le papier, c'est fini. Les minutes des procès sont à lui, il est libre de les porter à la maison des Rouleaux, de les garder, de les détruire ou de les égarer, mais les dépouilles des hommes morts sont un problème plus sale et plus urgent. Les cadavres ont dû être placés sur une charrette et portés dans l'enceinte de la Tour : Richard les a vus, un amas de corps sans tête entrelacés, confusément entassés comme sur un lit, ou comme si, tels les cadavres à la guerre, ils avaient déjà été enterrés puis exhumés. Au sein de la forteresse ils ont été débarrassés de leurs vêtements, qui sont désormais la propriété du bourreau et de son assistant, et laissés en chemise. Il y a un cimetière coincé contre les murs de la chapelle Saint-Pierre-ad-Vincula, et les roturiers devaient y être enterrés, pendant que lord Rochford irait seul sous le sol de la chapelle. Mais, à présent que les morts ne portaient plus les insignes de leur rang, la confusion régnait. L'un des hommes chargés de l'enterrement a suggéré, allez chercher la reine, elle connaît les parties de leurs corps ; mais d'autres, affirme Richard, se sont écriés, honte à toi. Lui remarque, les geôliers en voient trop, ils ne tardent pas à perdre le sens des convenances.

« J'ai vu Wyatt regardant par une grille du beffroi, dit Richard. Il m'a fait un signe et j'ai voulu lui donner espoir, mais je ne savais quel signe utiliser. »

Il sera relâché, dit-il. Mais peut-être pas tant qu'Anne ne sera pas morte.

Les heures jusqu'à cet événement semblent longues. Richard l'étreint et dit :

« Si elle avait régné plus longtemps, elle nous aurait jetés en pâture aux chiens.

– Si nous l'avions laissée régner plus longtemps, nous l'aurions mérité. »

À Lambeth, les deux représentants de la reine étaient présents : de même que ceux du roi, le Dr Bedyll et le Dr Tregonwell, ainsi que Richard Sampson en qualité d'avocat. Et lui-même, Thomas Cromwell ; et le lord-chancelier, plus d'autres conseillers, parmi lesquels le duc de Suffolk, dont les problèmes conjugaux sont si complexes qu'il a appris une certaine quantité de droit canon, l'avalant comme un enfant prend un médicament ; aujourd'hui Brandon faisait des grimaces, remuant sur sa chaise, tandis que les prêtres et les avocats passaient au crible les circonstances. Ils ont discuté d'Harry Percy et sont convenus qu'il ne leur était d'aucune utilité. « Je ne comprends pas que vous n'ayez pas obtenu sa coopération, Cromwell », déclare le duc. À contrecœur ils ont parlé de Mary Boleyn et sont convenus qu'elle devrait être utilisée ; même si le roi était tout aussi coupable, car il devait sûrement savoir qu'il ne pouvait épouser Anne s'il avait couché avec sa sœur. Je suppose que ce détail n'était pas parfaitement évident, suggère doucement Cranmer. Il y a eu affinité, c'est certain, mais il avait une dispense du pape, qu'il croyait valide à l'époque. Il ne savait pas que, pour une affaire si grave, le pape ne pouvait fournir nulle dispense ; ce point a été déterminé plus tard.

Tout cela n'est absolument pas satisfaisant.

Le duc déclare soudain : « Bon, vous savez tous que c'est une sorcière. Et si elle a usé de sorcellerie pour l'inciter à se marier…

– Je ne crois pas que ce soit ce que le roi veuille dire, rétorque-t-il, lui, Cromwell.

– Oh, si, réplique le duc. Je croyais que c'était ce dont nous discuterions ici. Si elle a usé de sorcellerie, alors le mariage est nul, voilà ce que je comprends. »

Le duc se penche en arrière, croise les bras.

Les représentants se regardent. Sampson regarde Cranmer. Personne ne regarde le duc.

Finalement, Cranmer dit : « Nous ne sommes pas forcés de rendre ça public. Nous pouvons publier le décret mais garder ses motifs secrets. »

On respire.

Lui dit : « Je suppose que c'est une consolation, de savoir que nous ne serons pas raillés en public. »

Le lord-chancelier : « La vérité est si rare et précieuse que parfois elle doit être conservée sous clé. »

Le duc de Suffolk se hâte vers sa barge, criant qu'enfin il est libéré des Boleyn.

La fin du premier mariage du roi a été longue, publique et discutée à travers l'Europe, non seulement dans les conseils des princes, mais sur les places de marché. La fin du deuxième, si la décence l'emportait, serait rapide, privée, discrète et obscure. Pourtant il est nécessaire que les représentants de la ville et les hommes de rang en soient les témoins. La Tour est une cité. C'est une armurerie, un palais, un hôtel de la monnaie. Des travailleurs en tous genres, des officiels vont et viennent. Mais elle peut être contrôlée, et les étrangers peuvent être évacués. Il charge Kingston de le faire. Anne, apprend-il avec regret, a mal compris le jour de sa mort, et s'est levée à deux heures du matin le 18 mai, envoyant chercher son aumônier et Cranmer pour se purger de ses péchés. Personne ne semble l'avoir prévenue que Kingston vient sans faute à l'aube le matin d'une exécution, pour dire à la personne de se préparer. Elle ne connaît pas le protocole, et pourquoi le connaîtrait-elle ? Kingston dit, mettez-vous à ma place : cinq morts en une journée, et se préparer pour une reine d'Angleterre le lendemain ? Comment peut-elle mourir, quand les représentants officiels de la ville ne sont pas là ? Les charpentiers sont encore en train de bâtir son échafaud sur la pelouse, mais, par chance, elle n'entend pas les coups de marteau depuis l'appartement royal.

Pourtant, le connétable regrette ce malentendu ; d'autant que l'erreur d'Anne s'est prolongée jusque tard dans la matinée. La situation met une grande pression sur Kingston et sa femme. Au lieu d'être heureuse de voir une nouvelle aube, rapporte-t-il, Anne a pleuré et dit qu'elle regrettait de ne pas mourir ce jour-là : elle espérait que c'en serait fini de sa souffrance. Elle sait pour le bourreau français. « Je lui ai expliqué, dit Kingston, qu'elle ne souffrirait pas, tant c'est subtil. » Mais une fois encore, ajoute Kingston, elle a refermé ses doigts autour de sa gorge. Elle a reçu l'eucharistie et juré sur le corps du Christ de son innocence.

Ce qu'elle ne ferait sûrement pas, s'interroge Kingston, si elle était coupable ?

Elle pleure les hommes qui sont morts.

Elle plaisante, dit qu'on se souviendrait d'elle comme *Anne sans Tête**.

Il dit à son fils : « Si tu viens y assister avec moi, ce sera l'une des choses les plus difficiles de ta vie. Si tu parviens à conserver ton sang-froid tout du long, on le remarquera et ça jouera grandement en ta

faveur. »

Gregory le regarde, puis répond :

« Une femme, je ne peux pas.

– Je serai près de toi pour te prouver que tu peux. Tu n'as pas besoin de regarder. Au moment du passage de l'âme, nous nous agenouillons et nous baissons les yeux et prions. »

L'échafaud a été monté dans une zone dégagée, où se tenaient autrefois des tournois. Une garde de deux cents cavaliers s'assemble, s'alignant pour mener la procession. La bourde d'hier, la confusion sur la date, les retards, les informations erronées : rien de tout cela ne doit se reproduire. Il arrive tôt, alors qu'on répand de la sciure. Il a laissé son fils dans le logement de Kingston, où les autres se réunissent : les shérifs, les échevins, les officiers et les dignitaires de Londres. Il se tient sur les marches de l'échafaud, les testant pour voir si elles supportent son poids ; l'un des hommes qui répand la sciure lui dit, il est solide, sir, nous l'avons tous monté et descendu en courant, mais je suppose que vous voulez vous en assurer par vous-même. Quand il lève les yeux, le bourreau est déjà là, en train de parler à Christophe. Le jeune homme est bien habillé, car il a reçu une indemnité pour s'acheter une tenue de gentilhomme afin de ne pas trop détonner parmi les représentants officiels ; ceci afin d'éviter toute angoisse supplémentaire à Anne, et si les vêtements sont salis, au moins il n'en sera pas de sa poche. Lui, Cromwell, marche jusqu'au bourreau.

« Comment procéderez-vous ?

– Je la prendrai par surprise, sir. » Passant du français à l'anglais, le jeune bourreau désigne ses pieds. Il porte des chaussures souples, du genre de celles qu'on pourrait porter à l'intérieur. « Elle ne verra jamais l'épée. Je la placerai là, dans la paille. Je détournerai son attention. Elle ne verra pas de quel côté j'arriverai.

– Mais montrez-moi. »

L'homme hausse les épaules.

« Si vous voulez. Êtes-vous Cremuel ? On m'a dit que vous étiez en charge de tout. En fait, on m'a dit en plaisantant, si tu t'évanouis parce qu'elle est si laide, il y en a un qui saisira l'épée, son nom est Cremuel, c'est un tel homme qu'il peut trancher la tête de l'hydre, mais je ne savais pas ce que c'était. Alors ils m'ont expliqué que c'était un lézard ou un serpent, et que pour chaque tête coupée, deux autres poussaient.

– Pas dans ce cas », dit-il.

Une fois que les Boleyn sont morts, ils sont morts.

L'arme est lourde, il faut la saisir à deux mains. Elle mesure presque quatre pieds de long : deux pouces de large, arrondie à la pointe, double tranchant.

« On s'entraîne comme ça », dit l'homme. Il tournoie sur place

comme un danseur, les poings joints comme s'il agrippait l'épée. « Chaque jour il faut manier l'arme, ne serait-ce que pour ne pas perdre la main. On peut être appelé n'importe quand. Nous ne tuons pas beaucoup à Calais, mais nous allons dans d'autres villes.

– C'est un bon métier », observe Christophe.

Il voudrait tenir l'épée, mais lui, Cromwell, n'est pas encore prêt à la lâcher.

L'homme déclare : « On m'a dit que je pouvais lui parler français et qu'elle me comprendrait.

– Oui, c'est vrai.

– Mais elle sera agenouillée, elle doit en être informée. Il n'y a pas de billot, comme vous pouvez le voir. Elle doit s'agenouiller droite et ne pas bouger. Si elle reste bien immobile, ça ne prendra qu'un instant. Sinon, elle sera découpée en morceaux. »

Il lui rend l'arme.

« Je ne puis répondre d'elle.

– C'est l'affaire d'un battement de cœur. Elle ne se rend compte de rien. Et elle est dans l'éternité. »

Ils s'éloignent.

Christophe déclare : « Maître, il m'a conseillé de dire aux femmes qu'elles doivent envelopper ses jupes autour de ses pieds quand elle s'agenouillera, au cas où elle tomberait mal et montrerait au monde ce que tant de gentilshommes ont déjà vu. »

Il ne réprimande pas le garçon pour sa grossièreté. Il est cru, mais ce qu'il dit est vrai. Et le moment venu, il se trouvera que les femmes le feront d'elles-mêmes. Elles ont dû en discuter entre elles.

Francis Bryan est apparu près de lui, transpirant dans un pourpoint de cuir.

« Eh bien, Francis ?

– J'ai la charge, dès qu'elle aura la tête tranchée, d'aller informer le roi et Mlle Jane de la nouvelle.

– Pourquoi ? demande-t-il froidement. Craignent-ils que le bourreau rate son coup ? »

Il est près de neuf heures.

« Avez-vous pris un petit déjeuner ? demande Francis.

– Je prends toujours mon petit déjeuner. »

Mais il se demande si le roi l'a fait.

« Henri a à peine parlé d'elle, dit Francis Bryan. Seulement pour expliquer qu'il ne voit pas comment tout ça a pu se produire. Quand il repense aux dix dernières années, il ne se comprend pas. »

Ils sont silencieux.

« Regardez, dit Francis, ils arrivent. »

La procession solennelle, par la porte de Coldharbour : les

représentants de la ville d'abord, échevins et officiels, puis la garde. Au milieu, la reine et ses femmes. Elle porte une robe de damas noir et une courte cape en hermine, une coiffe en gable ; c'est le moment, suppose-t-on, de cacher son visage le plus possible, pour dissimuler son expression. Cette cape en hermine, ne la connaît-il pas ? Elle était enveloppée autour de Catherine, croit-il, la dernière fois qu'il l'a vue. Cette fourrure, donc, est le dernier butin d'Anne. Il y a trois ans, alors qu'elle s'apprêtait à être couronnée, elle a marché sur un tapis bleu qui s'étirait sur toute la longueur de l'abbaye – tellement enceinte que les spectateurs retenaient leur souffle ; et maintenant elle doit se contenter d'un sol âpre, avançant prudemment dans ses petites chaussures de femme, son corps vide et léger, et toutes ces mains autour d'elle, prêtes à la rattraper au cas où elle trébucherait, pour la mener sans encombre à la mort. À une ou deux reprises la reine vacille, et toute la procession doit ralentir ; mais elle ne trébuche pas. Elle se tourne et regarde en arrière. Cranmer a dit : « Je ne sais pas pourquoi, mais elle croit qu'il reste de l'espoir. » Les femmes se sont voilées, même lady Kingston ; elles ne veulent pas être éternellement associées à ce moment, elles ne veulent pas que leurs maris ou leurs prétendants pensent à la mort en les regardant.

Gregory s'est glissé à côté de lui. Son fils tremble, il le sent. Il tend une main gantée et la pose sur son bras. Le duc de Richmond le salue ; il se tient bien en vue, avec son beau-père Norfolk. Surrey, le fils du duc, murmure quelque chose à son père, mais Norfolk regarde droit devant lui. Comment la maison Howard en est-elle arrivée là ?

Quand les femmes débarrassent la reine de sa cape, elle n'est plus qu'une silhouette minuscule, un tas d'os. Elle n'a même pas l'air d'une puissante ennemie de l'Angleterre. Mais les apparences peuvent être trompeuses. Si elle avait pu faire en sorte que Catherine finisse à l'échafaud, elle l'aurait fait. Si son emprise s'était prolongée, l'enfant Marie aurait également pu se retrouver là ; et lui aussi, bien sûr, ôtant son manteau et attendant la grossière hache anglaise. Il dit à son fils : « Ça ne prendra qu'un moment maintenant. » Anne a distribué des aumônes tout en marchant, et sa bourse de velours est désormais vide ; elle glisse sa main dedans et la retourne, un geste de ménagère prudente, pour vérifier qu'il ne reste rien.

L'une des femmes tend la main pour récupérer la bourse. Anne la lui tend sans la regarder, puis s'approche du bord de l'échafaud. Elle hésite, regarde par-dessus les têtes de la foule, puis commence à parler. La foule se penche en avant, comme un seul homme, mais ne peut s'approcher que de quelques centimètres, chacun levant la tête, regardant fixement. La voix de la reine est très basse, ses paroles, à peine audibles, ses propos, les propos habituels en une telle occasion : « … prier pour le roi, car c'est un prince bon, doux, aimable et

vertueux… » Il faut dire ces choses, car le messager du roi pourrait encore arriver…

Elle marque une pause… Mais non, elle a fini. Il n'y a plus rien à dire, et il ne lui reste plus que quelques instants dans ce monde. Elle prend une inspiration. Son visage exprime sa confusion. *Amen*¸ dit-elle, *amen*. Sa tête se baisse. Puis elle semble se ressaisir, contrôler le tremblement qui s'est emparé de tout son corps, de la tête aux pieds.

L'une des femmes voilées s'approche à son côté et lui parle. Le bras d'Anne tremble tandis qu'elle soulève sa coiffe. Elle l'ôte aisément, sans heurt ; il songe, elle ne devait pas être épinglée. Ses cheveux sont rassemblés dans un filet de soie sur sa nuque, et elle les libère, saisit les mèches, lève les mains au-dessus de sa tête pour les enrouler ; elle les tient d'une main, et l'une des femmes lui tend un bonnet en lin. Elle l'enfile. On ne croirait pas qu'il contiendrait tous ses cheveux, et pourtant si ; elle a dû s'entraîner. Mais maintenant elle regarde autour d'elle, comme si elle attendait des instructions. Elle soulève à demi le bonnet, le remet. Elle ne sait pas quoi faire, il voit qu'elle ne sait pas si elle est censée nouer la ficelle du bonnet sous son menton – s'il tiendra sans être attaché, ou si elle a le temps de faire un nœud – et qu'elle se demande combien de battements de cœur il lui reste dans ce monde. Le bourreau apparaît et il voit – il est très près – les yeux d'Anne se fixer sur lui. Le Français se met à genoux pour demander pardon. C'est une formalité, et ses genoux effleurent à peine la paille. Il a fait signe à Anne de s'agenouiller et, tandis qu'elle obéit, il s'écarte, comme s'il ne voulait aucun contact, même avec ses habits. À bout de bras, il tend un morceau de tissu plié à l'une des femmes et lève la main vers ses propres yeux pour lui montrer ce qu'elle doit en faire. Il espère que c'est lady Kingston qui a pris le bandeau ; qui que ce soit, la femme est habile, mais un petit son jaillit de la bouche d'Anne lorsque son monde s'assombrit. Ses lèvres bougent tandis qu'elle prie. Le Français fait signe aux femmes de reculer. Elles battent en retraite ; elles s'agenouillent, l'une d'elles s'écroule presque par terre et est soutenue par les autres ; malgré les voiles, on voit leurs mains impuissantes tirant sur leurs propres jupes, comme si elles voulaient se faire petites, se mettre à l'abri. La reine est désormais seule, plus seule qu'elle ne l'a été de toute sa vie. Elle dit, Christ, ayez pitié, Jésus, ayez pitié, Christ, recevez mon âme. Elle lève un bras, porte une fois de plus les doigts à sa coiffe, et lui songe, baissez votre bras, pour l'amour de Dieu, baissez votre bras, et il ne pourrait le penser plus fort si… le bourreau lance sèchement : « Passez-moi l'épée. » La tête bandée pivote vivement. L'homme est derrière Anne, elle est désorientée, elle ne le sent pas. Il y a un gémissement, un unique son émis par la foule. Puis un silence, et dans ce silence un soupir aigu, ou un son comme un sifflet dans un trou de serrure : le corps se vide de son sang, et sa

petite silhouette plate devient une flaque rouge.

Le duc de Suffolk est toujours debout. Richmond aussi. Tous les autres, qui se sont agenouillés, se relèvent désormais. Le bourreau s'est retourné, modestement, et a déjà tendu son épée. Son assistant s'approche du cadavre, mais les quatre femmes arrivent les premières, lui bloquant le chemin avec leurs corps. L'une d'elles s'écrie férocement : « Nous ne voulons pas que des hommes la touchent ! »

Il entend le jeune Surrey dire : « Non, ils l'ont assez touchée comme ça. » Il dit à Norfolk, milord, occupez-vous de votre fils et emmenez-le loin d'ici. Il remarque que Richard semble malade, et voit avec plaisir Gregory s'approcher de lui et s'incliner, amicalement, comme peut le faire un jeune homme devant un autre, en disant, milord, assez, partons. Il ne sait pas pourquoi Richmond ne s'est pas agenouillé. Peut-être croit-il à la rumeur qui prétend que la reine a essayé de l'empoisonner, moyennant quoi il ne lui présentera même pas cet ultime respect. Pour Suffolk, c'est plus compréhensible. Brandon est un homme dur et il ne doit aucun pardon à Anne. Il a vu des champs de bataille. Mais jamais une saignée comme celle-ci.

Il semblerait que Kingston n'ait pas réfléchi plus loin que le décès, qu'il ait omis l'enterrement. « Je prie Dieu, dit-il, lui, Cromwell, à personne en particulier, pour que le connétable se soit souvenu de faire ôter les dalles de la chapelle », et quelqu'un lui répond, je pense que oui, sir, car elles ont été soulevées il y a deux jours, pour enterrer son frère.

Le connétable n'a pas arrangé sa réputation ces derniers jours. Mais il a été maintenu dans l'incertitude par le roi et, comme il l'admettra plus tard, il a cru toute la matinée qu'un messager arriverait soudain de Whitehall, pour stopper l'exécution : même quand on a aidé la reine à monter les marches, même quand elle a ôté sa coiffe. Il n'a pas pensé au cercueil, mais une caisse en orme pleine de flèches a été vidée à la hâte et apportée sur le lieu du carnage. Hier elle était destinée à l'Irlande avec son chargement, chaque flèche prête à causer ses propres dégâts solitaires. Maintenant c'est un objet exhibé aux yeux de tous, un cercueil, suffisamment large pour le petit corps de la reine. Le bourreau a traversé l'échafaud et soulevé la tête tranchée ; dans un grand linge il l'emmaillote, comme un nouveau-né. Il attend que quelqu'un le débarrasse du fardeau. Les femmes, sans assistance, soulèvent la dépouille trempée de la reine et la déposent dans la caisse. L'une d'elles fait un pas en avant, reçoit la tête et la pose – faute de place – aux pieds de la reine. Puis elles se redressent, chacune couverte de sang, et s'éloignent avec raideur, resserrant les rangs tels des soldats.

Ce soir-là il est chez lui à Austin Friars. Il a écrit des lettres pour la

France, pour Gardiner. Gardiner à l'étranger : une brute tapie se rongeant les griffes, attendant le moment de frapper. Il est ravi de l'avoir maintenu à distance. Il se demande pendant combien de temps il y parviendra encore.

Il voudrait que Rafe soit là, mais soit il est avec le roi, soit il est retourné auprès d'Helen à Stepney. Il était habitué à voir Rafe presque chaque jour et il ne se fait pas au nouvel arrangement. Il s'attend sans cesse à entendre sa voix et à les entendre, Richard et lui – et Gregory quand il est à la maison – se chamaillant dans les recoins et tentant de se pousser dans l'escalier, se cachant derrière des portes pour se sauter dessus, faisant toutes ces choses que même les hommes de vingt-cinq ans font quand ils croient que leurs sérieux aînés ne sont pas dans les parages. Au lieu de Rafe, Wriothesley est avec lui, tournant en rond. Appelez-Moi semble estimer que quelqu'un devrait faire un compte rendu de la journée, comme un chroniqueur ; ou à défaut, qu'il devrait relater ses propres sentiments.

« J'ai l'impression de me tenir, sir, sur un promontoire, dos tourné à la mer, avec une plaine en feu en dessous de moi.

– Vraiment, Appelez-Moi ? Alors venez vous abriter du vent, dit-il, et buvez une coupe de ce vin que lord Lisle m'envoie de France. Je le garde d'ordinaire pour ma consommation personnelle. »

Appelez-Moi saisit la coupe.

« Je sens des bâtiments qui brûlent, dit-il. Des tours effondrées. En fait, il n'y a rien que des cendres. Des débris.

– Mais ce sont des débris utiles, non ? »

Les débris peuvent être modelés en toutes sortes de choses : demandez à n'importe quel habitant de la côte.

« Il y a un point auquel vous n'avez pas réellement répondu, dit Wriothesley. Pourquoi avez-vous permis à Wyatt de ne pas être jugé ? Hormis le fait que c'est votre ami ?

– Je vois que vous ne vous faites pas une haute idée de l'amitié. »

Il regarde Wriothesley tandis que celui-ci digère ce qu'il vient de dire.

« Tout de même, poursuit Appelez-Moi. Je comprends que Wyatt n'est pas une menace pour vous, qu'il ne vous a ni rabaissé ni offensé. Alors que William Brereton était autoritaire et offensait nombre de gens, et il était en travers de votre chemin. Quant à Harry Norris et au jeune Weston, eh bien, ils laissent des postes vacants, et vous pourrez placer vos propres amis à la chambre privée avec Rafe. Pour ce qui est de Mark, cet avorton avec son luth, je vous l'accorde, la cour a meilleure allure sans lui. Et maintenant que George Rochford est tombé, le reste des Boleyn va décamper, « Monseigneur » va devoir filer à la campagne et se faire petit. L'empereur sera satisfait de ce qui s'est passé. Quel dommage que la fièvre de l'ambassadeur l'ait

empêché de venir aujourd'hui. Il aurait aimé voir ça.

Non, il n'aurait pas aimé, songe-t-il. Chapuys est délicat. Mais on devrait quitter son lit de malade au besoin, pour voir le résultat qu'on a tant désiré.

« Maintenant nous aurons la paix en Angleterre », déclare Wriothesley.

Une expression lui traverse l'esprit – était-elle de Thomas More ? – la paix du poulailler quand le renard est rentré chez lui. Il voit les carcasses éparpillées, certaines tuées d'un simple coup de dents, les autres mordues et déchiquetées tandis que le renard, paniqué, les poules battant des ailes autour de lui, tournoie et claque des mâchoires, virevoltant et semant la mort : les restes qui doivent être nettoyés à grande eau, le tapis de plumes écarlates qui recouvre le sol et les murs.

« Tous les acteurs sont morts, poursuit Wriothesley. Les quatre qui ont porté le cardinal en enfer ; et aussi ce pauvre idiot de Mark qui a transformé leurs exploits en ballade.

– Les quatre ? dit-il. Les cinq.

– Un gentilhomme m'a demandé, si c'est là ce que Cromwell fait aux ennemis de moindre importance du cardinal, que fera-t-il au roi lui-même ? »

Il regarde le jardin qui s'assombrit en contrebas : cloué sur place, la question comme un couteau entre ses omoplates. Il n'y a qu'un homme parmi les sujets du roi à qui cette question viendrait à l'esprit, un seul qui oserait la poser. Il n'y a qu'un homme qui oserait remettre en question la loyauté qu'il témoigne à son roi, quotidiennement.

« Donc… dit-il finalement, Stephen Gardiner se considère comme un gentilhomme. »

Peut-être Wriothesley voit-il, dans les petits carreaux qui déforment et rendent flou, une image surprenante : de la confusion, de la peur, des émotions qui marquent rarement le visage du secrétaire du roi. Car, si Gardiner pense cela, qui d'autre ? Qui d'autre le pensera dans les mois et les années à venir ?

Il dit : « Wriothesley, vous ne vous attendez sûrement pas à ce que je justifie mes actes ? Une fois que l'on a choisi une voie, on ne devrait plus s'excuser. Dieu sait que je ne souhaite que du bien à notre maître le roi. Je suis tenu d'obéir et de servir. Et si vous m'observez attentivement, vous verrez que c'est ce que je fais. »

Il se retourne, quand il estime qu'il peut de nouveau montrer son visage à Wriothesley. Son sourire est implacable.

Il dit : « Buvez à ma santé. »

III

Butin

Londres, été 1536

Le roi demande : « Que sont devenus ses vêtements ? Sa coiffe ? »

Lui répond : « Les gens à la Tour les ont. Ils leur reviennent.

– Rachetez-les, dit le roi. Je veux être sûr qu'ils seront détruits. » Il ajoute : « Récupérez toutes les clés qui donnent accès à ma chambre privée. Ici et ailleurs. Toutes les clés de toutes les pièces. Je veux faire changer les verrous. »

Il y a de nouveaux serviteurs partout, ou d'anciens serviteurs dans de nouvelles fonctions. À la place d'Henry Norris, sir Francis Bryan est nommé chef de la chambre privée et doit recevoir une pension de cent livres. Le jeune duc de Richmond est nommé chambellan de Chester et du nord du pays de Galles, ainsi que (en remplacement de George Boleyn) gardien des cinq-ports et connétable du château de Douvres. Thomas Wyatt est libéré et reçoit également cent livres. Edward Seymour est promu vicomte Beauchamp. Richard Sampson est nommé évêque de Chichester. La femme de Francis Weston annonce son remariage.

Il a discuté avec les frères Seymour de la devise que Jane devrait adopter en tant que reine. Ils optent pour : « Tenue d'obéir et de servir. »

Ils l'essaient sur Henri. Un sourire, un hochement de tête : parfaite satisfaction. Les yeux bleus du roi sont sereins. Durant l'automne de cette année, 1536, sur des vitres, dans des pierres ou du bois ciselé, l'emblème du phénix remplacera le faucon blanc avec sa couronne impériale ; aux lions des armoiries de la morte on substitue la panthère de Jane Seymour, ce qui est économique, puisque les bêtes

n'ont besoin que d'une nouvelle tête et d'une nouvelle queue.

Le mariage est rapide et privé, il a lieu dans le cabinet de la reine à Whitehall. On découvre que Jane est une cousine éloignée du roi, mais toutes les dispenses sont accordées en bonne et due forme.

Lui, Cromwell, est avec le roi avant la cérémonie. Henri est silencieux, et plus mélancolique qu'un futur marié ne devrait l'être. Il ne pense pas à sa dernière reine ; elle est morte depuis dix jours et il ne parle jamais d'elle.

Mais il dit : « Crumb, je ne sais pas si j'aurai d'autres enfants. Platon affirme que l'homme est le plus apte à avoir une progéniture quand il a entre trente et trente-neuf ans. J'ai passé cet âge. J'ai gâché mes meilleures années. Je ne sais pas où elles sont passées. »

Le roi a le sentiment de s'être fait voler son destin.

« Quand mon frère Arthur est mort, l'astrologue de mon père a prédit que j'aurais un règne prospère et que j'engendrerais de nombreux fils. »

Au moins vous êtes prospère, songe-t-il ; et si vous me gardez à vos côtés, vous serez plus riche que vous ne l'avez jamais imaginé. Quelque part, Thomas Cromwell était dans votre thème.

Les dettes de la morte doivent désormais être payées. Elle doit quelques milliers de livres, que ses propriétés confisquées permettent de rembourser : à son fourreur et son bonnetier, ses soyeuses, son apothicaire, son drapier, son sellier, son teinturier, son maréchal-ferrant et son épinglier. Le statut de sa fille est incertain, mais pour le moment l'enfant reçoit des franges dorées pour son lit, et des bonnets de satin blanc et pourpre bordés d'or. Cinquante-cinq livres sont dues à la brodeuse de la reine, et on voit bien où est allé cet argent.

Les appointements du bourreau français dépassent vingt-trois livres, mais c'est une dépense qui ne se répétera probablement pas.

À Austin Friars, il prend les clés et pénètre dans un réduit où sont conservées les décorations de Noël : où Mark a été détenu et où il a hurlé de peur pendant la nuit. Les ailes de paon devront être détruites. La fille de Rafe ne les demandera probablement plus ; les enfants oublient, d'un Noël à l'autre.

Quand les ailes sont sorties de leur sac en lin, il étire le tissu, le tient à la lumière et voit que le sac est déchiré. Il comprend comment les plumes se sont glissées hors de leur étui et ont caressé le visage du mort. Il s'aperçoit que les ailes sont miteuses, comme si on les avait mordillées, et que leurs yeux se sont ternis. Ce sont après tout des objets bon marché, qui ne valent pas qu'on s'y attache.

Il pense à sa fille Grace. Il se demande, ma femme m'a-t-elle aussi trompé ? Quand j'étais parti pour les affaires du cardinal, comme je le faisais souvent, se liait-elle à quelque marchand de soie qu'elle

connaissait grâce à sa profession, ou bien, comme de nombreuses femmes, couchait-elle avec un prêtre ? Il a du mal à croire cela d'elle. C'était une femme quelconque, et pourtant Grace était si belle, avec des traits si fins. Ils deviennent flous dans son esprit ces temps-ci ; voilà ce que fait la mort, elle prend et prend encore, si bien qu'il ne reste plus de vos souvenirs qu'une légère trace de cendres.

Il demande à Johane, la sœur de sa femme : « Crois-tu que Lizzie ait jamais frayé avec un autre homme ? C'est-à-dire, pendant que nous étions mariés. »

Johane est choquée.

« Qu'est-ce qui t'a mis ça dans la tête ? Enlève-le tout de suite. »

Il essaie de le faire. Mais il ne peut se défaire de la sensation que Grace lui échappe de plus en plus. Elle est morte avant que son portrait ait été peint ou dessiné. Elle a vécu sans laisser de traces. Ses vêtements et sa balle en tissu et sa poupée en bois vêtue d'un sarrau ont depuis longtemps été donnés à d'autres enfants. Mais de sa fille aînée, Anne, il conserve le cahier. Parfois il le sort et le feuillette, son nom inscrit d'une écriture effrontée, Anne Cromwell, Anne Cromwell ; les oiseaux et les poissons qu'elle dessinait dans les marges, les sirènes et les griffons. Il le garde dans une boîte en bois couverte et doublée de cuir rouge. Sur le couvercle la couleur a viré au rose pâle. Ce n'est que quand vous l'ouvrez que vous voyez l'original, un écarlate éclatant.

Ces nuits douces il est à son bureau. Le papier est précieux. Les chutes et les restes ne sont pas jetés, mais retournés, réutilisés. Souvent il saisit un vieux cahier de lettres et voit les notes de chanceliers depuis longtemps réduits en poussière, d'évêques désormais froids gisant sous la liste de leurs mérites. La première fois que, en retournant une feuille, il est tombé sur une lettre de Wolsey après sa mort – un rapide calcul, un vieux brouillon –, son cœur s'est serré et il a dû poser sa plume jusqu'à ce que le spasme du chagrin soit passé. Il s'est désormais habitué à ces rencontres, mais ce soir, tandis qu'il tourne la page et découvre l'écriture du cardinal, elle lui semble étrange, comme si un tour de magie, une illusion d'optique, avait altéré la forme des lettres. L'écriture pourrait être celle d'un inconnu, d'un créancier ou d'un débiteur à qui il aurait eu affaire ce trimestre, et qu'il ne connaîtrait pas très bien ; ce pourrait être celle d'un humble clerc, notant sous la dictée de son maître.

Un moment passe : la flamme de la bougie vacille doucement, il approche légèrement le livre de la lumière, et les mots retrouvent leur contour familier, si bien qu'il voit la main morte qui les a tracés. De jour, il ne pense qu'à l'avenir, mais parfois tard le soir les souvenirs l'assaillent. Cependant. Sa prochaine tâche sera de réconcilier le roi et lady Marie, pour éviter qu'Henri tue sa propre fille ; et surtout, pour

empêcher les amis de Marie de le tuer lui. Il les a aidés à obtenir ce monde nouveau, ce monde sans Anne Boleyn, et maintenant ils penseront pouvoir se passer aussi de Cromwell. Ils ont mangé à son banquet, et maintenant ils voudront le balayer avec la paille et les os. Mais c'est sa table : il se précipite dessus, parmi les restes de viande. Qu'ils essaient de l'en faire descendre. Ils le trouveront en armure, ils le trouveront retranché, ils le trouveront agrippé à l'avenir comme une moule à son rocher. Il a des lois à rédiger, des mesures à prendre, le bien de la nation à servir, et son roi : il lui reste des titres et des honneurs à obtenir, des maisons à bâtir, des livres à lire, et qui sait, peut-être des enfants à engendrer, et Gregory à marier. Ce serait une sorte de compensation pour les filles qu'il a perdues, d'avoir des petits-enfants. Il s'imagine debout dans une lumière éblouissante, levant entre ses mains un petit enfant pour que les morts puissent le voir.

Il songe, même si je lutte, un jour je partirai, et vu la tournure que prend le monde, ça pourrait se produire bientôt : j'ai beau être un homme ferme et vigoureux, la fortune est changeante, et soit mes ennemis me supprimeront, soit mes amis s'en chargeront. Le moment venu, je disparaîtrai peut-être avant que l'encre ait le temps de sécher. Je laisserai derrière moi une vaste montagne de papiers, et ceux qui me succéderont – disons Rafe, disons Wriothesley, disons Riche – feuilletteront ce qui restera et diront, tiens, un vieil acte, tiens, un vieux brouillon, tiens, une vieille lettre du temps de Thomas Cromwell : puis ils retourneront la page et m'écriront dessus.

Été 1536 : il est promu baron Cromwell. Il ne peut pas s'appeler lord Cromwell de Putney. Il risquerait d'en rire lui-même. Cependant, il peut s'appeler baron Cromwell de Wimbledon. Il a arpenté ces champs, quand il était jeune.

Le mot « cependant » est comme un diablotin enroulé sous votre chaise. Il appelle de l'encre supplémentaire pour former des mots que vous n'avez pas encore vus, et des lignes qui avancent à travers la page et dépassent dans la marge. Il n'y a pas de fins. Si vous croyez qu'il y en a, vous vous trompez quant à leur nature. Ce ne sont que des commencements. En voici un.

NOTE DE L'AUTEUR

Les circonstances entourant la chute d'Anne Boleyn sont controversées depuis des siècles. Les indices sont complexes et parfois contradictoires ; les sources sont souvent douteuses, suspectes et postérieures aux faits. Il n'y a pas de transcription officielle de son procès, et nous ne pouvons reconstituer ses derniers jours que par fragments, à travers les témoignages de ses contemporains qui pouvaient être imprécis, partiaux, négligents, ou qui étaient peut-être ailleurs sur le coup, ou bien cachés derrière un pseudonyme. Les longs discours pleins d'éloquence qu'on place dans la bouche d'Anne à son procès et sur l'échafaud devraient être lus avec scepticisme, de même que les documents souvent appelés ses « dernières lettres », car ce sont presque certainement des faux ou (pour dire les choses plus gentiment) des fictions. Anne, une femme versatile, insaisissable de son vivant, continue de changer des siècles après sa mort, portant les projections de ceux qui lisent et écrivent à son sujet.

Dans ce livre j'essaie de montrer à quoi quelques semaines cruciales ont pu ressembler du point de vue de Thomas Cromwell. Je ne prétends pas que ma version fasse autorité ; je fais au lecteur une proposition, une offre. Certains aspects connus de l'histoire ne figurent pas dans ce roman. Pour limiter la multiplication des personnages, il omet de mentionner une femme décédée nommée Bridget Wingfield, qui a pu (depuis sa tombe) être pour quelque chose dans les rumeurs qui ont circulé sur Anne avant sa chute. Ce genre d'omission peut avoir pour effet de rejeter encore plus la responsabilité sur Jane, lady Rochford, qu'elle ne le mérite peut-être ; nous avons tendance à lire lady Rochford à rebours, puisque nous connaissons le rôle destructeur qu'elle a joué dans les affaires de Catherine Howard, la cinquième

femme d'Henri. Julia Fox a proposé une lecture plus positive du personnage de Jane dans son livre *Jane Boleyn* (2007).

Ceux qui connaissent les derniers jours d'Anne remarqueront d'autres omissions, y compris celle de Richard Page, un courtisan qui fut arrêté à peu près en même temps que Thomas Wyatt et qui ne fut jamais ni accusé ni jugé. Comme il ne joue à part cela aucun rôle dans cette histoire, et comme personne ne sait pourquoi il a été arrêté, il m'a semblé préférable de ne pas surcharger le lecteur avec un nom de plus.

Je suis redevable aux travaux d'Eric Ives, David Loades, Alison Weir, G. W. Bernard, Retha M. Warnicke, et de nombreux autres historiens des Boleyn et de leur chute.

Le sujet de ce livre n'est bien entendu pas Anne Boleyn ou Henri VIII, mais la carrière de Thomas Cromwell, qui mérite toujours que les biographes s'y intéressent. En attendant, monsieur le secrétaire du roi demeure lisse, replet et profondément inaccessible, comme une prune de choix dans un gâteau de Noël ; mais j'espère poursuivre mes efforts pour le déterrer.

REMERCIEMENTS

Je suis sincèrement reconnaissante à tous les historiens ouverts d'esprit qui ont pris le temps de lire *Wolf Hall* (*Le Conseiller, tome 1 : Dans l'ombre des Tudors*), de le commenter et d'encourager ce projet, et aux nombreux lecteurs qui m'ont contactée avec des arbres généalogiques et des bribes de légendes familiales, des informations piquantes sur certains lieux disparus et certains noms presque oubliés. Merci à sir Bob Worcester de m'avoir montré le château d'Allington, autrefois propriété de la famille Wyatt, et à Rupert Thistlethwayte, descendant de William Paulet, de m'avoir invitée à Cadhay, sa magnifique demeure dans le Devon. Et merci à tous ceux qui ont gentiment lancé des invitations que j'espère honorer durant la rédaction de mon prochain roman.

Je dois une gratitude particulière à mon mari Gerald McEwen, qui doit partager une maison avec tant de personnages invisibles, et qui ne manque jamais de me témoigner son soutien et sa bonté.

1. Dans l'Angleterre médiévale, le droit de créneler était un privilège accordé par le roi afin que certains propriétaires puissent faire fortifier leur propriété. *(N.d.T.)*

▲ Retour au texte

1. Trois plumes blanches constituent l'emblème du prince ou de la princesse de Galles. *(N.d.T.)*

▲ Retour au texte

1. *Court Gate*, accès privé à la Tour de Londres réservé aux nobles et à la famille royale. Étant donné son statut, c'est par là qu'Anne a été menée à la Tour de Londres, et non par la *Traitors' Gate* (porte des Traîtres), par où entraient d'ordinaire les prisonniers. *(N.d.T.)*

▲ Retour au texte